











JANVIER 1910 — 65e LIVRAISON.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Liste générale des membres. — Nouveaux membres. — Les missions d'étude. — Les cours de science sociale. — Le cours de science religieuse. — Les réunions mensuelles. — École libre d'assistance privée. — Bibliographie. — Livres reçus.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES

Les abonnés de la *Science sociale*, qui ne sont pas membres de la Société, ne figurent pas sur cette liste.

PARIS

D. Alf. Agache, rue Eug.-Flachat, 11.
Alfred Agache, rue Weber, 14.
Dr E. Amieux, Faub. St-Honoré, 215.
M. Aubry, rue de Hambourg, 14.
J. Avenol, rue Jasmin, 9.
P. Babonneau, rue des Volontaires, 24.
L. Bacle, ingénieur, square Maubeuge, 3.
M. Baelen, rue de Rennes, 141.
Jean Paul Belin, rue de Vaugirard, 52.
E. Benoit, industriel, rue Oberkampf, 81.
Charles Bessand, rue La Boëtie, 116.
Paul Bessand, rue du Pont-Neuf, 2 *bis*.
Jean Bessand, rue du Pont-Neuf, 2 *bis*.
G. Blanchon (Michel-Mérys), rédacteur au *Journal des Débats*, rue de Condé, 20.
Jules Bocquin, ingénieur des Arts et Manufactures, avenue de Wagram, 157.
Jean Borderel, rue de Clignancourt, 135.
Bouchié de Belle, avenue Marigny, 29.
Paul Bureau, professeur de droit, rue du Cherche-Midi, 83.
E. Castan, chaussée de la Muette, 2.
Causse, rue du Val-de-Grâce, 9.
Charles Chatillon, rue Cortambert, 18.
M. Chopard, rue Cail, 16.
Emile Coppeaux, rue du Général-Foy, 6.
J.-A. Corteggiani, rue de Rennes, 87.
Jules Cousin, boul. Poissonnière, 10.
Paul Descamps, secrétaire de la Rédaction de la *Science sociale*, rue Jacob, 56.
Le Directeur du *Musée social*, rue Las-Cases, 5.
Eugène Dubern, rue de l'Université, 88.
Amédée Dufaure, av. des Champs-Elysées, 116 *bis*.
Augustin Dufresne, rue du Helder, 9.
Auguste Ferrand, rue Lalo, 18.
Georges Ferrand fils, rue Lalo, 18.
Filleul-Brohy, industriel, rue de Vienne, 21
Alfred Firmin-Didot, ancien éditeur, rue de Varenne, 61.
Maurice Firmin-Didot, éditeur, boul. St-Germain, 272.
Fougère, r. de la Chaise, 22.
Charles-Félix Fournier, rue de l'Université, 119.
Henry de France, rue de Lille, 55.
L'abbé Francis, boul. Pereire, 204.
G. Gauthier, rue Racine, 1.
Gauthier-Villars, rue de Bourgogne, 21.
G. Giraud-Jordan, rue de l'Université, 106.
M. Godard, av. de la République, 1.
L. Godeville, rue de Ponthieu, 2.
Paul Godeville, rue de Rivoli, 158.
Mlle Grapin, rue Soufflot, 22.
Comte Pierre d'Harcourt, rue Vaneau, 11.
M. Haudricourt, rue de Lubeck, 25.
L'abbé H. Hemmer, rue Mozart, 61 *bis*.
Gustave Huard, avocat à la Cour d'appel, rue d'Amsterdam, 52.
M. Isambert, boul. de Latour-Maubourg, 88 *bis*.
L'abbé Jouin, curé de St-Augustin, av. Portalis, 8.
Cte Lad. Karolji, quai d'Orsay, 41.
M. de Lanzac de Laborie, rue de Bourgogne, 19.
Mme la Vesse de la Panouse, rue St-Dominique, 33.
M. Laudet, boul. Malesherbes, 27.
Georges Laurent, rue Mizon, 1 *bis*.
Robert Lebaudy, rue de Lubeck, 12.

Robert Le Bret, avocat, av. Marceau, 2.
Robert Legay, rue Cazotte, 2.
Paul Lemonnier, rue Taitbout, 80. Pavillon 6.
Marquise de Lisle, r. Duphot, 13.
Tommy Martin, rue Frédéric-Bastiat, 3.
M. Mollard, rue J.-J.-Rousseau, 39.
Louis Monnier, Banquier, rue de Monceau, 33.
L. de Monti de Rézé, rue de Lille, 25.
A. Nozal, artiste-peintre, quai de Passy, 7.
Armand Parent, rue de l'Université, 37.
L'abbé Picard, rue de la Sorbonne, 2.
Emile Pierret, rue de Courcelles, 115.
Robert Pinot, av. Henri-Martin, 109.
Piolet, rue Miromesnil, 13.
R. de Planhol, rue Jacob, 13.
Plocque, r. d'Hauteville, 1.
Is. Polako, avenue du Trocadéro, 10.
Mme Provot, boul. de Courcelles, 82.
L'abbé L. Raffin, rue Joubert, 28.
G. Raverat, industriel, rue Legendre, 1.
Paul Raynaud, rue Agrippa-d'Aubigné, 3.
A. de Ricqlès, rue Gustave-Flaubert, 9.
M. Roolf, rue de l'Entrepôt, 13.
Paul de **Rousiers**, président de la Société Internationale de Science sociale, rue de Monceau, 9.
Dr Sabouraud, rue Miromesnil, 62.
M. de Sainte-Croix, rue des Saints-Pères, 11.
Saint-Paul de Sincey, rue Richer, 19.
Suleau, rue Croix-des-Petits-Champs, 11.
J. Tachon-Labrèche, rue St-Dominique, 116.
M. Thiéry, rue Pestalozzi, 6.
Ed. Thomine, ingénieur, rue du Faubourg-du-Temple, 18-20.
Dr Henri Triboulet, médecin des hôpitaux, av. d'Antin, 25.
Dr Jules Tripet, rue de Compiègne, 2.
M. Turpaud, rue Lecourbe, 3.
M. Henri Turquet, av. Victor-Hugo, 95.
Paul Vanuxem, boul. de la Villette, 71.
Philippe de Vilmorin, quai d'Orsay, 23.
V. de Vulitch, rue Crevaux, 5.

FRANCE : DÉPARTEMENTS

Ain

Quinson (Jean), à Tenay.
Richard, industriel, à Jujurieux.

Aisne

Caillet (N.), abbé, curé de Manicamp, par Blérancourt.
Creveaux (Eugène), constructeur, à Vervins.
Guillemot, ingénieur-agronome, Ste-Geneviève, par Soissons.
Trétaigne (Bon de), château de Festieux, à Festieux.

Allier

Buffault, Faubourg Ste-Catherine, à Moulins.
Mesuré (Charles), ingénieur-conseil de la Cie de Châtillon, à Montluçon.

Alpes-Maritimes

Dauprat (E.), 4, rue de la Paix, à Nice.

Ardèche

Jacquot (Raoul), avoué, à Largentière.
Lafarge (Albert de), directeur de l'Usine de Lafarge, à Viviers.

Aude

Mitrou, abbé, professeur au Petit Séminaire, à Carcassonne.

Belfort (Territoire)

Garreau (L.), directeur de banque, 23, rue de Vauban, à Belfort.

Bouches-du-Rhône

Azambuja (G. d'), 20, Traverse de l'Eperon, à Marseille.
Devalois (Henri), restaurant Vérande, 32, place d'Aix, à Marseille.
Hubert (M.), ingénieur, 200, avenue du Prado, à Marseille.
Lachesnais (E. de), château du Roucas-Blanc, Corniche, 401, à Marseille.
Mistral fils (B.), à St-Rémy.
Montaudoin (de), 57, cours Pierre-Puget, à Marseille.
Pascal père et fils, fabr. d'huiles, à Salon.
Philippon (Georges), château de Mazargues, à Mazargues.
Prat (Louis), 167, rue Paradis, à Marseille.
Tornézy (A.), à St-Louis.

Calvados

Allainguillaume (Louis), quai de la Londe, à Caen.
Astoul, 11, rue Haldot, Caen.
Moschos (Dr), à Trévières.

Charente

Boiteau (A.-L.), à Angoulême.
Mimaud (Jules), 7, rue du Palais, à Ruffec.
Préville (A. de), château de Bonethères, par Chabanais.
Sazerac de Forge, à Angoulême.

Charente-Inférieure

Bouygues (Joseph), 17, Chaussée du Calvaire, à St-Jean-d'Angely.
Bures (Maurice), avocat, à Saintes.
Canaud (Lucien), 32, rue Villeneuve, à La Rochelle.
Dahl (Oscar), à La Rochelle.
Magnier (Paul), La Champagne-Salignac, par Mirambeau.
Mme Orbigny (Alcide d'), 2, rue St-Côme, à La Rochelle.

Poncin, propriétaire, à Brisambourg.
Thibault, notaire, à La Rochelle.

Cher

Corbin de Mangoux, à Vorly, par Levet.
Jannin (Georges), Société de Distillerie à Germigny-Bourges.
La Vèvre (Henri de), château de La Vèvre, par Dun-s.-Auron.
Toytot (H. de), château de Bar, par Nérondes.

Côte-d'Or

Bertschy (F.), 31, avenue Victor-Hugo, à Dijon.

Dordogne

Lapeyre (Fernand), à La Roche-Chalais.
Montcheuil (Paul de), château de Montcheuil, par Nontron.
Pothier, Capitaine en retraite, La Brande, par Vergt.
Saint-Martin (André), 22, place Francheville, à Périgueux.

Doubs

Japy-Boigeol (A.), à Audincourt.

Drôme

Matras (L.), directeur de La Mutuelle, à Valence.

Eure

Agache (Auguste), à Bizy-Vernon.
Bertier (Georges), Directeur de l'École des Roches, par Verneuil.
Carcopino (Dr), à Verneuil.
Clermont-Tonnerre (Mis de), château de Glisolles, par La Bonneville.
Coulthard (R. C.), professeur à l'Ecole des Roches, par Verneuil.
Demolins (Mme), à La Guichardière par Verneuil.
Desmonts (Abbé), curé de Glisolles, par La Bonneville.
Fleury (E.), professeur à l'École des Roches, par Verneuil.
Gamble (Abbé), aumônier à l'École des Roches, par Verneuil.
Hervey, à Notre-Dame-du-Vaudreuil.
Jenart (Paul), ingénieur-agronome, à l'Ecole des Roches, par Verneuil.
Loisy (J. de), 27, rue Joséphine, à Evreux.
Maistre (Cte de), château de Tourville, par Pont-Audemer.
Malherbe, Grande-Rue, Pont-Audemer.
Marty, professeur à l'Ecole des Roches, par Verneuil.
Mentré, professeur à l'École des Roches, par Verneuil.
Storez (Maurice), 36, rue des Tanneries, à Verneuil.
Tourville (Mme de), château de Tourville, par Pont-Audemer.

Eure-et-Loir

Firmin-Didot (Mlle), au château d'Escorpain, par Laons.
Mareuil (Baron de), lieutenant-colonel au 1er Chasseurs, à Châteaudun.
Waddington (Ch.), château de Vert-en-Drouais, par Dreux.

Finistère

Vincelles (Comte de), château de Penaurun, par Concarneau.

Gard

Gasparin (Cte de), 24, quai de la Fontaine, à Nîmes.

Garonne (Haute-)

Encausse de Labattut (B. d'), 4, allée St-Étienne, à Toulouse.
Godard, ingénieur de la Cie des Ch. de fer du Midi, à Toulouse.
Lavalette (R. de), château de Cessales, par Villefranche-de-Lauragais.
Laye (Abbé), aumônier, 6, rue de la Fonderie, à Toulouse.
Mertz (Abbé), curé de Marquefave, par Carbonne.
Saint-Raymond (Edmond), 5, rue Merlane, à Toulouse.
Sales (Daniel), 1, rue Begué-David, à Toulouse.

Gers

Cassaigneau (M. Dr), à Montréal-du-Gers.

Gironde

Feuillade de Chauvin (A.), 101, cours du Jardin-public, à Bordeaux.
Labrouste (P.), 146, chemin d'Eysines, à Caudéran.
Maurel (Marc), 18, rue du Chapeau-Rouge, à Bordeaux.
Vialolle (Dr), Carbon-Blanc.

Hérault

Vernazobres (Henri), à Baboulet, par Capestang.

Ille-et-Vilaine

La Lande de Calan (Ch. de), à Saint-Grégoire, par Rennes.
Marotte (L.), Le Mont Hymette, Redon.
Villarmois (Cte de la), château de Trans, par Pleine-Fougères.

Indre-et-Loire

Dauprat (A.), Le Breuil-St-Michel, par Chedigny.
Lecointre (Cte P.), château de Grillemont, par Ligueil.

LEMESLE (Mme A.), château de Planchoury, par St-Michel-s.-Loire.

Loir-et-Cher

SILVESTRE, 1, place du Château, à Blios.

Loire

NEYRET, Bel-Air, à St-Étienne.
VINCENT (André), 17, rue d'Arcole, à St-Étienne.

Loiret

BRUN (Henri), avocat, château de la Barre, Ouzouer-s.-Trezée.
CHAMPAULT (Ph.), à Châtillon-s.-Loire.
COUDERC (Henri), rue Prudhomme, Pithiviers.
DELAFOY (C.), à Mainvilliers, par Malesherbes.
FOUGERON (Émile), rue de la Bretonnerie, 71, à Orléans.

Lot

MARQUÈS (Georges), avocat, à Castelnau-de-Montratier.

Lot-et-Garonne

GARAS (J.), à Mézin.

Maine-et-Loire

BALLU (Louis), à Parnay, par Montsoreau.
L'ESTOILE (Jean de), 53, rue Toussaint, à Angers.
NONNEVILLE (Vte de), 24, rue du Bel-Air, à Angers.
REICHARD (Mme la Générale), château de la Gaudinière, par Allonnes.

Manche

POSTEL, 19, rue Amiral-Courbet, à Cherbourg.

Marne

BUTTE (H.), capitaine, 1, rue Léger-Bertin, à Epernay.

Marne (Haute-)

GENEVOIX (Mlle), place de l'Hôtel-de-Ville, à Langres.

Mayenne

ROBIEN (Cte de), château de Montgiroux, par Alexain.

Meurthe-et-Moselle

COANET, 2, rue Lafayette, à Nancy.
GARNIER (Paul), 8, rue de la Source, à Nancy.
MELIN (G.), 39, rue de Boudonville, à Nancy.

Meuse

DELATTRE (Georges), Auzéville, par Clermont-en-Argonne.

Morbihan

CHARIER (Abbé H.), à Arradon.
JAN (Abbé), à Rochefort-en-Terre.
PRIEUR (F.), chef de bataillon en retraite, 10, rue Jeanne-d'Arc, à Vannes.

Nièvre

DASSE (Abbé J.), curé à Pougues-les-Eaux.

Nord

ALLAERT (P.), avocat, 16 *ter*, rue des Foulons, à Douai.
BIGO-DANEL, 95, boul. de la Liberté, à Lille.
CLERC, capitaine à l'état-major du 1er corps d'armée, à Lille.
COQUELLE (Félix), à Rosendael.
PILATE (Henri), 22, rue Négrier, à Lille.
REBOUX (A.), directeur du *Journal de Roubaix*, à Roubaix.
SCRIVE-LOYER (Jules), 294, rue Gambetta, à Lille.
VALDELIÈVRE fils (G.), 6, rue des Fossés-Neufs, à Lille.

Oise

BURON, rue Valentin-Legrand, à Saint-Just en-Chaussée.
JACQUOT (Dr), à Creil.
LEPLAT (Dr), directeur de l'École de l'Ile-de-France, Liancourt.
OLIVIER (Benoist), propriétaire-agriculteur à Plailly.
ROUJOL (A.), professeur à l'École de l'Ile-de-France, Liancourt.

Pas-de-Calais

AGNIEL (G.), ingénieur de la Cie des Mines de Vicoigne et de Nœux, à Verquin, par Béthune.
CARREZ (Victor), ingénieur, à Aire-sur-la-Lys.
DELORI (Paul), agriculteur, à Bois-en-Ardres, par Ardres.
FURNE (Constant), à St-Léonard, par Pont-de-Briques.
LAROCHE (Joseph), château de Bouvigny, par Bully.
LEDOUX (Abbé A.), curé à Guemps, par Audruick.
PIEDFORT, abbé, directeur de l'Institut Industriel, 31, rue du Cosmorama, à Calais.
RIVENET (Victor), fabricant de chicorée, à Vieille-Église.

Puy-de-Dôme

PINGUSSON, négociant, 43, rue Blatin, à Clermont-Ferrand.
ROUX (Ferdinand), château de Javode, par Issoire.
ROUX (Paul), château de Javode, par Issoire.
TALLON (Ch.), 19, rue du Collège, Riom.

Pyrénées (Basses-)

Butel (Fernand), 14, rue Marca, à Pau.
Camy, lieutenant de l'Infanterie coloniale à Oloron-Ste-Marie.

Pyrénées (Hautes-)

Castebois (Louis de), villa Marie-Albert, à Lourdes.
Jouanolou (abbé), 11, rue Meselin, Tarbes

Pyrénées-Orientales

Santanach (Paul), 3, place de la Révolution à Perpignan.

Rhône

Bridieu (Marquis de), 1, rue de Créqui, à Lyon.
Cadot (Jean), 9, quai de la Guillotière, à Lyon.
Cadot (Pétrus), 9, quai de la Guillotière, à Lyon.
Clément (abbé), directeur de *l'Étoile*, 2, quai de la Pêcherie, à Lyon.
Constantin, capitaine, 65. cours Lafayette prolongé, à Lyon-Villeurbanne.
Guinet fils (A.), 13, rue du Griffon, à Lyon.
Koszul, 26, quai des Brotteaux, à Lyon.
Martin (Camille), 22, rue Centrale, à Lyon.
Paquet (Jean), 46, rue de la Charité, à Lyon.
Pey (Joanny), 1, rue Bât-d'Argent, à Lyon.
Ragey (abbé), chez M. Sibelle, 20, rue Vaubecour, à Lyon.
Roux (abbé Joseph), Belleville-s.-Saône.
Villard, 6, quai d'Occident, à Lyon.

Saône (Haute-)

Gasser (A.), Directeur de la *Revue d'Alsace*, à Mantoche.

Saône-et-Loire

Jeannin-Naltet, Chalon-s.-Saône.

Savoie

Forestier (H. Dr), à Aix-les-Bains.

Seine.

Boulanger (H.), à Choisy-le-Roi.
Boutter (abbé), 65, av. des Batignolles, à Saint-Ouen.
Charonnat (A.), meunier, 40, quai National, à Puteaux.
Dubois (L.), 51, rue Sadi-Carnot, à Puteaux.
Durieu, rue Louis-Dupont, à Clamart.
Géral (Henri), 33, rue du Val-d'Osne, à St-Maurice.
Houdard (Ad.), 21, rue Thomas-Lemaître, à Nanterre.
Lecamp Mlle, 98, chaussée de l'Etang, Saint-Mandé.
Tanquerey, École supérieure libre de théologie, 59 *bis*, rue Ernest-Renan, à Issy-les-Moulineaux.

Seine-Inférieure

Amblard (Emile), ingénieur, 2, rue Toustain, Dieppe.
Baillard (abbé), professeur d'histoire à l'Institution Join-Lambert, à Rouen.
Belleville, 50, rue Armand-Carrel, à Rouen.
Chevallier (abbé), curé de Baromesnil, par St-Rémy-Boscrocourt.
Dufresne (Robert), Manoir de Calmont, par Dieppe.
Evrard Pierre, rue du Faubourg-de-la-Barre, à Dieppe.
Favé (P.), 14, rue de l'Écureuil, à Rouen.
Lefèvre (Frédéric), 1, rue du Champ-des-Oiseaux, à Rouen.
Lenglet, 21, place Thiers, à Fécamp.
Lion (Camille), 26 *bis*, rue Lenôtre, à Rouen.
Maurec (abbé), curé, à Esteville, par Cailly.

Seine-et-Marne

Gelin, rue Malakoff, à Coulommiers.
Gérard (abbé), curé à Esbly.
Tissier (Paul), à Saint-Mard.

Seine-et-Oise

Bailhache (Dr), à Dourdan.
Bouts (Maurice), 20, rue Dusétel, à Versailles.
Dezobry, 10 *bis*, rue Grétry, Montmorency.
Hallouin (L.), 39, avenue de Paris, à Versailles.
Joncard, Maison de retraite, à Pontchartrain.
Klein (F.) (abbé), à Bellevue.
Legrain, au Val-Biron, par Dourdan.
Legrelle (Jacques), 39, rue Berthier, à Versailles.
Maurec (Louis), La Clairière, Meudon.
Nivard (Paul), 11, parc de Montretout, à St-Cloud.
Olphe-Galliard (G.), 57, rue des Galons, à Meudon.
Raffestin (Ferd.), receveur de l'Enregistrement, à Palaiseau.
Rogie (Mme), 1, boul. du Roi, à Versailles.
Soulard (abbé W.), curé à Chamarande.
Thibault (Eugène), rue de Chartres, à Dourdan.
Velten (Gaston), 17, rue Maurepas, à Versailles.
Vidal, 12, rue Albert-Joly, à Versailles.

Sèvres (Deux-)

Frey (Dr), à Airvault.

Somme

Bréart de Boisanger (L.), chef d'escadron au 3e chasseurs, à Abbeville.
Dessaint, publiciste, à Amiens.
Gourdet, 1, rue de Noyon, à Amiens.

Tarn

Carbonnières (Carles de), 4, rue du Consulat, à Castres.
Tournier (Henri), à Aiguefonde, par Mazamet.

Tarn-et-Garonne

Bourjade (Stephen), 8, avenue de Pomponne, à Montauban.
Couillard, 55, avenue St-Michel, à Montauban.
Rimbaud (J.), 5, rue Ste-Catherine, à Moissac.

Var

Silans (de), capitaine de vaisseau, 1, avenue de Vauban, à Toulon.

Vaucluse

Verdet (Aug.), 73, rue Joseph-Vernet, à Avignon.

Vendée

David (Aristide), St-Michel-en-l'Herm.
Joffrion (Dr), à Bénet.

Vienne

Lebouteux (Mme), à Verneuil, par Migné.

Haute-Vienne

David (Gaston), Les Biards, par Glandon.
Soury-Lavergne (H.), à Rochechouart.

Vosges

Decosse (Paul), avocat, à Neufchâteau.
Peters (Louis), avenue Gambetta, à Épinal.
Peters (Paul), industriel, rue de Provence à Épinal.
Peters (Victor), industriel, rue de Provence, à Épinal.
Rasquin, instituteur, à Chababois, par Granges.

Yonne

Saffroy (Louis), notaire, Brienon-sur-Armançon.

Alsace-Lorraine

Doyen (abbé), professeur au Séminaire de Beauregard, par Thionville.
Frey (Léon-J.), rue de la Sinne, Mulhouse.

ÉTRANGER

Europe. — Allemagne. — P.-F. Dujardin, ingénieur, Breitestrasse, 71, Dusseldorf.
Alfred Marlier, Maxtorgraben, 45, à Nuremberg.

Angleterre. — F. Bertholon, négociant, Christchurch Road, 8, Streatham Hill, London S. W.
Frédéric Boudin, Alexandra Hôtel, Lincoln.
Charles Gilbertson, C. o. Mrs. de Carteret, Rosslyn, Mulgrave Road, Sutton, Surrey.
Maurice Honoré, Shandon, Dyke Road, Brighton.
C. S. **Loch**, professeur à Christ Collège, Drylaw Hatch, Oxshott, Surrey.
Jean Périer, the Grove Boltons, 25, South Kensington, Londres S. W.
Baron de Vomécourt, 33, Cromwell Road, Hove, Brighton.

Autriche-Hongrie. — Marcel Luc, ingénieur, Libiaz (Galicie).
Dr Hugo Marki, IV Kaplony u. 7, Budapest.
Menyhent Szanto, V Maria Valeria-u. 12, Budapest.
Baron Félix von Oppenheimer, I Karnthnerstrasse, 51, Vienne.

Belgique. — Emile de Becker, juge d'instruction, rue de l'Aigle, 2, Louvain.
L. de Buggenoms, avocat, place de Bronckart, 19, Liége.
Léon Collin, lieutenant d'artillerie, route Provinciale, La Hulpe (Brabant).
Charles Dejace, professeur à l'Université de Liége, boul. d'Avray, 280, Liége.
Martin Dehhon, industriel, Lonçin-lez-Liége.
Ernest Desenfons, avocat, rue du Mont-de-Piété, 11, Mons.
Pascal Lohest, avocat, 66, quai de l'Abattoir, Liége.
Victor **Muller**, chargé de Cours à l'Université de Liége, rue Sainte-Véronique, 20, Liége.
A. Pochet, rue du Parc, 49, Liége.
Charles Sépulchre-Dor, industriel, rue Charles-Morren, 31, Liége.
François Sépulchre, industriel, place Saint-Jacques, Liége.
Louis Sépulchre, Herstal.
Dr Edg. Snyers, rue Saint-Denis, 10, Liége.

Espagne. — Don Manuel Anton, Jefe del Museo Antropologico, calle de Alfonso XII, Madrid.
Andrès de Arzadun, calle Mayor, 80, Pamplona.
Manuel Bertrand, industriel, Trafalgar, 50, Barcelone.
D. Higinio G. Caso, Trinidad, 7, Gijon.
Marquis de Castelar, Magdalena, 12, Madrid.
R. P. Fr. Albino Gonzalez, Meson de Paredes, 39, Madrid.
D. Diego Angulo Laguna, Valverde del Camino (Huelva).
Pedro G. Maristany, Rambla de Catalunya, 83 pral. Barcelone.
Oriol Marti, Puerta Ferrisa, 17, 1°, Barcelone.
Trinitat Monegal, avocat, Claris 99, 1°, Barcelone.
José Monegal y Nogués, calle de Moncada, 19, Barcelone.

Alejandro Navajas, Sendeja, 7, Bilbao.
Martin Roger, Palamos (Catalogne).
Ildefonso Sunol, rue Simon-Oller, 1, Barcelone.
Albert Thiébaut, Villanueva, 11, Madrid.
Jean Vergès Barris, à Palafrugell, Catalogne.

Italie. — Marquis d'Ayala Valva, Rione Sirignano, 2, Naples.
Nobile Girolamo Calvi, via Clerici, 1, Milan.
Cte François Cavazza, via Farini, 3, Bologne.
L'abbé Giovanni Crovato, professeur au Séminaire de St-Angelo de Brescia.
Dr Giuseppe Gallavresi, via Manin, 13, Milan.
M. Grandmont, à Taormina (Sicile).
Giuseppe Masala, à Sassari.
Comte Ranuzzi Segni, via S. Stefano, 114, Bologne.
Pippo Rusconi, San Domenico di Firence.

Norvège. — Louis Arqué, Bygdo-Allee, 28, Christiania.

Portugal. — D. José d'Almeida, R. C. Mattoso A. Coimbra.
Conego J. Dias d'Andrade, professeur au Séminaire, Coimbra.
Anselmo Braamcamp Freire, pair du royaume, rua do Salitre, 314, Lisbonne.
José de **Mattos Braamcamp**, rua dos Douradores, 179-183, Lisbonne.
A. Rodrigues Braga, médecin de marine, rua da Esperança, 175-1°, Lisbonne.
Jacinto Carneiro e Silva, Abrantes.
Dr C. Champalimand, Roccio, 30, 1°, Lisbonne.
J. A. da Cunha Peixoto, Santo Amaro d'Airaes.
C. Fructuoso da Costa, professeur au Séminaire, Vizeu.
Visconte de Guilhomil, Cadouços, Foz de Douro, Porto.
Joaquim L. Lobo, général de brigade en retraite, Alcobaça.
Dr S. Maia de Loureiro, Praça Duque da Saldanha, 1, Lisbonne.
Dr Marnoco e Souza, rua de S. Thereza, 13, Coimbra.
Mendes Oliva, Villa Nova de Tazem.
Dr Mendes dos Remedios, bibliothécaire de l'Université, Coimbra.
Alberto de Monsaras, Rua dos Militares, Coimbra.
Joaquim Nunes Mexia, Alemtejo, Mora.
Dr João Pinto dos Santos, Bairro Camoëns, Lisbonne.
João Perestrello, rua de S. Domingos à Lapa, 38, Lisbonne.
L. Pla, Carcavellos.
Dr Santos Proença, secrétaire général du gouvernement civil. Vizeu.
Frederico Ramirer, Villa Real Santo-Antonio, Algarve.
Le conseiller Ressano Garcia, Lisbonne.
Dr Serras e Silva, professeur à la Faculté de Médecine, Coimbra.
José Sucena, Coimbra.

Roumanie. — C. A. Berindei, Strada Preocupetii Wocci, 19 *bis*, Bucarest.
G. Giurgea, Strada Lueger, 10, Bucarest.
Iv. Grueff, rue Brezoianu, 41, Bucarest.
Valeriu Hulubei, avocat et professeur de philosophie au Lycée national, rue Hotin, 2, Jassy.
Dr St G. Mangiurea, médecin en chef de l'hôpital T. Severin.
Le capitaine Stamrulescu, Str. 13 Septembre, 28, Bucarest.
N. Zanné, professeur à l'École des Ponts et Chaussées, Strada Negustori, 1, Bucarest.

Russie. — E. A. Belgard, propriété Krougliki Efremoff (Gouv. de Toula).
G. Ferrand, administrateur de la Parfumerie Brocard et Cie, Moscou.
Paul Giraud, industriel à Moscou.
E. de Loisy, direct. de la Société Générale des Hauts Fourneaux à Makievka, Territoire des cosaques du Don.
S. Polachkowsky, Vassili ostrov seconde ligne, 11, Saint-Pétersbourg.
Jean Szwanski, rue Naberezna, 4, ap. 12, Vilna.
René Weiller, vice-consul-chancelier, consulat de France, Moscou.
Joseph Wilbois, Petite Loubianka, 14, Moscou.
Alexandre Zweguintzeff, membre de la Douma, Palais de Tauride, Saint-Pétersbourg.

Suisse. — L'abbé E. **Carry**, rue des Granges, 13, Genève.
Alfred Geigy, Fossé Saint-Léonard, à Bâle.
Léon **Poinsard**, Daxelhoferstrasse, 17, Berne.

Turquie. — S. A. I. le Prince Sabaheddine, Kouroutchechmé, Constantinople.

Asie. — Chine. — Dr Chabaneix, professeur à l'École impériale de médecine, Tien-tsin.
H. Dangu, P. O, Box, 183, Hongkong.
Ch. Jasson, receveur des Postes françaises, à Han-kéou.
Saint-Pierre, banque de l'Indo-Chine, Pékin.

Afrique. — Algérie et Tunisie.
Mlle Adler, villa Armand, à Bousaréa (Alger).
M. l'abbé Botrel, à Essemane près Béjà (Tun.).
M. René Bourgoin, ingénieur-agronome, Domaine d'Amourah, prov. d'Alger.
Dr A. Guénod, rue Zarkoum, 1, Tunis.
Jules Krayenbuhl, Colon-Agriculteur, Aïn-el-Asker (Tunisie).
Jacques Lelong, Passage Ribet, 1, à Tunis.

Égypte. — Ahmed Fathy Zagloul Pacha, sous-secrétaire d'État au Ministère de la Justice, Le Caire.

Afrique occidentale. — Philippe Gaden, Maison Devès Chaumet et Cie, Saint-Louis (Sénégal).
E. Reynes, lieutenant d'Infanterie coloniale, bataillon de Zinder, Niamey, via Dahomey.
L. Tauxier, à Ouagadougou, Haut Sénégal, Niger.

Amérique. — CANADA. — L.-O. BOURNIVAL, médecin-pharmacien, Saint-Barnabé, Comté St-Maurice, P. Q.
R.-P. Phil. BOURNIVAL, Saint-Boniface (Manitoba).
Thomas CARON, avocat, rue Sussex, 559, Ottawa.
Philippe DUROCHER, rue St-Denis, 525, Montréal.
Léon **Gérin**, Coaticooke, prov. de Québec.
B. SOURY-LAVERGNE, Ferme Chute, par Pasqua Sas Katchevaw.

BRÉSIL. — Dr Ariowaldo A. DO AMARAL, rua Aurora 52, São-Paulo.
Dr José AUGUSTO, Natal (Rio Grande do Norte).
A. S. Azevedo JUNIOR, rua do Rosario, 4, Santos.
Dr Coreolano BURGOS, Amparo, São-Paulo.
Dr Vicente DE CARVALHO, Juiz da 3a V, Criminal São-Paulo.
Dr Arnaldo V. DE CARVALHO, rua Ipyranga, 8, São-Paulo.
Dr José Gonçalves de CASTRO CINCURA, Largo 2 de Julho, 45, Bahia.
Le Comte Dr Alfonso CELSO, avocat, villa Petiote, Petropolis (Rio-de-Janeiro).
Dr **Silveira Cintra**, rua do Bom-Retiro, 23, São-Paulo.
Arthur FERREIRA MACHADO GUIMARAÈS, rue 7 Setembro, 113, 1o, Rio.
Dr F. FURTADO FILHO, Alameda do Triumpho, 42, Sao-Paulo.
D João GUIAO, Ribeirão Preto, São-Paulo.
Jacob GUYER, rua Santo-Antonio, 15, Caixa Postal, 64, Santos.
Dr Domingos JAGUARIBE, director do Instituto Psicho-Phisiologico, São-Paulo.
Cel A. DE LACERDA FRANCO, rua Conselheiro Nebias, 75, São-Paulo.
Dr Bernardo de MAGALHAES, rua dos Guayanazes, 131, São-Paulo.
Dr Joaquim MIGUEL, rua Frei Gaspar, 3, Santos.
Dr Alfredo PATRICIO, Amparo, São-Paulo.
Dr Calos REIS, Rua da Boa Morte, 47, São-Paulo.
Dr Raul DE REZENDE CARVALHO, Santos.
Dr J. M. RODRIGUES ALVES, rua Maranhão, 21, São-Paulo.
Dr **Sylvio Romero**, rua 7 Setembro, 113, 1°, Rio-de-Janeiro.
Dr V. DA SILVA FREIRE, Caixa 18, São-Paulo.
Dr L.-G. DA SILVA LEME, rua da Liberdade, 45, São-Paulo.
Gabriel A. DA SILVA OLIVEIRA, São-João da Boa Vista, São-Paulo.
José DA SILVEIRA CAMPOS, planteur de café, Ribeiraô Preto, São-Paulo.
D José Maria WHITAKER, Caixa 264, Santos.

COLOMBIE. — Patrocinio FIGUEROA, Tuquerres (Nariño).

MARTINIQUE. — Hip. ERNOULT, Fort-de-France

MEXIQUE. — Gonzalo **Camara**, calle 57, n° 512, Merida, Yucatan.
Dr J.-E. MONJARAS, 2a de Yturbide, n° 1, Mexico, D. F.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Antonio FREIXAS, calle Cangallo 1118, Buenos-Aires.
D. Gonzalez GOWLAND, Pozos, 77, Buenos-Aires.
Casimiro OLMOS, Parana.

HAÏTI. — Mgr CONAN, archevêque de Port-au-Prince.
FLEURY-FÉQUIÈRE, député, Port-au-Prince.
Auguste MAGLOIRE, publiciste, Port-au-Prince.
Clément MAGLOIRE, directeur du *Matin*, 45, rue Roux, Port-au-Prince.
Mgr PICHON, évêque, Port-au-Prince.
Eugène ROY, syndic des agents de change, Port-au-Prince.
E. SEPE, 42, rue des Fronds-Forts, Port-au-Prince.

URUGUAY. — Mme CARRAU, Piedras, 352, Montevideo
François M. CARRAU, Apartado, 138, Montevideo.
Louis J. SUPERVIELLE, banquier, Calle 25 de Mayo, 231, Montevideo.
Océanie. — Miss BESSIE HANCOCK, Girton collège, Bendigo (Victoria).

AVIS IMPORTANT

Nous rappelons aux membres de notre Société qu'ils doivent envoyer leur cotisation par mandat-poste ou en un chèque à vue sur Paris avant le 31 janvier, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement.

NOUVEAUX MEMBRES

Mlle MONK, 228, rue Lagauchetière E. Montréal (Canada), présentée par M. Paul de Rousiers.

Dr Miguel FONSECA, à Barcellos (Portugal), présenté par le même.

Étienne BARON, San Martin 150, Buenos-Aires (République Argentine), présenté par le même.

LES MISSIONS D'ÉTUDE

Cette année, notre secrétaire de rédaction, M. Paul Descamps, fera un voyage d'observations sociales en Angleterre. Au nom de la Société Internationale de Science sociale et de tous ceux qui s'intéressent à nos études, nous remercions S. A. le Prince Sabaheddine, qui veut bien se charger spontanément des frais de la mission.

LES COURS DE SCIENCE SOCIALE

Le cours de M. G. Melin a lieu tous les vendredis à 5 h. 1/2 dans le grand am-

phithéâtre de la Faculté des Lettres de Nancy. Le sujet traité cette année a pour objet : *La famille : les diverses méthodes communément employées pour arriver à la connaissance du sujet* (méthodes évolutionistes, philosophiques, socialistes); *supériorité de la méthode de la Science Sociale; son emploi; étude des principaux types familiaux.*

Le cours de M. J. Durieu, qui commencera le 25 janvier à 5 h. 1/2, aura lieu tous les mardis à 5 h. 1/2 au *Collège libre des Sciences sociales*, 28, rue Serpente, à Paris.

M. Durieu traitera cette année *de l'application de la méthode d'observation à l'étude des populations de l'Ile-de-France* et particulièrement des points suivants : Détermination de l'influence d'un grand centre urbain sur les types sociaux de la région où il est situé. — Conformément à la méthode tourvillienne, étude successive des métiers de simple récolte, d'extraction, de fabrication, de transport et de commerce. — Types des métiers d'extraction : Le bûcheron des forêts de l'Ile-de-France. Stabilité et paix sociale de ce métier sous le régime de l'appropriation des forêts par la famille stable ou la province; instabilité et conflit sous le régime de l'appropriation par la famille instable, la commune ou l'Etat. — Plâtrières et carrières de la banlieue. Evolution différente des plâtrières vers la propriété et la concentration industrielle, et des carrières vers la déchéance et l'abandon. La grande ancienneté des carrières explique qu'elles soient soumises à un régime de propriété différent de celui des mines. — La Fabrication dans l'Ile-de-France : Le développement moderne du grand atelier de fabrication ne provient pas du machinisme, qui n'est lui-même qu'un effet secondaire, mais bien de l'avènement, dans l'humanité, du travail manuel libre, résultant du plus grand événement social que l'histoire ait enregistré : l'apparition des sociétés particularistes; vérification de cette hypothèse par l'étude méthodique de la fabrication dans l'Ile-de-France.

COURS DE SCIENCE RELIGIEUSE

Notre Revue a plusieurs fois signalé et recommandé, à cause de sa conception et de sa portée toutes spéciales, le cours de M. l'abbé Picard, ami et membre de notre Société.

Ce cours de science religieuse selon la méthode d'observation scientifique est dû à la puissante et féconde initiative de H. de Tourville. Il était très apprécié et encouragé par E. Demolins (Cf. sa lettre au conférencier du mois d'octobre 1906, publiée dans notre Bulletin, 43e fascicule, janvier 1908, p. 350).

Il est gratuit.

Il a lieu rue Furstenberg, 6, près de Saint-Germain-des-Prés, le dimanche matin, à 9 h. 45, pour finir toujours *avant* 11 heures.

Les résumés des leçons, très explicatifs, avec de nombreuses indications documentaires, sont mis à la disposition des auditeurs.

Pour avoir des cartes d'entrée, on est prié de s'adresser à M. l'abbé Picard, à son domicile, 2, rue de la Sorbonne.

LES RÉUNIONS MENSUELLES

La prochaine réunion.

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, la prochaine réunion mensuelle aura lieu le vendredi 28 *janvier, à 8 heures 3/4 du soir, à l'Hôtel des Sociétés savantes*, 28, rue Serpente (près la place Saint-Michel). M. Paul Descamps y parlera sur le sujet suivant : *Comment on fait l'analyse sociale d'une œuvre littéraire*, en prenant des exemples dans les fameux contes arabes des *Mille et une Nuits.*

Compte rendu de la séance de novembre.

M. Paul Bureau rappelle d'abord les caractères essentiels de la constitution politique des États-Unis : d'une part, le gouvernement fédéral qui ne s'occupe que

des rapports avec l'étranger et des intérêts les plus généraux de la nation (poids et mesures, brevets d'invention, postes, etc.); d'autre part, les gouvernements particuliers de chaque État qui légifèrent souverainement sur toutes les matières de droit civil, pénal et administratif. Nous qui parlons si souvent de décentralisation en France, s'imagine-t-on exactement ce que cette formule signifie? Sur les écoles comme sur la famille et le divorce, sur la faillite et sur les peines, chaque parlement local légifère librement.

Sur cette répartition des tâches législatives entre le parlement de Washington et les parlements locaux il y aurait beaucoup à dire. Il est bon seulement de remarquer deux choses : la première, qu'elle suppose une conception de la liberté et de l'ordre public bien différente de celle que nous avons en France. Imagine-t-on chez nous, par exemple, que le divorce fût soumis à des conditions particulières à Marseille, et à d'autres à Nancy, et à d'autres encore à Bordeaux : tous les partis politiques s'accorderaient à crier au scandale. Et cependant les Américains vivent sous ce régime. Il faut noter en second lieu que cette attitude contribue singulièrement à diminuer l'acuité des querelles politiques. Que de luttes seraient évitées chez nous, si la France avait été répartie en cinq ou six régions, ayant chacune le droit de promulguer sa législation particulière. A supposer que le fait ait été possible, ce qui est peu probable, en mesure-t-on les conséquences?

M. Bureau prend comme exemple de la vie législative d'un État américain, celle de l'État de New-York. Chose curieuse, le Parlement de cet État siège non pas à New-York, mais à Albany, petite ville sans importance; il ne siège guère plus de six mois chaque année, mais dans ce laps de temps, il promulgue ou revise en moyenne, 700 à 900 lois, et encore bon nombre de ces lois sont extrêmement longues.

Cette fécondité tient à plusieurs causes. D'abord aux États-Unis, les Parlements locaux doivent s'occuper, non seulement d'élaborer les lois, mais de réglementer tous les détails de leur application. En France, les Chambres ne votent que les textes généraux pour laisser la réglementation des détails à des décrets administratifs, et toutes nos grandes lois sont accompagnées d'un ou plusieurs décrets réglementaires. Aux Etats-Unis, le Parlement édicte lui-même le règlement d'application, dans la loi même. Voici, par exemple, une loi de l'Etat de New-York sur les assurances sur la vie : elle ne comprend pas moins de 23 pages, parce qu'elle contient jusqu'au texte des formules à employer dans chaque espèce de contrat d'assurance. Chez nous, nous confions au pouvoir exécutif des fonctions très étendues, nous bornant à un contrôle par voie de questions ou d'interpellations. Les Américains qui pratiquent le régime représentatif, mais ne connaissent pas le régime parlementaire suivent une autre méthode : ils associent directement le parlement aux actes plus importants du pouvoir exécutif : ainsi les hauts fonctionnaires ne peuvent être nommés qu'avec l'agrément du Sénat.

L'abondance des lois a aussi une autre cause : un grand nombre de textes visent exclusivement une ville ou une corporation spéciale. Notamment chaque ville a sa charte particulière, qui détermine jusque dans les plus menus détails l'organisation de son régime municipal : il en est de même pour un grand nombre d'associations religieuses ou de bienfaisance. Or, il arrive très vite que tel ou tel texte de la charte rend impossible une mesure nécessaire d'administration ou une modification dans les rouages administratifs : aussi on est forcé de demander au Parlement une revision du texte. Chaque année, plusieurs centaines de lois sont consacrées à ces revisions et modifications. On voit par là combien ces lois d'intérêt particulier diffèrent des nôtres. Chez nous aussi, il arrive souvent qu'une loi concerne une ville ou un département; mais, dans ce cas, la loi se propose d'exercer ce que nous appelons la tutelle administrative : elle sanctionne un vote de l'assemblée communale ou départementale. Les Américains ignorent cette tutelle.

Enfin une dernière caractéristique des législations américaines, c'est la hardiesse avec laquelle les problèmes posés par la vie sociale sont abordés et résolus. Les lois de l'Etat de New-York pour l'année 1907 en fournissent un très intéressant exemple. On voit qu'aux Etats-Unis, nombre de services publics sont exploités par des sociétés privées, exemptes de tout contrôle particulier des pouvoirs administratifs, et cette autonomie, dans des industries soustraites à la concurrence, autorise de nombreux abus. Il en est ainsi notamment pour les tramways, l'éclairage public, les chemins de fer, etc. Pour combattre ces abus, le parlement de l'Etat de New-York vient de promulguer une loi très audacieuse, instituant un contrôle des sociétés chargées des services publics. Deux commissions de 5 membres chacune sont nommées, l'une pour la cité de New-York, l'autre pour le reste du territoire. Chacun des membres recevra une indemnité de 75.000 francs par an, et les commissions auront le droit d'enquête le plus étendu; ils pourront scruter à loisir la comptabilité, rechercher le coût de production, le comparer au prix de vente, et au besoin abaisser les prix. Les ristournes et les inégalités de tarifs, notamment pour le transport des marchandises sont strictement prohibés. Il ne faut pas avoir trop de confiance dans l'efficacité de cette loi, mais du moins elle aborde franchement un grave problème. Elle atteste aussi que les Américains ont une autre idée que nous des « droits acquis », ils savent que la vie nouvelle, la vie qui s'organise, a aussi des droits, et sans doute ils n'ont pas tort.

M. Fournière pense que l'on peut établir une certaine analogie entre la Suisse et les Etats-Unis au point de vue politique. C'est sans doute à cause de la petitesse du pays que la Suisse a pu arriver plus tôt à l'unification du Code civil et du Code pénal.

M. de Rousiers croit qu'il y a des différences plus essentielles entre la Suisse et les Etats-Unis. Dans ce dernier pays, on voit quelquefois des lois générales devenir locales, comme par exemple celles qui ont trait à la faillite.

M. Olphe-Galliard se demande pourquoi les Américains n'ont pas donné le pouvoir complet au gouvernement central en matière de relations extérieures.

M. Bureau répond que c'est là une question plus complexe qu'elle n'apparaît au premier abord. Au surplus, il faut tenir compte de la mentalité américaine qui se méfie de l'intervention centrale. En outre, depuis 1787, les Etats-Unis ne forment plus une confédération d'États, mais un État fédéral.

Répondant à une question de M. Dubern, M. Bureau dit que ce sont les tribunaux locaux qui assurent la répression juridique, à moins qu'il ne s'agisse d'affaires entre citoyens d'États différents ou avec des étrangers.

M. de Rousiers, répondant à une autre question de M. Dubern, dit que ce qui s'oppose à la création d'une banque centrale, ce sont les privilèges que l'on a été forcé d'octroyer aux banques qui ont bien voulu avancer des fonds au moment de la guerre de Sécession.

M. Blanchon pense qu'en France, la décentralisation serait plus dangereuse, à cause des dialectes provinciaux différents.

M. de Rousiers croit que la centralisation ne s'est pas imposée aux Etats-Unis à cause de la sécurité politique extérieure. Il se demande si le fait que les États américains légifèrent sur des intérêts particuliers n'explique pas la corruption administrative qui sévit dans ce pays.

M. Olphe-Galliard attire l'attention sur l'analogie qu'il y a entre les rapports qui existent entre le gouvernement de Washington et ceux des États particuliers américains, et ceux qui existent entre la Grande-Bretagne et ses colonies.

ÉCOLE LIBRE D'ASSISTANCE PRIVÉE

On nous prie d'annoncer l'ouverture des cours suivants organisés par *l'Ecole libre d'assistance privée*, et qui auront lieu au siège de *la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance*, 49, rue de Miromesnil, à Paris :

Tous les jeudis, à 4 heures, l'abbé Viollet y traitera *des Mœurs et de la Psychologie des classes pauvres*; tous les jeudis, à 5 h. 1/2, M. Maurice Beaufreton parlera sur *les Rapports de l'assistance publique et de la bienfaisance privée en France au commencement du XXe siècle*.

Ces cours sont publics et gratuits.

BIBLIOGRAPHIE

Les grands ports de France : leur rôle économique, par Paul de Rousiers, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (A. Colin, édit. Paris).

Les lecteurs de la *Science sociale* connaissent les grandes modifications survenues dans tous les domaines de l'activité humaine à la suite du perfectionnement inouï des moyens de transport; mais s'ils connaissent les répercussions causées par l'amélioration des transports, il leur a été peu donné, jusqu'à ce jour, d'avoir des renseignements précis sur les transports eux-mêmes, par suite du manque d'analyses faites sur ce genre de travail conformément à la méthode de la Science sociale.

Une si vaste lacune ne peut être comblée en un jour, mais je pense que tout le monde sera d'accord pour souhaiter qu'elle le soit le plus tôt possible. Quoi qu'il en soit, le premier coup de hache vient d'être donné dans cette forêt touffue, et nul n'était mieux qualifié que M. de Rousiers pour tracer la voie dans cette direction. Grâce à sa compétence spéciale des choses maritimes, placé au centre même des documentations concernant la matière, il était, parmi ceux qui ont l'expérience de la méthode, celui qui devait fatalement le faire, et l'on ne peut que se réjouir qu'il se soit décidé à la commencer, car sans doute, cette étude n'est-elle qu'un commencement.

Ce commencement a pour objets les ports de commerce et comprend les monographies des sept ports français les plus importants. Les ports sont des organismes sociaux qui se classent aux transports et par conséquent au Travail. Ils peuvent donc être analysés comme tout groupement de travail, en examinant successivement l'objet, l'outillage, l'atelier, le personnel et l'opération. Sans négliger les autres éléments — puisqu'on nous parle des dockers de Dunkerque, de l'outillage du port de La Pallice, etc., — l'objet, ou la *fonction*, a été pris comme l'élément central, le pivot autour duquel tourne toute l'étude.

Comme tout organisme, le Port a une fonction, et cette fonction peut revêtir des formes multiples qui permettent de classer les variétés. C'est ainsi que M. de Rousiers est parvenu à déterminer trois modalités dans la fonction du Port, selon que prédomine le rôle régional, industriel ou commercial. Bien entendu, ces divers rôles se trouvent parfois entremêlés et combinés dans un même port. Ainsi les fonctions industrielles et régionales du Havre ne doivent pas être négligées, quoiqu'il soit surtout un port commercial. De même Rouen, qui est surtout un port régional, remplit cependant une fonction industrielle, qui a son importance. Au contraire, Dunkerque est presque exclusivement un port régional, Nantes un port industriel, et La Rochelle-La Pallice, un port d'escale.

Parfois, le rôle d'un port varie suivant les époques, par suite des changements qui surviennent dans les conditions économiques générales.

C'est ainsi que Marseille a vu une fonction industrielle se substituer à son ancienne fonction commerciale, etc.

En résumé, ce livre, par son objet et par le point de vue particulier auquel s'est placé l'auteur, prend tout naturellement place dans la *Bibliothèque de la Science sociale*, à côté des autres livres qu'il nous a déjà donnés et que tous nos lecteurs connaissent.

P. Descamps.

Le Mirage oriental, par Louis Bertrand, 1 vol. 3 fr. 50 (Librairie académique Perrin et Cie, Paris).

Ce livre est la reproduction d'une série d'articles qui ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, en 1908-1909, et dans lesquels M. Louis Bertrand relatait les impressions recueillies par lui au cours d'un

séjour d'une année qu'il fit en Orient, particulièrement en Turquie et en Égypte.

De grands événements se sont produits en Turquie, depuis lors, et leur marche a été tellement foudroyante, qu'il semble, au premier abord, que les récits de M. Bertrand n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif — ce qui déjà serait loin d'être négligeable, car, quoi que l'on fasse, le Présent sort du Passé. Mais nos lecteurs connaissent la juste place qui revient aux transformations politiques, quelque fantasmagoriques qu'elles nous paraissent. Aussi, sans nier qu'une évolution ne soit en train de se produire en Turquie, nous pensons que des transformations profondes n'ont pas encore pu se produire, et ne se produiront que lentement, et en surmontant de nombreuses difficultés.

Nous ne disons pas cela pour décourager ceux qui se sont voués à une rude tâche qui ne peut qu'avoir toute notre sympathie; mais, entretenir des illusions ne ferait que retarder une œuvre dont la réussite exige nécessairement une vue consciente de la réalité des choses. Or, comme le dit justement M. Bertrand, « la liberté ne s'improvise pas du jour au lendemain ». Quand un parti s'empare du Pouvoir, il ne peut s'y maintenir qu'en employant, au moins en partie, les procédés de domination du parti qu'il a renversé et qui continue à lutter contre lui. On ne l'a que trop constaté en France, et la Turquie ne peut échapper aux lois sociales. La véritable révolution est celle qui se fait lentement et qui opère sur les forces de la vie privée.

Mais revenons aux impressions que M. Bertrand a eues de l'Orient. Elles semblent bouleverser toutes nos idées classiques.

On dirait presque une gageure. Que deviennent les vertus que l'on attribuait bénévolement aux Orientaux? Nous qui pensions que la plèbe au moins y était moins malheureuse que dans nos sociétés occidentales, on nous dit maintenant qu'elle est à un degré plus bas : Pour toute nourriture, « un pain, ou une galette, fabriqués avec des farines inférieures ou adultérées de farine de fèves et de haricots[1], » avec en plus, en été, des pastèques et des tomates. Pour logement un taudis jamais entretenu et dont la femme se désintéresse complètement; en effet, « on vit dehors beaucoup plus que chez nous.... les enfants grouillent dans la rue, les femmes vont aux provisions ou bavardent autour des fontaines, on ne rentre au logis que pour dormir et pas toujours pour manger[2] ». Nous voilà loin de la famille patriarcale et du culte au foyer : « En ce qui concerne la plèbe, la famille nous y apparaît peut-être encore plus instable que chez nos prolétaires occidentaux[3] ».

Par contre, d'après l'auteur, on aurait beaucoup exagéré l'inertie et la paresse des ouvriers : « ... l'ouvrier des villes s'efforce d'améliorer sa technique au contact de l'ouvrier européen, il essaie de le concurrencer et souvent il y réussit[4] ».

Malheureusement, M. Bertrand nous dit peu de choses de la classe aisée, ni non plus des paysans. Sans doute, là, il aurait trouvé des familles mieux constituées et ayant conservé des mœurs plus patriarcales.

Ce qu'il y a de curieux à constater, c'est que la plupart des ouvriers manuels sont des indigènes, tandis que la classe commerçante est essentiellement cosmopolite, mais d'un cosmopolitisme un peu spécial en ce que les différentes races ne se mélangent pas et conservent chacune leurs traditions, leur langage, leur religion et leurs coutumes. C'est pourquoi l'on rencontre dans toutes les grandes villes des communautés de Grecs, de Coptes, d'Arméniens, de Juifs, etc.

Dans les derniers chapitres, on trouvera une foule de détails sur les écoles en Orient, et l'état de l'instruction.

Que valent les impressions dont l'auteur nous fait part? En l'absence d'études monographiques sérieuses, il est bien difficile de se prononcer. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'elles sont sincères, et qu'à ce titre elles ne doivent pas être igno-

1. P. 122.
2. P. 111.
3. P. 129.
4. P. 135.

rées de ceux qui s'intéressent aux choses de l'Orient.

P. Descamps.

Le Brésil au XXe siècle, par Pierre Denis, 1 vol. 3 fr. 50 (A. Colin., édit., Paris).

Dans ce livre, l'auteur nous donne, d'une façon méthodique, les résultats de ses observations personnelles faites au cours d'un voyage au Brésil. Dans les premiers chapitres, il nous donne quelques généralités sur ce vaste pays, qui, de jour en jour, prend une importance de plus en plus grande. Nous signalons particulièrement le chapitre dans lequel l'auteur analyse les effets du change, qui joue un rôle de première importance quant aux relations commerciales extérieures. M. Denis étudie ensuite les caractères particuliers que présentent les principaux États composant la Fédération brésilienne. Ici nous nous permettrons une petite critique : peut-être eût-il mieux valu rejeter les délimitations politiques toujours plus ou moins artificielles, et prendre pour base celles tracées par la nature.

Voici quelques-unes des régions que l'on y trouve, et que l'étude de M. Denis permet de caractériser comme suit :

1° *Le littoral*, région dans laquelle le lieu (chaleur et humidité) et les transports maritimes faciles ont amené le développement de la culture des produits tropicaux en vue de l'exportation, principalement la canne à sucre.

Or, la canne à sucre, quoique se cultivant entièrement à la main, exige la grande culture, parce que chaque domaine doit alimenter une raffinerie. Les nègres fournissent la main-d'œuvre nécessaire et vivent en familles instables. Affranchis, depuis 1888, ils sont aujourd'hui ouvriers journaliers ou colons partiaires, mais ils ne fournissent qu'une main-d'œuvre à la fois indolente et irrégulière, parce qu'ils trouvent des moyens d'existence faciles, grâce à la pêche et à la culture du manguier et de l'arbre à pain ; seul l'appât de l'eau-de-vie les poussent à venir travailler chez les grands propriétaires.

2° *La serra*, montagnes boisées parallèles à la côte, encore peu défrichées, si ce n'est dans les régions tempérées du Rio Grande do Sul, colonisées d'abord pardes Allemands, puis par des Italiens. Ce qui domine ici, c'est la culture en petites propriétés, d'une trentaine d'hectares environ. Chaque famille vit directement des produits du domaine : seigle, pommes de terre, manioc, haricots, porcs (nourris de maïs) ; vin, etc.

Le travail se fait entièrement à la main, à l'aide de méthodes primitives. L'organisation de la famille est quasi patriarcale ou particulariste, car on y trouve communément la pratique de la transmission intégrale du domaine.

3° *Le plateau intérieur* composé surtout de savanes, où domine l'art pastoral en vue de l'alimentation des villes et de la région du littoral. Ici, l'art pastoral n'a pas développé la famille patriarcale, car on ne vit pas directement des produits du troupeau comme dans l'Asie Centrale ; les animaux sont vendus dans les foires, ou bien abattus et transformés en viande boucanée. De là, la nécessité de capitaux, et par conséquent de la grande propriété. Au surplus, l'art pastoral n'y est pas pratiqué à l'état nomade, ni même transhumant, mais à l'état sédentaire, et ceci nécessite le forage de puits pendant la saison sèche : le sol subit donc un commencement de transformation. Selon les régions, la main-d'œuvre se compose de *gauchos* portugais et espagnols ou d'Indiens. Le régime dominant est celui du *clan* : les clients et les patrons sont unis par des liens permanents et héréditaires, et les derniers détiennent à la fois la direction du travail et des fonctions publiques, et se considèrent comme les protecteurs naturels des premiers, à qui ils concèdent gratuitement la jouissance des parcelles de terrain nécessaires à l'alimentation. Sur ces parcelles, chaque famille cultive, à la main, et par le procédé de l'écobuage, le manioc et le maïs dont elle se nourrit.

4° *La région du café*, anciennes forêts défrichées au XIXe siècle dans les États de São Paulo, de Minas et d'Espirito-Santo. Là domine la culture commerciale en grandes propriétés (*Fazendas*) et avec le patronage de l'État. Celui-ci favorise en

effet l'immigration européenne (Italiens, etc.), achète et emmagasine le café produit par les fazendaires afin de combattre la baisse des prix due à la surproduction, établit une caisse pour régulariser le change, etc. La culture est faite entièrement à la main, mais chaque fazenda élève des bœufs pour les transports. Depuis l'abolition de l'esclavage, le régime dominant est : ou bien celui du salariat, là où les travailleurs sont nègres, comme dans le Minas; ou bien celui du métayage, là où l'on emploie surtout la main-d'œuvre européenne, comme dans le São-Paulo. Chose curieuse, tandis que les colons blancs vivent en villages à banlieue morcelée, les noirs, par réaction contre les casernes du temps de l'esclavage, vivent en cases isolées, mais se réunissent pour travailler en bandes.

Il faudrait ajouter à ces régions celles où le travail dominant est la cueillette commercialisée :

L'Amazonie ou sylve équatoriale où l'on récolte le caoutchouc;

Le Parana où l'on récolte le maté.

En résumé, l'étude de M. Denis nous fournit une ample moisson de faits sociaux sur un pays que la science sociale n'a pas encore étudié.

P. Descamps.

La Hollande politique. *Un parti catholique en pays protestant*, par Paul Verschave 1. vol. in-16. Librairie académique Perrin. — Paris, 1910.

M. Verschave s'est proposé dans cet ouvrage de faire défiler sous les yeux du lecteur les divers partis politiques hollandais en retraçant l'origine, les programmes et l'évolution de chacun d'eux, et en faisant connaître les chefs de ces divers partis, leurs principes, leur tactique et leurs moyens d'action. Le lecteur une fois mis au courant, il raconte par le menu quelles luttes ces divers partis se sont livrés pour le triomphe de leurs doctrines et la possession du pouvoir.

Et ce livre, extrêmement documenté, est aussi un livre intéressant, d'un intérêt actuel, parce que la lutte entre les partis qui se disputent la Hollande s'est, depuis soixante ans, déroulée principalement sur le terrain religieux et social, et parce que la question scolaire, qui, en France aujourd'hui, tend à prendre une si grande importance, a joué dans la politique des Pays-Bas un rôle prépondérant.

Nous avons lu cet ouvrage avec un intérêt d'autant plus vif que les études sur la Hollande sont peu fréquentes chez nous. Le grand empire voisin fait tort dans nos préoccupations d'esprit au petit pays vivant à ses côtés, et cela est dommage. M. Verschave nous montre que la vie politique et sociale hollandaise mérite d'être observée; aussi, croyons-nous, son livre attirera l'attention et saura la retenir.

J. B.

LIVRES REÇUS

L'apprentissage et l'enseignement technique, par Ferdinand Dubief, 1 vol. 6 fr. (V. Giard E. Brière, édit.).

Un an de journalisme à Lourdes, par Edouard de Perrodil, 1 vol. in-18, 340 pages, 3 fr. 50 (P. Lethielleux, édit.).

Vers la paix, par Alberto Torres (Etudes sur l'établissement de la paix générale et sur l'organisation de l'ordre internationale), 1 vol. (Imprensa Nacional, Rio-de-Janeiro.)

Projet de transformation du collège et création de cours secondaires de jeunes filles (Conférence pédagogique faite à Condé-sur-Escaut), par Th. Gautier, 1 brochure (Imprimerie Edmond Wattelez, 22, rue de l'Escaut, Condé).

Qu'y a-t-il dans les livres condamnés par les Evêques, 1 brochure (Imprimerie E. Paillard, Abbeville).

Dorotchim ou la gloire de Sodome, par Kamidel, 1 brochure 0 fr. 50 (Imprimerie Louis Bertrand, Nancy).

La répartition des fortunes en France, par J. Séailles, 1 vol. grand in-8°, III, 144 pages, 5 fr. (Félix Alcan, édit.).

La liberté d'enseignement d'après trois hommes d'État italiens (*Mughetti*, *Boreghi*, *Mamiani*), par Aug. Pouget, 1 vol. 1 fr. 50, en vente chez l'auteur, à Chaillevette (Charente-Inférieure).

De la tradition considérée comme source du droit musulman, par Riad Ghali, docteur en droit à la Cour d'appel au Caire, 1 vol. (Arthur Rousseau, édit.).

Manuel d'instruction civique, par G. de la Guillonnière, 1 vol. in-16 jésus, broché 1 fr. 25, cartonné 1 fr. 50 (P. Lethielleux, édit.).

Ce qu'ils enseignent? Est-ce vrai? par Paul Lorris, 1 vol. in-12, 0 fr. 50 (P. Lethielleux, édit.).

Le réformisme (la question sociale ouvrière), 1 brochure 0 fr. 25 (Bibliothèque de l'Association, 31, rue Lecourbe, Paris).

Il problema agrario siciliano è la nazionalizziazione della terra, par S. Cammareri Scurti (Uffici della critica sociale, 23. portici Galleria. Milan).

Le revers de la Révolution (l'insurrection en Russie, armée aux frais du Japon), 1 brochure (édition du journal *Golos Pravdy*, Saint-Pétersbourg; Monskaïa 13).

Les conséquences économiques et sociales de la prochaine guerre, d'après les enseignements des campagnes de 1870-71 et de 1904-5, par Bernard Serrigny, avec une préface de Frédéric Passy, 1 vol. 10 fr. (V. Giard et Brière, édit. Paris.)

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

QUESTIONS DU JOUR

OUVRIERS ET PATRONS TULLISTES DE CALAIS

A PROPOS D'UN CONFLIT RÉCENT

PAR

PAUL VANUXEM

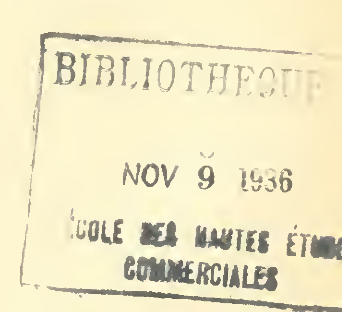
L'ORGANISATION DE LA VIE PRIVÉE

L'ORIENTATION PARTICULARISTE

SA NÉCESSITÉ ET SA RÉALISATION PRATIQUE

PAR

GABRIEL MELIN



PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Janvier 1910

SOMMAIRE

QUESTIONS DU JOUR

OUVRIERS ET PATRONS TULLISTES DE CALAIS

A PROPOS D'UN CONFLIT RÉCENT

Dans les premiers jours de septembre, la presse s'est intéressée aux événements de Calais. L'*Association syndicale des fabricants de tulles et dentelles mécaniques*, dénonçant le tarif qu'elle avait élaboré en 1890, avec l'*Union française des ouvriers tullistes et similaires*, prétendait faire appliquer, à partir du 13 septembre, de nouvelles bases de salaire. L'Union, de son côté, avait ordonné à ses membres de cesser le travail dans tous les ateliers où serait tentée la réforme. Une grève générale était à redouter, et les journaux s'accordaient pour la prévoir désastreuse, car la fabrique commençait à peine à se relever d'une crise de dix-huit mois. Le jour critique venu, les patrons cédèrent, à l'exception d'une maison dont les treize ouvriers se mirent en grève : il n'y avait plus là de quoi alimenter les colonnes des quotidiens; le silence se fit sur Calais.

La question cependant reste entière : si le *tarif* ne convient réellement plus aux besoins de l'industrie calaisienne, il sera quelque jour modifié; mais peut-être par voie d'entente entre les parties, et sans que les journaux s'occupent à nouveau des tullistes. Quoi qu'il arrive, nous nous proposons d'exposer aux

lecteurs de la *Science sociale*, au cours d'un aperçu de la condition des ouvriers tullistes, quelques-unes des données de ce problème qu'un avenir tout proche aura probablement à résoudre.

I. — SAINT-PIERRE-LÈS-CALAIS.

Si l'on met à part les corps d'état qui se rattachent au port de commerce et les marins pêcheurs du Courgain, tout le reste des 66.000 habitants de Calais vit de l'industrie tullière. A *Calais-Nord*, l'ancienne ville fortifiée, sont les banques, les maisons d'achat et de commission, les demeures des grands fabricants et des riches bourgeois. *Calais-Sud*, qui est l'agglomération la plus nombreuse, formait avant 1885 la commune indépendante de *Saint-Pierre* : c'est la ruche industrieuse où la dentelle s'élabore, dans le fracas des métiers. Trente-six « *usines collectives* » et 450 *ateliers indépendants* abritent plus de 2.600 métiers — pour 569 fabricants. Presque aussi nombreux que les cabarets — qui pourtant ne font pas défaut — sont les bureaux de vente et d'échantillonnement, signalés au passant par l'éclatante plaque de cuivre : *N...*, *Tulles et Dentelles*.

La fabrication occupe tous les hommes ; la population féminine ne suffit pas au *finissage*, puisqu'on envoie du travail jusque dans les villages les plus reculés de la Flandre française.

Saint-Pierre n'était qu'une bourgade de 3.500 habitants quand l'Anglais Webster, bravant les lois de son pays [1], y monta — en 1816 — une *mécanique au tulle* qu'il avait fait venir, pièce par pièce, de Nottingham. C'était pour l'audacieux la fortune assurée, car les tulles anglais, bien supérieurs à ceux que pouvaient fabriquer à la même époque les métiers de Lyon et de Nîmes, étaient prohibés en France depuis 1809. Il eut bientôt de nombreux imitateurs, auxquels s'associèrent les habitants du

1. Les lois anglaises punissaient avec une extrême rigueur quiconque tentait de transporter à l'étranger les secrets de l'industrie nationale.

pays. Des constructeurs s'établirent, et les métiers se multiplièrent dans tout le Calaisis. Un commerce actif s'organisa, pour la *contrebande* des cotons filés, qu'il fallait faire venir d'Angleterre malgré la prohibition : la filature française n'était pas encore en état de fournir les fils excessivement ténus qu'emploie l'industrie du tulle.

Protégée efficacement, pour le marché intérieur, contre la concurrence de Nottingham, bien située, d'autre part, pour éluder commodément la prohibition des matières premières, la place de Calais prit rapidement de l'importance. Mais l'abondance des produits amena la baisse des cours, et la fabrique connut les crises.

L'*outillage* se perfectionna lentement. Au début, les métiers ne donnaient qu'un tulle uni, formé de mailles uniformes et fabriqué « en plein » sur toute la largeur du métier. On apprit à faire ce tulle en bandes de diverses largeurs, et on s'efforça de reproduire, les uns après les autres, tous les *réseaux* de la vraie dentelle. Dans ces réseaux on interposa des tissus mats formant dessin, avec des effets variés de mouches, de grillés, de jours, etc... Enfin, l'application du *Jacquard* permit d'entourer mécaniquement d'un gros fil brodeur les motifs brochés sur le tulle, et le tissu obtenu, fabriqué par bandes étroites, avec lisière et picot, constitua une fidèle reproduction de la dentelle aux fuseaux (Cf. H. Hénon, *loc. cit.*).

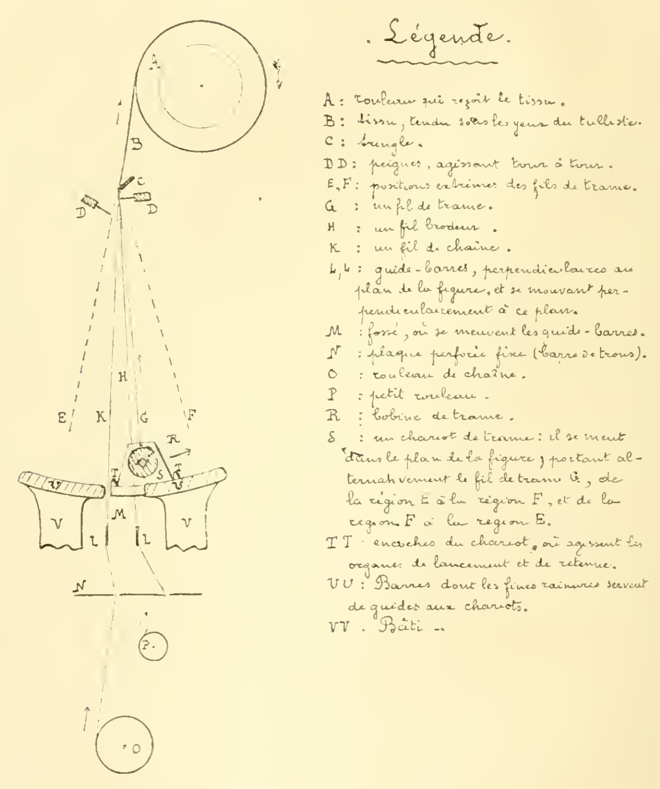
En 1850, les « blondes » de soie furent à la mode : Calais présenta des imitations si parfaites que Paris les accepta ; les dentelles mécaniques se répandirent aussitôt dans le monde entier. Et, depuis cette époque, la fabrique augmente d'année en année le nombre et la puissance de ses métiers. La courbe de la population de Saint-Pierre accompagne sensiblement celle de la valeur du matériel. Elle s'élève rapidement dans les temps prospères, mais présente des paliers, qui marquent les crises périodiques de l'industrie.

Calais ne suit que de loin cet essor : les ateliers l'ont déserté après l'arrêté de 1832 qui interdisait le travail de nuit, accusé de troubler le repos des paisibles bourgeois. Et lorsqu'en 1885,

les deux villes sœurs se fondent en une seule commune, Saint-Pierre compte deux fois plus d'habitants que Calais.

II. — LE MÉTIER.

Entrons dans un atelier, pour examiner cette machine, à laquelle Saint-Pierre doit sa fortune! Son étude domine toute



Coupe schématique du métier Leavers.

l'analyse du travail, et si nous n'en connaissions au moins le principe, le tarif aujourd'hui contesté demeurerait pour nous une énigme.

Le *métier Leavers* et les Jacquards qui le conduisent forment une mécanique d'imposant aspect. Tout en haut du robuste bâti,

s'enroule sur un cylindre le tissu lentement fabriqué : un *peigne*, fonctionnant comme les épingles de la dentellière aux fuseaux, retient les torsions acquises. Dans chaque « *gate* », intervalle de deux pointes du peigne, aboutissent un fil de *trame*, et tout un pinceau de fils de *chaînes* et de fils brodeurs. Chaque fil de trame se déroule d'une *bobine* plate qui tourne à frottement doux dans un mince *chariot*. Les autres fils viennent de multiples *rouleaux*, placés au bas du métier, et trouvent chacun leur trou d'abord dans une plaque perforée fixe, puis dans l'une ou l'autre des *guide-barres*, qui, sorties du Jacquard, courent tout le long du métier, dans un étroit *fossé*, sous le passage des chariots de trame.

Certains organes sont en deux séries qui travaillent tour à tour, aux coups successifs ou *motions*, battus par le métier. A chaque motion, les chariots sont lancés d'un côté de la chaîne à l'autre, et aussitôt les barres, commandées par le Jacquard, jouent indépendamment les unes des autres, et modifient la distribution de la chaîne dans la région où les chariots vont la traverser à nouveau. Les fils s'entre-croisent, et les *points* sont cueillis à mesure, par le peigne.

La combinaison de ces simples mouvements permet en principe de reproduire les réseaux les plus compliqués, mais tout progrès exige un perfectionnement préalable des *intérieurs* des métiers. Les *barres* se multiplient, sans que le *fossé* s'élargisse : on les fait longues de 8 à 9 mètres, épaisses de 1/8 à 1/12 de millimètre ! On amincit les chariots et les bobines pour en pouvoir faire travailler un plus grand nombre sur la même hauteur de dentelle, et obtenir ainsi une maille plus fine. Le *guage* du métier est le nombre des chariots qui concourent à l'exécution d'une bande de un demi-pouce anglais de large[1]. Les métiers actuels ont de 8 à 18 *points* de guage. — Leur largeur utile dépasse 4 mètres. Ils possèdent souvent plus de 250 barres, et plus de 30.000 fils se meuvent parfois à chaque motion.

1. Le demi-pouce anglais vaut 0m,01275. — Le métier de largeur *étalon*, du tarif, mesure 144 pouces, soit 3m,672. Si le guage est de 18 points, le nombre total des chariots est donc de 144 × 2 × 18 = 5.841.

III. — LES OUVRIERS.

1. *Nature du travail.* — Pour conduire une « mécanique » aussi délicate, il faut à l'ouvrier tulliste un coup d'œil sûr, une attention toujours en éveil, et une certaine science de la dentelle.

Debout sur la passerelle qui longe le métier, la main à portée du volant d'embrayage, il regarde le tissu se former sous ses yeux. Dès qu'un défaut se manifeste, il arrête le métier et recherche la cause du mal. Tantôt, ce n'est qu'un fil cassé : il le rattache d'un nœud prestement fait ; tantôt, c'est une bobine trop serrée dans son chariot et qui tend trop fortement son fil de trame — ou bien encore un rouleau de chaîne, dont le frein s'est relâché : la *maille* ne vient régulière que si les *tensions* de tous les fils restent parfaitement réglées. — Parfois, l'origine du défaut est malaisée à découvrir : il faut consulter *pancarte* et *barème* pour vérifier le montage des fils et les mouvements des barres. Peut-être les *fins points* de l'atelier, les meilleurs ouvriers devront-ils venir à la rescousse : on tiendra conseil, on fera jouer avec méthode tous ces organes si délicats : les expériences variées finiront par mettre en évidence le point malade. S'il faut réajuster une pièce, on appellera un mécanicien spécialiste, car la machine est trop sensible pour qu'on en puisse confier la réparation à l'ouvrier qui la conduit.

En somme, la besogne du tulliste, toute d'attention et de *surveillance*, n'exige aucune dépense de force musculaire. Elle ne serait pas fatigante sans le bruit assourdissant qui emplit l'atelier. M. Hénon ne conte-t-il pas[1] que, dans les premiers temps où les moteurs à vapeur avaient remplacé les anciens ouvriers *tourneurs*, un tulliste oublia d'arrêter son métier, un soir qu'on ne *doublait pas*. Il fut fort étonné de trouver la machine qui battait encore le lendemain matin, et qui avait fait dans sa nuit sept racks sans casser un fil !...

1. H. Hénon, *L'industrie des tulles et dentelles mécaniques dans le département du Pas-de-Calais.* — Calais, typographie des Orphelins.

2. *Durée du travail.* — Quand *on tourne en plein,* les métiers vont nuit et jour et sont *doublés :* il y a par machine une équipe de deux ouvriers, qui alternent, et font chacun deux *quarts.* Ce système, incommode à bien des égards, est préféré par les tullistes, parce que leur vue se fatiguerait outre mesure d'un travail ininterrompu de plus de cinq ou six heures.

Autrefois le moteur tournait sans arrêt toute la semaine et les quarts se succédaient sans relâche. Depuis la *grève de 1900,* survenue au moment de l'application de la loi Millerand-Colliard[1], les ouvriers ne font plus que dix heures. — Le premier quart commence à 4 heures du matin ; le dernier finit à minuit. De minuit à 4 heures, tout le monde peut dormir à Saint-Pierre, et les moteurs sont arrêtés. C'est à 8 heures du matin, à 1 heure et à 7 heures du soir, que les partenaires viennent se remplacer : le choix de ces heures permet à tous de prendre leurs repas en famille. La solution de 1900 constitue ainsi un réel progrès.

3. *Le salaire.* — L'équipe est payée aux pièces : le *Tarif* indique, pour chaque nature de travail, quel salaire est dû par *rack,* ou série de 1.920 motions. Un compteur mécanique, qui porte aussi le nom de *rack,* totalise les coups battus par le métier ; une simple lecture, à la fin de la semaine, permet de calculer le salaire de l'équipe, que les deux partenaires se partagent également, à moins que l'un d'eux ne soit le *moyenneur,* l'apprenti de l'autre.

Le prix au rack varie avec le genre de la dentelle, et la nature de la matière première : lin, coton, soie, laine, ou fil de métal précieux. Il est fonction, pour chaque *article,* d'un certain nombre de facteurs :

1° La *largeur* du métier ;

2° Le *rendement* qui est la longueur de dentelle obtenue par rack de 1.920 motions ;

3° Le nombre des *barres* à mettre en jeu ;

4° La *hauteur* de la dentelle ;

1. Les hommes et les femmes étaient employés dans les mêmes ateliers.

5° Le *guage*[1] du métier. Le salaire est proportionnel au nombre de *points* : c'est qu'on ne peut confier qu'à des ouvriers d'élite, les *fins points*, les métiers des guages élevés.

Pour un même nombre de racks, un 18 points recevra donc deux fois plus qu'un 9 points. Mais les salaires moyens sont loin de varier du simple au double, suivant l'habileté des ouvriers. Les métiers fins, plus délicats, battent moins vite ; ils se dérèglent plus facilement, ce qui augmente la fréquence des arrêts. Enfin les périodes de *changement*, pendant lesquelles l'ouvrier prépare le travail du métier, et ne reçoit qu'un faible salaire à la journée, ont une durée relative d'autant plus grande que le guage est plus élevé.

4. *Préparation.* — Avant d'aborder l'importante question des *changements* dont l'étude complétera l'analyse du salaire de l'ouvrier tulliste, il nous faut dire un mot de la série des opérations préliminaires.

Le fabricant d'abord a fait choix d'un *genre* : c'est quelque ancienne dentelle qu'il s'agit d'imiter. Il arrête les diverses *hauteurs* dans lesquelles il le montera, et demande une *esquisse* au dessinateur-*esquisseur*, pour fixer la forme et l'aspect à obtenir. Le dessinateur-*metteur en carte* recherche par quelles passes et combinaisons de fils divers pourra se réaliser le programme de dessins et d'effets, tracé par l'esquisse. Celle-ci est reportée à grande échelle sur une carte divisée, où le dessinateur exécute une ingénieuse représentation graphique des mouvements qu'il faudra imposer aux fils. Il faut dix ans pour faire un bon metteur en carte, mais les appointements atteignent de 5.000 à 10.000 francs par an.

Le *pointeur*, apprenti-dessinateur le plus souvent, traduit sur un papier *barème* le travail de son maître : il représente par des chiffres les positions de toutes les barres, aux motions successives. Suivant les indications du barème, le *perceur* perforera les cartons qui, mis en chapelet par le *laceur*, se dérouleront lentement sur les Jacquards et commanderont les mouvements

1. Les Calaisiens prononcent *guèdge*.

des guide-barres. C'est ainsi que les cartons de certaines orgues mécaniques y commandent l'émission des sons.

D'un autre côté, les matières premières, après dévidage, ont été transportées sur les rouleaux, par le *wapeur,* ou ourdisseur, ou bien sur des tambours, et de là sur les bobines de trame, par la *wheeleuse* [1]. — Wapeurs et wheeleuses travaillent tantôt aux pièces et tantôt à la journée. Les wheeleuses gagnent de 25 à 35 francs, les wapeurs de 30 à 50 francs par semaine. Les femmes, bien entendu, ne travaillent point la nuit.

5. *Le changement.* — Tout est prêt maintenant pour le montage du nouvel article. Le tulliste coupe les fils qui retiennent au métier la pièce terminée ; il démonte les rouleaux et les chariots; les bobines sont livrées au *survideur*, un gamin, qui fait passer sur des bobinots tout ce qui reste de la précieuse matière première. Les rouleaux neufs sont alors mis en place, et le tulliste passe un à un dans les trous et les barres convenables, les 20.000 ou 30.000 fils qui vont travailler : il a sous les yeux, pendant ce travail de longue patience, le *barême,* et la *pancarte,* qui est un agrandissement de la carte. — Les bobines emplies par la wheeleuse, sont *pressées* à chaud, pour uniformiser leur épaisseur, puis insérées dans leurs chariots. La trame une fois montée, il n'y a plus qu'à placer le chapelet de cartons sur le Jacquard, et la machine sera parée pour le démarrage.

Le dessin sorti, il faut *corriger*. Telle esquisse qui promettait un joli travail, ne donne une dentelle passable qu'après de patients essais dans chacun desquels on modifie la mise en carte et le perçage. La soie donne peu de mécomptes, mais avec le coton, on est beaucoup moins certain d'obtenir les effets attendus.

Quand la correction est un peu importante, le tulliste chôme, jusqu'à la mise au point du dessin et des cartons. Pendant les *changements,* qui demandent souvent trois semaines à une équipe de deux ouvriers, ceux-ci reçoivent 4 francs par jour. Mais une fois le métier en marche, le salaire *au rack* leur donne les énormes semaines de 80, 100 et 200 francs, suivant les ar-

1. Wapeur vient de l'anglais *warper* (ourdisseur); wheeleuse, de *wheel* (roue).

ticles, qui valent à Saint-Pierre la renommée d'une ville où l'argent se gagne facilement.

C'est pourtant dans la période de *changement* que le tulliste doit se donner le plus de mal. N'est-il point paradoxal de le payer aux pièces, et à un taux très élevé, au moment où il n'a qu'à surveiller sa machine, et de ne lui accorder qu'un modique salaire à la journée, dans le temps où on lui demande le plus d'activité et le plus d'attention?

Un système de salaires aussi singulier doit se justifier par quelque sujétion particulière de l'industrie du tulle!

Il est bien rare en effet que le fabricant soit certain à l'avance du produit d'un article qu'il fait monter. Il ne peut prévoir la durée des essais et des corrections; et, après la sortie du dessin définitif, il devra encore *trouver acheteurs sur ses échantillons*. Si l'article se vend bien, on en exécutera de nombreuses pièces, et les racks s'ajouteront aux racks pendant des semaines et des mois. Mais il n'en est pas toujours ainsi, surtout dans les moments de crise, où les articles proposés ne trouvent preneur qu'à vil prix.

Le patron ignore donc le nombre des journées productives qui suivront la période improductive de préparation du métier. Aussi réduit-il au minimum le salaire de changement, quitte à indemniser l'ouvrier du surcroît de travail fourni, au moment où la machine fera les racks rémunérateurs.

Ce mode de rétribution, très rationnel, puisqu'il diminue l'importance relative des sommes absorbées par les essais, présente encore l'avantage de rendre l'ouvrier *solidaire* du fabricant. Tous deux sont intéressés à réduire la durée des changements, et à augmenter ainsi le rendement du matériel. N'y a-t-il pas là comme une sorte de *participation* de l'ouvrier *aux risques et aux bénéfices* de l'entreprise?

Le patron peut dès lors se borner à faire la *réception* du travail : les menus défauts de la dentelle seront réparés aux frais de l'équipe, les pièces manquées seront laissées pour compte aux ouvriers [1].

1. Les ouvriers vendent aisément ces pièces manquées à certains négociants de la place.

Pendant toute la fabrication, c'est le *rack* qui surveille, et sanctionne de son arrêt l'inassiduité ou la négligence du tulliste ; c'est encore par le rack que chacun contrôle le travail de son partenaire.

Les ouvriers jouissent donc, vis-à-vis du patron, de la plus grande *indépendance;* ils vont et viennent à leur gré, et peuvent converser entre eux, tout en suivant le travail de leurs métiers. Le fabricant n'intervient jamais dans le choix des partenaires, ni dans le partage du salaire, qui se fait au cabaret, le samedi soir.

Cette indépendance fait du tulliste un ouvrier *fier*, qui ne supporte ni les observations injustes, ni les mots blessants. Le sentiment des distances peut d'ailleurs difficilement exister entre ces patrons, souvent parvenus de la veille, et ces ouvriers dont beaucoup sont propriétaires et pourraient être patrons demain.

Ce système de salaires, commode pour l'industriel, favorable à l'indépendance de l'ouvrier, apporte dans l'*économie ménagère* de graves perturbations. Pendant des mois le tulliste gagne au moins 80 francs par semaine : l'article épuisé, le changement arrive, et réduit à 25 francs ce salaire. C'est la gène, si on n'a pas pris ses précautions; c'est la tentation d'acheter à crédit, en escomptant les racks à venir. Les maisons d'*abonnement* font à Calais des affaires d'or : la plus forte n'a pas moins de 6.000 familles dans sa clientèle. Elle ne serait peut-être pas si florissante, si les tullistes recevaient un salaire régulier.

Le salaire moyen des ouvriers est assez difficile à connaître de façon précise, mais on admet généralement que, pendant les très bonnes années, il atteint 80 francs par semaine.

L'industrie calaisienne subit périodiquement des crises, pendant lesquelles les salaires s'abaissent. La durée relative des changements s'accroît. Les ouvriers travaillent beaucoup et gagnent peu. Puis, les commandes se raréfiant davantage, les équipes sont dédoublées : et les ouvriers, *taxés*, ne doivent plus produire au delà d'un salaire prévu : 50, 25 francs, et parfois moins encore. Les petits fabricants sont même obligés de congédier leur personnel, en ne conservant qu'un ouvrier qui en-

tretiendra le matériel. — Et ces semaines, *où on fait blanc*, sont la misère pour les imprévoyants et la gêne pour le plus grand nombre.

Malgré ces années mauvaises, le *taux moyen des salaires* demeure assez élevé : cela tient sans doute à leur instabilité, et aussi, pour une bonne part, au voisinage de Nottingham ; une forte organisation syndicale a permis aux tullistes calaisiens d'obtenir le tarif élevé de leurs camarades anglais.

6. *L'apprentissage*. — Le métier exige, nous l'avons montré, beaucoup d'intelligence, une grande puissance d'attention et de la dextérité. Mais il n'est pas bien long à apprendre à quiconque a « *de l'idée* ». Les gamins de l'atelier regardent faire les ouvriers : à seize ou dix-sept ans, ils pourront devenir *moyenneurs* et entrer en équipe avec un maître. Un an ou deux après, ils seront ouvriers.

Depuis plusieurs années, une école professionnelle, subventionnée par un grand nombre de fabricants, forme en dix-huit mois de bons tullistes, et prépare en trois ans les meilleurs de ses élèves à la profession de dessinateur. M. l'abbé Piedfort, qui est membre de la Société de Science sociale, dirige cet *Institut industriel calaisien*. Il y enseigne les sciences appliquées, et une technique très complète du tulle, qu'il a constituée de toutes pièces. Quelques heures chaque jour sont consacrées aux travaux pratiques, sur les métiers que possède l'établissement.

L'Institut n'a aucun caractère confessionnel.

7. *Le finissage*. Après sa sortie du métier, la dentelle *écrue* subit encore de multiples opérations.

La teinture, le blanchîment et l'apprêt se font en général dans des usines spéciales.

Le raccommodage, l'effilage et le découpage, la confection, le visitage, le pliage, l'échantillonnage, sont exécutés tantôt chez le fabricant, et tantôt à l'extérieur, à domicile le plus souvent. Ces travaux *à la main* sont confiés à des *femmes*, des entrepreneurs distribuent la besogne : le *sweating-system* est la loi, et les salaires sont avilis.

Toutes les femmes de Saint-Pierre, à part les dévideuses et

les wheeleuses dont le travail est difficile et bien rémunéré, restent à la maison pour faire le ménage, tout en s'occupant au finissage du tulle. Beaucoup qui, jeunes filles, ont été « en fabrique » sont des ménagères peu expertes.

IV. — MODE D'EXISTENCE DES OUVRIERS.

Quand les métiers *tournent en plein*, les semaines de la famille ouvrière sont comparables aux mois de bien des fonctionnaires!

Certains ouvriers *économes* continuent de vivre modestement comme ils faisaient aux temps plus durs : ils constituent une épargne qui les fera en peu d'années propriétaires, rentiers, ou patrons.

Dans d'autres ménages règnent l'imprévoyance et l'insouciance : on règle sa vie *sur le salaire maximum,* et l'on est fort dépourvu quand vient la crise.

Mais, la plupart du temps, les tullistes vivent très largement aux époques de prospérité, en épargnant tout juste de quoi subsister au prochain chômage. Rien n'est trop cher pour eux : leurs femmes disputent aux « fabricantes » les volailles et les viandes de choix du marché.

La *toilette* est un des chapitres les plus chargés du budget des dépenses. Les hommes vont à l'atelier en vêtements de drap et chapeau de feutre. On ne suit les convois qu'en redingote! — C'est naturellement chez les jeunes filles que le luxe de la toilette est poussé le plus loin : elles portent chapeau, voilette, gants et bijoux, pour se rendre au travail. Elles s'habillent avec goût, leur démarche est élégante : elles n'ont pas moins d'allure que les midinettes de la capitale.

Ce souci de *décence*, de « respectability », qui donne à la ville comme un air de fête, même au plus fort des crises, ne se rencontre pas chez tous les ouvriers à hauts salaires de notre pays. Il marque chez les tullistes une dignité plus grande, un goût mieux formé, qui résultent sans doute de la nature de leur travail.

Les *récréations* absorbent aussi une forte partie des ressources des Saint-Pierrois. Les hommes les moins prodigues gardent 5 francs par semaine pour leur argent de poche. En temps de crise, ils vont à la pêche, mais ils prennent permis de chasse quand l'année est bonne. Les longs voyages sont fort en honneur. Les dimanches d'été, on dépense en excursions et en pique-niques le plus clair de la paye de la veille.

A mener un tel train, on vient facilement à bout des salaires les plus élevés, surtout quand on pratique le déplorable système des *achats à l'abonnement*. Ceux qui s'enrichissent à Calais, ce sont les commerçants détaillants, étrangers à la ville pour la plupart : ils réalisent de gros bénéfices parmi cette population qui dépense sans compter.

V. — LA FABRIQUE.

Le machinisme, à Calais, n'a pas engendré la grande industrie patronale. D'après une statistique récente, le matériel de la fabrique se répartit ainsi :

1) *Fabricants finisseurs.*		
	1 grande usine patronale : environ..	60 métiers.
	10 usines particulières, groupant....	166 métiers.
	360 petits fabricants finisseurs groupant.	2.000 métiers.
Total :	371 finisseurs........................	2.226 métiers.
2) *Fabricants façonniers.*		
	198 petits fabricants façonniers : pour.	418 métiers.
Total général :	569 fabricants pour..................	2.644 métiers.

Le régime dominant est donc celui des ateliers modestes[1], à personnel restreint, et il en est ainsi depuis l'origine de la fabrique calaisienne. Cela tient sans doute à la *difficulté du travail de direction*, très grande au delà de 8 à 10 métiers, dans cette industrie soumise à tous les caprices de la mode et dont

1. Un grand nombre de ces ateliers doivent cependant être rangés, d'après la Nomenclature d'Henri de Tourville, sous la rubrique « grand atelier », parce que les patrons n'y travaillent pas de leurs mains.

les produits ne valent souvent que par leur fini et leur originalité. La fabrication ne se fait d'ailleurs jamais par grandes masses, si ce n'est dans les articles tout à fait ordinaires. Il faut ne faire « racker » qu'à coup sûr, car les stocks ont bientôt fait d'immobiliser un capital considérable. Les coûteux essais qui précèdent la fabrication, sont à suivre de fort près.

D'autre part, le *matériel*, qui coûte fort cher, puisqu'un bon Leavers vaut jusqu'à 30.000 francs, doit être fréquemment remis au point : tout changement dans le goût du public exige en effet l'accommodation des *intérieurs* des métiers, un même montage ne pouvant donner qu'un nombre restreint d'articles. Pour s'agrandir, le fabricant emploiera les bénéfices des bonnes années, non pas à augmenter le nombre de ses métiers, mais à échanger son matériel démodé contre des machines plus larges et plus rapides, et mieux appropriées aux exigences nouvelles de la consommation.

Les vieux métiers, vendus à perte, sont parfois transportés dans des places concurrentes : Caudry, Lyon, Varsovie, Barcelone, qui ne prétendent pas lutter avec Calais pour la *haute nouveauté*.

Mais le plus souvent, ce sont des Saint-Pierrois, saisis de *la fièvre du tulle* qui les rachètent pour les monter à des articles ordinaires. Dessinateurs et comptables, ouvriers économes, et petits commerçants, tous ceux qui possèdent quelque épargne veulent se lancer dans cette industrie de luxe, dont ils oublient les risques. Chaque époque de prospérité voit ainsi s'accroître l'éparpillement de la fabrique. Puis, la crise vient, et les imprudences se paient par la faillite et la ruine. L'industrie se concentre à nouveau, et le nombre moyen des métiers par atelier retrouve une sorte de *valeur d'équilibre*.

Le régime du petit atelier est tellement stable à Calais, que la substitution des moteurs à vapeur aux anciens ouvriers *tourneurs* ne l'a pas entamé. — Les vastes *usines* qui se sont fondées, sont des usines *de rapport*. Elles sont divisées, par des cloisons de bois, en un grand nombre de petits ateliers, dont chacun contient autant de *places* que le locataire possède de métiers.

La place se paie de 500 à 1.000 francs l'an, selon la prospérité de l'industrie. Elle donne droit à la force motrice et au chauffage à vapeur. L'éclairage, électrique, se paie à part. Les *usiniers loueurs de force motrice* sont en général eux-mêmes fabricants. Ils réservent à leurs métiers une partie de l'usine.

Depuis quelques années, l'emploi de moteurs à gaz, économiques aux faibles puissances (on compte 1/4 cheval par métier) diminue l'avantage qu'avaient les petits industriels à se grouper autour du moteur mécanique.

Le taux élevé des appointements et des salaires, d'une part, et, d'autre part, l'existence des usines collectives, la mise en vente assez fréquente de matériel d'occasion, l'organisation d'entreprises à façon pour les multiples travaux accessoires, tout cela rend facile aux employés et aux ouvriers sérieux l'*accession à la propriété du métier, et au patronat.* Les bourgeois de Calais et les banques font volontiers des avances aux laborieux et aux habiles qui ont su économiser une partie du capital nécessaire. Il y a même depuis quelque temps des constructeurs anglais qui vendent *à tempérament* de bons métiers, à quiconque peut faire un premier versement de plusieurs milliers de francs.

Les fabricants nouveaux, qui veulent s'épargner les soucis et les aléas de la vente, se font *façonniers.* Ils engagent le travail de leurs métiers à des *fabricants finisseurs* déjà lancés, ou bien encore à certaines maisons qui exécutent par elles-mêmes toutes les besognes accessoires, mais ne possèdent pas de métiers. Avec le fil en écheveaux, ils en reçoivent tout préparés les dessins et les cartons ; ils livrent la dentelle *écrue* au sortir du métier. Ils touchent, le samedi matin, le prix de façon, généralement calculé au double prix du rack du tarif ouvrier, avec un supplément de 0 fr. 25 ou 0 fr. 30 par rack, pour les frais de dévidage, wheelage et ourdissage. Le samedi soir, ils donnent la paye à leurs équipes.

Sans autre capital engagé que son matériel, sans autres frais que la location de la place et les salaires de changement, le façonnier gagne pour chaque rack la même somme que

l'équipe des deux ouvriers. Le travail de direction étant insignifiant, il peut entrer lui-même dans l'équipe, ou bien surveiller, en qualité de contremaître, les ateliers voisins; s'il n'est pas de la partie, il a, en ville, un commerce ou un emploi. Que plusieurs bonnes années se succèdent, que ses métiers puissent donner sans modification trop onéreuse, des articles que la mode accepte quelque temps encore, et notre façonnier va pouvoir s'affranchir, et devenir *finisseur*.

Mais alors, il se trouvera aux prises avec les difficultés de la vente, et de l'écoulement des produits. La plupart des petits fabricants *ignorent tout du commerce* et ne peuvent que se jeter pieds et poings liés sous la griffe des négociants : ils produisent d'abord sans aucune retenue, et puis vendent à n'importe quel prix si les affaires sont peu actives. Rien ne limite les rabais qu'ils consentent, puisqu'ils sont souvent incapables de calculer leurs prix de revient [1].

Ils font en outre aux bonnes maisons une *concurrence* stupide et parfois peu loyale. Dès qu'une création semble prendre à la vente, on se procure par tous les moyens des bouts d'échantillons; on imite, on *copie* même, au risque de tomber sous le coup des lois qui protègent la propriété industrielle; on fabrique au plus vite des articles similaires, en y employant des matières moins fines, pour pouvoir vendre meilleur marché; et telle nouveauté qui aurait procuré de jolis bénéfices à bien des fabricants, si la production et la vente en avaient été réglementées, se trouve en quelques semaines vulgarisée sur la place, et tout à fait dépréciée.

La surproduction chaotique, et l'anarchie commerciale, telles sont à Calais les conséquences économiques de la trop facile accession au patronat.

VI. — LES CRISES.

Les *crises* reviennent *périodiquement* à Calais, à peu près tous les dix ans; elles suivent de très près les années de grande

1. Cf. H. Hénon, *Loc. cit.*

prospérité, et sont d'autant plus intenses que les affaires ont été plus actives pendant *le plein*.

Quand la demande de dentelle abonde et fait hausser les cours, la fabrique multiplie ses moyens de production. On marche jour et nuit, on installe de nouveaux métiers, on embauche et on dégrossit en quelques mois tous les ouvriers que l'on peut trouver. La plupart des patrons augmentent follement leur train de vie, et le surplus des bénéfices est employé à accroître encore la puissance du matériel.

Mais la production finit par prendre de l'avance sur la consommation : des *stocks* se forment; on s'en débarrasse par des *soldes*, et les cours s'avilissent. Aussitôt c'est la panique, parmi les fabricants : on cherche à retenir par tous les moyens les bonnes grâces des acheteurs, on subit volontiers les pires exigences des négociants-commissionnaires[1]. Les bonnes maisons redoublent d'ardeur dans la *création* des nouveautés : elles dépensent beaucoup en essais et en changements. Mais la *copie* fait fureur, et les prix de vente continuent de s'abaisser.

Le *chômage* s'impose enfin : l'anarchie de la place a découragé les acheteurs : les cours sont tellement instables qu'on n'ose plus faire de grosses commandes. — C'est la faillite pour beaucoup de petits fabricants, qui ne gagnent plus de quoi payer le loyer de leur place : les métiers vendus à tempérament sont repris aux malheureux qui ne peuvent verser les lourdes mensualités. C'est la gêne pour les gros industriels, car le crédit se resserre. Chaque crise amène avec elle un triste cortège de ruines, de misères, de suicides.

Peu à peu cependant, la situation se liquide : la *reprise* s'annonce, partielle d'abord et localisée dans certains articles. Heureux les fabricants qui possèdent justement des métiers appropriés aux genres en faveur! — Le calme revient, et le marché reprend pour quelques années une activité normale.

Que la marche des affaires vienne à s'accentuer, la roue continuera de tourner : les mêmes phénomènes de « *plein* »,

1 Les ventes se font en gros, à des maisons d'achat, pour l'intérieur, ou aux acheteurs étrangers, par l'intermédiaire de négociants-commissionnaires.

crise et *reprise* se reproduiront dans le même ordre, et sensiblement dans le même temps.

La *constance de la période* de ces phénomènes économiques semble bien marquer qu'ils sont dus principalement à des causes *intérieures* à la fabrique, à l'accession trop aisée à la propriété du métier, à la production anarchique qui en résulte. Car les faits extérieurs qui influent sur la marche des affaires ne sont pas périodiques, ou bien ont des périodes très différentes. C'est surtout sur l'amplitude des oscillations, et non sur leur durée moyenne, qu'agiront la concurrence des autres places, les crises commerciales ou financières des pays clients et la mode enfin, qui est un facteur essentiel puisqu'elle règle la consommation de la dentelle.

« La dentelle, accessoire de la toilette, est asservie à la *mode*, tout comme les femmes pour qui la mode fut inventée[1] »; et la mode est une terrible maîtresse, aux caprices soudains et impérieux. C'est le succès des blondes de soie qui donna, vers 1850, l'essor définitif à la fabrique calaisienne. En 1900, on proscrit des robes et des chapeaux, les Valenciennes et les Malines. Aujourd'hui que le costume tailleur triomphe, que les « dessous » se réduisent de plus en plus, il est heureux pour Calais que son commerce d'exportation soit considérable, et que les modes des lointains pays soient de quelques années en retard sur celles de Paris.

VII. — LES SYNDICATS.

L'âpre concurrence que se font les patrons calaisiens aurait infailliblement amené l'avilissement des salaires de leurs ouvriers, si ceux-ci ne s'étaient pas organisés pour la résistance. Il faut lire dans l'étude de M. de Seilhac[2], l'histoire, féconde en enseignements, des syndicats de Calais.

Les premières tentatives en 1851 — 1867 — 1883 eurent des

1. *Off. du Travail de Belgique;* Verhaegen, « La dentelle à la main ».
2. *Musée social*, avril 1901, *La Grève des Tullistes de Calais*, par M. Léon de Seilhac.

résultats éphémères. La loi de 1884 vint enfin : l'*Alliance*, syndicat « jaune », prospéra, pendant que le syndicat « rouge », l'*Union*, se formait péniblement, grâce aux efforts de Salembier. L'hiver de 1887-1888 amena une crise très dure : lamentable fut la misère des ouvriers. Et le syndicat socialiste fit de rapides progrès, bien que, seule, l'Alliance eût été associée par les patrons à la distribution d'importants secours.

L'*Association syndicale des fabricants* profita de la crise pour tenter une réforme longtemps souhaitée : l'adoption par tous les patrons d'un même tarif de salaires au rack. Mais les bases qu'elle proposa aboutissaient à une réduction des salaires si manifeste, que l'Union eut derrière elle tout le peuple de Saint-Pierre, quand elle protesta contre le « tarif-pilon ».

Aux *mises à l'index* de l'Union, soixante-dix fabricants fédérés répondirent par le *lock-out*.

Mais l'accord se fit, après quelques mois de lutte, sur un tarif de conciliation, élaboré par une *commission mixte* patronale et ouvrière. L'Alliance, à cette époque « un cadavre », n'avait pas été représentée dans le débat. Le « tarif de 1890 » fut accepté, *pour une année*, par l'Association patronale, et par l'Union.

Au bout d'un an, les fabricants reprirent leur liberté. L'Union entreprit contre les ouvriers « renégats » une guerre à outrance. Cent cabarets et pas mal de boutiques, fermèrent leur porte aux « moutons noirs ». L'Union demandait à ses membres de fortes cotisations, car elle se préparait à réclamer le tarif de Nottingham — un peu plus élevé que celui de 1890 — et la journée de 10 heures, comme à Nottingham.

Profitant du manque d'entente entre les ouvriers et les patrons, des commissionnaires allemands, nouveaux venus dans la place, osèrent tenter l'*accaparement* de l'industrie calaisienne. Ils fournissaient aux tullistes des métiers à crédit, qu'ils devaient rembourser par leur travail, en se faisant façonniers au compte de leurs commanditaires. Ceux-ci leur donnaient à faire des dentelles copiées sur les échantillons que la fabrique présente à la commission, pour être soumis aux grands acheteurs. 500 métiers sur 1.800 étaient déjà aux mains des accapa-

reurs, quand un *groupe de défense* se forma dans le sein de l'Association patronale et prononça la *mise à l'index* des indélicats commissionnaires, qui durent renoncer à fabriquer ou faire fabriquer pour leur propre compte, en concurrence avec leurs commettants (1896).

L'Union, clairvoyante, avait secondé les efforts du groupe de défense : les pourparlers furent repris entre les deux syndicats, qui s'accordèrent pour généraliser l'application du *tarif* de 1890. Soixante-quatorze maisons récalcitrantes furent mises à l'index, les unes après les autres : en dix mois, soixante-quatre avaient cédé. — L'Union avait pu distribuer 32.090 francs en indemnités de grève. Elle gagna en 1899 un lot de 100.000 francs au tirage d'obligations du Crédit foncier et se crut alors assez forte pour imposer à la fabrique la journée de 8 heures, et un tarif majoré de 20 0/0 pour compensation. Mais la *politique* divisait le prolétariat calaisien. Les révolutionnaires guesdistes avaient suivi M. Delecluze dans un syndicat dissident : l' « Emancipation ». M. Salembier continuait à diriger l'Union, plutôt réformiste.

L'Union fut seule à mener la grève. Les jaunes et les guesdistes firent le jeu des patrons, et assurèrent l'entretien, le « *dérouillage* » des métiers. Ce fut un échec lamentable, dont l'Union se relève à peine, bien que les autres syndicats aient depuis disparu.

Les misères de la grève s'oublièrent bien vite, car une ère d'inouïe prospérité s'ouvrait pour Calais : l'Amérique demandait d'énormes quantités de ces *Valenciennes de coton*, dont la place avait peu à peu repris la fabrication pour tirer bénéfice de la législation douanière de 1892. Les exportations se développèrent rapidement. Les *articles soie*, qui alimentaient surtout le marché intérieur, furent abandonnés à Caudry.

Mais après un « plein » de plusieurs années, dans lesquelles le chiffre des affaires atteignit de 100 à 120 millions, le krach américain amena, en 1907, une crise qui dure encore. Pour relever la fabrique, on songea à monter de nouveau les dentelles de soie. La perfection de ses produits aurait sans peine

fait retrouver à Saint-Pierre son ancienne clientèle, si Caudry n'avait eu l'avantage de payer le rack 20 ou 30 % moins cher. — Un accord fut tenté l'an dernier, en vue d'unifier les tarifs des deux places; mais les patrons caudrésiens s'opposèrent à toute élévation des salaires de leurs ouvriers. L'Association syndicale des fabricants de Calais prescrivit alors à ses membres d'appliquer un nouveau tarif, mieux approprié aux articles soie, disait-elle, et que son comité avait élaboré sans consulter le syndicat ouvrier. — Devant les menaces de grève de l'Union, les patrons reculèrent : nous avons dit comment, dans les premières lignes de cette étude.

Le *statu quo* est donc maintenu : le contrat de 1890 continue de régir *en principe* la quotité des salaires. *En fait*, des infractions se commettront fréquemment, dans l'ombre, tant que les circonstances n'auront pas permis à l'Union de reprendre la lutte pour l'application loyale du tarif : on voit, à chaque crise, façonniers et petits fabricants faire travailler au rabais; les chômeurs sont trop nombreux déjà, et l'Union ne peut réagir, contre cette stupide concurrence, qui s'exerce au détriment des maisons sérieuses et des ouvriers fidèles au pacte syndical.

Le conflit reste ouvert : nous n'aurons pas la prétention de terminer par des pronostics sur son issue une étude aussi rapide, aussi incomplète. Tout au plus sommes-nous à même, désormais, de suivre les débats et d'interpréter les événements.

Quoi qu'il arrive cependant, nous pouvons croire que l'industrie calaisienne continuera ses progrès. Les crises, certes, reviendront : elles sont le résultat de l'anarchie commerciale de la place. L'accession trop aisée à la propriété du métier, puis au patronat, rend impossible toute réglementation de la production et de la vente. Il y a là comme un vice de constitution qui condamne la fabrique à connaître tour à tour la fièvre et la dépression, mais les cellules de ce grand corps mal organisé sont tellement actives, leurs produits sont si parfaits, qu'après ces crises de croissance, il se relève plus fort et plus vivace.

Paul Vanuxem.

L'ORGANISATION DE LA VIE PRIVÉE

L'ORIENTATION PARTICULARISTE

SA NÉCESSITÉ ET SA RÉALISATION PRATIQUE

> « Ceux qui ne savent que faire comme tout le monde, sont bons à grossir la troupe en marche; il faut des initiateurs, des chefs; il faut des hommes résolus qui commencent petitement, modestement, mais avec une vue nette et une indomptable confiance : ils vont loin, et ils entraînent et guident les autres. »
>
> (L. Ollé-Laprune, *Le Prix de la Vie*, p. 427.

Un peu partout, mais plus particulièrement dans les pays communautaires et surtout en France, les gens qui pensent et réfléchissent se rendent compte qu'il y a quelque chose de faussé dans l'organisation et le fonctionnement de la vie sociale. Dans tous les groupements que constituent les hommes vivant en société, familles, ateliers, associations professionnelles, cités, états, se manifeste un sentiment indéfinissable de gêne et de malaise qui est l'indice très certain d'une situation troublée et anormale. On a vite fait de dire que cela n'a rien d'étonnant — puisque, de l'aveu de tous, nous sommes à une période de « crise », à un « tournant de l'histoire » — et que les choses finiront par s'arranger un jour, *fata viam invenient*. Il serait sans doute préférable et, en tous cas, plus scientifique, de rechercher les causes profondes de cette situation critique et d'examiner si la volonté humaine ne peut rien pour nous

aider à sortir des conjonctures difficiles au milieu desquelles nous nous débattons.

A vrai dire, l'école de la Science sociale a multiplié les études dans cet ordre d'idées et ce n'est pas aux lecteurs de cette revue que nous avons à l'apprendre. Par les enquêtes qu'elle a poursuivies, les monographies qu'elle a dressées et les comparaisons qu'elle a instituées entre les diverses sociétés qu'elle soumettait à son examen, elle est parvenue à montrer assez exactement pourquoi la prospérité était mieux assurée ici que là, pourquoi tel groupement fonctionnait mieux dans ce pays que dans cet autre où il végétait au contraire et se mourait de langueur.

Ces études comparées sont éminemment suggestives et dégagent de précieux enseignements. Sans vouloir entrer dans de longs détails, il suffira, pour le but que nous nous proposons, de rappeler que, d'une façon générale, la science constate que les divers groupements de la vie sociale sont plus vivants, doués d'une énergie, d'une efficacité, d'une fécondité plus intenses, et, d'un mot, se montrent infiniment plus prospères dans les pays *particularistes*, c'est-à-dire anglo-saxons, que dans les pays communautaires.

Le *particularisme* apparaît ainsi, non en vertu d'une théorie préconçue, mais par le seul effet d'une observation bien conduite, comme un état singulièrement favorable à la prospérité sociale. De fait, aujourd'hui, lorsqu'ils veulent nous proposer des exemples à suivre, des modèles à imiter, en quelque ordre de sujets que ce soit, les écrivains les moins au courant des travaux de la Science sociale ne manquent pas d'emprunter leurs exemples et leurs modèles à l'Angleterre et aux États-Unis. Il y a même à cet égard une sorte d'engouement dont nous dénoncerons les abus plus loin. Le fait n'en est pas moins significatif. Tout le monde sent confusément que les peuples à traditions invétérées, à procédés routiniers, immobilisés par l'amour exagéré de la vie en commun, le besoin d'appuis extérieurs, le prestige des fonctions publiques, la terreur des nouveautés, ont partout aujourd'hui l'infériorité sur ceux dont l'énergie est toujours tendue, l'initiative en éveil, la responsa-

bilité prête, qui ne redoutent ni le labeur des professions indépendantes, ni le risque des entreprises hardies, ni l'isolement du pionnier, ni l'adaptation aux nouveautés salutaires... car c'est bien cela le *particularisme :* aptitude à se tirer d'affaires par soi-même, à se décider, à se conduire et à réussir sans le conseil et l'appui constamment sollicités des autres[1].

Dans ces conditions, l'orientation vers le particularisme se montre comme une nécessité des temps présents. Qu'on le veuille ou qu'on s'y refuse, c'est une question de vie ou de mort. « Les temps sont solennels, dit Mgr Ireland... Le monde est dans les douleurs de l'enfantement : nous assistons à la naissance d'un âge nouveau. Les traditions du passé s'évanouissent ; de nouvelles formes sociales, de nouvelles institutions politiques se lèvent. Il y a une évolution dans les idées et les sentiments des hommes. Tout ce qui peut être changé sera changé et rien de ce qui était hier ne sera demain[2]... » Dès lors, aujourd'hui plus que jamais « le monde a besoin d'hommes mieux trempés que les autres, d'hommes qui voient plus loin, qui s'élèvent plus haut, qui agissent plus hardiment que les autres. Pas n'est besoin qu'ils soient nombreux ; ils n'ont jamais été nombreux. Mais même en petit nombre, ils entraînent la foule et souvent l'humanité[3] ».

« Partout ce sont d'intenses courants, écrit de son côté M. Liard, courants d'idées, courants de science, courants de richesses ; mise en valeur du sol, des forces de la nature et des forces de l'homme. Les âges classiques, qui furent grands, mais d'une autre grandeur, n'ont connu rien de pareil. On peut regretter que les temps soient changés, regretter aussi les vies doucement coulées au charme des belles choses. Ces vies-là, bien peu les

1. « L'effort personnel consiste à ne pas mettre à contribution l'effort d'autrui pour ce qu'on peut faire soi-même... L'initiative consiste à faire par son propre conseil et de son propre mouvement aussi bien et mieux que ce à quoi on pourrait être déterminé par le conseil et l'impulsion d'autrui » (H. de Tourville, cité par Cl. Bouvier, *H. de Tourville*, Paris. Bloud, p. 67, note).

2. *L'Eglise et le Siècle*, trad. fr., p. 26, 76. — Cf. E. Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, p. 93-98, 409-410.

3. Mgr Ireland, *op. cit.*, p. 25.

connaîtront maintenant. Il faut agir sous peine de dépérir ; il faut affronter les courants, sous peine d'être laissé au rivage, comme une épave[1]. » Si donc nous ne voulons pas devenir de tristes *épaves* abandonnées sur la rive, il faut courageusement, virilement, nous diriger dans le sens du particularisme, et, par conséquent, tourner nos regards vers ceux qui nous ont dépassés dans la voie du progrès, pour chercher à leur dérober, sur les points du moins où nous ne les valons pas, le secret de leur supériorité. Les anciens Romains ne procédaient pas autrement : « Ce qui a le plus contribué, dit Montesquieu, à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, *ils ont toujours renoncé à leurs usages sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs*[2]. » Les Romains n'en ont pas pour cela perdu leur caractère national ni les qualités propres à leur race : il en sera de même pour nous, si nous savons nous y prendre avec adresse et prudence.

Mais une première question se pose :

1. *Le nouveau plan d'études de l'enseignement secondaire.* Paris, Cornély, p. 19. — Cf. P. Schwalm, *Les Français d'hier et ceux de demain* (*Science sociale*, t. XVII, p. 459 et s.) V. surtout les chap. intitulés : *L'ancienne douceur de vivre*, *Un âge nouveau qui commence*, p. 464 et 465.)

2. *Grandeur et Décadence des Romains*, chap. I.

I

CETTE ORIENTATION VERS LE PARTICULARISME EST-ELLE POSSIBLE?

Une formation sociale est le résultat de facteurs nombreux dont les principaux sont le *lieu*, c'est-à-dire le sol, ses productions, son climat, et le *travail* que la nature de ce lieu impose. De la formation particulariste anglo-saxonne nous connaissons la longue et laborieuse histoire, grâce aux travaux de Henri de Tourville[1]. Comment des communautaires pourraient-ils se donner, quand ils le voudraient, cette formation originale qui a pris naissance sur les fjords de la Norvège pour se compléter dans la Plaine saxonne et dans la Grande-Bretagne, et qui se trouve être ainsi le résultat d'une lente évolution poursuivie pendant des siècles? Eux-mêmes ont reçu, depuis les origines de leur race, une formation toute différente qui les a fixés en de certaines pratiques, de certaines coutumes, de certaines habitudes de travail et de groupement; pour se transformer, il leur faudrait donc reprendre à leur tour le chemin suivi jadis par les premiers émigrants goths et saxons et recommencer les expériences de travail et d'installation de ceux-ci : ce serait le seul moyen scientifique, semble-t-il au premier abord; mais son extravagance même le fait aussitôt rejeter... Alors ne faut-il pas conclure qu'on naît communautaire comme on naît particulariste, qu'on reste toute sa vie ce qu'on

1. *Histoire de la formation particulariste*, Paris, Firmin-Didot.

est né et qu'il y a là une sorte de déterminisme social auquel il est impossible de se soustraire?

Cette conclusion n'est pas aussi nécessaire qu'elle le paraît tout d'abord, et c'est l'observation des faits qui va nous le montrer. Si l'on va au fond des choses, on reconnaît bien vite que ce qui imprime aux individus les caractères spécifiques de la formation à laquelle ils appartiennent, c'est l'ÉDUCATION qu'ils reçoivent dans leur milieu d'origine. C'est l'éducation qui donne aux Anglais, aux Américains ces qualités d'initiative, d'indépendance, d'endurance, de maîtrise de soi-même, de *self help*, de *self control* qui sont si caractéristiques de la formation particulariste. Sans doute ce genre d'éducation est singulièrement facilité par la nature des choses dans un pays où ces qualités sont pour ainsi dire les produits spontanés du lieu et du travail ; mais s'il est plus difficile ailleurs, ce genre d'éducation ne se heurte pas pour cela à une impossibilité invincible. Par une application intelligente, une volonté réfléchie, un effort persévérant, on y peut réussir encore : les difficultés seront manifestement plus grandes, le succès n'en sera que plus méritoire [1].

Vainement objecterait-on l'inaptitude des communautaires à se transformer par ce procédé rapide de l'éducation : l'exemple des États-Unis pourrait donner un démenti à cette allégation. Le plus grand nombre des immigrés en territoire américain sont d'origine communautaire; cependant n'aperçoit-on pas qu'au bout d'une ou deux générations, beaucoup sont complètement assimilés, américanisés, *particularisés* si l'on peut dire, et cela surtout grâce aux procédés d'éducation dont ils sont l'objet dès leur arrivée aux États-Unis [2].

1. « Un préjugé fort répandu contribue à décourager l'esprit de réforme; je veux parler de celui qui subordonne la destinée des peuples à l'organisation physique des races. Le préjugé est démenti par l'observation... Comprenons que la grandeur de l'humanité consiste précisément en ce que les forces matérielles peuvent être subordonnées à des forces morales, dominées elles-mêmes par notre volonté; que chaque peuple peut, en conséquence, trouver en lui-même les ressources nécessaires pour s'élever à la hauteur de ses rivaux. » — Le Play, *La Réforme sociale en France*, ch. v (7e édition, t. I, p. 32 et 35).

2. Anatole Leroy-Beaulieu, *L'Immigration et l'unité nationale aux États-Unis* (*Réforme sociale*, 1905, 1, 289).

Mais, dans ce cas, dira-t-on, la transformation s'opère dans un milieu et grâce à une ambiance particularistes. La question est de savoir si, tout en restant sur son terrain d'origine, un peuple a le pouvoir de se transformer par le seul effet de son application et de sa volonté. Pour répondre à cette question, les raisonnements et les théories ne serviraient à rien. Rien ne vaut un fait ou un exemple concret toujours facile à contrôler. Dans le cas particulier le fait et l'exemple nous sont fournis par l'*Allemagne contemporaine*.

Tout le monde sait que l'Allemagne est, dans sa plus grande partie, de formation communautaire [1] : il en est ainsi de la grande plaine du Nord-Est, de la région des vallées dans l'Allemagne centrale et méridionale, de la plaine rhénane ; la formation particulariste ne se rencontre que dans la plaine saxonne, c'est-à-dire dans le Hanovre, le Mecklembourg, une partie de la Westphalie et dans quelques régions élevées de la Franconie, de la Thuringe, de la Souabe [2]. Les traits de cette formation communautaire sont nombreux : l'Allemagne est par excellence le pays des groupements patriarcaux, le pays de la discipline autoritaire [3], des ateliers paternalistes [4]. L'unité allemande en a fait un pays centralisé où les fonctions publiques sont très recherchées [5] ; c'est la terre d'élection du socialisme d'État [6] et du socialisme sous sa forme la plus communautaire, le collectiviste marxiste [7].

1. M. Demolins a, il est vrai, classé l'Allemagne ainsi que la Suisse parmi les *Sociétés à formation particulariste ébranlée* (Classification sociale, *Science sociale*, nouv. série, fasc. 10-11, p. 111 et s.); mais cette dénomination peut être critiquée et elle l'a été au congrès de 1907 (*Bullet. de Sc. soc.*, 1907, p. 263).

2. L. Poinsard, *L'Allemagne contemporaine* (*Science sociale*, t. XXV et XXVI, articles reproduits par l'auteur dans son ouvrage : *La Production, le travail et le problème social dans tous les pays au début du XXe siècle*, t. II, p. 43 et s.).

3. V. notamment dans J. Huret, *Rhin et Westphalie*, le chap. sur *La discipline*, p. 187 et s.).

4. V. P. de Rousiers, *Le Paternalisme allemand, comment il empêche la constitution d'une élite ouvrière* (*Science sociale*, t. XXXI, p. 389) ; du même auteur, *Hambourg et l'Allemagne contemporaine* (Paris, A. Colin), p. 297-302.

5. Demartial, *Les fonctionnaires prussiens* (*Revue politiq. et parlement.*, septembre et octobre 1908 et les références données dans cet article).

6. L. Poinsard, *La Production, le travail*, etc., t. II, p. 154-159.

7. J. Bourdeau, *Le socialisme allemand*, p. 1 et *passim*.

Cependant que voyons-nous depuis un certain nombre d'années? Nous voyons que ce peuple, pourtant bien enfoncé dans l'ornière des pratiques communautaires, cherche à se dégager, à s'affranchir de sa formation sociale originaire et qu'il y réussit. Il y réussit grâce à l'action très visible d'une élite particulariste, mais aussi grâce à un effort général très sérieux et très soutenu d'application et de volonté, tendu vers un but déterminé.

« L'Allemand, dit M. Georges Blondel, est au fond pesant et routinier ; il n'a pas à un haut degré l'esprit d'initiative... sa volonté est gauche dans l'acte isolé... il a fortement besoin d'être dirigé[1]. » C'est ce qui faisait dire déjà à Mme de Staël : « L'Allemand voudrait que tout lui fût tracé d'avance en fait de conduite..., moins on lui donne à cet égard l'occasion de se décider par lui-même, plus il est satisfait[2]. »

Et pourtant cet Allemand si lourd, si difficile à remuer, est en train de se transformer, de se *particulariser* au point que le spectacle de son activité donne aux observateurs les moins prévenus, comme M. J. Huret, des réminiscences d'Amérique : « Après dix mois de voyages à travers l'Empire allemand, je suis frappé de la quantité de souvenirs et d'impressions d'Amérique qu'évoquent en moi non seulement les villes industrielles de la province rhénane et de la Westphalie, non seulement l'aspect des rues, mais l'aspect des foules, mais la vie des habitants, leurs mœurs et leurs goûts » ; et un peu plus loin : en Allemagne, « ce qui s'offre à présent à nos regards, c'est l'épanouissement complexe d'une vieille race pau-

1. *Etudes sur les populations rurales de l'Allemagne*. Paris, Larose, p. 219 ; *L'Essor industr. et commerc. du peuple allemand*, ibid., p. 288.

2. *De l'Allemagne*, ch. II (édit. Garnier, p. 27). Mme de Staël disait encore : « On a beaucoup de peine à s'accoutumer, en sortant de France, à la *lenteur* et à l'*inertie* du peuple allemand ; il ne se presse jamais, il trouve des obstacles à tout ; vous entendez dire en Allemagne : *c'est impossible*, cent fois contre une en France. Quand il s'agit d'agir, les Allemands ne savent pas lutter avec les difficultés. » (*Ibid.*, p. 20), Et plus loin : « En Allemagne, les résolutions sont lentes, le découragement est facile, parce qu'une existence assez triste ne donne pas beaucoup de confiance dans la fortune. L'habitude d'une manière d'être paisible et réglée prépare si mal aux chances multiples du hasard, qu'on se soumet plus volontiers à la mort qui vient avec méthode qu'à la vie aventureuse » (*Ibid.*, p. 24).

vre à qui la fortune a souri, qui, surprise et ravie, s'est mise au travail, s'est lancée hardiment, très hardiment, dans l'entreprise et la spéculation modernes et s'accorde, sans tarder, tout le confort permis... [1] ».

De cette activité, de cette hardiesse les preuves abondent : c'est, d'une façon générale, l'essor prodigieux de l'industrie et du commerce [2] ; c'est, pour prendre quelques faits plus précis : le développement extraordinaire du port de Hambourg qui est devenu le premier port de l'Europe continentale et le troisième du monde [3] ; c'est l'extension des grandes compagnies de navigation [4] ; c'est la puissante organisation des banques [5] ; c'est l'esprit d'association des industriels [6] ; c'est une concurrence intense qui dénote, chez ceux qui s'y livrent, une étonnante passion de la lutte et du succès ; par exemple : Krupp s'attarde aux vieux procédés pour la fabrication des canons ; aussitôt surgit Ehrhardt, de Düsseldorf, qui, avec ténacité, cherche à faire mieux que son rival et parfois l'emporte sur lui, malgré la vieille réputation de celui-ci et la faveur gouvernementale qui lui reste acquise [7]. — Mais ce qui est assurément le plus caractéristique, c'est l'avènement en Allemagne d'hommes énergiques paraissant offrir toutes les qualités de vrais particula-

1. J. Huret, *Rhin et Wesphalie*, p. 1 et 2.

2. V. notamment l'ouvrage déjà cité de M. G. Blondel. *L'Essor industr. et commerc. du peuple allemand* et les articles de M. H. Hauser sur le *Développement économique de l'Allemagne*, publiés dans la *Revue des Cours*, 1898-1899, t. I. Cf. les détails donnés par J. Huret sur l'industrie chimique : *Rhin et Wesphalie*, p. 106-131.

3. P. de Rousiers, *Hambourg et l'Allemagne contempor.* V. notamment le chap. v, § 4 : *Comment Hambourg est devenu un grand port*, p. 203 et s. — Cf. J. Huret, *De Hambourg aux marches de Pologne*, p. 101 à 238.

4. P. de Rousiers, *Hambourg*, ch. v, § 5 : *L'Armement et les grandes compagnies de navigation*. p. 214 et s. — J. Huret, *De Hambourg aux marches de Pologne*, p. 143 et s., *La Compagnie Hamburg-Amerika.*

5. G. Blondel, l'*Essor*... p. 467-485 ; J. Huret, *De Hambourg aux marches de Pologne*, p. 205 et s. *L'Appui des banques.*

6. P. de Rousiers, *Les Cartells allemands*, dans les *Syndicats industriels de producteurs en France et à l'étranger* (Paris, A. Colin), p. 107-183. — Cf. J. Huret, *Rhin et Westphalie*, p. 250 et s. : *Le Syndicat de l'acier ; de Hambourg aux marches de Pologne*, p. 349-380 : *Les Kartels.*

7. J. Huret, *Rhin et Westphalie*, p. 262 et s. *Un concurrent de Krupp : M. Ehrhardt.*

ristes anglo-saxons. Tel est, par exemple, M. Thyssen, le richissime propriétaire minier et maître de forges du bassin de la Rhur ; en lisant son histoire que raconte M. J. Huret, on croit lire celle d'un *self made man* anglais ou américain :

Thyssen « ce nom, déjà connu en France, dans les milieux de grande industrie, jouit en Allemagne d'une autorité et d'une puissance considérables. M. Thyssen est l'un des hommes dont nos voisins ont le plus de raison d'être fiers à l'heure présente, un de ceux dont *l'effort victorieux* a, depuis trente ans, réalisé les plus belles œuvres industrielles et commerciales de l'Empire allemand... Thyssen a ce mérite *d'être seul et d'avoir toujours été seul* (cela est bien particulariste). Il a édifié sa colossale fortune et sa puissance *sans le secours d'aucun associé ni d'aucun ancêtre*. Il est parfaitement représentatif du type de l'Allemand d'aujourd'hui, car sa destinée fut la même que celle de son pays. Pauvre en somme en 1871, son père lui donna une dizaine de mille marks en lui disant : « Débrouille-toi ». Aujourd'hui, M. Thyssen dirige quatre usines dont l'une, celle de Bruckhausen, Deutscher Kaiser, est formidable. M. Thyssen est catholique... et bien qu'il ne s'occupe pas de politique militante, le parti du Centre au Reichstag compte avec lui, car il est une force. Dans ses quatre usines et ses mines de charbon de Bruckhausen, de Mulheim-sur-la-Ruhr, de Dinslaken et de Meiderich, il gouverne... plus de 25.000 ouvriers. On sait très bien, en haut lieu, qu'en 1890 il y avait 10.000 habitants à Bruckhausen et qu'aujourd'hui on en compte 60.000. »

M. Huret visite les usines qui possèdent 80 kilomètres de chemin de fer avec 2.500 wagons et 39 locomotives. M. Thyssen demande à son hôte ses impressions sur ces usines : « Je lui dis la vérité, que j'ai été frappé de leur organisation *rappelant tout à fait celle des Etats-Unis* ». Puis, après quelques réflexions sur la supériorité américaine : « Oui, ce doit être vrai, fit M. Thyssen. Ah ! les Américains, ils sont encore les premiers ! Tous nos principaux ingénieurs sont allés en Amérique. » — « Et vous ? » — « Pas encore. Peut-être m'y déciderai-je cette année ou l'autre. » Voilà donc un homme de soixante-quatre ans, conclut

M. Huret, qui se prépare à traverser l'Océan pour ses affaires[1]. »

Cette orientation très nette de l'Allemagne contemporaine vers le *particularisme* mérite qu'on s'y arrête quelques instants pour en rechercher les causes.

1. J. Huret, *Rhin et Westphalie*, p. 221-250, *Chez M. Thyssen*. Peut-être y aurait-il lieu de signaler le revirement qui se dessine depuis quelques années en Allemagne contre le socialisme marxiste, à la suite des critiques de Bernstein, comme un nouveau symptôme de cette orientation particulariste. M. Poinsard a très bien montré pourquoi et comment tous les progrès accomplis dans le sens du particularisme vont directement à l'encontre des tendances collectivistes. *Op. cit.*, t. II, p. 716 et s. —Sur Bernstein, V. P. Leroy-Beaulieu, *Le Collectivisme*, 5e édit., p. 461 et s. —J. Bourdeau, *L'Evolution du socialisme*, chap. III, p. 83 et s. : *La Crise du socialisme. La fin d'une doctrine.*

II

COMMENT SE FAIT CETTE ORIENTATION EN ALLEMAGNE

Il paraît bien certain que c'est une élite, et une élite seulement, qui entraîne l'Allemagne dans la voie du particularisme. Mais d'où vient cette élite et comment s'y prend-elle pour atteindre son but ?

Il est probable que la plupart de ceux qui la composent sont d'origine particulariste, c'est-à-dire sont issus de ces groupes particularistes dont nous rappelions plus haut la présence sur le territoire allemand[1]. On ne peut douter par exemple que les villes libres du Nord qui sont en plein pays particulariste, ne produisent un grand nombre des membres de cette élite progressiste. Dans son livre sur *Hambourg*, M. de Rousiers consacre tout un chapitre[2] à l'*esprit d'entreprise des Hambourgeois*, et voici sa conclusion : « Dans cette masse allemande un peu pesante, un peu inerte, il s'est rencontré en quantité suffisante *un levain très agissant*. Les anciens centres industriels de la Westphalie, les populations du Hanovre ont fourni beaucoup de cet élément actif. Hambourg tout particulièrement a été, par son ancienne formation hanséatique, un élément excitateur et vivifiant. »

Cependant on ne saurait affirmer que tous ceux qui s'orientent aujourd'hui dans les voies nouvelles descendent de particularistes authentiques. Il y a là un mouvement très général

1. Ainsi M. Thyssen est originaire du Nord-Ouest de l'Allemagne.
2. Pages 228 à 237.

où semblent bien engagés des communautaires avérés. Comment s'y prennent-ils et quel est le principe de leur action?

Sans doute ils peuvent bien avoir été servis par les circonstances : la richesse naturelle de certaines régions, l'accroissement de la population, les victoires de 1870 avec l'indemnité de guerre qui en a été la conséquence, l'unité allemande proclamée en 1871, etc. [1]. Mais ces événements favorables n'expliquent rien, car il a fallu justement savoir en profiter et en tirer parti, et c'est là ce qu'il faut expliquer.

L'explication se trouve très simplement dans ce fait que les Allemands *se sont appliqués* et *ont voulu*. Avec beaucoup de bon sens, ils ont cherché d'abord à se rendre un compte exact du but qu'il leur fallait atteindre; ils ont mesuré leurs distances et lentement, patiemment, méthodiquement, ils se sont mis en marche et ils sont arrivés.

« L'Allemand, a dit très justement M. Blondel, n'a pas de ces coups de tête héroïques et de ces élans d'enthousiasme dont les races latines sont parfois trop fières. Il a conservé dans son caractère quelque chose de cette *vis durans* dont parlait déjà Tacite et qui est, en toute matière, une condition de succès. Sa volonté est une *volonté à longue portée* qu'il cherche à *maintenir, par un entraînement judicieux, dans une intensité modérée, mais toujours égale*, de façon à n'avoir jamais besoin de lui demander des prodiges dont il la juge à bon droit incapable. Cette volonté c'est la volonté de l'avenir, c'est la volonté qui, dans l'humanité mûrie, comme chez l'homme fait, doit succéder à l'énergie souvent mal réglée de la jeunesse. L'Allemagne doit une bonne partie de ses victoires économiques *à la somme d'efforts faits par ses enfants, à ce labeur opiniâtre* que n'ont point rebuté les défaillances d'un naturel un peu ingrat [2]. »

Une fois que l'Allemand eut conçu son idéal de développement économique, industriel, commercial et d'expansion mondiale, il mit tout en œuvre pour le réaliser, sans négligence

1. V. l'exposé de ces circonstances favorables dans les articles de M. H. Hauser déjà cités.

2. *Essor industr. et commerc. du peuple allemand*, p. 275-276.

ni omission, sans précipitation, mais avec un remarquable esprit d'organisation et de méthode.

Et tout d'abord, avec une confiance illimitée et très justifiée dans le pouvoir de la *science,* il se dit que rien de sérieux et de puissant ne pouvait être tenté à notre époque sans son appui et son autorité. Il se mit donc à étudier la science ou plutôt les sciences avec une rare ténacité, afin d'en tirer successivement toutes les applications pratiques. Et le succès couronna ses efforts; un exemple pris au hasard le fera voir :

« Ce qui a fait le succès de l'industrie chimique (en Allemagne), dit le professeur Fischer, de Berlin, c'est *le génie d'organisation* des Prussiens, leur *ordre* et surtout leur *persévérance.* Ensuite viendrait leur *science* qui est grande, parce qu'elle est spécialisée. Dans les usines allemandes, parmi des milliers de chimistes, il s'en trouve qui mériteraient de prendre un siège de professeur à l'Université. Inversement vous voyez très souvent des privat-docent, des agrégés, allant dans les usines travailler, gagner leur vie et en même temps étudier... »

« *Simple question de recherches et de patience,* dit à son tour un grand industriel. Pour ne prendre que l'exemple des colorants, depuis le jour où Perkins aperçut la couleur violette au fond de la cornue où il distillait le goudron, et Natanson le rouge d'aniline, il y a cinquante ans de cela, *tous les peuples auraient pu tirer parti de leur découverte.* Ce fut même un Français, Vergoin, de Lyon, qui, le premier, trouva le moyen d'extraire les couleurs industriellement, trois ans après la découverte de Perkins. Il ne fallait donc ensuite que de l'*application* et de la *persévérance...* Nous entrâmes d'abord timidement dans la voie... Mais en Allemagne *on travaille ferme.* Plusieurs chimistes cherchèrent de nouvelles couleurs, quelques-uns en trouvèrent. Et quand peu à peu le goudron révéla aux manipulateurs ses richesses, les usines se fondèrent, s'agrandirent[1]. »

Ces quelques citations montrent sur le vif, dans une indus-

1. J. Huret, *Rhin et Westphalie :* l'Industrie chimique, p. 119 et 125.

trie déterminée, la manière de procéder des Allemands, manière lente, prudente, mais sûre d'elle-même, parce qu'elle s'appuie sur la *science*. L'Allemand, répétons-le, n'a pas l'élan impulsif du Latin, ni l'initiative hardie de l'Anglo-Saxon. Mais il possède, parce qu'il a su se les donner, la méthode, le talent d'organisation, la patience, la persévérance, le sérieux, la docilité aux enseignements de ceux dont la compétence est éprouvée — toutes qualités moyennes, à la portée de tous, mais dont l'Allemand a su tirer un parti incomparable.

Avec un imperturbable bon sens, il se dit aussi qu'il n'y aurait rien de fait, du moins rien de durable, si l'éducation de la jeunesse n'était, elle aussi, adaptée aux besoins de l'époque présente.

Il n'y a pas très longtemps encore, l'éducation allemande était, en Allemagne même, l'objet des plus sévères critiques [1] : on sentait confusément qu'elle ne formait pas les hommes, les caractères dont on pressentait que la société devait avoir besoin dans un avenir rapproché. Il y aurait exagération à dire que tout est changé aujourd'hui : du moins est-il très certain que des efforts énergiques ont été faits, et — ce qui est intéressant à noter — faits par les familles elles-mêmes, par les parents :

« Les jeunes Allemands, je l'ai maintes fois constaté, dit M. Blondel, sont élevés aujourd'hui, beaucoup plus que nos jeunes Français, pour le travail, la vie active, l'effort de tous les instants. Pendant les séjours que j'ai faits en Allemagne, en pénétrant dans l'intimité d'un certain nombre de familles de la bourgeoisie et en causant de l'éducation des enfants, j'ai dû reconnaître que les parents étaient plus préoccupés d'armer ces enfants pour la lutte de la vie que de les mettre à l'abri de cette lutte. On cherche moins qu'en France à économiser pour eux, à leur rendre l'existence facile, à leur préparer un nid confortable. On n'en fait pas des paresseux bien pourvus; on tâche d'en faire des individus capables de pourvoir eux-mêmes à leur existence.

1. E. Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, livre I, chap. II : *Le régime scolaire allemand forme-t-il des hommes?*

« C'est ainsi, continue M. Blondel, que des milliers de jeunes Allemands intelligents, et souvent riches, quittent chaque année leur pays pour s'employer quelque temps dans les affaires, magasins, fabriques, usines, situés sur tous les points du monde. Ils partent fréquemment comme volontaires, sans aucun salaire, pour une période plus ou moins longue. Ces jeunes gens, dit un rapport consulaire allemand, sont généralement notés pour leur travail et leur sobriété. Quelques années plus tard, ils rentrent chez eux avec la connaissance d'une langue étrangère, de nouvelles méthodes d'affaires et très souvent d'importants secrets techniques[1]. »

En même temps se sont créées, sur le modèle anglais, des écoles nouvelles, dues à l'initiative privée. Tout le monde a entendu parler des *Landerziehungsheime* d'Ilsenburg, de Haubinda, de Bieberstein qui ont été fondées il y a quelques années par le Dr Lietz, en pleine campagne ou au milieu des bois et où l'on s'applique à développer énergiquement tout à la fois les muscles, les intelligences et les volontés[2].

Enfin, partout en Allemagne, les particuliers, les villes, les États se sont ingéniés à créer des institutions scolaires susceptibles d'offrir aux capacités les plus diverses les formes d'instruction les mieux appropriées. On n'a pas cherché à couler, de gré ou de force, tous les esprits dans un moule uniforme, système funeste entre tous. Mais, au contraire, on a multiplié les écoles spéciales pratiques, techniques, industrielles, commerciales, en sorte que toutes les aptitudes, même les plus modestes, pussent trouver à s'utiliser; c'est ce qui a fait dire très justement que l'Allemand avait inventé un art nouveau : *l'utilisation des médiocrités*[3].

1. *Essor industr. et commerc. du peuple allemand*, 3e édit., p. 294-295.

2. Sur ces écoles on lira avec intérêt un article du Dr Lietz lui-même dans le premier numéro de la revue *l'Éducation*, p. 103 et s. : *Principes fondamentaux des Landerziehungsheime*, et la brochure de M. F. Contou : *Écoles nouvelles et Land-Erziehungsheime*, Paris, 1905. — Cf. J. Carcopino, *L'École allemande par un professeur allemand* (*Science sociale*, t. XXVI p. 437 et s.) — D. Sales, *L'Éducation nouvelle en Allemagne* (*Mouvement social*, t. VIII, p. 143).

3. Hauser, *op. cit.*, p. 643.

« Les programmes de ces écoles sont très bien conçus, affirme M. Blondel, et je puis dire qu'il sort, par centaine, de ces écoles, des jeunes gens, *peu brillants quelquefois au premier abord,* mais bien préparés en somme aux divers services qu'on attend d'eux, aptes à construire, à organiser, à diriger même, *dans un esprit sérieux et scientifique,* les fabriques et les usines les plus importantes soit en Allemagne, soit à l'étranger [1]. »

Il y aurait beaucoup à dire encore sur cette orientation nouvelle de l'Allemagne vers *le particularisme.* Les limites de cette étude ne nous permettent pas d'insister davantage. Mais si nous cherchons à résumer brièvement ce que nous venons d'exposer et à le condenser dans une formule concise, il semble que nous pourrions dire, sans trop gros risques d'erreur : *le peuple allemand cherche et parvient à s'évader de la formation communautaire par la porte de la science, à force de volonté.*

De tout temps l'Allemand a été épris d'études, de culture intellectuelle, de science : la preuve en est dans l'ancienneté et la réputation de ses universités. Très laborieux, très appliqué, très consciencieux, il a toujours éprouvé le besoin d'approfondir toutes choses méthodiquement, scientifiquement. C'est ainsi qu'il a étudié *l'état du monde contemporain* et qu'il a pu se rendre compte des conditions de succès et de prospérité d'une grande nation moderne. Comme la science lui avait désigné le but, elle lui indiqua les moyens. But et moyens connus, il n'y avait plus qu'à passer à l'action, et c'est alors qu'intervint le rôle de la *volonté.*

Ici nous touchons à un point de psychologie assez délicat. Il est bien certain que la volonté ne se met pas en mouvement d'elle-même et qu'il lui faut, pour l'entraîner, quelque mobile d'action plus ou moins puissant. D'autre part, ce mobile peut toujours se ramener à une idée philosophique ou à un sentiment moral. Quel est-il chez le peuple allemand?

Il semble qu'en Allemagne un sentiment très profond ins-

1. *Essor*, p. 298-299.

pire la conduite générale des hommes, le sentiment du *sérieux de la vie*, à savoir cette conviction intime que la vie de tout homme, quel qu'il soit, riche ou pauvre, intelligent ou borné, est un don, un bien qui doit être utilisé et dont c'est un devoir de tirer parti. La vie vaut-elle la peine d'être vécue? La question ne se pose pas pour la grande majorité des Allemands; elle est toute résolue. Certes, la vie mérite d'être vécue; mieux que cela : c'est notre devoir strict de vivre pour le mieux la vie qui nous est donnée. Et voilà pourquoi nous trouvons en général l'Allemand si appliqué, si studieux, si attentif, et, par suite, prenant si complètement au sérieux le métier qu'il a choisi. Chez nous, nous ne le savons que trop, le mépris de la profession quotidienne est très répandu : « Chacun en France, disait M[me] de Girardin, méprise son métier : on a toujours mieux à faire que son devoir [1] », et l'argot moderne a créé, pour désigner cet état d'esprit, un mot expressif : le *je m'en fichisme*. L'Allemand au contraire fait tout sérieusement : il a pour ses occupations professionnelles, même les plus humbles, une haute considération; il est fier de son titre, si modeste soit-il; il se le fait donner en public, et à sa femme comme à lui-même; cela fait quelquefois sourire les étrangers; mais, dans cet orgueil naïf de la profession, qui suppose un très profond respect de la vie, il faut reconnaître qu'il y a pour la volonté un principe d'action éminemment fécond.

De tout ce qui précède, il résulte clairement qu'il existe deux sortes de *particularisme*. Il y a d'abord le particularisme *naturel* ou *spontané*, celui qui est le produit tout simple des conditions de lieu, du régime de travail, du mode d'éducation auxquels, par suite de son développement historique en un lieu donné, telle race a été soumise; c'est celui des Anglo-Saxons. — Mais, à côté, il y a le particularisme *acquis ou volontaire*, celui que, par un effort de réflexion et d'application, peuvent se donner les communautaires intelligents et avisés

1. Cité par M. Blondel. *Essor*, p. 277. — Cf. J. Huret, *Rhin et Westphalie*, p. 188.

qui se rendent compte que, partout et en tout, les particularistes authentiques prospèrent, triomphent, qui n'entendent pas leur laisser le monopole de la prospérité et du succès et s'ingénient, par tous les moyens, à leur dérober le secret de leur force et de leur supériorité[1].

C'est ce particularisme que nous devons et que nous pouvons acquérir si nous nous y appliquons avec volonté, méthode et intelligence. Nous sommes, au point de vue de la formation sociale, à peu près dans la même situation que l'Allemagne, plutôt dans une situation meilleure : les éléments particularistes sont nombreux et importants chez nous[2]. Ce que les Allemands ont fait, à plus forte raison le pouvons-nous faire[3].

1. Lire à ce sujet un curieux article de M. Demolins : *Un Méridional qui cesse de l'être* (*Science sociale*, t. XII, p. 48 et s.).

2. E. Demolins, *Classification sociale* (*Sc. soc.*, fasc. 10-11, p. 130).

3. Cf. Demolins, *La France évolue-t-elle vers le particularisme* (*Mouvement social*), t. III, p. 5-7). — H. de Tourville, *Observat. sur l'enquête*, ibid., p. 207. — A rapprocher deux articles du vicomte de Meaux, *Un parallèle entre la race française et la race anglo-saxonne* (*Correspondant* des 10 et 25 août 1897).

III

PREMIERS SYMPTOMES D'UNE ORIENTATION PARTICULARISTE EN FRANCE

Au reste, des symptômes très encourageants se manifestent, en France, d'une volonté déjà fermement orientée dans les voies nouvelles. Nous ne pouvons entrer à ce sujet dans de biens longs détails; quelques indications suffiront.

Sans doute les statistiques ne donnent pas, pour notre commerce et notre industrie, les chiffres élevés qu'elles accusent pour les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne. Il serait injuste cependant de méconnaître la puissante organisation de nos établissements industriels et commerciaux, l'activité et le zèle de leur personnel, la qualité de leurs produits, l'extension de leurs débouchés et, d'un mot, leur prospérité[1]. Qu'on parcoure, en particulier, nos centres industriels du Nord ou de l'Est et qu'on dise si ces régions françaises ne rivalisent pas heureusement avec les plus riches et les plus laborieuses de l'Angleterre ou de l'Allemagne. Serions-nous embarrassés, s'il le fallait, de mettre en parallèle avec M. Thyssen tel ou tel de nos grands patrons français, homme de réflexion et d'initiative, parti de rien et arrivé, lui aussi, par son travail et son énergie à la haute situation qu'il occupe. Un interviewer allemand, émule de M. J. Huret, ne serait embarrassé que pour faire son choix; et ce qu'il aurait de plus à constater c'est le souci presque général qu'ont ces patrons du sort de leurs ouvriers et employés : presque tous ont des préoccupations d'ordre moral et social, et, parmi eux, beau-

1. V. E. Théry, *Les progrès économiques de la France*. P. Cauwès, 6e édit. Paris, E. Rey, 1908.

coup emploient des capitaux considérables à des œuvres de charité et de philanthropie[1]. Ces hommes sont avisés, toujours à l'affût des procédés nouveaux, des perfectionnements les plus récents; ils savent à l'occasion créer entre eux des associations fécondes, par exemple ce *Comptoir métallurgique de Longwy* dont M. de Rousiers a exposé l'histoire et le fonctionnement : les fontes lorraines avaient mauvaise réputation à cause de la proportion excessive de phosphore qu'elles contenaient; mais la découverte du procédé Thomas les rendait éminemment propres à la fabrication de l'acier ; il s'agissait de les faire connaître comme telles : « Il fallait vaincre la résistance des vieilles habitudes, créer des débouchés nouveaux, consentir parfois d'assez lourds sacrifices pour enlever une première commande. Il fallait un organisme social puissant. La création du Comptoir métallurgique de Longwy répondit à ce besoin... Il est le résultat naturel d'une situation industrielle et commerciale particulière... *L'habileté, l'énergie, l'initiative* de ses membres se sont appliqués à tirer parti des circonstances[2]. »

Si nous avons de grands industriels, nous pouvons être fiers aussi de nos commerçants. Rencontre-t-on à l'étranger beaucoup de maisons comparables à notre *Bon Marché* ou à notre *Louvre,* pour ne citer que les deux plus célèbres[3]?

Les initiatives ne manquent pas en France, mais on ne les connaît pas suffisamment; on ne leur fait pas assez de cette réclame de bon aloi qui entraînerait si facilement les imitateurs[4].

1. Comme très bel exemple de ce type de grand patron bienfaisant, on peut citer M. Philibert Vrau, de Lille, dont la biographie vient d'être écrite par Mgr Baunard, *Philibert Vrau et les œuvres catholiques du Nord*. Paris, Poussielgue.

2. P. de Rousiers, *Les syndicats industriels de producteurs en France et à l'étranger*, p. 211 et 253. — V. aussi le livre récent du même auteur sur *Les grands ports de France* (A. Colin). La conférence de M. Brocard sur *La Lorraine dans le mouvement économique français* (*Le Pays lorrain* des 20 août et 20 mai 1909 et tirage à part). — Les trois articles de M. Eug. Martin : *Comment la Lorraine travaille à l'œuvre nationale de décentralisation* (*Revue lorraine ill.* de 1906.

3. Vte d'Avenel, *Le mécanisme de la vie moderne*, 1re série. Cf. *Mouvement social*, t. V, p. 89.

4. Chose curieuse, nous ne semblons pas vouloir reconnaître nous-mêmes ce qui se fait de bien dans notre pays : il faut que ce soit l'étranger qui nous l'apprenne. C'est ainsi qu'on verra dans le livre de Smiles, *Self Help*, un grand nombre de traits

Connaissons-nous assez nos grands *explorateurs* contemporains? « Ils font plus en un demi-siècle, écrit M. Hanotaux, que leurs prédécesseurs en des milliers d'années. Les lignes de leurs itinéraires se croisent et s'entre-croisent sur les cartes soudain vivantes et animées. Ils peuplent les déserts, déplacent les montagnes, replient ou redressent les courbes des fleuves. On dirait qu'ils remanient la face de la terre[1]. » Une race qui produit des hommes tels que les Bonvalot, les Crampel, les Marchand, les Savorgnan de Brazza et tant d'autres, a en elle des ressources d'énergie qui ne peuvent qu'inspirer confiance. Personne n'ignore ce que ces pionniers doivent déployer de courage, d'endurance, de possession de soi-même pour réussir dans leurs périlleuses entreprises[2].

Connaissons-nous assez les prodiges d'initiative et de hardiesse de nos ingénieurs, de nos inventeurs? Sans doute, ce n'est pas à la France seule qu'on doit les progrès du cyclisme et de l'automobilisme, l'utilisation des hautes chutes d'eau, les merveilles de la navigation sous-marine ou aérienne; mais qui pourrait contester l'importance de l'apport français dans cette vaste association d'efforts et de labeurs? « S'il était démontré, dit M. Hanotaux, qu'un seul de ces progrès qui vont probablement transformer les conditions de la vie au XXe siècle, comme la découverte de la vapeur et de l'électricité ont transformé celles de la vie au siècle précédent, se soit passé de la collaboration de nos compatriotes, on pourrait conclure, sinon à une léthargie, du moins à un demi-sommeil de l'énergie française. Mais les noms des Michaud, des Bergès, des Dupuy de Lôme, des Gustave Zédé,

et d'exemples empruntés à la France, en sorte que nous avons ce spectacle inattendu d'un *particulariste* venant chercher des modèles en pays *communautaire* pour encourager ses compatriotes à l'énergie et à l'initiative. *Self Help* a été traduit en français, par M. Alfred Talandier. Paris, Plon.

1. *L'Énergie française*, p. 359.

2. Il ne faut pas oublier les actes admirables de courage et de dévouement accomplis par nos missionnaires catholiques. Voir à ce sujet le magnifique ouvrage du P. Piolet, *Les Missions catholiques françaises au XIXe siècle*, 6 vol. (A. Colin). — Cf. P. Sertillanges, *L'Expansion de l'Église catholique*, dans *Un siècle, mouvement du monde de* 1800 *à* 1900 (H. Oudin); E. Lecanuet, *L'Église de France sous la troisième république*, chap. XI (Poussielgue).

des Goubet, des Bollée, des Dion, des Renard, des Branly sont joints à l'histoire de chacune de ces transformations décisives, et si l'humanité se soulève pour voir s'ouvrir devant elle des horizons nouveaux, elle ne peut négliger le bras de la France qui la soutient[1]. »

C'est par le détail qu'il faudrait étudier chacune de ces étonnantes initiatives. M. Hanotaux l'a fait pour quelques-unes. On pensait que personne n'oserait jamais capter ces forces accumulées provenant des hautes chutes d'eau. Le problème se posait depuis de longues années. « Un homme a osé. Un jour, il a commandé des conduites destinées à capter les eaux d'une chute de 200 mètres. Cela parut à tout le monde une folie. On riait : *ses tuyaux crèveront, ses turbines se briseront; le mieux serait de l'enfermer*. Cependant il tint bon et, malgré mille déboires, il réussit[2]. » Cet homme était un Français, M. Bergès, de Grenoble. Il a lui-même « baptisé » la nouvelle force industrielle ; il l'a appelée d'un nom définitif : la *houille blanche*. Et depuis lors, la houille blanche se pose en rivale heureuse de la houille noire.

Nos savants, nos artistes mériteraient une mention particulière. Ce sont de beaux exemples d'activité, d'initiative et de persévérance intellectuelles que nous donnent, dans les sciences, les Pasteur[3] et les Curie, et, dans les arts, pour n'en citer qu'un seul, le Lorrain Émile Gallé, cet initiateur de l'art nouveau, auquel il a fallu, pour imposer ses conceptions si originales à force de naturel, l'affirmation d'une personnalité singulièrement puissante et convaincue[4].

Et comment passer sous silence les merveilles de l'initiative privée en matière de bienfaisance et de charité? On peut af-

1. *L'Énergie française*, p. 359.

2. *L'Énergie française*, p. 171. Il faut lire tout le chap. IX : *La houille blanche*. Sur ce sujet, voir une conférence de M. Achille Bergès dans le *Bulletin de la Société industr. de l'Est*, n° 67, février 1909.

3. Un des plus beaux livres et des plus attachants qu'on puisse lire est la biographie de *Pasteur* par M. Vallery-Radot, dont une nouvelle édition vient de paraître à la librairie Hachette.

4. Sur l'œuvre de Emile Gallé et celle des principaux artistes de l'école de Nancy, lire : les articles déjà cités (p. 45, note 2) de M. Eug. Martin, dans la *Rev. lorr. ill.* de 1906; Roger Marx : *E. Gallé écrivain*, Mémoires de l'Acad. de Stanislas, 1906-1907, p. 236 et s.; de E. Gallé lui-même : *Écrits pour l'art* (H. Laurens).

firmer que nulle part plus qu'en France on ne s'est ingénié à créer des institutions et des œuvres mieux appropriées aux besoins et aux misères qu'il s'agissait de secourir : ni l'argent, ni le zèle, ni le dévouement n'ont été comptés. Ici on ne peut citer de noms, car la charité est anonyme; mais aux résultats obtenus, on devine quelles énergies se sont mises au service de cette noble cause[1].

Ainsi de tous côtés et en tout ordre de matières, les initiatives se manifestent et s'accusent : initiatives industrielles, commerciales, scientifiques, artistiques. Initiatives *sociales* aussi : partout on voit se former de vigoureuses associations pour la défense des intérêts privés : *Touring-club*[2], *Ligue des contribuables*[3], *Association des porteurs de valeurs étrangères*[4], *Ligue nationale de décentralisation*[5], *Unions régionalistes*, etc., etc... Mais surtout faut-il attirer l'attention sur le développement et l'extension du mouvement syndical ouvrier. Sans doute ce mouvement est encore chez nous bien confus, peu ordonné, mal dirigé : il est pourtant l'indice certain d'un éveil de la personnalité et de la volonté chez les classes laborieuses. Avec le temps le syndicat assagi et fortement organisé pourra devenir l'agent d'une transformation profonde et heureuse dans la condition des ouvriers[6].

Ce qui est à remarquer, c'est que, dans la masse du pays, sous des influences diverses, semble s'éveiller un esprit général

1. Tout le monde connait la *Charité privée à Paris*, de Maxime du Camp. Mais ce livre remonte à 1885 : que de chapitres nouveaux ne faudrait-il pas y ajouter pour décrire tant d'œuvres nouvelles écloses depuis cette époque! Et combien d'autres livres semblables ne seraient-ils pas à écrire pour faire connaître les œuvres particulières créées dans chacune de nos provinces! V. par exemple pour la Lorraine : *La Charité privée à Nancy*, de l'abbé Girard.

2. *Touring-Club de France*, siège social : avenue de la Grande-Armée, 65; président : A. Ballif.

3. *Ligue des Contribuables*, siège social : rue Drouot, 26; président, J. Roche. (Cf. *Mouvement social*, 1899, p. 7). *Journal des contribuables*, 5, rue Lallier, Paris.

4. *Association nationale des porteurs français de valeurs étrangères*, siège social : rue Gaillon, 5; président : A. Machart.

5. Président : M. de Marcère.

6. Voir sur ce point et dans ce sens le livre de M. P. Bureau : *Le contrat de travail, le rôle des syndicats professionnels*. Paris, Alcan.

d'activité et d'initiative[1]. Assurément cette disposition s'assoupit et sommeille quelquefois. Mais que surgisse un événement qui en exige le réveil, on la voit aussitôt à l'œuvre. A cet égard rien n'est plus instructif que le récit fait par M. Hanotaux du travail auquel durent se livrer les viticulteurs du Midi pour reconstituer leurs vignobles détruits par le phylloxera :

« Quand on constata l'étendue du désastre, les bras et les courages tombèrent : on crut vraiment que c'était fini... Cependant, peu à peu, tout se classa, s'ordonna... On se mit à la besogne de la replantation. L'Amérique qui nous avait envoyé l'insecte destructeur nous fournit l'arbuste réparateur... Aujourd'hui le mal est réparé, le vignoble est reconstitué. Il couvre de nouveau les plaines et les collines... Les 50 millions d'hectolitres qu'avait connus l'année 1870 emplissent de nouveau, annuellement, nos celliers.

« Mais maintenant que l'œuvre est accomplie, continue M. Hanotaux, comment ne pas rendre hommage à l'énergie, à la ténacité, à l'endurance du brave peuple qui donna sa peine et sa confiance à cette œuvre de résurrection, qui replanta pied par pied, attendit d'abord trois ans la première grappe, puis la bonne récolte, puis la vente rémunératrice... On a parlé parfois si légèrement de ces vaillantes populations méridionales qu'il est bien permis de rappeler ici quels furent, dans cette crise héroïque, leur sagesse, leur sang-froid, leur ténacité, leur vigilance et leur science.

1. A propos de la mémorable semaine d'aviation, en Champagne, au mois d'août 1909, on a pu écrire ces lignes significatives : « En quelques semaines, M. le marquis de Polignac et son comité ont su organiser ce qui vient de faire notre émerveillement et celui du monde. Avec un entrain d'initiative et un courage alerte qu'ils ont vite communiqué autour d'eux, ils ont tout prévu, pourvu à tout. Si bien qu'en moins de temps qu'il n'en aurait fallu à des commissions officielles pour envisager seulement leur tâche ou se diviser en sous-commissions, ils ont créé un aérodrome, improvisé une sorte de cité, où 200.000 personnes accouraient hier, et réglé un service d'ordre si parfait que tout s'est passé sans à-coup, sans heurt, sans un accident, malgré cette affluence... Sans parler des lenteurs avec lesquelles il aurait fallu compter, qu'on s'imagine ce qu'une pareille entreprise — coulage et gabegie à part — eût coûté à l'État, s'il s'en fût chargé. Or, ce que l'État eût si mal réalisé et à tant de frais, un groupe de particuliers l'a fait avec une entente précise et une si prompte aisance qu'on y trouve de l'agilité et de la grâce françaises (*Journal des Débats*, mardi 31 août 1909).

Pourquoi laisser dans l oubli le spectacle si remarquable offert, pendant des années, par les cercles viticoles des arrondissements, des cantons et des communes?... Les vertus déployées dans cette crise furent grandes... La France est un puissant accumulateur d'énergies[1]. »

Que d'autres initiatives admirables seraient à citer dans nos campagnes! On a écrit des livres entiers[2] sur les *syndicats agricoles* qui se sont développés et multipliés chez nous sous des formes si variées et si fécondes depuis 1884. Mais on connaît peut-être moins ce *retour aux champs* qui semble en train de s'opérer dans les classes élevées de notre société. Combien voit-on d'hommes aujourd'hui qui, lassés par l'incapacité et l'incurie de leurs fermiers, reviennent courageusement prendre possession de leurs terres pour en diriger eux-mêmes directement l'exploitation! Combien d'autres, déçus par les fonctions publiques, fatigués des vaines obligations de la vie urbaine, se décident à acquérir un domaine et, véritables colons du pays de France, s'y installent en résidence permanente, avec l'intention fermement arrêtée d'y faire souche de garçons et de filles librement élevés loin des contraintes universitaires... Et cela réussit, et ces familles sont heureuses, prospères, et leur exemple rayonne[3] !

D'autres n'hésitent pas à gagner les *colonies*. On se rappelle ce professeur de l'Université qui, il y a quelques années, partait avec son frère, docteur en médecine, pour la Nouvelle-Calédonie,

1. *L'Energie française*, p. 347-350.

2. Voir en particulier celui de M. de Rocquigny : *Les Syndicats agricoles* (A. Colin).

3. Voir dans la *Science sociale* les articles de H. de Tourville : *La décadence du fermage*, t. III, p. 109 et s.; *Une nouvelle colonie normande en Normandie*, t. VI, p. 265 et s.; *Les retours de la classe lettrée et libérale à la culture directe au cours du dernier siècle*, t. XXXV, p, 273 et s.; les articles de M. A. Dauprat : *La révolution agricole, récit de notre experience personnelle*. t. XXVIII à XXX; *La révolution agricole suivant la méthode d'observation*, t. XXX à XXXII, articles reproduits dans la nouvelle série : fascicule n° 5, *La révolution agricole, nécessité de transformer les procédés de culture;* fasc. n° 15, *Une expérience agricole de propriétaire résidant*. — Cf., t. XXXV, p. 439 et 530; t. XXXVI, p. 73 et 201; E. Demolins, *Supér. des Anglo-Saxons*, p. 399. — Rappelons enfin le livre de J. Méline : *Le Retour à la terre* (Hachette), et le beau roman, d'une si haute portée sociale, de G. Fonsegrive : *Le Fils de l'esprit* (Gabalda).

où il allait s'établir et planter du café[1]. Ce qui fut alors si remarqué le serait à peine aujourd'hui. On va couramment s'installer en Algérie, en Tunisie, aussi, quoique plus rarement, à Madagascar et au Tonkin. Ce qui est plus fréquent, c'est de voir des parents prévoyants faire aux colonies des acquisitions de terrains, des plantations de vignes ou d'oliviers au profit de leurs fils auxquels ils peuvent ainsi assurer pour l'avenir des occupations lucratives avec une vie saine et indépendante.

C'est surtout en matière d'*éducation* que les efforts et les initiatives doivent être signalés[2]. Les parents semblent se rendre mieux compte qu'autrefois de leurs devoirs, de leur responsabilité ; ils sentent mieux la nécessité de donner à leurs enfants autre chose que l'instruction ou la culture purement intellectuelle, de leur assurer un plus complet développement physique et surtout moral.

Sous l'empire de ces préoccupations, l'on en voit qui se consacrent eux-mêmes complètement à l'éducation de leurs enfants et s'installent à la campagne pour travailler à cette œuvre plus à loisir, plus fructueusement et plus utilement[3]. D'autres que leurs occupations retiennent à la ville, surveillent du moins très soigneusement l'instruction que leurs enfants reçoivent dans les lycées ou collèges et la complètent par une éducation familiale très attentive[4]. — D'autres enfin, ou trop absorbés par leurs devoirs professionnels, ou reconnaissant très simplement leur manifeste incompétence éducative, n'hésitent pas à consentir de lourds sacrifices pour confier leurs enfants aux maîtres excellents qui

1. *Mouvement social*, 1898, p. 24 ; 1899, p. 160. — Cf. *Science sociale*, t. XXX, p. 97, p. 477 ; t. XXXI, p. 91. Le Goupils, *Un normalien colon* (*Revue de Paris*, 15 octobre, 1er novembre 1907).

2. « Le collège perd de son prestige, » écrivait déjà E. Demolins en 1892 (*Mouvement social*, I, p. 51).

3. A ce sujet on peut constater la tendance très marquée et très louable, surtout parmi les familles nombreuses, à quitter le centre des villes pour aller habiter la banlieue et s'y installer en maison indépendante. Sans doute il peut y avoir là un motif d'économie ; mais il y entre aussi très certainement des considérations d'ordre éducatif. En tout cas il est bon de remarquer que l'économie s'accorde ici, et très heureusement, avec de meilleures conditions de vie hygiénique et de plus grandes facilités pour l'éducation des enfants.

4. De plus en plus des relations suivies et étroites s'établissent entre la famille et l'école.

dirigent les établissements connus sous le nom d'*Écoles nouvelles*.

Ces écoles sont elles-mêmes le fruit de l'initiative privée. Leurs modèles immédiats ont été empruntés à l'Angleterre[1]; mais il ne faut pas oublier qu'il existait en France, à la fin de l'ancien régime, un assez grand nombre d'écoles analogues[2] que l'influence de Rousseau tendait encore à multiplier, lorsque Napoléon les supprima brutalement au profit du monopole universitaire. L'institution nouvelle n'est donc qu'un retour à une très ancienne tradition française dont nous pouvons nous enorgueillir à juste titre. Elle répond admirablement aux besoins actuels. Les exercices physiques et les travaux usuels qui y ont une place importante sans être excessive donnent aux membres la force, la souplesse et l'habileté; des méthodes plus rationnelles et plus rapides, avec stages à l'étranger, permettent de munir les esprits des connaissances indispensables, sans les astreindre à un surmenage homicide; enfin la vie à la campagne et la réunion en petits groupes familiaux de vingt à vingt-cinq élèves, en contact permanent avec le chef et la maîtresse de maison, créent une atmosphère morale parfaitement pure et sérieuse dont profitera chaque élève, objet d'une sollicitude toute personnelle. Taine signalait autrefois la *disconvenance de l'éducation et de la vie* dans nos établissements scolaires[3]. Cette disconvenance n'existe plus ici et la devise d'une de ces écoles : *Bien armés pour la vie*, n'est pas seulement un programme, mais la constatation d'un résultat. Ces écoles sont au nombre de trois aujourd'hui[4]; d'autres surgiront dans l'avenir. Il faut rappeler que la première en date, l'École des Roches, dont la prospérité s'affirme d'année en année[5], est l'œuvre propre du regretté

1. Écoles d'Abbotsholme (Derbyshire) et de Bedales (Sussex). Voir E. Demolins, *Supér. des Anglo-Saxons*, p. 62 et s.; *L'Éducation nouvelle*, passim.

2. H. Taine, *Le Régime moderne*, l'École, édit. in-8°, p. 158-159; édit. in-12, p. 198-199.

3. H. Taine, *Le Régime moderne*, l'Ecole, édit. in-8°, p. 295; édit. in-12, p. 369.

4. Ecole des Roches (près Verneuil-sur-Avre, Eure); collège de Normandie (près de Rouen); collège de l'Ile-de-France (à Liancourt, Oise).

A cette liste il faut joindre l'école de Planchoury (près de Tours) pour les jeunes filles.

5. V. le *Journal de l'École des Roches*. — Le *stand* de l'École des Roches a obtenu

E. Demolins qui y a consacré une somme indicible d'énergie et de volonté. Sans doute ces écoles ne s'adressent encore qu'à un petit nombre d'élèves choisis; mais leur influence s'étend : elles sont connues, on s'intéresse à elles; on s'inspire de leurs méthodes; et bien des parents cherchent, dans la mesure où ils le peuvent et par les moyens dont ils disposent, à donner à leurs enfants quelque chose de cette éducation élargissante[1] : les sports sont en honneur, les séjours à l'étranger deviennent plus fréquents, l'étude des langues étrangères se généralise et se perfectionne; les fonctions publiques sont moins recherchées; les carrières indépendantes, les professions usuelles sont de jour en jour plus estimées.

L'État lui-même prend à cœur de suivre le mouvement général. Il y aurait injustice à ne pas rappeler cette grandiose enquête de 1899 poursuivie dans l'intention sincère d'une réforme profonde de notre enseignement secondaire. Peut-être les résultats sont-ils demeurés inférieurs aux efforts et aux désirs : pourrait-on nier cependant que, depuis lors, plus d'air, plus de lumière, plus de liberté et de spontanéité n'eussent pénétré dans nos lycées et nos collèges[2]? — D'autre part, l'enseignement professionnel a été développé; et si nous n'avons pas encore, comme en Allemagne, des *Universités techniques*[3], du moins les écoles de commerce, les écoles industrielles, les écoles des arts et métiers, les écoles d'agriculture, etc., se sont-elles multipliées; les nombreux *Instituts* que groupent autour d'elles nos grandes universités[4] témoignent de la même préoccupation

le plus vif succès à l'Exposition internationale de l'Est de la France qui s'est tenue à Nancy en 1909 et y a conquis plusieurs récompenses importantes.

1. La nouvelle revue, l'*Éducation*, que publie M. Georges Bertier, directeur de l'Ecole des Roches (Paris, Vuibert et Nony) sera, pour les parents, une aide précieuse dans l'accomplissement de cette tâche.

2. M. Demolins s'est plu à noter, à propos d'une lettre de M. Ribot, président de la commission d'enquête au ministre de l'instruction publique, l'influence croissante des vérités proclamées par la science sociale et appliquées par l'Ecole des Roches : *Science sociale*, t. XXXII, p. 464 et s. — Cf. le livre de M. Ribot, *La Réforme de l'enseignement secondaire* (A. Colin).

3. V. Questions actuelles du 13 mars 1909.

4. Rien que pour Nancy : Institut chimique, institut électrotechnique, institut agricole, institut colonial, école de brasserie, école de laiterie.

d'une orientation nouvelle, plus moderne et plus pratique, de la jeunesse contemporaine.

Ces indications sont bien incomplètes[1]. Elles suffisent à montrer que nous sommes en bonne voie et que, si d'autres nous ont dépassés, il ne tient qu'à nous, par un nouvel effort, de regagner le terrain perdu et de conquérir l'avance que nous n'aurions dû laisser prendre par personne.

1. Il y aurait à parler, notamment, des initiatives provinciales, locales. V. par exemple un article de M. Gebhart : *Initiatives lorraines* reproduit dans le *Mouvement social*, t. VIII, p. 225. — Plus spécialement il y aurait à décrire les initiatives *féminines* et les efforts dus à un certain féminisme digne, celui-là, de tous les éloges. V. Max Turmann, *Initiatives féminines* (Gabalda); Paul Acker, *Œuvres sociales de femmes* (Plon); et, d'une façon générale : Rostand, *L'Action sociale par l'initiative privée*, 4 vol. (F. Alcan). Les progrès réalisés dans l'éducation des jeunes filles mériteraient aussi d'être signalés, quoique bien des ombres restent encore au tableau. A propos d'un roman nouveau (*L'Une et l'Autre*, par Mme J. Marni), M. Chantavoine écrivait récemment : « Les jeunes filles d'à présent... n'ont pas été élevées comme leurs aînées. Elles ont une autre conception de la vie, une autre idée de leurs devoirs et de leurs droits, une autre théorie du bonheur, et, pour tout dire, *une personnalité plus forte, plus indépendante, et, à l'occasion, en face de certains obstacles, plus déterminée.* Averties sans être pour cela tout à fait renseignées; clairvoyantes pour ne pas être dupes; énergiques pour résister au destin et même pour le contraindre, ce ne sont pas des amazones, des aventurières; ce ne sont pas non plus les petites oies blanches de jadis... Le charme féminin et virginal leur manque peut-être, tel qu'on l'entendait autrefois : ce charme ingénu et rougissant qui révèle ou contrefait l'innocence. Elles ont lu et réfléchi; elles ont écouté, regardé autour d'elles, en passant, les yeux ouverts, à travers le monde. « Elles sont droites, pures et fièrement méprisantes de tout ce qui est bas ». Elles ne rêvent pas tant que leurs mères, elles jugent mieux et marchent d'un pas plus libre et *plus hardi* vers la destinée. A vrai dire, cette nouvelle éducation peut avoir des risques, mais elle a aussi bien des avantages... L'instruction moins frivole et moins creuse que l'on donne aujourd'hui aux jeunes personnes leur rend l'esprit plus vigoureux, le jugement plus ferme, la conscience plus claire et le *caractère plus résolu.* Leur pensée enhardie — où est le mal? — ne veut plus, à aucun prix, des maillots et des lisières du temps passé, du bon vieux temps. Soyez certain que leur vertu n'en souffre pas, quand elles sont droites et saines; que leur fierté avertie les préserve au contraire d'un tas de choses où l'innocence niaise et surprise risquerait d'achopper... Je crois que nous assistons aujourd'hui à la transformation de la jeune fille française. Il faut en prendre notre parti : nous n'y pouvons rien; le progrès des idées le changement des mœurs sont plus forts que nous. Mme Marni ne prêche nullement dans son livre l'émancipation débridée de nos jeunes filles; elle montre seulement et elle prouve... qu'on peut être une très brave fille, très courageuse... même après s'être affranchie d'un certain nombre de timidités, de routines et d'hypocrisies que les préjugés entretiennent, que l'habitude et l'inertie conservent et que le monde, qui n'aime pas beaucoup les innovations, encourage, si l'on a maintenu en soi, à travers la vie et malgré la vie, ce fond d'honneur, de droiture, de délicatesse et de sensibilité vraie, qui fait seul le prix d'une âme et d'une existence. » (*Journal des Débats*, 29 mars 1909).

IV

COMMENT, EN FRANCE, PEUT ET DOIT SE FAIRE, PRATIQUEMENT, CETTE ORIENTATION NOUVELLE

Nous abordons ici la partie essentielle de notre sujet. Nous avons à nous demander (et nous devrons répondre à cette question), comment il faut s'y prendre pratiquement pour réaliser, chez nous, cette orientation, que nous sentons nécessaire, vers le *particularisme*.

Une observation préliminaire semble s'imposer ici : nous devrons, sous peine d'un échec inévitable, renoncer à l'ambition désordonnée (et très communautaire) d'opérer la transformation de notre pays, de nos compatriotes, par des moyens rapides et superficiels, tels que serait, par exemple, l'action politique exercée en vue de conquérir le pouvoir et, par là, de provoquer des lois ou des institutions favorables [1]. Nous ne condamnons certes pas l'action, même politique, ni le dévouement aux œuvres d'intérêt général; mais cela doit venir plus tard, en son temps : ce n'est pas par là, très certainement, qu'il faut commencer.

Comme il n'y a rien de plus décourageant que l'insuccès, le mieux sera évidemment de choisir un point de départ tel que les résultats, pour peu qu'on s'y applique, soient tout à la fois certains et appréciables. Or, ce que le bon sens nous suggère,

1. Guérin, *Les faux remèdes au mal social*, la Politique, *Science sociale*, t. II, p. 517. E. Demolins, *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* (Firmin-Didot). — Cf. *Supér. des Anglo-Saxons*, p. 401.

la science sociale nous le prescrit; c'est de commencer l'orientation particulariste par *nous-mêmes* et par *notre propre famille*. Cela nous le pouvons, avec quelque volonté, et le succès nous est garanti si nous persévérons, ce qui est bien de nature à entraîner notre courage et même notre enthousiasme. Nous serons sûrs de ne pas perdre notre temps, de ne pas faire œuvre vaine, puisque, à supposer que nous n'obtenions pas d'autre résultat, nous aurons toujours acquis celui-ci, qui n'est pas négligeable et qui demeurera, de nous être perfectionnés nous-mêmes et d'avoir perfectionné les nôtres avec nous.

Mais il y a beaucoup plus à attendre de cette méthode. Une famille fortement constituée exerce, par le seul spectacle qu'elle donne de la satisfaction, du bien-être, de l'épanouissement de ses membres, une puissance de rayonnement, d'exemple, d'influence qui ne saurait être contestée[1]. On cherche à l'imiter; de fait, on l'imite : et, peu à peu, se multiplient dans le pays les familles normalement constituées dont chacune à son tour devient un foyer nouveau d'où jaillit la lumière... N'oublions pas que, de ces familles où les enfants sont en général nombreux, sortira, à la deuxième génération, toute une pléiade de familles nouvelles, elles aussi vigoureusement formées. Quelques chiffres feront très bien saisir notre pensée : supposons un père de famille prenant la résolution de s'orienter vers le particularisme : il le fait et réussit. Supposons qu'il ait cinq enfants et qu'il exerce son influence sur quatre familles seulement, dont chacune comporterait, elle aussi, cinq enfants. Le nombre des personnes soumises à l'influence particulariste de notre père de famille se décompose ainsi :

Pour sa propre famille,	7 personnes,	dont	5 enfants
Pour les autres familles,	28 personnes,	dont	20 enfants
Total :	35		25

1. Le fait est bien connu de tous les disciples de Le Play et de H. de Tourville. Le Play déclarait qu'il n'hésitait pas à faire des lieues pour aller consulter les *autorités sociales* qui lui étaient signalées. Bien des adeptes de la Science sociale se sont déplacés, et de très loin, pour aller consulter H. de Tourville, E. Demolins, P. Bureau, A. Dauprat, P. de Rousiers, R. Dufresne et leur demander des conseils et des exemples.

Au terme de sa carrière, il aura conscience d'avoir orienté plus ou moins fortement vingt-cinq familles dans les voies nouvelles et fécondes du particularisme. Voilà une action modeste peut-être, mais efficace à coup sûr, profonde, durable et à longue portée.

Ajoutons qu'on peut être certain d'avoir commencé la réforme sociale par son vrai commencement et, comme on dit, *par le bon bout.* C'est ici que nous retrouvons les enseignements de la science sociale.

Il y a longtemps que Le Play a montré que *la famille* est à la base de toute société humaine et, selon son expression, *l'unité sociale* par excellence[1]. H. de Tourville a bien mis en relief cette vérité, dans une page saisissante : « *La famille,* dit-il, *est le groupe premier,* le groupe *élémentaire et initial.* Qui ne pourrait et ne devrait le savoir? Et cependant qui s'en rend vraiment compte? Que de fois n'a-t-on pas reproché à Le Play de donner à la famille une importance décisive et prépondérante dans la forme des sociétés! Cette importance, il ne la lui a pas donnée, il la lui a reconnue, elle existe, elle est réelle. J'allais dire qu'elle est formidable... La famille détermine tout l'ordre de la société... car la société ne reçoit et n'emploie que ce que lui fournit la famille : celle-ci est l'officine d'où sortent tous les êtres humains ; elle occupe toutes les avenues ; nul n'entre que par elle ; elle est le moule qui donne aux hommes leur premier tour, soit qu'elle les façonne vigoureusement, soit qu'elle les laisse échapper encore informes et quelquefois même déformés. Il n'y a, à l'origine de toutes les institutions sociales, que ce que produit la famille. Tant valent les recrues, tant vaut l'armée[2]! »

Cicéron avait dit déjà : « La première de toutes les sociétés est l'union conjugale... là se trouve le germe de la cité et comme la pépinière de l'État ; *prima societas in ipso conjugio est... id est principium urbis et quasi seminarium reipublicæ*[3] ». Et Jean

1. *La Réforme sociale en France,* chap. 21, § 1 (7e édit., t. I, p. 383). — Cf. Cheysson, *La Famille* (*Réforme sociale,* 1er avril 1909, p. 418).

2. *La Science sociale est-elle une science?* (*Science sociale,* t. I, p. 103).

3. *De officiis,* I, 17. — Cf. Aristote, *Politique,* I, 4-6.

Bodin ajoutait : « Tout ainsi que la famille bien conduite est la vraye image de la république et la puissance domestique semble à la puissance souveraine, aussi est le droit gouvernement de la maison le vray modèle du gouvernement de la république. Et tout ainsi que, les membres chascun en particulier faisans leur devoir, tout le monde se porte bien, aussi, les familles estant bien gouvernées, la république ira bien[1]. »

Ces constatations n'ont cessé d'être confirmées par les faits, et nous pouvons les considérer comme des vérités acquises.

Mais s'il en est ainsi, nous apercevons immédiatement que c'est bien par la famille que tout essai de réforme doit être commencé et que notamment, si nous avons à cœur l'orientation *particulariste* de notre pays, ce sont *les familles*, les *chefs de famille*, qu'il faudra décider à opérer leur conversion dans ce sens. Sans doute, alors, il sera bon de créer un mouvement, une *agitation* dans le pays[2]; mais rien ne vaudra l'effort personnel que nous tenterons et les résultats que nous obtiendrons sur nous-mêmes et dans nos propres familles[3].

Examinons donc sincèrement — avec un vrai désir d'arriver à une solution pratique — comment un homme de bonne volonté pourrait s'y prendre pour orienter sa vie dans la direction voulue.

Il devra commencer par se bien pénétrer de cette idée que l'*essentiel* est une parfaite organisation de sa *vie privée*, de sa *vie domestique*, et que, pour atteindre ce but, aucun sacrifice ne devra lui sembler trop lourd.

1. *Les six livres de la république*, I, ch. II : *Du mesnage et de la différence entre la république et la famille*, cité dans Ch. de Ribbe, *Les familles et la société en France avant la Révolution*, I, p. 99. — Un auteur récent écrivait de son côté : « Une société n'est jamais que la projection de son type familial ». H. Mazel, *La Synergie sociale*, cité dans le *Mouvement social*, t. V, p. 224.

2. « Il faut d'une manière ou d'une autre créer autour d'une idée jugée essentielle tout un « mouvement d'opinion », toute une *agitation* (au sens anglais du mot), afin que l'on y regarde, que l'on y pense, que l'on s'en préoccupe, et que les plus légers, les plus distraits, les plus prévenus en sens contraire soient comme forcés de jeter les yeux de ce côté-là et de se dire qu'il y a quelque chose à voir » (Ollé-Laprune, *Les sources de la paix intellectuelle*, p. 33).

3. « On agit plus par ce que l'on *est* que par ce que l'on *dit* ou même par ce que l'on *fait*. » (Ollé-Laprune, *op. cit.*, *eod. loc.* — Cf. H. de Tourville, *Piété confiante*, p. 198).

Mais que parlons-nous de sacrifices et d'efforts? En fait, tous ceux qui se sont consacrés à cette œuvre de la saine édification d'un foyer y ont pris un tel intérêt, en ont ressenti de telles satisfactions et de telles joies qu'ils ne peuvent assez se louer de la voie dans laquelle ils se sont engagés. Écoutons plutôt ce que dit à ce sujet un maître de la Science sociale qui a le rare mérite de *la vivre* en même temps qu'il la fait progresser :

« Dire que, renonçant à la vie publique, *je me contentai de la vie privée*, serait inexact. *Cette vie privée, je m'y trouvai aussitôt comme dans mon élément :* elle combla toutes mes aspirations et j'en suis arrivé à conclure que, pour les hommes, la paix est supérieure à la gloire... L'étude de la *vie privée* devint pour moi une passion. Contribuer, après l'avoir organisée chez moi, à la restauration de la vie privée chez d'autres me parut un but grandiose, digne de tous mes efforts, bien plus noble, plus élevé, plus grand que mon idéal précédent, puisqu'il ne tendait plus à mettre l'honneur de ma vie dans la domination de mes semblables, mais dans leur affranchissement [1]. »

Et, en effet, que peut-il y avoir de plus captivant que l'organisation et l'administration de son « intérieur » et, comme on disait autrefois, de son « mesnage [2] »? Ici tous les efforts aboutissent, les résultats sont immédiats, visibles, profitant à ceux qui les produisent; pas d'entraves malveillantes, d'intentions méconnues, mais au contraire le concours empressé et reconnaissant de tous les membres de la famille directement intéressés au succès de l'œuvre entreprise. Que de gens n'entend-on pas se plaindre de n'avoir pas de temps à consacrer à leur vie de famille! Le particulariste n'a pas de ces regrets : la vie domestique est sa principale affaire ; il lui accorde tout le temps nécessaire. Et, chose admirable, il a le sentiment ou plutôt il sait, de science certaine, que ce qui fait l'intérêt et le charme

1. A. Dauprat, *La Révolution agricole*, chap. IX. Il faut lire tout ce chapitre intitulé : *Effets sur notre vie privée* (*Science sociale*, t. XXX, p. 146 et s.).

2. Montalembert disait avec dédain : « Les honnêtes gens en France ne sont bons qu'à avoir des enfants et à s'occuper de leur famille ». Ce dédain n'est pas de mise. Si vraiment les honnêtes gens de notre pays avaient beaucoup d'enfants et savaient les élever comme il conviendrait, notre prospérité nationale serait incomparable.

de son existence constitue en même temps son devoir le plus strict, le plus urgent, que c'est l'*œuvre sociale* par excellence, la plus utile et la plus féconde. Faire par plaisir ce qui est une obligation, n'est-ce pas le bonheur même?

Cela dit, nous constaterons, avec la science sociale, que, partout et toujours, une bonne organisation familiale a été liée à une bonne *installation du foyer domestique*. Nous commencerons donc par chercher une *installation* qui nous donne, à cet égard, toutes les facilités désirables.

Ici les enseignements de la science sociale sont précis. Ce qui est de beaucoup préférable, c'est l'installation à la campagne, où la vie peut être, plus que partout ailleurs, saine, large et indépendante. Mais cela suppose ou des occupations rurales ou une fortune suffisante pour vivre de ses revenus [1]. En tout cas, ce que tout apprenti particulariste doit rechercher, c'est une *maison isolée hors ville*. La maison isolée permet seule à la famille de prendre conscience d'elle-même, de s'appartenir, de se développer, de s'épanouir librement.

« Une des plus fécondes traditions du continent européen, dit Le Play, est celle qui assure, en beaucoup de contrées, à chaque famille riche ou pauvre, la propriété de son habitation. Les institutions qui conservent cette pratique salutaire sont au premier rang parmi celles qui concourent à la prospérité d'une nation. Même dans une société fort imparfaite à d'autres égards, elles donnent aux familles une dignité et une indépendance dont celles-ci ne jouissent pas toujours chez les peuples qui, plus avancés sous d'autres rapports, ont adopté la fâcheuse habitude de prendre des habitations à loyer [2]. »

A vrai dire, la *propriété* de la maison ne nous semble pas aussi indispensable qu'à Le Play : elle est souvent impossible avec les déplacements exigés par les conditions de la vie mo-

1. A ce sujet on peut observer que beaucoup de personnes riches dont la vie se consume vainement dans l'agitation des villes pourraient se créer à la campagne des occupations singulièrement intéressantes et utiles. On commence d'ailleurs à le comprendre.

2. *La Réforme sociale en France*, chap. XXX, § 1 (7e édit., t. I, p. 393).

derne [1]. L'essentiel est que la famille occupe *seule* une maison *séparée*.

« L'*isolement* complet de l'habitation occupée par chaque famille, continue Le Play, est *une des convenances fondamentales de toute société prospère*. Les populations rurales qu'on peut, à juste titre, citer comme des modèles, satisfont à la fois à cette convenance et aux besoins de la meilleure agriculture en plaçant l'habitation au centre de chaque domaine. La condition d'*isolement* est même remplie dans beaucoup de villes européennes où le prix du terrain adjacent aux voies publiques commande impérieusement la contiguïté des maisons. Les Anglais, en particulier, respectent ce principe ; et, à Londres, où le sol acquiert un prix considérable, les moindres bourgeois, et souvent de simples ouvriers, habitent chacun une maison séparée [2] ».

Mais l'isolement de l'habitation ne suffit pas, il y faut encore le *confort*. Il est bien entendu que personne n'établit de confusion entre le confort et le luxe. Le confort n'est pas autre chose que ce qui est commode, simplifie la vie ou le service, ce qui évite les pertes de temps, ce qui permet une vie plus saine, plus hygiénique, mieux remplie. Le confort ne pousse donc pas à la mollesse [3]. Bien compris, il *fortifie*, il *réconforte* en vue des besognes qui sont à accomplir ; grâce à lui, on peut faire plus, mieux et plus vite ; il augmente l'aptitude, la capacité, la bonne disposition. Par exemple, le chauffage central établira dans la maison une chaleur égale et douce grâce à laquelle toutes les pièces pourront être utilisées à toute heure de la journée et de la soirée ; il permettra d'éviter les difficultés résultant de l'allumage et de l'entretien des feux de cheminées ou de poêles. L'éclairage électrique ou au gaz supprimera l'emploi et l'entretien si ennuyeux et si malpropre des

1. E. Demolins a montré que la stabilité et la propriété du foyer étaient plutôt des institutions communautaires. *Supér. des Anglo-Saxons*, p. 187.

2. *Op. cit.*, ch. xxv, § 6 (p. 102). — Voir pour le détail de l'installation anglaise (le cottage), E. Demolins, *Supér. des A.-S.*, p. 193.

3. P. Schwalm, *Périrons-nous par le confort?* dans *Les Français d'hier et ceux de demain* (*Science sociale*, t. XVII, p. 175-176).

lampes. L'eau directement amenée dans les cabinets de toilette simplifiera le service des domestiques ; une salle de bains favorisera l'hygiène de toute la famille en lui épargnant de fastidieuses sorties, etc. Le confort ne va pas, il est vrai, sans une certaine recherche d'élégance ou de décoration artistique ; mais cette recherche n'a jamais pour objet d'éblouir le public ; elle ne se localise pas dans les pièces de réception ; elle se généralise dans toutes les chambres, de préférence dans celles où l'on se tient le plus ; elle est forcément sobre, discrète, nullement ruineuse par conséquent. Elle ne se propose aucun autre but que de rendre l'intérieur agréable, attirant, *prenant* si l'on peut dire, en sorte qu'on s'y trouve bien, qu'on s'y plaise, qu'on aime à y demeurer, et, si on le quitte, à y revenir comme en un port assuré et paisible [1].

Nous aurons donc une installation isolée et confortable ; ce n'est pas tout : elle sera mesurée à la dimension d'un *simple ménage*, c'est-à-dire que dans cette maison n'habitera qu'un seul ménage : le père, la mère et les enfants ; aucun autre membre de la famille, en principe du moins. L'habitation en commun des enfants mariés et des parents âgés ne donne, sauf de rares exceptions, que de fâcheux résultats : conflits d'autorités et d'attributions, absence d'unité dans la direction du ménage ou l'éducation des enfants, entrave au libre développement et à l'initiative des jeunes gens qui cessent de faire effort pour se tirer d'affaire eux-mêmes et tendent à s'appuyer sur le groupe familial, etc. En pays particulariste, les jeunes ménages vivent seuls et s'en trouvent bien : leur indépendance a pour corollaire la nécessité où ils se trouvent de se suffire à eux-mêmes et rien ne saurait leur être plus profitable.

Dira-t-on que, pour organiser ainsi sa vie de famille, il faut des ressources d'argent qui ne sont malheureusement pas à la portée de tout le monde? Cette objection est sans portée. E. Demolins cite des exemples d'ouvriers anglais, de simples

1. L'agrément et la douceur du home anglais tiennent en grande partie au *confort* qui s'y rencontre. Sur le *home*, V. *Science sociale*, t. XXXIII. p. 551 ; *Mouvement social*, t. I. p. 98 ; Max Leclerc, *L'Éducation en Angleterre*, t. I, p. 24, etc.

artisans, dont l'installation est ainsi comprise [1]. En France même, dans certaines régions, dans certaines villes, on ne s'organise pas autrement : à Lille, par exemple, presque tout le monde habite une maison indépendante ; la différence de situation ne se manifeste que par la dimension, l'élégance ou le degré de confort de l'habitation.

Au reste, y eût-il lieu de consentir quelques sacrifices, il ne faudrait pas hésiter à en assumer la charge, si précieux sont les effets d'une bonne organisation familiale. E. Demolins en signale trois principaux : 1° sentiment de dignité et d'indépendance ; 2° encouragement à l'effort ; 3° aptitude à s'élever [2]. Nous ajoutons : 4° facilités spéciales pour la vie journalière et l'éducation des enfants ; 5° bonne humeur et optimisme ; 6° habitude de rester chez soi et de s'y plaire, d'où économies réalisées sur les sorties, les distractions prises au dehors, les toilettes de réception ou de soirée, tout ce qui se fait en vue du *public* et pour *paraître*.

Mais tout cela, précisément, est bien caractéristique de l'esprit *particulariste*, et voilà pourquoi E. Demolins, avec une justesse de vue parfaite, a pu intituler son article sur *Le mode d'installation au foyer*, lorsqu'il parut dans la *Science sociale* [3] : « *la première manifestation d'une évolution vers le particularisme* ». C'est en effet par là que se manifeste, chez les communautaires, le premier symptôme d'orientation particulariste ; c'est « l'étape initiale, celle vers laquelle il faut d'abord se diriger et qui, de proche en proche, doit conduire aux autres ».

« C'est à la classe bourgeoise, conclut E. Demolins, à commencer à faire cette évolution par elle-même et pour elle-même. Elle dépense actuellement beaucoup d'efforts et beaucoup d'argent pour vivre hors du foyer, pour y multiplier les relations mondaines et banales ; elle a une aversion profonde pour la résidence rurale, parce que les relations et la vie exté-

1. *Supériorité des Anglo-Saxons*, chap. III et IV.

2. *Op. cit.*, p. 196. Les développements donnés à ce sujet par E. Demolins sont à lire et à retenir.

3. T. XXI, p. 5 et s. — Cet article constitue le chap. IV de la *Supériorité des Anglo-Saxons*.

rieure y sont plus difficiles; dans son foyer elle apporte ses soins à meubler luxueusement les appartements de réception et considère comme superflu d'installer confortablement les parties de l'habitation destinées à la vie de famille; elle rend son foyer aussi désagréable pour ses enfants que pour elle-même... En réalité, notre foyer est plutôt organisé pour les étrangers que pour nous. Voilà ce qu'il faut changer : il faut s'orienter en sens inverse : *Il faut se replier sur la vie privée, s'y établir comme dans une place forte et la rendre infiniment agréable; il y a, dans la vie privée, une puissance méconnue, mais formidable. Aucun relèvement social n'est possible pour ceux qui ne se rendent pas compte de ce phénomène*[1]. »

1. *Science sociale*, t. XXI, p. 27. — *Supériorité des Anglo-Saxons*, p. 209-210.

V

ORGANISATION DE LA VIE

Nous voici installés, comment allons-nous organiser notre vie? Naturellement dans l'*esprit particulariste*. Mais qu'est-ce à dire?

Nous aurons soin d'abord de ne pas confondre *particularisme* avec *égoïsme*. « L'égoïsme, dit très justement le P. Schwalm, n'est, dans sa racine première, ni anglo-saxon, ni français; il est humain[1]. » Il y a des particularistes, comme des communautaires, dans la vaste catégorie des égoïstes; mais le particularisme par lui-même ne conduit pas nécessairement à l'égoïsme; bien au contraire! Est-il égoïste, le jeune Anglais qui, « au moment de choisir sa carrière, ne demande *ni* héritage paternel, *ni* bourse de l'État, *ni* femme avec dot, *ni* protection des gens en place; qui compte uniquement réussir par son savoir-faire et par son travail; qui, par des moyens très simples, mais non moins énergiques, s'élève peu à peu lui-même et n'aura jamais demandé à personne ces sacrifices d'argent qu'exige chez nous la confection d'un avocat, d'un ingénieur ou d'un officier[2] ». Assurément, au point de vue social, l'homme qui sait se tirer d'affaire tout seul a une autre valeur et peut rendre d'autres services que celui qui n'est capable de rien par lui-même et se voit toujours obligé de solliciter un appui

1. *L'initiative et le travail nous rendraient-ils égoïstes?* Dans les *Français d'hier et ceux de demain* (*Science sociale*, t. XVII, p. 473).
2. *Ibid.*, p. 473.

ou une aide. « *Charité bien ordonnée commence par soi-même*, dit un vieil adage. La première charité que nous devions aux autres, c'est de ne pas leur être une charge; c'est de nous suffire. Plus nous nous suffirons à nous-mêmes, moins nous aurons le pitoyable égoïsme qui réclame sans cesse, avec des airs tendres et des chansons affectueuses, le dévouement d'autrui[1]. »

Mais comment s'organiser à la manière particulariste? Il semble que l'entreprise devra se présenter sous un double aspect : négatif, positif.

A. Aspect négatif.

Notre première occupation sera d'assurer notre indépendance en nous défendant courageusement contre les envahissements indiscrets et inutiles de la vie courante. — Ici, nous ne pouvons que procéder à une énumération qui, naturellement, n'aura rien de limitatif :

1. — *La Presse.*

Actuellement nous sommes débordés, submergés par le flot montant des journaux, des revues, des brochures et des livres[2]. — Il faut avoir le courage de faire un tri d'autant plus impitoyable qu'on serait, par nature ou par profession, plus disposé à se tenir au courant de toutes les manifestations de la pensée. Ce n'est pas à dire qu'il faille « s'isoler de la vie contemporaine » ni s'en désintéresser; mais c'est un devoir de réserver son temps pour des œuvres plus utiles. « Cet homme, dit Gratry, qui croit vouloir penser et parvenir à la lumière, permet à la perturbatrice de tout silence, à la profanatrice de toutes les solitudes, à la *presse quotidienne*, de venir, chaque matin, lui prendre le plus pur de son temps, une heure ou plus, heure enlevée

1. *Ibid.*, p. 474.
2. Cf. St-Romain, *Le Journalisme* (*Science sociale*, t. IV, p. 205). — G. Fonsegrive, *Comment lire les journaux* (Paris, Lecoffre).

de la vie par l'emporte-pièce quotidien : heure pendant laquelle la passion, l'aveuglement, le bavardage et le mensonge, la poussière des faits inutiles, l'illusion des craintes vaines et des espérances impossibles vont s'emparer, peut-être pour l'occuper et le ternir pendant tout le jour, de cet esprit fait pour la science et la sagesse[1]. » D'autre part, les *revues* se multiplient d'une façon inquiétante pour la valeur de leur contenu. Il devient presque impossible, même au spécialiste, de prendre seulement connaissance de toutes celles qui intéressent sa spécialité; que sera-ce s'il veut encore parcourir les autres? Et pour les *livres* nouveaux, les romans surtout, c'est alors qu'il faut oser avouer qu'*on n'a pas lu* et *qu'on ignore*[2]. Au reste, cet aveu ne coûte qu'à celui qui vit de la vie de société et de salon, qui lit un livre surtout parce qu'il est de bon ton de le connaître et d'en pouvoir discuter. Le particulariste n'a pas de ces préoccupations : il ne lit pas pour *paraître*, mais pour s'instruire ou se distraire lui et les siens; son choix est libre, et s'il lui plaît de lire ou de relire un livre ancien de valeur éprouvée, il s'accorde ce plaisir en toute indépendance. Le particulariste sera cultivé, instruit, *au courant;* mais il ne lira que de l'excellent. Sachant que la vie est courte, il fera un choix méthodique et s'y tiendra scrupuleusement. Cette règle qu'il s'imposera, loin d'être une gêne, sera pour lui une libération, un préservatif et, par suite, la source de satisfactions profondes et de joies sereines[3].

1. *Les Sources*, p. 7-8. — Qui pourrait dire les gaspillages de temps et de forces qu'a entraînés, lors de l'affaire Dreyfus, la lecture inconsidérée des journaux, des brochures, des revues et des livres? — Vainement objecterait-on le développement de la presse en pays particulariste : on sait qu'un seul numéro du *Times* contient autant de matière qu'un volume in-12 de 500 pages (Gide, *Pr. d'écon. polit.*, 7e éd., p. 139, note). L'Anglais consacre cependant moins de temps, semble-t-il, à la lecture de son énorme journal auquel il ne demande que des informations spéciales, que l'abonné du *Temps* ou des *Débats* qui lit sa feuille consciencieusement chaque jour pour y trouver des jugements tout faits et une ligne politique toute tracée.

2. D'un philosophe de haute valeur, très préoccupé cependant de bien connaître son temps, M. Ollé-Laprune, on a pu écrire : « Sans cette fièvre et ce souci de *tout lire, qui nous fait perdre tant de temps et nous cause tant de déboires*, il lisait volontiers les livres nouveaux *qui lui paraissaient de quelque importance.* Il était au courant sans pédantisme, mais avec exactitude ». (G. Fonsegrive, *Léon Ollé-Laprune*, p. 4).

3. Ce qui est à éviter, ce sont les lectures faites au hasard des circonstances et des

II. — *Les œuvres; les associations.*

Sous cette double dénomination, nous entendons non seulement les œuvres de charité et de bienfaisance, mais encore les innombrables associations visant un intérêt collectif dont tout homme, ayant quelque situation, est sollicité de faire partie. Ici encore, il y a lieu de se défendre énergiquement. Est-ce à dire que le particulariste se dérobera à la charité ou refusera de s'associer à ses semblables pour les œuvres de bien public? A Dieu ne plaise! Mais son action et son dévouement s'exerceront suivant un choix éclairé. Se défiant des agitations de surface et bien persuadé que « ce qu'on gagne en étendue on le perd en profondeur », il ne donnera son adhésion qu'à un petit nombre d'œuvres, deux ou trois, une seule peut-être[1]; mais, sans se contenter de verser à contre-cœur une cotisation annuelle, il se consacrera effectivement à l'œuvre de son choix, payant de sa personne et le faisant volontiers, puisque cette œuvre l'intéresse et qu'il en désire le succès[2]. Naturellement, parmi les associations qui s'offriront à lui, il choisira de préférence celles qui affirmeront plus ou moins explicitement des tendances ou des aspirations particularistes, celles par conséquent qui provoqueront à l'effort, à l'élévation personnelle, qui veilleront à la défense de certains intérêts particuliers menacés, au maintien ou à la conquête de certaines libertés.

Pour les œuvres de bienfaisance, il s'inspirera des vues sui-

publications. Il faudrait dresser par écrit la liste des œuvres qu'on tient à connaître et s'obliger à puiser dans cette liste. Pour la dresser, on pourrait s'inspirer du livre de M. Henri Mazel : *Ce qu'il faut lire dans sa vie* (Paris, au *Mercure de France*). Pour les romans il sera toujours bon de se reporter au répertoire de M. L. Bethléem : *Romans à lire et romans à proscrire* (Cambrai, O. Masson).

1. « Quant à la *charité* qui consiste tout entière dans les bons rapports et la bonté du cœur, elle doit être *raisonnable et ne pas outrer son rôle. Il est impossible d'être une providence pour tout le monde* » (H. de Tourville, lettre du 19 mai 1891, reproduite dans *Piété confiante*, p. 69).

2. Sur les *œuvres*, V. *Mouv. social*, t. I, p. 51. — P. Schwalm, art. cit. (*Science sociale*, t. XVII, p. 475. — E. Demolins, *Supér. des Anglo-Saxons*, p. 405).

vantes : « L'idéal de la bienfaisance *française* se place très volontiers dans les œuvres de secours aux incurables, aux désespérés, aux malheureux, incapables de se relever d'une manière ou d'une autre. L'*Anglais*, lui, leur viendra aussi en aide, mais non sans oublier cette considération que ces misères laissées sans secours et multipliées deviendraient un désordre public, un danger de la rue, un obstacle pour le travail des gens sains et actifs. C'est à ceux-ci qu'il pense avant tout : pour eux, s'ils veulent s'élever, il réservera ses plus généreuses avances. Témoin ces bibliothèques, ces lectures, ces missions universitaires d'Oxford ou de Cambridge, ces sociétés de constructions ouvrières, toutes ces œuvres collectives ou individuelles qui se multiplient si spontanément en Angleterre ou aux États-Unis... Elles sont la manifestation vivante d'une *forme vraiment supérieure de la bienfaisance et de la charité* : en secourant, elles élèvent, parce qu'elles aident avant tout l'individu à s'aider lui-même, pour améliorer sa vie morale et sa vie physique[1]. »

Parmi ces œuvres, c'est à juste titre qu'on cite les *sociétés pour la construction d'habitations à bon marché,* dont l'objet est d'assurer à l'ouvrier une installation saine et commode, fondement, comme nous le savons, d'une bonne organisation familiale. Elles auront naturellement la sympathie de notre particulariste ; et il en sera de même de toutes les œuvres tendant à faire l'éducation du peuple, non seulement à l'instruire, mais à lui donner les moyens de s'élever par lui-même, de se développer et de se perfectionner socialement et moralement. On sera surtout bien persuadé que les occasions de charité et de bienfaisance sont souvent plus près de soi qu'on ne se l'imagine et que l'action vraiment féconde est celle qui s'exerce sur les gens dont on dirige le travail et qui sont, par leurs occupations, sous votre dépendance constante. « On commence à s'apercevoir dit E. Demolins, qu'un chef d'industrie, qu'un propriétaire

1. P. Schwalm, art. cit. (*Sc. soc.*, t. XVII, p. 475). — « Il n'y a pas la moindre utilité, dit de son côté A. Carnegie, à vouloir aider des gens qui ne s'aident pas eux-mêmes. Vous ne pouvez hisser quelqu'un à une échelle s'il ne consent à grimper un peu lui-même ; quand vous cesserez de le pousser, il tombera et se blessera. » *L'empire des affaires*, p. 160.

rural, qu'un patron quelconque qui s'intéresse au sort de ses ouvriers, le fait avec beaucoup plus d'efficacité que cinquante hommes d'œuvres qui prétendent améliorer le sort de gens qui échappent à leur action par tous les bouts, qu'ils ne connaissent même pas, avec lesquels ils n'ont aucun rapport naturel et positif[1]. » Que de gens bien intentionnés vont porter aux pauvres des bons de pain ou de chauffage, qui cependant ne prennent aucun souci de leurs domestiques relégués, selon l'usage, au sixième étage, loin de toute surveillance et souvent dans la plus dangereuse promiscuité[2].

Quant aux associations de bien public, le particulariste s'intéressera, naturellement aussi à celles qui émaneront de l'initiative privée, à celles-là surtout dont l'objet bien défini sera d'assurer l'indépendance de l'individu contre l'arbitraire ou la tyrannie des pouvoirs publics. C'est ainsi que, dans le captivant récit de son expérience personnelle, M Dauprat nous apprend que son premier soin a été d'adhérer au *Touring-Club* et à la *Ligue des contribuables :*

« Toute mesure, dit-il, qui sape l'arbitraire administratif, qui tend à renforcer le particulier aux dépens de l'administration, est sûre de trouver en moi un adepte militant. C'est ainsi que je comprends mon devoir social. Le *Touring-Club,* premier exemple peut-être de l'initiative française, défend les cyclistes contre les vexations administratives et fait capituler les ministres; je souscris, par devoir de solidarité, au *Touring-Club.* — La *Ligue des contribuables* s'annonce; à la première nouvelle, je demande où l'on peut souscrire. Les députés dilapidateurs ont été muselés; *la Fédération des contribuables* lutte contre la progression de l'impôt; j'en fais partie.

« De même, bien que je n'attende pas le salut de cette institution, j'ai été un des promoteurs de notre *Syndicat agricole communal*, et je suis même membre honoraire de celui d'une commune voisine. C'est toujours une œuvre d'initiative privée, par conséquent à encourager; de plus, elle réunit les partis op-

1. *Supériorité des Anglo-Saxons*, p. 406.
2. V. plus loin (p. 108-109) ce que nous disons de la question des domestiques.

posés par un intérêt commun, défini, matériel, palpable, qu'elle satisfait, en fournissant au cultivateur l'engrais non fraudé à meilleur compte.

« Ce ne sont là que quelques exemples d'une manière de faire habituelle et voulue. Les idées, du reste, commencent à s'orienter vers la lumière et bientôt on y verra généralement clair. Le jour où les Français s'aviseront que l'idéal social n'est pas d'être une race de contribuables bien soumis à leurs fonctionnaires, mais une race d'hommes libres, *bien servis par leurs fonctionnaires*, ce jour-là, les abus cesseront et le colon de France y aidera[1]. »

III. — *Les relations; le monde.*

Rien n'est plus envahissant, troublant, désorganisant que « le monde ». Aussi notre particulariste va-t-il avoir, ici encore, à se tenir sur le qui-vive et à se défendre. N'exagérons rien : il n'est pas question de rompre avec ses amis, de renoncer à ses *relations*, ni de vivre en solitaire. Il s'agit seulement de ne pas laisser accaparer son existence ou certaines portions importantes de son existence par les occupations futiles et oiseuses, les démarches vaines, les distractions épuisantes de la vie extérieure et mondaine.

Si l'on recherche avec quelque attention les raisons pour lesquelles, dans notre société moderne, on « va dans le monde », on fait et on reçoit des visites[2], on ne tarde pas à se rendre compte que ces raisons sont à peu près les suivantes :

1° Dans un pays où les *fonctions publiques*, civiles et militaires, sont si nombreuses et se multiplient de jour en jour, c'est une obligation pour les inférieurs de rendre leurs devoirs aux supérieurs hiérarchiques dont ils dépendent et dont ils attendent tout avancement et toute faveur. De là ces réceptions, bals, soirées, dîners, visites où les subalternes trouvent mille

1. *Science sociale*, t. XXX, p. 37.
2. Cf. d'Azambuja, *Pourquoi on fait des visites* (*Science sociale*, t. XXIX, p. 6).

occasions de se faire valoir auprès de leurs chefs et où ceux-ci prennent un vif plaisir à se sentir l'objet de tant de démarches flatteuses pour leur amour-propre.

2° Dans une société telle que la nôtre où l'on se sent si peu fort, où l'on a tant de mal à se suffire, où les enfants sont si peu formés à se tirer d'affaire par eux-mêmes, comment ne sentirait-on pas au vif le besoin de *relations?* Sait-on jamais ce qui pourra arriver? N'aura-t-on pas un jour besoin de M. X. pour *recommander* un fils, un neveu, un cousin, ou de Mme Y. pour *marier* une fille, une nièce ou une amie? De là le soin jaloux qu'on met à *se créer des relations* et à les *entretenir* dès qu'on en a.

3° Ajoutons que les bals et les soirées sont, chez nous, à peu près les seules occasions que les jeunes gens aient de rencontrer les jeunes filles et par conséquent de les connaître. Il faut donc bien *conduire ses filles dans le monde*[1].

Mais ces modestes avantages ne sont-ils pas payés bien cher? Qui peut ignorer la tyrannie que ces obligations mondaines font peser sur la vie familiale? Si l'on a reçu une invitation, ce n'est pas de la rendre qui est gênant, mais de le faire dans de certaines conditions : quelles que soient vos ressources, quelque simple que soit votre habituel train de vie, il faut que votre réception soit aussi brillante que celle que vous avez acceptée, votre salon aussi somptueux, votre dîner aussi délicat, votre toilette aussi élégante... De là, nécessairement, des dépenses qui faussent complètement un budget domestique. — Surviennent les approches du 1er janvier : c'est le branle-bas général des *visites de l'an.* Pour ceux qui ont quelques relations, il n'y a aucune exagération à dire que les deux mois de décembre et de janvier y sont à peu près exclusivement consacrés; deux mois sur douze : un sixième de l'année! Heureux encore si quelque indisposition survenue à cette époque fertile en grippes ne vous a pas justement cloué à la maison, vous obligeant à prolonger l'ère des visites jusqu'en mars ou en avril!

1. Disons enfin que, pour beaucoup de femmes de notre société, les *visites* sont le seul moyen de combler le vide de leur existence.

N'oublions pas les complications accumulées sous nos pas et auxquelles nul n'a le courage de se soustraire. Les visites faites par *Madame* n'en dispensent que très difficilement *Monsieur :* il faut beaucoup s'excuser; encore n'est-on pas toujours sûr d'être absous. Puis il y a les *jours :* deux dames habitant la même rue, quelquefois la même maison, reçoivent à des jours différents; même depuis quelque temps, on ne reçoit plus que les trois premiers lundis, mardis, etc. du mois, ou les trois derniers, à moins que ce ne soit le deuxième et le quatrième; enfin il y a les *heures :* ce n'est plus comme autrefois tout l'après-midi, c'est de trois à cinq ou de quatre à six, et malheur à l'étourdi qui arrive avant ou après les heures fixées! Que de chinoiseries vraiment et comme tout cela est peu digne de gens soucieux d'organiser sainement et normalement leur vie privée!

Que fera notre particulariste? Sous l'influence d'idées que nous ferons connaître plus loin, — sans rien brusquer d'ailleurs et tout en restant d'une correction parfaite — il se dégagera peu à peu de toutes ces obligations et corvées mondaines. Bien persuadé que le bonheur de la vie n'est pas dans l'avancement à tout prix, ni dans les honneurs ni dans les distinctions officielles [1], que les relations, sans être inutiles, ne servent pas à tout, que rien ne vaut mieux, pour l'établissement des enfants, qu'une solide et forte éducation, que les plaisirs vrais et sains ne sont pas au dehors, dans le monde, mais chez soi, dans la famille, il se réservera, il se défendra contre toute sollicitation de relation nouvelle; je ne dis pas qu'il restreindra ses relations actuelles, car toute restriction, toute suppression pourrait équivaloir à une impolitesse grave; mais loin de chercher à étendre le cercle de ses relations, il le laissera se resserrer de lui-même par voie d'extinction et il ne remplira pas les vides... ou du moins — entendons-nous — il les remplira d'une certaine façon qui sera nouvelle, et c'est alors que la vie de société prendra pour le particulariste un charme imprévu.

1. Cf. *Science sociale*, t. IV, p. 497; t. XXIX, p. 375.

Le temps, les loisirs dont il fera l'économie par l'extinction progressive des relations de hasard et de surface, il les consacrera :

1° A sa famille d'abord, bien entendu, pour le plus grand profit et la plus grande joie (il le verra vite) de sa femme, de ses enfants, de ses proches;

2° A ses vrais amis, à ses amis d'enfance et de jeunesse, à ceux avec lesquels il se sait et se sent en communauté de souvenirs, de pensées, de sentiments, et que, dans le tourbillon de la vie mondaine, il aura peut-être été amené à négliger plus qu'il n'aurait voulu [1];

3° C'est ici qu'est le point de vue nouveau — à la création de relations intéressantes et profitables, orientées dans le sens particulariste. Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire qu'il cherchera à se mettre en relation avec les familles qui conçoivent la vie comme lui, qui ont réalisé cette conception avant lui ou essaient de la réaliser en même temps que lui, celles qu'il peut considérer comme des *autorités sociales*, que, par conséquent, il aura profit et intérêt à connaître et à fréquenter, dont il retirera du bien et auxquelles il sera en situation d'en faire lui-même. — Mais, dira-t-on, de telles familles sont encore l'exception, et nous n'en connaissons pas dans notre entourage immédiat. C'est possible; mais qu'importe? Ces familles existent, et, si on le veut vraiment, on les connaîtra bien vite [2]. Aujourd'hui les relations peuvent très bien n'être plus, comme autrefois, des relations *de voisinage* : avec la facilité actuelle des moyens de communication, quel inconvénient y aura-t-il à avoir ses amis à quelques dizaines, voire à quelques centaines de kilomètres? On aura toujours la ressource d'écrire, et, pour les visites, si elles sont plus rares, plus difficiles, elles n'en seront que plus intimes, plus personnelles, plus prolongées aussi, et alors vraiment agréables, utiles, réconfortantes.

1. Au nouvel an, ce sont les *amis* qu'on va voir en dernier; c'est vis-à-vis d'eux que la correspondance est toujours en retard; et c'est ainsi que de vieilles et véritables amitiés s'éteignent faute d'aliment.

2. Notamment par l'intermédiaire de la *Société de Science sociale* dont le siège est à Paris, 56, rue Jacob.

Les résultats de cette orientation nouvelle sont faciles à saisir : le premier, et le plus important, sera un retour à la vie normale, saine et ordonnée; — le second, une organisation de vie intéressante et féconde. Certes, le particulariste ne vivra pas dans l'isolement, tant s'en faut! Mais, au lieu d'être constamment *en représentation* avec des indifférents dont il ne peut connaître les véritables pensées, à l'égard desquels il doit sans cesse surveiller ses attitudes et son langage, surtout si ce sont des hommes influents dont sa situation dépende, il aura, en dehors de la famille, des amis et des relations de son choix, dont il sera sûr et vis-à-vis desquels la franchise et la sincérité seront enfin possibles! Quelle satisfaction et quelle source de joies profondes!

Mais que pensera-t-on, dans le monde, d'un homme qui aura le courage et l'énergie de s'orienter de la sorte? N'en doutons pas : il inspirera à tous le respect. Comme, d'une part, il se posera tel qu'il est, sans ostentation, sans pédantisme, mais aussi sans respect humain; comme, d'autre part, ce sera, au vu et au su de tous, un travailleur dont les instants seront comptés (sans quoi, ce ne serait pas un particulariste); comme, enfin, sa femme sera, en même temps que lui, active, laborieuse et sans doute mère très occupée d'une nombreuse famille, on les acceptera l'un et l'autre tels qu'ils seront; finalement, ils recueilleront l'approbation, l'estime, l'admiration même de ceux qui, tout d'abord, auraient été tentés de les critiquer.

VI

ORGANISATION DE LA VIE (*Suite*).

B. Aspect positif.

Après l'attitude de défense, celle d'action et de progrès. — Il ne s'agit plus seulement de se défendre, de se garder, il faut se mettre en mesure d'agir, de travailler, d'accomplir son œuvre particulariste. — Pour cela, la première chose à faire sera d'acquérir et de développer en soi la valeur personnelle, de faire de soi, dans toute la force du terme, un homme — *vir esto* — un caractère.

Mais puisque nous voulons, dans ces notes, aboutir à des résultats vraiment pratiques, cherchons à déterminer en quoi consiste exactement cette virilité de caractère qu'il faut conquérir à tout prix.

Un homme de caractère sait porter un jugement personnel, prendre une décision et s'y tenir; il se possède, se tient en main, ne se trouble pas aisément; il sait être lui-même, reposer sur soi; il ne redoute ni les initiatives, ni les responsabilités; il a volontiers l'esprit tourné vers l'avenir, vers le progrès; il aime la vie, l'aborde avec confiance, l'envisage avec un certain optimisme.

Reprenons quelques-uns de ces traits :

1° *Porter un jugement personnel* sur tel événement, telle personne, telle doctrine n'est pas chose aisée à notre époque

surtout : dans la confusion des lectures ou des conversations, on perd pied facilement ; on doute, on hésite ; finalement on adopte l'opinion de son journal, celle de son monde, de son parti, de son interlocuteur. Une telle attitude n'est pas digne d'un particulariste. Il doit juger par lui-même ; il y réussira pour peu qu'il s'y applique.

Remarquons qu'il se trouve déjà dans des conditions très favorables pour juger sainement des hommes, des choses et des idées : un isolement relatif et l'indépendance personnelle.

Mais cela ne suffit pas : pour juger, il faut une règle fixe à laquelle soumettre tout ce qui doit être objet de jugement, sinon la raison n'élabore que des opérations sans unité et sans cohérence. Il faut donc s'appliquer à trouver cette *norme* indispensable et à la tenir toujours présente à l'esprit. Une excellente habitude à contracter pour un particulariste est de tout considérer à la lumière de la *méthode d'observation* qui est celle de la *science sociale*, c'est-à-dire, — le fait à examiner étant bien établi, la pensée bien précisée et analysée — d'en rechercher les causes d'abord, puis les effets, les résultats en vertu de la maxime : au fruit on reconnaît l'arbre. Les résultats sont-ils bons, engendrent-ils un état de satisfaction, de bien-être et d'harmonie, n'hésitons pas : le fait ou la pensée qui ont produit de tels résultats méritent notre approbation ; nous sommes dans l'ordre et dans la vérité, et le développement de ce fait ou de cette idée entraînera manifestement un progrès. « Il faut s'habituer, a écrit H. de Tourville, à voir *les vrais et bons résultats* des choses qu'on pense et qu'on fait et que les autres pensent et font, pour ne pas devenir un simple théoricien... C'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre. De même c'est aux bons résultats de nos idées que nous voyons si elles sont justes et vraies. » Une fois cette position prise, après sérieux examen, il faut, coûte que coûte, s'y maintenir, *ne varietur*.

2° *Prendre une décision et s'y tenir, en accepter d'avance toutes les conséquences possibles*, chose difficile encore et qui demande application. Pour cela, il sera bon de commencer

par des choses simples et de très peu d'importance. La vie de chaque jour en offre mille occasions familières : on s'obligera à se lever tous les matins à une heure donnée, par exemple[1], à ne consacrer à sa toilette qu'une demi-heure, rien de plus; à prendre le *tub* régulièrement ou à faire quelque exercice physique de cinq ou dix minutes; on s'imposera une lecture ou une promenade[2] de telle heure à telle heure; père de famille, on a prononcé telle punition pour tel méfait, on l'appliquera strictement comme on l'a annoncée.

Surtout il faudra s'habituer à accepter les suites des décisions prises. Une punition un peu trop sévère a été prononcée; vous regrettez votre rigueur; n'importe : que la punition soit appliquée; une autre fois vous réfléchirez avant de sévir. Réfléchir, c'est là en effet le point important : avant toute décision il importe de se recueillir, de peser soigneusement le pour et le contre; mais une fois le choix arrêté, il faut s'y tenir et aller jusqu'au bout de ce qu'on a résolu.

« Dans tous vos actes délibérés, dit le P. Hecker, calmez votre esprit, prenez l'attitude de celui qui reçoit une visite ou qui écoute parler; puis décidez... Ne tenez pas compte de ce que les gens disent, gardez votre manière de voir, tenez-vous-en à votre sens et *abondez-y*. Que chacun, comme dit l'apôtre, abonde dans son propre sens. Ne cherchez pas à ranger tout le monde à votre avis : il n'y a pas deux nez qui se ressemblent; encore moins deux âmes[3]. »

3° *Se posséder*, *se tenir en main*, *ne pas se troubler* a toujours été considéré, par les penseurs de tous les temps et de tous les pays, comme le point culminant de la sagesse humaine; le particulariste doit chercher à y atteindre. Ce qu'il aura une fois reconnu être juste et bon, à la lumière de sa raison éclairée par les faits, il ne souffrira plus de le remettre en question; il s'interdira cette fâcheuse tendance, presque maladive, qu'ont

1. Si le lever de 6 heures paraît trop matinal, on fixera 6 heures et demie, *ne quid nimis*; mais on exécutera *ponctuellement* la décision prise : tout est là.

2. Remarquons qu'il est souvent aussi difficile de tenir sa décision pour une chose de pur agrément que pour un travail ou une démarche pénibles.

3. W. Elliott, *Le P. Hecker*, trad. fr., p. 318-319.

certaines gens de regretter toute décision prise et de se demander, chaque fois, s'ils n'auraient pas mieux fait de prendre la décision contraire. *Est est, non non :* quand c'est oui, c'est oui; quand c'est non, c'est non. Et il ne faut se laisser détourner de ce qu'on a cru devoir décider ni par les jugements d'autrui, ni par les railleries, ni par le respect humain. Pas davantage ne faut-il se laisser troubler ou agiter par les événements ou les situations qui ne dépendent pas de nous. « N'est-ce pas folie, dit H. de Tourville, que d'attacher l'allure de son âme à un mouvement extérieur sur lequel on a si peu de prise, ou plutôt aucune prise certaine selon son gré à soi[1]. » Que de gens ont eu à déplorer des résolutions hâtives prises dans l'agitation de crises politiques auxquelles il suffisait de laisser le temps de s'apaiser pour n'avoir pas à en souffrir[2]. Le particulariste réagit contre de tels entraînements; de même qu'il résiste aux appréhensions vaines : « En général, dit encore H. de Tourville, n'inclinons pas du côté des appréhensions trop vives, car nous souffrons souvent plus des maux que nous redoutons que de ceux qui adviennent vraiment, et à quoi bon? puisque, quand ils adviennent, ils apportent avec eux une force pour les accepter, que nous n'avons pas à l'avance. Nous sommes plus dans le vrai et dans la force par conséquent, en face des maux réels qu'en face des maux encore inexistants. Soyons très positifs à cet égard comme en tout, car Dieu a fait notre nature pour ce qui est, et non pour ce que notre esprit se forge[3]. » Le particulariste cherche à réaliser en lui le calme, la maîtrise de soi-même (*compos sui*), un certain état d'impassibilité et de flegme : « Je voudrais vous voir, dit toujours H. de Tourville, plus de flegme anglais, plus de conviction qu'il faut profiter du peu qu'on reçoit des autres pour se secourir soi-même, *help yourself*, et être enchanté de ce progrès per-

1. Lettre du 11 février 1899. — *Piété confiante*, p. 189.

2. Qu'on se souvienne seulement de la panique causée, il y a peu de temps, par la révolution de Russie à certains porteurs de valeurs russes qui, pour réaliser à tout prix, ont préféré subir des pertes considérables.

3. Lettre du 11 février 1899, *op. cit.*, p. 186.

sonnel[1]. » Et ailleurs : « Soyez réservé dans l'extérieur. Au dedans, donnez de la gravité à vos sentiments et aimez avec le sérieux anglo-saxon : ne vous allumez pas comme un feu d'artifice[2]. » Vainement les hommes à qui vous avez fait du bien ne vous témoigneraient-ils que de l'ingratitude : « Quel beau tempérament que de vouloir le bien, en se passant de retour, quand le retour ne vient pas! Tu ne m'es pas reconnaissant; tant pis, je t'ai fait du bien. Voilà le vrai discours anglais, j'entends, l'anglais pris dans sa perfection[3]. » Vainement les choses tourneraient-elles autrement qu'on ne le souhaite; vainement surviendraient pour soi ou pour les siens les ennuis, les déceptions, les maladies, les infirmités : il faudrait, si difficile que cela fût, ne se laisser aller à aucune irritation, aucun découragement, même aucune mauvaise humeur. — Et c'est alors qu'on pourrait avoir conscience d'être « une *grande et belle nature*, non pas selon l'orgueil du monde, mais selon la vérité simple des choses », une nature forte, énergique, puissante, exerçant sur son milieu une action profonde « non pas toujours évidente, mais toujours certaine[4] ».

Pour avancer dans cette voie, on trouvera une aide efficace dans la lecture des grands moralistes de l'antiquité, en particulier des stoïciens, mais surtout dans la méditation des moralistes chrétiens[5]. Rien ne sera fait cependant sans une application constante, et un exercice persévérant portant, au début, comme nous l'avons dit déjà et le redirons encore, sur des choses très simples et relativement faciles.

4° *Être bien soi-même,* ne pas chercher à ressembler à tout le monde ni à copier le voisin, voilà bien encore un trait de la

1. Lettre du 7 janvier 1900, *op. cit.*, p. 202.

2. Lettre du 18 août 1898, *op. cit.*, p. 177. — Taine recommandait, à l'exemple des Anglais, « l'économie des gestes et des paroles ». *Notes sur l'Angleterre*. p. 34.

3. Lettre du 7 janvier 1900, *op. cit.*, p. 202.

4. Lettre du 11 février 1899, *op. cit.*, p. 189.

5. Epictète, Marc-Aurèle, Lettres spirituelles de Fénelon, de Bossuet. — Cf. P. de Caussade, *L'abandon à la Providence divine* (Gabalda), ouvrage dont M. Ollé-Laprune mourant recommandait aux siens la lecture. Fonsegrive, *op. cit.*. p. 15. Nous devons signaler ici la belle édition de la *Correspondance de Bossuet* que publie la librairie Hachette sous la direction de MM. Urbain et Levesque.

formation particulariste. La formation particulariste, dit H. de Tourville, donne à l'individu « cette tendance fondamentale à se rendre l'esprit indépendant, pour se gouverner au mieux selon sa propre nature, non en s'appuyant sur les idées courantes et traditionnelles, mais sur une observation attentive de tout ce qui se produit de nouveau, sous la charge joyeuse de sa responsabilité[1] ». « La grande affaire, dit-il encore, c'est de rendre sa propre nature libre au dedans, de s'habituer à être seul dans sa manière de voir, de s'y confirmer par l'insuccès des vues et des efforts contraires, et de trouver une grande paix dans cette possession de la vérité. On se défait ainsi de cet état d'enfance et d'enfantillage qui nous fait croire au besoin d'être approuvé et appuyé par quelque autorité officielle et convenue[2]. » Il ne faut ni se préoccuper d'être comme tout le monde ni se désoler en voyant que les autres vous ressemblent si peu. H. de Tourville revient sur cette idée presque à chaque page de sa correspondance : « Ne vous mettez plus en tête d'arriver à être comme tout le monde. Ne vous étonnez pas non plus que les autres ne soient pas comme vous; cela ne peut venir qu'à la longue, on n'est pas *pionnier* pour se trouver tout de suite en grande compagnie[3]. » Et ailleurs : « Ne vous étonnez pas de ne pas gagner les autres à vos sentiments. Les esprits qui sont les premiers à porter en eux une vérité la portent longtemps solitaire[4]... Il nous faut, au milieu du monde actuel, beaucoup d'ermites sachant porter l'isolement d'idées nouvelles et d'une vie où l'no veut se suffire[5]... Ainsi jouissez pour vous-même de la lumière, sans vous étonner qu'elle soit si peu aisée à communiquer. Elle fait cependant son chemin, non pas tant par nous que par la force des choses. Vous n'êtes qu'en avance et cela est bon d'y voir clair de loin et de libérer son âme par la lumière, dès qu'on l'entrevoit[6]. »

1. Lettre du 20 février 1895, *op. cit.*, p. 132.
2. Lettre du 23 juillet 1894, *op. cit.*, p. 126.
3. Lettre du 28 août 1893, *op. cit.*, p. 112.
4. Lettre du 23 juillet 1894, *op. cit.*, p. 127.
5. Cité par Bureau, *L'œuvre de H. de Tourville*, p. 3, note 2.
6. Lettre du 23 juillet 1894, *op. cit.*, p. 127.

5° Après cela, on se sentira la force de *reposer sur soi* paisiblement et en toute assurance : « savoir reposer tranquillement sur soi-même, c'est-à-dire aimer à être livré à soi-même en choisissant ses appuis, ses exemples, sa doctrine, par le témoignage de l'accord qu'ils ont avec notre nature, par l'expérience du bien qu'ils nous font et du besoin que nous en avons ; et puis ne se soucier de rien autre chose, parfaitement assuré qu'étant ainsi *dans sa vraie manière à soi*, on cadrera de fait avec les règles convenues et avec les gens autant que la nature des choses le permet ; car *qui est dans son vrai* est dans les meilleurs rapports qu'il puisse raisonnablement espérer avec qui n'est pas soi [1] ». Ainsi peu à peu on prendra conscience de sa valeur, ou plutôt des efforts qu'on a faits, des résultats qu'on a obtenus, de ceux qu'on obtiendra certainement encore ; on aura confiance en soi et dans la vie...

6° Et tout naturellement, spontanément, l'esprit s'orientera vers l'avenir, vers le progrès. « Selon notre expression américaine, dit Mgr Ireland, *allons de l'avant*... Qui ne hasarde rien n'a rien... Ne craignez pas le nouveau... Le monde est entré dans une phase entièrement nouvelle. Le passé ne reviendra pas. La réaction est le rêve d'hommes qui ne voient ni n'entendent, d'hommes assis aux portes des cimetières, pleurant sur des tombes qui ne se rouvriront pas et oubliant le monde vivant qui les pousse [2]. » Et ailleurs : « Le progrès, c'est la création continuée : arrêter le progrès par malveillance ou par paresse, c'est un crime contre le créateur et la créature... Sans doute il y aura toujours dans notre humanité bornée le péché et la misère, la souffrance et la mort ; mais le mal peut être diminué et le bien augmenté ; et c'est en cela que réside le progrès... L'histoire de l'humanité est une histoire de progrès [3]. » De son côté, H. de Tourville ne cesse de pousser dans cette direction : « Il faut vivre de pensée et de cœur avec les âmes de l'avenir ;

1. Lettre du 20 février 1895, *op. cit.*, p. 133-134.
2. *L'Eglise et le siècle*, trad. fr., p. 96.
3. *Ibid.*, p. 214-215. Ce beau discours de Mgr Ireland sur *le Progrès humain* est à lire en entier.

c'est pour elles que chaque génération travaille en ce monde plus que pour elle-même[1] ». « Soyez très libre pour concevoir tous les progrès et très heureux d'y faire le possible, le praticable, selon la connaissance que vous avez des gens; mais, pour ce qui n'a pas d'écho ou soulève clameur, contentez-vous vous-même par la joie personnelle d'être *en avant des temps* par l'esprit et le cœur... Des âmes, comme sont les nôtres, appartiennent déjà au XXIe siècle pour ceci, au XXVe peut-être pour cela et sont comme les premiers exemplaires d'un tirage fait d'abord pour les amateurs et destiné plus tard au public tout entier[2]. »

7° Une conséquence toute naturelle de cet état d'esprit est l'optimisme, l'amour de la vie, de tout ce qui l'augmente et l'accroît dans le monde ou dans l'homme. Le particulariste n'est pas, ne peut pas être un pessimiste; le pessimisme déprime, paralyse, annihile les forces vives de l'individu; et le particulariste veut au contraire développer en lui l'énergie et l'initiative. Au reste, cette doctrine repose sur une erreur fondamentale : « Ce qui nous fait paraître la vie triste et lamentable est une erreur, dont il faut nous défaire. Retenez cela et usez-en. Vous verrez les progrès que vous ferez dans la vitalité. Si nous trouvons la vie malheureuse et le monde pitoyable, c'est que nous avons mal compris[3] ». Sans doute nous vivons à une époque troublée où la vérité et le progrès ne sont pas toujours faciles à reconnaître, mais cette difficulté même n'est pas sans attrait, par la satisfaction qu'elle procure à celui qui a su la vaincre : « Le grand intérêt de ce temps-ci, c'est que le monde fait peau neuve. S'il est vrai que ces époques solennelles de transition sont pénibles, difficiles à beaucoup d'égards, elles ont leur charme, parce qu'on sait alors que le lourd manteau du passé, de toutes ces choses qui n'entrent plus dans notre esprit, tombe peu à peu fatalement et dégage notre âme. C'est le sentiment qu'il faut que vous ayez. Il donne beau-

1. Lettre du 28 avril 1902, *op. cit.*, p. 220.
2. Lettre du 7 janvier 1900, *op. cit.*, p. 200-201.
3. Lettre du 11 février 1899, *op. cit.*, p. 192.

coup de calme et de sérénité à tous ceux que j'ai pu persuader L'horizon s'ouvre et s'illumine au lieu de se fermer et de s'obscurcir de plus en plus. La *Science sociale* vous aidera à déterminer le sens de cette évolution[1]... » Ainsi pas de découragement : « Le pessimiste qui s'arrête à prononcer des paroles décourageantes ne sait pas lire les leçons que donne la nature dans l'éclat de son soleil matinal et dans la richesse de ses fruits d'automne[2]. » Pas de dénigrement à l'égard de son temps ni de son pays : « La critique vient généralement des hommes fainéants qui se réjouissent de voir l'insuccès suivre l'action, parce que, de cette façon, ils trouvent la justification de leur propre paresse[3]. » Est-ce à dire qu'il faudra, de parti pris, tout louer et tout admirer? Certes non : l'indépendance du jugement demeure entière. Mais il faut s'attacher de préférence au bien qui se fait — et il s'en fait — afin de maintenir son esprit dans les dispositions qui conviennent pour continuer ce bien, l'augmenter et promouvoir le progrès : « Il ne faut pas gémir sur l'état du monde, comme s'il était perdu. Il y a tout simplement une crise entre le vieil esprit et le nouveau, et elle se révèle d'autant plus que le vieil esprit se voit plus vieux et s'aperçoit que rien n'est plus à son point de vue. C'est une bonne bataille dont l'issue n'est pas douteuse en faveur de ce qui vient contre ce qui a été[4]. » « Pour ma part, s'écrie Mgr Ireland, je vois dans le siècle présent un de ces soulèvements puissants qui ont lieu de temps à autre dans l'histoire de l'humanité, et qui en marquent les pas dans sa marche ascendante et continue... En dépit de ses défauts et de ses erreurs, j'aime mon siècle ; j'aime ses aspirations et ses résolutions ; je me complais dans ses actes de valeur, dans ses industries et dans ses découvertes. Je le remercie de sa large bienfaisance envers mes compagnons, envers le peuple plutôt qu'envers les princes et les potentats. Je ne cherche pas à remonter vers le passé à travers l'océan

1. Lettre du 28 août 1893, *op. cit.*, p. 109.
2. Mgr Ireland, *op. cit.*, p. 214.
3. *Ibid.*, p. 94.
4. Lettre du 11 février 1899, *op. cit.*, p. 193.

des âges. Je regarderai toujours en avant. Je crois que Dieu entend que le présent soit meilleur que le passé et l'avenir meilleur que le présent [1]. » Il faut donc aimer son temps [2], reconnaître avec équité ce qu'il a de bon, les efforts qu'il fait pour obtenir mieux; il faut accueillir avec sympathie et bienveillance celles de ses tendances qui peuvent aboutir à une meilleure organisation de la vie sociale, une plus juste répartition des biens, une amélioration de la condition des petits et des humbles.

La *démocratie* est une de ces tendances : bien dirigée, elle peut être cause de grands avantages : nous l'accepterons donc volontiers [3]. Le *Socialisme* est une autre de ces tendances; nous l'analyserons, nous rejetterons la formule socialiste elle-même que nous jugeons fausse, mais nous dégagerons l'*âme de vérité* qui anime et qui soutient cette formule; ainsi, tout en repoussant comme erronées dans leur fond les théories collectivistes, nous serons pourtant avec ceux qui veulent la suppression des misères criantes, des inégalités iniques, qui font entendre des revendications légitimes [4]. De cette manière encore nous serons de notre temps, nous en favoriserons les aspirations sociales, nous accepterons du socialisme les seules choses qui puissent jamais passer et s'incorporer dans la vie des sociétés, devenir vraiment vivantes : nous marcherons dans le sens des choses, dans le sens de la vie.

Mais, dira-t-on, pour créer en soi une telle mentalité, une telle personnalité, un tel caractère, il faut une volonté peu commune, une énergie singulière, une persévérance que rien n'arrête. — A vrai dire, la *bonne volonté* suffit, la bonne

1. Mgr Ireland, *op. cit.*, p. 34, p. 86.

2. V. la très remarquable brochure de Mgr Bonomelli, évêque de Crémone : *Ce qu'il faut penser du* XIX*e siècle* (trad. fr. Paris, Ch. Amat).

3. Sur la démocratie envisagée à ce point de vue, lire surtout l'Introduction de la *Démocratie en Amérique* d'A. de Tocqueville. — Cf. G. Fonsegrive, *La Crise sociale*, ch. IX : *L'idée démocratique;* Mgr Guilbert, *La Démocratie et son avenir social et religieux*, citat. dans Mgr Bonomelli, *op. cit.*, p. 69-73. — Ollé-Laprune, *La Vitalité chrétienne*, p. 307-308 et 236. — Cte d'Haussonville, *L'Equivoque démocratique;* dans le volume intitulé : *A l'Académie*, p. 273 et s.

4. Ollé-Laprune, discours sur *la Virilité intellectuelle*, p. 18, reproduit dans le livre intitulé : *La Vitalité chrétienne*, p. 123-124. Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet admirable discours. — Cf. du même auteur : *Attention et courage*, dans le même volume, p. 309, 312.

volonté de développer en soi, par un exercice régulier et prolongé, les ressources naturelles d'énergie qui ne font défaut à aucun homme. On a beaucoup écrit, dans ces dernières années, sur l'éducation de la volonté et plusieurs de ces livres sont excellents : on en peut tirer grand profit[1]. Tous se ramènent d'ailleurs à cette conclusion : il faut éviter les efforts excèssifs, les résolutions extrêmes : cela ne dure pas, ne peut durer; après l'élan demesuré survient l'inévitable défaillance et l'inévitable découragement. Il y faut aller plus modérément, plus simplement : s'assigner au début des tâches relativement faciles, mais s'imposer de les accomplir envers et contre tout, et recommencer paisiblement, avec indulgence pour soi-même[2], jusqu'à ce que le but soit atteint. L'essentiel sur ce point a été dit par M. Ollé-Laprune : « Le premier moyen, c'est de *vouloir peu de chose;* le second, c'est de vouloir ce peu *malgré tout*... Considérez telle chose que votre raison vous montre comme bonne à faire. Détournez votre regard de votre vouloir affaibli, atrophié... Remplissez-vous l'esprit de cette chose à faire, de la nécessité ou de l'utilité de le faire, de ce qu'elle a de convenable, de beau, d'excellent. Remontez-vous par cette vue. Je dirais presque enivrez-vous de cette vue. Puis dites-vous : Ce que je vois si bien, je le veux... Et le moment venu, en dépit de tous les fantômes, tenez ferme. Vous avez dit : Je veux. N'allez pas faiblir. Une défaite augmenterait votre faiblesse. Si pourtant vous cédez aujourd'hui, n'allez pas croire tout perdu. Vous recommencerez demain... Ainsi peut se restaurer, non d'emblée, mais lentement la volonté presque dé-

1. J. Payot, *L'Éducation de la volonté* (Alcan). — J. Guibert, *La Formation de la volonté* (Bloud). — Dr Lévy, *L'Éducation rationnelle de la volonté* (Alcan), et, sur ce livre, un article intéressant de M. Dauprat, dans la *Science sociale*, t. XXXV, p. 357 et s. — Les ouvrages de W. Gebhardt, *Comment devenir énergique ; l'Attitude qui en impose*, ne sauraient être indifféremment recommandés à tous.

2. « L'effort ne consiste pas à se tendre l'esprit et à se fatiguer la tête, oh, non pas! mais à se détourner tranquillement de soi, dès qu'on s'aperçoit qu'on y est retombé. Cela se fait par un mouvement tout paisible, qu'on recommence avec la même bonhomie chaque fois qu'on retombe sur soi-même. Point de cassement de tête, mais un simple bon vouloir, une naïveté toute droite à aller hors de soi. » (H. de Tourville, Lettre de décembre 1888, *op. cit.*, p. 276-277).

truite... Le vouloir se rétablit, se ressaisit, se reprend par des efforts successifs, progressifs, portant sur un petit nombre de points précis bien considérés, énergiquement voulus. L'ambition est grande, sans quoi il n'y aurait pas d'élan ; l'ambition est grande, puisque c'est celle de redevenir un homme ; mais les détails voulus sont telle chose nettement déterminée, puis telle autre, et non un vague et indistinct et inconsistant ensemble, et, dans la netteté des vues et dans la précision de l'effort, la volonté se ranime et se retrouve... Vouloir peu à la fois, mais s'habituer à vouloir tout de bon ce que l'on veut ; se proposer un but noble, haut, grand, mais, quand on vient au détail, étreindre pour ainsi dire un point précis : une résolution une fois prise, s'y tenir, malgré les retours d'indécision, malgré les obstacles, coûte que coûte ; après les défaillances, recommencer en songeant moins à la défaite essuyée qu'à la grandeur du but poursuivi et à la précision de l'effort décidé : par ces moyens, on acquiert la virilité, et le vouloir, qui n'est pas chose toute faite, se fait par le vouloir même[1]. »

1. Ollé-Laprune, *Le Prix de la vie*, p. 309-313. Tout le chapitre intitulé : *La faiblesse humaine*, est à lire et à méditer. — Cf. les fines et suggestives analyses de W. James dans son *Précis de Psychologie* récemment traduit par MM. Bertier et Baudin (Paris, M. Rivière) et dans ses *Causeries pédagogiques*, trad. par L. S. Gidoux (Paris, Alcan).

VII

APPLICATIONS PRATIQUES

Ces dispositions générales acquises, c'est alors le moment de passer aux applications pratiques.

Comme nous l'avons indiqué déjà, c'est à la vie privée et à sa bonne organisation qu'il faut s'attacher d'abord. A cet égard, deux remarques préliminaires :

a. — Nous avons toujours eu en vue une famille déjà constituée et cherchant à se bien orienter. Cela suppose naturellement une parfaite entente, une entière communauté de vues entre le mari et la femme; car il faut que la femme aide son mari dans l'œuvre qu'il veut accomplir; sans quoi celui-ci ne saurait rien faire de solide ni de durable. Or, si le mari a d'abord à convertir sa femme à sa manière de comprendre la vie, la tâche sera lourde et peut-être impossible. C'est donc le cas d'attirer, une fois de plus, l'attention sur l'importance sociale du mariage et du choix qui y préside; on l'a dit mille fois : ce n'est ni la beauté du visage ni l'opulence de la fortune qui doivent guider ce choix; ici on le voit mieux encore : c'est la *valeur personnelle* de la femme qui doit être prise en toute première considération[1].

b. — Nous avons supposé aussi une famille pourvue d'en-

1. « Le mariage, dit Carnegie, est une très sérieuse affaire et qui donne naissance à des réflexions nombreuses et graves. Prenez la résolution d'épouser une *femme de bon sens*... Le bon sens est le plus rare et la plus précieuse qualité dans un homme ou une femme. » *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 143.

fants. Au point de vue de la science sociale, nous considérons le ménage sans enfants comme une exception et par conséquent comme une anomalie : ce n'est pas à proprement parler une famille. Certes les époux qui ont le malheur de n'avoir pas d'enfants peuvent se créer une vie intéressante et utile ; mais ce n'est pas eux que nous avons en vue ici. Nous parlons d'une famille complète, père, mère et enfants, et même plutôt d'une famille nombreuse, dont les enfants se multiplient suivant les lois régulières de la vie. Sans insister sur ce point, nous ferons remarquer que l'accroissement du nombre des enfants sera même, probablement, un des premiers résultats de l'orientation particulariste de notre famille : qu'on songe seulement aux facilités exceptionnelles que donne cette organisation de vie pour l'éducation et l'établissement des enfants [1] !

Cela dit, un point ne tardera pas à se dégager : c'est que, dans une famille ainsi constituée, l'essentiel de la vie n'est autre que l'*éducation des enfants* elle-même. *En fait*, la chose apparaîtra clairement comme nécessaire ; en *théorie*, c'est bien ainsi qu'il en doit être, puisque, d'après les écrivains les plus compétents, l'éducation des enfants est la *fonction essentielle* de la famille [2]. Toute l'activité, dans la famille, va donc être orientée dans ce sens ; et c'est pourquoi, dans ce qui va suivre, le soin des enfants ne se séparera pas de celui que les parents devront prendre d'eux-mêmes.

A cet égard nous envisagerons successivement :

A. La vie physique.

B. La vie intellectuelle.

C. La vie morale et religieuse.

D. La vie professionnelle.

E. La vie familiale.

F. La vie sociale.

1. E. Demolins, *Supériorité des Anglo-Saxons*, liv. II, chap. I : *Notre mode d'éducation réduit la natalité en France*, p. 114-135.

2. V. les références dans notre brochure : *La Notion de prospérité et de supériorité sociales*, p. 32-34.

A. *Vie Physique.*

Il est évident que notre particulariste donnera les soins les plus éclairés à sa santé et à celle de tous les siens. Son installation et son genre de vie le placeront déjà dans d'excellentes conditions à ce sujet. Mais il y pourvoira par un effort personnel incessant. Nous ne pouvons entrer ici dans de bien longs détails, mais nous attirerons l'attention sur deux points :

1° Généralement on naît avec une bonne santé, ou du moins avec une santé suffisante, qu'il faudrait seulement entretenir ou améliorer. Le plus souvent les maladies surviennent par notre faute, au moins par notre fait, du fait de notre insouciance, de notre étourderie, de notre imprévoyance, de notre ignorance[1]. Il faut donc *savoir* et *être avisé*. Évidemment tout le monde ne peut faire des études de médecine ; il faut chercher cependant, de plus en plus, à *devenir son propre médecin.* Comme l'a très bien indiqué M. Dauprat, les spécialistes en se multipliant font disparaître le type du médecin général, du médecin de famille d'autrefois[2]; d'autre part, il y a bien quelque humiliation pour un particulariste à perdre la tête au premier symptôme d'indisposition et à faire venir le docteur pour le moindre bobo. Il faut donc ici encore arriver à se suffire : quelques lectures, l'esprit d'observation, un peu d'expérience auront vite appris l'essentiel[3]. Toute famille devrait avoir chez elle un bon *dictionnaire*[4]

1. V. J. P. Muller, *Mon Système*, p. 8.

2. Dauprat, art. cité, *Science sociale*, t. XXXV, p. 359.

3. Il serait bon que toute jeune fille pût suivre, pendant quelques mois, des cours d'hygiène et de médecine élémentaires, comme il s'en fait, à cette intention, dans certaines grandes villes de France. Ce serait une excellente préparation à ses devoirs éventuels de mère de famille.

4. Bien entendu, ce livre sera soigneusement renfermé et l'on s'interdira à soi-même d'y recourir trop souvent : on connaît les inconvénients, pour les profanes, de la lecture inconsidérée des livres de médecine. — On peut recommander ici l'excellent et très commode *Dictionnaire de médecine usuelle* du Dr Galtier-Boissière (Librairie Larousse), celui, beaucoup plus développé, du Dr H. M. Menier, *Mon Docteur*, 4 vol. (Paris, Librairie commerciale); pour les soins à donner aux jeunes enfants, le livre du Dr Auvard, *Le nouveau-né* (O. Doin). Nous connaissons quelques

de médecine usuelle et une petite *pharmacie de famille* bien montée[1].

2° Plus que les remèdes, l'*hygiène* doit être en honneur chez un particulariste. Et comme la plupart des médecins consultants de notre temps, chose singulière, semblent la dédaigner, c'est bien alors qu'il faut se tirer d'affaire tout seul. Il n'y a qu'à l'étudier[2] et à s'attacher scrupuleusement à ses prescriptions, sans pousser d'ailleurs le scrupule jusqu'à la manie, ce qui rendrait la vie insupportable. Il se faut se pénétrer surtout de cette vérité que l'air, la lumière et l'eau sont les facteurs essentiels d'une bonne santé. Les exercices physiques ne doivent être négligés de personne, et, si le temps manque pour s'y adonner longuement, que chacun du moins consacre chaque jour quelques minutes à des exercices de *Sandow* ou à la pratique de « *Mon système* »[3]. A l'hygiène se rattache la question si importante de l'*alimentation* : le particulariste n'aura garde de la négliger et il s'appliquera à faire usage de sa raison et des données bien établies de l'expérience en une matière où tout est, trop souvent, abandonné à la routine et au hasard[4].

particularistes qui font le plus grand cas de la médecine homéopathique. Nous ne pouvons que signaler le fait. Le livre *Mon Docteur* indique pour chaque maladie le traitement homéopathique à côté du traitement allopathique.

1. La composition de cette pharmacie est parfaitement décrite dans le *Dictionnaire* du Dr Galtier-Boissière, v° *Pharmacie*.

2. Le meilleur traité d'hygiène est, croyons-nous, celui de Brouardel, Chantemesse, Mosny (en 20 fascicules : fasc. III, *Hygiène individuelle;* fasc. IV, *Hygiène alimentaire;* fasc. V, *Hygiène de l'habitation*, Paris, J.-B. Baillière). On pourra toujours s'y reporter; mais on devra commencer par des ouvrages beaucoup plus simples et plus courts, comme celui du Dr Galtier-Boissière, *Notions élémentaires d'hygiène pratique* (A. Colin), ou celui de L. Mangin, *Principes d'hygiène* (Hachette).

3. *Mon système, quinze minutes de travail par jour pour la santé*, par J.-G. Müller (Paris, Eichler, 21, rue Jacob). Nous ne saurions trop recommander la lecture d'abord, puis la mise en pratique de cet excellent petit livre. Ceux qui auront le courage, facile d'ailleurs, d'étudier et d'accomplir chaque jour un des exercices recommandés (il y en a dix-huit en tout), puis de les grouper de façon à constituer une gymnastique quotidienne d'un quart d'heure, aura fait d'abord l'éducation de sa volonté et, ensuite, conquis un grand avantage physique.

4. Il puisera à cet égard de précieuses indications dans le livre du Dr Monteuuis, *L'Alimentation et la cuisine naturelles* (Maloine).

B. *Vie intellectuelle.*

Le particulariste aura soin de son intelligence comme il a soin de son corps : et, de même qu'il cherche à conserver la santé de celui-ci, de même il s'attachera à préserver la santé de celle-là ; c'est-à-dire qu'à une époque comme la nôtre, où tout est remis en question, où tous les principes sont suspectés, toutes les idées traditionnelles ébranlées, — d'où résulte, pour les esprits, la confusion et le malaise, — notre particulariste cherchera à maintenir son esprit en équilibre au milieu de tant d'opinions contradictoires et à garder en lui la sérénité, le calme, le bien-être que donne la ferme possession d'une doctrine solidement établie.

Pour cela, quel que soit le genre d'études qu'il poursuive, l'essentiel sera de trouver une *bonne méthode de travail,* et, cette méthode une fois trouvée, de l'adopter et de la suivre régulièrement. C'est à chacun, évidemment, à chercher ce qui peut lui convenir. La Science sociale, pourvue d'une méthode si simple et en même temps si rigoureuse, procure à ses adeptes une grande paix intellectuelle [1]. Il en doit être de même en tout ordre d'études : la vue claire et paisible des choses peut être acquise, en toute matière, par l'emploi de méthodes appropriées. La méthode exclut la précipitation, l'excès de travail, et par conséquent le *surmenage,* cette maladie de notre siècle agité.

1. A méditer ces quelques extraits de la correspondance de H. de Tourville : « Je ne connais, pour remédier à cet embrouillage indigne de l'esprit humain et purement démoralisant, que la Science sociale, qui, comme toutes les sciences, a le mérite d'éclaircir son objet. Tâchez de vous mettre un peu au courant... Bientôt vous y sentirez une lumière qui vous réjouira par sa limpidité et vous fera voir vrai au point de vue naturel : vrai et joyeux » (19 septembre 1901. *Op. cit.*, p. 214). — « Je ne puis me consoler de voir que vous n'avez pas à votre aide la connaissance de ce temps-ci que donne la Science sociale... Si vous saviez le bien merveilleux que cette connaissance opère dans les esprits ! Quelle sérénité ! Quelle jubilation ! Quel plaisir de vivre ! Quelle limpidité dans les questions religieuses ! Comme on comprend bien les conditions dans lesquelles on agit ; ce qu'on peut s'en promettre ; ce qui ne peut réussir à aucun titre ; ce à quoi cela se relie dans le monde ; ce qui vient inévitablement à notre suite ; de quel côté il faut diriger les jeunes qui sont destinés, non à notre temps, mais à des temps tout nouveaux ; ce qu'il ressort de bien du mal ; ce qu'il y a de mal inaperçu dans les choses encore tenues pour bonnes ! Enfin c'est la lumière ! Elle en a le charme et l'utilité. » (27 juin 1902. *Op. cit.*, p. 224-225.)

Gardons-nous du surmenage [1]. Travaillons régulièrement, posément, méthodiquement, et ce sera bien. N'ayons pas l'ambition de tout savoir : nous échouerions misérablement. Contentons-nous de connaître *à fond* un certain nombre de choses, et de posséder une *méthode sûre, grâce à laquelle nous ayons conscience d'être à même d'étudier et d'approfondir, quand nous le voudrons, n'importe quel sujet*. Avec cela nous garderons toujours la tête dégagée, l'esprit dispos, l'âme fraîche, signes manifestes d'une santé intellectuelle qui ne laisse rien à désirer [2].

C. *Vie morale et religieuse.*

Après ce que nous avons dit plus haut des dispositions générales que le particulariste doit apporter à l'organisation de sa vie, il est de toute évidence qu'il attachera une très grande importance à la vie morale pour lui et pour sa famille.

Il veillera au développement, chez lui et chez les siens, des qualités actives et viriles dont nous avons parlé et pour cela tout sera mis en œuvre : fréquentations choisies, lectures appropriées [3], participation aux œuvres et associations qui requièrent précisément ces qualités.

1. M. de Préville, *Le Surmenage intellectuel* (*Science sociale*, t. III, p. 313). — P. Schwalm, *Le Péché de surmenage* (*Année dominicaine*, septembre 1907).

2. Comme ouvrages (en dehors de la *Science sociale*) donnant l'impression d'une grande sérénité et qui peuvent, à ce titre, comme à beaucoup d'autres, être recommandés, nous citerons ceux de M. Ollé-Laprune : *Les Sources de la paix intellectuelle*, *Le Prix de la vie*, *La Philosophie et le temps présent*, *La Vitalité chrétienne*. Ce sont là de très beaux livres dont il est impossible que la lecture n'inspire pas le goût durable de cette paix sereine et de cette lumière supérieure qui rendaient si attachante la physionomie de l'auteur. — Au reste, pour les lectures, nous renvoyons à ce que nous avons dit plus haut.

3. Se rappeler ce que nous avons dit déjà de la lecture. Ajouter ici les ouvrages spéciaux suivants : J.-J. Blackie, *L'Éducation de soi-même* (trad. franç. Hachette). — Smiles, *Self-Help* (trad. fr., Paris, Plon). — Feuchtersleben, *Hygiène de l'âme* (trad. fr., Paris, J.-B. Baillière); — art. de E. Caro (*L'Hygiène morale, ses principes et ses règles*) dans *Nouvelles études morales sur le temps présent*, p. 105 et s. — le petit livre anglais, non encore traduit, *Being and Doing*. — Gratry, *Les Sources* (Téqui). — Spalding, *Opportunité* (trad. Klein, Lethielleux). — Emerson, *Sept Essais* (trad. fr. Fischbacher), *La Conduite de la vie* (trad. fr. A. Colin).

Il aura soin de ne donner aux siens que des exemples de haute moralité personnelle ; — de n'admettre dans l'intimité de la famille que des personnes sûres et éprouvées, notamment en ce qui concerne les domestiques ; — de surveiller très attentivement les amitiés et les relations de ses enfants; — de n'avoir chez lui ni peintures, ni œuvres d'art immorales ou simplement légères (non par pruderie, mais parce que l'observation montre que c'est souvent par là que s'opère insensiblement la suggestion du mal) ; — de ne laisser traîner sur la table de famille aucun journal mauvais, aucune revue équivoque ; — et surtout de surveiller très scrupuleusement la composition de sa bibliothèque.

Tout cela est assez long et fastidieux à écrire. Mais c'est en somme très simple à faire : il suffit d'une orientation constante de la pensée dans ce sens.

Cela suppose évidemment que, pour le particulariste, la vie est chose importante, de prix, et qu'elle vaut la peine d'être vécue. Cependant ce sera pour lui un devoir de s'en assurer et d'examiner une bonne fois le problème de la vie, car tout est là. Nous l'avons dit plus haut pour les Allemands (il faudrait à plus forte raison le répéter pour les Anglo-Saxons) : ce qui fait, en grande partie, leur force, c'est le sérieux avec lequel ils prennent la vie, c'est la persuasion qu'ils ont de son importance et de sa valeur. Si notre particulariste veut être véritablement un homme, un père, un éducateur, il ne lui suffit pas d'avoir le sentiment plus ou moins confus du prix de la vie ; il lui faut en avoir la conviction, la certitude intime et profonde que peut donner seul un examen attentif de la question[1].

Ce sera pour lui un devoir aussi d'examiner et d'étudier la *religion* dans laquelle il est né et a sans doute été élevé. L'observation, ici encore, montre que dans la plupart des familles bien organisées, le souci de bien faire repose avant tout sur de fortes croyances et de régulières pratiques religieuses. Si ces

1. Pour cet examen consciencieux et méthodique, il n'est pas nécessaire d'étudier de bien gros ouvrages ; il suffit, mais il importe, de lire l'admirable livre, d'une si haute portée philosophique et morale, de M. Ollé-Laprune, *Le Prix de la vie* (Belin). On pourra ajouter, si l'on veut : W. Mallock, *La Vie vaut-elle la peine d'être vécue?* deux traductions françaises : celle de F. R. Salomon, et celle de P.-J. Forbes.

croyances et ces pratiques sont toujours vivaces en lui, l'étude les fortifiera. Si elles se sont affaiblies, la considération de leur parfaite adaptation à la vie[1], de leur grande bienfaisance morale et sociale ne manquera pas de lui faire désirer de les ranimer en lui ; or, c'est un point acquis que *la volonté* peut beaucoup pour cela : en vrai particulariste, il mettra toute sa volonté à obtenir, à conquérir peut-être, un résultat dont l'importance ne se calcule pas[2].

D. *Vie professionnelle.*

Pour le particulariste, le *travail* est la vie même. On sait à quel point les Anglais et les Américains estiment et affectionnent le travail; pour eux, vivre, c'est agir et travailler. Ils n'ont pas assez de mépris pour l'homme oisif, ce parasite qui profite du travail d'autrui sans rien apporter lui-même à la masse sociale. Ils ne tarissent pas d'éloges, au contraire, pour celui qui a su s'élever par son effort personnel. « Ceux qui sont aujourd'hui des millionnaires n'ont pas de honte de raconter comment, il y a vingt ans, ils travaillaient pour un dollar par jour[3]. » « Le travail, répètent-ils volontiers avec sir John Lubbock, et même

1. « Le Christianisme possède une incomparable puissance d'interprétation totale de la vie humaine » (P. Bourget, *L'Etape*, p. 255). — La religion chrétienne, a dit M. Thiers, est « la seule qui ait donne une explication à la mort et un sens à la douleur » (parole rapportée par G. Picot, *J. Débats*, 24 sept. 1902). — A rapprocher les belles pages si souvent citées de Taine sur les bienfaits sociaux du Christianisme (*Origines de la France contempor.*, *le Régime moderne*, t. II, p. 118-119). — Cf. C[te] de Brémond d'Ars, *La Vertu morale et sociale du Christianisme* (Perrin).

2. Ici encore, les gros livres sont tout à fait inutiles. Un catholique peut arriver à connaître parfaitement sa religion en se bornant aux ouvrages suivants : 1° l'excellent résumé de la *Foi catholique* que vient de publier M. l'abbé Lesêtre (G. Beauchesne) en y joignant le recueil de textes connu sous le nom de *Enchiridion*, de Denzinger (Leipzig, Brockhaus), auquel renvoie presque à chaque page l'ouvrage précédent ; — 2° la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le même auteur (2 vol. Lethielleux) ; — 3° l'*Histoire et l'Église*, de Funck et Hemmer (2 vol. A. Colin), et, si l'on trouve cet ouvrage trop considérable, le petit résumé qu'en a fait M. l'abbé Beurlier (Putois-Cretté) ; — 4° que l'on ajoute, comme livre de lecture, *Le Vatican, les Papes et la civilisation* par MM. Goyau, Pératé et Fabre (Firmin-Didot, un vol. in-4° illust. ou deux vol. in-12). Et c'est tout. Avec le *Nouveau Testament* (édition Fillion, Paris, Letouzey), ces livres lus, relus et médités suffiront largement, s'ils ne donnent le désir d'en lire, après eux, d'autres plus complets et plus étendus.

3. M[gr] Ireland, *L'Église et le siècle*, p. 133.

un travail achevé est une source de bonheur... Nous savons tous comme le temps passe vite quand on est très occupé; les heures pèsent, au contraire, aux mains des paresseux... Si nous, Anglais, avons prospéré comme nation, c'est en grande partie parce que nous sommes des travailleurs acharnés[1]. »

Le particulariste aura donc une vie très remplie, très laborieuse. S'il a encore le choix de sa carrière, il s'orientera de préférence vers les professions usuelles (agriculture, commerce, industrie, colonisation, etc.), vers celles en tout cas qui garantissent entièrement son indépendance personnelle. — Si, ce qui arrivera le plus souvent, son orientation particulariste est postérieure au choix de sa carrière, il se pourra que ses occupations actuelles lui semblent aujourd'hui peu intéressantes, bien fades en même temps que trop assujétissantes. Ce qu'il aura de mieux à faire, sauf de rares exceptions, sera cependant de conserver son métier et de l'exercer de son mieux[2]. Il le fera seulement dans un esprit différent, complètement renouvelé. Quel sera cet esprit?

1° Il cherchera à exceller, à devenir éminent dans sa fonction. Cela ne veut pas dire qu'il se surmènera ni qu'il sacrifiera tout à son avancement; non, mais que, par l'application de son intelligence et l'effort méthodique de sa volonté, il cherchera à exercer sa profession aussi parfaitement que cela est humainement possible et à dominer sa besogne. « Il faut exceller en ce qu'on fait, dit M. Ollé-Laprune. Malheur à qui n'a pas d'ambition! Il y a une ambition belle et nécessaire, celle d'accomplir en perfection tout ce à quoi l'on s'applique[3] ». Et pourtant il ne faut jamais se laisser submerger par le flot des tâches professionnelles : « Quoi que vous fassiez, sachez tenir votre esprit au-dessus de votre ouvrage. Quoi que vous étudiiez, réservez-vous le temps et la force de dominer l'objet de votre étude. Ne vous y épuisez pas.[4] »

1. Cité par E. Demolins, *Supér. des A.-S.*, p. 372. — Cf. notre brochure sur la *Notion de prospérité et de supériorité sociales*, p. 56 et note 1.

2. P. Bureau, *Science sociale*, XXI, p. 115.

3. *Le prix de la vie*, p. 415-416.

4. *Ibid.*, p. 422.

2° Le *repos* est nécessaire à tout homme actif et laborieux. Personne ne travaille plus que les Anglais et personne ne se *repose* ni ne *joue* plus qu'eux. C'est un fait qu'ont noté tous les observateurs[1]. Le dimanche, l'Anglais ne fait littéralement rien. Et, en semaine, avant et après les heures strictement consacrées au travail et pendant lesquelles l'activité est alors intense, l'Anglais s'appartient pleinement : il regagne son *home* et s'y repose auprès de sa famille, à moins qu'il ne se livre à quelque *sport*. Ce goût des exercices physiques est à peu près général, même parmi les hommes les plus sérieux et les plus occupés, et c'est pour nous, Français, un sujet de surprise de lire, dans la biographie des hommes d'État anglais ou américains, que le souci des affaires publiques n'a jamais été un obstacle au sport quotidien du *tennis*, du *golf* ou du *yachting*. Les journaux ne nous annonçaient-ils pas récemment que M. Roosevelt, avant de quitter la présidence, avait offert un lunch aux membres de sa société de tennis ?

C'est un exemple dont nous devons nous inspirer. A travailler trop et surtout continuellement, on s'épuise et l'on ne vit pas d'une vie vraiment humaine. Le repos est nécessaire; il faut renouveler, recréer ses forces : il faut *se récréer*. « J'espère, dit Carnegie, que vous n'oublierez pas l'importance des amusements... C'est une grande erreur de croire que l'homme qui travaille continuellement, gagne la course. Ayez vos distractions. Apprenez à faire une bonne partie de whist ou de dames. Intéressez-vous au base-ball, au criket, aux chevaux, à tout ce qui vous donnera une distraction innocente et vous reposera de votre travail de chaque jour[2]. »

3° Mais, dira-t-on, à prendre ainsi la vie — surtout à une époque de travail et de concurrence comme la nôtre — ne sera-t-on pas vite distancé par ses émules ? ne laissera-t-on pas passer des occasions d'avancement et de progrès ? ne perdra-t-on pas un temps précieux ? Et le temps, c'est de l'argent, *time is money*.

1. V. notamment P. Bureau, *Mon séjour dans une petite ville d'Angleterre* (*Science sociale*, t. X, p. 85 et s.).
2. *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 87.

Cependant nous voyons que, chez les Anglo-Saxons, ces funestes résultats ne se produisent pas ; s'ils se produisaient, les Anglais, gens pratiques, auraient vite fait de renoncer aux usages et aux habitudes qui en seraient la cause. Ils remarquent, au contraire, que les distractions, les jeux sont éminemment favorables au travail et à la production. Ce sera à nous, particularistes, à trouver, à l'imitation de nos modèles, le moyen de produire, en un nombre d'heures restreint, la même ou une plus grande somme de travail que celle que nous produisions autrefois, de façon à nous réserver les heures de repos ou d'exercice qui sont indispensables à une vie normale et saine.

Au reste, deux choses ne doivent pas être perdues de vue :

a. — Sans doute l'argent est nécessaire ; il en faut même une assez grande quantité pour élever une famille nombreuse dans certaines conditions de bien-être et de confort. — Mais il en faut peut-être moins qu'on ne pense si la vie est franchement organisée dans le sens particulariste, c'est-à-dire si les enfants sont élevés dans la pensée très nette qu'ils devront se suffire, sans compter sur la fortune de leurs parents ; si l'on renonce à la représentation mondaine qui entraîne tant de dépenses superflues ; si l'hygiène est pratiquée de façon à assurer à tous une santé robuste et résistante, etc...

Au reste, la richesse ne doit jamais être poursuivie que comme un moyen et non comme une fin. « En tant que but, dit Carnegie, l'acquisition de la richesse est ignoble à l'extrême. Je suppose que vous n'économisez et ne souhaitez la fortune que comme un moyen d'être utile à vos contemporains [1] ». Il y a des choses supérieures à la richesse ; celui qui la poursuit pour elle-même, croit qu'il en est le maître ; il ne tarde pas à en devenir l'esclave : « Les hommes qui luttent pour augmenter leurs richesses déjà grandes, dit encore Carnegie, d'abord sont les maîtres de l'argent qu'ils ont gagné et économisé ; plus tard l'argent est maître d'eux et ils ne peuvent lui échapper [2]. » L'acquisition, plus encore le bon usage d'une grande fortune

1. *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 54.
2. *Ibid.*, p. 100.

est chose difficile et ardue qui ne peut être le fait que d'une minorité[1]. L'immense majorité doit tendre à *avoir de quoi vivre et assurer son indépendance*[2]. La question à résoudre pour cette majorité n'est pas celle de la richesse à millions, mais celle-là simplement d'*un revenu suffisant pour mener une existence modeste, indépendante*[3]. » *La vie simple* reste donc le dernier mot de la sagesse et l'on connaît assez le succès qui fut fait aux États-Unis au livre excellent qui porte ce titre, œuvre du pasteur français, C. Wagner[4].

b. — D'autre part, s'il est incontestable que *la profession* joue, dans la vie d'un chef de famille, un rôle prépondérant ; il n'en est pas moins vrai qu'il ne faut pas tout sacrifier à la carrière, à l'avancement, comme on le croit trop souvent dans le monde des fonctionnaires français : on ne pense qu'à *avancer* à tout prix, à *se faire nommer*, s'il est possible, dans la capitale, sans songer que la vie parisienne est la vie désorganisée, artificielle, étriquée par excellence, tandis que la vie de province, si on le veut bien, peut devenir la vie la plus saine, la plus douce, la moins enfiévrée, la plus recueillie, la plus intime, celle où l'on peut le mieux se développer à tous égards, exercer l'action la plus efficace, élever le plus facilement ses enfants.

De même qu'il y a des choses qui passent avant l'acquisition des richesses, de même, et pour des raisons semblables, il y en a qui passent avant la carrière, et ces choses sont : la bonne organisation de la vie privée, de la famille, la bonne éducation des enfants. Comment pourvoir à cela si l'esprit est accaparé par les préoccupations professionnelles, le souci de l'avancement, le désir des distinctions officielles. « Tout père de famille a deux tâches, a dit un éducateur éprouvé : l'accomplissement de son devoir professionnel et l'éducation de ses enfants ; et s'il me

1. V. dans le même ouvrage le portrait du millionnaire, p. 150-153.
2. *Ibid.*, p. 101.
3. *Ibid.*, p. 143.
4. *La vie simple* (Paris, A. Colin), ouvrage spécialement loué et recommandé par le président Roosevelt, qui est bien cependant le type de l'Américain, *a typical american*, comme disent ses biographes (*Th. Roosevelt*, by C. E. Banks and L. Armstrong, New-York, W. L. Quinn).

fallait établir une hiérarchie, c'est la seconde que je dirais la plus importante[1]. »

E. *Vie familiale.*

Notre particulariste, bien convaincu que la vie de famille est la vie essentielle et fondamentale, lui réservera et lui consacrera le plus de temps qu'il pourra. Il en sentira vivement le charme et la douceur : il y placera son bonheur. C'est qu'en effet la famille est bien la source des joies les plus vraies et les plus pures, de celles qui ne laissent après elles ni regret ni amertume. Dans ce centre intime et réservé, les occasions de se réjouir et de se sentir heureux au contact du bonheur des autres se peuvent multiplier à l'infini : ce seront, par exemple, les anniversaires de naissances, l'anniversaire du mariage des parents qui devrait être la grande réjouissance annuelle de la famille; ce sera le premier jour de l'an, telle ou telle fête locale, comme, en Lorraine, la Saint-Nicolas, si féconde en douces émotions; pour une famille chrétienne, ce seront tous les dimanches, toutes les fêtes de l'Église, en particulier Noël et Pâques. D'une manière plus habituelle, ce seront les récréations prises en commun, les promenades, les excursions, les voyages, les lectures faites en famille, la musique, etc.

Certes, dans toute vie familiale, les préoccupations, les soucis, les peines, les chagrins trouvent leur part; mais si l'on est plusieurs à les supporter et si les cœurs sont unis, combien leur fardeau paraît plus léger! — Et tout cela constitue, pour l'éducation, une atmosphère éminemment favorable : c'est la vie même, avec ses joies et ses tristesses, joies qui épanouissent l'âme et la dilatent, tristesses qui la resserrent, l'étreignent, l'inclinent à la commisération, à l'oubli de soi-même, au sacrifice. Quel milieu plus salutaire pour former la sensibilité et la moralité des enfants[2],

1. G. Bertier, directeur de l'Ecole des Roches, *L'Éducation*, revue d'éducation familiale et scolaire, mars 1909, p. 3. — Ajoutons que le père serait mal fondé à rejeter sur la mère tout le soin de l'éducation : la mère ne saurait y suffire; la collaboration et la haute direction du père y sont absolument indispensables.

2. V. sur *l'Éducation de la sensibilité*, un article de M. Paul Gautier dans la revue *L'Éducation*, n° 2, juin 1909.

leur inspirer l'amour de la famille, le respect des choses sérieuses, réprimer en eux les tendances mauvaises au laisser-aller et à l'égoïsme !

Toujours très soucieux d'une bonne organisation de sa famille, notre particulariste donnera, naturellement aussi, une large part de son temps au soin de ses affaires domestiques, en particulier à l'administration de ses biens. Nous avons ici une tradition à renouer. Il faut voir, dans les livres de M. de Ribbe sur nos anciennes familles françaises[1], avec quelle conscience nos ancêtres géraient leur patrimoine, quelle application ils mettaient à le conserver et à l'augmenter, avec quelle prudente économie ils conduisaient leur *ménage*. Sans doute les temps sont changés : le patrimoine n'est plus tout à fait ce qu'il était jadis ; sa composition est différente ; les valeurs mobilières, à peu près inconnues autrefois, y entrent aujourd'hui pour une large part ; il est moins qu'autrefois un *bien de famille* recueilli par le père qui s'en reconnaît comptable vis-à-vis de sa descendance. Malgré ces changements, les règles essentielles d'une bonne administration subsistent. Il faut et il faudra toujours se rendre un compte exact de ce que l'on possède, de ce que l'on gagne ; connaître le chiffre de son capital et celui de son revenu ; dresser chaque année le budget de ses dépenses et établir ce budget sensiblement plus bas que celui des recettes[2] ; *tenir ses comptes* avec exactitude et régularité[3], gérer sa fortune avec sagesse et précaution[4].

1. Charles de Ribbe, *Les Familles et la Société en France avant la Révolution*, 2 vol. (Mame); *la Vie domestique, ses modèles et ses règles d'après les documents originaux*, 2 vol. (Baltenweck).

2. Carnegie donne ce conseil à des jeunes gens, dans un discours *sur le chemin du succès dans les affaires* : « Prenez note de cette règle essentielle : vos dépenses toujours moindres que vos revenus. » *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 54.

3. Ici nous devons attirer l'attention sur la nécessité d'une bonne *comptabilité domestique*. A défaut de la comptabilité en partie double qui est la seule vraiment scientifique, il faut du moins tenir un registre où les *différents chefs* de recettes et de dépenses (alimentation, chauffage, éclairage, entretien, instruction des enfants, etc.) seront nettement séparés en colonnes distinctes : on trouve à acheter de tels registres tout préparés; il vaut mieux encore les préparer soi-même suivant ses convenances personnelles.

4. Carnegie donne encore ce conseil : « De nos jours, le capital est si mal rémunéré que je vous conseille *beaucoup de prudence dans vos placements*. Ainsi que

Le particulariste ne négligera aucun de ces devoirs; leur accomplissement méthodique lui procurera d'ailleurs de très vives jouissances; il goûtera la satisfaction intime de travailler non seulement pour lui-même, mais dans l'intérêt des siens, dans l'intérêt de cette famille, de cette lignée, dont il est le continuateur responsable.

A cet égard et pour que la famille prenne bien conscience de son individualité, de son passé, de ses traditions, de ce qu'elle se doit à elle-même pour se continuer dignement dans l'avenir, on ne saurait trop recommander la pratique ancienne et excellente du *livre de famille* ou *livre de raison* où se raconte l'histoire des parents et des ancêtres, où se développent les tableaux généalogiques, où s'inscrivent les événements mémorables de la vie courante. Autrefois toute famille bourgeoise, solidement assise, avait à cœur de tenir son livre de raison; en cherchant un peu, bien des familles d'aujourd'hui retrouveraient encore de ces registres vénérables sous la poussière de leurs archives. M. de Ribbe en a publié plusieurs; mieux encore, il a donné des conseils précis pour la rédaction de ces livres[1] : la chose est beaucoup plus facile et plus simple qu'on ne se l'imagine; qu'on essaie et l'on sera vite récompensé de sa peine par l'intérêt qu'on prendra soi-même à ce travail et par celui qu'on y verra prendre à tous les membres de la famille : on peut affirmer qu'il y a là un puissant moyen d'ins-

je l'ai dit à des ouvriers, à des pasteurs, à des professeurs, à des artistes, à des médecins et à tous ceux qui exercent des professions libérales : *Ne placez votre argent dans aucune affaire. Les risques des affaires ne sont pas pour vous.* Achetez d'abord une maison; s'il vous reste de l'argent, achetez-en une autre... ». *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 147. — Sur *l'art de placer et de gérer sa fortune*, tout chef de famille devra lire et étudier l'excellent petit livre qui porte justement ce titre, de M. Paul Leroy-Beaulieu, de l'Institut, professeur au Collège de France (Paris, Delagrave). Les deux meilleurs *journaux financiers* nous paraissent être *l'Économiste français* dirigé par M. Paul Leroy-Beaulieu, et le *Rentier* par M. Neymarck.

1. Ch. de Ribbe, *Le Livre de famille* (Mame). — Les librairies Berger-Levrault, Desclée et Mame ont respectivement publié des registres spéciaux, plus ou moins élégants, destinés à cet usage. — En s'adressant à un papetier et à un relieur, on peut aussi se faire confectionner un registre à sa guise : l'essentiel sera d'avoir de très bon papier et une reliure qui s'impose à la conservation tout à la fois par sa solidité et sa beauté.

pirer aux enfants l'amour de la famille, par où commence, le plus souvent, l'amour de la patrie.

Cela fait, le père de famille aura à cœur de tenir dignement son rôle de *chef de famille* et, bien qu'à notre époque ce mot sonne assez mal, d'exercer réellement *l'autorité* qui convient à un chef.

L'exercice de l'autorité *paternelle* présente aujourd'hui des difficultés particulières; raison de plus pour y réfléchir sérieusement et n'en rien abandonner au hasard. « Il faut se défier de soi quand on a l'autorité, » a dit H. de Tourville[1]. Procéder par voie d'injonctions impératives ne réussit plus. C'est par le conseil, plutôt, par l'affection, le dévouement, l'exemple surtout d'une vie personnelle active, énergique et hautement morale qu'un père acquiert de l'influence sur ses enfants et les entraîne au bien. Il est respecté d'eux dans la mesure où il leur paraît respectable, écouté et obéi dans la mesure où ses ordres et ses avis leur paraissent émaner d'une conscience réfléchie, pondérée, désintéressée.

Néanmoins, — dans bien des circonstances — il y a des décisions à prendre. Il faut le faire virilement. Entre autres une grave question se pose aujourd'hui à tout père désireux de s'orienter dans la voie du particularisme : doit-il faire lui-même *l'éducation* de ses enfants ou la remettre à d'autres mains?

La question est si importante que nous en dirons quelques mots. Pour la résoudre, il semble bien qu'il faille d'abord écarter toute considération d'ordre *purement théorique* : la théorie n'a que faire ici; c'est le résultat seul qu'il faut considérer. Or, le résultat qu'on veut obtenir, c'est une éducation telle que les enfants formés par elle deviennent des *hommes* au meilleur sens du mot, bien armés pour la vie qu'ils auront à vivre, forts, endurants, capables, ne refusant ni le travail ni les responsabilités, d'une vigueur physique assurée, d'un esprit sain, d'une moralité éprouvée.

1. *Science sociale*, XVIII, p. 312.

Voilà le but à atteindre. Toute la question est de savoir si *la famille* en a la possibilité. Consulté sur ce point, H. de Tourville répondait : « *Si* la famille *pourvoit à la formation physique* de l'enfant et lui *fait un milieu mental éclairé*, elle est préférable à tout internat »[1]. Si...! Mais il y a des cas nombreux où la famille est impuissante à assurer à l'enfant une bonne formation physique — par exemple : si elle habite la ville, la grande ville surtout, où les appartements sont étroits, mal aérés, sans jardin ; si les enfants suivant les classes d'un lycée ou d'un collège dont l'horaire est si chargé qu'il ne s'y trouve nulle place où intercaler des exercices de plein air.

Même impuissance, souvent, en ce qui concerne la formation intellectuelle et morale : c'est la surcharge désespérante des programmes universitaires qui ne permet aucune occupation libre (travail manuel, collections, jardinage, etc.), aucune lecture désintéressée, aucune conversation prolongée avec les parents ou des personnes d'expérience ; c'est la désorganisation fréquente de la famille, désorganisation qu'on aurait la bonne volonté de faire cesser, mais qui subsiste, malgré tout effort, par la présence inévitable de certains éléments perturbateurs, peut-être des grands-parents trop faibles ou un entourage trop mondain.

Dans ces cas et dans bien d'autres[2], il est certain que les parents devraient, sans aucun doute possible, se séparer de leurs enfants[3]. La question se pose alors du choix d'un établissement. L'internat dans un lycée de l'Etat ou dans un collège libre établi sur le modèle universitaire ne saurait évidemment convenir : nous ne voyons que les *écoles nouvelles*, comme l'*Ecole des*

1. V. notre brochure sur *H. de Tourville*, p. 77.

2. Par exemple, si les enfants sont particulièrement difficiles et que l'œuvre éducatrice des parents échoue manifestement ; si l'on habite la campagne et qu'il s'agisse de garçons (du moins, après un certain âge) ; si la santé des parents ou de l'un d'eux laisse à désirer au point que l'éducation des enfants puisse en être compromise, etc.

3. Pas trop tôt cependant : sauf exception, vers onze ou douze ans. On remarquera que nous avons ici surtout en vue les *garçons ;* mais, avec quelques atténuations, la solution devrait être la même pour les *filles :* la difficulté est de trouver pour elles des établissements correspondant aux *écoles nouvelles* de garçons.

Roches[1] qui puissent donner aux parents toutes les garanties désirables[2].

Si, par exception, la famille réussissait à remplir toutes les conditions requises, les enfants pourraient être alors gardés à la maison, sauf à leur faire suivre, comme externes, les cours d'un lycée, d'un collège ou d'un autre établissement analogue. Encore est-il probable que le père de famille ne tarderait pas à faire les deux remarques suivantes : la première, c'est que les horaires surchargés du collège avec multiplication des devoirs et des leçons, mettent décidément obstacle à tout effort d'éducation vraiment libérale et élargissante à la maison ; la seconde, c'est que lui, père de famille, n'a pas été suffisamment formé à l'énergie, à l'initiative, à la responsabilité pour y préparer lui-même ses enfants, malgré sa bonne volonté ; que, par suite, quelques années d'école nouvelle ne sauraient que leur être avantageuses et s'imposent par conséquent.

A quelque parti d'ailleurs que s'arrête le père de famille, il faut qu'il demeure bien convaincu que l'éducation de son enfant

1. La grosse objection est l'élévation du prix de la pension. En Allemagne, dans les écoles du même genre, les prix sont, paraît-il, beaucoup moins élevés. Il faut espérer qu'un jour nous aurons en France, comme en Allemagne, des écoles plus facilement abordables aux bourses moyennes. Toutefois nous ferons ici deux remarques importantes : 1° Beaucoup de familles *qui pourraient facilement en faire les frais*, rejettent l'école nouvelle comme trop coûteuse parce qu'elles entendent bien ne rien retrancher, d'autre part, à leur train de vie luxueux et mondain. 2° On ne réfléchit pas assez qu'une excellente éducation est un *capital* et le plus productif qu'on puisse mettre entre les mains d'un enfant. Cela même doit être pris au pied de la lettre : un garçon, auquel on destine une dot de tant, n'aura-t-il pas avantage à recevoir de son père une somme un peu moindre, mais à posséder une formation grâce à laquelle il pourra gagner beaucoup plus? On nous permettra quelques chiffres très simples. Supposons un père de famille qui ait formé le projet de donner à son fils, lors de son mariage, une dot de 100.000 francs. Il se décide à le mettre dans une école nouvelle où il dépense pour lui 3.000 francs par an pendant six ans, soit 18.000 francs, mettons 20.000 francs en chiffres ronds. Défalquons ce qu'il aurait déboursé en le conservant à la maison, au minimum 6.000 francs. L'éducation de son fils, à l'école nouvelle, lui sera revenue finalement à 14.000 francs. Au lieu de 100.000 francs, que ce garçon ne reçoive à son mariage, que 86.000 francs, il sera ainsi privé d'un revenu annuel de 420 francs! Qu'est-ce que cela, s'il est maintenant en mesure de gagner par an plusieurs milliers de francs de plus? Assurément, il ne lui viendra jamais à la pensée de reprocher à son père d'avoir, dans ces conditions, baissé le chiffre de sa dot.

2. Sur l'*Ecole des Roches*, lire : E. Demolins, *L'Education nouvelle* (Firmin-Didot) et le *Journal de L'Ecole des Roches* (ibid.).

doit rester, de loin comme de près, son principal souci et que, s'il ne l'a pas près de lui, il doit du moins suppléer aux inconvénients de l'éloignement (car il y en a) par une correspondance suivie, par des visites fréquentes et, lorsque viennent les vacances, par le sacrifice très large de son temps à cet enfant sur qui l'action directe de la famille doit être d'autant plus affectueuse et intense qu'elle est maintenant plus rare et plus espacée. De loin comme de près le père donnera toute sa sollicitude à l'éducation physique de ses enfants, à leur éducation intellectuelle. Il leur épargnera tout travail excessif et prématuré. Comme il est probable qu'il ne songera pour ses fils à aucune école du gouvernement, il ne tombera pas dans cette erreur, si générale, qui consiste à les faire arriver, le plus jeunes possible, au terme de leurs études [1]. Pourquoi tant les presser? *Natura non facit saltus.* Rien ne vaut le libre épanouissement d'un être bien portant et vigoureux qui produit, en temps opportun, les fruits qui conviennent à sa nature.

Mais c'est de l'éducation morale et religieuse de ses fils, surtout, que le père ne devra jamais se désintéresser. C'est lui qui, le moment venu, et quoi qu'il lui en puisse coûter, devra avoir le courage d'aborder franchement avec eux cette question de la *vie sexuelle* qui ne saurait être éludée et qui, si elle n'est pas résolue par le père, le sera tôt ou tard, de la façon la moins délicate et souvent la plus grossière, par les camarades ou les domestiques [2]. Il faudra que, dans sa famille, l'enfant trouve toujours

1. Il faut, entend-on dire couramment, que l'enfant soit *en avance d'un an* dans chacune de ses classes, car il peut tomber malade et alors... Quel raisonnement! N'est-ce pas justement parce qu'il aura été ainsi pressé, surmené, qu'il courra le risque de perdre sa santé, tandis qu'il l'entretiendra à merveille, au contraire, avec un travail modéré, régulier, approprié à son âge. L'essentiel n'est pas d'arriver vite, mais d'arriver bien. Ce qui manque partout, ce sont les hommes de valeur : un homme de valeur réelle, reconnue, est toujours sûr de réussir dans la vie. V. Carnegie, *L'empire des affaires*, p. 55-57. Cf. H. de Tourville, préface à la *Question ouvrière en Angleterre* de M. P. de Rousiers, p. XVII.

2. Pour se préparer à l'examen et à la solution de cette question, le père de famille ne saurait mieux faire que de lire et de méditer les deux excellents petits livres de Sylvanus Staal : *Ce que tout jeune garçon devrait savoir ; Ce que tout jeune homme devrait savoir* (Fischbacher). Il jugera lui-même du temps et des circonstances les plus favorables pour aborder ce grave sujet, dont on retarde en général

entretenue par les conversations, les lectures, les exemples, une atmosphère de haute moralité, d'autant plus nécessaire que l'éducation qu'on cherchera à lui donner sera plus indépendante et plus émancipatrice.

L'avenir des enfants préoccupera le père particulariste ; mais il se souciera moins de leur laisser une fortune toute faite[1] que de mettre entre leurs mains un solide et puissant instrument de travail. *Le choix de la carrière* prendra donc à ses yeux une importance considérable : il observera attentivement les goûts de ses fils et n'aura garde de les contrarier ; ce n'est pas au père que la profession choisie doit convenir et plaire, mais bien à celui qui doit l'exercer. Il faut aimer son métier pour y réussir. Le père qui fait opposition au libre choix de son fils l'expose à de graves dangers : l'oisiveté et l'inconduite ; que de jeunes gens ne font rien pour avoir été empêchés de suivre leur vocation ! L'important n'est pas d'avoir une profession considérée comme distinguée ou élégante, mais d'en avoir une et de l'exercer honorablement[2].

Les mêmes considérations dirigeront le père de famille en ce qui concerne le *mariage* de ses enfants. Il se gardera de vouloir

l'examen *beaucoup trop loin* : plus l'enfant est jeune et plus ces choses lui paraîtront simples et naturelles. Sans doute il faut apporter ici beaucoup de prudence et de tact et, en règle générale, ne parler de ce sujet *qu'en tête à tête avec un seul enfant* ; vainement s'en effraierait-on : l'enfant se montre profondément reconnaissant de la confiance qu'on lui témoigne et de la franchise dont on use envers lui : il se contente des explications données et, chose digne de remarque, ne pose jamais les questions embarrassantes qu'on pourrait redouter. — Bien entendu, ce que fait le père avec son fils, la mère le fera avec sa fille : elle s'aidera, elle aussi, des livres de S. Staal : *Ce que toute fillette devrait savoir ; Ce que toute jeune fille devrait savoir*. — Pères et mères trouveront encore profit à lire les ouvrages suivants : A. Fonssagrives, *Conseils aux parents et aux maîtres sur l'éducation de la pureté* (Poussielgue) ; E. Lyttelton, *Education de l'enfant, enseignement des lois de la vie, de la naissance et des sexes* (trad. fr., Paris, Barthe) ; D[r] Oker-Blom, *Comment mon oncle le docteur m'instruisit des choses sexuelles* (Fischbacher) ; Jeanne Leroy-Allais, *Comment j'ai instruit mes filles des choses de la maternité* (Maloine) ; Malapert, *La morale sexuelle à l'école*, dans *L'Education*, n° de mars 1909.

1. Carnegie, *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 59 bas. Cf. p. 135-136 ; 157.

2. Pour aider les enfants dans ce choix si difficile, le père de famille pourra lire : G. Hanotaux, *du Choix d'une carrière* (Tallandier) ; de Bettencourt, *Du Choix d'une carrière indépendante* (Poussielgue). Il relira aussi le beau sermon de Bourdaloue sur le *Devoir des pères par rapport à la vocation de leurs enfants* (édit. Garnier, p. 317 et s.).

les marier à sa propre convenance : ce sont eux qui s'engagent et non lui; ce sont eux qui ont à faire leur vie et à l'organiser à leur gré. Il aura su d'ailleurs leur inspirer assez de confiance pour qu'ils viennent lui demander d'eux-mêmes des avis et des conseils, qu'ils sauront d'avance sages et désintéressés. Dans les cas extrêmes, il va de soi que, si ses enfants lui paraissent décidément imprudents et inconsidérés, le père, qui a l'expérience, usera, avec fermeté, du droit que la loi lui accorde, dans de certaines limites, de refuser son consentement [1].

La question de la vie familiale serait insuffisamment traitée si l'on ne disait ici quelques mots au moins des *domestiques* [2]. Il n'est pas de famille qui n'ait à se plaindre de ceux qu'elle emploie, et sans doute il n'est pas de domestique qui n'ait quelque grief contre les familles où il sert ou a servi. Il y a là un état de malaise, de crise, dont il serait trop long de rechercher les causes. Il est du moins naturel que le particulariste s'ingénie à en souffrir le moins possible. Y pourra-t-il réussir? Une des principales difficultés vient de l'instabilité et de l'incapacité à peu près générales du personnel domestique dont il est, dans ces conditions, pour ainsi dire impossible de songer à faire l'éducation [3]. Une solution radicale serait de s'en passer; mais elle est, la plupart du temps, inacceptable. Puisqu'il faut y recourir, du moins cherchera-t-on à en avoir le moins possible et à suppléer à leur service par l'usage de tous les perfectionnements, de toutes les commodités que peuvent nous apporter les inven-

1. Code civil, art. 148 et 151, modifiés par la loi du 21 juin 1907.

2. Sur cette question, V. Jean-Pierre, *Maîtres et serviteurs, la crise du service domestique*, 2 broch. Paris, Gabalda (collection de *l'Action populaire*); Bonniceau-Gesmon, *Domestiques et maîtres* (Lemerre). — H. Saint-Romain, *Maîtres et domestiques* (*Science sociale*, t. III, p. 166 et s.). — J. Lemoine, *L'Émigration bretonne à Paris et aux environs* (*Science sociale*, t. XIV, p. 242 et s.). — J. Cazajeux, *Une question sociale : nos domestiques* (*Réforme sociale*, 1897, 2. 245 et s.). — V. Vincent, *La Domesticité féminine* (*Réf. soc.*, 1901. 2. 510 et s.). — A. des Cilleuls, *La Domesticité féminine dans les grandes villes de France, ibid.*, 1901, 2. 519 et s. — Eug. Rostand, *La Question des Domestiques* (*Journal des Débats*, 11 février 1902, reprod. dans *L'Action par l'initiative privée*, t. III). — Béchaux. *La Maison parisienne et les logements des domestiques* (*Bullet. de la Soc. des habitations à bon marché*. 1903. — D'Azambuja, *La Question des domestiques* (*Quinzaine*, 1er déc. 1903).

3. La plupart des domestiques sont issus de familles communautaires plus ou moins désorganisées.

tions du confort moderne. Un ou deux domestiques pourront ainsi être facilement supprimés par l'établissement du chauffage central, par l'usage de l'électricité et du gaz, l'installation de toilettes avec eau froide, eau chaude et vidange automatique, par une entente avec les fournisseurs qui apporteront à la maison tout ce qui est nécessaire à la vie, par les achats dans les grands magasins, par des arrangements avec des spécialistes qui viendront, certains jours déterminés, faire la lessive, le débarras, le raccommodage, etc. Pour les domestiques indispensables, il faudra se résoudre à les payer plus cher, à les bien loger, les bien nourrir, les traiter avec égards et bonté, exiger que les enfants leur parlent poliment et ne leur créent pas, à chaque instant, par leur négligence, des travaux supplémentaires, leur laisser une certaine liberté, leur donner des ordres très précis, avec des emplois du temps adroitement combinés, surtout faire beaucoup par soi-même, payer de sa personne et donner en tout l'exemple du travail et de l'activité. Cela fait, il n'est pas encore certain que tout marchera à souhait : les choses iront cependant le moins mal possible et il faudra prendre son parti de ce demi-résultat [1].

F. *Vie sociale.*

Il apparaît déjà, sans qu'il soit besoin d'autres développements, que celui qui organise ainsi sa vie privée, celle des siens et l'éducation de ses enfants, remplit un fort beau rôle social et, sans contredit, le plus important de ceux qui incombent à tout homme vivant en ce monde. Est-ce à dire qu'il devra rester ainsi confiné dans sa propre famille et réserver toutes ses pensées et tous ses actes pour le cercle étroit de son entourage immédiat?

Il faut distinguer. Tant que ses affaires domestiques ne seront pas établies sur le pied qui convient en vue d'une bonne et saine

1. Il nous manque un bon répertoire de toutes les maisons d'éducation et de placement, en France et à l'étranger, grâce auxquelles on pourrait peut-être se procurer des domestiques mieux préparés à leurs fonctions. On trouvera cependant quelques indications dans : Louis Frank, *L'Education domestique des jeunes filles* (Larousse).

organisation de la vie privée, il ne se laissera détourner de ce soin par aucun autre; ou, tout au moins, celui-là se tiendra toujours au premier plan et les autres lui seront, de parti pris, subordonnés.

Mais peu à peu, au fur et à mesure que sa vie privée, mieux assise, lui laissera de plus nombreux et de plus longs loisirs, il élargira l'horizon de ses préoccupations sociales. Il songera d'abord à ceux avec lesquels le mettent en relations ses travaux professionnels[1], car, parmi les hommes qui constituent le *prochain*, ce sont assurément ceux-là, après la famille, qui sont ses plus *proches*. S'il est industriel, c'est à ses ouvriers qu'ira sa première pensée pour étudier les meilleurs moyens de leur venir en aide, de les élever, et, ces moyens trouvés, pour en assurer la réalisation. S'il est commerçant, ce seront ses employés; s'il est agriculteur, ce seront ses ouvriers de culture, ses fermiers, ses métayers; s'il est professeur, ce seront ses élèves auxquels il s'intéressera pour leur faire tout le bien possible à la manière particulariste, c'est-à-dire en favorisant et en facilitant leur développement personnel et leur élévation sociale. Il n'y a, pour ainsi dire, aucune profession qui ne permette ainsi de s'occuper du prochain, et de le faire d'une manière d'autant plus efficace qu'on est plus régulièrement en contact avec lui, qu'on le connaît mieux et qu'on est mieux connu de lui.

Quant aux autres œuvres sociales, elles seront plutôt le fait de ceux qui n'auront pas de profession proprement dite ou de ceux que, par exception, leur profession ne mettrait pas à même d'exercer le patronage fécond dont nous venons de parler. Pour ces œuvres il faudra d'ailleurs se reporter à ce que nous en avons dit plus haut[2] : les choisir avec soin parmi celles qui sont le plus engagées dans l'orientation particulariste et, parmi celles-là, en adopter un petit nombre, une seule peut-

1. On ne perdra pas de vue l'importance sociale du *devoir d'état* accompli avec conscience et dans sa perfection. A ce sujet, on relira avec profit le sermon de Bourdaloue sur le *Devoir d'état et les moyens de s'y perfectionner* (édition Garnier, p. 376 et s.).

2. P. 68-70.

être, dont on s'occupe avec zèle et à fond[1]. De cœur adhérer au bien partout où il se fait et sous quelque forme qu'il se fasse, mais se donner effectivement à une seule œuvre qu'on fait sienne et dont on veut le succès, voilà, semble-t-il, une ligne de conduite prudente et recommandable entre toutes : *Non omnia possumus omnes.*

Mais cela encore touche à la vie privée, à celle des autres tout au moins. Le particulariste se désintéressera-t-il de la *vie publique* et, pour tout dire, de la *politique*[2]? Il est incontestable que les chefs de famille anglo-saxons (particularistes authentiques) s'occupent assez peu de politique et que les choses n'en vont pas moins bien pour cela dans leur pays[3]. Cela se comprend : la politique est fort absorbante et celui qui s'y livre est vite obligé de négliger ses propres affaires domestiques et professionnelles; les passions qu'elle suscite, les agitations qu'elle soulève sont désorganisatrices de toute vie de famille profonde et régulière. La vie politique ne peut être que l'exception : elle devrait être réservée à ceux qui s'y sentent portés par une vocation très nette, y sont préparés par une éducation appropriée et sont en mesure de s'y consacrer, soit parce qu'ils ont déjà pourvu à l'établissement des leurs, soit parce qu'ils sont célibataires ou sans enfants et qu'ils possèdent d'ailleurs une situation indépendante qui leur en laisse le temps et la facilité. Dans ce cas, il y aurait encore, semble-t-il, un ordre à suivre : il faudrait s'occuper d'abord des affaires de la cité, de la commune, ce qui serait un apprentissage excellent au maniement plus difficile et plus délicat des affaires du département et surtout de l'État[4].

1. Sur l'avantage qu'il y a à s'engager à fond dans une œuvre bien déterminée. V. Ollé-Laprune. *Le Prix de la vie*, p. 426-428. Cf. p. 399.

2. Nous savons très bien qu'il n'y a pas identité nécessaire entre ces deux termes : « *Vie publique* » et « *Politique* »; mais nous savons aussi qu'en fait, il est impossible, en France, de participer à la vie publique sans se jeter dans la mêlée des partis.

3. V. P. de Rousiers, *La Vie américaine*, t. II. chap. VII : *La Vie politique*, p. 180 et s.

4. « Les conseils municipaux sont l'école primaire du régime représentatif. » E. de Laveleye, cité par E. Demolins, *Comment la route crée le type social*, t. II, p. 226.

Mais autre chose est se mêler de politique active et militante, autre chose faire acte de citoyen et de patriote en s'intéressant aux affaires du pays, en les suivant de près, en éclairant ses votes par une étude attentive des candidats proposés aux choix des électeurs. Avec les réserves que nous avons faites plus haut sur la lecture des journaux, notre particulariste, loin de s'isoler dans sa tour d'ivoire, sera très ouvert à toutes les manifestations de la vie, même politique, dans son pays; il se préoccupera du bon renom, de la dignité et de l'honneur de sa patrie dans le monde; il sera fier de sa qualité de Français et, précisément pour cela, considérera comme un devoir patriotique cette orientation particulariste que la science sociale lui montre comme l'élément essentiel de toute prospérité nationale.

En se comportant ainsi, il aura le sentiment vif qu'il est dans la règle et dans l'ordre, qu'il fait ce qui est à faire, et que ce qu'il fait réussit, lui réussit à lui, à son milieu familial et social et finalement à son pays. Il en résultera pour lui et les siens une intime satisfaction et vraiment le *bonheur*[1], ce bonheur dont la recherche est légitime s'il est vrai, selon la parole de Bossuet, que « tout le but de l'homme soit d'être heureux[2] ».

1. La *Science sociale* a son mot à dire sur la question du bonheur et elle l'a dit. V. E. Demolins, *Quel est l'état social le plus favorable au bonheur* dans : *A quoi tient la Supériorité des Anglo-Saxons*, liv. III, chap. v, p. 345 et s. Cf. d'Azambuja, *La Théorie du bonheur* (Bloud); P. Souriau, *Les Conditions du bonheur* (A. Colin); P. Lescœur, *La Science du bonheur* (Perrin); Cl. Pial, *La morale du bonheur* (Alcan).

2. *Méditations sur l'Evangile*, p. 1.

VIII

ÉCUEILS A ÉVITER

Cette orientation nouvelle qui suppose une mentalité et un mode d'existence le plus souvent opposés à l'état d'esprit et au genre de vie qui furent les nôtres pendant longtemps et restent encore ceux de notre milieu, ne va pas sans de grosses difficultés auxquelles se sont heurtés tous ceux qui ont essayé de réagir contre l'ambiance communautaire. « On est particulariste par la tête, mais communautaire par tous les membres[1]. » Et justement parce qu'on est communautaire, on se sent embarrassé et gêné par une foule d'entraves dont on a toutes les peines du monde à se libérer. On sait, dit E. Demolins « quelle est la ténacité d'une formation sociale : elle saisit l'homme tout entier par le milieu physique, par l'éducation, par toute la série des influences sociales qui agissent dès l'enfance avec une persistance ininterrompue. C'est une chaîne solidement forgée qui vous enlace de mille replis[2] ».

Ce qui est à redouter, c'est que, pour se dégager des étreintes de cette formation communautaire si enveloppante, on ne fasse des gestes excessifs, on ne se livre aux exagérations, aux singularités, aux extravagances dans lesquelles sont trop souvent tentés de tomber les néophytes de toutes les religions et de toutes les doctrines sociales. Comme le *particularisme* est, en

1. E. Demolins, *Mouvement social*, t. I, p. 101.
2. *Un Méridional qui cesse de l'être* (*Science sociale*, t. XII, p. 49).

définitive, emprunté aux Anglais et aux Américains, ce que nous avons ici le plus à éviter, c'est ce qu'on appelle couramment l'*anglomanie* et qu'il serait plus juste d'appeler l'*anglo-saxonnisme*, ou l'*anglo-saxomanie*, c'est-à-dire l'imitation à tort et à travers des Anglo-Saxons.

Il ne faut pas oublier que les Anglo-Saxons ne nous sont pas en tout supérieurs, tant s'en faut, et que, sur bien des points, nous gardons sur eux l'avantage : on ne contestera guère qu'en ce qui concerne la politesse des manières, les usages de la vie sociale et mondaine, le goût, l'élégance, les arts, nous ne l'emportions sur les Anglo-Saxons qui viennent justement chez nous et nous envoient leurs enfants pour nous emprunter quelque chose de cette fleur de civilisation et d'urbanité qui leur manque, ils le sentent eux-mêmes. Certaines qualités solides semblent nous appartenir plus qu'à eux : nos familles, les meilleures du moins, paraissent avoir plus de cohésion, notre esprit de famille semble plus développé ; notre dévouement aux nobles causes, notre désintéressement, notre générosité sont peut-être égalés, mais non dépassés ; l'écrasement des faibles par les forts, l'art de jouer des coudes nous ont toujours inspiré une irrésistible répulsion ; nos femmes sont, dans leur ménage, plus avisées, plus actives, moins dépensières ; elles ont, plus que leurs sœurs d'outre-Manche ou d'outre-mer, l'esprit d'ordre et d'économie. Nos qualités générales d'*épargne* sont partout admirées et Carnegie nous donne, à cet égard, en exemple à ses concitoyens[1].

Nous devons donc avoir conscience de notre propre valeur, et ne jamais consentir à nous rabaisser à nos propres yeux. Gardons précieusement nos avantages. Il n'y aurait rien de plus ridicule, de plus injuste, de plus pernicieux pour un néo-particulariste que de vouloir, sous prétexte d'imitation anglo-saxonne, affecter le mépris des usages mondains, afficher de prétentieux costumes anglais, rompre avec ses relations, négliger ses parents ou ses amis, cesser les visites, se lancer à corps perdu dans les sports, dédaigner l'économie, l'ordre, l'épargne, laisser

1. Sur l'épargne, V. Carnegie, *L'Empire des affaires*, p. 53-54, 99 et tout le chapitre intitulé : *Le devoir d'épargner*, p. 95 et s.

à ses enfants, à ses filles surtout, une liberté excessive [1], prendre parti en tout pour les nouveautés, aller toujours de l'avant, faire fi des traditions, etc. Ce seraient là des fautes certaines. Nous sommes Français, nous sommes fiers de l'être et nous entendons bien le rester. Mais nous voulons être des Français meilleurs, plus forts, plus énergiques, mieux préparés aux initiatives et aux responsabilités. C'est pourquoi, tout en conservant jalousement nos qualités nationales, nous voulons les fortifier, les renforcer, et y joindre, s'il est possible, celles que nous admirons chez les autres et que nous croyons pouvoir, avec profit, surajouter aux nôtres. Aussi maintiendrons-nous soigneusement l'habitude des bonnes manières, de la distinction et de l'élégance, qui n'excluent ni l'énergie ni la force ; nous cultiverons notre goût des belles choses ; de l'art qui nous sauvera de la vulgarité ; de la littérature, de la nôtre en particulier, dont les maîtres ne nous ont guère parlé que d'action et de courage [2]. Nous conserverons pieusement notre belle langue française, nous gardant de l'altérer par des emprunts inutiles aux langues étrangères. Nous serons respectueux de nos *traditions*, sachant qu'on ne peut rien édifier de solide qu'en s'appuyant sur le passé [3]. Nous entretiendrons le culte de nos gloires nationales. « Les peuples qui n'ont pas d'histoire essaient de s'en faire une [4]. » Nous serons patriotes et nous le serons profondément [5]. Nous aimerons notre pays, nos concitoyens, nos amis,

1. On ne saurait, à ce sujet, s'élever trop vivement contre les habitudes de *flirt* que certains parents tolèrent aujourd'hui beaucoup trop facilement.

2. « Car, pour ne rien dire de leurs autres qualités... ce que leurs œuvres à tous nous enseignent, c'est l'*action* ; et leur prose ou leurs vers nous sont des sources d'*énergie*. Ils n'ont pas écrit pour écrire, ni pour réaliser un rêve de beauté solitaire, mais pour agir, et, selon l'expression de l'un d'entre eux, pour travailler au *perfectionnement de la vie civile*. Vous savez s'ils ont réussi ! » Brunetière, *Les Ennemis de l'âme française* (*Discours de combat*, t. I, p. 189).

3. En Angleterre, dit Taine « la génération suivante ne rompt pas avec la précédente ; les réformes se superposent aux institutions, et le présent, appuyé sur le passé, le continue ». *Notes sur l'Angleterre*, p. 169. — Sur le respect de la *tradition*, voir les hautes réflexions d'Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, 50e leçon, t. IV, p. 413 et s. (édit. Schleicher, p. 305 et s.). Cf. Le Play, *Méthode d'observation*, p. 8-11.

4. Brunetière, *les Ennemis de l'âme française* (*op. cit.*, p. 182 et la note).

5. Sur le patriotisme anglais, voir Hamerton, *Français et Anglais*, trad. fr., t. I,

notre famille : sans doute nous vivrons en simple ménage, mais ce ne sera pas une raison pour négliger nos parents, pour nous montrer vis-à-vis d'eux moins prévenants, moins attentifs, pour ne pas, à l'occasion, recueillir à notre foyer l'un d'entre eux s'il est âgé ou infirme... En un mot nous imiterons les Anglais sur les points seulement où ils nous sont vraiment supérieurs et nous les imiterons non parce qu'ils sont Anglais, mais parce que nous observons qu'ils font précisement *ce qui est à faire* et qu'ils nous donnent de cela un exemple concret et vivant. Nous nous pénétrerons de leurs qualités tout en conservant les nôtres. Brunetière remarque que la supériorité des Anglo-Saxons tient surtout « à ce qu'ils sont, toujours et en tout, demeurés des Anglo-Saxons » et que, si nous voulons les imiter jusqu'au bout, nous devons demeurer Français comme ils sont demeurés Anglais et poursuivre notre évolution dans le sens même de nos traditions. « Il ne faut pas essayer, conclut-il, de nous faire une âme *anglo-saxonne; mais des qualités de l'âme anglo-saxonne il faut retenir celles qui peuvent servir à l'enrichissement de l'âme française. On ne se nourrit, on ne profite que de ce que l'on s'assimile ou, si vous l'aimez mieux, que de ce que l'on transforme en sa propre substance*[1]. »

Ainsi seront évitées toutes les exagérations, et, comme il convient, nous serons sages avec modération, *sapere ad sobrietatem*. Ce sera encore la plus juste manière d'imiter les Anglo-Saxons dont les meilleurs, qu'on ne l'oublie pas, sont éminemment prudents, posés, calmes et même conservateurs : loin d'applaudir à toutes les exagérations où versent trop souvent leurs concitoyens, ils savent les critiquer à l'occasion et, par conséquent, arrêter ou entraver les courants qui leur paraissent dangereux : ils critiquent les abus des sports[2], les excès de

p. 75 et s. — et sur le patriotisme américain, Boutmy, *Psychologie du peuple américain*, p. 77 et s. Cf. Anat. Leroy-Beaulieu, *Réforme sociale*, 1905. 1.289.

1. *Les ennemis de l'âme française* (*op. cit.*, p. 183 et 191). Dans ce dernier passage, Brunetière dit : « Une âme *russe* ou une âme *suédoise* » ; il y a même raison de dire : « une âme *anglo-saxonne* » ; nous avons cru pouvoir apporter cette petite modification au texte.

2. Spalding, *Opportunité*, trad. fr., p. 52-53.

l'individualisme, le divorce[1], l'amour exagéré de l'argent, la course au dollar, l'absence de tout esprit d'ordre et d'épargne[2]. Ne soyons pas plus Anglo-Saxons qu'eux-mêmes; imitons-les sur ce point et ne croyons pas que toute tendance, par cela seul qu'elle semble se généraliser, est légitime, socialement bonne, et qu'on la doit favoriser[3]. Revenons-en toujours à notre règle de jugement : au fruit on reconnaît l'arbre.

CONCLUSION

Sous le bénéfice des réserves qui viennent d'être faites, soyons bien persuadés qu'en poursuivant l'orientation particulariste de notre vie, nous serons dans la vérité.

Que nous soyons dans la vérité *sociale*, c'est ce que chacune des pages qui précèdent a essayé de démontrer. Dans tous les groupements de la vie sociale, ce qui manque le plus aujourd'hui, ce qui est partout réclamé, ce sont des *hommes* vraiment dignes de ce nom, c'est-à-dire des hommes capables, énergiques, maîtres d'eux-mêmes, adaptés à leur temps, armés pour la vie, des hommes qui agissent, qui sachent non se plaindre et gémir, mais entreprendre virilement et joyeusement, qui veuillent, non corriger ou restaurer sur des plans périmés, mais créer et édifier sur des modèles nouveaux, pour le présent et pour l'avenir, avec ardeur, confiance et compétence éprouvée. « Ce qui manque, a dit H. de Tourville, ce n'est ni la science, ni l'outillage pour l'action matérielle intellectuelle ou morale : ces deux instruments sont en progrès incessant; ce qui manque, c'est l'*homme,* l'homme qu'il faut avec cette science et avec cet outillage : là est la vraie question, là gît réellement le problème.

1. P. de Rousiers, *La Vie américaine*, t. II, p. 56.

2. Carnegie, *L'Empire des affaires*, trad. franç., *passim*, en particulier le chap. intitulé : *Le devoir d'épargner*, et cette phrase significative : « *En tant que but, l'acquisition de la richesse est ignoble à l'extrême* », p. 34. Cf. p. 99 : « Ce n'est ni le but de l'épargne ni le devoir de l'homme d'acquérir des millions... Entasser des milions, c'est de l'avarice, non de l'épargne. »

3. Théorie qui semble bien être celle de M. Durkheim : *Les Règles de la méthode sociologique*, chap. III, « Distinction du normal et du pathologique ».

C'est la question de l'*homme* qui vient à son tour, après celle du développement des autres puissances naturelles. Une grande œuvre a surgi, mais elle fonctionne mal, et, après s'en être pris à toutes les forces de la nature, après y avoir fait appel, on s'aperçoit que ce qui fait défaut, c'est l'*homme*[1]. »

Or, l'homme naît et se développe au sein de la famille : c'est la famille qui lui donne son empreinte et sa formation essentielle. Si donc la famille est solidement constituée, socialement forte, les hommes qui en seront issus lui emprunteront naturellement les qualités de force et d'énergie qu'ils y auront trouvées et les porteront avec eux dans tous les groupements dont ils feront partie dans la suite. Ainsi une société composée de familles fortes sera elle-même fortement constituée et ne pourra l'être qu'à cette condition. « Puisque la valeur et la force d'une société, a dit H. Spencer, sont basées en dernier ressort sur le caractère des citoyens qui la forment, et puisque l'éducation est le moyen le plus certain d'influer sur leur caractère, il en résulte naturellement que la prospérité de la société est basée sur celle de la famille[2]. » Travailler et donner tous ses soins à une forte organisation de la famille et, par suite, à la formation d'*hommes* vraiment *hommes* est donc, sans hésitation possible, le plus sûr, mieux que cela, l'unique moyen de travailler et d'aboutir à une forte organisation de la société elle-même[3].

Pleinement d'accord avec la vérité sociale, nous ne le sommes pas moins avec la vérité *philosophique*. S'il est une notion certaine, que tous s'accordent à admettre aujourd'hui, c'est bien celle du développement de la *personne humaine*. L'être humain,

1. Préface à la *Question ouvrière en Angleterre* de M. P. de Rousiers, p. XVII. Cf. Les très justes réflexions de Mgr d'Hulst, dans la *Morale de la famille*, note 18, p. 428-430 (Poussielgue).

2. *De l'Education*, trad. franç. (Alcan, in-8°), p. 15.

3. Cf. notre brochure sur la *Notion de prospérité et de supériorité sociales*, chap. IX, p. 53 et s. — Ajoutons cette considération : s'il est, pour notre pays, une question angoissante entre toutes, c'est celle de l'affaiblissement de la *natalité*. Mais n'est-il pas de toute évidence que ce terrible problème national ne peut trouver de solution que dans la *famille fortement organisée?* V. sur ce point le courageux article publié récemment par M. Paul Leroy-Beaulieu (*Journal des Débats* du 4 novembre 1909).

par cela même qu'il a en lui certaines puissances, se doit à lui-même et doit aux autres de les déployer, de les épanouir pour son bien propre et pour celui de la collectivité. C'est un devoir pour lui et c'est aussi un droit; mais c'est un devoir surtout. Aristote disait que l'homme devait être *homme* le plus et le mieux possible, τὸ ἀνθρωπεύεσθαι, ce que Montaigne traduisait ainsi : faire bien l'homme. D'après le philosophe grec, l'homme vraiment homme est celui « chez qui toutes les facultés humaines reçoivent leur complet développement, où la nature humaine s'épanouit tout entière... où toutes les puissances qui sont en lui [se développent] d'une manière vigoureuse, large et riche, qui vit d'une vie pleine, épanouie[1] ».

Les philosophes contemporains ne disent pas autre chose : « Nul ne peut se dispenser de faire son métier d'homme, affirme M. Séailles. Le premier des devoirs est la résistance à la paresse, à l'inertie, l'éveil à la vie morale, le courage d'affronter le problème qu'elle pose, le courage de réfléchir sur ses propres actes, de prendre une décision, d'avoir une volonté... La vie morale est avant tout une vie : elle se définit par l'effort, par le progrès intérieur... Nous voulons être des hommes... Notre premier devoir est de nous créer nous-mêmes, de nous donner l'être, en nous élevant à la dignité de la personne humaine... Nous ne nous élevons à l'être qu'en nous élevant à la liberté, qu'en maîtrisant nos penchants multiples, qu'en subordonnant leur diversité à la logique d'une volonté fidèle à la même pensée. La vie nous apparaît ainsi comme un perpétuel effort pour se conquérir elle-même[2]. »

1. L. Ollé-Laprune, *Essai sur la morale d'Aristote*, p. 53-55. — Cf. notre brochure déjà citée, p. 27-31.

2. *Les affirmations de la conscience moderne ;* édition de l'*Union pour l'action morale*, p. 8, 9, 23, 24, 25 ; édition A. Colin, pp. 120, 121, 133, 134. A noter que le sentiment de la *dignité personnelle* a pris, dans le monde moderne, une importance considérable : « Ce qui est nouveau, dit M. J. Guibert, ce qui est caractéristique de la génération présente, c'est que chaque individu, depuis l'homme de peine jusqu'au moraliste le plus affiné, vit et se détermine sous l'obsession de ce sentiment qu'il est une *personne humaine*, que sa *personnalité* mérite le respect, que toute *personne humaine* est également digne d'égards. » *Le Mouvement chrétien* (Bloud), p. 239.

« Je conçois, dit à son tour M. Ollé-Laprune, *celui qui fait bien l'homme* comme vivant d'une vie intense et proportionnée d'abord, déployant, développant les puissances humaines, toutes, mais chacune en son rang et selon la mesure qui convient; et, quand il est ainsi lui-même d'une façon complète, agissant autour de lui, menant les choses et, quand il le faut, les hommes même, en la manière qui lui est possible, tirant des événements et de ses ressources propres le meilleur parti, faisant de la matière que sa nature et les circonstances lui fournissent l'œuvre la plus belle, suscitant par son action d'autres actions, énergiques et fécondes comme la sienne, suscitant des hommes parce qu'il sait être homme lui-même, et faisant tout cela avec le sentiment vif, que dis-je? avec la conscience claire que c'est faire ce qui convient, car c'est faire honneur à sa nature d'homme[1]. »

Mais pour tirer ainsi de notre nature d'homme tout ce que comporte son essence, pour faire notre métier d'homme et le faire de la manière qui convient au temps et au pays dans lesquels nous vivons, il n'y a qu'un moyen suggéré et fourni par la science sociale, c'est d'organiser notre vie suivant la forme *particulariste*. Cela nous le savons maintenant de science certaine, et, le sachant, nous le devons faire. « C'est une obligation, dit Emerson, de réaliser tout ce que l'on connaît et d'honorer toute vérité par l'usage[2]. »

Gabriel MELIN.

1. *Le Prix de la vie*, pp. 71-72. — Cf. Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, pp. 11-13.

2. « To realise all what we know... to honour every truth by use », cité par M. Dugard, *La Société américaine*, pp. 276-277.

L'Administrateur-Gérant : Léon GANGLOFF.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

FÉVRIER 1910 — 66e LIVRAISON.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE
DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Nouveaux membres. — Les réunions mensuelles. — Les grands sauts sur skis à Holmenkollen (Norvège), par Louis ARQUÉ. — Bibliographie. — Livres reçus.

NOUVEAUX MEMBRES

Mlle Anastasie DE WESSOLKINE, rue Vinogradnaya, 183. Kieff (Russie), présentée, par M. Paul de Rousiers.

M. LEFRANÇOIS, 29, boulevard Gambetta, Evreux (Eure), présenté par le même.

LES RÉUNIONS MENSUELLES

La prochaine réunion.

Notre prochaine réunion aura lieu le *vendredi 25 février, à 3 heures 3/4*, à l'Hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, 28 (près la place Saint-Michel). La communication sera faite par M. Ph. Champault, et aura pour sujet : *Un nouveau classement des types familiaux d'après la formation de l'aptitude à se tirer d'affaire.*

La réunion de mars ne pouvant avoir lieu à cause des fêtes de Pâques, la réunion suivante sera celle du mois d'avril.

Compte rendu de la séance de janvier.

M. Paul DESCAMPS, après avoir rappelé que la Nomenclature a été inventée pour l'analyse des faits sociaux recueillis par l'observation directe des sociétés humaines, constate que cet instrument merveilleux peut également servir à l'analyse des faits sociaux contenus dans une œuvre littéraire. Mais, dans ce dernier cas, on ne peut tirer des conclusions que si ces faits sociaux sont bien liés entre eux d'une façon cohérente.

C'est le cas des contes arabes recueillis sous le nom de *Mille et une Nuits*, et dont l'analyse permet de reconstituer un certain état social particulier, celui d'une fraction des populations musulmanes du Moyen Age.

En faisant l'analyse de ces contes, on trouve des faits dans tous les casiers de la Nomenclature, et non pas seulement dans celui du Mode d'existence, comme dans nos romans actuels. Et pourtant on a qualifié les *Mille et une Nuits* d'œuvre de pure imagination! Et pour montrer la haute valeur sociale des contes arabes, M. Descamps s'attache particulièrement à résumer les faits relatifs au Travail, en suivant l'ordre de la Nomenclature.

En Occident, lorsqu'on parle des Arabes, on a immédiatement devant les yeux le Désert, l'Art pastoral nomade et la Famille patriarcale. Les *Mille et une Nuits* nous montrent des Arabes tout différents. Ce sont des urbains qui ne connaissent le Désert que par la nécessité où ils sont de le traverser pour commercer avec les autres pays ; — qui ne connaissent les Nomades que parce leurs caravanes sont dirigées par des chameliers ou pillées par des cavaliers ; — et dont la famille est instable ou tout au moins très ébranlée.

La cause de tout cela est la commercialisation de toutes les branches de la production : le pêcheur va vendre son poisson ; — les jardiniers viennent vendre leurs fruits au marché ; — les paysans sont les tenanciers de commerçants enrichis, et vendent le surplus de leur récolte ; — les bûcherons viennent vendre au marché le bois qu'ils ont coupé dans

la forêt voisine : — les artisans sont en même temps de petits boutiquiers qui exposent aux passants les produits de leur fabrication ou qui travaillent pour le compte de grands négociants-exportateurs.

Tout, en somme, aboutit au commerce et c'est le commerce qui est le grand moyen d'enrichissement, principalement le commerce d'exportation et d'importation avec les pays neufs, les îles et les côtes de l'océan Indien. On peut suivre pas à pas le double courant commercial qui existe entre ces pays et les cités du monde musulman : Bagdad, Bassora, Mossoul, Damas, Le Caire, etc.

Il y a une classe spéciale de négociants, en train de s'enrichir promptement, qui assure ces échanges, en voyageant personnellement, accompagnant les marchandises à l'aller et au retour, et payant un prix fixé aux entrepreneurs de transport (caravaniers ou armateurs).

Les marchandises sont échangées dans les marchés par l'intermédiaire de courtiers, et passent alors entre les mains des riches négociants-propriétaires qui les emmagasinent, et les revendent au jour le jour aux petits boutiquiers dépourvus de capitaux qui les écoulent au détail dans les *bazars*[1].

L'organisation sociale dominante semble être celle du *clan commercial* : les ouvriers sont endettés envers les chefs de fabrique collective pour lesquels ils travaillent ; de même les boutiquiers sont endettés envers les gros négociants-propriétaires dans les magasins desquels ils vont s'approvisionner chaque jour. Ces dettes ne sont jamais remboursées, et ne sont que la matérialisation des liens permanents qui existent dans les engagements du travail ou dans les rapports commerciaux.

Nulle part, le grand atelier apparaît si ce n'est dans les transports maritimes, et alors le système des engagements forcés se resserre et devient l'esclavage. Chose curieuse, les propriétaires de navires, qui sont des commerçants enrichis, habitent, non pas des ports de mer, mais les grandes cités de l'intérieur, Bagdad, par exemple.

1. On appelle *bazar*, en Orient, un ensemble de petites rues contenant les petites échoppes des boutiquiers et des artisans.

En terminant, M. Descamps dit quelques mots des génies et des fées, qui sont souvent mis en scène dans les *Mille et une Nuits*, et qui sont les représentants d'un état social un peu différent, basé sur le *matriarcat* : les génies sont constamment absents pour piller les caravanes ou les protéger, tandis que les fées habitent dans les rochers, gardant les trésors accumulés dans les cavernes ; elles ont un mode d'existence très luxueux, et sont servies par de nombreux esclaves.

M. Gautier, qui a habité pendant quelques années dans les îles Comores, dit que l'on peut, à l'heure actuelle encore, retrouver dans l'océan Indien tous les types décrits par M. Descamps. Toutefois, les matelots sont bien de la classe des esclaves particuliers du propriétaire de navire, lequel les paie surtout en nature (nourriture, etc.).

M. Blanchon rappelle que, dans les *Mille et une Nuits*, la chasse est, ou bien un amusement de grand seigneur (chasse à courre), ou bien est une annexe du commerce (chasse à l'éléphant pour l'ivoire). Dans les contes arabes, l'amour forme moins souvent la trame du récit que dans les romans occidentaux ; les sentiments dominants des personnages paraissent être surtout la cupidité et la curiosité. M. Blanchon se demande pourquoi il y est moins question de guerres.

M. Descamps pense que l'état social des *Mille et une Nuits* est peu guerrier, comme celui de toutes les cités commerçantes. Les guerriers se recrutent ailleurs : ce sont des mercenaires turcs ou autres. La guerre n'intéresse que par ses résultats, et non par les hauts faits auxquels elle donne lieu.

LES GRANDS SAUTS SUR SKIS A HOLMENKOLLEN (NORVÈGE)

Le jour des fameux concours de grands sauts sur skis[1] à Holmenkollen, le jour de

1. Inventés autrefois par les paysans de diverses provinces, et notamment du Telemarken, les *skis* furent d'abord un instrument d'utilité, servant aux Norvégiens à se déplacer plus vite et plus commodé

gloire est arrivé. Les traineaux se suivent à la queue leu leu sur les routes accédant à la haute colline. C'est une vraie procession, qui me fait songer à celle des voitures de Bayreuth, lorsqu'elles gravissent à la file indienne l'éminence sur laquelle se dresse le *Bühnenfestspielhaus*. Mais quelle différence de paysage et de sentiments !

Les tramways sont envahis. A l'embarcadère de Majorstuen, où l'on quitte les tramways urbains de Christiania pour prendre ceux qui desservent la montagne, la foule des partants, tréfilée par des barrières, s'allonge en un interminable ruban.

Enfin beaucoup de gens se sont levés très tôt et s'en sont allés à pied ou sur skis. Un grand nombre de ces piétons portent sur le dos un sac de provisions. Ils sont alertes et allègres. Gais surtout sont les enfants et les adolescents, et, encore plus que les garçons, les filles ; quelques-unes ont le haut bonnet national, avec sa broderie multicolore ; ces « petites Norvèges » aux cheveux blonds et aux joues roses montent d'un pas courageux à Holmenkollen pour avoir le bonheur d'admirer tout à l'heure les « grands sauts sur skis » ; avides de mouvement et de grands espaces, curieuses du spectacle des beaux sangs-froids et des tranquilles hardiesses, elles incarnent en ce moment quelques-uns des sentiments vifs de la race, telle que l'a faite la rencontre de son effort avec le singulier milieu géographique où elle a dû se développer.

Aux approches d'Holmenkollen, l'on est sollicité par de petits marchands qui vous offrent des bananes, des oranges et d'autres comestibles. Il y a aussi quelques distributeurs de prospectus, et les feuillets colorés, en tombant sur la neige, la pavoisent.

Me voici sur le lieu solennel où va se disputer l'épreuve. Après avoir franchi les barrages, j'aperçois l'arène, et suis frappé par la belle étrangeté du coup d'œil. La pente couverte de neige, longue de 150 mètres, descend en formant un angle de 45 degrés environ avec l'horizontale. De chaque côté, sont élevées des tribunes improvisées, qui s'étagent de telle sorte que les meilleures places sont près du haut, face à l'endroit de la piste où les sauteurs prendront leur élan. Au bas de la pente, là où le sauteur tombera, un vaste espace circulaire est ménagé (et ce n'est autre chose qu'un étang gelé !), autour duquel se dressent des gradins en amphithéâtre, sur lesquels le public trouve des places à prix modérés. A l'extérieur de l'enceinte, se groupera la multitude des spectateurs non payants.

Vers le haut de la pente et au niveau où se trouvent les premières loges, une chose attire le regard : le *tremplin* à surface horizontale, façonné de bois et de neige tassée, sur lequel le sauteur, arrivant du sommet extrême en glissant sur skis, viendra rebondir et s'élancer dans le vide. Puis l'on se prend à considérer la loge royale, fort simple, ornée seulement de quelques attributs ; des associations d'idées imprévues assiègent l'esprit : cette pente raide, ce tremplin du haut duquel des hommes vont se précipiter, cette loge de roi..... en vérité, l'on rêve malgré soi de quelque tyran capricieux, d'un Néron aux fantaisies cruelles, qui aurait fait planter là son trône pour assister à la mort théâtrale de malheureux prisonniers, de gladiateurs sacrifiés... Les tentures rouge écarlate qui recouvrent par devant les planches des tribunes improvisées contribuent par leur couleur barbare à fortifier ce cauchemar. Dans l'air diaphane de la montagne, ce rouge sanglant prend une farouche intensité. Et il contraste crûment avec les autres couleurs du tableau : l'aveuglante blancheur de la neige, le vert funèbre des sapins, et le gris bleuté du ciel.

A tous les niveaux de la pente glacée, des membres des Sociétés sportives, parés de leurs insignes, et montés sur skis, s'occupent à aplanir la surface neigeuse ; pour cela, ils se livrent à un piétinement régulier, au moyen de leurs skis frappant

ment en glissant sur les plateaux montagneux couverts de neige et de glace. La pratique du *ski*, tout en continuant de répondre à un besoin sur plusieurs points du territoire, est ensuite devenue un jeu et un grand sport national.

parallèlement la grande nappe blanche. Un énorme chien noir, appartenant à je ne sais qui, s'est assis sur son derrière au beau milieu de la piste, et semble surveiller gravement ces préparatifs.

Les tribunes de droite, destinées à recevoir les adhérents des sociétés et leurs familles, se garnissent rapidement. Celles de gauche sont encore vides pour la plupart. Craignant de manquer le spectacle, je suis arrivé trop tôt. Et déjà je me ressens du froid terrible, contre les inconvénients duquel on m'avait mis en garde, mais que je ne me figurais pas devoir être aussi mordant. Mes jambes deviennent de plomb et je sens ma poitrine se glacer. Des gens font leur entrée, munis de grosses couvertures. D'autres ont d'énormes chaussons en paillasson, de sorte qu'ils paraissent avoir de monstrueux pieds de goutteux. Sur les pauvres tribunes construites à la diable et rappelant les estrades des orchestres du 14 juillet dans les faubourgs de Paris, le froid pèse de plus en plus lourdement. Mais la vision du cirque est tellement singulière, tellement « prenante » que l'on sent en soi grandir la curiosité en même temps que sourdre des sources de vie et de chaleur inconnues.

Peu à peu les spectateurs prennent leurs places. Sur la piste, quelques sauteurs font des essais. Mon étonnement est extrême lorsque, pour la première fois de ma vie, je vois s'élancer du tremplin le bizarre oiseau humain, l'étrange échassier aux jambes terminées en skis. Le malheureux va rouler et cabrioler sur la glace au bas de la pente. Il se relève sans donner signe de dégât corporel. D'autres tombent encore. Tous se ramassent sans laisser voir trace d'émotion. Mais un sauteur parvient à tomber, droit sur ses pieds et il accomplit, selon l'usage, une évolution finale le long des gradins en amphithéâtre. Des acclamations partent de la foule. Le public est tout joyeux de voir que les sauteurs ont enfin, si je puis dire, « rectifié leur tir ».

Cependant les derniers spectateurs arrivent. La loge diplomatique s'est remplie d'élégances. Le roi Haakon et ses frères, les princes de Danemark, pénètrent dans la loge royale. Le capitaine commandant les jeux invite l'immense assemblée à pousser les neuf hourras traditionnels. Les 40.000 spectateurs s'exclament tout d'une voix. Le cauchemar de tout à l'heure est dissipé. Nous n'avons pas devant nous Néron venant assister à des jeux sanglants, mais un roi qui tient à donner par sa présence la consécration suprême au grand sport national.

Alors, les grands sauts commencent — fantastique vision ! Plus de 250 sauteurs se sont fait inscrire. Chacun porte sur la poitrine son numéro, en énormes caractères. Le public a en mains des programmes qui indiquent les noms, les âges et les lieux d'origine. Une grêle trompette, retentissant sur la hauteur, appelle chaque concurrent à son tour. L'homme arrive du sommet à toute allure, s'enlève sur le tremplin, et plane. Les bras girent comme des roues. Puis le sauteur tombe dans la partie inférieure et horizontale de la piste — parfois, grâce au réglage savant de sa position initiale et de son élan, ainsi qu'à l'effort héroïque de ses jarrets, debout, tout droit, vainqueur (et alors ce sont des clameurs salutatrices pendant qu'il accomplit le circuit final devant les gradins), — parfois, à la suite d'un mauvais départ, d'une défaillance de force, ou d'une fâcheuse rencontre de terrain, sur le flanc, sur le dos ou sur la tête (et alors règne un silence mi-désappointé, mi-compatissant, ou bien, si la chute est vraiment trop cocasse, courent des rires discrets).

La maigre trompette admonitrice perce toujours l'air froid, et, sans cesse, de la profondeur féconde, il en jaillit, des sauteurs intrépides, qui viennent rebondir sur le grand tremplin. A toute vitesse de leurs skis, ils roulent de la hauteur, et déjà le public, haletant, les voit sur le bord du tremplin, prêts à lâcher terre. Ils se manifestent brusquement, comme des apparitions, comme le Chasseur Noir du *Freischütz*. Mais eux ne restent pas sur la roche. A peine sont-ils dessus qu'ils s'élancent.

L'animation de la multitude est superbe. Sur les franches couleurs de fond : écar-

late sanguinaire des tribunes, vert tragique des sapins, blanc éblouissant de la neige, bleu cendré du ciel, et dans cette éclatante lumière du Nord, où chaque objet se dessine avec une précision linéaire, les spectateurs détachent nettement leurs milliers de petites silhouettes en général noires, mais çà et là émaillées de ces tons rouge vif et vert cru qui rehaussent la toilette populaire des femmes de Norvège. Et toutes ces têtes regardent passionnément, et toutes ces poitrines acclament.

Cette année, pour la première fois, des étrangers prennent part au concours. Un Allemand de la Bavière du Sud, Biehler, va sauter. Il tombe sur ses pieds d'une manière remarquable. Un grand enthousiasme se déchaîne. La musique joue l'Hymne allemand. Les acclamations roulent dans la vallée.

Voici maintenant le tour de la France. Un jeune guide de Chamonix, Couttet, âgé de 19 ans, arrive au tremplin. Il s'élance avec fougue et retombe droit sur ses pieds. Il a effectué un saut de 25 mètres. Un tonnerre d'applaudissements éclate. L'orchestre attaque la *Marseillaise*. Les skieurs norvégiens serrent la main du Français. Tandis qu'il remonte lentement la pente en longeant le côté droit de la piste, les applaudissements continuent de crépiter. Des tribunes partent des « Hurra! Couttet! » très nourris. Le garçon trapu, aux cheveux noirs et à la figure placide, essuie le feu roulant des ovations avec dignité

Un paysan norvégien du Telemarken, coiffé d'une espèce de bonnet phrygien écarlate, et vêtu d'un costume pittoresque, réalise un saut merveilleux. Lui aussi connaît l'ivresse du triomphe.

Mais, pour ces vainqueurs, que de vaincus! Que de chutes burlesques! Les pieds des malheureux se débattent et exécutent des mouvements désordonnés. Les longs skis tournent furieusement comme des ailes de moulins. Plusieurs fois l'un des skis se brise avec un bruit sec et le morceau cassé vole en l'air. Involontairement l'on frémit en percevant l'écho de cet affreux patatras. L'on croit que c'est l'infortuné sauteur qui vient de se rompre la carcasse. Il n'en est rien. L'homme est tôt relevé. Couvert de neige, il s'ébroue. Et sa bonne face rouge et tranquille ne paraît exprimer que le regret de ne pas avoir mieux réussi.

Toujours il surgit des sauteurs du haut de la colline. Il semble qu'un étrange canon, mis en batterie à l'arrière, vomit sans interruption ces projectiles humains.

Lorsque la piste est trop piétinée, un signe est fait de suspendre les jeux, et aussitôt les membres des Sociétés sportives se remettent à leur besogne d'aplanissement, frappant la neige de leurs skis parallèles.

Pendant ce temps, l'assistance échange des impressions. Quelques jeunes gens prennent des airs avantageux et vont saluer les dames au bord des loges. Les manteaux et toques de fourrure sont très nombreux aux premières places. Mais les costumes de sport sont aussi fort bien portés. Simples et rudes chez le commun des mortels, ils deviennent, chez les élégants, quelque chose de désinvolte, de fier et de coquet. Tous les draps spéciaux, anglais et norvégiens, étalent leurs robustes contextures et leurs nuances où les verts dominent.

Plusieurs hommes, sur la piste, fument des pipes, ce qui contribue à leur réchauffer le visage.

La perçante petite trompette vrille l'air.

Et les hommes-chamois recommencent de bondir. Les chutes se multiplient. C'est pitié que de voir les sauteurs s'effondrer avec fracas, dans un grand claquement de skis entre-choqués et brisés.

Le froid devient mortel. J'ai le sentiment que mes jambes se sont enracinées et que je ne pourrai plus me déprendre quand le moment du départ va venir. Beaucoup de gens, même des plus aguerris, éprouvent les atteintes pénétrantes de l'air glacé et surtout sont gagnés par le froid redoutable qui monte de la terre. En accompagnement au maigre orchestre exécutant des marches, les pieds battent énergiquement le sol pour tâcher de se dégourdir.

Ayant sauté une fois, les 250 concurrents sont appelés à exécuter, selon l'u-

sage, un second saut. A nouveau, dans le même ordre, on les voit rouler du sommet de la colline, prendre leur essor sur le tremplin, et assomptionner glorieusement. On assiste, dans un spectacle éclair, à la rotation des bras, à l'envol des coiffures, à l'effort violent des jarrets, à la tension des volontés d'équilibre, puis à la reprise de contact avec le sol. Et ce sont les triomphales retombées, jambes droites, torse vertical, face victorieuse regardant le public idolâtre. Ou bien ce sont les déviations de ligne, et la détresse des jambes, et l'effondrement des corps sur la glace, dans un tintamarre de skis mis en pièces. L'attention du public est pourtant un peu lasse. Elle ne se réveille qu'au passage des protagonistes. Le paysan du Telemarken, tout pimpant sous son bonnet rouge et dans son costume d'opéra-comique, s'enlève avec une élasticité plus surprenante encore que la première fois. Calme et faraud, il donne l'impression d'une quiétude satisfaite et presque goguenarde. Pour emprunter une expresion à l'argot des courses chevalines, il a l'air d'être « dans un fauteuil ». Et, de le voir si sûr de son affaire, cela procure un vif sentiment d'aise.

La fin des jeux arrive cependant. Alors c'est un ébranlement général. Ceux qui ont des traîneaux les cherchent avec une nervosité un peu anxieuse. Ceux qui n'en ont pas bouclent leurs skis ou secouent leurs jambes, et se mettent en marche. Quelques-uns s'asseoient sur les « lügges », petites banquettes-traîneaux qu'on laisse rouler le long des pentes glacées, en se dirigeant avec une longue perche en guise de gouvernail. Toute cette multitude se presse, et les braves agents de police ont peine à faire dégorger les issues. Sur les routes qui dévalent de l'emplacement de la course, se produit le plus pittoresque encombrement. Les traineaux, collés les uns derrière les autres, ont peine à avancer, sont parfois tout à fait immobilisés, et demeurent englués au milieu de la cohue. Des jeunes filles, peu timides, en profitent pour demander au cocher debout à l'arrière de souffrir qu'elles montent à côté de lui. Les piétons et les skieurs sont d'ailleurs en proie à une animation et à une gaîté insolites. On examine les gens tapis sous les triples couvertures des traîneaux ; on se montre les nez surgissant au-dessous des toques de fourrure enfoncées jusqu'aux oreilles ; volontiers (chose inouïe ici) les plus hardis adresseraient aux voyageurs des interpellations joyeuses.

Comme il y a plusieurs routes qui suivent des directions analogues, comme ces routes s'élèvent et s'abaissent tour à tour à différents niveaux, et comme elles font des courbes imprévues, l'aspect de ce « retour d'Holmenkollen » prend le caractère d'un décor de féerie aux plans innombrables et à la machinerie compliquée. Le bariolage des costumes sportifs et provinciaux, l'humeur enjouée du bon peuple, les vitesses et les trajectoires variables des piétons, des skieurs, des chevaucheurs de « lügges » et des possesseurs de traîneaux, prêtent une vie plus ardente encore à cette multitude, mettent un brassement et une agitation extraordinaires dans ces masses humaines se promouvant ainsi, aux lueurs pourpres du crépuscule, vers Kristiania couchée là-bas dans le brouillard marin au bord du Fjord. Le rite solennel des grands sauts d'Holmenkollen vient d'être célébré selon la liturgie. Une sorte d'exaltation religieuse possède quelques-uns des fidèles répandus en ce moment sur les chemins. Ils sont heureux d'avoir rendu leur culte énergique à Notre-Dame la Neige.

Tout à l'heure, à Christiania, les exhortations du parti « abstinent » seront oubliées de beaucoup de citadins. Il y aura ce soir des ivrognes trébuchant par les rues.

Qu'importe ! Ce sont là les inévitables cendres de toute flamme hardie, de tout feu singulier allumé par l'intrépidité humaine. Entretenons seulement toute vive dans notre mémoire l'image de 40.000 Norvégiens enthousiastes, du grand cirque glacé entouré de bois de sapins vert sombre, des tribunes écarlates étagées sur l'escarpement, du saisissant tremplin posé comme un défi au milieu de la piste blanche, et de l'envoi merveilleux des grands

sauteurs d'Holmenkollen, jaillissant sans fin dans l'air froid en un intarissable feu d'artifice de bravoure et d'audace.

Louis Arqué.

BIBLIOGRAPHIE

Le livre de l'élite rurale, en vente à Lyon : à la *Chronique sociale*, 16, rue du Plat; chez Emmanuel Vitte, 3, place Bellecour, à Lyon, et 14, rue de l'Abbaye, à Paris. — Prix : 1 fr. 50.

La formation de l'élite rurale préoccupe tous les esprits clairvoyants. On l'attend des syndicats des mutualités, des groupes d'étude et autres associations dont le nombre, dans nos communes, se fait chaque jour plus considérable. Mais quelle méthode suivre, quels sujets étudier et comment y pourvoir? Une élite rurale doit avoir des notions d'ensemble sur les problèmes sociaux agricoles et sur les institutions qui y remédient. Or, les documents manquaient, et, avec eux, les données nécessaires à une orientation pratique.

Voici que la *Chronique sociale* répond à ce besoin en publiant un Programme d'études pour les Groupes ruraux, véritable manuel du conférencier agricole, dont les services seront vivement appréciés.

Sous forme de canevas de conférences munis d'abondantes bibliographies, les auteurs envisagent tous les aspects de la vie rurale : *Crise agricole*, *Causes et remèdes*, *Science agricole*, *Vie du cultivateur*, *Association*, *l'Agriculteur et la loi*, *la Préparation à l'action rurale*. Chacun de ces chapitres fait l'objet d'une série de conférences. Des documents annexes : Modèle de règlement, Questionnaires pour enquêtes rurales, Exemples de sujets traités, achèvent de donner à ce volume le caractère pratique qu'on doit trouver dans un livre d'initiation.

Après le Naturalisme (Vers la doctrine littéraire *nouvelle*), par Gaston Sauvebois, 1 vol. 3 fr. 50. Éditions de l'Abbaye, 7, rue Blainville, Paris.

Les écoles littéraires se succèdent avec une rapidité de plus en plus grande : après les classiques, les romantiques, les réalistes, les naturalistes, les symbolistes, et d'autres encore. Aujourd'hui, la surabondance des écoles, après avoir été poussée à son extrême, a fini par dégénérer en une véritable anarchie littéraire. La littérature meurt de son excès de fécondité. Comment en canaliser les forces éparses et contradictoires? où trouver l'unité qui lui rendra la vie?

M. Sauvebois s'est posé cette question et pense que la solution ne peut en être cherchée que sur le terrain social. D'après lui, la nouvelle formule littéraire serait : *un humanisme intellectuel aux conséquences sociales*. Cette formule vaut ce que valent toutes les formules; ce qu'il faut voir, c'est ce qu'il y a derrière. Nous pensons que M. Sauvebois veut dire que la Littérature, pour intéresser, devra s'occuper de choses sociales, et, pour cela, il faut qu'elle tienne compte des données de la science qui étudie les sociétés humaines. C'est alors seulement que la Littérature sera *vraie*.

Nous ne sommes pas qualifiés pour apprécier ce qu'il peut y avoir d'immédiatement réalisable dans cette formule. Nous ne savons pas si beaucoup de jeunes littérateurs de talent sont disposés à entrer dans cette voie, à comprendre tout au moins l'intérêt qu'il y aurait pour eux à s'aventurer sur un terrain non encore battu. Ce que l'on peut dire, c'est que, pour ceux qui seraient décidés à frayer ce chemin nouveau, il serait indispensable d'avoir des connaissances de science sociale. Mais la forme devra se mettre à la hauteur du fond. Il ne suffira pas que le sujet, par sa nature sociale, intéresse tout le monde; il faudra aussi que le style soit clair et à la portée de tout le monde.

Quoi qu'il en soit, on doit en savoir gré à M. Sauvebois, d'avoir franchement posé le problème.

P. Descamps.

LIVRES REÇUS

Manuel social : La législation et les œuvres en Belgique, par A. Vermeersch et A. Müller, avec une préface de Gérard Cooreman, 3e édit. entièrement refondue, 2 vol. in-8°, 15 francs (Félix Alcan, édit., Paris).

Source book for social origins (ethnological materials, psychological standpoint, classified and annotated bibliographies for the interpretation of savage society), by William I. Thomas, 1 vol. $ 4.77 postpaid (The University of Chicago Press, Chicago).

Da critica e sua exacta definição, par Sylvio Roméro, 1 brochure (Imprensa Nacional, Rio de Janeiro).

Histoire d'Haïti (édition spéciale à l'usage des adultes et des gens du monde), 2e partie, I, *Les Insurrections*, par Auguste Magloire, 1 vol. (Imprimerie-librairie du *Matin*, Port-au-Prince).

L'exode rural et le retour aux champs, par E. Vandervelde, 1 vol. in-8° carré (Bibliothèque générale des Sciences sociales), cartonné à l'anglaise, 6 fr. (F. Alcan, édit.), *Jeanne*, par Marie Lacroix, 1 vol. in-4°, orné de nombreuses gravures, broché, couverture en couleurs, 1 fr.: *franco*, 1 fr. 20 (F. Paillart, édit., Abbeville, et P. Lethielleux, édit., Paris).

Le droit et la sociologie, par Raoul Bruyeilles, 1 vol. in-8° de de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine. 3 fr. 75 (F. Alcan, édit. Paris).

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

QUESTIONS DU JOUR

LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES

PAR

Paul ROUX

LA FLANDRE FRANÇAISE

LES PATRONS DE L'INDUSTRIE TEXTILE

PAR

Paul DESCAMPS

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Février 1910

SOMMAIRE

QUESTIONS DU JOUR

LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES

Il y a déjà longtemps qu'on répète que l'agriculture manque de bras, sans se demander si par hasard elle ne manquerait pas surtout de têtes; mais, depuis quelques années, la dépopulation des campagnes est devenue un sujet de préoccupations plus vives, voire même d'angoisse dans certains milieux. On a beaucoup écrit et beaucoup parlé sur cette question, et ce serait peut-être faire preuve d'esprit et de modestie que de garder sur ce sujet un silence prudent si un des effets les plus remarquables de la méthode de la Science sociale n'était pas de donner à ses adeptes toutes les audaces et toutes les confiances. Il nous semble d'ailleurs qu'en ce qui concerne la dépopulation des campagnes, chacun a apporté sa pierre ou son madrier, mais guère ne s'est-on inquiété de trier ces matériaux et encore moins de construire l'édifice. Nous n'avons pas non plus cette ambition, car un volume suffirait à peine à traiter le vaste sujet qui s'offre à notre étude, mais nous voudrions du moins indiquer un point de vue d'où l'on peut envisager la question de la dépopulation rurale et entrevoir une solution au problème qui se pose aujourd'hui en France.

Car il faut ici se garder de généraliser. L'intensité des lamentations qui frappent nos oreilles pourrait faire croire qu'elles s'élèvent de tous les points du globe. Ce serait là une erreur grossière. Les pays dont les campagnes se dépeuplent peuvent aisément se compter : en France, la population rurale était, en

1846, de 26.650.000 âmes représentant 75 pour 100 de la population totale; en 1901, elle n'était plus que de 18.961.000 âmes, soit 59 pour 100 du total. Dans l'empire d'Allemagne, les ruraux étaient 26.209.000 en 1871, et seulement 25.734.000 en 1900, pendant que les citadins passaient de 14 à 30.000.000. En Belgique, en Angleterre surtout, on peut constater une situation analogue. Mais, dans la plupart des pays, la population rurale est nombreuse, parfois surabondante : sans parler de la Chine, on peut citer la Russie, les États Sud-Slaves, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Hollande. La dépopulation des campagnes est donc un phénomène localisé et qui se manifeste surtout en France par suite de la coexistence de ses deux causes immédiates : *émigration urbaine* et *faible natalité*. En Allemagne, la dépopulation est moins marquée parce qu'une forte natalité vient combler les vides de l'émigration.

De ces deux causes, l'une paraît plutôt d'ordre économique et l'autre d'ordre moral, mais l'une et l'autre dérivent du phénomène d'urbanisation qui caractérise actuellement notre civilisation occidentale. L'accumulation urbaine est une conséquence de la grande industrie et du grand commerce qui, l'une et l'autre, n'ont pu prendre au XIX[e] siècle le développement que l'on sait que grâce à la possibilité d'établir des transports nombreux, rapides et économiques. Mais, si les transports nous apparaissent comme la cause déterminante du fait social d'urbanisation, ils agissent aussi directement en faveur de l'affaiblissement de la natalité et de l'émigration urbaine. C'est ce que nous voudrions indiquer et, pour ne pas rester sur une constatation pessimiste pour notre agriculture, nous montrerons ensuite comment ils peuvent aider à résoudre le problème de main-d'œuvre que soulève la dépopulation des campagnes.

I. — LES TRANSPORTS ET L'URBANISATION.

On comprend aisément comment les transports ont pu influer sur la concentration industrielle. Jadis les usines s'élevaient de

préférence à portée des matières premières ou du combustible, objets lourds, encombrants et de valeur faible. On avait avantage à transformer sur place les produits bruts de façon à n'avoir à transporter que des produits ouvrés de grande valeur sous un faible poids. C'est pourquoi les usines étaient nombreuses, disséminées un peu partout suivant les productions naturelles des lieux, peu importantes puisqu'elles ne pouvaient traiter que les matières premières locales ou consommer que le combustible de la forêt voisine dont le rendement était limité; le personnel ouvrier de chaque entreprise était donc restreint, et il était rare de voir plusieurs usines côte à côte. L'invention de la machine à vapeur et les progrès de la mécanique n'auraient pas modifié cette situation, s'ils ne s'étaient d'abord appliqués aux moyens de transport. C'est la construction des routes et des chemins de fer, c'est l'apparition de la navigation à vapeur qui a permis la concentration industrielle. En présence de tous les problèmes que soulève l'accumulation des ouvriers dans les villes et de toutes les misères qu'entraîne avec elle cette urbanisation à outrance, on est tenté de regretter l'ancien *ordre dispersé* de l'industrie, et on peut avoir l'idée d'essayer de décentraliser l'industrie moderne et de renvoyer ou plutôt de retenir l'ouvrier dans les campagnes. Que cette tentative soit possible pour certaines fabrications, c'est ce qu'on ne saurait nier, grâce à l'utilisation des chutes d'eau et de l'énergie électrique. Mais si les patrons industriels d'autrefois ont abandonné la petite usine rurale pour adopter le grand atelier urbain, c'est pour profiter des avantages économiques que leur offrait la nouvelle organisation des transports; c'est aussi, dans certains cas, pour se rapprocher d'industries connexes qui leur fournissaient des produits ou consommaient les leurs; c'est enfin pour se trouver sur le marché de la main-d'œuvre dont la demande croissait par suite de l'extension des entreprises et dont l'offre était forcément restreinte dans les régions rurales où n'existait qu'une seule petite usine, précisément parce que les chances d'embauchages n'y étaient pas suffisantes pour attirer de nombreux ouvriers. Chacun sait que, pour les vendeurs, les

meilleures foires sont celles où il vient beaucoup d'animaux, car il y vient alors aussi beaucoup d'acheteurs. En augmentant le rayon d'approvisionnement de l'industrie et le champ de ses débouchés, les transports ont rendu la fabrication presque absolument indépendante des conditions du lieu; plus exactement, le facteur naturel dominant est devenu la facilité d'établissement des voies de communication. C'est pourquoi on a vu l'activité économique descendre de la montagne dans la vallée, se concentrer à certains carrefours de voies ferrées ou navigables, et les ports de commerce bien placés s'entourer d'une banlieue d'usines.

Les centres d'attraction de main-d'œuvre sont donc bien moins nombreux qu'autrefois, mais ils sont infiniment plus puissants. Les occasions de travail s'y offrent nombreuses et variées. Il n'est donc pas étonnant que les ouvriers y affluent et d'autant plus nombreux que l'activité y est plus intense. De là, la progression ininterrompue de l'émigration urbaine au cours du XIXe siècle et à notre époque.

Cet exode rural est favorisé très directement par le développement et le perfectionnement des transports. Pour deux sous une lettre va d'un bout de la France à l'autre et jusque dans les hameaux les plus reculés apporter des nouvelles des émigrants, plutôt des émigrés, et dire à ceux qui sont restés que le travail abonde dans les usines ou sur les chantiers et que les salaires sont élevés. Grâce à la poste, le paysan entrevoit la possibilité de quitter son village; grâce au chemin de fer, il réalise facilement et à bon compte cette possibilité. En une nuit et pour 20 ou 30 francs il franchit une distance que son grand-père eût mis un mois à parcourir à pied en dépensant davantage. Il part d'autant plus volontiers que le voyage est facile, qu'il se dit qu'il reviendra quand il voudra, s'il n'est pas satisfait de son sort ou si quelque événement le rappelle au pays. L'émigration apparaît très atténuée du fait de la commodité des voyages; les relations s'entretiennent plus aisément avec la famille dont la poste apporte les lettres, chez laquelle on envoie les enfants pendant les vacances, qui vient même parfois vous visiter dans

la grande ville. Ces faits peuvent être constatés par le premier Parisien venu qui ira se promener dans une grande gare à l'heure du départ ou de l'arrivée des express de la province. Du fait des transports la séparation est moins pénible qu'autrefois, elle est aussi moins complète; il s'ensuit que l'émigration est facilitée et que l'abandon des campagnes s'accentue car, malgré les liens qui subsistent entre l'émigrant et son pays, neuf fois sur dix, le départ est définitif, et, à cause de ces liens mêmes, chaque émigrant attire à lui des parents ou des amis.

Le développement des transports est non seulement un facteur matériel de l'exode rural, mais il en est aussi un facteur moral. Le goût et l'habitude des villégiatures ont pris à notre époque une extension extraordinaire. Ils se sont répandus dans toutes les classes et, vers le mois de juillet, la province voit arriver une nuée de « Parisiens ». Ce ne sont pas seulement les oisifs qui envahissent les villes d'eaux, les touristes qui apparaissent dans nos montagnes, les fonctionnaires qui viennent passer leurs vacances dans leur famille, mais il y a aussi des ouvriers, des commis, des boutiquiers qui reviennent respirer l'air de leur pays natal pendant quelques semaines ou quelques jours. Si le mari ne peut pas abandonner son atelier ou son magasin, il envoie du moins sa femme ou ses enfants. Combien de grand'-mères hébergent aujourd'hui leurs « petits Parisiens » pendant plusieurs mois d'été. La grande ville déborde donc sur la campagne régulièrement chaque année, et elle déborde fort loin grâce au bon marché et à la bonne organisation des transports : on peut dire que la France entière est aujourd'hui recouverte périodiquement par la marée urbaine. Or, que laisse ce flot en se retirant? Un peu d'argent dans la poche des voituriers et dans la caisse des aubergistes, le goût de la toilette dans la tête des jeunes filles, et, partout, des influences destructives de la vie rurale. Je ne prétends pas par là que les urbains soient de vilaines gens, dont le moral et la moralité soient inférieurs à ceux de nos paysans. Non, mais à leur vue et à leur contact beaucoup de ruraux aspirent à aller en ville. Tout d'abord il y a les bourgeois qui remontent leur maison avec les jeunes filles ou les jeunes

gens du pays où ils viennent de villégiaturer; ces domestiques sont perdus pour l'agriculture. Ensuite il y a tous les autres qui. venus à la campagne pour s'y reposer, passent naturellement leurs journées à la pêche ou à la promenade, sans faire œuvre de leurs dix doigts. Ils ont tout à fait raison de faire ce qu'ils font puisqu'ils sont là pour cela, mais, malgré tout, c'est un exemple déplorable qu'ils donnent à leurs parents et à leurs amis. Ceux-ci ne voient pas leur vie de labeur dans la grande ville; ils les voient bien vêtus et munis de quelque argent « se passer du bon temps »; et quand cela? Au moment où le paysan donne son effort le plus long et le plus pénible, lorsque, de l'aube au crépuscule, penché sur la glèbe, il lève sa moisson ou sarcle ses champs. Ces urbains lui apparaissent alors, par contraste, comme des fainéants qui ont la vie facile; il ne réfléchit pas qu'en hiver, lorsque la neige recouvre la terre, souvent pendant de longues semaines, les citadins de l'atelier, du comptoir et du bureau pourraient à leur tour le taxer de fainéantise et admirer la douceur avec laquelle il se laisse vivre. J'ignore si on étudie les fables de La Fontaine à l'école primaire, mais nos jeunes paysans n'ont certainement ni médité ni compris *le Rat de ville et le Rat des champs*, non plus que *le Loup et le Chien*. Il convient d'ailleurs de remarquer qu'à une époque où l'activité économique s'est concentrée dans les villes, il est assez naturel que les ruraux, désireux d'améliorer leur situation, de « faire fortune », y dirigent leurs pas, comme jadis les jeunes gentilshommes allaient à la cour pour s'y pousser dans la voie des honneurs et des bénéfices.

Toujours est-il que le paysan voit de la vie urbaine surtout le côté agréable, facile et attrayant, soit qu'il connaisse des citadins en villégiature, soit que lui-même, pour ses affaires, son plaisir ou son service militaire, ait fait quelque séjour à la ville. C'est aussi par ses avantages que la ville se manifeste à lui dans les conversations des émigrants. Ceux-ci ont du « bagout », ils parlent bien, ce qui en impose toujours un peu au paysan et d'autant plus qu'il est incapable de contrôler leurs dires; ils ont de l'amour-propre et veulent montrer qu'ils ont réussi, aussi

étalent-ils plus volontiers leurs succès que leurs échecs, leurs plaisirs que leurs peines. A travers leurs paroles la vie urbaine apparaît en rose. C'est en beau également qu'elle apparaît au villageois dans les colonnes du journal qui lui parle des fêtes et des divertissements de la cité voisine ou des splendeurs de la grande ville. Traitent-ils d'ailleurs de questions sérieuses, nos journaux ne songent qu'à leurs lecteurs urbains. Tout compte fait, si le chemin de fer vide la campagne au profit de la ville, c'est encore le facteur rural qui va de porte en porte déposer lettres et journaux, qui est l'agent le plus actif de la dépopulation des campagnes.

Car si l'urbanisation agit économiquement, par les transformations du travail et le développement de l'industrie, pour attirer dans les grands centres une nombreuse population ouvrière, elle agit surtout moralement par ses influences multiples et dissimulées pour détourner le paysan du rude labeur des champs et l'hypnotiser par les apparences de vie facile et agréable dans les villes.

La constance du phénomène de l'émigration urbaine prouve bien que le courant migratoire des campagnes vers les villes est conforme aux lois sociales. Les grandes cités industrielles sont, en effet, de grandes dévoreuses d'hommes. Les maladies, les épidémies surtout, y font de grands ravages ; la vie sédentaire de l'atelier ou du bureau affaiblit le tempérament et amène au bout de quelques générations une dégénérescence marquée ; les accidents y sont nombreux, l'alcoolisme y sévit normalement. Tout concourt à y amoindrir l'espèce humaine et à amener son extinction. La vie des champs au contraire, plus saine et plus rude, donne des constitutions plus robustes ; l'absence de soins donnés aux tout jeunes enfants permet aussi à la sélection naturelle de s'exercer impitoyablement. Les campagnes sont le réservoir naturel de la population d'un pays ; son mode d'existence tend à faire du paysan un bon animal capable de perpétuer la race si les influences du dehors ne viennent se mettre à la traverse.

C'est malheureusement ce qui se produit trop souvent : la

facilité des communications permet aujourd'hui aux maladies et aux tares urbaines de se propager dans les campagnes. On a vu certain canton peuplé de tuberculeux que l'Assistance publique avait placés en convalescence dans des familles de paysans au risque de contaminer toute la population : du temps des diligences, cela ne se serait probablement pas produit.

Les causes physiologiques sont, dans l'ensemble, tout à fait négligeables en ce qui concerne la natalité; il en est de même des facteurs économiques. L'abondance des moyens d'existence peut bien favoriser la nuptialité et la fondation de nouveaux foyers — nous avons vérifié le fait en Lunebourg — mais elle est sans influence sur la natalité. Les statistiques sont unanimes à constater que les familles les plus pauvres, souvent les plus misérables, sont celles qui ont le plus d'enfants. Ne possédant rien, elles n'ont pas cette égoïste prévoyance qui se développe avec l'aisance. Tout le monde admet aujourd'hui que la diminution de la natalité en France relève surtout de causes morales. Or, ces influences morales n'étendent leur empire que grâce à la bonne organisation des transports qui propagent facilement dans les campagnes les idées destructives du sentiment religieux et des bonnes mœurs, et qui amènent la désorganisation de la famille.

Si nous passons en revue les peuples à forte natalité, nous pouvons les ranger en deux groupes. Des nations communautaires comme la Russie, la Serbie, la Bulgarie, l'Italie, l'Autriche; des nations particularistes à des degrés divers comme la Scandinavie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande. En France même, les régions où la natalité se maintient à un niveau convenable sont habitées par des quasi-patriarcaux (montagnes du massif Central, des Alpes et des Pyrénées) et par des particularistes (Flandre). La formation sociale n'exerce donc pas d'influence directe sur la natalité; mais il n'en est pas de même des transports. Remarquons que les pays communautaires où la natalité reste élevée sont peu industriels, presque exclusivement agricoles, que les voies de communication y sont rares et incommodes, de sorte que les communautés rurales vivent dans l'isolement. Les individus sont ordinairement illettrés, ce qui les soustrait à l'in-

fluence du journal. Dans ces pays-là, les conditions de vie sont telles que les paysans se trouvent à l'abri des influences de l'urbanisation, laquelle est d'ailleurs faiblement développée. On peut observer, en Italie notamment, que la facilité des transports amène souvent la dissolution des communautés et un affaiblissement relatif de la natalité, compensée par une augmentation de la nuptialité. En France, c'est aussi dans les régions les plus reculées que les vieilles mœurs se sont le mieux conservées et que se rencontrent encore quelques familles nombreuses.

Presque partout la civilisation urbaine a envahi la campagne grâce à la poste et au chemin de fer. Le contact de citadins « esprits forts » a fait croire au paysan qu'il était plus distingué d'abandonner les habitudes et les pratiques religieuses; les fréquents voyages à la ville et la lecture des journaux contribuent aussi à faire baisser la moralité. Les instincts matérialistes qui semblent avoir conquis toute notre société se sont diffusés dans les campagnes par le jeu de tous les ressorts qui mettent le rural en relation avec l'urbain. Il n'est pas jusqu'aux prospectus malthusiens qui ne prennent aujourd'hui le chemin des champs.

Il faut bien reconnaître que si le paysan français subit si facilement l'influence urbaine, s'il est disposé à priori à admirer tout ce qui vient de la ville, la faute en est à sa formation sociale qui, l'ayant privé des appuis de la communauté, ne lui a pas donné les énergies particularistes. Celles-ci pourraient le défendre de la contagion immorale des villes à l'instar des peuples du nord qui, bien que soumis à l'influence persistante des transports, résistent jusqu'ici au virus urbain.

II. — LES TRANSPORTS ET LE TRAVAIL AGRICOLE.

Si la baisse continue de la natalité est pour la France un péril national, la dépopulation des campagnes est un danger économique, car, faute de bras, la terre peut rester en friche, la production agricole diminuer et le pays se ruiner. Nous n'en sommes pas encore là, tout au contraire, car, depuis cinquante ans, la sur-

face emblavée chaque année a certainement augmenté par suite des défrichements et de la suppression partielle de la jachère. Tous les jours ne voit-on pas d'ailleurs, dans certaines provinces, de mauvais bois transformés en champs, et des landes improductives soumises à la charrue. Malgré les lamentations habituelles, le manque de bras n'est donc pas aussi certain qu'on pourrait le croire. Il faut remarquer que le nombre des petits propriétaires est très considérable et, en général, le bien du paysan ne dépasse guère la possibilité de travail d'une famille. Les domaines soumis au fermage ou au métayage sont dans une situation différente, car, les enfants étant moins nombreux qu'autrefois et aussi moins stables au foyer paternel, le fermier ou le métayer doit recourir à la main-d'œuvre salariée : or, il est indéniable que valets de ferme et journaliers sont rares et chers.

La question de la dépopulation des campagnes se résume en définitive dans la crise de la main-d'œuvre agricole. Comment y remédier ? Par les mêmes procédés que l'industrie, c'est-à-dire par le progrès des méthodes et par le recours à la main-d'œuvre extérieure. Le perfectionnement des procédés techniques permet d'obtenir la même production avec un moindre emploi de la main-d'œuvre. Nous avons d'abord des machines comme les faucheuses, moissonneuses, batteuses qui font le travail de plusieurs ouvriers. Or, les transports nous permettent aujourd'hui de nous procurer ces machines facilement et à bon compte, vinssent-elles même d'Amérique. Le chemin de fer qui emmène un ouvrier vers la ville en ramène dix machines. Il y a d'autres instruments comme le semoir, le trieur, etc... qui, sans la main-d'œuvre, permettent, ce qui revient pratiquement au même, d'augmenter le rendement par une plus grande perfection du travail. Les engrais que les cargo-boats nous apportent du Chili ou de Tunisie, contribuent au même résultat. La science agricole, grâce à une utilisation plus rationnelle du sol, arrive presque partout à augmenter la production brute et le profit net de l'agriculture. Or, l'enseignement agricole serait certainement moins répandu si la facilité des communications ne permettait pas la fréquentation des écoles

et les tournées des professeurs d'agriculture. Est-il besoin de rappeler que la spécialisation agricole qui aboutit à des résultats financiers très supérieurs à ceux de la culture intégrale, repose sur des bases commerciales et n'est possible que grâce à la bonne organisation des transports. C'est bien un signe du temps que la Société des agriculteurs de France compte une *section des transports* qui n'est pas la moins utile ni la moins active. Bref, dans l'agriculture moderne comme dans l'industrie, le progrès des méthodes et le perfectionnement de l'outillage tendent à diminuer l'importance relative du facteur main-d'œuvre pour augmenter celle du capital et de l'intelligence. J'ajouterai que le rôle de direction, qui incombe à cette dernière est prépondérant, car, à mesure que le capital d'exploitation et le montant des salaires croissent, c'est-à-dire à mesure que les frais généraux bruts augmentent, la moindre erreur peut mettre l'exploitation en déficit et compromettre non seulement le bien-être du cultivateur, mais les moyens d'existence mêmes des ouvriers qu'il emploie. Seuls d'ailleurs des patrons vraiment *capables,* en donnant à ce mot sa pleine signification sociale, pourront payer des salaires suffisants pour lutter contre les salaires urbains et les attractions variées de la ville. C'est une illusion de vouloir enrayer l'exode rural par le retour à l'ancien mode d'existence du paysan français; le sifflet de la locomotive doit nous avertir de renoncer à cette chimère. L'homme aspire naturellement au mieux matériel, quoiqu'il se trompe quelquefois sur la voie à suivre pour y atteindre; si donc on veut retenir aux champs des hommes qui ont tant de propension à les abandonner et de si grandes facilités pour le faire, il faut pouvoir leur offrir à la campagne, sinon les mêmes avantages, du moins des avantages équivalents à ceux qu'ils espèrent trouver en ville. Il est tels de ces avantages, de ces agréments qu'il faudra peut-être compenser par un supplément de salaire. Le jour où il sera plus facile à l'ouvrier agricole qu'à l'ouvrier urbain de vivre bien tout en réalisant quelques économies, il est à croire que les meilleurs ruraux, les plus intelligents, les plus énergiques. les plus sensés resteront fidèles à la charrue. Une agriculture

vraiment prospère ne manquera pas de bras, mais, pour qu'elle devienne prospère, il faut qu'elle soit menée par des têtes capables.

Ces têtes ont d'ailleurs aujourd'hui largement l'occasion d'exercer leur capacité et leur initiative pour résoudre la question de la main-d'œuvre. Le progrès des méthodes a bien pu augmenter notablement la production, mais il n'a pas, en fait et absolument, diminué le besoin de main-d'œuvre, tout au contraire. Un ouvrier travaille aujourd'hui une moindre étendue de terres qu'autrefois, mais il la travaille mieux et plus souvent. Je crois que le même domaine absorbe actuellement plus de journées de travail que jadis et cela malgré les machines; mais ce qui a changé, c'est la répartition de ces journées de travail, précisément à cause des machines et des progrès techniques. La batteuse a supprimé le travail d'hiver dans les granges; la culture rationnelle intensive, à grandes dépenses d'engrais et de façons, exige que ces façons soient données en temps opportun, et non plus en temps disponible. La récolte doit se faire rapidement pour que les produits aient le maximum de valeur. Il s'ensuit que, sur une ferme moderne, entre des périodes de travail forcé, il y a des périodes de chômage. Le cultivateur ne peut pas entretenir toute l'année tout le personnel qui lui est nécessaire à certains moments et comme la population rurale diminue, il ne trouve plus de journaliers dans son voisinage. C'est d'ailleurs parce que ceux-ci redoutent le chômage qui arrive précisément en hiver, alors que les besoins augmentent, qu'ils sont séduits par la fixité des salaires d'industrie et qu'ils émigrent en ville.

C'est alors que les transports peuvent apporter — et apportent en fait — une solution. Le cultivateur qui ne trouve pas sur place les ouvriers temporaires dont il a besoin les fait venir d'ailleurs, des régions où la population est surabondante. Jadis, en France, la montagne fournissait la plaine de moissonneurs et de faucheurs. Aujourd'hui, nous devons nous adresser à l'étranger : des Espagnols viennent dans le Languedoc, des Italiens dans la vallée du Rhône, les Flamands peuplent pendant

l'été les fermes du Nord et poussent leurs éclaireurs jusqu'en Auvergne, et depuis deux ou trois ans, les fermiers de l'Est font venir des trains entiers de Polonais. Je ne parle pas de l'Argentine où la moisson est faite par des Napolitains, parce que c'est un pays neuf où les campagnes en sont encore à la période de peuplement; mais l'Allemagne connaît les Hollandais et les *sachsengänger* qui viennent de Silésie, de Podolie et de Galicie. En Italie, il se produit des courants très nombreux et très mobiles de migrations internes entre les régions surpeuplées et les pays déserts où règnent la malaria et le latifundium.

On voit que si les transports facilitent l'émigration urbaine et la dépopulation des campagnes, ils permettent aussi aux agriculteurs de combler les vides laissés par les émigrés. Cependant cela ne va pas sans quelques difficultés surtout pour nous, Français, qui devons recourir à des étrangers ignorants de nos mœurs et de notre langue. Cela exige de la part du cultivateur une certaine capacité, parfois même une grande capacité : les fermiers lorrains qui, les premiers, ont eu recours aux Polonais, ont dû s'adresser à des sociétés de Varsovie, conclure avec elles des traités très minutieux, se charger du transport des ouvriers et se plier dans une certaine mesure aux habitudes de ces derniers, au risque de désorganiser leur atelier. Ils ont donc fait preuve d'initiative, d'esprit d'entente et d'association, car un seul cultivateur ne pourrait assumer cette entreprise. Ils doivent aussi s'ingénier à occuper ces émigrants à peu près constamment pendant leur séjour et à des travaux qui paient. On estimera sans doute que les capacités requises aujourd'hui d'un fermier ne sont pas inférieures, en dépit des préjugés, à celles qui sont nécessaires à un préfet ou à un colonel : les connaissances et les aptitudes sont autres, tout simplement.

Si les grands fermiers du Nord et de l'Est résolvent de façon à peu près satisfaisante par l'émigration temporaire la question de la main-d'œuvre, il n'en va plus de même pour le petit cultivateur, le métayer et le fermier-paysan. Celui-ci, livré à ses propres forces, court risque d'être écrasé : s'il a la routine et l'expérience du métier, il n'a pas la science et les capitaux né-

cessaires pour faire subir à la culture l'évolution industrielle qu'imposent les conditions économiques présentes : isolé, il ne peut pas non plus faire appel à la main-d'œuvre étrangère à cause du personnel restreint dont il a besoin. Pour l'observateur superficiel, la petite culture qui doit recourir à des salariés étrangers à la famille, semble condamnée à disparaître, prise entre l'exploitation paysanne et la grande exploitation capitaliste. En réalité ; elle peut se sauver, et il est bon qu'elle se sauve et qu'elle se conserve pour servir de marchepied aux élites qui montent. Elle peut trouver son salut dans l'association, dans le syndicat : plus encore que le paysan, le métayer, le moyen fermier a besoin de son voisin, c'est un fait d'expérience. Il a des charges de salaires que n'a pas le paysan, et il ne dispose pas des ressources financières du grand fermier ; il doit donc trouver en dehors de lui, dans son propriétaire ou dans son syndicat, l'appui dont il a besoin pour intensifier sa culture et la rendre rémunératrice. Il n'y a pas lieu d'insister ici une fois de plus sur l'importance et la nécessité du patronage rural ; mais il faut remarquer qu'en dépit même de ce patronage et sauf le cas de très grandes propriétés, le syndicat reste l'agent nécessaire de l'importation de la main-d'œuvre extérieure. Un syndicat régional présente même cet avantage de pouvoir répartir cette main-d'œuvre temporaire entre les différentes régions, suivant la succession des travaux qui, dépendant des conditions climatériques, ne s'exécutent pas pourtant en même temps; ce système supprime l'inconvénient des chômages intermédiaires. Il faut donc s'attendre à voir les syndicats agricoles utiliser les transports non seulement pour procurer à leurs adhérents des machines, des tourteaux et des engrais, mais aussi pour amener sur le marché local ou régional de la main-d'œuvre recrutée peut-être à l'autre bout de l'Europe.

A notre époque, il ne faut plus s'étonner de rien. Il est peut-être superflu de gémir sur les événements ; à coup sûr, il vaut mieux s'y adapter rapidement pour les dominer et les faire tourner à notre profit. Les agriculteurs en font aujourd'hui l'expérience et il est agréable de constater que, pendant que les pro-

fessionnels des questions sociales parlent, écrivent et se lamentent, les cultivateurs, moins bruyants mais plus avisés, ont déjà trouvé la solution du problème et travaillent à la généraliser.

Pour finir par une moralité, nous ferons observer que le mal est souvent une source de bien : la dépopulation des campagnes et la raréfaction de la main-d'œuvre sont certainement pour notre agriculture une cause de progrès techniques, économiques et sociaux, en ce sens que les capacités des patrons ruraux s'en trouvent augmentées. Enfin, de ce qu'on aperçoit les inconvénients d'une chose, il faut se garder de la maudire, car elle nous réserve souvent des avantages que nous n'avions pas tout d'abord soupçonnés, témoin les transports, source du mal, puis source du bien.

Paul Roux.

LA FLANDRE FRANÇAISE

LES

PATRONS DE L'INDUSTRIE TEXTILE

AVANT-PROPOS

Dans une première étude, nous avons analysé le type social de l'ouvrier de l'industrie textile dans la Flandre française. Pour faire cette analyse, nous avons opéré sur des faits recueillis par des observations personnelles dans les usines, dans les habitations, dans les syndicats et dans les coopératives.

Si notre méthode d'étude n'avait pas progressé depuis Le Play, la tâche serait terminée. Pourtant que de choses encore à élucider, que de questions non résolues! Nous n'avons que des données insuffisantes sur les patrons ainsi que sur leurs auxiliaires. Nous ne savons rien de la question, d'importance vitale cependant, de la lutte commerciale contre les concurrents de l'étranger ou de l'intérieur.

Rien qu'en parcourant rapidement la Nomenclature, nous nous rendons compte immédiatement des vides qui restent à combler : certains casiers n'ont pas du tout été explorés, et d'autres ne l'ont été que très légèrement.

Que savons-nous de la propriété, par exemple? Rien ou presque rien, parce que peu nombreux sont les ouvriers propriétaires ; l'ouvrier a rarement la propriété de sa maison, mais il n'a pas celle de ses outils de travail, ni celle des matières premières

qu'il doit transformer. Nous ne savons donc rien de la transmission des biens, fait social que Le Play jugeait pourtant être primordial, puisqu'il en faisait son critère de classement. Sans doute, l'ouvrier possède un mobilier, quelquefois un peu d'épargne, et exceptionnellement son foyer : tout cela se partage également entre les enfants. Le Play aurait donc rangé la famille flamande dans le genre instable. Tout autres pourtant sont les effets sociaux du partage du mobilier et ceux du partage de l'atelier ! Pour nous rendre compte de la stabilité plus ou moins grande de ce dernier, il nous faut entreprendre l'étude directe des patrons de l'industrie.

La case du Commerce également est restée presque vide. L'étude de la classe ouvrière nous a révélé l'existence de coopératives, et leur mode de fonctionnement, mais nous ignorons tout des organismes qui s'occupent du commerce des laines, des lins, des cotons, des tissus, sans lesquels l'industrie chômerait.

Nous ne savons rien des cultures intellectuelles, et nous ne connaissons du Patronage que ses rapports avec l'ouvrier.

L'étude des groupements patronaux s'impose donc au même titre que celle des groupements ouvriers. Les sociétés compliquées sont composées d'une série de groupements divers superposés parmi lesquelles les groupements ouvriers représentent les types les plus simples. L'ouvrier de nos grandes villes a ceci de commun avec les gens de la Simple récolte, c'est qu'il ne résoud pas par lui-même la question du Patronage ; mais il en diffère en ceci : pour lui, cette question est résolue par le patron ; pour les derniers, elle est résolue par la nature elle-même, par les productions spontanées du Lieu. C'est pour cela que la connaissance du Lieu est si importante lorsque l'on veut étudier des sociétés de pasteurs, de chasseurs et même d'agriculteurs : c'est bien sur le Lieu que se modèle la race. Il n'en est plus de même pour les types sociaux qui vivent principalement de la fabrication, des transports ou du commerce : l'action du Lieu devient plus faible ; par contre, celle du Patronage grandit ; il assume à son tour la première place parmi les facteurs sociaux agissants.

Dans les pages qui suivent, nous nous proposons d'exposer les résultats de nos études sur les patrons de l'industrie textile dans la Flandre française.

Fidèle à notre méthode, nous exposerons les faits en allant du simple au compliqué, en partant du travail à la main pour finir par la fabrication mécanique. Nous dénommons le premier *type ancien* parce qu'il n'est plus qu'une survivance d'un état jadis général. Dans la Flandre française, ce type est en voie rapide de disparition devant la concurrence du *type nouveau,* celui du grand atelier à la houille.

I

LES PATRONS DU TYPE ANCIEN

La Nomenclature distingue six formes d'ateliers de fabrication, et elles peuvent toutes s'adapter au travail à la main.

Ce sont :

La communauté ouvrière;

L'atelier domestique principal ;

L'atelier domestique accessoire ;

Le petit atelier patronal ;

La fabrique collective ;

Le grand atelier.

Dans les trois premières formes, le patron n'existe pas, ou, si l'on préfère, l'ouvrier est son propre patron. Nous n'avons donc pas à en parler ici. Dans le petit atelier patronal, à côté des purs ouvriers, il existe un ouvrier-patron qui dirige les autres, tout en travaillant lui-même de ses mains.

Sans doute, le petit atelier et l'atelier familial ont dû exister en Flandre comme partout, mais ils ont disparu assez tôt, puisque ce pays est devenu très vite un pays exportateur de tissus, et que ces genres d'ateliers ne sont adaptés qu'à la production en vue d'une clientèle locale.

Dans les régions purement agricoles, on peut trouver encore le type du tisserand de village travaillant à façon pour le compte de ses voisins. Dans la Flandre, on ne trouverait plus guère le travail domestique des tissus que sous la forme accessoire et réduite du raccommodage.

En résumé, nous n'avons à étudier que la fabrique collective et le grand atelier, seules formes qui s'adaptent à l'exportation.

Afin d'éviter toute confusion, nous appellerons *manufacture* le grand atelier du type ancien, c'est-à-dire celui qui n'emploie pas la vapeur comme force motrice.

Voilà donc les deux témoins du passé encore observables dans la Flandre actuelle : la fabrique collective et la manufacture.

La fabrique collective. — Du jour où la Flandre se mit à exporter des tissus — et cela date au moins du Moyen Age — la fabrique collective apparut, parce qu'aucun des petits artisans n'avait le moyen d'entrer en rapport avec une clientèle lointaine.

Dans la fabrique collective, on le sait, on continue à travailler à domicile ou dans de petits ateliers, mais au lieu de travailler directement pour le consommateur, on travaille pour le compte d'un grand négociant qui se charge d'écouler les produits fabriqués. Au Moyen Age, ce négociant était non seulement un commerçant, mais un transporteur. Il voyageait accompagné de ses marchandises et visitait les foires ou les petits marchands revendeurs qui constituaient sa clientèle plus ou moins fidèle. Depuis le développement des moyens de transport, le négociant chef de fabrique collective n'est plus que commerçant. C'est sous cette forme réduite qu'il nous apparaît à l'heure actuelle.

D'un autre côté, le développement de la fabrication mécanique a fait disparaître le travail à la main des opérations du peignage[1], du cardage et du filage ; dans la seule opération du tissage, il continue à lutter de la manière que nous allons essayer de déterminer.

Dans la Flandre française, c'est à Halluin que le tissage à la main s'est le mieux maintenu. C'est donc là que nous devons nous rendre pour l'étudier.

Chose curieuse, la plupart des fabriques collectives d'Halluin ne sont pas anciennes, et cela surprend au premier abord.

1. Le repassage du lin se fait encore à la main, mais c'est là une simple annexe de la fabrication mécanique.

L'explication en est pourtant aisée. En effet, les anciennes fabriques ont périclité ou bien se sont transformées en ateliers mécaniques. Quelques-uns de ces derniers ont conservé comme accessoire une fabrique collective, mais quand celle-ci est à l'état pur, c'est presque toujours une affaire nouvelle qui vient de se fonder.

Ainsi une maison que nous visitons n'existe que depuis quatre ans. M. H.-O... qui nous reçoit très aimablement, nous dit qu'il était anciennement employé chez un fabricant lillois, en qualité de voyageur de commerce. Quand son patron cessa son industrie, battu par la concurrence croissante de la machine, M. H.-O... avait toutes les qualités nécessaires pour s'établir patron à son tour : un capital suffisant, la connaissance du métier et celle de la clientèle. Seulement il quitta Lille pour s'installer à Halluin où les salaires sont plus bas. Grâce à cette circonstance, il espère pouvoir lutter encore une dizaine d'années. A ce moment-là, il avisera suivant les circonstances du moment.

On le voit, M. H.-O... se rend bien compte qu'il est entré dans un métier qui meurt; s'il n'a pas entrepris de monter une usine mécanique, c'est évidemment que les moyens dont il disposait ne le lui permettaient pas. Il est en effet plus facile d'être patron d'une fabrique collective que d'un grand atelier, surtout d'un grand atelier mécanique.

Tout d'abord, le capital est réduit. Il suffit de posséder un magasin avec un certain stock de matières (filés de coton, de laine ou de lin) et de produits (tissus), un ourdissoir à main pour préparer les chaînes, une bascule, un pupitre, une presse à copier et quelques fournitures de bureau : avec cela un fonds de roulement suffisant pour payer régulièrement les ouvriers et faire face aux échéances.

La plus grande partie de l'outillage, le métier à tisser, est donc la propriété des familles ouvrières[1]. Quelquefois, quand il s'agit de métiers Jacquard et aussi dans la fabrication des

1. Vu la décadence du travail à la main, on se procure du reste des métiers à tisser d'occasion à très bon compte.

tissus d'ameublement, le bâti seul appartient à l'ouvrier, parce que les autres éléments du métier changent d'un article à l'autre. Les femmes (et les quelques vieillards) qui travaillent pour M. H.-O... viennent elles-mêmes chercher les chaînes ourdies et les canettes de trames nécessaires à leur travail, et rapportent les tissus qui leur sont alors payés à un prix fixé d'avance. En somme, elles travaillent à façon pour le patron ; cette façon leur est généralement comptée à la pièce, mais M. H.-O... préfère la régler au mètre.

On le voit, les rapports du patron avec ses ouvriers, quoique directs, sont rares et se bornent pour ainsi dire à l'évaluation du salaire, à l'indication du travail à faire. Tout cela ne demande pas un grand développement du don de direction, de commandement; l'ouvrier reste indépendant à ce sujet ; tout au plus, quand le travail traîne, M. H.-O... envoie-t-il son employé voir si les pièces promises seront bientôt livrées.

Ce n'est pas à dire que des qualités personnelles ne soient pas indispensables, mais ces qualités sont plutôt d'ordre commercial que d'ordre industriel. Il faut connaître les goûts de la clientèle, savoir faire valoir la marchandise, avoir en un mot le don de persuader.

Il faut de plus avoir certaines connaissances techniques, connaître les qualités des tissus, les prix, les variations des cours, etc.

Enfin, il faut des connaissances générales : une instruction au moins primaire, la comptabilité, etc.

En résumé, les capacités nécessaires pour être patron d'une fabrique collective comprennent :

1° Des *qualités personnelles* développées par l'éducation familiale (prévoyance) et par l'apprentissage du métier (qualités commerciales) ;

2° Des *connaissances* acquises à l'école (instruction) ou par l'apprentissage du métier (connaissances techniques).

On le voit, quoiqu'un patron de fabrique collective soit un patron de faible envergure, un fossé le sépare de ses ouvriers ; il n'est pas issu de la même formation sociale qu'eux : pour

s'en rendre compte, il suffit de comparer les qualités nécessaires à l'un et à l'autre. Aussi ces patrons ne se recrutent-ils pas dans la classe ouvrière, mais dans celle des commis voyageurs.

Le métier de commis voyageur développe précisément les qualités commerciales et le genre de connaissances techniques qui conviennent à la fonction de patron d'une fabrique collective. Ils ont, en outre, une instruction élémentaire suffisante. Pourtant tous les commis voyageurs ne sont pas aptes à devenir patrons, car il y a un genre de qualités que leur métier ne développe pas et qu'il faut avoir : la prévoyance. Au contraire, on sait qu'il tend plutôt à développer l'imprévoyance, par suite de la vie constante dans les auberges, de la fréquentation presque forcée des cafés le soir, par suite d'un mode d'existence nomade, en somme.

La minorité prévoyante des commis voyageurs doit donc cette prévoyance, non pas au métier, mais à une éducation familiale plus solide. C'est de cette minorité que sortent les patrons du commerce et des fabriques collectives.

Ces derniers, en effet, nous l'avons vu, sont plus des commerçants que des industriels. M. H.-O...., depuis qu'il est patron, fait un travail qui a beaucoup d'analogies avec celui qu'il faisait quand il était voyageur. Il continue à visiter lui-même sa clientèle composée des petits boutiquiers des villages environnants, et leur présente des échantillons : c'est là le travail principal. Pendant ses absences, il est remplacé par son unique employé, qui en outre, nous l'avons vu, lui sert quelquefois d'intermédiaire dans ses rapports avec les ouvriers.

Comment M. H.-O... parvient-il à concurrencer la machine ?

En vendant directement aux petits boutiquiers de villages. Si son prix de revient est plus élevé, son prix de vente l'est également : il y a donc compensation. Les commandes sont petites et portent sur des produits variés, mais nous savons précisément que le travail à la main s'accommode bien de ces conditions.

Au contraire, le grand fabricant n'est pas en contact direct avec le petit boutiquier : ses produits n'atteignent ce dernier qu'en passant par l'intermédiaire du gros et du moyen négoce. Si, aux commissions prélevées par ceux-ci, on ajoute les frais de transports, emballage et manutention toujours très onéreux pour les petits envois, on comprend que, dans les villages d'accès un peu difficile, le petit fabricant de toile arrive à concurrencer le grand.

La manufacture. — La manufacture, répétons-le, est le grand atelier dans lequel on travaille à la main. L'avantage de la manufacture sur la fabrique collective, est qu'elle permet d'organiser une production plus régulière, mais elle a besoin d'ouvriers plus disciplinés, et elle complique le rôle du patron. C'est ce que nous allons voir.

M. L... possède à Halluin une manufacture dans laquelle travaillent une vingtaine de vieux tisserands, chacun sur un métier à pédale. A côté de la salle de travail, un petit magasin contient des filés de lin ou de coton et des pièces de toile; dans une autre salle se trouve un ourdissoir à main pour préparer les chaînes; enfin, un certain nombre de femmes préparent les canettes. Il n'y a pas d'enfants, car M. L... ne fait pas d'apprentis : il estime en effet, que dans dix ans le tissage à la main ne sera plus possible dans la région du Nord.

Pourtant, pas plus que la fabrique de M. H.-O..., la manufacture de M. L... n'est ancienne : elle ne date que de 1898.

Ici, contrairement au premier type, l'occupation principale du patron consiste dans la direction du travail. Cependant la discipline est moins dure que dans les tissages mécaniques; les tisserands quittent l'usine quand cela leur plaît : ils sont du reste payés à la tâche. Toutefois l'on comprend que le patron s'efforce de les faire travailler le plus possible, et pour cela, il faut ruser avec eux, connaître leur mentalité. Ainsi, par exemple, il n'est pas bon de faire ourdir trop de chaînes à l'avance, d'emmagasiner trop de filés, parce que, dès que les tisserands s'en aperçoivent, ils travaillent moins vite, car

ils sentent que le patron a besoin d'eux. Au contraire, ils se pressent s'ils voient qu'il y a peu de travail en préparation. Ils font l'inverse de ce que désirerait le patron, peut-être par un esprit inconscient d'opposition. Il ne faut donc pas préparer trop de travail, même s'il y a des commandes très pressées à exécuter; il ne faut pas non plus accumuler trop de matières premières, et pourtant il ne faut pas risquer d'en manquer. En somme, la présence presque constante du patron est indispensable, et ceci l'empêche de se mettre directement en rapport avec la clientèle : il a recours, pour cela, à l'intermédiaire de voyageurs travaillant à la commission, ou à celui des colporteurs.

Il ne faut donc pas des qualités de même ordre pour être manufacturier que pour diriger une fabrique collective. Sans doute, il faut dans les deux cas de la prévoyance et une instruction primaire, mais les connaissances techniques nécessaires sont différentes puisqu'il faut connaître le mécanisme des métiers; enfin, surtout, les qualités commerciales jouent un rôle moins grand que les qualités de direction, d'organisation.

Aussi les manufacturiers ne se recrutent-ils pas parmi les commis voyageurs[1], mais parmi les contremaîtres. On ne sera donc pas étonné d'apprendre que M. L... a été contremaître dans un atelier mécanique pendant vingt ans avant de s'installer à son compte. A ce moment-là, il voulut même fonder un atelier mécanique, qu'il dut changer bientôt en manufacture.

Les raisons qui amenèrent M. L... à ce changement, sont curieuses à analyser parce qu'elles nous montrent ce qui lui faisait défaut pour atteindre ce but. Chose qui ne manque pas de nous surprendre au premier abord, M. L... attribue son insuccès au chauffeur. Le chauffeur était un sujet continuel de conflits entre le patron et les tisserands. En effet, on le conçoit, M. L... n'avait besoin que d'un moteur peu puissant. Il en résultait que le chauffeur n'était occupé que par intermittence. Aussi, pour ne

1. Tout au moins le commis voyageur est-il forcé de s'associer à un ancien contre maître pour fonder une manufacture. Dans ce cas, le premier s'occupe de la partie commerciale, ce qui supprime les petits intermédiaires voyageurs ou colporteurs.

pas lui laisser de longs loisirs, M. L... eut l'idée de le mettre à un métier à tisser sur lequel il travaillait lorsque son moteur ne prenait pas son temps. Cette prétention rencontra une opposition formidable, non pas de la part du chauffeur, mais des tisserands, qui refusèrent d'admettre parmi eux un ouvrier qui n'était pas du métier. On le voit, les tisserands à la main ont conservé toute l'étroitesse d'esprit des anciennes corporations.

Quoi qu'il en soit, après avoir fait « sauter » successivement un certain nombre de chauffeurs, les tisserands finirent par avoir gain de cause, et M. L... dut revendre la machine à vapeur et ses accessoires. Évidemment le conflit n'existait que parce que la production de l'atelier ne couvrait pas le salaire d'un chauffeur exclusif : *il y a donc une grandeur minimum au-dessous de laquelle l'atelier à la houille n'est pas économiquement exploitable*, et M. L... ne disposait pas d'un capital suffisant pour atteindre cette limite.

La grande préoccupation de M. L... est *de ne pas faire de stock*, quoiqu'il ne fasse que des articles courants, communs, se vendant en toutes saisons, la toile à matelas par exemple. Le stock, en effet, en immobilisant du capital, a pour effet d'augmenter le prix de revient, et pour lutter contre la machine, il faut le réduire le plus possible.

On peut se demander comment le travail à la main peut se maintenir précisément dans un genre d'articles, les articles courants, si bien adapté au machinisme? C'est que :

1° Les articles sont vendus plus cher, parce qu'ils sont vendus directement au consommateur et non au marchand;

2° Ils sont vendus à des consommateurs qui habitent dans des pays ruraux où les moyens de communication sont encore peu développés, dans certaines régions du midi de la France, par exemple.

Bien entendu, M. L... vend par l'intermédiaire de voyageurs commissionnaires parcourant ces régions, mais comme chacun de ces voyageurs représente plusieurs autres maisons fabriquant des articles différents, leurs frais généraux sont répartis entre plusieurs petits industriels.

Telles sont les conditions, un peu factices on le voit, dans lesquelles vivent les manufactures de toiles à l'heure actuelle. Chose curieuse, ces manufactures semblent dériver de la grande industrie, puisqu'elles sont fondées par des contremaîtres formés dans les ateliers mécaniques. On peut, dès lors, se demander si les manufactures existaient avant le machinisme, et, dans ce cas, par qui elles étaient fondées.

Si l'on serre la question de près, on remarque que ce qui fait que les manufacturiers actuels se recrutent parmi les contremaîtres, c'est que ces derniers ont le don du commandement et de l'organisation ; ils peuvent se recruter parmi toutes les catégories de personnes ayant ces qualités.

L'Antiquité a vu des manufactures qui purent lutter contre les fabriques collectives parce que, n'employant que des esclaves, elles avaient la main-d'œuvre à un taux plus faible encore que les petits ateliers libres collectifs.

Au Moyen Age, avec la disparition de l'esclavage, la fabrique collective domina jusqu'aux inventions mécaniques. Pourtant, avant celles-ci, un certain nombre de manufactures apparurent en Occident [1], mais à l'état sporadique seulement, jusqu'aux inventions qui virent le jour en Angleterre au XVIIIe siècle, et dont nous allons bientôt parler.

En effet, toutes choses égales d'ailleurs, la manufacture supporte moins les aléas du commerce que la fabrique collective à cause de la nécessité d'utiliser l'outillage d'une façon régulière. Elle ne compense ce désavantage que si elle peut se procurer de la force motrice à meilleur marché : esclavage ou emploi d'outils perfectionnés. Or, l'esclavage rendu impossible dans l'Europe occidentale depuis l'apparition du particularisme, la manufacture subit une éclipse jusqu'au moment où les conditions économiques permirent l'emploi d'engins perfectionnés, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XVIIIe siècle en Angle-

1. Ainsi la manufacture des draps de luxe (façon de Hollande), créée à Abbeville en 1665, grâce à l'appui de Colbert qui lui octroya des privilèges spéciaux (Cf. Demangeon, *La Picardie*, p. 265). Notons en passant que cette manufacture fut fondée par un Hollandais nommé Van Robais, ainsi que la fameuse manufacture des Gobelins, fondée à la même époque par Van Gobeleen.

terre. La manufacture eut alors un regain d'expansion subit mais éphémère, car elle ne fut qu'un état transitoire vers la constitution du *grand atelier à la houille*.

Avant d'entamer l'étude de ce dernier, un court aperçu historique nous semble nécessaire, afin de noter les étapes de l'expansion du travail à la main, et les circonstances qui ont amené sa disparition devant la concurrence du machinisme.

Aperçu historique. — Si l'on trace une ligne passant par Calais, Saint-Omer, Aire-sur-la-Lys, La Bassée, Lille et Tournai, on sépare deux régions naturelles essentiellement distinctes :

Au nord, on trouve un pays bas et humide, à sous-sol imperméable : c'est la Flandre.

Au sud, on a un plateau sec, à sous-sol calcaire et perméable, qui couvre une grande partie du nord de la France, et se subdivise en une série de pays : Boulonnais, Artois, Cambrésis, Picardie, etc.

Les villes que nous venons de citer sont toutes situées à l'intersection d'une voie navigable avec la limite naturelle, et doivent leur origine à l'établissement de marchés où s'échangeaient les productions différentes des deux régions. Le sol sec du plateau calcaire se prête à l'élevage du mouton : c'est le pays de la laine ; au contraire, le sol frais de la Flandre est plus favorable à la culture du lin : c'est le pays de la toile.

A l'aurore de l'histoire, les anciens habitants de l'Artois, les Atrébates, sont déjà renommés pour leurs étoffes de laine : les *birri* (bure) en laine grossière, et les *saies* en laine fine. Par contre, les Morins, peuple navigateur qui détenait le détroit de Calais, tissaient leurs toiles à voile avec les lins de la Flandre. L'industrie linière s'est conservée depuis lors dans ce dernier pays, sans aucune discontinuité, principalement dans le bassin de la Lys, rivière dont les eaux ont des propriétés particulières pour le rouissage du lin.

L'industrie lainière, de son côté, s'est maintenue dans les régions calcaires, à Amiens, à Reims, etc., mais elle a disparu de l'Artois, tandis qu'elle s'est propagée dans la Flandre française,

surtout à Roubaix[1]. A dire vrai, ce qui domine dans cette dernière ville, c'est moins la fabrication des tissus de laine pure que celle des étoffes mélangées, et ceci s'explique.

Nous avons dit que Lille était située exactement à la limite des deux régions; aussi y fabriquait-on à la fois des toiles et des lainages, et cela dès le XIIe siècle; de là, on devait passer tout naturellement aux étoffes mélangées. En 1495, on voit, dans cette cité, la corporation des *bourgetteurs* (tisserands d'étoffes à chaîne en fil de lin et à trame en fil de laine) se séparer de celle des *sayetteurs* (tisserands d'étoffes de pure laine). Peu à peu, les négociants lillois, en quête de main-d'œuvre à bon marché, firent tisser dans les campagnes avoisinantes, dans le *plat pays*, comme on disait alors, à Roubaix notamment, qui n'était encore qu'un petit bourg naissant. Ce fut, dès lors, une lutte continuelle, une suite interminable de procès entre les bourgetteurs lillois et ceux du plat pays; ces derniers, à l'origine, ne pouvaient fabriquer que la tripe de velours pour tapisserie; au commencement du XVIIe siècle, ils acquièrent le droit de travailler le *bourrat* ou serge de Rome, et la *futaine* ou bazin, et vers la fin du même siècle, celui de faire les *callemandes* (satin); enfin, au XVIIIe siècle, ils peuvent travailler les *camelots* (tissus imperméables communs pour manteaux et capuchons).

Au lin et à la laine, on ajouta la soie et le coton, mais toujours à condition d'être mélangés. Ce n'est qu'à la veille de la Révolution que la liberté industrielle fut définitivement proclamée[2].

On peut se demander pourquoi le tissage des étoffes mélangées se développa dans les villages situés au nord de Lille, c'est-à-dire dans la Flandre, plutôt que dans ceux situés au sud, dans la région calcaire?

1. Dans la Flandre belge, l'industrie lainière prospérait depuis longtemps. Les Ménapiens, et plus tard les Frisons élevaient des moutons sur les polders du littoral et se livraient à la fabrication du drap. Admirablement placés pour l'exportation, ils purent étendre leur fabrication, et, dès le Moyen Age, ils durent avoir recours aux laines étrangères, anglaises, espagnoles, etc. C'est alors que se développèrent les fameuses cités flamandes : Gand, Bruges, Ypres, etc.

2. Turgot supprima les corporations en 1776, et la réglementation d'État en 1779.

Il est probable que l'une des causes prépondérantes fut celle du recrutement plus facile de la main-d'œuvre : *la Flandre, pays à forte natalité, a toujours été un réservoir d'hommes.* Au surplus, rien ne poussait à l'établissement de l'industrie vers le sud : les laines elles-mêmes ne venaient pas de la région calcaire avoisinante, car on les réservait pour les tissus pure laine ; Roubaix faisait venir ses laines de Hollande, d'Angleterre et d'ailleurs.

Pendant que le tissage des mélangés prospérait à Roubaix et dans les environs, le tissage de la laine tombait en décadence à Lille et dans l'Artois.

Lille se spécialisait de plus en plus vers la fabrication du fil à coudre, qu'elle n'a pas abandonnée jusqu'à nos jours : en 1709, elle comptait déjà 600 moulins de filterie. Quant aux Artésiens, ils étaient de plus en plus rejetés vers le filage de la laine et la fabrication des dentelles [1].

En résumé, voici quelle était la situation de l'industrie textile dans la Flandre française au moment où les inventions mécaniques allaient la bouleverser.

D'abord le *lin* [2] :

La culture de la plante et la préparation de la fibre se faisaient à la campagne dans les villages du bassin de la Lys, ainsi que le filage ; ce dernier travail était fait par les femmes, et l'on comptait 43.000 rouets dans les arrondissements de Lille et d'Hazebrouck au début du XIXe siècle. A la même époque, il y avait 4.000 métiers à tisser la toile à Hazebrouck, Armentières, Merville, Estaires et dans les villages environnants,

1. Pendant longtemps, l'Artois avait fourni à la Flandre des émigrants experts dans le travail de la laine : au Xe siècle, Baudouin III, comte de Flandre, attira à Bruges des tisserands et des foulons de l'Artois. Plus tard, ce fut une véritable émigration due à l'insécurité politique. De 1477 à 1483, Louis XI occupe l'Artois : de nombreux tisserands se réfugient à Lille et à Roubaix. En 1508, la cité d'Arras ayant empêché le tissage rural, les ouvriers campagnards émigrent en masse : les sayetteurs vers Lille et les drapiers vers Roubaix. De 1635 à 1648, conquête définitive de l'Artois par les Français, siège d'Arras et bataille de Lens : les derniers tisserands se réfugient à Roubaix.

2. Cf. *Monographie du lin et de l'industrie linière dans le département du Nord*, par Louis Merchier, p. 18 (L. Danel, édit. Lille, 1902).

plus 125 métiers de rubannerie à Comines et à Lille. Cette dernière ville monopolisait la fabrication du fil à coudre, tandis que de nombreuses blanchisseries de toiles s'échelonnaient le long de la Deûle et de la Lys.

Voyons maintenant la *laine*.

Lille avait encore un certain nombre de tisserands, mais Roubaix avait fini par devenir le centre le plus important pour les lainages communs dans le Nord. En 1771, cette ville comptait 141 fabricants donnant du travail à 600 ouvriers peigneurs habitant surtout Tourcoing, à 30.000 fileuses de l'Artois et de la Picardie, à 2.000 tisserands de callemandes et 250 tisserands de futaines, la plupart résidant à Roubaix, et auxquels on doit ajouter 1.500 retordeurs, 1.200 gamins épeuleurs (bobineurs), 2.000 redoubleuses et 300 piqûrières.

Cette industrie, en apparence si prospère, était alors bien près de sa décadence. De l'autre côté de la Manche, le machinisme était en train d'éclore, et en 1786, un traité de commerce ayant permis l'entrée facile des cotonnades anglaises, le travail des étoffes de laines communes fut gravement atteint.

C'est ainsi qu'en 1788, l'industrie lainière ne comptait plus que 8 métiers battants à Roubaix, 22 à Tourcoing et 800 à Lille.

Quelques années plus tard, l'annexion de la Belgique vint aggraver la crise en permettant la concurrence aisée des draps de Verviers.

Mais nous sommes à un tournant de l'histoire ; le machinisme allait s'implanter sur le Continent, et avant de noter les répercussions qu'il devait fatalement produire, il nous faut donner quelques détails sur les origines du travail mécanique dans l'industrie textile.

Quand la colonisation agricole de l'Angleterre fut achevée et que les terres vacantes commencèrent à devenir rares, les Anglo-Saxons, pour développer les moyens d'existence parallèlement à l'accroissement de la population, songèrent à créer chez eux l'industrie lainière en utilisant les laines du pays, qui, jus-

qu'alors étaient expédiées en Flandre. Ils attirèrent en Angleterre des ouvriers flamands, mais la supériorité économique de l'Angleterre ne commença véritablement qu'avec le machinisme.

Ce n'est pas que les inventeurs aient manqué sur le Continent, mais ils ne réussirent jamais à implanter sérieusement leurs procédés dans l'industrie; s'ils furent plus heureux en Angleterre, c'est que le milieu social se prêtait mieux à l'adoption des progrès économiques : déjà, à cette époque, ce pays était un pays de hauts salaires [1]; il ne pouvait lutter qu'en développant le plus possible la productivité de l'ouvrier.

Cependant, l'industrie lainière, empêtrée dans d'étroits règlements aussi bien en Grande-Bretagne que sur le Continent, présentait une grande résistance à l'amélioration des méthodes.

C'est à ce moment que la prise de possession de l'Hindoustan par les Anglais vint mettre à leur portée une matière textile peu utilisée jusqu'alors en Europe, le coton. Cette matière devait leur être fournie ensuite abondamment par la possibilité de la cultiver dans leurs colonies américaines.

Plus tard, l'abondance de la houille devait assurer définitivement cette supériorité, mais, à ce moment, il n'en est pas encore question.

Les progrès mécaniques ont traversé les phases suivantes :

1° Ce sont d'abord des *outils perfectionnés mus à la main*, qui apparaissent : la fameuse *jenny*, inventée par Hargreaves en 1767, est une espèce de rouet contenant jusqu'à 120 broches à filer et qu'un enfant peut mouvoir à l'aide d'une manivelle :

2° Puis ce sont les *appareils à moteurs animés :* le *Throstle* (métier continu à filer), inventé en 1769 par Arkwright et la *mule-jenny* (ancêtre du renvideur), inventée par Crompton en 1779, toutes deux mues à l'aide de manèges actionnés par des mules ou des chevaux;

3° Les *appareils hydrauliques* succèdent rapidement aux précédents dans les pays montagneux du Lancashire :

Le *water-frame* ou métier hydraulique à filer;

1. Paul Mantoux, *La révolution industrielle au* XVIIIe *siècle*.

Le *power-loom* ou métier à tisser hydraulique, inventé par Cartwright en 1785.

4° Enfin cette dernière année voit s'ouvrir l'ère de *la machine à vapeur,* car c'est précisément à ce moment-là que la machine de Watt fut appliquée pour la première fois à l'industrie textile.

Le coton, ainsi obtenu à bas prix, fit une concurrence désastreuse à l'industrie lainière, qui dut à son tour adopter les inventions mécaniques : la filature de la laine cardée employa la première jenny, dans le Yorkshire, en 1773, et le premier moteur à vapeur à Leeds en 1794. Enfin, le peignage mécanique de la laine fut réalisé, en Angleterre, par Collier, en 1827.

L'*industrie linière fut la dernière à adopter les nouvelles méthodes.* Cette industrie n'étant pas concurrencée par les Anglais, Napoléon Ier conçut le projet de la développer en France le plus rapidement possible. Dans ce but, il institua, dès 1805, un prix de 1.000.000 francs pour récompenser l'inventeur assez heureux pour réaliser le filage mécanique du lin fin et du chanvre.

On sait comment Philippe de Girard réussit à inventer un appareil à filer le lin, trop tard malheureusement pour toucher la prime, l'Empire étant alors à son déclin. C'est en Autriche, à Hirtenberg, qu'il alla fonder, en 1815, la première filature mécanique, bientôt suivie, en 1819, d'une seconde à Girardow en Pologne.

La méthode de Girard, encore imparfaitement automatique, fut perfectionnée en Angleterre, et c'est à Leeds que la première filature véritablement automatique fut fondée par Marshall vers 1824. Rien mieux que cette histoire ne montre que la réussite d'une invention en un point quelconque dépend plus des conditions du milieu social en ce point que de l'action personnelle d'un inventeur.

La concurrence de l'Angleterre força le Continent à adopter les procédés de l'industrie mécanique.

A partir du traité de commerce de 1786, les cotonnades

anglaises inondèrent la France, et firent une concurrence désastreuse aux étoffes de laines communes ; seules les régions fabriquant les qualités supérieures purent résister : draps de Sedan et d'Elbeuf, tissus en laine peignée de Reims et d'Amiens, etc. Partout ailleurs, à Roubaix notamment où l'on faisait surtout les tissus communs et mélangés, on dut abandonner la laine et se mettre à tisser les filés de coton anglais.

Peu à peu, on fit venir des machines d'Angleterre, et on embaucha des ouvriers anglais malgré les obstacles de la législation anglaise. Amiens vit, en 1773, les premières jennies[1] ; elles avaient une vingtaine de broches. Puis des filatures hydrauliques furent montées, à Arpajon en 1784[2], à Louviers en 1786[3], à Amiens en 1792[4], à Wesserling en 1803[5].

C'est un Gantois, Liévin-Bauwens, qui au péril de sa vie rapporta, en 1791, les premières mule-jennies d'Angleterre, mais la filature ne se développa guère à cette époque en Flandre[6], parce qu'elle manquait de chutes d'eau : elle devait s'en tenir aux mule-jennies mues par des chevaux. Roubaix ne souffrit guère, puisque le filage de la laine y était peu pratiqué : son industrie était surtout le tissage, et elle se contenta de tisser le coton au lieu de tisser la laine.

Le Nord ne reprend sa supériorité qu'avec la machine à vapeur. A Lille, la première fut importée d'Angleterre en 1817, par Auguste Mille[7], à Roubaix en 1820 par Grimonprez.

La transformation de l'*industrie lainière* suivit de près celle du coton. Reims vit les premiers métiers à filer la laine cardée en 1812 ; Amiens les premiers métiers à filer la laine peignée en 1828.

A partir de ce moment, après 1830 surtout, Roubaix aban-

1. Demangeon, *la Picardie*, p. 314.
2. Bleunard, *Histoire générale de l'industrie*, III, p. 11.
3. Sion, *Les paysans de la Normandie orientale*, p. 295.
4. Demangeon, *loc. cit.*, p. 314.
5. Bleunard, *loc. cit.*, III, 12.
6. En l'an IX, il y avait à Lille 2.561 métiers à filer le coton de 50 broches en moyenne (Flammermant, *Histoire de l'industrie à Lille*, p. 22).
7. *Archives du Comité des filateurs de coton de Lille*, par H. Loyer, p. 291.

donne le coton trop concurrencé, pour la laine peignée.

Enfin l'*industrie linière* dut se transformer à son tour.

Pendant la période d'enfantement du machinisme, l'Angleterre garda jalousement ses secrets de fabrication : il était défendu d'exporter des machines sur le Continent. C'est au péril de leur vie que des hommes courageux et dévoués allèrent, en Grande-Bretagne, déchiffrer le mystère qui planait sur les nouveaux procédés.

A partir de 1830, le Royaume Uni commença à inonder ses voisins de filés de lin, fabriqués mécaniquement à Leeds d'abord, à Belfast ensuite. Les rouets s'arrêtèrent net dans les Flandres, faisant disparaître ainsi l'une des ressources escomptées du budget familial. L'Angleterre qui, en 1833, exportait en France 349.186 kilogrammes de fils de lin, en envoyait 3.124.481 en 1837 !

Dès 1832 cependant, un fabricant de cardes, Antoine Scrive, de Lille, avait réussi à se faire embaucher dans une filature de Leeds. Rentré dans sa ville natale, il commença à fabriquer des métiers semblables à ceux qu'il avait vus, et à monter ainsi la première filature mécanique de lin sur le Continent. Les premiers filateurs étaient donc en même temps constructeurs de métiers, mais ils ne fabriquaient que leur propre outillage. C'est Decoster qui fonda à Paris en 1835, la première usine où l'on se mit à construire des métiers pour la vente.

Des filatures mécaniques furent installées, mais en 1842, il fallut élever les droits de douane pour assurer l'essor définitif de la nouvelle industrie. Ainsi fut conjurée la crise qui cette fois menaçait les tisserands eux-mêmes.

En Belgique, pays essentiellement exportateur, le remède protectionniste ne fut pas suffisant, et la crise du tissage atteignit son paroxysme vers 1847 et 1848. Il y eut alors un véritable exode de la Flandre belge vers la Flandre française : des filatures de lin, des tissages et des blanchisseries de toile, des filteries s'élevèrent en quantité.

En résumé, dès le milieu du siècle passé, le travail à la main était concurrencé sur toute la ligne par la machine. Cette

dernière triomphait déjà complètement dans les opérations qui se prêtent le mieux à l'automatisme, mais elle ne s'implantait que lentement encore dans le tissage, surtout dans le tissage des fantaisies.

Aujourd'hui, dans la Flandre française, la victoire de la machine est définitive, et nous avons vu dans quelles conditions artificielles les derniers bataillons du tissage à la main luttent encore désespérément contre elle.

II

LES PATRONS DU TYPE MODERNE

Nous avons vu que le patron d'une fabrique collective est plutôt un commerçant qu'un industriel. Il est le produit, socialement parlant, d'une sélection, opérée par le développement de l'esprit de prévoyance, et faite sur les colporteurs et les commis voyageurs. Le machinisme, en éliminant la fabrique, n'a pas fait disparaître ce type social; il l'a seulement transformé en un pur négociant. Nous le retrouverons lorsque nous parlerons des négociants en tissus, en toiles, en fils, etc.

Le patron de la manufacture, au contraire, est plus industriel que commerçant. Il est le produit d'une sélection, opérée également par la prévoyance, mais faite sur les petits patrons-ouvriers ou sur les contremaîtres. Le machinisme, en transformant la manufacture en grand atelier à la houille, a donné de l'extension et une grande ampleur au type du patron industriel. C'est ce type surélevé, ce type essentiellement moderne, que nous allons maintenant étudier.

I. — LA CONCENTRATION INDUSTRIELLE.

L'un des effets les plus visibles du machinisme est de pousser à la concentration industrielle. Encore faut-il distinguer et serrer de près ces notions de machinisme et de concentration.

Le machinisme n'a pris véritablement tout son essor, et n'a produit tous ses effets sociaux que depuis l'invention de la machine à vapeur et la propagation de son emploi. Jusque-là, il y a eu des mécanismes plus ou moins compliqués mûs par la force humaine ou animale, voire même par la force naturelle du vent ou de l'eau, mais ce n'était qu'un machinisme bien rudimentaire encore.

La force hydraulique elle-même n'a pu donner l'essor au machinisme, car elle est forcément limitée et d'un débit très variable. Les chutes puissantes sont situées dans des endroits peu accessibles et ne commencent à être sérieusement utilisées que depuis les récentes inventions réalisées dans le domaine de l'électricité. Quant aux rivières accessibles, elles ne possèdent que de petites chutes disséminées qui ont pour effet de maintenir les ateliers dans des limites modestes et inextensibles.

Pour toutes ces raisons, nous proposons d'englober sous le nom de *manufactures* tous les grands ateliers dans lesquels on emploie comme force motrice, l'homme, les animaux, le vent ou l'eau, réserve faite sur les transformations futures que pourra produire l'électricité.

Le *grand atelier à la houille* doit être nettement classé à part, parce que, seul, jusqu'à présent, il permet une extension indéfinie de la concentration industrielle.

On ne peut pas dire que la machine à vapeur a créé le grand atelier, comme on l'a quelquefois dit : des manufactures ont existé dans l'Antiquité.

Ce qui est vrai, c'est que la machine à vapeur a créé le grand atelier à la houille, ce qui veut dire l'*atelier indéfiniment extensible*. Là est le grand fait social nouveau qui distingue notre époque de toutes celles qui l'ont précédée.

Désormais, la concentration industrielle est rendue indépendante des obstacles opposés par le Lieu : elle n'a plus d'autres limites que celles des possibilités du marché mondial, des moyens d'exécution, et de l'adaptation des groupements humains.

Il en résulte une concentration industrielle de plus en plus

grande. C'est là le fait le plus visible, et qui frappe tout d'abord quand on parcourt une cité industrielle moderne.

Cette concentration porte à la fois sur le personnel et sur le capital. Nous devons considérer séparément ces deux points, car il n'y a pas nécessairement parallélisme entre les deux.

Pour déterminer le degré de concentration industrielle atteint dans une région, il suffit de déterminer *la grandeur de l'usine moyenne*. Sans doute cette usine moyenne n'existe pas et il ne faut pas y attacher une signification plus précise qu'à celle de n'importe quelle moyenne déterminée par les méthodes de la statistique. Dans l'industrie textile en particulier, il faudrait tenir compte de l'influence que peut avoir sur la grandeur de l'atelier le produit fabriqué ; il faudrait distinguer les filatures des gros numéros de celles des fins, les tissages de toile à voile de ceux de linge de table, etc. Mais ceci demanderait toute une série de monographies d'ateliers classés d'après les articles produits. A défaut d'une telle étude qui nous entraînerait trop loin, livrons-nous aux indications suivantes, vagues et générales, mais qui suffiront à nous montrer les influences globales des différentes espèces de fabrication.

Dans la Flandre française, on peut dire que la *filature de coton* moyenne compte 28.000 broches [1], 200 ouvriers et 600 chevaux-vapeur, et nécessite un capital de un million et demi de francs ;

Le *peignage de laine* : 900 ouvriers, 1.500 chevaux, et 4 millions de francs ;

La *filature de laine* : 17.000 broches, 150 ouvriers, 450 chevaux et un million de francs ;

Le *tissage de laine* : 200 métiers, 250 ouvriers, 260 chevaux, et 300.000 francs ;

La *filature de lin* : 6.000 broches, 300 ouvriers, 150 chevaux, et 1.200.000 francs ;

Le *tissage de toile* : 150 métiers, 180 ouvriers, et 300.000 francs.

1. D'après Schulze-Gavernitz, la filature de coton en Alsace compterait également en moyenne 28.000 broches (*La grande industrie*, p. 115).

La concentration du personnel. — Occupons-nous d'abord de la question du personnel. Si l'on jette un coup d'œil sur le tableau qui précède, on constate de suite que *l'atelier moyen occupe* 200 à 300 *ouvriers*. Le peignage de laine lui-même, qui, à première vue, semble faire exception, comporte en réalité trois ateliers distincts occupant environ 300 personnes chacun : un de triage, et deux de peignage (un de jour et un de nuit).

Ces chiffres sont notablement supérieurs à ceux de la *manufacture*, dont le personnel oscille autour de 20 ou 30 *individus*, et si l'on excepte quelques cas particuliers, il ne semble pas que les manufactures, dans l'industrie textile, aient été plus grandes dans les siècles passés[1].

Ce qui dominait, du reste, c'était la fabrique collective, composée d'une foule de *petits ateliers*, dont le personnel ne dépassait pas quelques compagnons.

On peut donc dire que *la capacité de direction va en croissant du petit atelier à la manufacture, et de celle-ci au grand atelier à la houille.*

La concentration des capitaux. — Depuis l'introduction du machinisme dans l'industrie, la productivité d'un atelier n'est plus proportionnelle à la quantité de bras employés, mais à la force motrice utilisée. Aussi les capitaux jouent-ils un rôle prépondérant.

Si nous nous reportons à l'évaluation que nous avons faite de l'usine moyenne[2], nous constatons que les divers genres de fabriques présentent, à ce sujet, des différences beaucoup plus marquées qu'au point de vue du chiffre du personnel.

Nous trouvons une échelle hiérarchique nettement graduée de la manière suivante[3] :

1. Nous ne parlons pas, bien entendu, des manufactures de l'Antiquité qui employaient des esclaves et étaient d'un type social différent.

2. Voir *supra*, p. 41.

3. Ne perdons pas de vue qu'il s'agit ici d'usine de grandeur moyenne. Certaines usines sont beaucoup plus grandes que cette usine moyenne, mais, par contre, d'autres sont plus petites.

1° Au premier échelon, se trouvent *les tissages* qui demandent en moyenne un capital de 300.000 francs;

2° Ensuite, viennent les *filatures* avec un capital de 1 à 1.500.000 francs;

3° Enfin, tout en haut, le *peignage de laine* avec 4.000.000.

Cet ordre est également celui du degré de machinisme atteint dans chaque variété! Si l'on néglige les influences des autres facteurs, comme celui de l'article fabriqué, on peut en conclure que *la concentration des capitaux est proportionnelle au degré de machinisme.*

La vérité de cette loi apparaît encore si l'on compare les différentes étapes de l'évolution, dans le temps, d'une même industrie. Ainsi, en 1829, une filature de coton de 10.000 broches ne nécessitait qu'une force motrice de 20 chevaux et un capital de 75.000 francs, et avec les manufactures nous touchons à un capital moyen de quelques milliers de francs.

Cette concentration des capitaux suppose un accroissement et une diffusion plus grande de l'esprit d'épargne et de prévoyance dans la population.

Elle suppose, de la part des gens qui les font valoir, un développement des capacités administratives et du sens de la responsabilité.

Sans doute, nous le répétons, ces qualités existaient déjà dans le milieu social antérieur, mais à un degré moindre. La machine a eu pour résultat de permettre leur essor et de les développer par les nécessités des conditions nouvelles de la production.

Les patrons de l'industrie moderne. — Nous voyons déjà s'estomper la figure du patron moderne. C'est l'ancien manufacturier qui a grandi, et qui a acquis à un degré plus éminent :

1° Le don du commandement et le sens de l'organisation;

2° L'esprit de prévoyance;

3° Les capacités administratives et le sens de la responsabilité.

Ainsi donc, la machine a développé les qualités morales chez le patron comme chez l'ouvrier; mais tandis que ce dernier[1] voyait diminuer ses connaissances techniques, le premier devait les augmenter. Non seulement il lui faut connaître le mécanisme des métiers, mais celui des moteurs, des organes de transmission, le fonctionnement des chaudières, etc. Et il faut qu'il se tienne constamment au courant des inventions nouvelles.

On peut dire que le patron a grandi sur toute la ligne, mais en grandissant, son rôle s'est compliqué. Le manufacturier, dans sa sphère modeste, se suffisait à peu près à lui-même, dans son travail patronal. tandis que le grand industriel moderne fait appel à une foule d'auxiliaires. Quels rôles remplissent ceux-ci, et que reste-t-il véritablement au patron proprement dit ?

II. — LES AUXILIAIRES DU PATRONAGE.

La direction du travail. — Tout le monde connaît les difficultés que l'on rencontre à commander et diriger un petit personnel. A plus forte raison, est-ce une tâche particulièrement malaisée de maintenir la discipline dans un corps nombreux. On n'y parvient que par la subdivision des cadres en petits groupes : de là, dans l'armée, par exemple, cette multiplicité de groupements superposés : escouades, compagnies, bataillons, etc. De là aussi, dans l'industrie, l'emploi d'auxiliaires, les surveillants, les contremaîtres et les directeurs. Ici, les qualités exigées sont évidemment surtout le *don du commandement* et le *sens de la responsabilité*, et par là nous rejoignons l'élite de la classe ouvrière, les fileurs[2]. Le contremaître d'abord, le directeur ensuite, diffèrent du fileur, en ce qu'ils ont un personnel plus considérable à diriger, une responsabilité plus lourde à assumer. Un peu de culture intellectuelte, des connaissances plus générales commencent à devenir indispensables, Tout ceci, une élite ouvrière peut encore l'acquérir. De là,

1. Voir *Sc. soc.*, 2e pér., 59e fasc., p. 23.
2. Voir *Sc. soc.*, 2e pér., 59e fasc., p. 25.

comme dans l'armée, un double recrutement possible : par le rang ou par l'école. Le premier, résultat d'une sélection naturelle, assure moins bien la formation intellectuelle. C'est ici surtout que les écoles du soir ont un rôle à jouer, car elles permettent d'allier heureusement les deux modes de formation. Quoi qu'il en soit, on peut être certain qu'un directeur ne se maintiendra que s'il possède ces deux genres de qualités à un degré suffisant.

En tout cas, on voit que la machine offre une voie d'élévation à ceux qui possèdent le don du commandement et de l'organisation et le sens de la responsabilité. Ils peuvent devenir contremaîtres d'abord, directeurs ensuite. En voici un exemple :

M..., né à Roubaix en 1851, est un ancien tisserand devenu contremaître. Son frère aîné est toujours tisserand dans la même ville, tandis que son frère cadet[1], ayant pu pousser son instruction plus loin, a pu devenir employé de banque, et vit actuellement *en petit rentier*. Les enfants de M... ne seront pas ouvriers, mais employés : il a deux fils échantillonneurs, et une fille qui, après avoir travaillé quelque temps en atelier, est aujourd'hui mariée à un employé, et ne s'occupe que de son ménage.

Mais ce n'est là encore qu'une ascension au premier degré. D'autres ont pu s'élever plus haut, puisque la plupart des directeurs de fabrique sont des fils d'ouvriers ayant pu suivre les cours d'une école industrielle ou qui ont appris par eux-mêmes, et qui ont pu devenir très tôt contremaîtres.

En voici un exemple :

A... est né à Roubaix, où son grand-père, tisserand hollandais, était venu s'installer il y a une cinquantaine d'années, et son père, dans un tissage mécanique, avait travaillé en qualité d'ouvrier d'abord, de contremaître ensuite.

A... lui-même fit ses études primaires dans une école de la ville de Bruxelles, et acquit une instruction technique dans une école de tissage de Roubaix, ce qui lui permit d'entrer en qua-

1. Ce sont surtout les plus jeunes fils qui peuvent pousser plus loin leur instruction, parce qu'au moment de leur éducation la famille possède des ressources plus grandes, grâce à l'appoint du salaire des aînés.

lité de dessinateur chez un fabricant d'étoffes d'ameublement de Roubaix, et de s'élever, peu à peu, au poste de contremaître puis à celui de directeur. Après avoir changé plusieurs fois d'usines, tant en Belgique qu'en France, il a fini par décider l'un de ses patrons à le commanditer, s'élevant ainsi jusqu'au patronat.

L'administration. — Si la première variété d'auxiliaires que nous venons d'étudier demande surtout des hommes au caractère ferme, il y en a une autre, où les connaissances intellectuelles jouent un plus grand rôle, sans toutefois exclure, loin de là, celui du caractère.

Les certificats et les diplômes sont les clefs qui en ouvrent l'accès; il faut savoir compter vite, avoir une écriture lisible, connaître la tenue des livres, quelquefois posséder des notions de dessin ou de langues étrangères; de plus en plus, on demande la connaissance de la sténographie et de la dactylographie. Tout cela ne s'acquiert qu'à l'école ou dans des cours spéciaux.

Toutefois, *si l'instruction fournit le critère de la sélection à l'entrée, ce n'est plus elle qui préside à l'avancement* : encore une fois, il y a là une question de caractère.

Au commis ordinaire, on ne demande qu'un certain esprit de discipline, de l'ordre, de la méthode, de la propreté. Le caissier, le comptable, le chef de bureau ont, en outre, une responsabilité plus ou moins grande à assumer, un commandement à exercer.

On le voit, il y a une seconde voie ouverte à l'élévation de l'élite ouvrière, sinon à la première génération, du moins à la seconde; car, ici, pour débuter, une préparation intellectuelle est indispensable, et il faut s'adapter très jeune à la vie de bureau. Cela suppose que les parents, non seulement n'ont pas absolument besoin du salaire d'appoint qu'apportera le jeune homme, mais encore disposent de moyens suffisants pour prolonger les études de leur fils jusqu'à seize ou dix-sept ans.

En Angleterre, la coutume du demi-temps (*half-time*) facilite beaucoup l'ascension des enfants capables. En France, où cette

coutume n'existe pas, il faut à la famille ouvrière des ressources plus grandes pour faire acquérir aux enfants le degré d'instruction nécessaire.

Aussi, peu de familles exclusivement ouvrières peuvent le faire ; la plupart du temps, ce sont des familles demi-ouvrières, demi-commerçantes, des familles dans lesquelles le père travaille en fabrique, tandis que la mère entreprend un petit commerce : épicerie, cabaret, etc.

Tel est le cas de V. H..., l'ouvrier tourquennois dont nous avons parlé[1]. Sa femme a exploité un estaminet jusqu'à ce que fût terminée l'éducation de son fils ; celui-ci devient ainsi dessinateur à seize ans.

Ce mode d'ascension est inférieur puisqu'il tend à désorganiser le foyer familial, et qu'*il dérive du travail de la femme.*

Il est inférieur encore dans son mode de recrutement, basé sur des connaissances et non sur une supériorité du caractère.

Enfin, il est inférieur au point de vue de l'éducation, car la mère n'a guère le temps de s'en occuper.

En Angleterre, cette façon de s'élever n'entraîne pas les mêmes effets : les salaires plus élevés et la coutume du *half-time*, en permettant une instruction plus poussée des enfants, met à la portée de ceux-ci des moyens d'élévation, sans obliger la mère à chercher des ressources supplémentaires dans le commerce ; le foyer de ceux qui s'élèvent n'est donc pas menacé de désorganisation. Que de bienfaits sociaux l'Angleterre ne doit-elle pas à cette coutume du half-time qui fait marcher de pair l'éducation à l'atelier avec celle de l'école !

La propriété. — Les deux premières catégories d'auxiliaires ont pour rôle d'aider le patron dans son travail : direction du personnel et administration du capital. En voici une troisième qui l'aide à amasser le capital lui-même. Ce sont cette fois des auxiliaires propriétaires. Bien peu de grands patrons ont la propriété entière de leur usine et de leur outillage. Devant l'ex-

1. Voir *Sc. soc.*, 2e pér., 59e fasc., p. 18.

tension rapide des établissements industriels, ils ont dû faire appel bien souvent à des associés ou à des prêteurs, et les nécessités ont fait surgir de nouvelles formes d'association, sociétés en commandite ou anonymes.

Tout en bas, on distingue le simple *actionnaire* qui ne détient qu'une petite parcelle de la propriété, et s'en remet à d'autres pour la surveillance de l'emploi des fonds ; une seule qualité lui est nécessaire : l'esprit d'épargne, la prévoyance.

Au-dessus viennent les *administrateurs* qui sont de gros actionnaires s'occupant de contrôler l'emploi des fonds. A ceux-ci il faut, outre une prévoyance plus développée, des capacités administratives et le sens de la responsabilité. On peut placer dans cette catégorie les *commanditaires* et les *banquiers-prêteurs*.

Cette voie n'offre pas actuellement un moyen d'ascension pour la famille ouvrière proprement dite, qui ne peut épargner que de petites sommes à la fois. Les valeurs industrielles sont d'un prix trop élevé ; les caisses d'épargne forment toujours le moyen le plus commode pour recevoir les économies des petits salariés.

Toutefois, on peut dire que l'évolution industrielle tend à changer cet état de choses. La nécessité de réunir des capitaux toujours plus considérables, oblige à recourir de plus en plus aux petites bourses. C'est ainsi qu'en Angleterre, où l'évolution industrielle est plus avancée, on voit certaines sociétés subdiviser leur capital en coupures de plus en plus petites, descendant parfois jusqu'à 25 francs pour les mettre à la portée de l'épargne ouvrière.

Jusqu'à ce jour, c'est la bourgeoisie qui a été la grande pourvoyeuse des capitaux complémentaires nécessaires à la classe dirigeante pour assurer le développement de la grande industrie.

L'ascension des capables. — On a souvent dit que le machinisme, en accroissant la dimension des ateliers et l'importance du capital nécessaire, avait rendu plus difficile l'ascension de l'élite ouvrière. Il n'en est rien, comme nous l'allons voir :

1° S'il est vrai qu'il faut un capital plus considérable aujourd'hui, il est non moins vrai qu'il est plus facilement mis à la

disposition des capables. Anciennement, pour devenir patron d'un petit atelier, il fallait une mise de fonds peu considérable, mais on ne pouvait guère la trouver qu'en l'amassant soi-même, et l'on devait attendre d'avoir pu la réunir, sou à sou. A l'heure actuelle, il devient de moins en moins nécessaire de posséder soi-même le capital pour s'élever à la direction. A qualités morales égales on montait moins vite, puisqu'il fallait attendre que le bas de laine ait pu grossir.

2° S'il est vrai que le nombre des patrons ait diminué, il est non moins vrai que le nombre des auxiliaires du patron a augmenté (chefs d'équipe, surveillants, contremaîtres, employés, dessinateurs, comptables, etc.), et que la situation de ces auxiliaires est plus enviable que celle de la plupart des anciens petits patrons.

3° Une troisième voie, enfin, qui n'est encore ouverte qu'à la bourgeoisie, permet l'ascension lente des plus prévoyants, et c'est encore la machine qui a incité ici à l'épargne en offrant des placements rémunérateurs. Le bas de laine qui ne rapportait rien a été remplacé par les caisses d'épargne, les dépôts en banque, les rentes publiques et les valeurs industrielles. Une foule de gens se sont ainsi créé de petites rentes à côté des revenus de leur travail. C'est pourquoi les classes moyennes, demi-rentières, demi-salariées, n'ont pris toute leur importance que depuis l'apparition du machinisme.

Nous ne voulons pas prétendre qu'il n'y avait pas autrefois des moyens d'ascension. Il y en avait dans le commerce, par exemple. Ce que nous pouvons conclure, pour l'instant, c'est que *la machine a multiplié et facilité les moyens d'ascension*. Autrefois, pour s'élever par l'industrie, il fallait des qualités plus variées, et l'on s'élevait moins haut. Aujourd'hui, on peut monter à un échelon plus élevé, avec des capacités moins nombreuses, mais plus accentuées. Il n'est plus indispensable d'avoir à la fois le don du commandement et celui de l'épargne : il suffit d'avoir l'un ou l'autre, mais il faut l'avoir à un degré plus fort. C'est la machine et le régime qui en résulte qui permet le mieux à chacun de donner sa mesure.

En d'autres termes, *la machine accentue des différences individuelles, et facilite le classement de chacun suivant ses aptitudes.*

III. — LES PATRONS INDUSTRIELS.

Nous venons de parcourir les diverses variétés d'auxiliaires employés dans l'industrie textile. A cet assemblage hétéroclite, il est indispensable de donner une unité directrice suprême : tel est le rôle du patron proprement dit.

Il s'ensuit que le patron doit posséder à la fois les qualités et les connaissances réclamées dans chacune des branches secondaires que nous avons déterminées. Le patron doit avoir les qualités de direction, d'administration et de prévoyance. Il doit, de plus et avant tout, *savoir juger les hommes,* afin de trouver les auxiliaires les meilleurs qui l'aideront dans sa tâche : savoir s'attacher les meilleurs collaborateurs est la condition principale du succès.

Ainsi, plus on s'élève dans l'échelle sociale, et plus l'on doit avoir des qualités nombreuses et éminentes pour se maintenir.

Mais l'on peut s'élever plus ou moins haut, et les divers genres d'ateliers n'agissent pas de la même façon : leur influence sélectionnante n'est pas la même ; de là l'existence de variétés patronales qui forment la contre-partie des variétés ouvrières.

Ici, la hiérarchie est basée quelquefois sur le capital, image des difficultés d'établissement, ou sur les difficultés techniques du métier lui-même.

Les difficultés d'établissement. — Nous avons vu qu'il n'y a guère de différences entre les variétés d'usines au point de vue de l'importance numérique du personnel, mais qu'il n'en est pas de même quant au capital d'établissement. Ce dernier élément va donc nous permettre de faire une classification graduée, en commençant par les variétés dans lesquelles il est possible de s'établir avec le capital le moins élevé.

Dans chaque variété il est une grandeur minimum d'usines au-dessous de laquelle on ne peut descendre : c'est cette grandeur minimum que l'on appelle l'*unité industrielle*.

L'unité industrielle, c'est le nombre de métiers ou de broches que doit comprendre l'établissement pour produire un article donné dans de bonnes conditions de prix de revient.

Elle dépend de la productivité propre des différentes espèces de machines composant un atelier. Ainsi, en filature, il faut au moins un nombre de broches absorbant la production d'un assortiment de préparation. En tissage, le rapport entre le nombre de métiers à tisser et celui des machines à préparer est un peu moins rigide qu'en filature; pourtant, il arrive un moment où l'achat d'un seul métier à tisser en plus oblige à mettre un bobinoir en plus, un ourdissoir, une cannetière, etc., et, dès lors, on a avantage à mettre toute une nouvelle série de métiers.

Généralement une usine possède plusieurs unités industrielles; certaines n'en possèdent qu'une, ce sont les plus petites, car au-dessous, elles ne sont plus viables.

La facilité plus ou moins grande d'établissement au point de vue du capital, dépend donc du prix d'une unité. Ce prix varie non seulement suivant le genre d'opération (filature, tissage, etc.) ou d'objet (coton, laine, lin), mais il dépend encore de l'article spécial à produire (numéros des filés, finesse des tissus, etc.). Une analyse aussi complète dépassant le cadre de notre étude, on nous pardonnera, pour la seconde fois, de nous borner à des moyennes, à titre d'indication.

Examinons à ce point de vue les principaux genres d'ateliers que nous avons rencontrés :

1° Filature de coton. On compte généralement que l'installation d'une broche avec les accessoires revient en moyenne à 50 francs; or, le métier à filer comprend environ 1.000 broches au moins dans la Flandre : il coûtera donc 50.000 francs;

2° Peignage de laine : un assortiment coûte environ 1.000.000 !

3° Filature de laine : la broche coûte 58 francs; un métier comprenant 700 broches revient à 40.000 francs environ ;

4° Tissage de laine : le métier avec ses accessoires, coûte 1.500 francs;

5° Filature de lin : la broche coûte 200 francs[1]; un métier continu à lin possède 250 broches et coûte donc 60.000 francs;

6° Tissage de toile : le métier revient à 2.000 francs.

En résumé, *on peut dire qu'il est plus aisé de s'installer fabricant que filateur, et filateur que peigneur de laine.* Tandis que le capital de ce dernier ne peut être moindre que 1.000.000 de francs, celui du filateur peut *théoriquement* descendre à 50 ou 60.000 francs, et celui du fabricant à 1.500 ou 2.000 francs seulement[2].

Ainsi, *plus l'automatisme est parfait et plus la difficulté d'établissement s'accroît au point de vue du capital.*

Les difficultés techniques du métier. — S'il est plus facile de fonder un tissage qu'une filature, il est peut-être plus difficile de le faire prospérer. L'obstacle vient ici des difficultés techniques du métier lui-même.

Dans la filature, surtout dans la filature de coton, le travail est aussi automatique que possible, les matières premières et les produits sont fixes et facilement classables. C'est donc la question du prix de revient qui prime tout. Le patron supérieur sera celui qui aura l'outillage le plus parfait, le plus productif, qui saura le remplacer à temps pour en adopter un plus moderne. Il faut avoir de la décision et de l'initiative. Ce sont donc les qualités du caractère qui priment.

Les fabricants disent couramment que, pour être filateur, il faut deux conditions : avoir un million et un peu de bon sens. Exagération mise à part, ce dicton montre l'importance que joue le capital et le peu d'utilité de la supériorité de l'intelligence ou de la culture intellectuelle. Avec un bon directeur

1. Le coût élevé de la broche de lin provient de ce que les machines à peigner sont considérées comme un accessoire de la filature, tandis que, dans l'industrie lainière, elles font partie d'un atelier distinct.

2. En fait, les unités viables sont plus élevées que les chiffres que nous indiquons, mais elles leur sont sensiblement proportionnelles, de sorte que les conclusions sont justifiées.

sachant mener les hommes, et recruté parmi les contremaîtres ayant fait leurs preuves, on voit que le filateur doit surtout avoir de l'argent. Les directeurs sont stables, et ne cherchent pas à s'intaller à leur compte parce que le capital nécessaire est trop grand. Toutefois, nous proposons de modifier le dicton comme suit : « Avoir un million, du simple bon sens... et du caractère. »

Dans les tissages, où l'automatisme est moins parfait et la variété plus grande, les qualités intellectuelles jouent un rôle plus grand ; il y a un apprentissage du métier à faire, sous peine de se voir rapidement évincé. Aussi, quand un fabricant meurt en ne laissant que des enfants en bas âge, on voit souvent le directeur réussir à se faire commanditer, parce qu'il est le seul à posséder les connaissances techniques et les capacités nécessaires.

Parmi les différentes sortes de tissages, c'est dans les tissages d'articles de fantaisies que les capacités intellectuelles jouent le plus grand rôle. Non seulement les articles sont encore plus variés et plus changeants, mais il faut avoir du goût et de l'esprit d'invention. De plus, ici, reparaît la nécessité d'avoir un capital assez élevé.

A chaque saison, deux fois par an, les fabricants-créateurs de Roubaix (il y en a une dizaine pour les fantaisies) inventent de nouveaux modèles dont ils présentent des échantillons aux négociants qui n'en n'acceptent qu'une partie; les frais de création des modèles non acceptés sont donc perdus. Or, ils sont considérables. Ainsi, par exemple, la maison *L. Glorieux et fils* invente à chaque saison 2.000 types nouveaux en lainages et 3.000 en fantaisies. Dans l'ameublement, un tissage de moyenne importance dépense 20 à 40.000 francs par an de ce chef. Outre les frais de recherche et d'invention, et la perte d'une certaine quantité de matières, l'échantillonnage, est assez onéreux, parce qu'il ne peut se faire qu'à la main, vu les petites quantités de métrages à produire. Ces frais énormes ne servent que pour des tissus qui seront démodés au bout de six mois. De plus, le fabricant achète lui-même la laine brute afin d'être certain de sa qualité, et la fait peigner et filer à façon.

Des tissages importants peuvent seuls supporter tous ces frais. Au surplus, comme les frais sont les mêmes qu'il y ait 300 ou 1.000 métiers, il est avantageux de les répartir entre le plus grand nombre de métiers possible. Aussi les maisons créatrices, en nouveautés, ont de 800 à 1.000 métiers, ce qui suppose un capital de 1 ou 1 million 1/2, et un personnel d'un millier d'ouvriers. Ce sont donc de grosses affaires, et qui courent de gros risques. Il faut des qualités variées et éminentes pour les diriger.

Classement des variétés patronales. — Nous pouvons maintenant classer les diverses variétés patronales en trois groupes :

1° Celles dans lesquelles le rôle prépondérant est joué par le chiffre du capital employé et les dons du caractère (*peignages et filatures*) ;

2° Celles dans lesquelles les connaissances techniques et les qualités intellectuelles forment le facteur principal (*fabricants de toile, d'articles classiques, tissages à façon, teinturiers et apprêteurs*) ;

3° Celles qui demandent à la fois les deux espèces de qualités, et qui se placent ainsi au sommet de la hiérarchie patronale (*fabricants créateurs de fantaisies*).

Dans la première variété, la société anonyme tend de plus en plus à dominer, à cause de l'énormité des capitaux.

Dans la seconde, les sociétés en nom collectif ou en commandite se maintiennent mieux, parce que le capital joue un rôle moindre que la personnalité du patron.

Enfin, nous verrons que la dernière a donné lieu à l'éclosion d'un système nouveau qui tient compte à la fois de la puissance des capitaux et de la personnalité du patron, parce que ces deux éléments sont également importants.

III

LE COMMERCE

I. — LES DIFFÉRENTS GENRES DE COMMERCE.

Dans le chapitre précédent, nous avons analysé le Patronage dans son rôle purement industriel. Il nous faut maintenant envisager son côté commercial.

En effet, il ne suffit pas de fabriquer, il faut vendre ; il faut aussi se procurer les matières premières. L'industriel est donc amené à entrer en contact avec le Commerce, et les rapports qu'il aura avec lui varieront selon le genre de travail et l'état du marché. Ce sont ces rapports que nous nous proposons d'étudier. En un mot, quelles sont les répercussions de la Fabrication sur le Commerce, et réciproquement.

Examinons d'abord le travail commercial en lui-même ; nous étudierons ensuite les répercussions qu'il engendre et qu'il subit.

Ce qui apparaît tout d'abord quand on veut étudier le Commerce, c'est l'existence de spécialisations concordantes à celles de la Fabrication.

Par ordre, nous avons, en premier lieu, *le négociant en matières brutes*, qui achète le lin, la laine ou le coton au producteur agricole et les revend à l'industriel. Vient ensuite *le négociant en filés* qui joue le rôle d'intermédiaire entre le filateur d'une

part et le fabricant d'autre part. Enfin, *le négociant en tissus ou en fil à coudre* qui se charge d'écouler les produits complètement fabriqués.

Jetons un coup d'œil sur ces trois genres de commerçants, en distinguant, chaque fois, le lin, la laine et le coton.

L'ACHAT DES MATIÈRES BRUTES. — A l'origine, *la fabrication du lin* avait des attaches profondes avec le travail rural ; il n'y avait sans doute pas d'intermédiaire entre le tisserand et le paysan, son voisin ; quelquefois, du reste, la même personne cumulait les deux fonctions, comme cela se voit encore dans certains villages de la Flandre.

Quand on commença à fabriquer en vue de l'exportation, les négociants qui apparurent alors, durent s'assurer une quantité suffisante de matières premières, et se la procurèrent d'abord sur les marchés où les petits producteurs venaient exposer leurs produits. Ces négociants devinrent bientôt des patrons de fabriques collectives.

Dans l'industrie linière, il y avait deux fabriques collectives superposées :

1° *Le fabricant de lin,* qui achetait le lin au cultivateur et le faisait rouir, teiller et peigner dans de petits ateliers familiaux ; il revendait ensuite le lin travaillé aux fileuses ;

2° *Le fabricant de toile,* qui se chargeait d'exporter les toiles fabriquées par les petits tisserands ruraux.

Il faut noter aussi l'existence des *recoupeurs* qui achetaient au marché le fil fabriqué par les fileuses, pour le revendre aux tisserands.

Depuis l'apparition des filatures mécaniques, il s'est formé un rouage intermédiaire entre le paysan et l'industriel : des *facteurs de lin* apparurent, achetant le lin sur pied, l'emmagasinant à la récolte et le revendant au fabricant ou, aujourd'hui, au filateur. Tel est le système encore employé pour l'achat des lins indigènes et des lins belges.

Mais le développement de l'industrie nécessita bientôt l'im-

portation de lins étrangers, particulièrement de lins russes[1]. Là, vu la distance, les choses se passèrent d'une façon différente.

Tout d'abord, dans la première moitié du siècle dernier, des maisons d'exportation furent fondées en Russie, principalement à Riga. Ces maisons envoyaient des échantillons aux industriels irlandais, belges ou français qui achetaient ferme une certaine quantité de lin qu'ils payaient d'avance.

Ce système dut être abandonné, par suite de l'habitude des négociants russes de ne pas exécuter les livraisons à l'époque voulue, et de fournir des matières non conformes aux échantillons. Aussi, vers 1850, le système prévalut de fixer les échéances à trois mois après l'expédition de Riga.

Peu à peu des maisons d'importation se fondèrent dans les régions industrielles, à Lille, à Belfast, à Gand. Ces maisons prirent à leur charge tous les aléas du commerce. C'est ainsi que, depuis une trentaine d'années, les filateurs français n'achètent plus que marchandise livrée à Dunkerque ou à Gand, ou même en gare, et n'en prennent plus livraison qu'au fur et à mesure de leurs besoins.

Pour la *laine*, l'importation remonte à une époque plus éloignée que pour le lin, et elle porte sur des quantités plus considérables. C'est ainsi que dans la seconde partie du Moyen Age, la Flandre faisait venir des laines d'Angleterre. Cette importation était faite par la *Hanse de Londres*, aussi appelée *Hanse flamande*, qui avait son siège principal à Bruges. Quand l'Angleterre se mit à fabriquer, il fallut faire venir les matières premières d'Espagne, et aujourd'hui, de La Plata, du Cap et d'Australie.

Les marchés lainiers les plus importants aujourd'hui sont ceux de Londres, Roubaix et Anvers : à eux trois ils traitent les trois quarts de la laine du monde entier[2].

1. La Russie produit la moitié du lin consommé en Europe. Toutefois elle ne produit qu'un lin de qualité médiocre et qui est rarement d'un blanc parfait. C'est la Belgique qui produit les lins les plus beaux et les plus fins (Voir Bleunard, *loc. cit.*).
2. Bleunard, *loc. cit.*, III, 40.

Londres monopolise le marché des laines d'Australie : ce marché se fait aux enchères et au comptant, par l'intermédiaire de courtiers. Les laines australiennes sont surtout travaillées en Angleterre, mais une partie est dérivée vers le Havre et Dunkerque, pour ne parler que de la France.

Au Havre arrivent également les laines de la Plata que le Continent travaille de préférence. Là, elles sont mises en vente publique et achetées par des commissionnaires en laines pour le compte des négociants de Roubaix, qui la revendent de suite aux fabricants.

En effet, ceux-ci, contrairement à ce qui se passe pour le lin, ne prennent pas leurs marchandises au fur et à mesure de leurs besoins, car, en faisant ainsi, ils risqueraient de ne pas avoir la variété spéciale de laine qu'ils veulent avoir. Cette nécessité de s'assurer la qualité voulue est tellement grande, que certains grands fabricants n'ont pas hésité à fonder, à leurs frais, des comptoirs d'achat à Buenos-Ayres, et que d'autres s'y rendent pour acheter directement sur place.

Quant au *coton*, il a toujours dû être importé. En France, le grand marché est le Havre, port où sont installées des maisons d'importation semblables à celles qui existent à Lille pour le lin. Elles revendent la matière première aux filateurs qui en prennent livraison au fur et à mesure de leurs besoins, par l'intermédiaire de commissionnaires ou de négociants.

Il est probable que ce commerce a dû passer par les mêmes stades que celui du lin. Il est certain, en tous cas, d'après Schulze-Gaevernitz[1], que la chose s'est ainsi passée en Angleterre :

Une première période, pendant laquelle le commerce est fait par des maisons d'exportation américaines, qui avaient à Liverpool des commissionnaires chargés de traiter avec les industriels du Lancashire ; puis ceux-ci eurent même des commissionnaires-acheteurs sur le marché de Liverpool. Dans une seconde période, il se fonda, dans cette ville, des maisons

1. *La grande industrie.*

d'importation prenant les aléas du commerce à leurs risques et périls.

Le commerce des filés. — Si l'on veut bien se rappeler que les peigneurs et filateurs de laine travaillent à façon[1] pour le compte des fabricants de tissus, on comprendra qu'il ne peut exister de commerce de filés dans cette branche. Il n'en est pas de même pour les industries cotonnières et linières, dans lesquelles le filateur achète lui-même la matière première, et revend les filés qu'il fabrique, soit directement aux fabricants, soit par l'intermédiaire de négociants.

Beaucoup de transactions peuvent se faire directement, parce que filateurs et fabricants habitent la même région, et peuvent se rencontrer facilement chaque semaine à la Bourse de Lille qui se tient tous les mercredis. Ce commerce ne présente guère du reste d'aléas, puisqu'il se fait d'une façon à peu près continue tout le long de l'année. Pourtant le négociant en filés existe, et on le voit parfois offrir au fabricant le coton d'une filature à un cours inférieur à celui offert par le filateur lui-même. Il profite du flair particulier au bon commerçant, grâce auquel il a acheté à un moment où le filateur cherchait avant tout à écouler ses produits. De plus, le filateur ne peut présenter que quelques numéros de filés, tandis que le négociant a une carte d'échantillons complète.

Les conditions de vente vont en s'améliorant au fur et à mesure que la sécurité des transactions devient plus grande. Ainsi, il y a quinze ans, l'escompte de 5 % qui était accordé pour les règlements à 60 jours, l'est aujourd'hui pour ceux de 90 jours. De même le 6 %, au lieu d'être réservé pour les paiements à 15 jours, l'est pour ceux à 30 jours.

Le commerce des produits finis. — Ces produits sont : pour le lin, le fil à coudre ou la toile ; pour la laine : les tissus de fantaisies ou d'ameublement.

1. Voir *suprà*, p. 53.

Pour le *fil à coudre*, chaque fabricant a sa marque spéciale apposée sur chaque bobine vendue. Aussi a-t-il tout naturellement le monopole de la vente en gros, de sorte qu'à chaque filterie est annexée une maison de commerce qui se charge d'écouler les produits aux détaillants

Pour la *toile*, l'individualité du produit disparaît. De plus, il y a trop de spécialités différentes, pour que chaque fabricant puisse les faire toutes. Son intérêt est au contraire de se borner à un nombre de genres restreints, auxquels son outillage est mieux adapté.

Le commerçant, au contraire, a intérêt à vendre les choses les plus variées, afin de répartir des frais généraux fixes sur un plus grand nombre de branches. Le fabricant qui se fait accessoirement commerçant, ne peut vendre qu'une espèce de tissus, ou un nombre très restreint[1]. Le voyageur du fabricant a donc une carte d'échantillons très pauvre à présenter à côté de celle du voyageur du négociant, et a les mêmes frais à supporter.

Aussi, on voit quelquefois ce phénomène bizarre : un même client est sollicité à la fois par deux voyageurs, celui du fabricant et celui du négociant ; ce dernier a, dans sa carte d'échantillons, ceux que présente le premier, et cela à un prix inférieur, quoique les tissus sortent de la même source !

La clientèle des gros négociants de toile, ce sont les magasins de détail et les maisons de demi-gros, les merciers, les boutiquiers de village, etc. La vente est généralement faite aux conditions suivantes, marchandise rendue sur place : 120 jours sans escompte, 30 jours avec 3 %, 15 jours avec 4 %[2].

Certains grands tissages de toile ont un magasin de vente, soit à Lille, soit à Paris, mais les petits tissages ont recours aux négociants, et cela d'autant plus que, dans les moments difficiles, ceux-ci leur avancent des fonds. Mais alors, il y a sujétion de la part du fabricant qui doit s'engager à réserver ses produits pour

1. Seuls les gros fabricants de toile peuvent ajouter à leur carte des échantillons des genres qu'ils ne font pas, mais alors ce ne sont plus des purs fabricants, mais des *fabricants-commerçants*.

2. L. Merchier, *Monographie du lin*, p. 226.

son créancier, qui joue ainsi à la fois le rôle de négociant et de banquier.

Pour les *tissus de laine*, les choses se passent d'une façon un peu différente, par suite des variabilités beaucoup plus grandes apportées par la Mode.

Ce n'est pas à dire que l'on ne puisse faire des produits à peu près fixes avec certaines variétés de laines. Nous savons, en effet, que l'on fabrique des draps et des lainages *classiques*[1], mais nous savons aussi que l'on fabrique des draps et lainages de *fantaisie,* et que ces derniers se font spécialement à Roubaix. Ce sont donc eux qui nous intéressent surtout.

Or, il y a une différence très grande entre le fabricant de classiques, toujours sûr de placer tôt ou tard ses produits, et celui de fantaisies dont les tissus ne se portent que pendant une saison, pendant le temps où la Mode lui confère une plus-value artificielle : le premier est indépendant, le second dépendant des caprices de la Mode, ou, si l'on veut, des grands magasins de Nouveautés de Paris. Ce n'est pas ici le moment de rechercher pourquoi et comment ces magasins ont acquis le monopole de lancer les modes et de les faire accepter par le public; il nous suffit d'en constater les effets sur l'industrie, et c'est à Roubaix que ce phénomène a les répercussions les plus intenses.

Les transactions ne se font donc que deux fois par an, et n'ont lieu qu'entre quelques intéressés, les gros fabricants créateurs de Roubaix et les grands magasins de Nouveautés de Paris. Financièrement, les premiers sont capables de lutter à armes égales contre les seconds, mais ils en dépendent plus ou moins pour le lancement de leurs produits, situation bizarre dont nous constaterons bientôt les effets.

Pour la fantaisie, on le conçoit, les transactions se font à courte échéance : généralement on accorde un mois pour le paiement, avec 5 % d'escompte[2].

1. On appelle *tissus classiques*, ceux qui sont de consommation courante et qui présentent toujours la même contexture.

2. Pour les tissus classiques, les conditions sont les suivantes : 9 mois sans escompte; 4 mois avec 6 %; 2 mois avec 8 %. Pour la vente à la commission, on accorde 6 mois avec 2 ou 3 %.

II. — RÉPERCUSSIONS DE L'INDUSTRIE SUR LE COMMERCE.

L'organisation commerciale nécessaire que nous venons de décrire, n'est pas sans avoir des liens avec celle de la fabrication. Celle-ci a besoin du commerçant pour se procurer les matières premières et écouler ses produits. Est-ce à dire qu'elle lui soit assujettie, comme le tisserand à la main l'est vis-à-vis de son patron, le chef de fabrique collective? Nous allons constater au contraire que le fabricant s'émancipe de plus en plus de la domination du commerçant au fur et à mesure du développement du machinisme et du grand atelier. Sans doute, il a toujours besoin de lui, mais de plus en plus, il tend à traiter d'égal à égal avec lui.

Toutefois, il y a lieu de distinguer entre les industries à produits fixes et celles à produits variables, ces dernières ayant une difficulté plus grande à l'émancipation complète.

L'ÉMANCIPATION PROGRESSIVE DES INDUSTRIES A PRODUITS FIXES. — D'après ce que nous avons dit, ce type est surtout représenté dans la région que nous étudions par les industries linières et cotonnières. Le grand fait qui domine son évolution est son émancipation progressive du commerce.

Dans la *fabrique collective*, le petit fabricant à domicile est sous la domination du gros négociant-exportateur. C'est là un phénomène général qui a été mis en lumière d'une façon supérieure par M. L. Arqué dans son étude sur *les Faiseurs de jouets de Nuremberg*[1]. Cette sujétion des petits producteurs indigents se manifeste par leur endettement envers les négociants qui seuls peuvent acheter leurs produits et leur accorder du crédit dans les moments difficiles. C'est donc par la réunion entre leurs mains du double monopole des fonctions d'exportateur et de banquier, que les négociants assurent leur domination. A l'heure

1. *Sc. soc.*, 2e pér., fasc. 43.

actuelle, beaucoup de *petits tissages mécaniques* de toile sont encore plus ou moins liés par le crédit envers les négociants.

Au contraire, les *grandes usines* — les tissages importants, les filatures de lin et de coton — sont définitivement émancipées à ce point de vue du joug du commerce, parce qu'elles trouvent aisément, et à bon marché, du crédit chez des banquiers.

Ce phénomène d'émancipation se remarque très bien dans les filatures de lin par exemple. Au début, quand le machinisme était encore imparfait, elles étaient de petite taille et plus ou moins endettées vis-à-vis des négociants en filés. Aujourd'hui, avec les progrès de la machine, elles sont devenues de grosses affaires comme nous savons, et sont appuyées par des banques locales qui se sont constituées peu à peu.

L'ÉMANCIPATION PARTIELLE DES INDUSTRIES A PRODUITS VARIABLES. — La même loi d'émancipation existe pour les produits soumis aux fluctuations de la Mode, quant à la question du crédit, mais une hiérarchie d'un autre genre tend à s'établir.

C'est ainsi que les peigneurs et filateurs de laines, indépendants au point de vue financier, ne sont cependant que de simples façonniers des fabricants de tissus, et nous en avons dit la raison : ce sont donc ces derniers qui détiennent entre leurs mains les éléments de prospérité ou de décadence réglant la situation et l'avenir des premiers.

Les *gros fabricants* détenteurs de la laine et créateurs d'échantillons sont donc ceux qui dirigent le mouvement, et sur qui repose la prospérité de l'agglomération roubaisienne tout entière. Pourtant ils sont eux-mêmes plus ou moins assujettis aux caprices des lanceurs de la Mode à Paris. Et c'est un singulier spectacle de voir cette lutte des deux frères ennemis : les potentats de l'industrie roubaisienne, et ceux du commerce parisien.

Si l'émancipation des premiers n'est pas complète, la cause n'en peut être due au machinisme. Deux parties détenant chacune un monopole de fait sont en présence : celui de l'invention des modèles d'une part, et celui du lancement de la Mode, d'autre

part. Si ces forces sont cohérentes et disciplinées, les transactions seront nettes. Si elles sont plus ou moins indisciplinées, il y aura instabilité constante dans les relations. C'est malheureusement ce qui existe.

Il paraîtrait, en effet, que certaines maisons de Nouveautés ne pratiquent pas des coutumes absolument correctes vis-à-vis des gros fabricants créateurs. Ceux-ci les accusent de faire copier les échantillons qu'ils ont inventés, et de réserver leurs commandes pour les petits fabricants, qui, n'étant pas chargés des frais de recherches et d'invention, peuvent les exécuter à meilleur compte. C'est ce qui permet à un certain nombre de petits tissages de vivre.

Tous les gros fabricants se plaignent de cet état de choses, mais jusqu'à présent, ils ont été incapables de former une union cohérente, une espèce de trust, qui serait le seul remède possible à l'instabilité actuelle des transactions.

La concentration régionale. — Il n'est pas indifférent, au commerçant chargé d'écouler les produits, que l'industrie soit plus ou moins bien outillée. Plus le fabricant lui fournira des tissus de qualité supérieure à un prix peu élevé, plus il lui sera facile de les vendre. La tâche du commerçant est d'autant plus aisée que la supériorité industrielle est plus grande.

Dans l'état ancien, caractérisé par la lenteur du progrès des méthodes, les capacités commerciales primaient tout, et cela justifiait la domination qu'exerçaient les grands négociants.

Dans l'état actuel d'améliorations constantes par les progrès du machinisme, l'industrie devient capable de patronner le commerce, et ceci explique son émancipation progressive.

Nous sommes donc amené à déterminer la situation industrielle de la Flandre française vis-à-vis des pays concurrents, afin de juger dans quelle mesure elle favorise le travail du commerçant.

Le machinisme pousse à la concentration régionale. Aux temps du travail à la main, la fabrication était dispersée sur

l'ensemble du territoire, parce que l'on trouvait partout des matières premières, de la main-d'œuvre et une clientèle. Toutefois, des concentrations partielles s'étaient déjà opérées pour certains travaux demandant un apprentissage particulier dont le secret était monopolisé par l'une ou l'autre ville. Ces concentrations reposaient donc sur un tour de main spécial acquis par les artisans d'une cité, et qui en conservaient jalousement la tradition.

Les moyens de transport, en se perfectionnant, tendaient à une autre concentration régionale en faveur des pays à main-d'œuvre abondante et situés sur une voie commerciale. Le développement précoce de la Flandre au Moyen Age s'explique ainsi, d'une part, par sa forte natalité, et, d'autre part, par sa proximité de l'Angleterre, pays producteur de laines; enfin par sa situation au nord-ouest du Continent, mis en valeur par la colonisation franque.

L'utilisation des forces naturelles tend maintenant à favoriser les pays qui possèdent ces dernières, mais il faut qu'ils aient, en outre, les autres facteurs que nous venons d'indiquer : *possibilité de recrutement d'une main-d'œuvre appropriée et suffisante; situation commerciale permettant l'approvisionnement des matières brutes, et l'écoulement des produits.*

L'emploi des chutes d'eau comme moteur dans l'industrie textile, développa celle-ci dans les collines de Normandie et dans les Vosges, à la fin du XVIIIe siècle. Aujourd'hui, la machine à vapeur tend à l'attirer dans le nord de la France, à proximité du vaste bassin houiller qui s'étend de Valenciennes à Béthune, mais dans les contrées situées au nord de ce bassin et non dans celles qui la bordent au sud : d'un côté, on a la maïn-d'œuvre flamande; de l'autre, se trouvent des pays à natalité beaucoup plus réduite.

Une fois la priorité acquise par une région, elle tend à la conserver, non seulement par l'adaptation de plus en plus marquée de la population à ce genre de travail, mais aussi par la *création d'un centre commercial plus puissant.* C'est pourquoi, en Flandre, l'industrie lainière tend à s'agglomérer autour de

Roubaix, et l'industrie linière autour de Lille et Armentières. En Angleterre, le Lancashire est le pays du coton, le Yorkshire celui de la laine.

En s'éloignant du marché principal, une usine se place dans une situation commerciale plus désavantageuse et perd ce qu'elle peut gagner par l'infériorité des salaires, d'autant plus que, la plupart du temps, on trouve alors une main-d'œuvre également inférieure, n'ayant pas acquis les bonnes traditions de travail que possèdent les pays plus évolués, et qui constituent leur *formation sociale particulière*. Ces traditions sociales nécessaires, sont acquises plus ou moins rapidement, selon que la race est plus ou moins souple; c'est là qu'intervient le facteur humain, la question de l'origine de la race.

On le voit, le problème est complexe, et ne peut être résolu qu'en prenant un point à la fois.

Bornons-nous, pour l'instant, à constater l'importance de la concentration régionale de l'industrie textile en Flandre, grâce à la proximité d'un bassin houiller important.

Ici, il nous suffit de consulter les statistiques.

Voyons d'abord la *filature de lin*[1] :

En 1840, le département du Nord possédait 2.700 broches mécaniques sur les 14.880 qui se trouvaient en France, soit donc une proportion de *18 %* seulement.

En 1847, ce département en avait 117.900 sur 282.110, soit déjà *41 %*.

En 1857, 303.640 sur 452.572 ou *67 %*.

En 1899, 434.351 sur 485.572 ou *89 %*.

Aujourd'hui, d'après les dernières statistiques qui me sont communiquées, il y en aurait 485.000 sur 500.000 environ ou *97 %*, la presque totalité.

Dans la *filature de laine*, le mouvement a été moins marqué, plusieurs provinces françaises ayant conservé le monopole

1. Voir Merchier, *loc. cit.*, p. 51 et 188.

d'articles spéciaux faits avec les laines du pays, tandis que Roubaix emploie surtout les laines étrangères. Néanmoins la progression est sensible :

En 1851, le groupe de Roubaix-Tourcoing comprenait 230.000 broches sur les 851.000 que possédait la France à cette époque, soit *27 %*.

A l'heure actuelle, il en comprend environ 1.000.000 sur 2.300.000, soit *43 %*.

Dans la *filature de coton*, le progrès est moins frappant ; nous savons que le Nord tisse peu le coton, au moins jusqu'à présent[1]. Pourtant les chiffres suivants montrent une progression en faveur du Nord :

En 1873, ce département avait 1.200.000 broches sur 5.000.000[2], soit *24 %*.

A l'heure actuelle, il en compte 3.000.000 sur 6.643.000, ou *près de la moitié.*

Dans la filature, le travail à la main a pratiquement disparu ; il n'en n'est pas de même pour le tissage, parce que les progrès mécaniques y ont été moins marqués. Mais si l'on s'en tient au seul tissage mécanique, on constate, en faveur du Nord, une progression analogue à celle de la filature.

En 1873, l'industrie du *tissage de la laine* comptait 6.750 métiers mécaniques sur les 23.000 qui se trouvaient alors en France, soit *29 %*.

En 1885, 19.000 sur 46.300, ou *41 %*.

Aujourd'hui 30.000 sur 55.000 ou *53 %*.

Quant au *tissage de la toile*, l'arrondissement de Lille compte les *deux tiers* des métiers mécaniques de France : 15.000 sur 22.000.

Cette concentration de l'industrie mécanique dans la Flandre

1. Sur les 124.000 métiers mécaniques à tisser le coton existant en France, le département du Nord n'en compte guère plus de 12.000.

2. Avant 1870, les statistiques sont difficilement comparables, car elles englobent l'Alsace, centre très important pour le coton.

française est due, nous le savons, au voisinage des mines de houille et à la main-d'œuvre flamande.

Dans la Flandre même, la concentration s'opère au profit de l'arrondissement de Lille, celle-ci due à l'influence des marchés et du négoce.

Sur les 484.700 broches à lin que contient la Flandre française, le seul arrondissement de Lille en contient 477.000, dont 200.000 dans la cité de Lille et sa banlieue immédiate.

Là se trouvent également la presque totalité des filteries.

Les tissages de toile sont presque tous dans la vallée de la Lys, principalement à Armentières qui, avec sa banlieue, contient plus de la moitié des métiers mécaniques de l'arrondissement, plus du tiers de ceux de la France entière.

La ville de Lille et sa banlieue contiennent également la moitié des broches de coton de l'arrondissement.

Enfin, l'industrie lainière est encore plus concentrée : on ne la trouve guère que dans l'agglomération Roubaix-Tourcoing. Cela tient au rôle primordial que joue dans cette industrie la question de l'approvisionnement des matières brutes : la laine présentant des variétés infinies, il faut être sur place pour se rendre compte des qualités à acheter suivant l'état du marché.

La concentration régionale a pour résultat de créer un marché puissant et de permettre une division du travail commercial. On voit des commerçants se spécialiser les uns dans le commerce des laines, d'autres dans celui des lins, des toiles, des filés ou des tissus, etc. Chacun connaît mieux sa partie et voit son action doubler.

Pour donner une idée de la concentration des marchés, disons que les places de Londres, Anvers et Roubaix traitent à elles seules les trois quarts des laines brutes du monde. Lille est le seul marché aux lins en France (Belfast, en Irlande). Quant au coton, il se traite principalement au Havre (à Liverpool pour l'Angleterre et à Brême pour l'Allemagne).

Ainsi donc *la concentration régionale favorise les transactions commerciales*. Voilà un premier point.

Les autres nations sont-elles plus ou moins favorisées sous ce rapport? Telle est la question qui se pose maintenant.

Tout naturellement, ce sont les pays qui ont inauguré les méthodes nouvelles de travail qui ont vu s'opérer les premiers une concentration régionale à leur profit.

Il y a là, grâce à l'avance prise, un élément de supériorité indéniable, toutes choses égales d'ailleurs.

L'avance prise par l'Angleterre dans l'industrie textile a été maintenue jusqu'à ce jour, comme le montrent les dernières statistiques.

C'est toujours dans la *filature de coton* que l'avance est la plus considérable : au 1er mars 1909, sur les 130.795.927 broches que possédait le monde entier, il y en avait 91.400.000 en Europe, dont plus de la moitié dans le Royaume-Uni, soit exactement 53.471.897 : l'Allemagne n'en avait que 9.881.321 et la France 6.643.000[1].

L'avantage est un peu moins marqué pour le *tissage de coton* ; à l'heure actuelle, le Royaume-Uni possède environ 750.000 métiers, l'Allemagne 250.000, la France 100.000, etc.

Il est encore moins marqué dans l'*industrie lainière :* le Royaume-Uni possède plus de 6.000.000 de broches et 140.000 métiers; la France, 2.390.000 broches et 55.000 métiers mécaniques.

Enfin, dans l'*industrie linière*, nous trouvons qu'en 1877, l'Europe possédait 3.131.000 broches, dont 1.467.000 dans le Royaume-Uni, 500.000 en France, 415.000 en Allemagne, 326.000 en Autriche-Hongrie, etc.

On le voit, *la supériorité de l'Angleterre est d'autant plus marquée qu'il s'agit d'une industrie où l'automatisme est le plus parfait.* C'est pourquoi, elle est plus grande dans la filature que dans le tissage, et pour le coton que pour la laine ou le lin. On comprend, en effet, que l'avantage du machinisme diminue quand l'automatisme devient moins parfait.

Or, quand on analyse les choses de près, on voit que la

1. Cette statistique m'est communiquée par l'*Union textile*.

supériorité de l'Angleterre, au point de vue de l'intensité du machinisme, provient des causes suivantes :

1° *Le bas prix de la force motrice.* L'Angleterre, on le sait, est le pays du monde où le charbon est le moins cher, et nous savons que le charbon seul permet l'extensibilité indéfinie de la fabrication ;

2° *L'adaptation plus parfaite de l'ouvrier anglais à l'automatisme,* par suite de sa faculté d'attention plus grande, ainsi que nous l'avons constaté dans une étude précédente[1] ;

3° *L'avance prise par l'Angleterre* dans l'initiative des transformations mécaniques.

Comme on le voit, ces causes proviennent en partie du lieu, en partie de la formation sociale. Ensemble, elles ont contribué à créer, dans la Grande-Bretagne, le foyer industriel le plus intense dans l'industrie textile, qui est l'une des plus influencées par la machine.

Ce pays est, en conséquence, celui dans lequel le phénomène que nous avons appelé *la concentration régionale* est le plus avancé, et ceci vient renforcer les éléments précédents de suprématie dont il dispose.

D'abord *cette concentration plus grande permet une plus grande spécialisation des usines* : en Angleterre, chaque filature file toujours le même numéro de fils; sur le Continent, elle doit filer une vingtaine de numéros différents, et, par conséquent, changer constamment le réglage des métiers, d'où perte de temps, et, par conséquent, nécessité de vendre plus cher.

En second lieu, *le courant d'affaires est tellement considérable, que l'industriel n'a plus à s'inquiéter de faire des stocks.* Il achète chaque semaine, en Bourse, la quantité de coton nécessaire, et vend de même les filés produits, le tout au comptant. Les produits finis eux-mêmes, les tissus ordinaires au moins sont vendus en Bourse chaque semaine. De là une immobilisation beaucoup moindre du capital.

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 59e fasc., p. 31.

Enfin, il faut noter *qu'un phénomène parallèle à celui que nous venons de décrire existe dans la fabrication de l'outillage.* C'est pourquoi le prix des métiers à filer et à tisser est plus bas en Angleterre que partout ailleurs, et il en résulte qu'à outillage égal, la mise de fonds y est moindre.

En résumé, le prix de revient des tissus anglais est moins élevé et ceci facilite la tâche des commerçants britanniques. C'est ce qui explique pourquoi les pays continentaux ont été obligés de recourir à la protection douanière pour compenser cette infériorité.

Grâce aux tarifs douaniers, les industriels français sont restés les maîtres du marché national, mais l'infériorité des commerçants français est manifeste sur les marchés étrangers. Pour la compenser, il faudrait organiser un système de ristournes à l'exportation, mais cela nécessite l'organisation de cartells ou de trusts. Or, comme l'a très bien montré M. Paul de Rousiers dans son ouvrage sur les *Trusts et Cartells,* les produits finis, et spécialement ceux qui sont sujets aux irrégularités et aux fantaisies, se prêtent difficilement à la réalisation de tels organismes. Tout au plus, pourraient-ils se réaliser dans les filatures de lin et de coton, et cela s'est vu, paraît-il, dans la Flandre aux époques de crises, mais à l'état momentané seulement.

En France, le protectionnisme est donc une arme surtout défensive, qui protège la production nationale, mais ne favorise pas son expansion à l'extérieur.

Pourtant la France arrive à exporter une certaine quantité de tissus chaque année. Sans aucun doute, il s'agit de tissus d'une nature particulière, dont elle a le monopole.

Quels sont ces tissus ?

Les qualités de la fabrication française. — Il faut distinguer entre les articles simples d'une part, les articles compliqués et les fantaisies d'autre part. Le machinisme est mieux adapté aux premiers qu'aux seconds.

Il en résulte :

1° Que *la France exporte peu de tissus simples* (cotonnades, toiles, etc.); pour ces articles, elle est battue par la Grande-Bretagne sur les marchés étrangers, dans les colonies, en Afrique et en Amérique. Au contraire, elle doit se défendre contre les importations anglaises, à l'aide d'un tarif douanier protecteur ;

2° *Que la France s'est spécialisée surtout dans la fabrication des tissus compliqués et des articles de fantaisie.*

En France, les articles simples, les articles classiques ne se fabriquent plus que dans les régions où les salaires sont peu élevés : c'est ainsi que les fines draperies noires, les amazones se font surtout à Sedan, les lainages classiques à Fourmies. C'est pourtant un fabricant de Sedan, M. Bonjean, qui inventa l'article nouveauté en 1834 [1], mais il se développa surtout à Elbeuf pour les draps fantaisies, à Reims et à Roubaix pour les robes. Cette évolution s'est tellement accentuée depuis lors, qu'aujourd'hui, en France, les classiques eux-mêmes deviennent variables, parce que chaque année, on met des nouvelles teintes à la mode. Les industriels anglais se maintiennent au contraire dans la fabrication de certains types invariables dont ils n'essaient pas d'augmenter le nombre [2].

Ceci est surtout vrai pour la laine, car pour le coton, la variabilité agit surtout sur l'impression et non sur le tissage.

En résumé, *la concurrence de l'Angleterre a rejeté la France vers la fabrication des articles sujets aux variations de la mode.* Et pour ceux-ci la supériorité appartient à la France, à cause des qualités artistiques de la nation.

L'Angleterre l'emporte dans les fabrications où l'automatisme triomphe, et la France dans celles qui demandent du goût, un certain talent artistique, de l'imagination créatrice. M. de Rousiers a montré [3] comment, dans l'industrie textile, l'Allemagne vise surtout le bon marché par les bas salaires.

Mais il se fait que les produits français, par leur prix élevé,

1. Bleunard, *loc. cit.*, III, 67.
2. Joulin, *loc. cit.*, p. 10.
3. *Sc. soc.*, 2e pér., 33e fasc., p. 56.

ne sont accessibles qu'aux classes aisées, et c'est pourquoi ils sont moins susceptibles de s'écouler en grandes masses. Et ceci montre que la faiblesse des exportations françaises n'est pas due uniquement à la mollesse des commerçants, comme on l'a souvent dit.

IV

LA FAMILLE PATRONALE

Caractères généraux. — Nous parlerons d'abord des caractères généraux avant de déterminer les variétés.

Pour l'éducation, il y a une tendance de plus en plus marquée vers les études classiques.

Ce n'était pas le cas, au début, de l'industrie mécanique, dans la première moitié du siècle dernier. A ce moment-là, il était d'usage de mettre le fils aux affaires, dès l'âge de quatorze ou quinze ans.

A la génération suivante, l'industrie ayant surmonté les aléas du début, et l'enrichissement commençant à faire sentir ses effets, on prolonge les études jusqu'au baccalauréat. Souvent, l'examen du volontariat tenait lieu de tout, car ce que l'on recherchait surtout, c'était de faire le service militaire minimum. Ses études terminées, le jeune homme allait faire un séjour en Angleterre. Il lui était facile d'entrer dans une filature anglaise, mais il était obligé d'y travailler en qualité de mécanicien, faisant ainsi un apprentissage tout à fait pratique, à Leeds ou à Belfast pour le lin, à Manchester pour le coton.

Aujourd'hui, le séjour en Angleterre est considéré comme presque obligatoire, et on commence à y ajouter le séjour en Allemagne, et même en Amérique.

Quelques-uns poursuivent leurs études jusqu'à l'École Centrale, mais c'est là une exception.

Il n'y a donc pas excès d'intellectualisme, pas plus chez le patron que chez l'ouvrier.

Le milieu général s'en ressent, ce qui ne manque pas de frapper les fonctionnaires du Midi ou de l'Est que le hasard amène dans la Flandre. L'intensité du travail industriel ou commercial, aussi bien que la culture, n'est guère favorable aux spéculations de l'esprit, et pour les mêmes causes : la quiétude manque. Les loisirs seront employés à chercher une détente aux préoccupations qu'entraînent les affaires. Cette détente pourra être une lecture, mais ce sera une lecture superficielle, facile. Il faut en excepter toutefois les cultures intellectuelles ayant un caractère d'application pratique, comme celles patronnées par la *Société industrielle du Nord*. Les institutions charitables, les œuvres diverses, les voyages, les villégiatures absorbent aussi beaucoup de temps. Pour d'autres, ce sera la politique, car presque partout, on voit un parti plus ou moins conservateur, soutenu par les patrons, lutter contre le parti socialiste.

Au début, le mode d'existence était relativement simple, mais il s'est compliqué avec l'enrichissement qui a suivi l'éclosion et le développement du machinisme.

Ainsi, vers le milieu du siècle dernier, les riches industriels ne voyageaient guère. D'après l'abbé Vassart[1], M. Jean-Baptiste Motte, l'un des plus riches filateurs de coton de Roubaix à cette époque, n'a jamais vu Paris! Encore aujourd'hui, il serait facile de citer tel ou tel grand fabricant qui est tous les matins à l'usine en même temps que ses ouvriers, et qui ne s'absente qu'exceptionnellement.

Mais il est juste de dire que le goût des voyages et des villégiatures est en fureur chez le plus grand nombre. C'est ce qui explique le développement des plages des côtes les plus voisines du pays industriel, le long de la mer du Nord ou de la Manche, de Malo-les-Bains, près Dunkerque, par exemple. Là habitent, pendant l'été, nombre de familles patronales qui possè-

1. *Notice biographique sur Alfred Motte.*

dent ou louent une villa; grâce aux facilités des communications, le chef de famille peut facilement venir rejoindre les siens le vendredi ou le samedi, et retourner à ses affaires le lundi ou le mardi. D'autres vont à Ostende, etc.

Il n'y a guère que les rentiers ou les valétudinaires qui passent de longs séjours dans le Midi.

Ceux qui ont une maison de campagne ont toujours soin de la fixer à proximité de leurs établissements, de façon à pouvoir s'y rendre en une heure ou deux.

Mais l'habitation principale est toujours dans le voisinage de l'atelier de travail, et pour les petits fabricants, elle est même contiguë; c'est ce qui explique que, dans les petites villes, on voit se succéder, comme au hasard, des usines, des hôtels particuliers et des maisons ouvrières. Mais dans les villes les plus importantes, à Lille et à Roubaix, les grosses fortunes sont assez nombreuses pour qu'elles puissent s'agglomérer dans le même quartier.

Bien entendu, les femmes ont tenté de créer une vie mondaine, mais cette vie mondaine reste pour ainsi dire l'apanage de l'aristocratie industrielle ou commerçante, et elle n'est pas sans posséder certains traits particuliers qui frappent les étrangers.

Les groupements mondains y sont avant tout basés sur les liens de famille ou les relations d'anciennes dates. Vu la natalité, aussi élevée dans les familles patronales que dans les familles ouvrières, on ressent peu le besoin d'étendre le cercle des invités. Les dames étrangères qui entrent par mariage dans un tel milieu y sont un peu dépaysées parmi des gens qui se connaissent tous depuis la plus tendre enfance.

Mais les plus malheureuses, ce sont celles qui ont épousé un fonctionnaire, un officier, un diplômé des grandes écoles officielles. Habituées, dans les autres provinces françaises, au prestige qui accompagne la situation de leur mari, elles se voient ici reléguées au second plan, cédant la place aux femmes des grands industriels sans en comprendre la raison.

Après cette esquisse générale, il nous reste à voir les traits qui

proviennent du genre particulier de travail, et qui ont leur répercussion sur le mode de transmission des situations et sur l'éducation.

Le type du lin. — Nous avons vu que le classement des variétés patronales repose sur l'importance du capital ; il s'ensuit que le mode de succession doit jouer un rôle qui n'est pas négligeable. A cet égard, les pratiques sont différentes dans l'industrie linière et dans l'industrie lainière.

La filature mécanique du lin a traversé deux périodes, dans la Flandre française :

1° *La période d'éclosion,* qui va de 1835 à 1860, a vu la création de la plupart des établissements : en 1840, il y avait 27.000 broches dans le département du Nord ; en 1861, il y en avait 389.000.

2° *La période de stabilité ;* depuis 1860, peu de nouveaux établissements se sont fondés ; les positions acquises se maintiennent ; en 1867, il y avait 400.000 broches ; il y en a aujourd'hui 484.700.

Pendant la période d'éclosion, l'usine est installée, soit par un fondateur unique, soit par deux ou trois frères associés.

Dans la seconde période, le problème de la transmission de l'atelier s'est posé.

La coutume française exigeant le partage égal des biens entre les enfants, on conçoit qu'au bout de deux ou trois générations, le nombre des associés devient assez grand pour amener la transformation de l'affaire en société anonyme ou en commandite par actions. La transmission de la propriété dans chaque branche devient un simple partage d'actions.

C'est pourquoi la forme anonyme tend à se développer, malgré les répugnances que l'on a à cet égard. Quand les copartageants ne sont pas trop nombreux, un certain nombre de ceux-ci restent simples créanciers chirographaires moyennant un intérêt fixe de 5 %, ceci afin de laisser dans les mêmes mains la propriété efficace et la direction.

S'il n'y a là aucune difficulté quant à la propriété, il n'en est

pas de même quant à la transmission de la direction : celle-ci ne peut pas s'émietter indéfiniment ; elle doit rester dans les mains d'un seul, ou de deux ou trois au plus. Dans ce dernier cas l'un s'occupe de la fabrication, un autre des achats et le troisième de la vente. On ne peut guère aller au delà. Fatalement, on aboutit, en très peu de temps, à l'inextensibilité des situations à transmettre, et ceci entraîne *la transmission à un seul fils, généralement l'aîné*. Par exemple, s'il y a trois associés, le fils aîné de chacun d'eux succédera à son père, de sorte que l'association entre frères est bientôt remplacée par une association entre cousins.

Si l'aîné ne manifeste aucune disposition pour l'industrie, c'est un cadet qui succède, quelquefois un gendre. En tous cas, il y a toujours transmission à un seul.

L'héritier avantagé, ne l'est pas au point de vue de la propriété (celle-ci est partagée également), mais simplement au point de vue de la situation toute faite qui l'attend, de gérant ou de commandité ; de ce fait, il bénéficie d'un traitement et d'une part dans les bénéfices.

Que deviennent les cadets ?

Quelques-uns, se contentant des revenus de leur part de capital dans la filature, rechercheront une vie aisée dans les carrières libérales ; mais c'est là l'exception. La plupart se lancent dans l'industrie qui, pour eux, forme toujours le métier idéal ; bien entendu, ils reprennent ou fondent un atelier de plus petite envergure que la filature : tissage, confection, brasserie, etc...

Nous avons noté ce fait que l'industrie linière tend plus à la stabilité qu'à l'extension, et ce fait a réagi fortement sur l'éducation, qui, avec le mode de succession, forme le caractère social le plus important de la Famille.

Sans doute, ici, l'éducation développe l'initiative, car il en faut, mais cette initiative est contre-balancée par le goût de la stabilité.

Aussi les patrons liniers paraissent-ils timorés vis-à-vis des lainiers.

Le type de la laine. — Contrairement au lin, l'industrie lainière a suivi une marche constamment progressive, et ceci a produit des répercussions marquées sur le mode de succession et sur l'éducation.

Le but poursuivi est de fonder autant d'usines qu'il y a de fils. Dans la famille Motte, à Roubaix, il est de tradition de fonder un nouvel atelier quand un fils atteint la majorité, en l'associant à un directeur qui a fait ses preuves. Le même phénomène, joint à la tendance vers la conservation des biens familiaux, a fait naître les tentatives d'intégration dont nous parlerons bientôt : chaque fils a une usine différente, une fonction différente, mais ils restent solidaires au point de vue commercial.

On voit quelle charge la famille roubaisienne a assumée, étant donné surtout la natalité, en général assez élevée ; combien le problème qu'elle se propose de résoudre est plus difficile que celui que se pose la famille anglaise. En Angleterre, dans l'industrie textile, la société anonyme domine de beaucoup, ou plus exactement la société à responsabilité limitée (*limited*) ; là, les gérants, les directeurs n'ont aucunement le souci de transmettre leur fonction à l'un de leurs enfants ; chacun de ceux-ci se case où et comment il peut. Ce phénomène est surtout accusé dans l'industrie cotonnière du Lancashire. Ce n'est pas à dire que les parents anglais se désintéressent du sort de leurs enfants, loin de là ! Seulement ils le font reposer sur l'éducation et non sur la transmission d'une situation toute faite. La difficulté n'est pas moindre : elle est autre. Mais l'avantage est que, dans leur système, elle ne vient pas peser sur la marche de l'établissement paternel. En France, celui-ci est grevé d'une dette envers les enfants, et cela n'est pas sans compliquer les choses.

L'extension croissante de la fabrication des lainages de fantaisie a aiguisé l'esprit d'initiative. C'est pourquoi le type du Roubaisien est si différent de celui des autres villes flamandes ; cette différence frappe les gens les moins observateurs, mais je crois que c'est la première fois qu'on en indique *la cause.*

C'est l'industrie des tissus de fantaisie qui a développé, chez le Roubaisien, l'esprit d'initiative et celui des inventions artistiques. Ce sont les gens qui ont ces qualités-là qui viennent à Roubaix et qui y réussissent.

L'INTÉGRATION INDUSTRIELLE. — Les patrons les plus entreprenants ont une tendance, non seulement à accroître l'importance de leurs ateliers, mais à réaliser ce que l'on appelle *l'intégration industrielle,* c'est-à-dire la réunion, dans les mêmes mains, des divers genres d'ateliers relatifs à une même industrie.

En voici quelques exemples qui aideront à comprendre la nature de ce phénomène.

La maison *Charles Tiberghien et fils* possède un peignage, une filature et un tissage de laine avec teinturerie et apprêt, à Tourcoing, et de plus une maison d'achat à Buenos-Ayres, et un magasin de vente à Roubaix. Elle possède même des navires pour faire les transports entre l'Angleterre et la France.

La firme *Tiberghien frères,* fondée en 1853, pour le travail de la laine, comprend un peignage, une filature de 40.000 broches, un tissage de 1.200 métiers, une teinturerie et un apprêt à Tourcoing, une maison d'achat à Buenos-Ayres et un magasin de vente à Roubaix.

M. *Aug. Lepoutre,* à Roubaix, a également un peignage, une filature et un tissage de laines; il fait, en outre, le négoce des laines, des filés et des tissus, et a même, nous dit-on, des moutons dans l'Argentine, ainsi qu'une maison d'achat à Buenos-Ayres.

La *Société anonyme de Pérenchies* (anciens établissements Agache) a une filature de lin de 34.000 broches et un tissage de toile à Pérenchies, un autre à la Madeleine et une maison de vente à Lille.

MM. *Dubois et Charvet-Colombier* ont une filature de lin, un tissage et une blanchisserie de toiles à Armentières, un tissage de toiles fines à Halluin et un autre à Rolleghem (Belgique), enfin une maison de vente à Lille et un dépôt à Paris.

MM. *Wallaert frères*, à Lille, ont une filature de coton, un tissage de toile, une blanchisserie et une filterie.

M. *Paul Dewavrin*, à Tourcoing, exploite à la fois une filature et un tissage de coton. De même *Albert Masurel*, à Roubaix, etc.

Il y a d'autres exemples d'intégration partielle; ainsi, il n'est pas rare qu'une même maison ait à la fois une filature de lin et une filterie, comme MM. *Descamps* (Lille et Linselles), *Droulers-Vernier* (Lille), *Pouillier-Longhaye*.

Parfois, c'est une filature de lin unie à un tissage de toile, comme MM. *Renouard* (Lille), *Truffaut*, etc...

On le voit, à côté des industriels ayant réalisé l'intégration absolue, plus nombreux sont ceux qui ne sont arrivés qu'à une intégration partielle.

Est-ce là une indication montrant un mouvement ascensionnel vers une intégration générale plus répandue?

Nous ne le pensons pas.

L'intégration est à la fois une force et un danger. C'est une force parce qu'elle réalise l'indépendance la plus étendue au point de vue industriel et commercial : tandis que les petits fabricants tendent à tomber sous la coupe des gros négociants, les grands industriels dont nous parlons jouissent de l'autonomie la plus complète. Par contre, c'est un danger en temps de crise, danger d'autant plus grand que les intérêts engagés sont plus considérables.

Tous les genres de fabrication ne se prêtent pas également à l'intégration. Celle-ci est d'autant plus difficile à réaliser que les articles sont sujets aux variations de la Mode. Ainsi le système de l'intégration domine à Louviers et à Sedan dans la fabrication des draps classiques; on la retrouve en Normandie pour les cotonnades ordinaires. Au contraire, la différenciation domine à Elbeuf avec les draps de fantaisie, et à Roubaix avec les lainages fantaisie.

Mais on peut envisager la chose à un autre point de vue, celui du patronage de la population.

Les grands patrons de l'industrie ont à remplir, au point de vue social, un rôle analogue à celui des gros cultivateurs dans

les campagnes. Ce sont eux qui assurent le progrès des méthodes, en dépensant l'argent nécessaire pour essayer les inventions nouvelles. Ce n'est que lorsque ces dernières ont prouvé de façon évidente leur supériorité, que les petits patrons peuvent se risquer à changer leur outillage. Un pays qui n'est composé que de patrons à petits moyens ne peut que progresser lentement, avec difficulté.

Toutefois, grand patron ne veut pas dire patron intégrateur. Un grand patron spécialisé peut aussi bien assurer le progrès des méthodes, et, de plus, il me semble mieux placé au point de vue de la forme du patronage qui consiste à favoriser l'élévation des capables. L'un élève en absorbant, l'autre en sauvegardant l'autonomie.

Nous allons le montrer par un exemple concret, qui est peut-être le signe d'une orientation nouvelle du patronage, spécialement à Roubaix.

Le système Motte. — Cette méthode nouvelle a été inventée par Alfred Motte, de Roubaix, et pour mieux l'illustrer, nous esquisserons l'histoire de la famille Motte qui, du reste, nous donnera un bon spécimen du type patronal roubaisien.

Dans la première moitié du siècle dernier, Jean-Baptiste Motte, associé à sa femme, Pauline Brédart, était filateur de coton à Roubaix. A sa majorité, le fils aîné, Louis, fut associé, mais en 1845, un incendie ayant détruit l'usine, une plus grande filature de 44.000 broches fut bâtie avec l'aide de Wattine-Bossut [1], sous la raison sociale Motte-Bossut.

Le second fils, Étienne, se lança dans le commerce des laines; il fut tour à tour fabricant, filateur, négociant; ruiné vers 1870, la famille le soutint et combla le déficit de ses affaires.

Mais passons à celui qui nous intéresse plus particulièrement, Alfred, le troisième et dernier fils, né en 1827 et mort en 1887 [2].

1. Cette filature compte, depuis 1862, 70.000 broches ; bâtie au cœur même de la ville de Roubaix en style « château-fort », elle semble être l'image de la puissance patronale industrielle ayant remplacé celle des anciens seigneurs féodaux.

2. Motte-Brédart eut en outre deux filles : Adèle, mariée à un négociant exportateur, Dazin-Motte ; et Pauline, à un fabricant, M. A. Delfosse.

Celui-ci fit des études complètes de Droit à la Faculté de Paris, et il fut reçu licencié en 1849. Mais l'industrie roubaisienne prenait alors un essor trop marqué pour qu'il ne la préférât pas à toute autre profession. Il avait de grands projets, et tenta de fonder une série d'ateliers dont l'ensemble aurait réalisé un type d'intégration industrielle parfaite comme ceux dont nous avons parlé plus haut. Il échoua complètement, peut-être parce qu'il n'avait pas été mis très jeune à l'atelier comme son frère aîné. Par contre, il avait des vues plus larges, et c'est de sa ruine que date l'invention de son nouveau système, en 1852.

Ce système consistait à fonder, peu à peu, toute une série d'usines se complétant mutuellement, mais autonomes et tout à fait indépendantes les unes des autres au point de vue commercial. Pour chacune de ces entreprises, il fonderait une association distincte avec un contremaître ayant fait ses preuves et qu'il élèverait ainsi au patronat; lui ne serait que le capitaliste, laissant carte blanche à son associé : la seule porte de sortie qu'il se réserverait serait la dissolution de l'association en cas d'une perte d'au moins 50.000 francs constatée par l'inventaire semestriel.

On comprend toute l'ingéniosité du système.

En cas de réussite, il contribuait à l'élévation d'un homme capable, mais peu fortuné, tout en assurant sa propre prospérité. En cas de revers, il ne pouvait perdre plus de 50.000 francs.

Tel est le système qu'il réussit à réaliser après une longue suite d'efforts persévérants.

Avec les bénéfices accumulés, il fondait une usine nouvelle.

Quelquefois, après avoir fondé une fabrique, elle passait au bout de quelques années dans d'autres mains, mais ce n'était que pour lui permettre d'en lancer plus facilement une autre. C'est ainsi que la première entreprise fondée d'après le principe que nous venons d'exposer, la filature de laine Motte et Dillies frères, est devenue la maison Lepoutre.

Parfois aussi, son entreprise avait un caractère de solidarité familiale. Nous allons en donner un exemple :

Nous avons vu qu'en 1870, l'un de ses frères, Étienne, était complètement ruiné, mais que la famille avait entièrement dé-

sintéressé les créanciers. Alfred voulut faire mieux, et entreprit de reconstituer une fabrique, grâce à laquelle Étienne pourrait se refaire une situation et la transmettre à ses enfants.

Alfred Motte qui n'avait aucun capital disponible à ce moment-là, vendit les 222.000 francs qu'il possédait en fonds d'État, trouva en outre à emprunter pour sept ans à 5 % une somme de 700.000 francs. Il mit enfin la main sur un homme pratique, M. Blanchot, qui consentit à s'associer avec lui pour sept ans : ainsi fut fondée la filature de coton Motte et Blanchot. Au bout de sept ans, l'affaire ayant prospéré, il la passa à son frère Étienne, et depuis 1879, elle est devenue la maison Étienne Motte fils.

Constamment sur la brèche, il s'ingéniait à implanter de nouvelles industries, ne reculait devant aucun sacrifice, et était au courant de tout ce qui se passait dans les pays concurrents. Pour importer les méthodes anglaises de teinture, il embaucha en 1855 un ingénieur anglais nommé Richardson à l'aide d'un traitement élevé qui, avec le pourcentage sur les bénéfices, pouvait monter à 30.000 francs par an. Quand l'usine fût en bonne marche, il s'associa un contremaître et la teinturerie devint ainsi, en 1868, la maison Motte et Meillassoux.

Voici, du reste, la liste des firmes fondées par Alfred Motte selon son système :

Motte et Dillies frères (aujourd'hui maison Lepoutre) ;

Motte et Maillassoux, teinturerie en 1868 (agrandie et devenue, en 1886, la maison Motte et Millé) ;

Motte et Legrand, filature de laigne peignée, en 1872 ;

Motte et Delescluse, atelier d'apprêt en 1874 (agrandie et devenue, en 1884, la maison Motte et Delescluse frères) ;

Motte, Lasserre et Bourgeois, tissage de drap, en 1874 ;

Motte et Blanchot, filature de coton, en 1877 ;

Motte et Meillassoux, peignage de laines fines, en 1879 ;

Les fils Alfred Motte, tissage de velours de coton, en 1885.

Alfred Motte est mort en 1887, mais son système a survécu. D'autres maisons ont vu le jour depuis lors : Motte et Desbon-

nets, Motte et Porris (teinturerie), Mathon et Dubrulle (tissage de laines), etc.

Je ne sais pas si j'ai réussi à donner au lecteur l'impression que ce système est plus fécond que celui de l'intégration absolue. Il semble spécialement bien adapté au milieu roubaisien actuel : il tient compte à la fois des sentiments familiaux dont nous avons constaté la puissance, et de la souplesse nécessaire aux organismes industriels modernes. La solidarité familiale est moins rigide, mais tout aussi active et féconde, et moins dangereuse peut-être. D'un autre côté, il a pour effet de contribuer à la formation de *self-made men*, d'élever des gens capables au patronat, de placer, en somme, comme disent les Anglais, *the right man in the right place*.

Je suis persuadé, pour ma part, que ce système a été un des facteurs puissants de l'expansion de l'industrie roubaisienne et je pense, après les bons résultats obtenus, qu'il ne peut que continuer à se répandre.

On pourrait le caractériser socialement, en disant que c'est *une déformation du système d'intégration dû à la fabrication des lainages fantaisies et tissus mélangés, et cette déformation a consisté à réaliser l'intégration banquière plutôt que l'intégration industrielle.*

V

LE PATRONAGE DE LA CLASSE PATRONALE

On sera peut-être étonné de lire ce titre. Dans la *Science sociale*, il a été souvent question du patronage de la famille ouvrière, et cela est naturel, la famille ouvrière étant celle qui a le plus besoin d'être patronnée; mais elle est loin d'être le seul organisme à qui un patronage soit nécessaire.

Au contraire, on peut dire qu'il n'existe nulle part aucun groupement qui ne doive être patronné d'une façon quelconque.

En apparence, le patron semble être tout à fait indépendant. Il n'a pas, comme l'ouvrier, à obéir à un supérieur dans son travail journalier, mais il a quelquefois à subir le contrôle d'un conseil d'administration ou d'un commanditaire; il a, en tous cas, à tenir compte des exigences de sa clientèle, parfois de ses créanciers. Il a besoin du commerçant pour écouler ses produits, et du banquier pour escompter ses effets.

L'indépendance plus étendue, dont le patron jouit à certains égards, est compensée par les aléas plus grands auxquels sa situation est soumise, et par les responsabilités qui lui incombent.

En étudiant la classe ouvrière, nous avons vu qu'elle était capable de se patronner elle-même en partie, mais qu'elle était aussi obligée d'avoir recours à un patronage extérieur, et cela nous a permis de porter un jugement sur le rang qu'elle occupe dans la classification sociale.

Le même phénomène se produit pour la classe patronale. En laissant de côté les organismes à l'aide desquels les classes aisées patronnent les ouvriers, nous étudierons donc :

1° Les manifestations du patronage par la corporation, c'est-à-dire par des associations de patrons entre eux ; ce sont les *syndicats;*

2° Celles du patronage exercé par des *patrons éminents* sur les plus petits ;

3° Le patronage exercé par des organismes extérieurs, *Commerce* ou *Pouvoirs publics.*

I. — LE PATRONAGE AUTONOME PAR LES SYNDICATS.

Les syndicats patronaux dérivent des anciennes corporations de maîtres-ouvriers, de même que les syndicats ouvriers dérivent des anciennes corporations de compagnons.

Les syndicats patronaux poursuivent un but multiple. Ils forment un organisme de défense :

1° Contre les revendications des ouvriers ;

2° Contre les mauvais clients ;

3° Contre la domination des grands négociants.

Développons succinctement chacun de ces points.

LA RÉSISTANCE AUX REVENDICATIONS OUVRIÈRES. — Nous avons vu que, sur la discussion du contrat de travail, les intérêts des patrons et des ouvriers sont opposés. Les clauses de ce contrat sont déterminées par le point d'équilibre entre les pressions exercées de part et d'autre. Les syndicats ouvriers ont eu pour résultat d'élever le taux des salaires, mais on comprend qu'une élévation exagérée amènerait infailliblement la ruine de l'industrie. Logiquement les patrons sont donc amenés à exercer une force en sens inverse à celle exercée par les syndicats ouvriers.

Voici, par exemple, le *syndicat des fabricants de Roubaix-Tourcoing*, qui existe depuis 1892, et dont l'un des buts est

d'aplanir les conflits par arbitrage, ou de les soutenir par une indemnité. Quand une grève éclate chez l'un des membres du syndicat, il explique son cas au comité de ce syndicat, et signe d'avance un compromis par lequel il aliène sa liberté et se soumet à la décision de ce comité. Si ce dernier approuve la résistance aux revendications ouvrières, le syndicat versera à l'intéressé une indemnité de 5 francs par métier et par jour d'arrêt dus à la grève, et cela pendant une durée de trois semaines; après ce laps de temps, si la grève continue, l'indemnité va en augmentant jusqu'à un maximum de 10 francs par métier et par jour. Au bout de quatre semaines toutefois, le comité peut décider que la grève a tournure d'interdit. Dans ce cas, les autres membres tissent pour le compte de leur confrère, les pièces d'étoffes, dont celui-ci a la commande, et qu'il s'est engagé à livrer.

L'assurance mutuelle contre les mauvais clients. — Les ventes des produits fabriqués, fils ou tissus, ne se réglant pas au comptant, l'industriel court toujours le risque de ne pas recevoir le prix de la marchandise livrée, soit parce que son client est peu scrupuleux, soit parce qu'il est en mauvaises affaires. C'est là l'un des plus grands aléas qui résultent des rapports entre producteurs et acheteurs. Aussi, le syndicat s'occupe de fournir des renseignements sur la solvabilité des derniers, et il se charge de défendre les intérêts des premiers, en cas de liquidation, moyennant une commission de 2 % s'ils sont syndiqués, 3 % s'ils ne le sont pas.

La défense contre la domination des grands négociants. — Nous avons vu que la machine avait pour résultat l'émancipation progressive des ateliers dans lesquels l'automatisme joue un rôle prépondérant. Aussi les filateurs et les peigneurs n'ont-ils pas ressenti le besoin de s'unir dans ce but. Il semble, au contraire, que beaucoup des fabricants auraient intérêt à le faire. D'une part, les petits qui sont endettés envers les négociants en tissus, devraient créer une banque de crédit qui

les émanciperait d'une façon définitive. D'autre part, pour les fabricants-créateurs de Roubaix, une entente contre les magasins de Nouveautés semble être, non pas simplement avantageuse, mais d'utilité pressante. Mais ceci vaut que nous nous y arrêtions un peu.

Les gros fabricants roubaisiens vivent de l'exploitation d'un monopole dû à leur esprit d'invention, mais ce monopole leur échappe en partie par suite des fuites qui se produisent constamment, fuites qui ont pour effet de mettre les échantillons copiés dans les mains des gros négociants qui font alors faire le travail à façon.

Un cartell, c'est-à-dire une entente entre toutes les maisons créatrices, qui aurait pour but de ne remettre les échantillons aux négociants qu'en leur interdisant le droit de les faire copier, n'empêcherait pas les fuites. Seul un trust, ou absorption complète de toutes les firmes en une seule, pourrait le faire. Ce qui s'oppose à la réalisation d'un tel trust, c'est sans doute la forte cohésion de la famille roubaisienne, le souci qu'ont les patrons de transmettre leur situation à leurs enfants. Au surplus, il ne faut pas oublier que le véritable inventeur est, non pas le fabricant lui-même, mais les dessinateurs en tissus qui le servent.

Ce qui serait peut-être plus immédiatement réalisable, c'est un syndicat de fabricants étroitement discipliné, ayant des comptoirs de vente à Paris, et même à l'étranger, à Londres, dans le Levant, etc. Ce serait alors l'émancipation absolue de l'industrie vis-à-vis du commerce; ce dernier deviendrait alors ce qu'il doit être réellement, un auxiliaire de la production.

II. — LES PATRONS ÉMINENTS.

En racontant la vie d'Alfred Motte, nous avons montré ce que pouvait être le patronage d'un patron éminent, mais il ne faudrait pas croire que ce grand industriel soit une exception dans nos cités flamandes. Un patronage analogue, plus ou

moins étendu, variant selon les circonstances, est exercé par les patrons les plus importants, ou par ceux possédant le plus d'initiative, sur les plus petits ou les plus routiniers. Il ne s'agit pas ici, répétons-le, du patronage d'un chef d'industrie sur ses salariés, mais de celui qu'il peut avoir sur un autre chef d'industrie, et que l'on peut comparer à l'action d'un grand cultivateur sur les petits qui l'environnent.

Il me semble que ce patronage peut avoir en vue les objets suivants :

1° La recherche du progrès des méthodes :

2° L'émancipation de l'étranger ;

3° Le soutien financier.

Le progrès des méthodes. — Faible sous l'ancien régime, il est devenu une condition vitale de l'industrie moderne, par suite de la concurrence universelle qui a surgi avec le développement des transports. C'est la marche en avant qui a remplacé la stagnation sur place ; or, comme tout le monde n'est pas capable de marcher du même pas, des divergences se sont accusées, une élite de pionniers s'est dégagée de la masse, frayant la voie aux autres.

Quelquefois, il s'agit de la création même de méthodes nouvelles, et de leur réalisation ; c'est ce que l'on pourrait appeler un patronage au premier degré. Parfois, il ne s'agit que de la transplantation des méthodes nouvelles créées à l'étranger ; c'est alors un patronage de second ordre.

Le premier genre, celui du patronage au premier degré, s'est produit avec son maximum d'intensité en Angleterre au moment des grandes transformations mécaniques qui ont enfanté le machinisme. Mais il est juste de dire que la Grande-Bretagne n'a pas eu le monopole exclusif de cette espèce de patronage. Pour nous borner à l'industrie textile, on peut citer l'orientation nouvelle et originale qu'elle a dû subir en France vers la production des articles de fantaisies. Nous avons vu que c'est à M. Bonjean, de Sedan, que revient l'honneur des

premières créations de draps de fantaisies, mais c'est à M. Wibaux-Florin, de Roubaix que revient l'invention des fantaisies mélangées laine-coton-soie, et l'on sait que c'est dans ce domaine que l'orientation nouvelle de la fabrication était susceptible de se développer. Mais, tant les liens sont étroits entre les différentes opérations, il fallait, pour cela, réaliser le peignage mécanique des laines courtes de la Plata. C'est un grand industriel anglais fixé à Croix-lez-Roubaix qui mena ce progrès à bonne fin, après avoir dépensé un million dans ce but.

On peut citer aussi les efforts faits par M. Descats, de Lille, pour améliorer les procédés de teinture et apprêt.

Il y a, avons-nous dit, un patronage du second degré consistant en la transplantation d'industries créées à l'étranger. C'est sous cette forme que l'industrie mécanique est apparue sur le Continent. Aujourd'hui, pour importer une industrie nouvelle, il suffit d'acheter l'outillage nécessaire dans les pays où cette industrie existe. Au début du machinisme, les difficultés étaient beaucoup plus grandes à ce point de vue, car on sait que l'Angleterre prohibait à cette époque, *sous peine de mort*, l'exportation des machines. Cette transplantation a pu se faire de deux façons, soit par des indigènes copiant les machines ou les procédés anglais, soit par des Anglais venant s'établir dans le pays.

Comme exemples du premier genre, citons tous ceux qui se rendirent en Grande-Bretagne, en déguisant leur personnalité, et ramenant, au péril de leur vie, les secrets des nouvelles machines :

Liévin Bauwens, de Gand, important la mule-jenny à coton ;
Antoine Scrive, de Lille, important le métier à filer le lin.

Aujourd'hui, la chose se fait avec moins de périls, sinon quant aux capitaux, au moins quant aux dangers physiques. Voir plus haut, comment Alfred Motte, de Roubaix, fit venir un Anglais pour créer une teinturerie genre anglais.

L'ÉMANCIPATION DE L'ÉTRANGER. — Ce n'est pas tout d'implanter

une industrie nouvelle dans un pays, il est en outre désirable qu'elle ne reste pas sous la sujétion de l'étranger quant à son outillage ou à son approvisionnement.

Au point de vue de l'outillage, l'industrie textile anglaise est certainement plus indépendante que celle du Continent, surtout pour la filature. C'est, en effet, d'Angleterre que viennent la plupart des métiers à filer [1].

Toutefois cette sujétion n'est pas très grave, car si, pour une cause quelconque, il devenait impossible de se procurer des métiers anglais, il serait facile de développer cette fabrication en France, où elle existe déjà partiellement, du reste.

Il pourrait se faire pour les métiers ce qui s'est passé pour les machines à vapeur, dont l'Angleterre avait, au début, le monopole de la construction. Ce sont des Anglais eux-mêmes qui sont venus installer sur le Continent les premiers ateliers de construction : Cockerill à Seraing (Belgique); Boyer à Lille, etc.

Plus grave nous apparaît la sujétion de la teinturerie actuelle vis-à-vis de l'Allemagne, parce que cette sujétion repose, non sur une question de prix de revient comme la précédente, mais sur la monopolisation de secrets de fabrication. On sait que c'est en Allemagne que l'industrie chimique a fait le plus de progrès, parce que c'est elle qui a le plus recours à des spécialistes ayant à la fois l'esprit tourné vers les recherches scientifiques minutieuses et vers leurs réalisations industrielles. C'est dans ce pays que s'élaborent tous ces colorants nouveaux et les recettes pratiques qui permettent de les fixer sur les matières les plus diverses, et cela par la collaboration intime du laboratoire et de l'usine. Par répercussion, ils exercent un patronage réel sur la teinturerie française, mais un patronage dangereux.

Voici, en effet, comment les choses se passent à l'heure actuelle. « Quand un produit nouveau a été inventé en Allemagne, me dit un grand teinturier de Roubaix, non seulement des industriels de ce pays vous envoient des échantillons, mais un Herr Doctor qui vient mettre au courant votre contremaître, et

1. Il y a aussi à Mulhouse un centre important de fabrication de métiers, qui prend de jour en jour plus d'importance.

qui reste chez vous tout le temps nécessaire à cet effet. Vous n'avez plus ensuite qu'à employer, selon ses indications, les bouteilles et les boîtes qu'il vous laisse, et cela sans que vous ayez besoin d'avoir un ingénieur chimiste. Aussi, à l'heure actuelle, nous n'employons plus que les produits chimiques allemands. »

Il est inutile d'insister sur ce qui adviendrait de la teinturerie française le jour où, pour une raison ou l'autre, les frontières d'Outre-Rhin resteraient fermées. Ce n'est pas que nous doutions de la science de nos chimistes, mais il s'agit ici de recettes scientifico-industrielles, et l'on peut juger du travail qu'il y aurait à faire pour les retrouver.

Mais à côté de l'émancipation industrielle, il faut aussi envisager l'émancipation commerciale. Par là, nous ne voulons pas dire que l'industrie ne doive employer que des matières premières provenant du sol national et n'écouler ses produits que dans son propre pays. Au contraire, pour qu'elle puisse prendre toute son expansion, il faut qu'elle fasse appel aux productions les plus variées, et qu'elle répande ses produits dans les contrées les plus éloignées. Ce que nous voulons simplement dire, et ce qui est important, c'est que, d'une part, elle ne soit pas obligée de passer par l'intermédiaire de nations concurrentes, qu'elle possède en un mot ses propres marchés de matières brutes; et, d'autre part, qu'elle exporte à l'aide d'organismes nationaux.

Pour ce qui est de l'approvisionnement des matières brutes, nous avons vu que Roubaix dépend en partie du marché de Londres pour les laines d'Australie, mais que cette ville a su se créer son propre marché pour les laines de la Plata qui forment pour elle la partie la plus importante de sa consommation. Mais, pour cela, elle a dû s'émanciper du marché d'Anvers qui monopolisait anciennement ce commerce.

Cela ne s'est pas fait sans efforts, et ici, ce sont les grandes firmes qui disposent de capitaux considérables qui ont commencé le mouvement. C'est la maison Desurmont, de Tourcoing, qui, en 1867, fit les premières importations directes de Buenos-Ayres; et c'est la maison Masurel fils, également de Tourcoing, qui

fonda en 1875, le premier comptoir d'achat à Buenos-Ayres. Cet exemple a été suivi depuis lors, et aujourd'hui, le marché lainier de Roubaix-Tourcoing est devenu l'un des plus grands du monde.

Quant à l'exportation des tissus, nous savons qu'elle est entre les mains des gros négociants parisiens et des grandes maisons de confections.

Mais il est probable que les exportations de tissus pourraient se développer, si les industriels fondaient eux-mêmes des comptoirs de vente à l'étranger. Malheureusement, ils se sont généralement contentés de représentants de hasard, souvent des Allemands, qui, une fois en possession des échantillons, les faisaient copier par des industriels de leur pays. C'est ainsi que ceux-ci ont supplanté les nôtres dans le commerce du Levant. Un grand fabricant roubaisien me dit qu'il avait une fois livré une commande à Singapoor, mais une seule, parce que cet article est livré aujourd'hui et vendu par des contrefacteurs.

Nous pensons donc qu'il y aurait à créer des comptoirs de vente, de même que l'on a créé des comptoirs d'achat. Cela est plus difficile sans doute, parce qu'il faut établir des agences, mais cela n'est pas impossible dans de nombreux pays.

Un organisme collectif de vente semble s'imposer, et pour cela, nul besoin de trusts ou de cartells ; des représentants communs dans les principaux centres suffiraient. Mais il faut se hâter, car plus on laisse prendre de l'avance par les concurrents et plus il est difficile de regagner le terrain perdu.

Le patronage financier. — Les patrons éminents jouent quelquefois *le rôle de banquiers* vis-à-vis des plus petits dans des circonstance difficiles. On pourrait citer facilement tel ou tel fabricant de Roubaix qui, en temps de crise aiguë et prolongée, n'a pas sombré grâce au crédit qu'il trouvait auprès d'un plus puissant.

Aux époques de prospérité, ce genre de crédit sert surtout à susciter de nouvelles entreprises, et il en est ainsi depuis l'origine même des transformations mécaniques. C'est de cette façon

que le passage a pu se faire de la fabrique collective au grand atelier. En effet, les premières filatures de coton ont été établies par des négociants faisant tisser à la main, qui voulaient faire eux-mêmes (au lieu de l'acheter en Angleterre) les filés de coton dont ils avaient besoin, ou qui le faisaient fabriquer par des ouvriers qu'ils commanditaient.

Il semble, en tous cas, qu'au point de vue du patronage financier, l'industrie flamande se soit toujours suffit à elle-même. L'autonomie est ici aussi complète que possible.

III. — LES FORMES DU CRÉDIT.

Nous venons de voir une première forme de crédit qui agit dans les grandes occasions : établissement d'une nouvelle usine ou crise grave. Nous avons constaté qu'elle provient, au moins en partie, du patronage intelligent des patrons industriels éminents. Anciennement, elle ne pouvait guère se faire que par l'action des gros négociants, et c'est pourquoi la fabrication était asservie au commerce.

A côté de ce crédit, relativement rare en somme, très intermittent en tous cas, les industriels en ont besoin d'un autre, et cela d'une façon plus périodiquement régulière. Il résulte de l'accumulation saisonnière des stocks, due à l'écart de temps qui sépare l'achat des matières brutes de la vente des produits fabriqués.

Pour nous en rendre compte, il nous suffira de suivre chacune des matières (coton, lin, laine) depuis le lieu et l'époque de production jusqu'à ceux de leur utilisation.

Prenons d'abord le *lin*. C'est vers la fin de l'année que le filateur conclut ses marchés avec les négociants en lins, et s'assure des quantités qu'il prévoit lui être nécessaire. Il ne prend pas livraison en une fois des matières qu'il a achetées, mais en quelques mois cependant il est en possession de son stock. Au contraire, la vente de ses filés s'espace sur les douze mois de l'année. Malgré le crédit de trois mois accordé par les négociants, on conçoit que, pendant une première période, le filateur voit ses

débours surpasser ses encaissements. Cette immobilisation de marchandises entraînerait une immobilisation fâcheuse du capital si les banques locales n'intervenaient pour jouer le rôle de régulateur, en accordant des crédits pendant la période qui suit les achats à condition d'encaisser les rentrées de l'industriel : c'est ce qu'on appelle avoir un *compte-courant* en banque. Grâce à ce procédé, le capital n'est pas surchargé d'un fonds de roulement excessif, et le loyer de ce fonds de roulement que l'industriel paie au banquier est inférieur à celui qu'il devrait payer à un obligataire, car, à ce dernier, il devrait payer l'intérêt tout le long de l'année, tandis qu'au banquier, il ne paie en définitive que la différence entre les époques de découvert et celles de pléthore.

Pour le fabricant de toile ou de fils, la situation est inverse de celle du filateur : ce n'est pas un stock de matières premières qu'il est obligé de faire, mais un stock de produits fabriqués. Il achète au fur et à mesure les filés dont il a besoin, tandis que la toile et le fil à coudre ne s'écoulent pas d'une façon régulière, on le conçoit aisément. Il semblerait *à priori* que les banques dussent accorder des comptes-courants aux fabricants comme aux filateurs; sans doute elles le font, mais d'une manière moins étendue. Et cela s'explique : l'un a comme garantie un stock de matières premières non transformées, toujours vendables par conséquent; l'autre a surtout un stock de produits fabriqués, finis ou à peu près, qui ne peut servir qu'à des usages restreints et est beaucoup plus difficilement plaçable. Au surplus, un stock de toile ne s'évalue pas au kilogramme comme un stock de lin ; il faut tenir compte d'une foule d'éléments, et un spécialiste seul peut le faire. Ceci explique pourquoi le fabricant trouvera plus facilement crédit auprès d'un spécialiste — c'est-à-dire le négociant en toile, qui lui achètera son stock par anticipation, mais à prix réduit, bien entendu. Le patronage du négociant est donc plus onéreux que celui de la banque; en outre, il est plus dangereux, puisqu'il tend à amener la sujétion, comme nous l'avons déjà dit. C'est ce que l'on voit en temps de crise prolongée : on constate alors que le nombre des fabricants travaillant à façon pour le

compte des gros négociants augmente de plus en plus, assurant ainsi la domination presque complète de ces derniers.

Pour la *laine*, la situation est bien différente, puisque les peignages et les filatures ne travaillent qu'à façon pour le compte des fabricants : ce sont ces derniers qui doivent donc supporter à la fois l'immobilisation des stocks de matières premières et de produits fabriqués. Et la situation est d'autant plus dangereuse que l'on fait surtout les fantaisies qui n'ont de valeur marchande que pendant une durée de six mois, et que les qualités de laines achetées le sont en vue de tel ou tel tissu particulier. Il en résulte que le patronage des banques devient plus difficile. Pourtant, les fabricants peuvent emprunter sur *warrant*, en déposant leur stock de laine non immédiatement utilisé, non dans leur magasin privé, mais dans les stocks publics. Ce qui est à noter, c'est que les fabricants n'ont pas recours à l'appui financier des négociants, dont ils sont indépendants à ce point de vue. Mais les petits fabricants dépendent souvent des négociants en laine et en coton, qui leur font parfois de longs crédits pour finir par l'étranger.

Pour le *coton*, nous n'avons à envisager que la filature, puisque le tissage des cotonnades n'existe pas en Flandre. Les filatures de coton sont dans une situation analogue à celle des filatures de lin, mais plus aisée parce qu'elles n'ont pas besoin de faire des stocks aussi importants. Le marché du coton est tellement abondant que l'on est presque certain de pouvoir toujours s'en procurer à toute époque de l'année.

IV. — LA RÉGULARISATION DES COURS ET LE MARCHÉ A TERME.

La nécessité pour certains industriels de faire des stocks n'a pas seulement pour effet de les forcer à recourir au crédit pour diminuer l'immobilisation des capitaux qu'elle suppose ; elle a un autre effet peut-être plus grave, en tous cas plus soumis à l'imprévu, qui est de l'exposer à subir des variations de cours. Tel industriel qui a acheté la laine à 1 fr. 70 le kilogr. ne l'uti-

lise que quelques mois plus tard, à un moment où ses concurrents pourront peut-être se la procurer à 1 fr. 60 ou 1 fr. 50, s'il y a eu baisse. Il est vrai que l'inverse pourra se produire, mais l'industriel, on le conçoit, recherche plutôt les bénéfices stables que des successions inattendues de pertes et de profits. Il en est de même du reste du négociant en matières brutes ou fabriquées.

Seul le spéculateur peut avoir intérêt à l'instabilité des cours, parce qu'il vit des variations de ces derniers ; mais de même qu'un brigand peut faire un bon gendarme, de même la spéculation canalisée peut stabiliser les cours, et combattre le mal dont elle vit : l'institution des *marchés à terme* n'a pas d'autre but.

Le marché à terme peut exister partout où il y a des stocks importants de matières premières réunies sur un même point, c'est-à-dire partout où il y a un grand marché. Ainsi il y a des marchés à terme pour le coton à la Nouvelle-Orléans, à Liverpool, au Havre, etc. ; il y en a pour la laine à Londres, Anvers, Roubaix ; il pourrait y en avoir pour le lin à Belfast et à Lille.

Ces marchés à terme ont des effets semblables, qu'ils intéressent des négociants ou des industriels : le premier cas est celui du coton ; le second celui de la laine. Il n'existe pas de marché à terme sur le lin, sans doute parce que cette matière arrive sur le marché, non pas à l'état entièrement brute, mais déjà en partie transformée par le teillage et le rouissage, et aussi parce que les variétés sont infinies et que les qualités de chaque type ne restent pas semblables d'une année à l'autre. Plus une matière est uniforme et facilement classable en un petit nombre de types fixes, et mieux elle se prête aux transactions du marché à terme. C'est pourquoi le marché à terme est plus généralement développé sur le coton que sur la laine.

Il sortirait du cadre de notre étude d'analyser à fond la question des marchés à terme. Nous devons nous borner à donner quelques indications sommaires à ce sujet.

Pour le *coton*, nous l'avons dit, le marché à terme se contracte entre négociants exportateurs américains à la Nouvelle-Orléans, où il opère sur les stock accumulés entre le moment de la récolte et celui de l'expédition vers l'Europe ; ou bien,

il se contracte entre négociants importateurs européens à Liverpool ou au Havre, et dans ce cas il opère sur les cotons en train de traverser l'Océan ou sur les stocks accumulés attendant la vente définitive aux industriels.

Pour la *laine,* le marché à terme se contracte entre fabricants roubaisiens, et opère sur les stocks accumulés entre l'époque de l'importation et celui de l'utilisation. *Le marché à terme a pour effet de garantir les détenteurs des stocks de matières premières contre les fluctuations des cours.*

Le marché à terme opère comme un pari mutuel sur la hausse ou la baisse possible des matières. Il en résulte que, si un détenteur de stock veut se prémunir contre la baisse, il suffit qu'il parie pour la baisse : son pari lui rapportera précisément la somme qu'il perdra sur la vente des marchandises. Pour cela, il faut qu'il trouve une contre-partie, quelqu'un qui croit à la hausse.

Celui-ci est un spéculateur, et l'on voit que son intervention a pour but de protéger le précédent contre la baisse, mais en enlevant à ce dernier le bénéfice qu'il aurait fait en cas de hausse.

Ce n'est pas à dire que ces paris n'aient aucun inconvénient[1]. Quel est l'institution humaine qui n'en a pas? Ce qu'il faut voir, c'est faire la balance des avantages et des inconvénients. Or, il nous semble que les premiers l'emportent, puisque les commerçants et les industriels prudents en profitent constamment.

Reims qui n'a pas de marché à terme, a longtemps protesté contre celui de Roubaix et lutté pour sa suppression. Cela montre que Reims estimait qu'il était avantageux pour une ville de posséder un marché à terme. Si le contraire était vrai, elle aurait dû s'en réjouir.

1. Dans les moments d'effervescence, on voit même des gens complètement étrangers au commerce de la laine se mettre à jouer; on voit des cabaretiers, des petits boutiquiers risquer leur chance; les uns deviennent plus malheureux qu'avant, d'autres acquièrent une prospérité passagère; seule, la minorité qui joint à la chance des qualités solides, arrive à s'élever définitivement par ce moyen.

V. — LE PATRONAGE DES POUVOIRS PUBLICS.

Nous ferons la même constatation que nous avons faite en parlant du patronage des Pouvoirs publics sur la classe ouvrière : l'État peut intervenir pour assurer le libre jeu des forces sociales ou pour les modifier.

Les interventions du premier genre ont pour but d'assurer l'exécution des contrats, ou de protéger la propriété et les personnes contre les fraudes, les violences, etc.

Quant à celles de la seconde espèce, l'école socialiste aime à les grouper sous une rubrique spéciale : l'Interventionisme. Elle en note toutes les manifestations nouvelles, mais en oubliant de noter celles qui disparaissent. Pourtant, pour faire un bilan exact, il faut noter le *Doit* à côté de l'*Avoir !*

En réalité, les Pouvoirs publics ont toujours eu la prétention de modifier le cours des événements. Ils ont échoué dans leurs tentatives toutes les fois que les lois sociales naturelles leur opposaient une barrière infranchissable, et Dieu sait si cela est arrivé souvent ! Ils ont quelquefois réussi, quand précisément ces lois laissaient un certain flottement possible. Et combien de fois aussi les conséquences ont-elles été contraires à celles que l'on se proposait !

Ce qui est vrai, c'est que l'action de l'État subit des changements de direction, ne s'opère plus de la même façon, et ceci n'est qu'une résultante des changements qui se sont opérés dans la vie privée : les Pouvoirs publics sont beaucoup plus une conséquence du milieu social, qu'une cause génératrice[1].

En parlant de la classe ouvrière, nous avons noté que le machinisme avait permis une protection de plus en plus grande de

1. Ce qui est vrai aussi, c'est que la puissance de l'État ne peut se développer que proportionnellement à celle de la vie privée. En effet, l'État n'a pas de moyens d'existence autonomes ; ses recettes sont toujours prises sur celles des individus : c'est un parasite (parfois utile) et non un créateur de richesses.

l'État en faveur des parties les plus faibles de la population : de là l'éclosion de la législation dite ouvrière.

En revanche, ce même machinisme a amené la disparition ou bien n'a pu prendre son essor qu'après la disparition des anciennes entraves législatives qui empêchaient l'élévation des capables. Que dirait-on aujourd'hui d'une loi qui empêcherait, par exemple, les fabricants d'employer plus de cent ouvriers dans le même atelier? Eh bien, sous l'Ancien régime, la loi sanctionnait des règlements corporatifs comme ceux qui empêchaient à Lille un patron d'employer plus de six ouvriers!

Que dirait-on de l'État s'il s'avisait de forcer les fabricants à tisser des étoffes d'une grandeur déterminée?

On crierait au socialisme d'État! C'est pourtant ce que fit Colbert, et ce que l'on ne fait plus. Ce même Colbert fit plus de 150 règlements nouveaux sur le travail. Ce que nous disons du xviie siècle peut se dire des temps plus anciens. Au Moyen Age, les corporations, soutenues par les Pouvoirs publics locaux, limitaient le nombre de compagnons, c'est-à-dire d'ouvriers, que chaque maître pouvait employer; elles réglementaient les achats de matière première, etc.

Voilà donc tout un terrain perdu par l'action des Pouvoirs publics, et l'on ne peut que s'en féliciter, quoique cela ait eu pour effet de permettre une inégalité plus grande par l'enlèvement des barrières qui étouffaient l'essor des plus capables, de ceux qui avaient le plus d'énergie, le plus d'initiative.

En compensation, les plus faibles étaient autrefois mieux protégés.

Mais ces changements ne sont pas dus à la loi : celle-ci n'a fait que consacrer des nécessités qui s'imposaient par des modifications profondes survenues dans les conditions économiques et sociales.

La législation douanière elle-même a subi des changements notables puisque les douanes intérieures ont disparu.

Quant aux douanes extérieures, si elles ont été maintenues, ce n'est pas par une action arbitraire du gouvernement; celui-ci n'a fait que suivre les indications des intérêts privés.

En réalité, l'État ne peut être un véritable patron de l'industrie; ce qu'il peut faire, c'est de se mettre au service des intérêts privés généraux de la nation, en agissant constamment de façon à faciliter l'action des particuliers. Les organismes publics et privés ne sont pas forcément ennemis, comme on l'a trop souvent cru; ils peuvent agir de concert, mais dans cet accord, ce sont les premiers qui doivent se mettre au service des seconds.

VI

CONCLUSIONS

Des constatations importantes semblent se dégager des pages qui précèdent. L'une des plus remarquables est sans contredit l'émancipation progressive de l'industrie et des classes industrielles des chaînes anciennes qui entravaient leur essor, et ceci est dû en grande partie à la machine.

On a souvent fait un tableau idyllique des temps anciens, mais si cet âge d'or a existé, il faut bien avouer qu'il était depuis longtemps disparu lorsque le machinisme a surgi ; en conséquence, il ne semble pas que nous ayons à déplorer l'apparition de ce dernier. MM. de Rousiers et Arqué ont constaté, l'un en Angleterre[1] et l'autre en Allemagne[2], ce que j'ai constaté moi-même en Flandre : l'état misérable des ouvriers sous le régime de la fabrique collective. Ce que nous savons du régime économique des pays encore peu influencés par le machinisme, l'Espagne et la Russie par exemple, ne peut que confirmer notre assertion.

Le régime industriel ancien ne favorisait pas l'élévation de l'élite par le métier : très rares étaient, dans la fabrication, les patrons véritablement et entièrement patrons, quoiqu'en apparence il y en eût beaucoup : la très grosse majorité n'étaient que des patrons-ouvriers, et ces demi-patrons n'avaient même pas l'indépendance économique qu'on leur suppose trop bénévolement ; ils étaient, au contraire, dominés par les négociants chefs de fabriques collectives, envers lesquels ils étaient le plus souvent endettés ; c'est pourquoi on les a parfois qualifiés de *patrons indigents.*

1. *La question ouvrière en Angleterre.*
2. *Les Faiseurs de jouets de Nuremberg* (*Sc. soc.*, 2e pér., 13e facs.).

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait eu aucune possibilité de s'élever sous l'ancien régime ; on pouvait au contraire s'élever par le commerce, mais il n'apparaît pas que l'on ait pu s'élever par la fabrication. Or, nous le savons, un fossé profond sépare, psychologiquement parlant, le fabricant du commerçant : les qualités mentales sont autres. Aussi voyait-on de petits colporteurs devenir gros négociants, mais les fabricants les plus capables dans leur métier demeuraient forcément confinés dans leurs ateliers minuscules.

Aujourd'hui, l'on peut toujours s'élever par le commerce, mais, en plus, on peut s'élever par la fabrication : les portes se sont élargies de ce côté-là, et c'est un progrès.

Sans doute, les patrons sont plus rares, mais ce sont de véritables patrons, non plus des patrons-ouvriers à faibles moyens; sans doute, la plupart de ceux qui s'élèvent ne dépassent pas les fonctions d'auxiliaires du patron, mais ces auxiliaires ne peuvent plus être qualifiés d'indigents; ils semblent avoir perdu en liberté, parce qu'ils sont soumis, quant à leur travail, à une discipline plus grande, mais par contre ils ont des moyens d'existence plus élevés et plus réguliers, et par là ils prêtent moins facilement le flanc à l'endettement envers leurs employeurs : ils ont donc gagné en indépendance vis-à-vis de ceux-ci.

Ainsi, d'une part, discipline plus forte nécessaire; de l'autre, indépendance possible plus étendue : *liberté moins grande dans le travail, indépendance plus grande dans la vie.*

Les liens qui unissent les employeurs et les employés deviennent plus forts, mais n'existent plus que sur les faits relatifs au travail. Ainsi s'expliquent les résultats, contradictoires en apparence, qu'ont pu attribuer à l'évolution industrielle moderne, ceux qui n'envisageaient que l'un des côtés de la question.

Paul DESCAMPS.

L'Administrateur-Gérant : Léon GANGLOFF.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

MARS-AVRIL 1910 — 67e et 68e LIVRAISONS.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE
DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Nouveaux membres. — La réunion annuelle. — Les réunions mensuelles. — Les cours de Science sociale. — Réunion du conseil de la Société de Science sociale. — Le présent fascicule. — Conférences de Foi et Vie. — Bibliographie. — Nouveaux livres.

NOUVEAUX MEMBRES

MM.

José Antonio Forinha Lucao, à Loanda (Afrique occidentale), présenté par M. Paul de Rousiers.

Jean Berthelot, ancien notaire, rue de l'Aire, Saintes (Charente-Inférieure), présenté par M. Maurice Bures.

Dr A. Fernando Rocha, professeur au lycée de Vizeu (Portugal), présenté par M. Conego Fructuoso da Costa.

Alexandre André, 20, rue d'Aguesseau, Paris, présenté par M. de Rousiers.

Laurent, 8, avenue de Courbevoie, Asnières (Seine), présenté par M. J. Durieu.

LA RÉUNION ANNUELLE

La réunion annuelle des membres de la *Société internationale de Science sociale* aura lieu du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, dans l'*Hôtel de la Société de géographie*, boulevard Saint-Germain, 184.

En voici le programme :

I. — Lundi 30 mai.

Séance d'ouverture à 8 h. 3/4 du soir. — *Pourquoi nous faisons de la Science sociale* (le rôle et les limites de la science sociale), par M. Paul de Rousiers.

II. — Le mardi 31 mai.

I. Réunion de travail à 9 heures du matin. — *L'Orientation particulariste de la vie*, par M. G. Melin.

II. Séance de l'après-midi à 3 heures. — 1° *Les deux groupements rationnels de l'industrie : la fabrication sur commande et la fabrication en stock*, par M. J. Durieu;

2° *Les cultivateurs de la Flandre française*, par M. Paul Descamps.

III. — Le mercredi 1er juin.

I. Réunion de travail à 9 heures du matin. — M. Paul Bureau : *Son cours de l'année et discussion des questions qu'il soulève.*

II. Séance de l'après-midi, à 3 heures. — 1° *Les types familiaux et la natalité*, par Philippe Champault.

2° *L'expansion de la race portugaise*, par M. Léon Poinsard.

IV. — Le jeudi 2 juin.

Réunion de travail à 9 heures du matin. — M. Philippe Champault : *Un projet de classification des types familiaux* (le rôle de la montagne).

Dîner de clôture à 7 heures du soir, aux salons du restaurant des Sociétés savantes, 8, rue Danton.

Remarque. — Les membres de la Société internationale de Science sociale

sont instamment priés d'assister au dîner de clôture, qui leur permettra de se rencontrer en dehors des séances et d'entrer en contact plus intime les uns avec les autres. Chaque membre est autorisé à amener un ou plusieurs invités.

De même que l'année dernière, nous donnons ci-dessous, quelques indications sur les communications qui seront faites au cours de la réunion annuelle.

Les séances de travail.

Un projet de classification des types familiaux. — M. Philippe Champault reprendra la question qu'il a traitée dans la réunion annuelle de février, et dont on trouvera le résumé dans le présent bulletin.

La libre concurrence et le contrat de travail. — Sans qu'on veuille ici rechercher si le régime de la libre concurrence individuelle est un régime stable et durable en tant qu'il s'applique aux patrons et chefs d'industrie, du moins l'histoire des institutions sociales semble démontrer que ce système de la libre compétition individuelle et isolée ne peut être appliqué aux travailleurs manuels et aux salariés pour régir leurs relations entre eux et avec les employeurs. Le régime de l'esclavage, plus tard celui des corporations, de nos jours l'effort vers une organisation syndicale, et, en tout cas, la nécessité sociale de cette organisation attestent que le groupement des travailleurs manuels est requis pour modérer les excès de la concurrence.

Comment, à défaut de ce groupement, les ouvriers plus conscients de leur dignité d'hommes ne pourraient jamais réussir à améliorer les conditions de leur travail.

Quelles lois fixent le taux des salaires et la durée de la journée de travail.

L'Orientation particulariste de la vie. — M. G. Melin reprendra la question qu'il a traitée dans le numéro de janvier (65e fasc.), à savoir : *l'Orientation particulariste de la vie*, en s'attachant particulièrement aux points suivants :

1° En quoi consiste le particularisme; quelle est son essence; à quels signes peut-on le reconnaître avec certitude?

2° L'orientation volontaire d'une race communautaire vers le particularisme est-elle possible? Y a-t-il, à l'époque actuelle, des peuples où elle soit en train de s'accomplir (l'Allemagne, par exemple)?

3° Dans ce cas, quel est le rôle de l'effort volontaire?

4° Si cette orientation est possible, comment la faire? Par où faut-il commencer?

Nota. — Les personnes qui, sous l'influence de la Science sociale, auraient cherché à organiser leur vie personnelle et familiale suivant la forme particulariste, sont instamment priées de vouloir bien faire connaître, sur ces divers points, le résultat de leurs réflexions et de leur expérience.

Les séances de l'après-midi.

Les deux groupements rationnels de l'industrie. — M. J. Durieu, à la suite de son étude sur l'Ile de France, est arrivé à cette conclusion que l'on doit classer les fabrications en deux groupes : celles qui se font sur commandes, et celles qui travaillent pour le stock. M. Durieu a traité cette question dans son cours, dont on trouvera le résumé dans le présent *Bulletin*.

Les cultivateurs de la Flandre française. — Dans son enquête sur la Flandre, M. Descamps ne s'est pas borné à étudier les types de l'industrie. Il exposera le résultat de ses observations sur les cultivateurs de cette région, et fera ressortir le rôle que peut avoir le développement de cités industrielles sur l'état de l'agriculture dans les contrées environnantes.

Les types familiaux et la natalité. — Comme application de la nouvelle classification des types familiaux qu'il propose, M. Champault montrera comment on peut déterminer la loi de la natalité.

Les types familiaux se répartissent en trois groupes au point de vue de la natalité : le premier très favorable, parce que, au point de vue des naissances, l'intérêt

du père y est tout à fait dans le même sens que la loi morale; le second franchement défavorable, parce que l'intérêt du père est en conflit avec la loi morale; le troisième assez favorable parce qu'il y a sympathie entre l'intérêt du père et la loi morale. D'où cette conclusion que l'on propose comme *loi de la natalité* : la natalité est florissante lorsque les enfants rapportent au budget familial plus qu'ils ne coûtent, ou à tout le moins quand ils ne coûtent pas notablement plus qu'ils ne rapportent.

Au-dessous de cette limite, la natalité tend à baisser; dans les milieux à initiative suffisamment développée, elle conserve cependant un niveau élevé; mais dans les milieux à formation passive, elle descend rapidement à une ou deux naissances, sauf les cas très méritoires où elle se relève par soumission à la morale religieuse, et ceux très condamnables où elle tombe à zéro sous la suggestion d'un égoïsme sans mesure.

LES RÉUNIONS MENSUELLES

La prochaine réunion.

La réunion de mars ne pouvant avoir lieu à cause des fêtes de Pâques, la prochaine réunion sera celle du *29 avril 1910*. Comme d'habitude, elle se tiendra à l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, 28, à *8 heures trois quarts du soir*.

La communication sera faite par M. P. de Rousiers sur *le rôle de l'élite dans les temps modernes*.

Compte rendu de la séance de février.

M. Philippe Champault propose une nouvelle classification des types de familles, en se basant sur les observations qu'il a pu faire en Lombardie.

L'étude démonstrative de M. Champault devant paraître très prochainement dans la Revue, nous ne développerons pas ici son argumentation, n'indiquant que les faits les plus essentiels.

Des deux fonctions qui sont la raison d'être de la famille (procréation, éducation) la plus importante et partant la plus caractéristique est l'éducation. En conséquence, on groupera les types familiaux des genres les plus élevés d'après leur valeur éducatrice (dans l'ordre naturel); et on les répartira en trois classes. De cette valeur, on prendra, soit comme terme synonyme, soit comme critérium principal, la formation de la capacité, ou de l'aptitude à réussir; et comme critérium secondaire, l'aptitude à l'émigration isolée, manifestation la plus apparente de l'aptitude à réussir.

Dans la classe des Communautaires, c'est-à-dire de ceux qui sont formés à solutionner les difficultés de la vie, non par eux-mêmes, mais par le recours à une collectivité-providence (famille, clan, État), se rangent les *Communautaires patriarcaux* (grande steppe asiatique), les *Communautaires post-patriarcaux* (Europe orientale et centrale, partie des pays latins et celtes et même de la France), et les *Communautaires en simple ménage* (partie des pays latins et celtes, la presque totalité de la France), avec un type dérivé de ces derniers, les *Postcommunautaires*, se relevant par certaines tendances particularistes sous la poussée de la lutte pour la vie.

Dans la classe des Quasi-particularistes, c'est-à-dire de ceux qui sont formés à solutionner les difficultés de la vie par eux-mêmes dans beaucoup de cas, mais ne peuvent dans d'autres se dispenser du recours à une collectivité (famille ou groupements avec un but spécial), se placent les *Quasi-particularistes en ménages multiples*, les *Quasi-particularistes à héritier associé* et les *Quasi-particularistes en simple ménage* (trois types se partageant presque tous les pays de montagnes de l'Europe), avec différents types dérivés : en territoire vacant (Basques), et en territoire occupé, avec ou sans droit d'aînesse (nombreuses régions sous-jacentes aux montagnes).

Dans la classe des Particularistes, c'est-à-dire de ceux qui sont aptes à solutionner par leurs propres forces à peu

près toutes les difficultés de la vie, sauf à organiser des groupements actifs à buts spécialisés dans les sociétés très compliquées, se placent les *Particularistes à héritier associé* (Norvège), et les *Particularistes en simple ménage* (Pays anglo-saxons), avec ou sans droit d'aînesse. Le Canada en présente un type dérivé très curieux avec héritier associé, et le N.-O. de l'Europe plusieurs autres avec ou sans droit d'aînesse.

La plaine culturale a continué le type communautaire importé de la steppe, tandis que la montagne a créé, par les contraintes qu'elle impose à la culture, les types quasi-particularistes, regardés jusqu'ici à tort comme quasi-communautaires, et aussi le type particulariste dû, non pas au fjord, mais à la culture en pentes raides dans un système montagneux où l'immersion supprime la vallée. Ce dernier type se perpétue par la vie intense dans le *home*, sorte d'émigration à l'intérieur qui rend facile toutes les émigrations.

Cette vie intime indépendante à laquelle on s'attache plus qu'à tout, se retrouve, avec de réelles analogies, dans la culture en montagne ordinaire, et c'est pourquoi elle y engendre le *quasi-particularisme*.

C'est surtout par l'aptitude à l'émigration que cette unité du rôle de la montagne s'est manifestée à M. Champault, et c'est pour lui une raison de plus de croire à l'utilité de ce critérium secondaire.

Les termes nouveaux qu'il indique lui paraissent s'expliquer d'eux-mêmes; et la réunion, dans une même classe, de genres en ménages multiples et en simple ménage ne saurait être contestée, une fois admis le critérium par la valeur éducatrice; la différence qui sépare ces genres, devient en effet secondaire.

En terminant, M. Champault montre comment le tableau de sa classification par la valeur éducatrice permet en même temps de formuler la loi de la natalité qu'il se propose de démontrer dans une des séances du Congrès. La classification proposée est ainsi représentative des deux grandes fonctions de la famille (procréation et éducation) et c'est une raison de plus pour croire à sa valeur.

M. J. Durieu, se basant sur ses observations personnelles en Espagne, se déclare complètement d'accord avec M. Champault.

M. Olphe-Galliard, sans contester le rôle de la montagne, ni l'importance du phénomène de l'émigration, pense que la classification devrait être surtout basée sur l'aptitude à former une société. Les peuples particularistes ont de plus en plus recours à l'action collective, et il en est ainsi de toutes les sociétés qui vont en se compliquant.

M. Champault ne nie pas que les peuples particularistes n'aient souvent recours à l'action collective, mais il faut distinguer entre la collectivité-providence et l'action concertée d'individus capables.

M. Blanchon pense qu'il n'y a pas de contradictions entre l'aptitude à se tirer d'affaires et l'aptitude à agir de concert quand les circonstances l'exigent.

M. Bureau, sans se prononcer sur la valeur de la classification proposée, dit que la science ne doit jamais parler de supériorité d'un type sur un autre. Nous ne devrions jamais dire, en tant que savants, qu'un type est préférable à un autre.

M. Bailhache pense au contraire que la science a le droit de juger, et par conséquent d'établir une hiérarchie dans les espèces.

M. Champault explique que, par type préférable, il n'entend pas le type qui représente ses sympathies personnelles, mais celui qui réalise le concept de famille et les fonctions essentielles de la famille.

M. Bureau affirme que toutes les classifications sont artificielles et que tous les critères sont arbitraires.

M. de Rousiers dit que l'on peut prendre plusieurs critères de classement, et que le meilleur est celui qui fait avancer la science, mais on ne doit pas dire qu'un type social est préférable à un autre d'une façon absolue. Dans la steppe, le type patriarcal est préférable au type particulariste, car ce dernier ne peut y vivre. La

science ne doit pas avoir d'autre objet que de dégager les rapports nécessaires entre les choses.

M. Isambert rappelle que, dans les sciences naturelles, on classe les animaux et les plantes dans l'ordre où ils possèdent des organes de plus en plus différenciés, et, par conséquent, de mieux en mieux adaptés aux fonctions qu'ils ont à remplir. Si l'on n'admet pas une hiérarchie, on aboutit à la négation de toute classification.

M. Descamps appuie ce que M. Isambert vient de dire. Il faut, en effet, distinguer entre les sciences : celles qui ont pour objet l'étude des êtres inanimés ne parlent pas de supériorité d'une espèce sur l'autre ; au contraire, celles qui étudient les êtres animés (zoologie et botanique) classent en allant des espèces inférieures vers les espèces supérieures, suivant le critère indiqué par M. Isambert. La science sociale doit être rangée dans cette dernière catégorie de sciences, et doit, par conséquent, classer les espèces en allant des types inférieurs vers les types supérieurs.

M. de Rousiers, avant de clôturer la séance, fait une dernière critique de l'exposé de M. Champault, qui a parlé de la valeur éducatrice médiocre de la famille patriarcale. Au contraire, M. de Rousiers croit que cette valeur éducatrice est considérable, car il faut que les individus aient une discipline très grande pour vivre dans les communautés patriarcales. De plus, l'expansion des peuples nomades a été considérable à certaines époques, sous forme d'invasions.

LES COURS DE SCIENCE SOCIALE

Voici le programme détaillé et revisé du cours que M. J. Durieu professe au Collège libre des sciences sociales :

Types des métiers de fabrication dans l'Ile de France.

1re Leçon (25 janvier 1910). — Comment l'industrie moderne dérive du régime de travail inauguré par la féodalité.

2e Leçon (2 février 1910). — Le servage féodal a donné normalement le travail manuel libre et provoqué la création de la fabrique collective qui est l'origine du mouvement industriel moderne. — Vérification de cette hypothèse par l'observation des divers ateliers actuels de fabrication. *Types simples :* La fabrication ménagère chez les pasteurs nomades; la fabrication des artisans dans un village nègre. C'est le groupement sédentaire qui fait passer les hommes de l'une à l'autre forme d'atelier.

3e Leçon (15 février 1910). — *Étude monographique de la fabrication au village et à la ville.* La fabrication dans un village de 300 habitants de la campagne française. — Le forgeron. — Le charpentier. — Le menuisier. — Le cordonnier. — Le tailleur. — Le maçon. — Le fournier. — Le meunier. — *Conclusion :* Ils se cantonnent presque exclusivement dans la fabrication *sur commande.*

La fabrication dans une petite ville de 8.000 habitants dans la banlieue parisienne. On y constate deux groupes distincts de fabrication sur commande :

1° *Industrie du bâtiment.* — Étude monographique de la maçonnerie — de la charpenterie — de la serrurerie — de la menuiserie — de la plomberie — de la fumisterie — de la peinture et vitrerie.

2° *Industrie de la réparation d'objets usagés et de la fabrication d'objets neufs exclusivement sur commande.* — Étude monographique de : l'horloger en chambre — du petit menuisier — du marchand de cycles — du maréchal ferrant — du charron — du cordonnier — du bourrelier — du tailleur.

4e Leçon (22 février 1910). — *Étude monographique de la fabrication sur commande à Paris.* Mêmes divisions de la fabrication sur commande.

1° Étude de cette fabrication par comparaison avec les groupes similaires de la banlieue.

2° Quelques types nouveaux créés par la grande agglomération :

Fabrique de boulons sur commande — fabrique de meubles de luxe sur commande, etc...

5e Leçon (1er mars 1910). — *Les deux*

groupements rationnels de l'industrie sont : La fabrication sur commande et la fabrication en stock.

1° De la comparaison du village nègre — du petit village français — de la petite ville et de la capitale il résulte que toute agglomération humaine présente une réunion d'artisans semblables.

La grande agglomération ne diffère de la petite que par plus de division du travail. Quant à la grandeur des ateliers, elle paraît dépendre surtout de l'importance moyenne des commandes.

2° Dans les sociétés compliquées l'industrie se montre divisée en deux groupes nettement séparés : *a*) la fabrication d'objets sur commande ; *b*) la fabrication d'objets en stock.

Différences profondes que présentent ces deux groupes au point de vue : de l'objet du travail — des aléas de la direction — du régime des chômages — de l'outillage — de l'opération — de l'organisation de l'atelier et surtout des capitaux indispensables à son établissement — du personnel — des relations des ouvriers entre eux : anciennes sociétés de compagnonnages et syndicats modernes ; enfin ses relations avec le commerce et avec la clientèle.

6e LEÇON (8 mars 1910). — *La fabrication d'objets en stock et ses deux variétés :* a) *Fabrique collective ;* b) *Fabrique en grand atelier.*

Étude monographique de quelques fabriques collectives. Le « sweating system », causes et remèdes — groupement des ouvriers dans le mode d'existence.

7e LEÇON (15 mars 1910). — Étude monographique de quelques usines modernes en grand atelier.

L'usine de stock ne s'élève pas nécessairement dans la grande agglomération urbaine ; ses trois principaux pôles d'attraction sont : 1° le lieu d'existence de la main-d'œuvre ou de la force motrice ; 2° le lieu de production de la matière première ; 3° le grand marché commercial.

8e LEÇON (22 mars 1910). — *Interréactions des deux groupes de fabrication sur commande et en stock avec tous les autres phénomènes sociaux.*

Analyse et comparaison *au point de vue social* de la fabrication d'objets sur commande et de celle d'objets en stock. — Types sociaux qui en résultent.

Lutte séculaire entre ces deux groupes : victoires successives de la fabrication en stock. Coïncidence entre la naissance de la fabrication en stock des automobiles américaines et la crise actuelle de cette industrie en France.

Conclusion : Les profondes différences sociales qui existent entre la fabrication sur commande et la fabrication en stock permettent de penser que chacun de ces deux groupes réclame une législation spéciale.

RÉUNION DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ DE SCIENCE SOCIALE

Le Conseil de la Société internationale de Science sociale s'est réuni le 11 février 1910, à 9 heures du soir, au siège social, 56, rue Jacob, sous la présidence de M. Paul de Rousiers. Étaient présents : MM. Paul Bureau, vice-président ; M. Firmin-Didot, trésorier, l'abbé H. Hemmer ; Joseph Durieu, secrétaire de la Société ; Paul Descamps, secrétaire de la Revue. Excusés : MM. R. Pinot, G. Melin, A. Dauprat, G. d'Azambuja, R. Dufresne, Ch. de Calan, Ph. Champault, V. Muller, J. Périer et L. Poinsard.

Le Conseil a d'abord examiné et approuvé les comptes de l'exercice 1909, qui lui ont été présentés par M. Maurice Firmin-Didot, trésorier.

Le Conseil a ensuite décidé d'envoyer les missions d'étude suivantes pendant l'année 1910 : M. P. Roux, dans l'Italie méridionale ; M. L. Arqué, en Norvège : M. Marty, en Suède ; M. P. Vanuxem continuera ses études sur l'industrie du tulle à Calais.

Comme d'habitude, une somme de 500 francs est mise à la disposition de l'un des élèves du cours de M. P. Bureau pour accomplir une mission dans un pays déterminé.

M. Paul Descamps abandonnera momen-

tanément son enquête sur les pays de France. Grâce à la générosité de S. A. le Prince Sabaheddine, il pourra, cette année, se consacrer à une étude sur l'Angleterre.

Le Conseil a ensuite arrêté la date du Congrès annuel de la Science sociale pour l'année 1910, qui, à cause des élections, aura lieu un peu plus tard que d'habitude. Il s'ouvrira le lundi 30 mai et prendra fin le jeudi 2 juin.

LE PRÉSENT FASCICULE

Nous avons annoncé, en son temps, l'importante enquête sur le Portugal entreprise l'année dernière sous la direction de M. L. Poinsard, dont tous nos lecteurs connaissent les travaux. Ce pays, si intéressant à tant d'égards, a été fouillé en tous sens, et de ce labeur est sorti un volumineux travail, dont nous présentons aujourd'hui la première partie à nos lecteurs.

Afin de ne pas couper cette partie, qui forme un ensemble bien compact, nous la faisons paraître sous forme de double fascicule, ce que sans doute nos lecteurs pardonneront aisément, étant donné le grand intérêt que présente cette étude.

CONFÉRENCES DE FOI ET VIE

On nous prie d'annoncer les conférences suivantes qui auront lieu, à 5 heures, à la salle de la *Société d'encouragement pour l'Industrie*, 44, rue de Rennes, à Paris.

10 avril. — *L'entente entre les hommes religieux*, par P. Doumergue.

14 avril. — *Le Pragmatisme au point de vue moral et religieux*, par V. Delbos.

17 et 21 avril. — *Où finit le Moyen Age et où commencent les Temps modernes*, par E. Doumergue.

24 avril. — *Une expérience d'art social à Genève*, par A. de Mornier. — *Le Chant et l'Enfant* (exécution de chants), par Dalcroze.

3 mai. — *La Morale et la Religion*, par E. Boutroux.

Nota. — Un droit d'entrée de 0 fr. 30 est perçu pour les séances d'étude, à la porte de la salle.

BIBLIOGRAPHIE

L'apprentissage et l'enseignement technique, par M. Fernand Dubief, ancien ministre, vice-président de la Chambre des députés. Giard et Brière, édit. 1910. Un vol. 6 francs.

Le nom de l'ancien ministre du commerce et de l'industrie est garant de la compétence avec laquelle sont examinées les questions traitées dans cet ouvrage. Dans une première partie, l'auteur passe rapidement en revue l'historique de notre législation sur l'apprentissage et quelques-unes des conditions qui président actuellement à sa disparition. Dans les deux suivantes, il décrit les diverses institutions d'enseignement professionnel existant en France et à l'étranger. Si l'on ne partage par la confiance de l'auteur dans l'efficacité des écoles techniques pour le relèvement de l'apprentissage, on reconnaitra du moins à cet ouvrage le mérite de la documentation, qui le rend indispensable à tous ceux qui étudient cette question complexe.

G. Olphe-Galliard.

La conduite de la vie, par R.-W. Emerson. Traduction de M. Dugard. Armand Colin, édit. 1909. Un vol. 3 fr. 50.

La conduite de la vie est avant tout un problème individuel, dont la solution est essentiellement personnelle à chaque intéressé, sans qu'il puisse compter sur un guide qui le préserve des faux pas. Mais la conscience individuelle peut être plus ou moins éclairée, plus ou moins forte, et la solution qu'elle donne à ce problème se ressent directement de son propre état. Dans ce travail de développement et d'éducation de la conscience, rien ne vaut le contact avec d'autres consciences élevées

dont la lumière intérieure rayonne et illumine tout ce qui les approche. Tel est le fruit que retire l'esprit incliné vers le progrès intérieur, de la lecture d'un livre comme celui-ci. La première conquête de la conscience qui veut arriver à se reconnaître elle-même est de se savoir libre : mais n'y a-t-il pas une monstrueuse ironie à parler de liberté en face du jeu formidable des forces aveugles et inconscientes qui nous enserrent de toutes parts? Non, répond Emerson, car « le Destin implique l'amélioration. Aucun exposé de l'Univers ne peut avoir de justesse, s'il n'admet pas cet effort ascendant... Derrière chaque individu se ferme le règne de l'organisme: devant lui s'ouvre la liberté — le Meilleur, le Mieux... Toute perception nouvelle, l'amour et l'admiration que l'homme arrache à ses semblables, sont des preuves de son passage de la fatalité à la liberté. La libération du vouloir des gaines et entraves de l'organisme que l'homme a dépassé, voilà le but et la tendance du monde ». C'est par la liberté que l'être vivant progresse et se développe. « La vie est liberté — la vie est en raison directe de la somme de liberté. » Notre destinée n'est du reste que ce que nous la faisons : « L'homme s'imagine que son destin lui est étranger, parce que le bien est caché. Mais l'âme contient l'événement qui doit lui arriver, car l'événement n'est que l'extériorisation de ses pensées, et ce que nous nous demandons à nous-mêmes, nous l'obtenons toujours. » Le mieux ne dépend pas du hasard, mais de notre énergie personnelle. Et cette force que nous mettons en œuvre pour l'atteindre n'est point celle qui s'exerce contre notre prochain : c'est celle qui s'attache à la stricte observance des lois intellectuelles et morales qui régissent le progrès de l'univers. Elle est latente dans toute vie intense, car une telle vie est toujours conforme, en définitive et malgré ses excès accidentels, aux lois de l'univers; elle n'est autre que la faculté d'adaptation à ces lois. « Si vous avancez avec méthode, il est aussi facile de tourner des ancres de fer que de tresser de la paille, de faire bouillir du granit que de faire bouillir de l'eau. Partout où il y a insuccès, il y a irréflexion, quelque croyance superstitieuse à la chance quelque oubli de détail que la Nature ne pardonne jamais. » C'est cette faculté d'adaptation, d'utilisation des instruments de progrès que la nature met à notre disposition, qui fait les races fortes; « avec leur habitude de penser que tout individu doit veiller à soi-même, et s'en prendre à lui s'il ne maintient ou n'améliore pas sa position sociale, les Anglais sont tranquilles et prospères ». La richesse n'est, dans une telle conception, qu'un « moyen de s'assimiler la nature », un instrument d'élévation et de progrès.

Pour qui envisage les choses avec cette méthode, l'optimisme sera la règle aussi bien dans le domaine moral que dans le domaine physique. Les opinions importent peu; elles peuvent changer ou disparaître dans tous les remous de l'anarchie intellectuelle, l'équilibre se rétablira de lui-même en vertu des lois de la vie. « Nous sommes nés croyants. L'homme produit des croyances, comme l'arbre porte des fruits. » C'est nous qui construisons nos idées, qui créons des images qui nous cachent la réalité; elles ne sont toutes que des illusions, où la seule réalité qui ne puisse nous décevoir est leur ascension vers une conception de plus en plus pure et élevée. C'est par notre obéissance aux lois morales que nous nous rapprochons de la vérité : « Les visions des justes sont justes... Quand nous violons les lois, nous perdons contact avec la réalité centrale. » Tout n'est qu'illusions et fantasmagorie, en ce monde, hormis l'appel de la divinité qui nous sollicite et nous attire.

Ces quelques traits épars ne donnent qu'un pâle reflet de l'inspiration noble et généreuse du livre d'Emerson. La leçon d'énergie, de liberté et d'optimisme que donne cette lecture vient à son heure dans notre société dont les ressorts semblent usés par le doute et le pessimisme, et où le besoin d'un tel aliment de vie se fait tellement sentir. On ne peut que conseiller vivement une lecture aussi saine en même temps que conforme au véritable esprit scientifique.

G. Olphe-Galliard.

Les conséquences économiques et sociales de la prochaine guerre, par Bernard Serrigny. V. Giard et E. Brière, édit. 1909. Un vol. in-8°, 10 francs.

Un sujet d'un intérêt aussi poignant et aussi actuel devait, sous peine de n'être qu'un tissu de phrases vides et sonores, être traité à l'aide de la méthode scientifique la plus rigoureuse : prédire l'avenir n'est possible qu'à la condition de s'appuyer sur les leçons du passé; et encore l'observateur le plus consciencieux hésitera-t-il à prononcer une conclusion générale, tant il laisse d'inconnues dans le problème. M. Bernard Serrigny a su triompher de la façon la plus heureuse d'une difficulté aussi considérable. C'est en s'appuyant exclusivement sur les résultats des guerres franco-allemande et russo-japonaise, qu'il examine successivement ce que deviennent, pendant une guerre européenne, les habitants, les transports, le crédit, les finances publiques, le commerce et l'industrie, et enfin les nations non parties au conflit. Chercheur infatigable, d'une documentation inépuisable, il ne laisse dans l'ombre aucun des recoins de ces diverses branches de la vie des peuples, et nous voyons défiler devant nos yeux toutes les conséquences de la guerre de 1870 sur la situation des deux peuples voisins. Cette partie de l'ouvrage est naturellement de beaucoup la plus importante, puisque, dans la pensée de l'auteur, la prochaine guerre est celle qui mettra de nouveau aux prises l'Allemagne et la France. Les conséquences de celle-ci sont sobrement déduites de l'analyse des faits, en tenant compte des conditions différentes des deux situations, ou de celles tenant à des facteurs sur lesquels aucune donnée certaine ne saurait être établie : cette réserve est toute à la louange de l'auteur, puisqu'elle montre le caractère à la fois consciencieux de son observation et scientifique de sa méthode.

Deux questions, dont la portée dans le droit des gens moderne n'échappera à personne, celles des conséquences économiques d'une annexion et d'une indemnité de guerre, sont ici traitées d'une façon décisive. M. Serrigny nous apprend quelles causes, tenant à l'organisation des transports et à la situation commerciale qui en résulte, contribuent à interdire la conquête entre les nations dont il s'agit, sous peine de perturbations économiques aussi graves pour les vainqueurs que pour les vaincus. L'imposition d'un tribut, lorsque son montant dépasse les frais de la guerre, n'est pas moins préjudiciable, et il faut savoir gré à l'auteur d'avoir réfuté le sophisme si souvent répété de l'enrichissement de l'Allemagne, grâce aux cinq milliards.

On voit par ces quelques indications trop brèves quel est l'intérêt puissant de ce livre, dont la lecture est aussi attachante qu'instructive. Quelles que soient les propositions de détail sur lesquelles on peut différer d'opinion avec l'auteur, on ne peut qu'être d'accord avec lui lorsqu'il conclut que les calamités que la prochaine guerre entraînera avec elle commandent d'en réserver l'éventualité pour le moment où elle sera amenée, non plus par de frivoles motifs d'amour-propre, mais par une nécessité vitale, et que la revanche devrait obligatoirement être suivie d'une suppression des armements actuels.

G. Olphe-Galliard.

Vers l'Organisation professionnelle, par M. Eugène Duthoit, professeur d'Économie politique à l'Université catholique de Lille. Paris, Lecoffre, 1910; 325 pages in-8°.

Tout le monde a entendu parler des *Semaines sociales* inaugurées il y a quelques années par un groupe de publicistes et de professeurs catholiques sociaux, et qui ont successivement groupé en plusieurs grandes villes de France un auditoire de jeunes hommes, laïcs et prêtres, désireux à la fois de mieux connaître la réalité sociale et de mieux agir. Parmi les professeurs qui, chaque année, donnent des leçons pendant la Semaine sociale, aucun n'est plus apprécié que l'éminent professeur d'Économie politique à la Faculté catholique de Lille : sa connaissance supérieure des

phénomènes économiques le garantit en effet contre les systèmes à priori, et, d'autre part, son sens chrétien et démocratique lui montre toutes les lacunes de notre mécanisme moderne de production des richesses. Aussi doit-on se féliciter que M. Duthoit ait réuni en un volume les leçons qu'il a professées depuis 1905 dans les Semaines sociales de France, et dans lesquelles, à propos de quelques questions délimitées d'Économie sociale, il a montré comment la société actuelle évolue d'année en année *vers l'Organisation professionnelle,* réagissant ainsi « contre l'erreur du législateur qui, dans le monde de la production, a érigé l'individualisme comme régime, et le principe de la liberté des conventions comme unique régulateur des relations entre les agents humains et la production ».

Mais ce n'est pas seulement à un point de vue *descriptif,* mais à un point de vue *normatif* que s'est placé l'auteur. L'*Introduction* nous en avertit, en même temps qu'elle expose les principes de l'École sociale catholique. — Elle contient un long débat où M. Duthoit conteste à l'Économie politique la possibilité de rester amorale, dès qu'elle prétend chercher des solutions des problèmes sociaux. L'objet de cette discipline sera l'étude des rapports humains qui se forment en vue de l'utilisation du domaine terrestre. L'économiste devra envisager ces rapports successivement des trois points de vue suivants :

1º Leur valeur morale : sont-ils conformes à la justice ? — dont les hommes peuvent bien avoir un vague instinct, — mais dont la vraie notion nous est donnée par l'Église, qui en est la gardienne providentielle, qui tantôt ordonne, et tantôt se contente de conseiller ;

2º Les influences diverses, physiques, psychologiques, qui conditionnent ces rapports ;

3º Les moyens d'obtenir, non pas toujours le maximum, mais le plus souvent l'optimum de la production.

La méthode déductive prévaut dans l'examen fondamental de la moralité des rapports sociaux ; l'observation et l'induction permettent l'étude des deux derniers points de vue.

Tel est l'esprit qui anime les économistes du mouvement catholique social. Ce mouvement, loin d'être en marge de la hiérarchie, se réclame de l'autorité de l'Église : il n'est pas une nouveauté, ni un simple moyen de politique électorale, mais il vise à réaliser dans le monde la doctrine sociale traditionnelle du catholicisme : l' « autonomie de la personne humaine » est déclarée par lui une erreur. Les trois grandes sodalités : famille, profession, cité, sont naturelles et non pas contractuelles. — Les agents humains sont d'une égale dignité ; l'homme doit satisfaire à la loi du travail, et à cette condition, il a droit à la vie sous toutes ses formes, — et en particulier il conserve le droit de l'auteur sur le produit de son travail.

A la lumière de ces principes, M. Duthoit met en évidence la nécessité de la *Protection légale des travailleurs* et de la réglementation du *Travail féminin dans l'industrie,* il affirme que le *contrat de salariat* est un contrat de société d'un caractère tout spécial, dans lequel le salarié engage toute sa personne et doit par conséquent recevoir de quoi soutenir l'existence de sa famille. — Le *chômage* est étudié, dans ses causes, dans les remèdes qu'on a proposés à ce fléau social. *Le fait et le droit syndical* sont minutieusement analysés : l'auteur montre comment le cadre légal du syndicat à caractère purement contractuel éclate aujourd'hui. La notion d'un « droit collectif » de la « profession » se fait jour. — C'est un retour à l'Organisation professionnelle. Celle-ci une fois réalisée, *l'organisation politique pourrait s'adapter au nouveau régime économique et social:* et c'est par l'exposé d'une constitution dans laquelle les conseils représentatifs de la profession éliraient, d'une part, le chef de l'État, et, de l'autre, un Sénat professionnel parallèle à une Chambre politique, que M. Duthoit termine son ouvrage.

Les observations et les faits abondent dans ces intéressantes leçons : nous permettra-t-on une remarque, qui prouvera combien il faut être prudent dans l'affir-

mation des faits : sur la foi de Mme H. J. Brunhes, M. Duthoit indique, parmi les femmes victimes de maladies industrielles, celles qui sont employées à la confection des cigares. — Nous pouvons affirmer que des enquêtes médicales très minutieuses n'ont révélé, dans le personnel des Manufactures de tabacs de l'Etat, l'existence d'aucune maladie professionnelle.

VANUXEM.

Régions et Pays de France, par Joseph Fèvre et Henri Hauser. — 1 vol. in-8° avec 147 cartes et gravures dans le texte. Félix Alcan, éditeur, Paris. 1909.

Ainsi qu'ils le disent eux-mêmes dès la première ligne de leur avant-propos, « les auteurs de ce livre n'ont pas prétendu faire œuvre originale ». S'inspirant surtout des travaux de M. Vidal de la Blache et de ses collaborateurs, ils ont essayé simplement de donner en 500 pages une idée claire et précise des régions diverses qui forment notre pays.

Les lecteurs de la *Science sociale* retrouveront dans ce livre un certain nombre de conclusions qui leur sont familières. C'est d'abord que la seule division naturelle de la France est celle en « pays », et que la connaissance de ces pays est à la base de toute étude géographique sérieuse. C'est aussi que « la distinction des pays entre eux repose en premier lieu sur la valeur agricole des divers terroirs... qui n'est elle-même que le reflet de la nature géologique du sous-sol, qui détermine à son tour, combinée avec le climat, le caractère des eaux courantes, les modes d'habitation, les occupations des habitants ».

L'importance du *Lieu* est donc nettement mise en lumière par MM. Fèvre et Hauser, et aussi les relations de cause à effet qui unissent le *lieu* et le *travail*, ces deux éléments fondamentaux du milieu social.

De même, la Science sociale a dit et répété maintes fois que si l'étude des pays — de ceux-là bien entendu dont le *lieu* continue à accuser l'existence, et qui ne sont pas seulement le souvenir attardé de quelque ancienne division historique ou administrative — est primordiale, il faut pourtant ne pas s'en tenir là, et remonter au groupement régional, caractérisé par des similitudes dans le travail dominant et dans la formation sociale de la race.

Nous retrouvons dans l'ouvrage de MM. Fèvre et Hauser une idée analogue en ce sens qu'ils voient bien la nécessité « de grouper ensemble ceux des pays qui présentent des ressemblances », sous peine de « fragmenter sans mesure l'étude de la France, et de courir le risque de faire disparaître l'indispensable notion des rapports généraux ». Mais — et c'est là un exemple très net de la différence de but scientifique qui sépare la Science sociale de la géographie humaine, différence qu'accuse la diversité des méthodes employées — les principes, qui chez MM. Fèvre et Hauser président au groupement des pays en régions, ne sont pas les mêmes que ceux mis en avant dans cette Revue. Ce sont des faits surtout géologiques ou géographiques qui déterminent ces écrivains, et cela est parfaitement naturel puisqu'ils sont géographes ; pour la Science sociale, ce sont des faits surtout d'ordre social.

Un exemple fera mieux saisir cette différence. MM. Fèvre et Hauser, en raison de différences de constitution géologique, scindent en deux la Normandie : la partie orientale rentre dans le Bassin parisien, l'occidentale dans les confins de la Bretagne. Nous croyons au contraire que les pays de l'ancienne Normandie présentent, grâce surtout à l'existence d'un même travail dominant, la culture herbagère, une formation sociale trop semblable, et par suite une unité assez forte, pour qu'il vaille mieux ne pas les séparer. Il y a certainement, au point de vue social, plus de ressemblance entre un Normand du Cotentin et un Normand du pays d'Auge qu'il n'en existe entre ce même Normand du Pays d'Auge et un habitant de la Beauce ou de la Champagne.

La Science sociale, en tant qu'elle se livre à des études géographiques, ne se confond donc pas avec la géographie humaine ; les deux sciences restent distinctes, quoique connexes et ayant entre elles

des rapports aussi fréquents qu'étroits. Elles ne peuvent donc que gagner mutuellement à s'appuyer l'une sur l'autre; et, à ce sujet, nous regrettons que MM. Fèvre et Hauser paraissent ignorer complètement les travaux publiés par la Science sociale.

Leur volume n'en reste pas moins un bon ouvrage de vulgarisation, se lisant sans peine parce qu'il est clair, exempt de sécheresse, et appuyé de cartes et de gravures bien choisies.

J. BAILHACHE.

L'Amérique de Demain, par l'abbé Félix Klein. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910; 320 pages.

Je suis bien en retard pour signaler l'œuvre nouvelle de M. l'abbé Klein à laquelle de grands organes quotidiens de l'opinion ont déjà consacré des articles particulièrement élogieux, et je me le reprocherais, si l'*Amérique de Demain* n'était qu'une de ces œuvres d'actualité toute fugitive qu'il faut lire et commenter au moment précis où les esprits se préparent oublier l'événement qui les a tant intéressés pendant quelques heures. Mais les ecteurs délicats qui, depuis bientôt vingt années, suivent les ouvrages de cet ami des belles-lettres et des pensées modernes et progressives savent que cet écrivain est aussi de ceux qui creusent laborieusement leur sillon. Depuis les temps héroïques de *l'Église et le siècle*, de *la Vie du P. Hecker*, l'abbé Klein n'a cessé de penser que la meilleure manière d'élucider les problèmes sociaux et religieux qui agitent notre « vieux pays » était de chercher à connaître, jusque dans ses détails vivants et vécus, la solution que leur donne l'audacieuse initiative de la jeune démocratie d'outre-mer; il aime à porter simultanément son regard sur les hommes et les institutions des deux continents, parce qu'il sait que l'expérience du plus jeune pourrait profiter à celui qui a le périlleux honneur d'avoir un long passé.

Deux livres auxquels le public fit en leur temps le meilleur accueil : *Au pays de la Vie intense* et *La découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago*, nous ont déjà associés naguère aux réflexions que ces comparaisons et ces rapprochements suggèrent à ce studieux touriste : *l'Amérique de Demain* nous invite à poursuivre notre enquête au cours d'un second voyage de quatre mois dans l'Ouest américain et sur le Pacifique. Je ne puis ici résumer ces chapitres où le charme du style alerte semble ajouter encore à la souplesse de ces esprits américains toujours si enclins à suivre la vie en toutes ses manifestations nouvelles. Soit qu'on nous conduise « payer » une nouvelle visite aux personnes et aux lieux déjà connus depuis le premier voyage, — et c'est le cas de Chicago et de son université, de Peoria et de son grand évêque, Mgr Spalding, de Saint-Paul, dont le nom est inséparable du vaillant archevêque du Minnesota, Mgr Ireland, — soit que notre guide nous entraîne vers des régions inexplorées, vers San Francisco, l'Ouest américain et Seattle, l'intérêt est toujours aussi vif : le même art sait toujours associer l'observation technique et précise qui instruit au détail pittoresque, qui tient en haleine notre curiosité plus vulgaire. Une femme spirituelle me disait un jour qu'elle n'avait d'esprit qu'au-dessus de 1.300 mètres d'altitude et que cette constatation la déterminait chaque année à faire un long voyage dans la montagne : M. l'abbé Klein a de l'esprit toujours, sur les bords du Pacifique comme sur les rives de la Seine, à Seattle comme à Christiania.

Me permettra-t-il cependant de ne pas partager le jugement qu'il porte sur la gravité prochaine du conflit américano-japonais? A l'époque où il entreprenait son second voyage, la question se rangeait volontiers parmi les plus brûlantes de la politique internationale, et on comprend que les citoyens de la Californie, du Washington et de l'Orégon fussent passablement échauffés sur ce problème jaune : Le *Board of education* de San-Francisco venait, l'année précédente, d'ordonner l'envoi de « tous les enfants chinois, japonais ou coréens à l'école orientale publique » afin de « ne pas exposer les enfants américains au contact des élèves de race mongole », et cette mesure si offensante n'était que le prélude d'autres plus vexatoires encore.

De pareils procédés ne témoignent guère d'un désir de bonne amitié, et, ce qui est plus grave, les raisons du conflit sont profondes et irréductibles : concurrence économique, tempéraments inassimilables, couleur de la peau, rivalité internationale, etc. Toutefois je ne puis croire que cette question des jaunes soit le plus grave problème de l'*Amérique de Demain*. Il existe, en effet, des questions qui ont l'heureux privilège de se résoudre d'elles-mêmes, parce que des forces puissantes promeuvent inévitablement dans une même direction la solution que tout le monde souhaite. Qui donc peut croire sérieusement qu'un peuple qui comptera bientôt cent millions d'habitants hésite jamais à prendre les mesures nécessaires pour la sauvegarde de son *standard of life*, de son idéal de vie économique, civique et morale. Le Japonais est inassimilable et la sous-concurrence de son travail à vil prix atteint dans ses œuvres vives toute la construction sociale américaine; indubitablement la démocratie d'outre-mer prendra des mesures de défense et le Japon devra s'incliner, car il ne peut ni en droit, ni en équité prétendre ruiner, par l'immigration de ses enfants, toute une économie sociale constituée au prix de tant d'efforts.

Dira-t-on que le Japon, humilié d'un traitement si ingénieux, déclarera la guerre? En quoi ce recours à la force pourrait-il être une solution? Ses hommes d'État apprendront de plus en plus à connaître ce que peut être le sentiment patriotique en ce pays des Washington et des Abraham Lincoln et la leçon profitera. Je sais qu'une revue américaine considérait récemment comme une éventualité possible la descente d'une armée japonaise sur la côte du Pacifique : il est toujours bon de tenir en haleine, au moyen d'articles de revues, la vigilance patriotique d'un peuple; mais, sans être prophète, on peut garantir aux Japonais que, devant une telle menace, huit millions d'hommes intrépides et résolus se lèveraient en quelques jours pour aller montrer aux téméraires qu'ils ont eu tort de les traiter comme des Russes.

Et puis est-on bien assuré de la valeur sociale si grande de ce peuple japonais? Qu'on y prenne garde, son facile triomphe remporté sur les Russes pourrait bien être autre chose qu'une vérification nouvelle d'une loi sociale connue et qui pourrait se formuler ainsi : lorsqu'un peuple, solidement encadré dans ses institutions traditionnelles, trouve en son sein une élite capable de diriger une transformation rapide des moyens et des méthodes de travail, il se produit comme une surabondance soudaine de prospérité et de force. Mais si l'ensemble de la nation n'est pas préparé à cette évolution et n'a point l'aptitude à constituer les groupements nouveaux qu'elle requiert, cette prospérité risque beaucoup d'être superficielle et éphémère. Je n'oserais dire qu'il en sera ainsi pour le Japon, mais il est permis de croire que ce pays traversera bientôt des crises intérieures qui diminueront beaucoup sa force d'expansion. Naguère on aimait à répéter que l'Europe ne pouvait soutenir la concurrence des jaunes et on multipliait les plus noires prédictions : aujourd'hui ce spectre s'est éloigné. On peut croire que les Américains ne seront pas plus menacés que nous. Le Japon a peut-être un mission asiatique à remplir; s'il s'y confine, il accomplira une œuvre intéressante, mais il ne doit pas oublier que la Doctrine de Monroë lui sera non moins appliquée qu'aux concurrents du « vieux pays » d'Europe.

Il ne semble donc pas que le vrai problème que doive résoudre *l'Amérique de Demain* soit un problème de l'ordre international; c'est plutôt un problème de vie intense, à la fois social et moral. Aux États-Unis comme ailleurs, ce qu'on pourrait appeler « le service de la vie morale » subit une crise grave : l'égoïsme se développe et le besoin de jouissance est plus ardent. Au delà d'une certaine limite, ces éléments spécifiquement anarchiques et destructeurs de la vie sociale font courir à une société un danger suprême. Le président Roosevelt et son successeur M. Taft ne l'ignorent pas. Croyons avec eux que les forces génératrices de dévouement, de générosité, de discipline l'emporteront sur les autres, et, en tout cas, pour devenir nous-mêmes plus clairvoyants, suivons

avec l'attention qu'elle mérite la rencontre de ces forces morales au sein d'une démocratie. Aucun spectacle n'est plus grandiose et c'est parce que chacune des pages du beau livre de M. l'abbé Klein nous retrace quelque épisode de cette grande *action* qu'il convient de louer l'auteur et de signaler son œuvre.

Je ne dis rien du charme et de l'élégance de la forme : on les escompte comme une chose due et naturelle, sous la plume de cet écrivain. Si celui-ci était cardinal ou même archevêque, l'Académie française aurait moins de peine à trouver un successeur au fauteuil du cardinal Mathieu. Mais chacun sait que l'Académie qui aime les belles-lettres a aussi d'autres amours, et parfois il apparaît que le premier n'est pas le plus fort.

Paul BUREAU.

Saint Augustin. Les Confessions. Traduction d'Arnauld d'Andilly. Introduction et notes par Victor Giraud, professeur à l'Université de Fribourg. Bloud et Cie, édit. 1910. Un vol. de la Collection Science et Religion. Prix : 1 fr. 20.

Pour tous les esprits que le problème religieux préoccupe, une question d'une importance sans égale est celle de savoir comment l'âme se laisse gagner à la croyance, quels sont les mobiles de la foi et par quels arguments elle peut se communiquer à autrui. En vue d'arriver à cette démonstration, rien ne vaut l'observation de ce qui se passe dans la réalité vivante d'une âme qui est arrivée à posséder cette foi à la suite d'un travail de la raison et de la conscience. « Les faits vrais, dit excellemment M. Giraud, seuls nous semblent probants, et seul le contact d'une âme individuelle nous repose des théories et des syllogismes. A défaut d'une expérience personnelle, le simple récit des circonstances d'une conversion nous en apprendra plus sur la nature de la foi que les plus lumineux raisonnements relatifs à la croyance religieuse. » Parmi les expériences de ce genre, il en est peu sans doute qui conviendraient mieux aux esprits du vingtième siècle que celle de saint Augustin. Professeur d'éloquence, imbu de philosophie antique, sectateur passionné du culte de la raison, lui aussi éprouvait un penchant naturel à envisager le problème religieux d'un point de vue trop exclusivement intellectuel : le premier résultat d'une telle conception fut pour lui d'adhérer à des doctrines destructives de la vie religieuse; le second fut de douter de tout. La véritable conversion de saint Augustin a été celle qui suivit la substitution de la volonté à la raison, comme objectif au travers duquel il cherchait Dieu; « car non seulement y aller, mais même y arriver, n'est autre chose que d'y vouloir aller; mais le vouloir fortement et pleinement, et non pas tourner de côté et d'autre une volonté malade et languissante ». Alors seulement il comprend le sens profond et l'élévation morale des Ecritures, parce qu'il y trouve un aliment pour sa conscience, tandis qu'il en dédaignait la simplicité à l'époque où il « dédaignait d'être petit ». Le problème ainsi résolu par saint Augustin est donc celui qui se pose pour un très grand nombre de nos contemporains, et une telle publication est d'une réelle actualité. Ajoutons que par le choix d'une des meilleures traductions, celle d'Arnauld d'Andilly, du XVIIe siècle, par la suppression de certains développements, M. Victor Giraud a fait des confessions un livre à la fois de morale et de littérature qu'il serait à souhaiter de voir entre toutes les mains.

G. OLPHE-GALLIARD.

Les Orientations syndicales, par Victor Diligent. Un vol. in-16. 3 francs, Bloud et Cie édit. (Etudes de morale et de sociologie).

On ne saurait attribuer trop d'importance à l'évolution qui se produit sous nos yeux dans le syndicalisme français : pour les ouvriers syndiqués, c'est une ère d'émancipation et de progrès qui s'ouvre : pour la masse des travailleurs, c'est la révélation d'une solution possible à l'amélioration de leur sort; pour les classes bourgeoises, c'en est une autre du carac-

tère véritable, profondément favorable au maintien de l'ordre social, d'une institution à laquelle elles étaient jusqu'ici hostiles. On ne ne peut donc accueillir qu'avec un extrême empressement une étude sur les phases et les directions de ce mouvement. M. V. Diligent a analysé celles-ci avec soin dans les deuxième et troisième parties de son livre, et nous donne un exposé sérieusement documenté des diverses théories qui paraissent les synthétiser; on y trouvera notamment un résumé substantiel des idées syndicales de Waldeck-Rousseau, des théories des catholiques sociaux et de celles des syndicalistes révolutionnaires. A ce titre, cet ouvrage rendra les plus grands services à tous ceux qui s'intéressent à ces questions. Le mérite de cette partie de l'ouvrage fera toutefois regretter que l'analyse des faits eux-mêmes n'ait pas donné lieu à des développements au moins équivalents : leur importance est capitale, car elle seule permet de reconnaître les causes, la nature et le sens de ces « orientations », et c'est sans doute faute de s'y être arrêté suffisamment que les conclusions de l'auteur sur l'avenir du syndicalisme manquent un peu de précision et de fermeté. Cette lacune eût été évitée par lui s'il avait recouru, moins pour y puiser des documents que pour s'inspirer de leur méthode et de leurs conclusions, aux ouvrages de MM. de Rousiers et Bureau, qu'il connaît et cite fréquemment dans une première partie consacrée à l'organisation syndicale en général. En faisant abstraction de cette première partie et de la dernière, on peut considérer le livre de M. Diligent comme une contribution précieuse à l'histoire du syndicalisme français.

G. Olphe-Galliard.

Le travail des femmes à domicile, par le comte d'Haussonville, de l'Académie française. Un vol. in-16. Prix : 0 fr. 60. Bloud et Cie, édit. Collection Science et Religion.

Cette substantielle et intéressante brochure contient, à l'usage du grand public aussi bien que des professionnels, le fruit d'une compétence notoire dans les questions du travail féminin. Dans ces 62 pages, M. d'Haussonville a résumé avec précision et clarté l'état du problème tel qu'il se pose en France pour les ouvrières de l'aiguille : la documentation relative aux faits comme aux ouvrages sur la matière, ne fait pas négliger les discussions théoriques ni les aperçus profonds. Les divers remèdes proposés pour la solution de ce problème si complexe sont successivement examinés, et si cet examen n'aboutit à aucune conclusion explicite, c'est que cette conclusion, d'ordre surtout moral, se dégage de tout l'ensemble de l'enquête. Cette étude, dirigée sans parti pris et à la seule lumière des faits, constitue donc le meilleur exposé d'une question qui doit intéresser aujourd'hui aussi bien les consommateurs et les sociologues que les travailleurs et le Parlement.

G. Olphe-Galliard.

LIVRES REÇUS

Les Orientations syndicales, par Victor Diligent (Bloud et Cie, édit., 1910). Un vol. 3 francs.

Le Travail des femmes à domicile, par le comte d'Haussonville, de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques (Bloud et Cie, édit., 1909). Broch.

Saint Augustin. Les Confessions. Traduction d'Arnauld d'Andilly. Introduction et notes par Victor Giraud, professeur à l'Université de Fribourg (Bloud et Cie, édit., 1910). Un vol.

Cours de doctrine et de pratique sociales, 6e session (Bordeaux, 1909). 1 vol. (J. Gabalda, édit., 90, rue Bonaparte, Paris, et Emmanuel Vitte, édit., 3, place Bellecour, Lyon).

Les phases critiques du patriotisme français, par J. Viaud, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 (Blond et Cie, édit., Paris).

Le chômage (causes, conséquences, remèdes), par L.-A. de Lavergne et L. Paul

Henry, 1 vol. in-8° broché, 8 fr., de la collection SYSTÈMES ET FAITS SOCIAUX (Marcel Rivière et Cie, édit., rue Jacob, 31, Paris).

De l'Ordre social (l'électorat, les fonctions, les classes), par Léon Pirard, 1 vol. 3 fr. 50 (J. Lebègue et Cie, édit., 30, rue de Lille, à Paris, et rue de la Madeleine, à Bruxelles).

La question sociale en Espagne, par Angel Marvaud, 1 vol. in-8° de la BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, 7 fr. (Félix Alcan, édit., Paris).

Le Brésil d'aujourd'hui, par Joseph Burnichon, 1 vol. in-16, 3 fr. 50 (Librairie Académique, Perrin et Cie, Paris).

La dépopulation en France, par Henry Clément, 1 vol. in-16 de la collection « ÉTUDES DE MORALE ET DE SOCIOLOGIE », 3 fr. 50 (Bloud et Cie, édit., Paris).

La crise sociale, par G. Deherme, 1 vol. in-16, 3 fr. 50 (Bloud et Cie, édit., Paris).

Travailleurs au rabais (la lutte syndicale contre les sous-concurrences ouvrières), par Paul Gemahling, 1 vol. in-8° raisin, 7 fr. 50 (Bloud et Cie, édit., Paris).

Liberté de conscience et liberté de science (études d'histoire constitutionnelle), par Louis Luzzati, professeur à l'Université de Rome, traduit par J. Chamard, 1 vol. in-8°, 10 francs (V. Giard et Brière, édit., Paris).

Le syndicalisme contre l'État, par Paul-Louis, 1 vol. in-16 de la « BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, 3 fr. 50 (Félix Alcan, édit., Paris).

L'éducation individuelle, par G.-M.-J. Rossignol, 1 vol. (Emile-Paul, édit., 100, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris).

The dualism of fact and idea in its social implications, by Ernest Lynn Talbert, 1 vol. 53 cents (University of Chicago Press).

Collaboration des ouvriers organisés à l'œuvre de l'inspection du travail (rapport de M. H. Sorin à l'Association nationale française pour la protection légale des travailleurs), 1 vol. 3 fr. 50 (Félix Alcan, édit., Paris).

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE
FONDATEUR
EDMOND DEMOLINS

LE PORTUGAL INCONNU

I

PAYSANS, MARINS ET MINEURS

PAR

Léon POINSARD

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
Mars et Avril

SOMMAIRE

I. — LE PAYS ET LA RACE

II. — L'AGRICULTURE ET LA VIE RURALE

III. — LES INDUSTRIES EXTRACTIVES

(Pêche, salines, mines.)

PREMIÈRE PARTIE

LE PAYS ET LA RACE

I

LE PAYS

Avant-propos. — La mer lusitanienne et ses côtes. — Le Tage. — Les terres intérieures. — Les montagnes. — Caractères particuliers du climat. — La flore et la faune. — Les ressources minérales. — Conditions générales du milieu physique.

I. — AVANT-PROPOS.

Au printemps de 1909, nous avons visité et étudié le Portugal dans des circonstances qui méritent d'être rapportées ici, car elles sont fort caractéristiques. Notre ouvrage : *La Production, le Travail et le Problème social dans tous les pays au début du* XXe *siècle*, a trouvé chez les Portugais un bon nombre de lecteurs très attentifs, qui ont été frappés par les conclusions de la notice consacrée à leur patrie. Bien que ce travail fût fait sur des documents bien incomplets, et réduit à quelques indications extrêmement concises, ses conclusions générales montraient avec justesse les faiblesses de la constitution sociale de la race. Ce résultat était dû surtout à la force de pénétration de la

méthode d'observation qui nous a guidé dans la préparation de notre ouvrage, et qui se retrouvera avec plus de netteté dans le présent travail. Un groupe de professeurs de l'Université de Coimbra, notamment, suit avec attention les études faites sous l'inspiration de cette méthode scientifique, et ces honorables savants voulurent bien nous inviter à aller faire à Coimbra une série de conférences propres à vulgariser les procédés de la science sociale. Cette invitation, si flatteuse pour nous, n'était pas dictée par l'esprit scientifique seul. Une autre pensée s'y ajoutait, et nous nous faisons un devoir et un plaisir à la fois de la signaler. Les Portugais sont animés pour la plupart d'un patriotisme à la fois très vif, très désintéressé et très libéral. C'est là un fait que, dans la suite, nous avons pu constater à maintes reprises, non seulement chez les personnes instruites, mais aussi parmi des gens de condition fort humble. Si la sotte et niaise manie de ce qu'on pourrait nommer la patriophobie a gagné des adeptes en Portugal, leur propagande est encore fort discrète et n'a que bien peu de chances de succès. Nos amis de Coimbra estimaient donc que nos conférences pourraient répandre parmi la jeunesse intelligente et enthousiaste de leur université des idées utiles à l'évolution sociale du pays, et ils n'hésitaient pas à faire appel à un étranger obscur, qui ne se recommandait à eux que par ses patients travaux et nullement par l'éclat des grades, des titres ou de la renommée. Ce sont là des préoccupations assez élevées et une manière de faire assez rare pour qu'on s'attache à les signaler.

Quelle était la meilleure façon de répondre à cet honorable appel, et de démontrer en quelques conférences l'efficacité et l'utilité de la méthode de la science sociale? Il nous parut que le résultat serait plus assuré, si nous parlions aux Portugais du pays qu'ils connaissent le mieux et qui les intéresse le plus, c'est-à-dire du Portugal lui-même. L'entreprise était périlleuse, car, pour parler utilement d'une nation, il faut la bien connaître. Or, il nous fallut peu de temps pour constater que la plupart des matériaux nécessaires pour une telle étude manquaient absolument. Il n'existait pas une seule monographie de famille portu-

gaise, élément essentiel que rien ne peut remplacer complètement. Les autres renseignements à notre disposition étaient rares, incomplets ou contradictoires. En fait, le Portugal était, au point de vue social, presque *terra incognita*. Il s'agissait de découvrir, en plein vingtième siècle, un peuple qui en a découvert tant d'autres au seizième. Nous devions visiter le pays, dresser des monographies de famille, réunir les indications générales complémentaires et préparer avec ces matériaux un véritable cours, le tout en deux mois. Si nous n'avions pas eu pleine confiance dans la force de pénétration de la méthode et dans le dévouement de nos amis portugais, la perspective d'une semblable tâche nous eût fait reculer. Mais, sûr de ce double appui, nous n'avons guère hésité à entreprendre cette démonstration pratique de l'efficacité des études sociales conduites par la méthode des sciences naturelles, c'est-à-dire par un examen raisonné et minutieux des faits.

Ce plan fut accepté avec empressement par nos amis. Le roi dom Manuel II, qui cherche avec ardeur tous les moyens d'être utile à son pays, voulut bien s'y intéresser lui-même. Tous pensaient qu'un scientiste étranger, dégagé des passions et des préjugés locaux, pourrait peut-être apporter des idées nouvelles et des indications utiles. Cette manière de voir si libérale et désintéressée n'est-elle pas remarquable, et n'avions-nous pas raison de dire que les Portugais sont des patriotes sincères, qui, très simplement, savent se placer au-dessus des questions de vanité, d'amour-propre national, pour chercher la vérité là où ils espèrent la trouver? Et n'est-il pas frappant de voir un souverain de dix-neuf ans se préoccuper spontanément d'une chose qui se présentait sous un aspect aussi modeste, sans aucun apparat officiel?

Par l'effet de circonstances compliquées, que nous essaierons de débrouiller tout à l'heure, la race lusitanienne a été profondément désorganisée, et tous ses embarras actuels viennent de là. Mais elle porte en elle-même les qualités nécessaires pour son relèvement. Quand elle saura le vrai sens des choses et voudra prendre la peine de travailler en connaissance de cause à sa pro-

pre réorganisation, elle obtiendra certainement, et dans un espace de temps relativement court, des résultats considérables. La suite de cette étude en fournira, croyons-nous, la pleine démonstration. Voilà l'idée importante que nous tenions à mettre en lumière par cette explication préliminaire.

Avant de clore ce préambule, nous voudrions donner encore quelques détails sur la façon dont notre enquête a été organisée et conduite. Nous l'avons dit, notre temps était très limité. Pour en utiliser toutes les heures, nous procédâmes de la façon suivante. Un questionnaire sommaire, qui comprenait cependant tous les éléments d'une monographie de famille, ayant été dressé, deux hommes dévoués, MM. José de Mattos Braamcamp, ingénieur et industriel à Lisbonne, et Serras e Silva, professeur à la faculté de médecine de l'Université de Coimbra, voulurent bien en remettre des copies à des personnes capables de les remplir intelligemment et avec toute la conscience nécessaire. Cela fut fait, et quelques semaines plus tard, nous recevions un certain nombre de précis monographiques sur des types choisis d'après nos indications, et répartis dans les diverses régions du pays. Traduits, étudiés, appuyés sur d'autres données plus générales, ces précis nous fournirent une base extrêmement précieuse, une vue d'ensemble qu'il nous restait à compléter par des observations personnelles. Nous nous rendîmes alors à Lisbonne par la voie de mer, nous y trouvâmes de tous côtés un accueil cordial et un concours empressé, dont nous ne saurions dire toute notre reconnaissance. Nous parcourûmes le pays dans presque toutes ses parties, retrouvant partout le même accueil sympathique et ouvert, la même bonne volonté empressée, une franchise identique. Et c'est ainsi que nous pûmes réussir à faire dans la grande salle de l'Université, devant plus de 400 auditeurs, six conférences, trop hâtivement improvisées, nous devons le reconnaître, mais pourtant assez précises, assez nourries de faits pour retenir l'attention et mériter la sympathie de nos auditeurs. Jamais nous n'oublierons l'attention profonde avec laquelle nous avons été écouté, ni l'ovation enthousiaste qui nous fut spontanément faite, le dernier soir, par cette belle et vibrante jeunesse, évidemment

touchée de notre effort et consciente de notre vive sympathie.

Et maintenant, en précisant et en développant à loisir nos constatations et notre pensée dans ces pages, nous n'avons eu qu'un désir. Nous souhaitons que ce travail, modeste semence jetée dans une belle terre, sous les pas d'une race bien douée, puisse germer et croître par ses soins. Dans son imperfection, il pourra faciliter la tâche de ceux qui s'appliqueront au relèvement de leur pays, en leur indiquant un point de départ et la marche à suivre pour arriver à connaître à fond la situation ainsi que les moyens de l'orienter vers des destinées meilleures. En tout état de cause, il nous est permis de répéter le mot du vieil écrivain : « Ceci est une œuvre de bonne foi ». Oui, de bonne foi et de consciencieuse observation. Aussi espérons-nous qu'elle sera accueillie et discutée avec bienveillance. C'est tout ce que nous pouvons demander de mieux.

II. — LA MER ET LES FLEUVES.

Depuis vingt-quatre heures la *Cordillère*, l'un des beaux et confortables paquebots des Messageries maritimes qui font le service de l'Amérique du Sud, fend les longues ondulations de la houle. Il a traversé pendant la nuit et la matinée le golfe de Gascogne, sans cesse agité par des lames sourdes et dures, qui impriment au bateau un tangage déconcertant pour bien des estomacs. L'horizon est borné vers l'est par de hautes falaises sombres, qui se découpent avec vigueur sur un ciel gris. C'est le rivage cantabrique, formé par les hautes terrasses de la Galice espagnole, avec ces pointes rocheuses, ses îlots et ses fjords, parages dangereux par mauvais temps. Puis le décor change d'aspect. Au lieu de présenter vers la mer une muraille abrupte, la côte devient irrégulière. Tantôt elle se hérisse de collines arrondies, dont le pied semble baigné par les vagues, et tantôt elle se creuse en vallées profondes terminées en plages sablonneuses; nous sommes en face des riantes provinces du

Minho et du Douro. Plusieurs grands fleuves les parcourent, descendant des plateaux de l'intérieur, et leurs embouchures forment des ports peu profonds, mais sûrs. Nous sommes au printemps, et s'il était possible de serrer de plus près la côte, nous verrions cette zone maritime couverte d'une riante et fraîche verdure formée par les récoltes en pleine végétation, par d'innombrables arbres fruitiers, enfin par des bois dont la teinte sombre couvre les hauteurs. Toute cette contrée est d'un pittoresque charmant.

Après quelques heures, le paysage se modifie encore. La terre forme de molles ondulations, grises à leur base, couronnées d'une frange d'un vert foncé. Ce sont les dunes de la basse Beïra et de l'Estremadura, plantées de pins dès l'époque du légendaire roi Diniz, le Laboureur. D'importantes rivières, comme le Vouga et le Mondégo, les coupent en formant des lagunes et des marais souvent aménagés pour la production du sel. Quelques petits ports de pêche et de cabotage jalonnent ce rivage. Les granits du cap de Roca font reparaître la falaise, avec ses blocs démolis et rongés par les vagues. Mais sa hauteur est faible et son étendue très limitée. Aussitôt après apparaissent les montagnes de Cintra et de Arrabida, qui encadrent l'estuaire du Tage. Le navire se balance un moment sur la barre, et pénètre dans le large goulet où il s'avance avec une majestueuse lenteur. La nuit tombe et sur la gauche, au sein d'une masse confuse, des milliers de lumières s'allument en longues files entre-croisées, les unes droites et interminables, les autres montantes et coupées brusquement. C'est Lisbonne, étendue sur ses collines, au bord de son beau fleuve, large et profond comme un bras de mer.

Au delà du Tage, la côte de l'Alemtejo est généralement bordée de hauteurs ou de terrasses qui s'abaissent assez brusquement vers la mer et forment un rivage peu hospitalier, où les estuaires sont rares et aussi les abris. Le Sado se jette à l'océan à quelques kilomètres seulement du Tage, et forme une belle rade au fond de laquelle Setubal s'abrite, entourée de ses vergers d'orangers. Plus loin, sur la côte presque rectiligne et

déserte, on ne peut citer que le havre insignifiant de Sines. Puis, tout à coup, la montagne de Monchique dresse jusqu'à plus de 900 mètres ses sommets arrondis et boisés, souvent empanachés de vapeurs. D'un côté la Serra tombe en pentes assez rapides jusque dans l'océan. Vers le sud, ses ramifications s'allongent et s'abaissent graduellement pour former le cap Saint-Vincent, la pointe la plus méridionale du Portugal. Le rivage s'infléchit brusquement vers l'est, bordant la province d'Algarve, autrefois citadelle de la puissance mauresque. C'est l'extrémité de l'Europe péninsulaire. A l'horizon, des steamers suivis d'une traînée de fumée noire filent vers Gibraltar et la Méditerranée. Depuis le rivage, les collines s'étagent en gradins qui s'élèvent vers l'intérieur, et souvent elles surplombent le flot qui les démolit et en disperse les roches. Toute la province forme comme un immense amphithéâtre tourné vers la mer bleue, et inondé de soleil. Ici on trouve deux bons abris pour la navigation : la magnifique baie de Lagos et le Guadiana. Ce dernier, qui forme la frontière entre le Portugal et l'Espagne, ouvre aux navires un bel estuaire qu'ils peuvent remonter sur près de 80 kilomètres. Il y aurait place ici pour un magnifique établissement maritime, mais la situation, trop excentrique, ne vaut pas celle du Tage.

On voit par ce rapide coup d'œil que le Portugal possède une belle étendue de rivages, munis d'un nombre suffisant d'estuaires et d'abris, dont plusieurs constituent des ports de premier ordre. En outre, ce pays est placé en un point intermédiaire où se croisent la plupart des grandes voies maritimes. A l'époque de la marine à voile et de petit tonnage, qui pénétrait aisément dans presque tous les fleuves, ce pays était placé là comme un lieu providentiel de refuge, de relâche ou d'escale. C'était un entrepôt tout indiqué pour le triage des passagers et des marchandises selon leur destination finale. Il semblait ainsi prédestiné à former un peuple de navigateurs et de trafiquants.

Cependant, il ne faudrait pas exagérer les avantages actuels de cette situation, au premier abord si remarquable. Elle pré-

sente aussi de graves inconvénients. La mer lusitanienne est dangereuse, exposée à des coups de vents subits et violents; la côte est souvent rocheuse, bordée d'îlots ou de récifs, les bons abris sont rares pour les grands bâtiments, car les estuaires, sauf ceux du Tage et du Guadiana, sont coupés par une barre sans profondeur. Aujourd'hui encore, en dépit des cartes, des phares, des travaux d'art, de la vapeur, le rivage portugais voit assez souvent des naufrages, même de grands paquebots. En outre, le Portugal se trouve à une extrémité de l'Europe, et n'a derrière lui qu'une étroite péninsule, hérissée de montagnes. Actuellement, la navigation n'a plus les mêmes raisons pour relâcher et rompre charge en Portugal. Grâce aux voies ferrées, un certain nombre de voyageurs vont s'embarquer ou débarquer à Lisbonne pour éviter quelques jours de mer, mais ce n'est là qu'une mesure de luxe tout à fait exceptionnelle; le trafic ordinaire ne peut prendre cette voie coûteuse. En fait, si le Portugal fut, à une certaine époque, un centre de navigation et de découvertes, ce n'est pas à sa seule position géographique qu'il le dut. Des circonstances sociales intérieures, des événements extérieurs, ont principalement agi pour pousser les Portugais vers le commerce de mer et les grandes expéditions maritimes. Ces causes ont disparu, et nous essaierons tout à l'heure d'expliquer leur curieuse évolution. Pour que la vie maritime de ce pays pût reprendre une grande activité, il faudrait qu'il devînt, non pas un simple point de relâche, dont on ne sent plus guère le besoin, mais bien un centre de production fournissant aux transports un fret assez considérable pour répondre à la puissance de la navigation moderne. De plus, on devrait offrir à celle-ci les moyens d'atterrissage les plus sûrs et les plus accélérés. Ce ne sont pas là des conditions faciles à réaliser, mais elles sont indispensables pour former la base d'un grand trafic international. C'est ce que nous montrerons plus tard dans le détail.

Les fleuves portugais traversent tout le pays de l'est à l'ouest, dans sa largeur, sauf le Guadiana qui en longe une partie du nord au sud. A l'exception du Tage, dont l'estuaire forme un des plus beaux ports du monde, ces cours d'eau n'ont qu'une

valeur relative comme voies de pénétration. La barre en interdit l'accès aux grand navires, leur courant est irrégulier, leur pente rapide et bientôt même torrentielle, car la montagne serre de près la côte; aussi ne sont-ils navigables que sur une faible étendue; au point de vue de la navigation, ce sont des voies exclusivement portugaises, qui ne peuvent se relier directement à aucun autre réseau fluvial. Néanmoins, on ne saurait méconnaître l'utilité de ces belles rivières, qui rendraient d'éminents services à un peuple plus actif, et qui sont déjà pour la vie économique du pays de bons auxiliaires. Le Tage surtout est un instrument admirable, avec son entrée profonde et facile, son large estuaire, qui forme au milieu des terres un vaste lac, la Mer de Paille, son lit profond, où la marée remonte sur une distance de plus de 30 kilomètres, sa belle et fertile vallée encadrée par des provinces aux productions variées. Le Tage n'a pas, il est vrai, les débouchés du Rhin ou de l'Elbe, ou de l'Escaut. Mais ne pourrait-il être une autre Tamise, l'artère maîtresse d'un gigantesque entrepôt? La suite de nos études répondra à cette question.

III. — LES TERRES INTÉRIEURES.

On se représente assez volontiers la péninsule ibérique sous la forme d'une haute estrade, entourée de degrés qui vont en s'abaissant vers un socle de plaines maritimes. Le Portugal occupe un de ces gradins, celui qui descend vers l'ouest. Ainsi, en partant de la mer, on gravit d'abord des terrasses successives, coupées de vallées, hérissées de collines qui, bientôt, deviennent de véritables montagnes. Ces dernières sont le plus souvent disposées en chaînes, *serras*, orientées en général du nord au sud, ou à peu près, et se succédant comme les plis amples d'un gigantesque manteau. Dans le nord, les monts s'étagent sans interruption jusqu'à la mer; dans le centre, des plateaux bas et étendus s'interposent; dans l'extrême sud, l'Algarve rompt brusquement cette orientation et, tournant le dos pour ainsi dire au

reste du pays, elle se penche tout d'une pièce vers l'Afrique septentrionale, dont elle rappelle l'aspect et le climat. Ce dispositif géographique entraîne toute une série de conséquences climatériques, culturales, économiques, sociales; nous les verrons se dérouler, se combiner et agir de la manière la plus intéressante, au cours de nos observations sur les diverses manifestations du travail.

La masse compacte de la péninsule ibérique appartient à une formation géologique très caractéristique. Une violente poussée éruptive a formé de roches dures l'ossature centrale du massif : granits, porphyres et basaltes, soulevant tout autour des schistes, des argiles et des sables. Le Portugal participe de cette double formation. La région montagneuse intérieure est surtout granitique; les schistes se montrent principalement sur les pentes; les terrasses inférieures sont argileuses ou arénacées; des alluvions plus ou moins profondes couvrent les vallées. Il en est résulté la constitution de terrains variés, de qualité très différente, dont les aptitudes agricoles sont fort inégales. Le relief si tourmenté du pays affecte aussi les transports, qui rencontrent des obstacles souvent difficiles à surmonter.

Quant au climat, il est d'une façon générale tempéré et remarquablement sain. Si le thermomètre monte parfois à 50 degrés dans les plaines de l'Alemtejo, sorte de bassin fermé où le sable boit la chaleur, celle-ci est partout ailleurs modérée soit par l'altitude, soit par les brises marines. Les hivers ne sont un peu froids que dans les régions les plus élevées, où la neige et les gelées apparaissent quelques jours chaque année. Mais nulle part la saison n'est très rigoureuse, sauf peut-être sur les hauts sommets de l'Estrella, qui, à l'altitude de près de 2.000 mètres, conservent durant quatre mois un étroit manteau de neige. Le plus grand inconvénient de ce climat, c'est sa sécheresse relative. Les vents de l'Océan apportent durant cinq mois des vapeurs assez abondantes, que les montagnes retiennent et condensent. Cette saison fournit au Portugal entre 30 centimètres de pluie, comme en Algarve, et $1^{m},50$ dans les chaînes de l'extrême nord. Mais, pendant l'été, on ne peut plus compter que sur quelques ondées d'orage,

et alors tout dépérit, la végétation s'appauvrit d'un bout à l'autre de la terre portugaise. Aussi est-ce par excellence un pays où l'irrigation est indispensable.

Les historiens affirment que les colons latins et arabes l'avaient portée déjà, dans plusieurs provinces, à un remarquable degré de perfection. Aujourd'hui, l'irrigation est pratiquée presque partout, mais généralement par les procédés les plus élémentaires, les plus défectueux. La disposition géographique du pays est plutôt favorable à l'établissement d'un bon régime d'arrosage ; en effet, les hautes terres forment à la fois un condenseur et un réservoir où les eaux pourraient être retenues, puis distribuées dans toutes les directions. Mais il faudrait exécuter pour céla de grands et coûteux travaux. Nous saurons plus tard pourquoi ces travaux n'ont pas été faits. Il faut dire aussi que l'extrême irrégularité du sol, où les pentes raides sont fréquentes, s'opposent souvent à la bonne répartition des eaux.

En dépit de l'aridité du climat d'été, le Portugal possède une flore extrêmement riche, qui réunit des espèces appartenant aux latitudes les plus diverses. C'est dire que l'agriculture y pourrait trouver des ressources étendues et variées. Tous les animaux domestiques de l'Europe du nord y prospèrent également. Cependant les races bovine et chevaline de forte taille y rencontrent peu de bons pâturages, au moins tant que l'irrigation n'intervient pas pour les entretenir. En revanche, le mouton et le porc, ainsi que le mulet, ont là un excellent habitat. Les eaux marines sont extrêmement poissonneuses, et fournissent à la population un aliment très précieux ; on utiliserait mieux encore cette ressource, si les moyens de transport étaient suffisants pour distribuer partout, à bas prix, les produits de la pêche côtière.

L'origine ignée de la Péninsule y a amassé en quelque sorte les dépôts et filons métalliques. Le Portugal est très riche en minerais. On en trouve presque partout, souvent sous la forme de couches puissantes, couvrant toute une région. Ces richesses ont été exploitées dès une époque fort reculée, et fournissent encore, ainsi que nous le verrons, une extraction considérable, suscep-

tible de se développer. Mais l'industrie minière du Portugal n'est pas aux mains de ses nationaux, qui pendant des siècles l'ont complètement négligée.

Tels sont les caractères généraux du Portugal au point de vue physique. Son territoire n'est pas très étendu : 88.740 kilomètres carrés, mais par sa position maritime, par la variété de son relief, de ses terrains, de son climat, de ses ressources, c'est un pays éminemment apte au développement d'une belle civilisation. Toutefois, il faudrait déployer pour cela sur ce coin de terre beaucoup d'initiative, d'énergie, d'intelligence, et y apporter beaucoup de travail, parce que ses dons naturels sont contrariés par des difficultés très sérieuses. Livrée à elle-même, la Lusitanie ne serait qu'une vaste forêt coupée de marécages et de landes. Bien exploitée, elle peut devenir un pays charmant, productif et riche. Pour obtenir ce résultat au travers des obstacles qui contrarient l'effort humain, un bon instrument social est nécessaire. Voyons donc ce que sont les Portugais à ce point de vue [1].

1. Les ouvrages publiés sur la géographie, l'histoire, la législation, les colonies, etc., du Portugal, sont indiqués dans une bibliographie assez complète insérée dans *Le Portugal géographique, ethnologique, administratif*, etc., 1 vol. in-8° avec illustrations, publié il y a quelques années par la librairie Larousse, à Paris.

II

GENS ET CHOSES D'AUTREFOIS

Origines de la race. — Les peuples primitifs. — Colonisation punique et grecque. — La conquête romaine, son caractère et ses effets. — Juifs, Maures et Germains. — La chevalerie bourguignonne et franque, son rôle et son influence. — Effets du mélange des races et action des circonstances sociales. — L'évolution du travail. — L'expansion coloniale et ses résultats. — Comment un peuple s'appauvrit par l'afflux de l'or. — Un siècle de politique. — La situation générale du Portugal au milieu du XIXe siècle. — La formation sociale de la nation portugaise expliquée par son évolution historique.

L'histoire du peuple portugais ne manque ni d'originalité, ni de grandeur, et il serait intéressant de l'exposer d'une façon méthodique, expliquant bien la portée des faits, de l'évolution des mœurs, aussi bien que celle des institutions. Mais nous ne saurions avoir ici cette ambition. Nous devons nous borner à esquisser de la manière la plus concise l'enchaînement des circonstances qui ont déterminé le type social de la race. Il est impossible, en effet, de bien comprendre la situation actuelle d'un groupe humain, si on ne s'est pas rendu compte au préalable de ses antécédents, des phases diverses de sa vie privée et de son existence nationale, des influences intérieures et extérieures qui ont pesé sur ses destinées, et modifié ou consolidé ses coutumes, ses traditions, ses mœurs. Ainsi, pour comprendre à fond les Portugais actuels, nous devons nous demander qui ont été leurs lointains ancêtres, comment ont évolué les générations intermédiaires, et finalement quelle a été l'action de la tradition antérieure sur la formation du type contemporain. Beaucoup de personnes ont peine à con-

cevoir et à admettre ces influences lointaines. Elles aiment à penser que, avec une fière indépendance d'esprit, elles ont modelé entièrement par leur seul vouloir la maquette sociale de leur propre vie. Mais il suffit de réfléchir et surtout d'observer un peu pour discerner l'erreur de cette conception. En réalité, presque toutes nos idées, presque tous nos actes, sont guidés par une tradition sucée en quelque sorte avec le lait, et dont nous subissons l'empire sans même nous en rendre compte. Aussi voyons-nous une foule de coutumes, de règles, de préjugés, subsister très longtemps et nous conduire avec une autorité si despotique, que toute résistance nous semble déplacée, choquante ou même criminelle. Et voilà précisément le secret de l'importance capitale de cette formation individuelle que nous nommons l'Éducation. En fait, le grand ressort social, c'est l'éducation, qui forme chaque individu d'après un certain type traditionnel, et domine dans la plus large mesure toutes les phases de son existence. Recherchons donc comment s'est orientée l'éducation en Portugal sous la pression des événements historiques.

1. — LES PEUPLES PRIMITIFS.

Comme presque toutes les nations européennes, le peuple portugais a été constitué par des éléments d'origine fort diverse[1]. Il est même un de ceux dont les commencements sont les plus complexes. La Lusitanie fut certainement autrefois un pays essentiellement boisé, une vaste forêt accidentée, coupée de marécages et de landes, habité par une faune abondante et variée. Ce terrain de chasse excellent paraît avoir été occupé de bonne heure. On a cru y retrouver les traces d'un homme tertiaire, contemporain des débris exhumés en France, en Belgique et en Allemagne. Le fait paraît encore douteux, mais

1. Cf. A. de Mattos Cid : *A Gente portugueza*, 1 broch., Coimbra, 1904 ; et Sylvio Roméro : *A Patria Portugueza o Territorio e a Raça*, 1 vol., Lisbonne, 1906. Ce livre a été écrit en réponse à un ouvrage publié sous le même titre par M. Th. Braga.

il semble établi que dès l'époque quaternaire, le Portugal était peuplé d'une race de chasseurs sauvages, munis d'armes et d'instruments de pierre. Il est probable que ces primitifs, vivant en petites troupes troglodytes et plus ou moins errantes, furent refoulés et anéantis peu à peu à la fois par les deux extrémités de la Péninsule. En effet, il existe des traces manifestes de l'existence simultanée de deux races agricoles, l'une cantonnée dans le nord, l'autre établie dans le sud. La première était vraisemblablement formée d'essaims issus de ce peuple un peu mystérieux, appelé par les historiens latins du nom de Ligures, qui a certainement joué un très grand rôle dans la colonisation et la mise en culture du centre et du midi de l'Europe. D'après ce que nous en savons, les Ligures étaient d'origine orientale, vivaient à l'état de communautés rurales, et s'avançaient lentement, mais sûrement, par un essaimage qui, progressant de vallée en vallée, gagnait peu à peu toutes les meilleures terres d'une contrée, puis de la suivante. On comprend du reste que ces gens aient marché vers le midi, plutôt que vers le nord, parce que dans la première direction ils trouvaient devant eux à la fois des terres fertiles et un climat doux, tandis que le nord leur offrait surtout des forêts humides et froides.

Quant aux gens venus du midi, et connus plus tard sous le nom d'Ibères, ils tiraient aussi leur origine de l'Orient, mais étaient venus par le nord de l'Afrique, après l'avoir colonisé par la culture. Nous avons résumé ailleurs la curieuse évolution de ces migrations africaines[1], qui a fourni, elle aussi, des essaims agricoles, vivant en communautés de famille et de tribu, et très expansives.

Ces deux races se sont rencontrées en Lusitanie, on le constate par des différences profondes dans les débris et les objets retrouvés de part et d'autre. Se sont-elles alors heurtées, combattues, et l'une d'elles a-t-elle prédominé par la force? Cela est impossible à dire. Mais comme les peuples laboureurs sont peu

1. *La Production, le Travail et le Problème social au début du* XXe *siècle*, t. Ier.

guerriers, nous inclinons à croire qu'il y eut plutôt mélange, pénétration réciproque, et formation d'une race mixte, se développant dans un état de paix relatif. C'est à cette race intermédiaire que seraient dus, croyons-nous, les monuments grossiers, mais d'une remarquable ampleur, connus sous le nom de pierres mégalithiques. Par la suite, ces monuments furent attribués, bien à tort, aux Celtes, parce que les écrivains latins nous ont transmis les noms de dolmens, de menhirs, etc., imposés par des conquérants. Ce ne sont pas les guerriers celtes qui ont pris la peine de remuer ces masses colossales; ils n'avaient ni la tradition ni le goût de semblables travaux, qui au contraire répondent aux tendances de paysans patients et lourds, accoutumés aux besognes pénibles.

Une circonstance importante paraît avoir favorisé le développement précoce de la civilisation dans la Péninsule, et surtout dans la partie lusitanienne. Celle-ci était à la fois riche en bois et en métaux, étain et cuivre. Il y avait donc là tout ce qu'on pouvait désirer pour la fabrication du bronze, qui fut si longtemps le métal le plus usuel[1]. Tout permet de croire que, de très bonne heure, ce fait fut connu des peuples orientaux, qui vinrent fonder sur les côtes des comptoirs d'échange, et dans l'intérieur des centres d'exploitation. Le grand commerce apparaissait ainsi dans le pays, où il amena le développement de plusieurs villes importantes, dont les vestiges subsistent encore. Quelle fut l'influence de cette immigration commerciale tour à tour phénicienne, carthaginoise, grecque? Cette influence fut grande en ce sens qu'elle apporta dans le pays de nouveaux éléments de richesse avec les raffinements de la vie urbaine, mais elle ne changea pas le type social, car les négociants et artisans orientaux arrivaient dans le pays avec une formation très analogue quant au fond, et ne se trouvaient pas en état, par conséquent, de transformer les populations indigènes en modifiant leurs coutumes familiales. Il en fut de même des Celtes, arrivés en coup de vent, sous la forme d'in-

1. On a retrouvé en plusieurs endroits, gisant ensemble, des outils et des armes en pierre, en cuivre et en bronze.

vasions batailleuses et dominatrices, s'imposant à la population rurale pour la plier à une véritable servitude, sans rien changer d'essentiel à ses mœurs.

II. — LA CONQUÊTE ROMAINE.

Avec la conquête romaine apparaît un autre système. Les Latins ne sont pas seulement des commerçants ou des guerriers. Ce sont aussi des patrons agriculteurs et industriels. Trouvant là un beau et riche pays, en partie dévasté par de longues guerres, ils le colonisent et le repeuplent, exécutent d'admirables travaux d'art pour amener et distribuer les eaux, défrichent les forêts, développent les cultures et l'élevage, relèvent les villes et en bâtissent de nouvelles. En un mot, ils reprennent la tradition laborieuse des peuples agricoles primitifs, mais en la développant, et en lui donnant l'ampleur qui répondait à une civilisation avancée, à une formation plus active et plus progressive. Les Romains ont, en effet, réalisé le type social le plus perfectionné, le plus actif de l'Antiquité, et ce type fut puissant non pas tant par la force militaire, dont les historiens font surtout étalage, que par une supérieure organisation du travail. En Portugal, spécialement, une étude même superficielle des faits montre vite que la colonisation latine fut celle qui, dans l'Antiquité, sut mettre le mieux et le plus largement en valeur les ressources propres de la Lusitanie, au point de vue industriel comme au point de vue cultural. On a retrouvé, en effet, les traces évidentes d'une exploitation minière et d'une fabrication, qui méritent encore l'admiration par la perfection des procédés et des résultats.

Malheureusement, la nation romaine s'étendit trop vite au loin, se dispersa, et se noya pour ainsi dire dans la masse des purs communautaires qui l'entouraient de toutes parts. L'infiltration de ce type, dominé par l'esprit de routine et d'autorité, amena peu à peu le triomphe du despotisme impérial. L'immense empire latin devint une véritable communauté d'État, exploitée

par l'impôt dans l'intérêt de la cour, c'est-à-dire de Rome entière, de l'armée et de l'administration. Ce communisme politique fut la cause d'une corruption et d'un affaiblissement inévitables, suivis d'une dislocation non moins fatale. Jamais l'histoire n'a enregistré plus grande et plus éloquente leçon, qui ne fut jamais plus totalement méconnue par les peuples qui ont hérité directement de l'empire romain.

Après cette grandiose faillite d'une civilisation presque entière, le Portugal vit apparaître, au ve siècle, une nouvelle invasion, venant du nord. Des Germains, les Suèves, bientôt subjugués par les Visigoths, occupèrent le pays. Ils ont été refoulés plus tard par les Maures au delà du Douro, où leur sang se reconnaît encore à quelques traits physiques. Certaines personnes pensent que les gens du nord tirent de cette origine lointaine une valeur sociale particulière. Nous ne pouvons partager cette idée. Les Germains arrivés dans la Péninsule étaient par leurs mœurs très analogues aux Celtes primitifs, c'est-à-dire qu'ils ne se préoccupaient que de chasse et de guerre, laissant aux femmes et aux esclaves le travail utile [1]. Ce n'étaient que des hommes de clans, rudes, violents et indisciplinés, incapables d'organiser par eux-mêmes, d'une manière forte et durable, soit les travaux de la vie privée, soit les institutions de la vie publique. Ils se bornèrent à se coucher dans le lit encore chaud de la décadence romaine, et ils la continuèrent aveuglément, en sorte que, en peu d'années, ils tombèrent dans le désordre et l'anarchie. Aujourd'hui, leurs descendants sont absolument fondus dans la formation générale de la race lusitanienne, et si le climat un peu plus rigoureux du nord, ainsi que d'autres circonstances de milieu, leur donnent une physionomie un peu spéciale, des aptitudes un peu différentes de celles que l'on observe dans le centre ou le sud, cela ne vient pas d'une hérédité séculaire. La formation sociale dépend avant tout, nous l'avons déjà remarqué, de l'éducation, et non d'un phénomène physique, transmissible avec le sang. C'est pour cela que,

1. Cf. H. de Tourville, *Histoire de la Formation particulariste*, 1 vol., Paris, Firmin-Didot.

parmi les groupes humains les mieux constitués, les plus énergiques, on rencontre un certain nombre d'individus de même origine que leurs concitoyens, mais qui, ayant été mal éduqués, n'ont pas reçu la tradition, l'empreinte intellectuelle qui fait le type social, si bien qu'ils ont dévié plus ou moins. En sens contraire, on trouve parmi les nations dominées par l'esprit de routine le plus accentué, des hommes qui montrent une grande force de volonté, une initiative et une ouverture d'esprit remarquables. C'est que des circonstances exceptionnelles ont influé sur leur jeunesse et développé leur personnalité en dépit de l'influence déprimante du milieu éducatif.

Quoi qu'il en soit, le royaume des Suèves et des Visigoths se trouvait en fort mauvaise posture quand il fut menacé par l'invasion des Maures au début du VIIIe siècle. La corruption, le désordre, la révolte, la fiscalité abusive, les privilèges injustifiés, travaillaient ensemble pour désorganiser et ruiner les populations. Cela suffit pour expliquer les succès faciles des Africains qui arrivaient à l'état de bandes militaires fortement disciplinées à la fois par la tradition sociale et par le fanatisme religieux. Socialement, ils étaient des patriarcaux, accoutumés à l'autorité absolue; au point de vue religieux, ils apportaient une foi nouvelle, ardente au prosélytisme; enfin, ils avaient besoin de terres nouvelles, parce que, comprimés en Orient par l'empire byzantin, au midi par le désert, ils ne trouvaient de débouché que vers le nord. C'est ainsi qu'ils faillirent submerger l'Europe occidentale.

III. — LES MAURES.

Les Maures, mélange d'Arabes et de Berbères, ne constituaient pas un type uniforme, en dépit de leur formation analogue. Par cette formation, ils appartenaient tous au type façonné par la communauté des biens et le patriarcat. Mais, tandis que les Berbères étaient essentiellement des cultivateurs, les Arabes étaient plutôt des commerçants urbains. Les premiers s'établi-

rent solidement sur la terre lusitanienne, et y développèrent une agriculture très prospère. Les Arabes reprirent leur vie de caravaniers et de marins. Rivalisant avec les Grecs de Byzance et les Italiens, ils les combattaient au besoin pour écarter leur concurrence. Grâce à leurs relations faciles avec leurs frères du Levant, ils servaient de trait d'union entre l'Extrême-Orient et l'Occident. Ils accumulèrent les richesses, créèrent des cités populeuses et brillantes, déployèrent une civilisation raffinée.

Mais la formation communautaire présente cette particularité caractérisque, qu'elle ne sait pas résister à la prospérité. Le travail actif, le progrès de la richesse, la modifient d'abord, puis la désorganisent rapidement. Les Maures, dont l'influence avait été d'abord assez forte pour dominer le pays, en rétablir l'exploitation régulière et assimiler les populations chrétiennes [1] heureuses de trouver un régime de travail paisible, ne tardèrent pas à tomber dans la désorganisation. Les gens sortis de la communauté présentent cette grande infériorité, qu'ils manquent à la fois, pour la plupart, d'initiative et de discipline volontaire. Ils se portent de préférence vers l'exploitation d'autrui par le pouvoir politique, et alors les rivalités et les compétitions naissent d'elles-mêmes entre les gouvernants. C'est ainsi que l'empire arabe fut bientôt divisé en États distincts qui, au lieu de se fédérer et de se soutenir mutuellement, ne songèrent qu'à se combattre pour se rançonner les uns les autres. Une fois encore la Lusitanie retombait dans la décomposition et l'anarchie, par le triomphe de la politique et de la centralisation administrative sur le travail productif et libre.

IV. — LA CHEVALERIE.

Cette décadence coïncidait précisément avec des faits nouveaux, survenus dans l'Europe du nord. La féodalité, après

1. Des historiens rapportent que, dans les églises catholiques tolérées par les Maures, le clergé prêchait en arabe.

plusieurs siècles d'évolution silencieuse dans la vie rurale, commençait à se transformer[1]. Elle tendait à se militariser, à négliger la direction du travail agricole pour se porter vers les entreprises guerrières. Les cadets de famille, trouvant le pays approprié autour d'eux, cherchaient à fonder des établissements hors de la chrétienté. Cela explique l'enthousiasme soulevé par les croisades au moins autant que la ferveur religieuse. Tels sont aussi les motifs qui amenèrent dans la péninsule, surtout à partir du XIIe siècle, tant de chevaliers francs, normands et bourguignons, désireux de combattre l'infidèle tout en gagnant terre. C'est par ces batailleurs affamés que la domination maure fut anéantie en Europe après une résistance désespérée[2].

Voilà donc le Portugal dominé une fois encore par une race nouvelle. Dans quelle situation se trouvait-il alors, et comment les choses furent-elles réorganisées par les conquérants féodaux? Le pays était en grande partie ruiné et dépeuplé. Aussi les princes bourguignons, devenus ducs puis rois de Portugal, eurent-ils soin de retenir, par un traitement favorable, tout ce qui restait de l'ancienne population. Maures, Mozarabes ou indigènes arabisés, juifs transplantés par la rigueur de Rome[3] et tolérés par les musulmans, furent d'abord traités avec faveur; la persécution ne vint que plus tard, sous l'influence de divers sentiments : zèle religieux, craintes politiques, avidité fiscale. Malgré cela, de vastes espaces étaient déserts. On y tailla d'immenses domaines dotés de privilèges et d'exemptions fiscales, donnés soit à des officiers du prince, soit à des ordres religieux[4], dans la pensée que ces latifundia seraient peu à peu colonisés et peuplés.

1. Cf. H. de Tourville, ouvr. cité.

2. La bataille d'Ourique, en 1139, limita cette domination à l'Algarve : celle du Salado, en 1340, acheva de l'anéantir. Elle avait duré en Portugal plus de cinq siècles.

3. Sur les juifs portugais, voir l'ouvrage de M. dos Remedios, professeur à l'Université de Coimbra.

4. Notamment aux ordres chevaleresques, qui ont joué en Portugal le rôle d'une armée permanente en face de l'ennemi héréditaire, le Maure.

Allait-on entrer cette fois dans un régime définitif, stable, où le travail serait conduit par des patrons capables? Cet idéal était bien difficile à réaliser vers la fin du Moyen Age, alors que la féodalité se trouvait en pleine décadence, que la politique et le militarisme l'emportaient sur toute autre préoccupation, engageant les princes, les grands et l'Église elle-même dans des discordes sans fin et des luttes interminables. Le Portugal fut entraîné comme les autres États du continent dans cette ronde infernale. Sans doute, au début, il est certain que des efforts sérieux furent tentés, soit par les rois bourguignons, soit par les ordres religieux, soit par de grands propriétaires ou des communes, pour hâter la repopulation et la mise en culture du pays. Le roi Diniz a mérité le surnom glorieux de Laboureur. On voit encore dans les antiques couvents d'Alcobaça et de Batalha, d'immenses étables, de grands magasins qui servaient autrefois, vraisemblablement, au fonctionnement d'une vaste exploitation agricole. Des colons furent attirés de divers pays par des concessions de terre, des baux perpétuels, des franchises et des exemptions de taxes ou de services. Des communes bourgeoises furent aussi instituées dans l'intérêt du commerce et de la fabrication. Il y eut donc, à l'origine de la jeune monarchie, un effort d'organisation très remarquable, conduit avec beaucoup d'intelligence et un grand sens pratique. De temps en temps, par la suite, des essais analogues furent encore tentés. Mais le résultat demeura toujours assez médiocre, pour diverses raisons.

D'abord, on doit remarquer que, si certains princes ont cru nécessaire, à plusieurs reprises, de légiférer avec abondance pour galvaniser l'agriculture et les arts usuels, cela prouve surtout que les particuliers ne faisaient pas de bien grands efforts pour défricher le sol et pour créer des ateliers[1]. Il était d'ailleurs difficile que les choses allassent autrement. Après la reconquête, la population s'était trouvée divisée en quatre ordres

1. En 1375, environ 250 ans après le début de la reconquête, fut promulguée la *Lei das Sesmarias*, qui ordonnait la mise en culture des terres, sous peine de confiscation ; elle ne donna aucun résultat.

bien distincts : la noblesse haute et basse, le clergé supérieur et inférieur, la bourgeoisie urbaine, le peuple. Ce dernier était composé d'éléments assez divers par leurs origines, et aussi par leur état social. C'étaient ou bien des patriarcaux dominés par l'esprit de tradition, ou bien des désorganisés prêts au contraire à suivre toutes les impulsions, mais peu capables d'agir par eux-mêmes. La bourgeoisie, peu nombreuse, composée surtout de juifs et de descendants des familles maures ou mozarabes, se trouvait à peu près dans le même cas. Le clergé inférieur n'avait ni instruction, ni moyens, ni influence; le clergé supérieur se recrutait parmi les fils de la noblesse, qui voyaient là une carrière où chacun pouvait déployer dans l'intérêt de sa propre ambition tous les efforts de l'intrigue; bientôt les couvents furent également peuplés de cadets qui vivaient dans l'oisiveté aux dépens des fondations pieuses, et ne songeaient qu'à en étendre les domaines et le profit. Souvent les ambitions et les appétits du clergé le mirent en lutte ouverte contre le pouvoir royal, pour conserver ses privilèges ou en obtenir de nouveaux. La haute noblesse, propriétaire de la plus grande partie du sol, avait grand intérêt à le mettre en valeur, puisqu'elle en tirait ses principaux revenus. Mais, absorbée bientôt par les luttes d'influence ou les guerres incessantes, elle se désintéressa vite de la conduite du travail, et trouva commode de diviser autant que possible ses domaines en petites exploitations dont elle se bornait à recevoir les fermages; le surplus demeurait à l'état de forêts, de pâtures ou de landes incultes. Enfin, la noblesse inférieure était composée surtout de cadets sans fortune, élevés dans l'oisiveté et préparés uniquement pour l'Église ou pour le métier des armes. Aussi n'avait-elle qu'une préoccupation : trouver le meilleur moyen de vivre aux dépens d'autrui; groupée en clans autour de quelques familles puissantes, elle était continuellement occupée à usurper les biens ou les revenus de l'Église, des communes ou des juifs. En fait, dès les origines de la monarchie portugaise, la nation se trouve, par l'effet des circonstances, dans un état parfaitement hétérogène. Deux formations sociales opposées y sont d'abord en présence : d'un côté, c'est

la communauté maure et juive, avec sa tendance à la stagnation; de l'autre, apparaît le type féodal importé par les princes bourguignons et leurs chevaliers, dont la tendance primitive est au contraire favorable au développement du particulier. Entre ces deux extrêmes s'agite une masse de gens déracinés, désorganisés, déliés de la tradition, sans formation sociale définie. Dans la suite, les guerres civiles et extérieures, les persécutions religieuses, l'abus des privilèges et de la vie militaire ou religieuse, désorganisèrent la famille féodale aussi bien que la famille communautaire. De très bonne heure, la nation entière, ou à peu près, tomba dans cet état social indécis, flottant, incohérent, qui caractérise les peuples désorganisés, et qui se continue indéfiniment par l'insuffisance de l'éducation. Comment celle-ci pourrait-elle, en effet, se transmettre d'une façon régulière et permanente, quand les familles sont troublées et désagrégées par le désordre public ou par les hasards d'une existence fondée sur des éléments artificiels, comme le privilège, la faveur, les aventures guerrières, etc. Seul, le travail stable, régulier, normal, permet au type social de se conserver et de se perfectionner. C'est dans les régions les mieux isolées, comme les îles, les montagnes, les contrées peu accessibles, que les formes sociales se sont conservées avec la plus durable pureté. Ici, au contraire, tout a été de bonne heure mélangé, confondu, dérangé et effacé.

Ces brèves indications jettent une vive lumière sur le passé et le présent de la nation portugaise; elles nous donnent notamment la clef de son étonnante expansion maritime suivie d'un rapide déclin. D'abord, les relations conservées en Orient par les familles juives et maures, leur facilitèrent l'établissement ou le maintien de transactions fructueuses avec les ports de la Syrie et de l'Égypte. Le Portugal en tira avantage pour s'emparer d'une partie au moins du mouvement commercial abandonné peu à peu par les Grecs et les Italiens. Lisbonne et Porto devinrent les échelles maritimes inévitables entre la Méditerranée et l'Europe occidentale. Une classe importante de négociants et de financiers se forma et étendit ses affaires jusqu'au fond de la

Baltique[1]. Le commerce des produits rares tirés de l'Inde développa celui des denrées du pays.

La prospérité croissante de la classe moyenne ne tarda guère à porter ombrage aux hommes de cour et d'Église, qui déjà se disputaient la conduite et les profits du pouvoir. Craignant, non sans raison du reste, d'être évincés par ces grands marchands riches d'expérience et d'argent, ils s'en débarrassèrent dès la fin du XVe siècle par la persécution religieuse et la confiscation. Les uns refluèrent vers l'Afrique, les autres se réfugièrent en France, en Italie, en Hollande, en Angleterre. Le développement économique se ralentit en Portugal[2], et progressa rapidement, au contraire, dans les autres pays.

V. — L'EXPANSION COLONIALE ET SES RÉSULTATS.

Cependant, le grand courant d'aventures caractérisé par les croisades avait pris fin. Les guerres continentales, encore fréquentes, n'offraient ni le même attrait, ni les mêmes occasions de profit que les expéditions en pays infidèle. La jeunesse noble, écartée du travail par l'orgueil de caste, réduite à la portion congrue par le droit d'aînesse et l'encombrement des offices royaux ou des charges ecclésiastiques, cherchait des débouchés. Déjà un prince devenu légendaire et qui était lui-même un cadet royal, s'était efforcé, dans le premier tiers du XVe siècle, de pousser ses concitoyens vers la mer et les expéditions coloniales. Par l'effet des premiers succès, le mouvement s'accentua sous l'impulsion royale, et les explorations se multiplièrent.

Successivement, les Portugais découvrirent les côtes lointaines de l'Afrique (1434-1447), la route maritime de l'Inde (1486-1496) et les rivages du Brésil (1500). Aussitôt la classe supé-

1. Au XIVe siècle, les armateurs portugais exportaient du blé et du poisson salé à Riga; en 1353, Edouard III leur concédait le droit de pêche sur les côtes anglaises.

2. A la fin du XIVe siècle, les Portugais ne faisaient plus guère que du cabotage; leurs premières expéditions furent dirigées par des Génois.

rieure se porta vers ce nouveau champ d'aventures et de profit. Comment s'y prit-elle pour l'exploiter? Si l'histoire ne le racontait pas, on pourrait aisément le deviner. Des hommes qui méprisaient toute occupation d'un caractère mercantile ne pouvaient tirer parti de leurs découvertes que par un seul moyen : l'exploitation administrative et fiscale. Ils devinrent donc gouverneurs, officiers, fonctionnaires, et comme les meilleurs gains semblaient en voie de passer entre les mains des négociants étrangers, accourus à la suite des conquérants portugais[1], on organisa le monopole du trafic entre les pays soumis et l'Europe.

Cette manière de faire eut deux conséquences également graves. D'abord, le Portugal se créa des ennemis irréconciliables, qui mirent tout en œuvre pour l'évincer ou même pour l'annexer avec toutes ses possessions[2]. Ensuite, presque toute l'activité de la nation se porta vers les colonies, non pour les mettre en valeur par un effort régulier, mais pour les épuiser par tous les moyens possibles : contributions arbitraires, impôts excessifs, pillage même. Dans la métropole, tout fut subordonné à cette préoccupation, et sacrifié au maintien du fructueux monopole, dont on tirait du reste un bien médiocre parti[3]. Les familles influentes, les agents du gouvernement, quelques marchands favorisés, réalisèrent ainsi de grandes fortunes[4]. Mais le peuple, abandonné à lui-même, tomba dans une sorte de dépérissement, et vécut dans une réelle misère à côté du luxe des privilégiés. Dans la suite, la concurrence des autres nations diminua les profits, mais on vit surgir bientôt un nouvel élément de richesse, au moins apparente. Au XVIIe siècle, le Brésil commença de fournir de l'or en abondance, mais seulement au profit du Trésor

1. Les premières flottes envoyées dans l'Inde portaient des négociants du nord, mais bientôt ils furent rigoureusement exclus, ainsi que leurs navires.

2. Annexion à l'Espagne par Philippe II en 1580; elle dura jusqu'en 1640. En 1595, les Hollandais s'emparent de plusieurs colonies portugaises.

3. Nul ne pouvait trafiquer avec les colonies sans une autorisation royale. Les marchandises devaient être amenées à Lisbonne, où des navires étrangers, surtout hollandais, venaient les prendre pour les porter dans les pays du nord.

4. Selon R. de Oliveira, chroniqueur du XVIe siècle, il y avait à Lisbonne en 1551 jusqu'à 430 orfèvres, ce qui indique un grand luxe.

royal et de quelques hauts personnages. Cet or fut gaspillé en prodigalités absurdes dont profitèrent les fabriques étrangères. Mais le pays demeura dans la position d'inertie industrielle, de routine agricole, d'impuissance commerciale où il était tombé par l'effet de la désertion de la classe dirigeante. Les propriétaires avaient abandonné leurs domaines à la petite exploitation paysanne, et détourné leurs fils des carrières utiles. Aussi, dès le XVIIe siècle, on ne trouve plus guère en Portugal que deux classes absolument distinctes l'une de l'autre, la noblesse oisive, et le peuple, paysans ou artisans, laissé entièrement à lui-même et vivant dans l'ignorance, la stagnation, la pauvreté[1]. Si quelques petits fabricants ou négociants arrivaient à réaliser une certaine fortune, ils formaient des exceptions trop rares pour composer une nouvelle classe dirigeante capable d'entraîner la population et de la guider vers un régime économique plus actif et plus prospère. Toute troupe, tout groupe a besoin de chefs et de guides. Ici, ces organes sociaux indispensables ayant failli à leur tâche, la nation en était arrivée à se traîner misérablement dans la médiocrité au moment même où l'or lui arrivait avec la plus grande abondance. Comment pourrait-on mieux démontrer que la vraie richesse résulte d'un travail bien organisé par une nation régulièrement ordonnée, bien plus que de l'abondance artificielle de la monnaie.

Nous pouvons tirer encore de ces circonstances une autre leçon, non moins utile. Pendant cette période, des princes et des hommes d'État éclairés, comprenant l'erreur colossale de leur temps, s'efforcèrent une fois de plus de ramener la nation dans des voies plus normales, au moyen de mesures législatives et administratives. Le résultat fut à peu près nul, parce que l'organisation du travail est un fait naturel, qui ne peut se réaliser pleinement et de façon durable au moyen de mesures artifi-

1. Sa position était aggravée encore par le développement de l'esclavage. A partir de la fin du XVe siècle, un grand nombre de Maures, de nègres, d'indigènes brésiliens, furent importés et employés comme domestiques et ouvriers urbains ou ruraux. Il en résulta une licence des mœurs très préjudiciable à la famille et à l'éducation ainsi qu'un métissage donnant des désorganisés. L'esclavage fut aboli par Pombal au milieu du XVIIIe siècle.

cielles. Il faut ici les efforts multiples et harmoniques de la nation entière. Les initiatives partielles et incohérentes d'une bureaucratie n'y ont jamais suffi et n'y suffiront jamais, même sous l'impulsion du génie organisateur d'un Pombal.

VI. — LA SITUATION AU MILIEU DU XIX[e] SIÈCLE.

Au début du XIX[e] siècle, le Portugal végétait, ne conservant quelque prestige au dehors que grâce aux ressources financières qu'il tirait du Brésil, et qui profitaient si peu au pays, où elles ne faisaient guère que passer pour aller ensuite se répandre chez les peuples industriels. La ville de Lisbonne, qui réunissait tous les gens influents ou riches, présentait seule les apparences de la prospérité. Porto avait aussi quelque activité. Mais le reste du pays demeurait comme abandonné. On ne trouvait alors dans tout le royaume qu'une seule route passable établie sur une distance de quelques lieues, entre la capitale et le château royal situé au-dessus du village de Cintra. C'est dire à quel point les communications étaient difficiles et rares.

Coup sur coup, toute une série d'événements fâcheux intervinrent pour achever l'œuvre de désorganisation des siècles antérieurs. La grande crise militaire de la période napoléonienne, l'invasion, l'occupation anglaise, achevèrent la ruine du commerce. Bientôt après, la séparation du Brésil supprima une importante source de revenus et d'emplois. A l'intérieur, des compétitions dynastiques provoquèrent des crises politiques aiguës et des guerres civiles. Pendant près d'un demi-siècle, le pays fut ainsi presque continuellement en proie aux difficultés les plus graves. La politique avait pris le premier rang dans les préoccupations de la classe supérieure. Tout lui était subordonné, et tout en souffrait. L'agriculture et l'industrie demeuraient dans un état tout à fait primitif et stagnant. Le commerce, également tombé dans une situation des plus médiocres, était passé pour

une grande partie aux mains de maisons étrangères. Des mesures législatives prises hâtivement et sans discernement, opéraient dans le régime de la propriété une véritable révolution ; le sol, mobilisé en masse, par la brusque suppression de la main-morte, des majorats et du droit d'aînesse, devenait un objet de spéculation au profit d'un petit nombre de capitalistes. En résumé, tout chez ce malheureux peuple se trouvait déplacé, dérangé, désorganisé. La terre se distribuait au hasard, et la culture était sans direction ; l'industrie, abandonnée également aux mains des petites gens, gardait les méthodes anciennes avec le petit atelier ; le commerce se limitait à quelques rares produits naturels ; on manquait à la fois, pour ranimer l'activité économique, de patrons, de personnel capable et de capitaux. Aussi, le peuple végétait dans une sombre pauvreté, tandis que la classe supérieure, peu cultivée, paralysée par des préjugés ridicules, vivait dans une oisiveté bien souvent corrompue, ou passait son temps à briguer des faveurs ou des places. Divisée en clans politiques, elle s'acharnait aux luttes les plus stériles et laissait le pays marcher à la dérive. Triste époque en vérité, pendant laquelle on vit ce peuple portugais, bon, laborieux, intelligent, demeurer en dehors du progrès général et se mettre ainsi dans un état de fâcheux retard et d'infériorité dangereuse vis-à-vis des autres nations d'Occident.

L'examen des conditions générales naturelles du pays portugais nous a amené à cette conclusion que, pour le mettre complètement en valeur, il eût fallu déployer beaucoup d'initiative, de capacité, d'esprit de suite, et engager de grands capitaux. Or, nous venons de constater que la nation a été prématurément désorganisée, et constamment détournée du régime normal du travail, par une série de circonstances compliquées, qui la poussait à porter tout son effort au dehors sous une forme militaire ou administrative. En même temps, dédaigneuse des métiers usuels, la classe aisée gaspillait également au dehors ses revenus, laissant le pays sans capitaux, comme sans entreprises et sans outillage. Ceci explique assez pourquoi le Portugal, qui un moment avait paru destiné au plus brillant avenir, se trou-

vait au milieu du XIX[e] siècle placé parmi les États les plus arriérés de l'Occident.

Depuis lors, cette pénible situation s'est modifiée dans une mesure sensible, sans qu'il ait été possible, cependant, de regagner le temps perdu. C'est que le fardeau du passé pèse encore lourdement sur la vie nationale. Il est nécessaire de montrer pourquoi et comment.

III

MŒURS CONTEMPORAINES

Physionomie sociale actuelle de la nation. — Les classes. — L'éducation. — La politique et le travail. — La femme, sa situation sociale et morale. — Le mouvement intellectuel. — Les incertitudes du temps présent.

I. — PHYSIONOMIE SOCIALE ACTUELLE DE LA NATION.

Peu de nations ont été soumises à des actions désorganisatrices aussi profondes et aussi continues que celles dont le peuple portugais a souffert. Nous venons de constater en effet que, depuis l'antiquité jusqu'au milieu du siècle dernier, tout a conspiré pour détruire les anciens cadres sociaux, entraver le travail dans ses diverses branches, dérouter le mouvement économique, et pour créer enfin une situation tout artificielle, basée sur des ressources précaires et sur des procédés corrupteurs. Dès le XVI[e] siècle, la classe supérieure prétendait vivre exclusivement des richesses tirées de l'Inde ; plus tard, elle les remplaça par les trésors du Brésil. Dès lors, elle se considéra tout entière comme un fils de famille opulent et oisif, préoccupé uniquement de ses plaisirs, et qui pour toutes choses a recours au travail d'autrui. La fortune a tourné ; les anciennes familles ont été en grand nombre ruinées par leur propre prodigalité autant que par les révolutions, et comme le peuple était lui-même fort pauvre, la nation est tombée presque subitement dans une situation générale très précaire. Vers 1850, à la fin des grands trou-

bles politiques dont le pays a souffert durant cinquante années, le Portugal se trouvait sans activité économique, sans capitaux, et presque sans hommes capables de conduire un mouvement de reconstitution nationale. L'agriculture était tombée à tel point que le royaume devait importer la plus grande partie du blé et de la viande nécessaires pour la consommation des villes. L'industrie mécanique n'existait pas. On ne trouvait nulle part ni ports outillés, ni routes, ni chemins de fer. L'argent était rare et le crédit nul. L'instruction secondaire et supérieure demeuraient rudimentaires et sans valeur pratique, l'instruction primaire existait à peine. Mais de toutes les circonstances défavorables, la plus grave résidait certainement dans le défaut d'organisation sociale résultant des faits du passé. C'est là un point si capital, que nous devrons y insister, car tant qu'il ne sera pas clairement aperçu et compris par les intéressés, ils ne parviendront pas à surmonter les difficultés au milieu desquelles ils se débattent encore. Pour bien saisir le sens et la portée de cette désorganisation ancienne, ainsi que la physionomie sociale actuelle de cette nation, on doit analyser la condition de chacune des classes qui la composent [1].

La haute aristocratie terrienne ne joue plus guère qu'un rôle honorifique. Très réduite en nombre, elle a laissé péricliter sa fonction sociale en abandonnant la direction de ses domaines et en se désintéressant des choses du travail. Après avoir abusé de l'autorité et du privilège, elle a perdu à la fois l'un et l'autre pour tomber dans une position secondaire, où elle achève de s'éteindre peu à peu. L'aristocratie nouvelle ne la remplace point, car elle est plutôt une haute bourgeoisie dont les titres ne sont certes pas sans prestige. Mais on ne saurait faire revivre des institutions anciennes dans un milieu nouveau.

Autrefois, il n'existait entre la classe aristocratique et le peuple qu'une bourgeoisie peu nombreuse, cantonnée dans le com-

1. Le Portugal comptait en 1900, avec les Açores, à peu près 5.500.000 âmes, dont un peu plus de 40.000 étrangers, pour la plupart Espagnols. Depuis que le pays est relativement tranquille, l'accroissement est rapide (près d'un million d'âmes en trente ans).

merce et les bas offices, sans autorité, sans influence et de petits moyens. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, pour diverses raisons. D'abord, l'ancienne noblesse secondaire a subi une évolution profonde.

Appauvrie, souvent ruinée même par les événements politiques, elle a couru pour ainsi dire au devant de sa déchéance par la liquidation de ses majorats et le partage de ses biens, dégrevés du droit d'aînesse. En peu d'années, beaucoup de familles ont perdu leur ancienne prééminence, avec leur fortune et leurs privilèges, et ont grossi les rangs de la classe moyenne. Les autres ne se distinguent plus que par leur nom et leur fortune territoriale, encore celle-ci est-elle souvent égalée ou dépassée par des fortunes nouvelles, sorties des affaires, et parfois de la spéculation. Ensuite, la bourgeoisie, profitant des circonstances nouvelles, s'est largement recrutée par en bas. Beaucoup de gens, plus ou moins enrichis, notamment par l'émigration temporaire, sont sortis du peuple et ont poussé leurs enfants ou leurs proches parmi la classe aisée. En fait, c'est la bourgeoisie qui conduit actuellement le Portugal, et tient la première place dans le mouvement social. Il est donc très important de bien connaître sa constitution intime.

II. — LA DÉSORGANISATION DU TYPE FAMILIAL.

Pour bien comprendre cette situation, nous devons nous rendre un compte exact du fait social considérable, décisif, qui domine et influence toutes les manifestations de la vie nationale portugaise. Il s'agit de l'expliquer d'une façon complète, démonstrative. Pour cela nous invoquerons avant tout la leçon des faits.

Ce phénomène dont nous avons déjà montré la genèse et dont toutes les conséquences nous apparaîtront bientôt, c'est la désorganisation du type familial. Nous savons comment des circonstances anciennes, agissant durant des siècles, ont à diverses reprises mélangé, bouleversé, parfois détruit et remplacé les

populations d'une manière plus ou moins complète. Des races régulièrement organisées ont occupé certaines régions. Puis il en est survenu d'autres qui étaient déjà en partie au moins sorties de leur moule social primitif. Enfin, la guerre, la misère, l'esclavage, des combinaisons économiques exceptionnelles ont effacé presque partout les anciennes coutumes familiales et créé dès longtemps en Lusitanie ce que nous avons appelé un type social désorganisé. Un exemple assez précis va nous faire apparaître cette évolution sous une forme vivante et en quelque sorte palpable.

Les formes d'organisation sociale ne naissent pas au hasard. Elles se développent sous des influences précises, qui tiennent principalement à la nature du lieu habité et au régime du travail prédominant. Dans certaines régions difficiles à transformer, elles se maintiennent mieux qu'ailleurs sous l'influence d'un régime très simple du travail. La combinaison de ces deux circonstances s'oppose en effet aux complications croissantes qui tendent à rompre les antiques coutumes et les vieilles formes. Or, il existe en Portugal une région qui présente à peu près les conditions propres à conserver le type social simple qui fut primitivement celui de presque tous les habitants du pays, depuis les Ligures et les Ibères jusqu'aux Maures. Cette région, assez réduite, forme l'angle nord-est du pays, l'ancienne province de Tras os Montes, ce qui signifie « au delà des monts ». Il serait plus exact d'ailleurs de dire « sur les monts ». En effet, presque tout le pays entre Minho et Douro est formé par les prolongements des terrasses galiciennes, qui vont en s'abaissant vers le sud et l'ouest. On trouve là des plateaux étagés, bossués par des chaînons, dont l'altitude varie entre 300 et 1.600 mètres, les plus élevés se trouvant sur la frontière. Des cours d'eau torrentiels ont entaillé ces plateaux, creusant des vallées étroites et profondes. Ce massif est formé surtout de roches cristallines, dont la décomposition donne un sol léger et maigre, sauf tout à fait au fond des vallées, où la terre et l'humus sont accumulés par les eaux. Il est même arrivé que les pluies ont totalement lavé les roches des sommets, imprudemment déboisés par les

pâtres et les charbonniers, en sorte que des surfaces assez étendues sont devenues impropres à toute végétation. Ailleurs, les plateaux sont couverts d'une couche si mince et si maigre, qu'il est difficile d'y faire pousser autre chose que du gazon ou des buissons. De plus, les pentes sont ordinairement si raides, que la culture trouve les plus grandes difficultés à s'y établir, d'autant plus que le climat est peu favorable. En effet, les montagnes étant en général orientées du nord au sud, les premières chaînes, rangées près de l'Océan, condensent la plus grande partie des vapeurs, si bien que l'arrière-pays ne reçoit que des pluies insuffisantes. Les plateaux et les pentes de l'intérieur sont donc fort arides, et en même temps très difficiles à irriguer, à cause de l'irrégularité de la surface. Enfin, l'altitude rend les hivers assez rigoureux, tandis que les étés sont brûlants, toutes choses encore défavorables à la culture.

Il est résulté de tout cela deux conséquences capitales. En premier lieu, les habitants de Tras os Montes ont dû en général pratiquer de façon permanente une agriculture simple et à peu près immuable. Labourant le fond des vallées, ils utilisent les pentes soit par le boisement soit par la pâture. Dans ces conditions, l'appropriation particulière de la totalité du sol se révélait comme nuisible. En effet, une expérience répétée en bien des pays a montré que, dans de telles circonstances, l'exploitation en commun des bois et des patis est bien plus avantageuse pour tout le monde, qu'un partage obligeant chacun à organiser, avec ses seules forces, une exploitation difficile, parce qu'elle porte sur des terres éloignées les unes des autres, d'accès difficile, et de faible rendement[1]. Cela explique pourquoi, dans les régions montagneuses, les communautés d'habitants se sont maintenues à travers les siècles, tandis qu'elles se désagrégeaient dans la plaine, où le sol permet une exploitation variée et intense.

Souvent cette communauté de groupe se complète par la communauté de famille, laquelle s'applique alors à des biens plus

1. Cf. les monographies du Jura bernois et de la vallée d'Ossau (Pyrénées), publiées dans la revue *la Science sociale* par MM. R. Pinot et F. Butel.

restreints, comme l'habitation et les champs labourables situés dans les fonds[1]. Dans le Tras os Montes, la communauté de famille paraît avoir disparu depuis assez longtemps; du moins le code civil la prohibe et a dû en désagréger les dernières traces. Mais la propriété communale a subsisté sur une grande échelle, et elle donne à cette région une physionomie très spéciale, essentiellement différente de celle du reste du pays. C'est pourquoi il est nécessaire de la connaître, pour mieux comprendre, par comparaison, ce qui suivra. Nous pourrons ainsi faire la différence entre un type encore organisé, au moins en partie, et celui qui ne l'est plus, sinon par des combinaisons artificielles, qui tiennent lieu des traditions naturelles, mais ne les remplacent pas.

III. — LES GROUPEMENTS COMMUNAUTAIRES DES MONTAGNARDS DU NORD.

Les communes du Tras os Montes, mais plus spécialement celles du plateau de Barroso, et du massif de Miranda, sur le cours supérieur du Douro, sont restées propriétaires de vastes espaces : landes, forêts, taillis, pâtures et terrains vagues. Les parties basses, au contraire, aisément cultivables, sont réparties entre des propriétaires particuliers. Il paraît certain que, autrefois, la population étant encore restreinte, la culture des champs inférieurs, combinés avec l'exploitation en commun des terres vagues, suffisait aux besoins. Plus tard, l'accroissement de la population a compliqué un peu les choses. Il a fallu mettre en culture des parcelles du sol commun, en dépit de sa pauvreté. Pour tout cela, il fallait établir un régime susceptible de satisfaire à tous les besoins, en écartant les causes d'abus, de conflit, de trouble, qui ne pouvaient manquer de se produire

1. Nous ne pouvons insister ici sur la constitution et les effets de la communauté de famille, qui a été décrite à bien des reprises. V. notamment la monographie du Baschkir de l'Oural, dans les *Ouvriers européens*, et notre ouvrage : *La Production, le Travail et le Problème social au début du* XX[e] *siècle*, t. I[er].

avec d'autant plus d'intensité que les intérêts devenaient plus nombreux. Et, en effet, tout un ensemble de coutumes, admirables dans leur précision ingénieuse, en dépit de leurs formes simples, élémentaires, s'est établi entre ces petits paysans pour leur assurer la paisible jouissance de leur sol ingrat[1]. D'où leur est venue cette prévoyante et pratique sagesse? Un législateur de génie leur a-t-il apporté des règlements élaborés par un effort de pensée et de méditation? Non pas. Pourvus d'une organisation familiale très forte, qui donnait aux chefs de famille une grande autorité, ils ont modelé peu à peu sur leurs besoins constatés, sur les nécessités pratiques, les coutumes les plus propres à leur assurer des moyens réguliers d'existence. L'habitude de gouverner chacun une famille nombreuse fit que les chefs de maison surent s'entendre, de temps immémorial, pour chercher et trouver la solution simple et logique du problème vital que la nature leur posait; ils adaptèrent le mécanisme de la communauté de famille à la gestion des intérêts de tout un voisinage, et constituèrent de fortes communautés locales, réglant à l'amiable toutes les questions d'intérêt général, d'ordre privé comme d'ordre public. Voici quelques exemples, propres à bien fixer les idées.

La grande affaire d'une communauté d'habitants, c'est évidemment de déterminer avec précision le régime du travail qui la fait vivre. Il s'agissait d'abord d'exploiter certaines ressources, par exemple l'herbe spontanée des hauteurs. Pour cela, il fallait délimiter les zones d'après leur productivité, l'époque où il convenait de les employer, la quantité de bétail qu'on y pouvait envoyer, enfin la garde des animaux. Tout cela fut déterminé minutieusement par les chefs de maison, réunis en assemblées délibérantes, le plus souvent en plein air. Des prescriptions détaillées furent ainsi établies, les droits réciproques strictement précisés, ainsi que les devoirs mutuels, et même les sanctions

1. V. une brochure publiée par M. le Dr. Monteiro, de Braga, sous ce titre : *Survivances du régime communautaire en Portugal*, abrégé d'une monographie inédite par A. da Rocha Peixoto, jeune savant enlevé par une mort prématurée. Ce travail a été inséré en portugais dans les *Notas sobre Portugal*, 2 volumes publiés par l'Imprimerie nationale en 1907.

en cas de violation des décisions prises et acceptées. Ces mêmes assemblées intervinrent encore, dans la suite, pour désigner les parcelles de bois, de bruyères, de landes, à exploiter ou à mettre provisoirement en culture, ainsi que les travaux à exécuter dans l'intérêt de tous : barrages et fossés d'irrigation, distribution des eaux, construction de moulins, ou de fours, ou de granges, d'usage banal, etc.

Les montagnards du Tras os Montes ne se sont pas bornés à organiser ainsi en commun le régime du travail, ils ont témoigné de la même entente, de la même discipline, de la même ingéniosité dans la vie publique, et aussi de la même énergie. A bien des reprises on a vu des communautés paysannes procéder avec une remarquable méthode à des entreprises d'intérêt général. Ainsi, certaines paroisses ont rebâti leurs églises, d'autres en ont établi de nouvelles, afin d'avoir la messe à leur portée. Dans ce but, une assemblée était réunie pour discuter le projet, choisir l'emplacement, distribuer les tâches. Les uns devaient creuser les fondations, apporter les pierres et le sable, ou les bois de charpente. D'autres étaient imposés afin de réunir les fonds nécessaires pour payer les maçons et les charpentiers. Le service du culte est assuré par le concours de tous. En effet, des terres sont assignées et cultivées en commun pour l'entretien du prêtre et les frais du culte. On a agi de même pour d'autres bâtiments communaux. Enfin, ces petites gens ont su faire reculer l'État lui-même, le jour où il a prétendu empiéter sur leurs droits séculaires. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, l'administration s'avisa de soumettre les bois du Barroso au régime forestier, ce qui eût privé les habitants des subventions qu'ils en tiraient en herbes, fougères, bruyères, combustible. Des chemins furent tracés en vue de l'exploitation et de la surveillance par les agents du gouvernement. Mais tout le peuple se leva comme un seul homme, on coupa les chemins, on détruisit les ponceaux jetés sur les torrents, on chassa les employés, et la victoire resta aux paysans. Peut-être eût-il été bon, en fait, de contrôler l'usage des terrains forestiers pour éviter des déboisements dangereux, mais il eût fallu prendre ces mesures avec

précaution, sans menacer les intérêts des communautés d'usagers.

Beaucoup de communes, dans le reste du Portugal, ont aussi des biens fonciers, parfois très vastes. Mais nulle part on ne retrouve cette organisation communautaire si souple et si bien adaptée aux besoins spéciaux de la population du nord. C'est que, aussi, les conditions géographiques n'étant pas les mêmes, le travail a pu s'organiser autrement. Hors du Tras os Montes, les propriétés de la commune sont régies comme les autres intérêts communaux, c'est-à-dire administrativement et souvent avec une négligence plus ou moins grande, ce qui en diminue de beaucoup le rendement et l'utilité. On nous a cité un cas qui mérite d'être rapporté à titre de contraste. Dans un *concelho* (commune) de l'Alemtejo, il fut décidé un beau jour que les communaux seraient distribués entre tous les habitants, afin que chacun devînt propriétaire. Le lotissement eut lieu, mais quelques mois plus tard, un certain nombre de bénéficiaires avaient déjà vendu leurs parts, quelquefois pour un prix dérisoire, ou même pour quelques bouteilles de vin. Rien ne saurait mieux montrer la différence des deux types. Le premier, établi solidement dans le cadre d'une organisation naturelle, se maintient avec vigueur dans une situation modeste sans doute, mais suffisante pour lui assurer une existence paisible et régulière, sinon aisée. Le second, sorti des antiques traditions, guidé seulement par un régime administratif artificiel, désorganisé en un mot, se montre incapable d'exploiter, d'une façon avantageuse, la propriété collective et même de conserver la propriété particulière.

Ceci nous démontre d'une façon claire et précise la supériorité d'un organisme naturel, quel qu'il soit, sur un régime où des institutions artificielles remplacent la coutume disparue. Est-ce à dire que le type social du nord à base communautaire constitue un modèle dont on peut recommander l'imitation? C'est ce que nous allons examiner.

L'organisation sociale des gens du Tras os Montes, quoique déjà très ébranlée, présente un grand avantage : elle leur

permet d'assurer leur existence d'une façon plus régulière, plus sûre, plus indépendante, que cela n'est possible aux populations désorganisées. Et cependant la communauté présente de graves inconvénients. Elle accoutume les gens à compter trop sur la collectivité. En donnant aux chefs de famille une autorité absolue, elle atténue les énergies et les initiatives individuelles chez les autres. En faisant régner despotiquement la coutume, elle produit fatalement la routine et la stagnation. C'est là précisément ce qu'on reproche aux simples et rudes montagnards du Tras os Montes. Donc, si leur organisation sociale répond bien aux exigences de leur contrée, si elle leur est somme toute profitable, cela ne veut pas dire qu'elle aurait les mêmes avantages dans le reste du pays.

D'ailleurs, peu importe. La communauté de famille ou de groupe local, comme celle que nous venons d'esquisser, ne se reconstitue pas spontanément, parce qu'elle résulte d'une éducation très spéciale, à peu près impossible à faire revivre quand elle a disparu. Ce n'est donc pas vers le type communautaire que les hommes du XXe siècle doivent tourner leurs regards. Il leur faut d'abord se rendre bien compte de leur état de désorganisation sociale, et ensuite constater les fatales conséquences de ce fait. Ils doivent enfin chercher les moyens efficaces d'y pourvoir en créant des cadres nouveaux. Quels sont ces cadres, et comment pourrait-on les établir et les conserver. C'est ce que nous essaierons de déterminer plus tard. Auparavant, nous devons indiquer clairement les symptômes et les traits caractéristiques de la désorganisation sociale que nous signalons, puis en montrer en détail les effets dans toutes les branches de l'activité nationale. On sentira alors la nécessité d'une reconstitution de la famille et par là de la nation entière.

IV. — LES INCERTITUDES DU TEMPS PRÉSENT.

Nous avons dit tout à l'heure que le régime de la communauté, encore vivant dans le nord, quoique atténué, était le

résultat naturel d'une certaine éducation. Cela est évident. Les pères ayant appris de leurs ancêtres certaines coutumes, certaines règles de vie, certains procédés d'administration commune, les enseignent à leurs enfants par la parole et par l'exemple. Les idées et les manières d'agir se transmettent ainsi de génération en génération et de siècle en siècle. Les caractères se modèlent par là sur un certain type, qui constitue la physionomie sociale du groupe. Ici, l'éducation est forte et régulière dans ses défauts comme dans ses qualités. Chez les désorganisés, au contraire, l'éducation est pour ainsi dire arbitraire. En dehors de quelques principes de morale nouvelle, de quelques coutumes banales, comme les formes de politesse, de certaines idées courantes, qui bien souvent ne sont que des préjugés, chacun laisse aller plus ou moins les choses. Aussi, d'une façon générale, les caractères se forment au hasard; trop souvent même ils sont dirigés à faux par l'effet de la faiblesse, de la tendresse aveugle des parents. Ce sont la négligence des uns et la faiblesse des autres qui créent les dévoyés et les déclassés de toutes les catégories. Ce défaut de tradition et de méthode fait l'incohérence du type social, et l'absence d'esprit national. Le désorganisé ne connaît guère l'initiative, car son caractère n'y est point formé; ni la discipline volontaire, car on ne lui a jamais parlé que d'autorité, à moins qu'il n'ait été laissé libre jusqu'à l'abus; ni la responsabilité personnelle, car celle-ci ne peut résulter que d'une liberté contrôlée et sanctionnée. Il en résulte que, chez les nations désorganisées, l'esprit d'initiative, d'entreprise, est assez rare, parce qu'il provient alors, non d'un courant général, mais seulement de cas sporadiques, dus à des personnalités exceptionnellement douées. De là le retard économique de ces nations. Ensuite, on les voit toujours soumises à un gouvernement autoritaire, et en même temps agité, parce que les gens, incapables d'organiser leurs affaires eux-mêmes, supportent impatiemment la pression de l'autorité, sans savoir ni la remplacer, ni la contenir. Au fond, les désorganisés sont toujours dans une situation irrégulière ou même anarchique, précisément

parce que leur éducation est elle-même conduite sans méthode.

En visitant le Portugal, nous avons interrogé bien des personnes éclairées sur l'état actuel de l'éducation dans ce pays. Leur réponse fut unanime. Toutes reconnurent que cette éducation est généralement faible et sans unité. Dans la classe aisée, les pères sont excellents et prêts à tous les sacrifices d'argent, les mères sont dévouées, aimantes, parfois jusqu'à l'adoration. Mais si on est attentif à l'observation des formes extérieures de courtoisie, parfaites chez ce peuple aimable, la formation du caractère est négligée. On n'en comprend pas l'importance, on ignore les procédés d'éducation propres à le fortifier peu à peu, dès les premières années de l'enfance. Dans bien des cas, la direction des jeunes esprits est abandonnée à des servantes quelconques qui les modèlent à leur image. Le type de l'enfant gâté est très fréquent. Aussi le caprice et l'irrégularité président trop souvent à la conduite de la vie; le préjugé ou la fantaisie l'emportent sur la raison, l'indiscipline devient une habitude. Cela est absolument opposé au développement normal de la fermeté dans la décision, de la rectitude dans les vues, de la domination de soi-même, du sentiment de la responsabilité personnelle, qui font la principale valeur sociale d'un individu. Nous l'affirmons sans hésiter, — et cette affirmation se vérifiera dans la suite par toute une série de faits, — c'est ce laisser-aller, cette insuffisance de l'éducation qui retient en quelque sorte la classe dirigeante portugaise dans une situation troublée, difficile, et l'empêche de donner sa mesure en dépit de sa vive intelligence et de sa bonne volonté évidente. Sans doute, les personnalités capables se sont multipliées depuis un quart de siècle, et leur activité a déjà porté ses fruits. Mais elles sont trop peu nombreuses et, en outre, il arrive presque toujours que leur supériorité, née du simple hasard et non pas d'une formation régulière, ne se transmet pas à leurs descendants, parce qu'elles n'ont ni l'idée ni la méthode d'une forte éducation. Ces personnalités forment une élite brillante, mais qui reste trop restreinte, pour

encadrer, diriger et entraîner la masse flottante du peuple.

Cette éducation incomplète et irrationnelle entretient ou crée chez les gens de la classe supérieure des préjugés, des habitudes, des manières d'agir qui ne répondent pas aux tendances et aux besoins de la société moderne. Celle-ci est basée sur trois principes absolument différents de ceux qui régissaient le monde autrefois. D'abord, *c'est la capacité, qui fait le rang,* à l'exclusion presque totale des faits accidentels ou artificiels, comme la naissance, la fortune ou le titre. Il faut donc être avant tout capable, non seulement par le savoir, mais surtout par la force du caractère et la puissance de l'initiative. En second lieu, *c'est le travail qui mène le monde,* et non pas la politique. Il faut donc avant tout aussi s'attacher à diriger le travail, d'où sortent à la fois l'influence sociale effective et les fortunes les plus solides. Enfin, les vues et les activités ne peuvent plus se borner au cercle étroit d'une frontière. *La vie est devenue essentiellement internationale dans toutes ses manifestations.* Il faut donc être toujours prêt à sortir de son milieu, de sa spécialité, de son pays, et pour cela, on doit voyager, savoir les langues, connaître et comprendre l'étranger. Aujourd'hui, un peuple qui prétendrait se replier sur soi-même ne le pourrait plus. Il serait entraîné de force dans le tourbillon rapide des relations communes inévitables. Qu'on le veuille ou non, que l'on regrette le calme du bon vieux temps ou que l'on admire l'activité fiévreuse des jours présents, peu importe, il faut marcher, ou bien tomber dans le marasme et la pauvreté, en attendant l'infiltration et la domination des activités étrangères, c'est-à-dire la conquête, l'assimilation, la disparition de la race.

Or, l'éducation portugaise actuelle ne répond pas à cette situation nouvelle du monde. Ainsi, beaucoup de gens reçoivent encore et conservent des préjugés qui les paralysent dans une grande mesure, en les amenant à mépriser le travail et les professions lucratives. On considère comme plus digne, plus anoblissante en quelque sorte, une situation qui se rapproche le plus possible des apparences de l'oisiveté. C'est ce qui fait

préférer les carrières libérales ou administratives, avec lesquelles on en prend facilement à son aise, tandis que l'industrie ou le commerce sont astreignants et nécessitent des soins, des démarches, des occupations, des relations qui ne sont pas toujours agréables. Autrefois, cette affectation d'oisiveté était poussée jusqu'au ridicule. Un chroniqueur qui vivait et écrivait à Lisbonne vers le milieu du XVIe siècle disait : « Ici, nous sommes tous nobles, et nous ne portons rien en nos mains par les rues... Le travail est fait par les artisans ou les esclaves. » Ainsi, tout homme obligé au travail se trouvait relégué dans une situation subordonnée ou même servile. Cette vanité puérile et funeste a fait le malheur du Portugal, et lui nuit encore, car, bien que les idées aient déjà évolué sensiblement depuis vingt ou trente ans, trop de personnes encore mettent leur orgueil à éviter, au moins en public, tout ce qui ressemble à une occupation mercantile, à un métier usuel. C'est probablement une tradition du même genre qui conduit les Portugais aisés à prolonger leurs soirées outre mesure, et à se lever fort tard, tandis que les gens du peuple, au contraire, sont très matineux. Cette manière de faire présente de graves inconvénients. Sans parler de son caractère peu conforme aux indications de la nature et à la saine hygiène, elle amène ce résultat, que le chef d'établissement arrive à son bureau longtemps après que le travail a commencé dans les ateliers ou les comptoirs. Pendant ce temps, sa direction et son contrôle ont fait défaut ; en outre, comme les affaires sont suspendues le soir à peu près à la même heure que dans les autres pays, il en résulte un déficit sensible dans l'action du patron, et aussi du reste dans celle du fonctionnaire, de l'homme de loi, etc... Enfin, et pour toutes les causes que nous venons d'énumérer, le Portugais est trop souvent attiré par les vaines agitations de la politique, où il trouve un semblant d'activité, une occasion de briller par la parole ou par l'intrigue, moyens faciles de se dépenser en théories creuses ou en combinaisons habiles, mais sans profit réel, pour le pays. Une éducation normale détournerait sans aucun doute un grand nombre de jeunes

hommes des professions libérales surchargées, car, en général, elles ne procurent qu'une apparence d'occupation et peu de profit, ce qui oblige bien des gens à cumuler les métiers les plus hétérogènes. Elle les éloignerait également de la politique, dont ils apprécieraient peu les grands mots et les petites besognes. Elle les pousserait, au contraire, vers les entreprises personnelles actives et productives, elle les ferait marcher avec leur siècle, pour leur propre avantage et au profit de la nation entière. Elle distrairait leur attention des affaires purement intérieures et pour ainsi dire parasites, et la dirigerait vers les affaires internationales, selon la pente de l'esprit contemporain.

Parmi la classe ouvrière des campagnes et des villes, la situation est la même à beaucoup d'égards. Dans les campagnes écartées, l'enfance reçoit une éducation familiale qui n'est pas à dédaigner, mais elle vit de traditions autoritaires et très peu progressives. Dans la plus grande partie du pays, l'enfance est trop négligée, trop abandonnée à la rue, surtout dans les villes, où la mendicité enfantine est une sorte de fléau attristant. Il va sans dire que cette négligence n'est pas pour dresser les caractères et former les âmes. Si le Portugal était un pays de grandes villes, le mal deviendrait promptement terrible. Ce qui maintient encore dans la masse de la population des mœurs douces, une honnêteté remarquable, un esprit paisible et laborieux, c'est la prépondérance considérable de la vie rurale et du travail agricole. La vie urbaine et la grande industrie prédominante feraient promptement d'un peuple aussi désorganisé une masse turbulente, envieuse, démoralisée, toujours prête à la révolte.

C'est même là un risque dont ceux qui dirigent la nation, soit par situation sociale, soit par fonction officielle, doivent tenir le plus grand compte, car une évolution industrielle trop précipitée, sans un mouvement éducatif parallèle, amènerait certainement les plus graves complications. Nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur cette idée importante.

Pour le moment, la désorganisation des familles ouvrières a

déjà des conséquences qui ne sont pas sans gravité. Elles fournissent une main-d'œuvre assez laborieuse, peu exigeante, remarquablement intelligente en moyenne, mais ignorante, peu progressive, peu développée, et cependant volontiers raisonneuse et facilement portée à l'indiscipline. Mieux formée, mieux guidée, elle pourrait être excellente. Cet état général de l'éducation a aussi de graves conséquences intellectuelles et morales. Éloignés de l'esprit de travail et d'entreprise, les Portugais de la classe supérieure ont vu faiblir chez eux le sentiment du pratique et de l'utile. Portés vers les carrières purement intellectuelles, ou même vers la complète oisiveté, ils n'ont guère senti le besoin de l'observation rigoureuse, exacte, patiente et terre à terre. Ils avaient une tendance naturelle et une préférence innée pour les exposés théoriques facilement appris dans les livres, et propres à fournir des sujets de discussion subtile ou de dissertations ingénieuses et éloquentes. Aussi leur régime d'instruction secondaire et supérieure est-il fort en retard, en dépit des efforts tentés récemment pour l'élever au niveau des résultats obtenus par les méthodes nouvelles. Quant à la moralité, elle semble plutôt en voie de diminuer. Autrefois, l'esprit religieux et l'enseignement moral de l'Église obviaient jusqu'à un certain point à la faiblesse de l'éducation, pour la conservation des mœurs. Mais, depuis longtemps, la croyance s'est réduite de beaucoup chez les familles aisées. La richesse facilement acquise, l'oisiveté, l'esclavage, ont développé chez les hommes une précocité et une légèreté de mœurs qui ont contribué aussi à la désorganisation sociale. Actuellement, ces habitudes corruptrices ne sont plus aussi générales, mais elles agissent encore avec une intensité trop grande. Les femmes sont, du reste, bien supérieures aux hommes à ce point de vue, c'est l'avis unanime de toutes les personnes d'expérience que nous avons consultées. Aussi jouissent-elles d'un respect profond et d'une remarquable considération. Elles ne sont en général — toute règle comporte des exceptions, cela va de soi, — ni des esprits pourvus d'une culture très forte, ni des éducatrices méthodiques et énergiques, mais elles ont des qualités d'in-

telligence, de cœur et de conduite qui leur donnent beaucoup de charme et de valeur morale. Elles pourront agir puissamment, si elles prennent la peine de s'éclairer, pour le relèvement social de leur nation. Quant aux femmes du peuple, elles sont la plupart du temps ménagères laborieuses et tendres mères, mais fort arriérées; leur moralité moyenne est assez bonne, surtout à la campagne. Ici encore l'étoffe est excellente, il ne s'agit que d'en faire le meilleur usage. Pour cela, le premier résultat à chercher, c'est, nous le répétons, la constitution de cadres sociaux propres à réorganiser peu à peu cette masse flottante et mouvante comme les dunes de son littoral. Comment devrait-on s'y prendre pour le réaliser? C'est ce que nous essaierons de dire en concluant. Pour le moment, nous devons exposer en détail les phénomènes produits par ce régime social dans les diverses manifestations de la vie nationale. Nos premières observations porteront sur l'organisation du travail, et tout d'abord sur sa branche la plus importante en Portugal, la culture.



DEUXIÈME PARTIE

L'AGRICULTURE ET LA VIE RURALE

I

CONDITIONS GÉNÉRALES DE LA CULTURE EN PORTUGAL

L'agriculture, industrie nationale par excellence. — La population agricole. — Les terrains et les climats. — Répartition de la propriété. — Les types d'exploitations. — Éléments actuels de la production. — Petite culture, petits moyens, petits profits. — Ce que le Portugal vend au dehors, et ce qu'il pourrait vendre.

1. — LA POPULATION AGRICOLE.

C'est l'agriculture qui fait vivre actuellement l'immense majorité de la population portugaise. On peut dire que les quatre cinquièmes de la nation, ou à peu près, doivent leurs moyens d'existence au travail agricole. Celui-ci a donc en Portugal une importance relative bien supérieure à celle de toutes les autres industries réunies. En effet, non seulement il assure la subsistance d'un grand nombre de familles, mais encore il fournit au commerce extérieur ses principaux éléments : vin, liège, fruits, bois et huile. Une première conséquence résulte de ce fait : si la culture n'est pas organisée d'une façon suffisante, le pays se trouvera nécessairement dans une position difficile et gênée par l'effet de l'insuffisance et de la pauvreté de la branche princi-

pale de sa production. En même temps, un autre fait capital s'impose immédiatement à l'esprit : puisque la prospérité d'un pays dépend tout naturellement de sa production, l'agriculture doit être en Portugal l'objet des efforts les plus énergiques et des soins les plus attentifs, afin de porter au maximum ses facultés productives, ses rendements et ses bénéfices. Autrefois, rien n'était fait en ce sens. La grande propriété absorbait presque complètement le sol, dont les parties les plus fertiles étaient seules cultivées par les moyens les plus primitifs. Le surplus restait livré au bétail, principalement au mouton. Les propriétaires faisaient rarement valoir eux-mêmes; ils avaient des métayers et des fermiers emphytéotes payant leurs loyers en nature; les patrons n'avaient ainsi d'autre souci que la vente des denrées et du produit des troupeaux. Les uns étaient de joyeux vivants, grands chasseurs, aimant le vin, la bonne chère et le reste. Les autres, gens d'Église, ne s'intéressaient pas davantage à l'exploitation rurale. Aussi la culture était-elle arriérée et misérable. Aujourd'hui, la situation est changée à certains égards. Le propriétaire est le plus souvent un citadin à peu près inconnu de ses fermiers. Celui qui, par exception, réside à la campagne, mène une vie plus respectable et plus occupée que celle de ses ancêtres. La révolution agraire du XIXe siècle a multiplié dans une assez grande mesure le type du paysan-propriétaire. La population rurale s'est considérablement accrue; elle a défriché une partie des terres incultes; sa condition est certainement plus douce, meilleure que celle des campagnards qui vivaient au début du siècle passé. Néanmoins, l'état actuel de la classe agricole n'est ni normal ni prospère. Dans un métier normalement organisé, les ouvriers qui le pratiquent sont encadrés par une élite de gens capables, ayant assez de connaissances, de capitaux, de liberté d'action, pour diriger le travail dans un sens progresssif. Sinon, les méthodes restent élémentaires, aussi bien que le matériel. La direction et les moyens manquent à la fois pour améliorer le sol, perfectionner et varier les cultures, enfin pour créer les débouchés sans lesquels la production devient inutile. Or, cette élite directrice

manque précisément dans la plupart des provinces portugaises. La petite exploitation est, presque partout, maîtresse absolue de la terre. Ainsi le sol est généralement cultivé par de petites gens avec de faibles moyens et de pauvres méthodes. Si, dans ces conditions, l'agriculture était avancée et riche, ce serait une merveille. Mais le surnaturel n'est plus de notre temps, et nous verrons bientôt par des exemples précis que, si les choses vont sensiblement mieux en Portugal qu'il y a cent ans, la situation est bien loin, cependant, d'atteindre la perfection.

Cela ne veut pas dire que la petite exploitation doit être condamnée en bloc et sans appel. Lorsqu'elle se trouve placée dans des conditions favorables, elle peut donner de bons résultats et former une classe de paysans solides et prospères. Mais, pour cela, il est nécessaire d'abord que les fermes ne soient pas réduites à des proportions par trop minimes. C'est la pulvérisation du sol en tenures microscopiques qui fait la misère de l'Irlande et la pauvreté du Portugal. Ensuite, il est indispensable que le cultivateur reçoive au moins les éléments d'instruction scolaire et technique, à défaut de l'exemple et de la direction du grand propriétaire. En Portugal, l'instruction primaire est très insuffisante, et l'enseignement agricole élémentaire est à peu près nul. Dans ce pays, où la grande culture est rare, on a fait passablement pour instruire la jeunesse riche, qui, du reste, en profite peu ; mais le petit cultivateur, qui occupe la plus grande partie du sol, a été laissé à lui-même. L'institut agronomique de Lisbonne avec ses laboratoires et ses chaires théoriques, et l'Ecole d'agriculture de Coïmbra avec son splendide domaine, ses collections et son matériel, ne lui apprennent rien. Il lui fallait des fermes-écoles avec un enseignement bien simple, bien pratique, aussi court que possible, et placées dans les diverses régions. Les jeunes gens formés dans ces établissements deviendraient pour leur entourage de véritables moniteurs, qui répandraient au moins quelques notions utiles. Certaines personnes ont parfaitement compris la nécessité urgente d'éclairer les petites gens. C'est ainsi que M. le comte Sucena a conçu la généreuse pensée d'envoyer à ses frais quelques professeurs faire

des conférences dans les villages de la Beira. Mais cela ne suffit point pour instruire sérieusement des paysans qui connaissent seulement la routine la plus élémentaire de leur métier. Rien ne saurait remplacer en cette matière un enseignement régulier, mis vraiment à la portée de l'intelligence et de la bourse de la classe rurale à laquelle il est destiné.

C'est donc le paysan ignorant et pauvre qui, en règle générale, cultive la terre portugaise. Il faut savoir maintenant ce que vaut cette terre au point de vue agricole.

II. — LES TERRAINS ET LES CLIMATS.

Trois grandes formations géologiques prédominent dans cette bande de territoire de 500 kilomètres de longueur sur 200 de largeur. La plupart des massifs montagneux sont constitués par des roches éruptives : granits et porphyres, qui ont soulevé ou refoulé des schistes disposés en bancs épais. Les plateaux du centre sont recouverts de dépôts arénacés, également très épais, où sont intercalées çà et là des couches d'argile. Enfin l'extrême sud appartient à la formation jurassique, avec de rares filons granitiques. Les terrains constitués par ces diverses formations sont bien différents. Le granit donne des terres légères et maigres, que la roche dure perce souvent; des schistes sortent des argiles calcaires, assez maniables, d'une bonne fertilité quand on leur fournit des engrais. Les sables du centre sont maigres et arides, les argiles dures et sèches; ici encore, il faut entretenir largement la fertilité par l'amendement et l'engrais, sinon la terre ne produit presque rien et doit rester en jachère durant de longues périodes. En Algarve, le calcaire jurassique a formé une couche arable de fertilité moyenne, assez facile à travailler et à entretenir. Partout, les eaux ont déposé dans les fonds des couches alluvionnaires plus ou moins profondes, d'une productivité supérieure. Ce sont les terres à maïs du nord, les vergers et les prairies du centre, les jardins du midi. Dans l'ensemble, le sol lusitanien n'offre pas ces

grandes étendues de terrains revêtus d'un humus épais, comme les plaines de la Russie méridionale, ou celles de la Chine. Si les bonnes terres y sont assez fréquentes, les médiocres et les mauvaises ne manquent point, et partout, pour obtenir de forts rendements, un travail intense et des engrais abondants sont nécessaires. Nous verrons par la suite que, si le travail ne fait pas défaut, il est du moins fort mal outillé; en outre, les amendements et les engrais sont plutôt rares, ce qui contribue à donner à l'agriculture portugaise un caractère primitif et pauvre.

Le relief si accentué de la terre lusitanienne, avec ses crêtes dénudées et ses pentes abruptes, opposent souvent à la culture de grandes difficultés, qui parfois deviennent insurmontables. Le sol des parties hautes a été emporté ou aminci. Les labours sont difficiles ou impossibles dans bien des cas, ainsi que l'irrigation. Parfois, pour tirer bon parti d'un terroir, il faut déployer de l'ingéniosité, fournir beaucoup de travail et faire de grands sacrifices d'argent. Tout cela décourage ou ruine le petit cultivateur, ou tout au moins le maintient dans une condition voisine de la misère. C'est ce qui explique la lenteur des conquêtes de la culture sur les terres vagues, ainsi que la persistance des jachères. Le défrichement et la culture intensive sont choses extrêmement difficiles à réaliser dans un tel pays pour de petites gens. Il faudrait que le terrain leur fût livré tout préparé par le propriétaire, ce qui est malheureusement trop rare. Au contraire, le possesseur du sol compte généralement sur le petit colon pour empiéter peu à peu sur la lande ou le maquis par un labeur d'autant plus dur et plus ingrat, qu'il est conduit par les méthodes les plus sommaires et exécuté avec des instruments grossiers faiblement attelés.

On estime la surface du Portugal à près de 8.900.000 hectares dont plus de 3.800.000 sont encore incultes[1]. Ainsi, plus du tiers du pays se trouve à l'état de roches ou de sables dénudés, de landes couvertes de genêts ou de bruyères, de pâtis

1. Cf. Anselmo de Andrade, *O Portugal Economico*, Lisbonne, 1902, 1 vol. Cet auteur estime à 44 % la superficie qui échappe à la culture proprement dite.

que l'été transforme en déserts arides, de croupes revêtues de broussailles. La culture proprement dite n'occupe guère que 2.700.000 hectares, un peu plus du quart de la superficie totale. Les bois couvrent à eux seuls 2.400.000 hectares, dont une grande partie constitue, il est vrai, de véritables cultures, destinées à produire du liège, des châtaignes, des glands pour l'engraissement des porcs, du bois et du charbon. Des faits récents ont démontré que, parmi les terres incultes, beaucoup pourraient être mises en valeur au moyen de travaux appropriés. Mais comme les difficultés sont grandes, le paysan n'est pas en état de les surmonter par ses seules forces.

On trouve nécessairement dans un pays aussi accidenté un grand nombre de climats locaux assez différents, déterminés par l'altitude, l'exposition, la situation. Cela permet de varier les cultures presque à l'infini. L'extrême nord et les hautes montagnes connaissent l'hiver avec ses neiges et ses glaces, mais presque partout cet hiver est court et d'une rigueur très modérée. Ailleurs, la neige est inconnue, la gelée rare ; l'hiver n'est guère qu'une saison pluvieuse où le thermomètre varie entre 0 et 10 degrés, plus ou moins, avec de fréquents beaux jours qui le font monter à 18 ou 20. A cette époque, les vents d'ouest sont prédominants. Ils apportent d'épaisses vapeurs formées sur l'Atlantique, et le pays, avec ses chaînes parallèles, constitue comme un immense condenseur sur lequel les averses se succèdent avec d'autant plus de fréquence et d'intensité, que la région est plus élevée. Dans les montagnes, certains versants reçoivent en un seul hiver plus de 1 m. 50 d'eau, tandis que les plaines littorales ne recueillent que 30 à 40 centimètres. En été, les pluies sont rares, surtout dans le bas pays, la chaleur, sans être excessive en général, devient assez forte ; elle se fait sentir principalement dans le bassin sablonneux du centre, où la chaleur dépasse couramment 40 degrés en juillet-août. Il en résulte une évaporation active, et le pays, si verdoyant en hiver, prend alors un aspect aride et poussiéreux, atténué cependant par la verdure des arbres à fruits ou forestiers, nombreux presque partout. Ces conditions climatériques présentent de graves incon-

vénients pour la culture, mais aussi le pays est admirablement disposé pour corriger la nature au moyen d'un régime artificiel d'irrigation. Les montagnes disposées en demi-cercle forment un réservoir d'eaux pluviales. On devrait les aménager pour retenir ces eaux et les distribuer pendant l'été. Le Portugal pourrait devenir par là, dans presque toutes ses parties, un éternel bouquet de verdure, un jardin splendide et productif. Les paysans utilisent déjà les ruisseaux et les sources, ou même l'eau des puits pour l'arrosage de leurs champs. Mais leurs travaux d'irrigation sont étroitement limités par la faiblesse de leurs moyens, si bien que les installations restent primitives et le résultat médiocre. Nulle part on ne voit jusqu'à présent ces travaux d'art qui, au moyen de barrages, de digues, de canaux et de rigoles bien étudiés et exécutés avec soin, distribuent dans une contrée entière les eaux d'un réservoir ou d'une rivière. Tout reste à faire à cet égard, et rien ne se fait, non pas parce que le paysan est paresseux ou négligent — il se montre au contraire intelligent et laborieux — mais parce que de telles entreprises sont bien au-dessus de ses aptitudes et de ses moyens. Seule, une classe de patrons expérimentés et riches serait en état de procéder à de pareils travaux. Cette élite directrice ne devrait pas manquer en Portugal, étant donné le régime de la propriété, régime que nous allons exposer brièvement.

III. — RÉPARTITION DE LA PROPRIÉTÉ.

La propriété est une institution sociale dont les répercussions sont nombreuses et d'importance capitale. Les réformateurs malencontreux qui y touchent d'une main hasardeuse mettent en jeu des forces qu'ils ne connaissent ni ne comprennent, et font surgir des phénomènes dont la prévision leur échappe et dont ensuite les effets les épouvantent eux-mêmes. En ce qui concerne spécialement la propriété foncière, on ne devrait jamais oublier les principes que voici :

1° La propriété influe puissamment sur l'exploitation, c'est-à-dire sur le travail; or, celui-ci agit d'une façon non moins active sur l'ensemble de la vie sociale;

2° La forme de la propriété détermine dans une grande mesure l'organisation familiale, qui elle-même pèse énergiquement sur l'éducation, agent essentiel de l'évolution des sociétés;

3° Le mode de transmission de la propriété la rend stable ou instable, la conserve ou la divise; ce qui crée des conditions à la fois sociales et agricoles bien différentes;

4° Enfin, le mode d'exploitation, direct ou par location, en grande entreprise ou en petite tenure paysanne, exerce sur l'ensemble de la situation agricole une influence prépondérante.

Avant de toucher le moins du monde à la propriété, il faut envisager tous ces points de vue et se demander quel effet les nouvelles mesures pourront produire dans chaque catégorie de circonstances. Ainsi, l'absorption du sol portugais par une classe de propriétaires dont l'attention était détournée de la terre, a produit sous l'ancien régime le déclin de la culture, l'extension des friches, des pâtis et des landes. La propriété collective de l'extrême nord y a conservé plus longtemps qu'ailleurs les anciennes coutumes, tandis que le partage égal prescrit par le code civil a hâté dans les autres provinces la transformation des anciennes mœurs en même temps que le morcellement du sol[1]. Enfin, les circonstances historiques, qui ont éloigné la classe riche du travail agricole, ont produit l'exploitation indirecte par le fermage, et comme on ne trouvait pour fermiers, en règle générale, que de petites gens, c'est le petit fermage qui occupe presque partout la place. La grande liquidation foncière du XIXe siècle a ajouté au petit fermage un certain nombre de petites propriétés qui ont aussi leurs effets particuliers; elles tendent à élever le niveau de leurs possesseurs, mais ce mouvement progressif est contrarié soit par le partage égal, soit par

1. Andrade, dans son ouvrage déjà cité, constate les progrès rapides du morcellement et réclame une réforme législative pour les arrêter. Cette mesure ne suffirait pas.

a médiocrité de l'exploitation. On voit par ces brèves indications à quel point le problème agraire est compliqué. Il l'est même plus encore qu'on ne le croit généralement, car trop souvent on n'envisage que ses côtés économiques, sans bien voir sa portée sociale.

On rencontre actuellement en Portugal les types de propriété les plus divers. La communauté y est représentée par des biens de grande étendue appartenant soit à l'État soit aux *concelhos*, soit même à de simples paroisses. La grande propriété, variant entre 200 et 50.000 hectares, joue toujours le rôle principal. Autrefois, elle était exclusivement noble ou ecclésiastique. Aujourd'hui, si les anciennes familles ont conservé de beaux domaines, des acquéreurs nouveaux en ont constitué aussi de très vastes. Le plus étendu probablement appartient à une société par actions, qui est en train de transformer une partie de la vallée du bas Tage. Les grands propriétaires fonciers se subdivisent en deux classes très inégales. Ceux qui ne résident point sur leurs terres et ne s'en occupent pas ou très peu ; c'est l'immense majorité. Ceux qui résident et dirigent la culture ; on en rencontre un certain nombre dans les provinces du centre, où ils font des choses fort remarquables, ailleurs ils sont extrêmement rares. La grande propriété n'est donc la plupart du temps qu'un capital exploité d'une manière indirecte, sans aucune action personnelle du propriétaire, qui est alors un capitaliste quelconque, non pas un patron du travail. Il ne connaît pas la culture, ne s'y intéresse pas professionnellement, ne cherche pas à augmenter son revenu par une exploitation meilleure. Cela ne veut pas dire qu'il dédaigne de grossir ses revenus fonciers, mais il ne voit qu'un moyen d'y arriver, c'est de se ménager des faveurs ou des privilèges par le fait de l'influence politique. Mais une situation établie sur le privilège et la faveur ne peut durer. Elle suscite bientôt des injustices, des plaintes, des réclamations, et finalement un malaise qui peut amener les troubles les plus graves. Quant à l'émiettement infini de la grande propriété en petites exploitations paysannes, nous avons déjà montré qu'elle a des répercussions plus fâcheuses encore,

en maintenant la culture dans un état de retard, de médiocrité, de pauvreté dont souffre le pays tout entier, puisque l'industrie agricole y occupe la place prépondérante. Tout cela ressortira d'ailleurs avec une évidence saisissante des observations monographiques reproduites plus loin.

La moyenne propriété, de 30 à 200 hectares, est aujourd'hui dans les mains de la petite bourgeoisie commerciale, qui a acheté depuis soixante ans un nombre toujours croissant de propriétés de ce type, débris des anciens latifundia héréditaires ou des biens d'Église. Actuellement le partage égal va multipliant d'années en années ces domaines déjà d'une certaine valeur, que le simple paysan ne peut atteindre. Ils sont traités comme les grandes propriétés, c'est-à-dire que leurs possesseurs, absorbés par le comptoir, la fabrique, la carrière libérale ou administrative, n'ont aucune ou presque aucune expérience agricole et ne se soucient nullement de conduire, de patronner le travail des champs. Eux aussi subdivisent leurs propriétés en petites fermes, ou même en parcelles de quelques ares, louées à des petits fermiers ou propriétaires-paysans du voisinage. La condition de la moyenne propriété est donc fort analogue à celle des grands domaines. Les conséquences sont aussi les mêmes.

La petite propriété commence à jouer en Portugal un rôle notable. Bien qu'elle ne couvre pas encore une aire totale bien considérable, elle a constitué déjà cependant une classe assez nombreuse de familles paysannes fortement attachées au sol, laborieuses, économes, d'une extrême sobriété, faisant souvent preuve d'intelligence, mais réduites aux connaissances les plus rudimentaires et aux moyens les plus étroits. En réalité, c'est la très petite propriété qui se rencontre le plus souvent, celle qui, ne suffisant pas à nourrir une famille, l'oblige à compléter ses moyens d'existence par le fermage ou le travail salarié. Il n'est pas difficile de comprendre qu'une industrie entièrement livrée à une classe aussi dépourvue ne saurait ni progresser ni même prospérer. On croit trop souvent que la culture est un métier d'une simplicité rudimentaire, que le premier venu peut pratiquer même presque sans apprentissage. Il en est ainsi peut-

être pour la culture routinière et pauvre. Mais si l'on veut profiter des progrès de la science et de la technique pour obtenir de la terre tout ce qu'elle peut donner, on ne tarde pas à voir que la profession d'agriculteur demande, en réalité, une préparation et des moyens d'action qui dépassent le savoir et l'avoir du simple paysan.

La formation de la petite propriété a été favorisée par la pratique ancienne et répandue de l'emphytéose, employée pour retenir les colons et en attirer de nouveaux. Le propriétaire recevait un loyer annuel, et en outre, en cas de mutation, une redevance appelée *laudemio*, qui a été supprimée par la loi pour les contrats nouveaux. Un certain nombre de ces fermiers ont racheté leur rente et sont devenus pleins propriétaires. Ce procédé d'amodiation tend du reste à se restreindre.

En résumé, la terre lusitanienne appartient principalement à la grande et à la moyenne propriété, mais c'est surtout la petite culture qui la fait valoir. Quels sont les résultats de cet état de choses au point de vue de la production?

IV. — LES EFFETS DE LA PETITE CULTURE.

Cette prédominance de la petite, et même de la très petite exploitation donne à la production agricole un caractère particulier. Tous ces minces cultivateurs : fermiers minuscules ou propriétaires indigents, ont avant tout la préoccupation d'assurer leur subsistance, puis d'acquitter leur fermage. Comme celui-ci se paie très souvent en nature, et surtout en denrées les plus usuelles, ils consacrent tous leurs efforts à la production vivrière. Le maïs, le seigle, les légumes, l'huile d'olives, le vin et les fruits, auxquels s'ajoutent dans certaines régions la châtaigne et le mil, sont les bases de la production, et la plus forte partie en est consommée sur place par les récoltants eux-mêmes. Nous verrons comment certaines provinces ont été amenées à développer des cultures commerciales et même exportatrices. Mais en fait, on peut dire que l'agriculture lusitanienne, indus-

trie principale du pays, cherche avant tout à s'alimenter directement et à suffire aux besoins de son étroit marché intérieur, sans parvenir à travailler largement pour l'exportation. Elle vit comme repliée sur elle-même, avec des débouchés extérieurs très spécialisés et très restreints. Ce fait considérable a des répercussions nombreuses et graves. Une culture qui vend peu reste fatalement pauvre. Une industrie pauvre ne peut guère progresser. Des familles rurales sans ressources en numéraire n'achètent presque rien au commerce, et par suite les industries manufacturières ne se développent guère. Un peuple dont la classe la plus nombreuse est indigente ne saurait payer des impôts très élevés sans en souffrir, et si le Trésor n'a pas d'argent, il ne lui est pas possible de procéder aux grands travaux publics qui lui incombent. Il en est de même pour le district et la commune. Enfin, un pays principalement agricole, mais qui vend peu au dehors, manque de numéraire ou de crédit pour payer ses achats à l'étranger, et subit par là un agio plus ou moins onéreux. Nous n'insistons pas ici sur cet enchaînement forcé de conséquences dommageables; leurs effets apparaîtront bientôt de façon claire et indubitable.

Un des traits les plus frappants de la culture portugaise, c'est l'insuffisance de son cheptel. La sécheresse de l'été, et le défaut d'irrigations abondantes amènent chaque année la disette des fourrages, au point que, même dans le nord, bien des paysans vendent leurs bœufs de travail à la fin du printemps pour n'avoir point à les nourrir pendant la saison sèche. En conséquence, la viande, le lait et le beurre sont rares, ainsi que les engrais. Le mouton et la chèvre, dont l'élevage est assez développé, donnent une certaine quantité de viande, de fromage et de fumier, mais cela ne saurait remplacer le déficit en gros bétail. La conséquence est encore au détriment de la culture qui, faute d'attelages, et aussi de matériel, ainsi que de fumures, voit ses rendements tomber fréquemment à un taux des plus médiocres. Cela n'est pas fait non plus pour enrichir le cultivateur, et avec lui le pays.

Si les rendements sont généralement faibles, ils pèchent sou-

vent aussi par la qualité, parce que le paysan n'est pas préparé, outillé et approvisionné de façon à obtenir le meilleur résultat. Ainsi, un pays pauvre en fourrages ne saurait être en situation de fournir en quantité, à la boucherie, des animaux gras; si ses méthodes de préparation des produits sont primitives, et son outillage médiocre, les produits seront à l'avenant. La conséquence immédiate est que des denrées mal préparées se vendent à bas prix, ce qui diminue encore les profits de la culture. Nous aurons à faire à ce sujet des constatations, qui contribueront à nous expliquer les difficultés de la situation présente.

En résumé, la plupart des cultivateurs portugais s'attachent avant tout à vivre de leurs fonds, en sorte qu'ils n'ont pas besoin de beaucoup d'argent comptant. Mais ils livrent peu au commerce, et seulement des denrées communes, de faible valeur, et même parfois mal préparées. Quelques-uns produisent davantage et vendent la plus grande partie de leur récolte, mais ils sont soumis à un régime artificiel qui fait de leur métier une spéculation aléatoire; cela ressortira de nos études sur l'Alemtejo. Du reste, les agriculteurs du centre sont, eux aussi, tenus par les circonstances dans un cercle assez étroit et ne peuvent varier beaucoup leurs produits. On les a poussés à faire avant tout du blé pour arrêter l'importation de cette céréale, mais celle-ci reste dans le pays, où elle ne suffit même pas à la consommation et ne fournit aucun appoint au commerce extérieur. Le Portugal se consacre donc presque entièrement à la production des denrées de première nécessité, de petite valeur, alors que son climat lui permettrait de donner des produits rares et chers, propres aux échanges internationaux, et capables par conséquent de faire affluer dans le pays l'argent étranger. Telle est, selon nous, la grande erreur de l'agriculture lusitanienne, erreur causée du reste par les défauts de l'organisation sociale. On s'attache à faire du pain de maïs ou de seigle et du fromage de brebis pour nourrir la population, mais on néglige de véritables trésors que le travail, avec le soleil, pourrait faire surgir de la terre si elle était suffisamment arrosée. En effet, avec des fourrages, on aurait de la viande et du beurre; avec une orga-

nisation convenable, on pourrait porter sur les grands marchés du nord de l'Europe, et cela en quantités considérables, des primeurs, des fleurs, des plantes d'ornement, des fruits frais, des conserves de légumes, du tabac, du miel, des huiles fines, du houblon, de la soie. Avec de tels produits, on ferait de l'argent. L'agio s'atténuerait. Des industries accessoires apparaîtraient, comme est apparue celle du bouchon après le liège. La richesse nationale serait accrue dans une proportion considérable, et si alors on avait besoin d'acheter des denrées de consommation courante, on les importerait à bas prix et le cultivateur garderait encore un joli bénéfice. En un mot, le Portugal devrait être le jardin de l'Europe. Mais n'oublions pas que, pour cela, il faudrait au préalable former le jardinier, car en effet la situation actuelle résulte avant tout de l'état social de la race. Ainsi, il devient évident que la réforme du type national par l'éducation est la chose qui s'impose avant tout, la cheville ouvrière de l'évolution nécessaire pour rendre au peuple lusitanien la solidité et la prospérité qui répondent logiquement à ses qualités propres et à celles de son pays.

Il nous reste maintenant à établir par des faits précis la raison d'être des observations générales qui précèdent. Pour cela, nous allons étudier les diverses régions du royaume, au moyen de types dont le mode d'existence est dépeint avec précision par la monographie. Ce sont autant de tableaux pris sur le vif, qui donnent à l'esprit une claire vision de la vie réelle, bien plus exacte et plus animée que les données douteuses et générales des statistiques.

II

LA PETITE CULTURE DANS LE NORD

La petite culture et l'élevage dans le Tras os Montes. — Fermiers, paysans et vignerons des vallées du nord. — Le maïs, l'huile et le vin. — Petits fermiers et petits propriétaires des Beïras. — Deux fléaux agricoles et leurs conséquences. — Effets généraux de la petite culture. — L'émigration temporaire à l'intérieur et à l'extérieur; ses causes et ses effets.

I. — LA PETITE CULTURE DANS LE TRAS OS MONTES.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler la situation particulière de la propriété sur les hauts plateaux du nord, spécialement dans la région du Barroso[1]. Nous n'avons donc à exposer ici que certains détails complémentaires, indispensables pour bien comprendre l'état de la culture dans cette contrée, la plus isolée de tout le royaume et l'une des moins peuplées, grâce aux chaînons escarpés qui la couvrent tout entière. Elle ne compte guère en effet que 210.000 âmes pour 12.200 kilomètres carrés, à peine 25 habitants par kilomètre.

Nous y retrouvons côte à côte la grande et la petite propriété, mais on se souvient qu'ici la première appartient aux collectivités paysannes qui l'exploitent principalement par le pâturage en communauté. Sur les pentes et les sommets gazonnés, qui fournissent aux animaux des pacages suffisants pour l'été, les montagnards de l'extrême nord élèvent une race bovine petite

1. V. plus haut, p. 35.

et osseuse, mais robuste et sobre. Elle est employée pour les travaux agricoles et les transports, mais ce n'est pas une bonne race de boucherie, et du reste la production est loin de répondre à la demande, en sorte que l'on importe une grande quantité de bétail espagnol pour les besoins des autres provinces. Il serait au surplus difficile de développer cet élevage, parce que les terrains susceptibles de donner les plantes fourragères nécessaires pour l'alimentation du bétail en hiver sont peu étendus et d'une fertilité médiocre. Les cultures vivrières les absorbent presque en entier. En outre, le nombre des bêtes à cornes est limité par la capacité inextensible des pâtures naturelles. Peut-être pourrait-on cependant améliorer sensiblement la situation, en pratiquant davantage la production du lait et la fabrication du beurre ou du fromage. Ces denrées n'arrivent pas sur les marchés en quantité suffisante, surtout la première. Mais, pour obtenir ce résultat, il faudrait d'abord mettre toutes les agglomérations à même de communiquer facilement avec le reste du pays. Or, il existe dans le Tras os Montes bien des villages reliés avec le dehors par une simple piste muletière. Le défaut de routes réduit les transports au strict minimum et enlève toute raison d'être à une production plus intense.

Les terres arables sont pour la plupart subdivisées entre un grand nombre de petits propriétaires. Ils y cultivent du seigle, des pommes de terre et quelques autres légumes, un peu de lin, des fruits; des prairies naturelles peu étendues procurent le foin strictement nécessaire pour l'hiver qui chasse les animaux des hauts pâturages. Cette culture, limitée en étendue et primitive dans ses procédés, suffit avec peine à l'alimentation des habitants, et ne fournit presque rien au commerce. Depuis quelques années, les plantations d'oliviers ont escaladé les plateaux, au lieu de rester confinées dans les vallées profondes. Elles ont ajouté un élément de plus à la production. Il nous paraît probable que, si les voies de communication étaient meilleures, il deviendrait possible de développer également la culture des arbres fruitiers septentrionaux : pommiers, poiriers, noyers, etc. La récolte trouverait facilement un débouché à l'étranger, si

on était à même de la transporter à bon compte jusqu'à la côte. La même observation s'applique en ce qui touche l'utilisation des forêts qui, bien que réduites par des défrichements ou des incendies regrettables, forment encore de beaux massifs. On y fabrique un peu de charbon, mais il est souvent impossible d'exporter le bois d'œuvre, faute de chemins.

La conséquence immédiate de ces faits est le maintien de la population dans un état d'extrême médiocrité. Les transactions sont minimes, l'argent est rare, l'instruction peu répandue. Chaque année, un certain nombre de jeunes gens doivent quitter leur village pour aller chercher du travail au loin. Ils se dirigent de préférence vers les grandes villes où nous les retrouverons dans les métiers les plus infimes, vivant de peu pour économiser autant que possible. Beaucoup désirent revenir ensuite dans leur famille, rivalisant ainsi avec leurs voisins de la Galice, qui du reste sont guidés par des motifs analogues. Ceux qui rentrent au pays avec un petit pécule l'emploient soit à augmenter un peu le bien paternel, soit à acquérir une parcelle de terre labourable, base nécessaire pour participer pleinement aux avantages procurés par les biens communaux. Ils se replacent ainsi dans le cadre social étroit et à peu près fixe du régime communautaire, et restent dans leur petite condition de paysans pauvres. Quant à ceux qui deviennent définitivement citadins, certains réussissent à atteindre la fortune par le commerce, grâce à un labeur acharné et à un esprit d'âpre économie qui leur fait négliger tout souci du confort et même de l'hygiène. Cela les fait considérer par leurs compatriotes comme des gens d'un type inférieur, frustes, avares, inélégants. Soit, mais ces rudes travailleurs n'en ont pas moins un rôle fort utile dans la vie nationale. Si le régime social dans lequel ils ont été élevés n'en fait pas des hommes de grande initiative, des esprits de très large envergure, il leur donne au moins, par l'éducation familiale, une certaine organisation qui vaut mieux que rien. Leur formation communautaire et quasi patriarcale ne représente certainement pas un idéal. Cependant, ses résultats sont plutôt meilleurs que ceux fournis en moyenne par le type désorganisé.

On peut même regretter que la formation des montagnards du Tras os Montes ne se soit pas maintenue dans toutes les parties élevées du pays. Elle aurait fourni un utile contrepoids à l'influence des populations désorganisées de la zone maritime, et recruté d'une façon plus large les cadres du commerce et de l'industrie. Mais les groupes organisés du nord sont aujourd'hui à la fois trop restreints et trop ébranlés pour exercer une action très sensible sur l'avenir du pays.

Dans les vallées profondes qui sillonnent les flancs des terrasses septentrionales, et qui donnent issue aux affluents du Douro, on trouve des populations rurales qui, pouvant vivre exclusivement de la culture, ont abandonné depuis longtemps le système de la communauté et vivent sous le régime de la famille désorganisée. Nous allons voir les effets de cette évolution en étudiant un *Paysan-propriétaire de Mirandella*, localité située dans la vallée du Tua, au pied des hautes chaînes du Tras os Montes.

II. — PAYSAN DE MIRANDELLA.

Le pays qui s'étend sur la rive droite du Douro entre le fleuve et les terrasses de l'extrême nord, est tout aussi accidenté que celles-ci. Il est cependant moins élevé et va même en s'abaissant graduellement vers le sud, en sorte que la température est moins rude, avec des extrêmes moins accentués. Toutefois le climat est très variable, selon l'exposition et l'altitude; certains versants reçoivent des pluies abondantes, pendant que d'autres sont relativement peu arrosés, parce que des crêtes interceptent et condensent les vapeurs venues de la mer. Les coteaux orientés au sud ont un aspect tout autre que celui des pentes qui regardent le nord. Enfin, le sol lui-même présente des différences fondamentales, depuis les alluvions profondes et riches jusqu'aux sables quartzeux, en passant par les argiles ferrugineuses compactes. Aussi serait-il difficile de rencontrer

une région à la fois plus pittoresque, plus riante et plus variée dans ses productions comme dans ses aspects. Ces observations s'appliquent également à la province du Minho qui s'étage vers l'ouest comme celle du Douro vers le midi.

Le régime de la propriété est aussi sensiblement le même dans les deux provinces. Les grands domaines n'y ont jamais été fréquents, par l'effet même du caractère si accidenté de ce pays, subdivisé en une foule de compartiments très distincts. En revanche, la moyenne propriété y occupe la première place. Autrefois, les domaines étaient constitués en biens de familles maintenus par le droit d'aînesse. Les cadets recevaient une dot, qui leur permettait soit d'entrer au couvent, soit d'aller chercher ailleurs un établissement. Le pays formait ainsi une véritable pépinière d'aventuriers, qui se portaient avec empressement vers toutes les entreprises présentant une chance d'avancement ou de profit. Mais, dressés avant tout aux exercices guerriers, ce sont principalement les expéditions militaires et conquérantes qu'ils recherchaient. Ces cadets de famille ont largement contribué à l'expansion coloniale du Portugal; mais, s'ils n'ont manqué ni de hardiesse ni de bravoure pour explorer et conquérir, la véritable aptitude colonisatrice leur a fait défaut, parce qu'ils étaient avant tout des soldats et des fonctionnaires, non pas des patrons capables d'organiser et de diriger le travail. Toute l'histoire coloniale du Portugal s'explique par ce fait qui, comprenons-le bien, est un phénomène d'éducation.

A côté des biens nobles, les terres d'Église tenaient une grande place, car, par des dons et des achats accumulés depuis des siècles, les couvents et les paroisses avaient absorbé un bon quart de la surface du territoire. Mais cette situation a été modifiée par trois événements considérables dont les effets se sont cumulés. Ce sont : la confiscation des biens des couvents, en 1834; la suppression des majorats et du droit d'aînesse par la loi du 30 juillet 1860; enfin l'obligation du partage égal instituée par le code civil en 1868. Les vastes propriétés des congrégations furent dépecées et vendues dans des conditions fort

médiocres et souvent à vil prix [1]. Comme les paysans d'alors étaient moins aisés encore que ceux d'aujourd'hui, ils ne purent profiter beaucoup de la mobilisation violente, révolutionnaire, qui se produisit ainsi dans la propriété. Beaucoup de terres passèrent entre les mains des bourgeois, soit de souche ancienne, soit nouvellement enrichis par le commerce, l'industrie ou l'émigration. Un certain nombre de paysans réussirent pourtant à acquérir çà et là des lopins de terre, et à constituer la petite propriété, qui depuis a fait péniblement quelques progrès. D'ailleurs, on peut dire qu'elle existait déjà depuis longtemps sous la forme imparfaite du *foro* ou bail perpétuel [2]. Beaucoup de ces *foros* subsistent encore, après avoir été transmis de génération en génération. D'autres ont été transformés par rachat en propriétés définitives; dans les deux cas, il en résulte une exploitation paysanne. Aujourd'hui, le propriétaire n'a plus grand intérêt à créer des *foros*. Il s'en tient donc au simple fermage, généralement réglé en nature. On ne vend d'ailleurs la propriété qu'à la dernière extrémité. La tradition encore vivace des liens anciens qui unissaient la noblesse à la terre, fait que le propriétaire foncier jouit toujours d'une considération flatteuse; on tient à la conserver ou à l'acquérir. Cependant, par l'effet du code civil, le partage égal tend à une division excessive du sol, qui commence à devenir sensible. Elle le serait déjà plus encore sans un certain développement de la classe moyenne par le fait d'un progrès réel de l'industrie et du commerce, et surtout par suite de l'enrichissement assez rapide d'un certain nombre d'émigrants qui, revenus au pays, consacrent leurs économies à acheter des biens au soleil. Nous constaterons plus d'une fois, dans la suite, les effets de ce mouvement.

Au nord du Douro, propriétaires d'ancienne ou de nouvelle origine agissent de même en ce qui touche l'exploitation de leurs terres. Bien peu la dirigent eux-mêmes et résident à la

1. V. plus haut, p. 57, ce que nous avons déjà dit à ce sujet.

2. L'historien Herculano estime à 220 millions de francs environ la valeur des biens saisis, et il affirme que l'État en a tiré 44 millions tout au plus. D'autres élèvent ce dernier chiffre jusqu'à 80 millions.

campagne. La culture est donc abandonnée, dans ces provinces, aux gens de petite instruction et de faibles moyens, qui par conséquent ne peuvent ni prendre de grandes fermes ni améliorer le sol, les procédés et les rendements. Les bourgeois urbains qui possèdent ou achètent des terres ne songent que rarement à envoyer leurs fils vivre à la campagne en agriculteurs, ce que d'ailleurs ceux-ci considéreraient comme un dur exil ; les jeunes gens préfèrent s'entasser dans les carrières libérales et dans la bureaucratie, où la concurrence fait que très peu parviennent à gagner leur vie. Pendant ce temps, la culture reste misérable dans une des plus belles régions agricoles de l'Europe. On voit pourtant çà et là quelques jeunes gens qui, même après les études universitaires, reviennent à la terre, poussés soit par les circonstances, soit par un goût personnel, soit par une juste appréciation des avantages et de la libre aisance de la vie rurale. Il est grandement à désirer, dans l'intérêt économique et social des provinces du nord, que cet exemple soit suivi.

Après ces observations générales, nous concentrerons notre attention sur la contrée où réside la famille étudiée.

Le Douro pénètre en Portugal à travers une région couverte de montagnes souvent élevées. Elles condensent une grande quantité d'humidité, et envoient à l'artère principale de nombreux affluents dont le cours est généralement rapide et assez irrégulier, parce que la saison d'été, qui dure de juin à octobre, ne fournit qu'un contingent de pluie très minime. L'un de ces affluents, le Tua, qui a ses sources dans le Tras os Montes et coule directement du nord au sud, traverse la région très accidentée où est située la petite ville, ou plutôt le bourg de Mirandella, chef-lieu du *concelho* du même nom[1]. Le pays est couvert de longues chaînes d'une hauteur variable, qui atteignent 1.200 mètres (Serra de Bornes) et dépasse même 1.300 mètres (Serra de Nogueira). Tout ce massif qui forme l'angle nord-est du Portugal, est constitué par des schistes cristallins au travers

1. Le *concelho* est une sorte de grande commune ou plutôt de canton, divisé en paroisses. V. plus loin la partie consacrée à la vie publique.

desquels apparaissent çà et là des granits et des porphyres. Les terrains qui dérivent de cette formation sont d'une fertilité assez médiocre. En outre, la dénudation des sommets par les eaux pluviales, la déclivité extrême de beaucoup de pentes, la sécheresse des mois d'été, rendent la culture assez difficile dans cette pittoresque contrée. Les terrains pierreux ou couverts de broussailles y abondent, ainsi que les forêts. Seuls, les vallons et les étroites vallées des rivières présentent un sol assez profond et fertile, où l'on cultive le maïs, le lin, la pomme de terre et quelques légumes; plus haut se trouvent des pâtures où l'on prend de temps en temps une récolte de seigle après une longue jachère ; les oliviers se montrent jusqu'à l'altitude de 400 à 500 mètres ; la vigne apparaît sur les pentes, à peu près jusqu'à la même hauteur, et parfois au delà. Le gros bétail n'est pas nombreux : il se limite presque exclusivement aux bœufs de labour, auprès desquels on voit parfois figurer des chevaux de petite taille, mais vifs, sobres et sûrs. Outre cela, les paysans élèvent des moutons, des chèvres et des porcs. Les habitations sont souvent groupées en villages, mais on trouve ici beaucoup plus de fermes éparses que dans le midi. La population est laborieuse, sobre et paisible, mais peu développée, parce qu'elle est en moyenne pauvre de ressources et privée de direction. Les communes ou les paroisses possèdent parfois des biens assez étendus, mais généralement de peu de valeur; les habitants y trouvent une petite ressource sous forme de bois de chauffage, de genêts et de bruyères dont on fait des litières; ils servent aussi de pâtis pour les animaux.

Les trois productions principales de cette contrée montagneuse sont le maïs, le vin et l'huile d'olives. Le premier est employé, avec un mélange de seigle, à la fabrication du pain. Le second est exporté, au moins dans les qualités les meilleures et les mieux préparées. Quant à l'huile, son importance est telle dans toutes les parties du pays, qu'il est nécessaire d'en parler avec quelque détail. En effet, le Portugal est un immense verger d'oliviers, où cet arbre croît depuis le rivage de la mer jusqu'à des hauteurs imprévues.

On trouve plusieurs variétés d'oliviers, et chacune convient plus particulièrement à une région déterminée. Quand les arbres sont bien choisis et bien soignés, ils peuvent prendre de grandes proportions : on nous a cité des sujets qui ont donné jusqu'à 1.000 kilos d'olives en une seule récolte. Les oliviers sont disséminés à distances régulières dans les pâturages et autour des champs. On a soin de les tailler de façon à les empêcher de pousser en hauteur et à leur faire étendre largement un branchage horizontal, pour faciliter la cueillette. Celle-ci exige beaucoup de main-d'œuvre, ce qui la rend coûteuse. Aussi, afin de dépenser moins, les paysans ont l'habitude d'abattre les fruits à coups de gaule, plutôt que de les cueillir à la main. Le procédé est plus expéditif, mais il a le grave inconvénient d'arracher un grand nombre de bourgeons, et cela diminue d'autant la récolte suivante. L'olive peut être consommée telle quelle, conservée dans la saumure, et en effet de grandes quantités sont ainsi utilisées pour l'alimentation. Mais surtout elle est pressée pour en extraire l'huile, et cette opération soulève des problèmes fort importants. D'abord, pour obtenir un bon rendement, il faut cueillir le fruit au moment de sa complète maturation, c'est-à-dire en décembre. Ensuite, il doit être moulu et pressé aussitôt après, afin d'éviter l'oxydation des corps gras et la moisissure, qui donnent à l'huile de l'acidité et un mauvais goût. Malheureusement, les paysans manquent le plus souvent des moyens nécessaires pour faire ces opérations au bon moment. Leur récolte est parfois tardive et mélangée de fruits plus ou moins altérés ; ensuite, comme le matériel d'extraction est assez compliqué et coûteux, le petit paysan ne le possède pas. Il faut porter les olives chez un propriétaire ou entrepreneur possédant un *lagar* (moulin à huile) ; pour cela, on doit attendre son tour, et jusque-là les fruits sont laissés en tas, ou placés dans des récipients et saupoudrés de sel. L'huile qui en est extraite perd alors en qualité et en goût, devenant ainsi impropre à l'exportation [1] et même à l'emploi pour la conserva-

1. On aura une idée de la délicatesse de cette fabrication, en songeant que l'huile

tion du poisson; l'industrie de la sardine et du thon, si importante en Portugal, rejette presque absolument les huiles locales à cause de leur acidité, et importe des huiles de Bari, dont la fabrication est plus parfaite[1]. Il est certain que si les grandes exploitations, ou tout au moins les grandes associations agricoles étaient plus nombreuses, les *lagars* se multiplieraient également et l'huile étant fabriquée plus normalement gagnerait en qualité[2].

Le paysan-propriétaire qui a été pris comme type de cette région, se nomme Francisco dos Reis Fernandes[3]. Sorti d'une famille de paysans qui comptait sept enfants, il est âgé de cinquante ans et habite le village de Goide, qui a 300 habitants et fait partie du concelho de Mirandella. Sa femme, Magdalena de Jésus, a quarante-huit ans. Originaire aussi de la localité, elle avait seulement un frère et une sœur. Ils ont cinq enfants : Julio, vingt-cinq ans, Francisco, vingt-deux, actuellement au régiment, Anibal, vingt et un, José, treize, et enfin Maria, dix-huit. Un frère du père, nommé Antonio, et âgé de quarante ans, vit avec la famille.

Goide est situé dans une vallée au confluent de deux rivières. Le village est relié par une route au chef-lieu de la commune où passe la voie ferrée qui unit Bragança à la vallée du Douro. Le sol est de fertilité moyenne : il se prête bien à la culture des céréales et de la vigne. Il y a aussi d'assez bons pâturages. Mais la production principale est celle de l'huile d'olive, qui, avec le vin, fournit au commerce son élément le plus important.

Fernandes possède une maison et un petit domaine, le tout

est affectée immédiatement par toute mauvaise odeur répandue dans le local où on l'extrait.

1. A ce premier motif s'en ajoute un autre : les fabricants de conserves reçoivent de la douane, en cas d'exportation, à titre de *drawback* ou restitution des droits perçus sur l'huile importée, des sommes supérieures à ce qu'ils ont réellement payé et qui constituent à leur profit une véritable prime de sortie.

2. L'école d'agriculture de Coïmbra a réussi à fabriquer des huiles ne contenant que 0,02 d'acide p. 100, alors que, dans la consommation courante, la proportion atteint jusqu'à 5 p. 100.

3. Les notes nécessaires pour établir ce précis monographique ont été recueillies par M. le Dr Morgado.

estimé à la somme approximative d'un millier de milreis (5.550 fr.)[1]. Il y ajoute quelques parcelles de terre louées dont le fermage est payé en nature, principalement en maïs. La maison a deux étages : un rez-de-chaussée très bas, qui sert d'étable, de grange et de cellier, un étage habité par la famille. Elle est construite en pierre du pays, maçonnée avec de l'argile. Toute la famille est occupée exclusivement soit par la culture des terres, soit par les soins du ménage. Ces propriétés proviennent en grande partie des parents des deux époux, et le surplus a été acquis au moyen de leurs économies. Les successions sont réglées ici par le code civil, lequel prescrit en principe le partage égal et en nature. Ainsi, à la mort du père, le petit domaine sera morcelé et les enfants retomberont dans la condition du propriétaire indigent, auquel son bien ne suffit pas pour vivre et qui doit compléter ses ressources au moyen du travail salarié. Le cheptel et le matériel de ferme sont réduits à leur plus simple expression. Une paire de bœufs, quelques moutons, un porc, qui sera tué pour l'usage de la famille, une dizaine de poules, voilà pour les animaux. Un char à bœufs, un araire ou charrue sans roues, une herse et quelques outils, forment tout le matériel. Le mobilier est également d'une extrême simplicité : des coffres, tables et bancs de sapin, des lits de camp sur lesquels deux personnes couchent ensemble, quelques ustensiles de cuisine, quelques tonneaux et cuves, et c'est tout.Les vêtements sont faits de cotonnade ou d'un drap grossier, et chacun n'a que le nécessaire en habits et en linge. L'ensemble est estimé en bloc à 300 milreis, un peu plus de 1.650 francs.

Les recettes en argent réalisées par cette famille sont fort limitées. Elle vend chaque année une petite quantité de maïs, de pommes de terre et de vin pour une somme totale de 80 milreis environ, soit un peu moins de 450 francs. En outre, la cueillette des olives leur procure quelques journées, maigrement payées, quoique ce travail, fait en plein hiver, soit assez rude. Le salaire

1. Bien peu de paysans, et même de propriétaires plus riches, connaissent la superficie de leurs terres. C'est toujours par la valeur en argent qu'ils en apprécient l'importance.

des cueilleurs d'olives varie entre 300 et 400 reis (1 fr. 65 à 2 fr. 20). Il a été impossible de préciser le gain ainsi obtenu, car il change avec les années, mais nous ne croyons pas qu'il puisse dépasser 200 francs en moyenne. Le total des recettes annuelles se tiendrait ainsi entre 600 et 700 francs.

Les dépenses sont également très restreintes. La principale est nécessitée par l'entretien, qui exige environ 200 francs. Pour la nourriture, on n'achète guère qu'un peu d'épiceries et de poisson salé, pour une somme annuelle de 80 à 100 francs. Les aliments consommés aux trois repas de la journée sont : le pain de maïs, la soupe aux légumes, la morue salée et les pommes de terre, de temps en temps un peu de viande de porc et de vin. Ajoutons à cela quelques menus frais pour l'entretien du matériel, soit à peu près 50 francs par an. Les impôts directs prennent également 50 francs. Le chiffre des sorties atteindrait donc environ 400 francs. Les grosses dépenses accidentelles, comme le renouvellement des bœufs d'attelage, sont ordinairement compensées par la vente des animaux que l'on remplace, sinon c'est une perte qui retombe lourdement sur le budget.

Si nous comparons maintenant les chiffres indiqués plus haut, nous voyons qu'à force de travail et de frugalité, ces braves gens réussissent à constituer une petite épargne, qui leur a permis d'augmenter leur modeste domaine de quelques arpents.

Les paysans de cette catégorie ont à craindre avant tout deux calamités : la mauvaise récolte et la maladie. Elles sont heureusement rares. Bien que ces gens ignorent l'hygiène, leur santé est bonne et régulière, d'abord grâce à la salubrité du climat, ensuite parce que les enfants nés débiles disparaissent vite, faute de soins éclairés. Cette famille ne connaît guère d'autres distractions que les fêtes religieuses et les rares solennités amenées par les mariages et les baptêmes; les hommes fréquentent très peu le cabaret. L'instruction est nulle et rudimentaire; deux des enfants, José et Maria, savent seuls lire; les autres sont illettrés. Il y a cependant dans la paroisse une école gratuite, mais elle est peu fréquentée, la loi sur l'instruction obligatoire étant fort mal observée. Nous verrons d'ailleurs dans

la suite que, dans bien des cas, les écoles sont insuffisantes. Les Fernandes sont catholiques et pratiquent assidûment leur religion, fait encore assez général dans les campagnes du nord.

Les charges publiques supportées par cette famille sont les suivantes : impôts directs payés à la commune, 1 milreis (5 fr. 55); à l'État, 8 milreis (44 fr. 40); les impôts indirects peuvent être évalués à 20 francs environ. Fernandes a été soldat, et son fils Francisco accomplit en ce moment son service militaire.

En sa qualité de contribuable payant l'impôt direct, le père est électeur municipal et politique.

Le type que nous venons de décrire sommairement est assez répandu dans toutes les vallées basses et moyennes du nord du pays. Les gens plus aisés sont rares; beaucoup de familles ont une situation plus précaire encore, parce que l'étendue de leur propriété est plus restreinte. Ce sont donc le petit fermier et le paysan petit propriétaire, souvent même propriétaire indigent, qui mènent la culture dans toute la région. C'est dire qu'elle ne peut être ni éclairée, ni progressive, ni très productive. En fait, elle demeure stagnante, faute de direction et de capitaux.

III. — VIGNERON DE LA RÉGION DU DOURO.

Le fleuve Douro, l'un des principaux cours d'eau de la péninsule ibérique, prend sa source sur les plateaux castillans, forme pendant quelque temps la frontière entre l'Espagne et le Portugal, puis traverse ce dernier pays en suivant presque exactement la direction est-ouest. Il a creusé dans le massif de granits et de schistes qui forme l'ossature de la région, un sillon profond, très étroit dans la partie supérieure de la vallée, plus large et moins abrupte dans la partie inférieure. Cette dernière présente en outre des caractères bien particuliers. Les brises de l'océan la parcourent presque sans obstacles et lui apportent une assez grande humidité. Elle est abritée des vents froids du nord par les montagnes du Tras os Montes, ce qui lui procure un climat d'une

douceur exceptionnelle. Aussi, on y rencontre, spécialement sur la rive droite, une végétation magnifique, rappelant souvent celle des Algarves [1]. L'amandier, par exemple, ne se rencontre guère, sauf exception, que dans cette dernière province, et sur la rive droite du Douro. Aussi a-t-on coutume d'appeler cette région le jardin du Portugal ; à la vérité, le Portugal entier pourrait être un splendide jardin, si la population savait ou pouvait en tirer le meilleur parti.

La région du Douro donne en abondance le maïs, les céréales, les légumes, les fruits et l'huile. Mais son produit le plus réputé et le plus important est le vin. On récolte plusieurs qualités, presque toutes estimées, mais la plus célèbre est celle que l'on connaît partout sous le nom de vin de Porto, ville qui est le centre principal de groupement et d'expédition. Le porto est un produit très spécial qui, comme le champagne et d'autres vins, n'est pas livré tel quel au consommateur. Pour acquérir les qualités qui ont fait sa renommée, il doit être conservé quelque temps, mélangé, enfin additionné d'eau-de-vie. Depuis longtemps, des maisons anglaises ont acquis un bon nombre de vignobles qui donnent le vin propre à faire du porto, et organisé des installations considérables pour la fabrication, la conservation, le traitement et l'expédition de la précieuse liqueur, qui est vendue et consommée principalement en Angleterre. A côté des comptoirs anglais, il existe des maisons portugaises, parfois fort importantes, qui font des affaires principalement avec l'Amérique du Sud et l'Afrique. Quelques établissements allemands, français et autres travaillent aussi à Porto dans la spécialité des vins. On estime à 70 ou 80 millions de francs la valeur des vins exportés chaque année par le Portugal, dont 45 à 50 millions pour la seule ville de Porto. Sur ce dernier chiffre, les vins fins représentent au moins 30 millions de francs. On voit qu'il s'agit ici d'intérêts considérables, on peut dire même de la source la plus importante de l'exportation portugaise.

Cependant la production vinicole est loin de recevoir partout

1. V. plus loin les monographies du *journalier de Conceiçao* et du *paysan-propriétaire de Monchique*.

en Portugal les soins minutieux qu'elle exige pour donner les meilleurs résultats. Sans doute, les propriétaires de grands crûs, souvent étrangers, ont organisé leurs installations en tenant compte des progrès modernes. Mais l'immense majorité des viticulteurs est formée de petits paysans dépourvus des connaissances et du matériel nécessaires pour bien fabriquer leur vin. Il va sans dire que la qualité, le goût et la conservation du produit souffrent notablement de cet état de choses. En Portugal, il en est du vin comme de l'huile d'olives, la matière première est bonne, souvent excellente, mais le travail d'élaboration est souvent médiocre, faute d'une direction éclairée et d'un bon outillage. C'est ce dont nous allons nous rendre mieux compte en étudiant la situation particulière d'un *vigneron-propriétaire de la région du Douro*[1].

Mais d'abord, il faut résumer ici une situation d'autant plus intéressante que nous retrouverons ailleurs des conditions analogues appliquées à d'autres denrées. Voici ce dont il s'agit. La surproduction générale du vin depuis la reconstitution des vignobles, jointe à la cause toute locale dont nous venons de parler, a produit, sur le marché portugais, comme partout un avilissement considérable des prix et la réduction des exportations. La chose était d'autant plus grave que le vin est le principal article d'exportation du Portugal. Pour remédier à cet état de choses, on a cru devoir établir des mesures législatives qui se résument ainsi.

Toute une série de décrets, de règlements et de lois, promulgués en 1905, 1907 et 1908 se complétant et se modifiant les uns les autres ont établi le régime suivant. D'abord, la culture de la vigne est interdite dans tous les terrains d'une altitude inférieure à 50 mètres, et même dans tous ceux qui sont désignés par une commission nommée à cet effet par le gouvernement : on peut seulement remplacer les ceps qui ont péri dans les anciennes plantations ; en cas de contravention, les plants nouveaux sont arrachés et une amende de 100 reis (55 centimes) par pied est appliquée.

1. Monographie faite avec le concours de M. le Dr Victor Macedo Pinto, médecin à Taboaço.

Cette suspension de la culture est établie pour les années 1908, 1909 et 1910, et sera prorogée. On a voulu par là empêcher l'invasion des terres à maïs par la vigne.

Pour développer l'exportation, des privilèges importants sont assurés aux compagnies vinicoles qui prennent à tâche d'améliorer la culture, la fabrication et le commerce des vins nationaux. On leur assure des exemptions d'impôts, des détaxes à l'entrée du matériel vinaire, et on leur réserve le marché des colonies en frappant à l'entrée les vins et autres boissons d'origine étrangère de droits prohibitifs. En outre, pour soutenir la réputation des vins fins portugais, il est interdit d'exporter par le Douro ou le port de Leixoes les vins de liqueur autres que le porto, le madère, le carcavellos et le moscatel de Setubal; car, de même, il est interdit de donner le nom de porto à un vin ne provenant pas de la région délimitée sous ce nom.

On voit que les hommes d'État portugais ne reculent pas devant les grands moyens. Dans ce cas, ils ont imposé à la propriété une véritable servitude temporaire, en excluant la vigne de la culture en dehors des terres déjà plantées. Malheureusement, ce coup d'autorité ne pouvait suffire et n'a pas suffi, pour enrayer une crise qui a des causes très variées, souvent extérieures au Portugal. Elle a seulement établi des privilèges en faveur d'un certain nombre de personnes possédant des vignobles. Le principal tort venait des grands propriétaires terriens, qui se sont laissé entraîner à spéculer assez étourdiment sur la production du vin. Le jeu naturel des faits ne pouvait manquer de les amener à limiter d'eux-mêmes des plantations devenues onéreuses. On a préféré essayer de maintenir la position acquise au moyen de dispositions arbitraires prises au détriment du public consommateur et du Trésor. Cela n'a jamais donné de résultats durables, pas plus dans ce cas et en Portugal, qu'ailleurs dans d'autres circonstances. Tout le mal vient ici de la médiocre organisation de la propriété et de la culture; ce ne sont pas les réglementations bureaucratiques qui remettront les choses en ordre. Cependant, propriétaires et gouvernants semblent vouloir persister dans leur erreur. Les premiers réclament à l'État des avances de capitaux

pour soutenir leurs compagnies vinicoles, mettant ainsi tous les risques à la charge du contribuable. Les seconds iront-ils plus loin encore sur cette pente dangereuse, telle est la question qui se pose actuellement.

Revenons maintenant à notre vigneron.

Camillo Alves Teixeira, âgé de soixante et un ans, habite Taboaço, village de 1.200 âmes, bâti à 450 mètres d'altitude, dans la vallée du Tavora, à quelques kilomètres de son confluent avec le Douro, sur la rive gauche de ce fleuve. Sa femme Maria a quarante-cinq ans. Tous deux sont originaires du pays. Ils ont quatre enfants : João vingt-deux ans, Maria vingt, José dix-huit, Augusto dix-sept. Comme l'indique l'altitude du lieu, nous sommes ici déjà en pleine région montagneuse. De tous côtés s'élèvent des collines dont les pentes sont souvent abruptes, et les cultures s'étagent régulièrement dans un ordre commandé par la disposition et la nature des terrains. Le maïs occupe le fond des vallées; les vignes couvrent les pentes bien exposées; les terrains mal orientés ou trop maigres sont ensemencés en seigle, plantés en taillis ou abandonnés à la lande, que l'on cultive de temps en temps après de longues jachères. La plupart des champs sont plantés d'oliviers, et de magnifiques vergers entourent le village. Le pays est charmant avec ses verdures, ses eaux courantes, ses échappées de vue, ses lointains horizons de montagnes et son ciel transparent. Toutefois, le sol formé de débris granitiques çà et là mêlés de schiste est en général léger, sec, peu profond et d'une fertilité médiocre; le climat est sain, mais relativement froid, car le thermomètre s'abaisse en hiver un peu au-dessous de zéro, et la neige tombe quelquefois; les pluies sont fréquentes d'octobre en avril, rares en été, saison où la température peut atteindre et dépasse parfois 35°. Les productions principales sont le vin et l'huile; la contrée fournit aussi une assez grande quantité de pommes de terre. Le gros bétail est rare, faute de prairies; on élève une race de chevaux assez estimée, mais cet élevage décline rapidement, comme dans le reste du pays, si bien qu'il devient impossible de remonter la cavalerie de l'armée avec les ressources locales, et le gouverne-

ment doit importer à grands frais des chevaux étrangers qui, du reste, s'acclimatent assez mal. Les paysans nourrissent encore des porcs et quelques poules pour leur consommation. On trouve un peu de gibier : lapins et perdrix. La production minérale est nulle, bien que le sol renferme du minerai de plomb; quelques carrières de granit sont ouvertes çà et là. En fait, c'est le travail agricole qui prédomine de beaucoup dans la contrée.

La famille Teixeira possède un domaine composé d'une maison et de plusieurs pièces de terre sises dans les différents terroirs de la commune. La maison, construite en granit, est placée dans le village, au milieu des autres habitations, selon la coutume locale. Au rez-de-chaussée se trouvent l'étable, la grange, le cellier et le pressoir. Le logement occupe le premier étage et comprend une cuisine, une salle à manger et 10 ou 12 chambres meublées avec une extrême simplicité. En fait d'animaux, Teixeira ne possède qu'une jument qu'il emploie au labourage et aux transports, et dont la valeur est de 80 milreis (près de 450 francs). Le matériel de culture est aussi très réduit : une charrette, une petite charrue, une herse, quelques outils, un pressoir pour le raisin, des cuves et des tonneaux en font les frais. Le tout ne vaut pas plus de 100 milreis (555 francs).

Le domaine comprend principalement : un verger, des vignes, quelques parcelles propres à la culture de la pomme de terre et du seigle; une partie de ces terres est plantée d'oliviers, et d'autres sont boisées en taillis qui fournissent du bois de chauffage. Selon l'habitude très répandue, notre vigneron ne connaît pas l'étendue de sa propriété, qui lui vient pour une grande partie de ses parents. Mais il l'estime à 10.000 milreis, à peu près 55.000 francs. Ce petit domaine absorbe les efforts de toute la famille — sauf la mère qui se consacre aux soins du ménage — et nécessite en outre une certaine quantité de travail salarié. Ajoutons que le régime du code civil, c'est-à-dire le partage égal, prévaut aujourd'hui complètement dans cette région.

La famille tire de son bien la plus grande partie de sa subsistance, et en outre elle met sur le marché les produits suivants : 50 hectolitres de vin pour 150 milreis (830 francs), soit

3 milreis ou 16 fr. 65 l'hectolitre ; 8 hectolitres d'huile d'olives pour 160 milreis (885 francs) ; 1.500 kilos de pommes de terre pour 20 milreis (111 francs) ; 30 hectolitres de seigle pour 100 milreis (555 francs). Cela représente un chiffre total de près de 2.400 francs, année moyenne.

Quant aux dépenses, on peut les calculer approximativement de la manière suivante. D'abord, Teixeira emploie des journaliers qui, à raison de 200 reis (1 fr. 10) par jour, lui coûtent pour l'année entière 120 milreis (666 francs). Pour l'entretien de la famille, qui porte des vêtements et du linge très ordinaires, on doit compter à peu près 250 francs. Les frais exigés par le matériel peuvent être évalués à une centaine de francs par an. La nourriture, très frugale, a pour éléments à peu près exclusifs : le pain fait avec la farine de seigle ; les légumes : choux et pommes de terre ; le riz ; le poisson salé ; par exception la viande de porc ou de bœuf ; on boit du vin en quantité modérée. La famille fait trois repas par jour. L'approvisionnement en épicerie, riz, poisson et viande, le tout payé comptant, coûte en moyenne un peu plus de 1 milreis par semaine, ou environ 60 milreis par an, soit 320 à 330 francs, y compris tous les menus achats indispensables. L'impôt absorbe 255 francs. En comptant encore 50 francs pour l'imprévu, nous arrivons au total de 1.700 francs à peu près, ce qui laisse une marge notable pour l'épargne. C'est ce qui a permis à Teixeira d'arrondir son domaine au cours des années, et de traverser la terrible épreuve de la reconstitution du vignoble, qui a ruiné bien des gens, au point que certaines vignes n'ont pas été replantées et restent en friche. Et bien qu'il assure n'avoir dans son coffre aucune économie en argent comptant, ou du moins presque rien, l'opinion courante est que le vieux vigneron a mis de côté un petit magot.

Par ce que nous venons de dire, on voit immédiatement que le mode d'existence de ces paysans est d'une très grande simplicité. Leur vie est ordinairement laborieuse et calme. Les solennités religieuses ou familiales constituent leurs principales récréations. Ils ne vont au cabaret que par exception. L'ivrognerie et le désordre sont d'ailleurs rares dans cette région.

Bien que l'hygiène soit entièrement négligée, la santé de tous les membres de la famille est bonne et régulière.

Teixeira et ses enfants savent lire et écrire, mais sa femme est illettrée. Il existe dans la commune deux écoles gratuites, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Beaucoup d'enfants ne les fréquentent point. Cette famille pratique avec zèle la religion catholique, mais il serait difficile d'affirmer que ce fait influe sur la conduite de ses membres.

Les charges publiques supportées par Teixeira se subdivisent ainsi : impôt communal, basé sur la taxe foncière due à l'État sans pouvoir dépasser 60 % de celle-ci, 12.400 reis (66 fr. 60); taxe foncière, 30.230 reis (167 fr. 70); taxe sur les chevaux, 3.270 reis (18 francs); taxe paroissiale, pour l'entretien du culte (*congrua*), 500 reis (2 fr. 75). Les impôts indirects atteignent dans les campagnes à peu près 5 à 6 p. 100 des achats de produits manufacturés ou de denrées, soit pour cette famille un chiffre de 25 à 30 francs. Le père a fait son service militaire.

Teixeira possède le droit de vote à un double titre : il est censitaire et muni des éléments de l'instruction. Aussi est-il inscrit sur la liste municipale et sur la liste politique; le vigneron exerce régulièrement ses droits et paraît y tenir, chose plutôt rare parmi les petites gens. Il faut dire, du reste, que nous sommes là en présence de ce qu'on pourrait appeler un gros paysan, étant donnée l'étroitesse générale des exploitations.

Les relations entre familles du pays sont paisibles et cordiales. On rencontre de loin en loin quelques immigrés venus de la Galice espagnole et établis dans la contrée, surtout comme petits commerçants. Certains se sont enrichis, généralement en pratiquant l'usure, nous dit-on. En sens contraire, une partie de la population a été chassée soit par la destruction des vignes, soit par une pauvreté chronique trop lourde à supporter, et elle a émigré principalement vers le Brésil.

Le type que nous venons d'analyser jouit d'une aisance relative exceptionnelle dans le pays. La plupart des autres

familles sont moins bien pourvues. Les unes ne possèdent que de très petites propriétés, qui les font vivre péniblement; d'autres, placées tout à fait dans une position d'indigence, doivent chercher du travail salarié. Il en résulte que le niveau général de la population est plutôt celui d'une pauvreté permanente, qui tient à la faible fertilité du sol, et surtout à l'insuffisance des ressources tirées du travail, ainsi que des débouchés ouverts aux produits agricoles, le village se trouvant assez loin de la voie ferrée, et par conséquent des grands centres consommateurs. On pourrait cependant faire beaucoup mieux s'il y avait là des gens capables d'organiser la préparation, l'expédition et la vente des denrées, spécialement des fruits, qui sont abondants et de bonne qualité. Mais ce qui manque le plus ici, comme presque partout dans le pays, c'est l'initiative éclairée.

IV. — PETIT FERMIER DE SAO PEDRO DO SUL.

La province du Douro confine au sud aux deux Beïras, qui s'étendent de l'est à l'ouest sur toute la largeur du royaume. La province orientale est couverte de montagnes, qui l'ont fait appeler la Beïra haute. La partie occidentale, ou Beïra basse, est en réalité une succession de plateaux très accidentés, qui s'étagent en descendant vers la mer par une pente assez rapide. De nombreux cours d'eau, dont plusieurs sont importants, serpentent entre les collines; leur régime est presque torrentiel à cause de la pente, et très irrégulier par l'effet des saisons. En effet, la Serra d'Estrella, d'où sort le Mondego, reçoit en quatre mois, de novembre à février, plus de $1^{m},20$ de pluie, tandis que pendant les huit autres mois, il en tombe à peine $0^{m},80$, dont 45 pour le seul mois de mai, toujours très orageux. En hiver, les rivières roulent un énorme volume d'eau; en été, elles sont presque à sec. Cette configuration, jointe à l'irrégularité des pluies, impose à la culture des céréales et des plantes sarclées des risques graves, dont les plantations arborescentes souffrent beaucoup moins. Aussi les deux

Beïras sont-elles couvertes d'arbres fruitiers, jusqu'à l'altitude de 400 à 700 mètres. Pour améliorer cette situation, il faudrait corriger les irrégularités du climat par un arrosage abondant. Mais, pour irriguer convenablement une contrée aussi montueuse, des travaux très considérables et très coûteux seraient nécessaires. Or, ici encore le régime social se prête mal aux grandes entreprises d'utilité publique. Comme dans les provinces de l'extrême nord, ce sont la moyenne propriété et la petite exploitation qui prédominent. Le capitaliste se porte assez volontiers vers la terre, mais quand il l'a acquise, c'est pour l'affermer aussitôt par petites portions. Absorbé par la vie urbaine, le propriétaire foncier connaît peu les besoins de la culture et ne sait pas faire les sacrifices nécessaires pour mettre le sol en pleine valeur. L'effort devrait être, il est vrai, très considérable. Il faudrait le combiner avec d'autres entreprises hydrauliques, destinées à procurer à l'industrie de la lumière et de la force. Le régime de l'exploitation agricole aurait aussi besoin d'être modifié pour donner à la culture plus de capacités et de ressources. La monographie d'un *petit fermier de São Pedro do Sul*[1] nous permettra de préciser les idées sur ce point.

São Pedro do Sul est un bourg de 3.600 habitants, situé à 400 mètres d'altitude, dans la haute vallée du Vouga, au confluent du Sol et du Tronce, rivières qui se jettent ici dans le fleuve. L'aspect du pays est fort pittoresque, avec ses collines vertes, plantées de vignes, d'arbres fruitiers, et souvent couronnées de pins. Le fond des vallées est couvert de champs de maïs, alternant avec les céréales, le lin et les légumineuses. A peu de distance se trouve un établissement thermal, alimenté par une source sulfureuse qui jaillit à la température de 70°, et qui était célèbre déjà parmi les colons romains de Lusitanie. D'assez nombreux baigneurs viennent en été se faire traiter dans ce riant pays. Cependant, les communications ne sont pas très faciles. Les chemins de fer sont rares dans la pro-

1. Monographie faite avec le concours de M. le Dr Silverio Lobo, avocat à São Pedro do Sul.

vince de Beïra Alta, et pour arriver à São Pedro do Sul, il faut se rendre par une ligne d'intérêt local à Vizeu, puis franchir en voiture les 22 kilomètres qui séparent cette ville des bains. Ce défaut de bons moyens de transport ne nuit pas seulement à l'établissement en question, mais surtout à la production agricole de toute la région, car elle ne peut en sortir que par les petits charrois exécutés avec des véhicules à bœufs. Les routes sont d'ailleurs bonnes, mais très accidentées, ce qui rend le voiturage onéreux. Il va sans dire que cette situation contrarie également l'introduction des denrées et des articles fabriqués provenant des autres provinces ou de l'étranger.

Dans la région de São Pedro do Sul, c'est la moyenne propriété qui domine, tout en laissant une certaine place à la propriété fragmentaire, c'est-à-dire très petite. La première est subdivisée en fermes, presque toujours de faible étendue. Généralement, le très petit propriétaire complète son exploitation en louant quelques parcelles détachées d'un domaine voisin. Il est à peine besoin de dire que ces fermes minuscules ne peuvent pas envoyer grand'chose au marché; la famille consomme presque tous les produits et ne vend que juste ce qui est nécessaire pour réaliser le montant du loyer dû au propriétaire des champs affermés. La famille que nous allons étudier appartient à ce type.

Agostinho Ignacio habite une maisonnette isolée, bâtie sur le penchant d'un coteau, dans la quinta de Ribeira, à quelques centaines de mètres du bourg, près d'une belle et bonne route qui conduit à Lamego. Il est âgé de 39 ans, et sa femme, Maria de Jésus, en a 38. Le mari ne connaît pas sa famille, il a été abandonné dès ses premiers jours et élevé par la charité publique. La femme est du pays; elle a six frères et sœurs établis dans les environs. Le ménage a eu sept enfants dont six encore vivants : Émilia, 16 ans; Antonio, 12; Maria, 9; Manuel, 7; Delmira, 3; Maria Conceiçao, 8 mois. Tout ce monde, sauf les plus petits, travaille à la culture et au ménage, chacun dans la mesure de ses forces.

Ignacio possède une petite maison entourée d'un verger, le

tout d'une valeur de 500 milreis (2.775 francs); la terre est excessivement chère ici, nous verrons bientôt pourquoi. D'ailleurs, ce sol granitique abondamment arrosé sur beaucoup de points par des sources nombreuses, est généralement fertile. Notre paysan n'habite pas sa maison, qui lui sert seulement de magasin et de grange. Il a préféré s'installer dans les bâtiments que lui loue le propriétaire de la *quinta*[1]. Cette habitation, assez primitive, se compose d'un rez-de-chaussée qui sert d'étable, de grange et de cellier, et au-dessus une cuisine, une salle qui mesure 4 mètres sur 5, et deux chambres de 3 mètres sur 2 m. 50. Ce modeste logis est tenu avec une certaine propreté. En outre de la maison, Ignacio loue diverses pièces de terre, d'une contenance totale de 3 1/2 hectares, dont la valeur est estimée à la somme considérable de 4 *contos* de reis (plus de 22.000 francs), ce qui représente environ 6.000 francs l'hectare. Le loyer annuel de cette ferme est de 45 milreis (249 fr.75 en argent, ce à quoi il faut ajouter 24 hectolitres de maïs et 4 poules, valant ensemble 32 milreis (177 francs), soit au total environ 426 francs; cela représente à peu près 2 % du capital foncier. Pour exploiter sa ferme, Ignacio dispose de deux bœufs de travail, qu'il achète à l'automne à une des nombreuses foires tenues sur la frontière espagnole; celle-ci est librement ouverte au trafic du bétail, et un mouvement d'échange très actif se fait entre les deux pays, à leur grand profit réciproque. Le fermier fait travailler ses bœufs jusqu'au printemps suivant, les engraisse quelque peu, puis les revend pour la boucherie au mois d'août, avec un petit profit, afin de n'avoir pas à les nourrir tout l'été. Il en estime la valeur à 15 livres sterling[2] (environ 375 francs). Ajoutons : un char qui vaut 12 milreis (66 francs); quelques instruments aratoires, 7 milreis (38 à 40 francs); deux porcs destinés à l'alimentation de la fa-

1. Propriété rurale en culture.

2. Le commerce anglais a si complètement dominé à une certaine époque le marché portugais, que la livre sterling est restée pour beaucoup de gens, au moins dans le Nord, l'unité usuelle pour énoncer les sommes un peu fortes. Du reste, jusqu'en 1890, on ne trouvait en circulation dans le pays que des pièces d'or anglaises.

mille. Il faut joindre à l'actif un mobilier tout à fait primitif, un peu de linge et les vêtements indispensables.

Les ressources qu'Ignacio tire de sa petite exploitation sont les suivantes : d'abord, elle nourrit presque complètement la famille, à laquelle elle fournit le pain de maïs, les pommes de terre, les légumes et les fruits, un peu d'huile et de vin, la viande et la graisse de porc. Autrefois, on récoltait aussi dans le pays des châtaignes, qui entraient dans l'alimentation; une maladie dont la cause n'est pas encore parfaitement déterminée, a fait sécher sur pied presque tous les châtaigniers, perte vivement ressentie et qui a été plus cruelle encore en d'autres régions, ainsi que nous le verrons bientôt. Voici comment le fermier évalue sa récolte : maïs, 54 hectol.; orge, 12 hectol.; haricots, 2 1/2 hectol.; pommes de terre, 8 hectol.; vin, 20 hectol. Sur ces quantités de produits récoltés, il vend 12 à 16 hectol. de vin, à 1.750 reis (9 fr. 65) l'hectolitre, un peu de maïs et des fruits; ces denrées sont portées aux marchés qui se tiennent à São Pedro do Sul deux fois par mois.

En outre, Ignacio gagne encore un peu d'argent en faisant des journées pour des fermiers ou propriétaires voisins. Chaque année, il travaille ainsi au dehors vingt à trente jours qui, à raison de 300 reis (1 fr. 65), liu procure une ressource supplémentaire de 33 à 50 francs. Si nous cherchons maintenant à établir le total de ses recettes en argent, nous arrivons au chiffre approximatif de 480 à 500 francs. Quant aux dépenses, voici comment on peut les évaluer. Pour l'alimentation, qui est extrêmement frugale, on n'achète pas grand'chose : seulement un peu d'épicerie, du poisson salé et du riz. Au premier repas, on mange une soupe maigre et un peu de poisson salé avec du pain de maïs, à midi une soupe aux légumes, un plat de morue ou de viande de porc, avec du riz ou des pommes de terre ou des haricots; le souper est généralement composé des restes du dîner. De temps en temps, on boit un verre de vin. Les achats annuels relatifs à la nourriture ne dépassent pas 90 francs par an. L'entretien se réduit également à peu de chose. Le mobilier, le linge et les vêtements sont limités au strict minimum; la dépense indispensable

ne va pas au delà de 80 francs. Il faut ajouter à cela : quelques frais nécessités par la réparation et le remplacement de l'outillage et des harnais, soit à peu près 50 francs ; le loyer en argent des terres, 250 francs ; l'impôt 800 reis ou 4 fr. 40, soit un total de 474 fr. 40. Ce chiffre représente les besoins indispensables ou à peu près ; tout accident qui survient le grossit immédiatement et apporte avec lui la gêne, sinon la misère. Pour le moment, la famille Ignacio réussit à joindre les deux bouts parce que, en dépit d'une hygiène très superficielle, la santé de tous est bonne ; en outre, les plus âgés des enfants commencent à travailler. Mais, en cas de difficulté grave : disette ou maladie, ces gens ne pourraient guère compter que sur la charité publique. On s'entr'aide bien un peu entre voisins, mais cela ne peut aller loin, à cause de la pauvreté presque générale. Les relations de voisinage sont d'ailleurs souvent troublées dans cette région par des contestations relatives à la distribution des eaux d'irrigation. Ignacio est à l'abri de ces ennuis, grâce à la position favorable des terres qu'il cultive.

Dans ces conditions, le paysan éprouve une grande difficulté à constituer une réserve pour ses vieux jours. Aussi, les parents tombent généralement à la charge des enfants, et dans ce cas, c'est l'aîné qui les prend avec lui, cela moyennant un avantage d'un tiers sur leur succession, s'il y a lieu, ou une prestation à payer par chacun des autres enfants. Ajoutons pour compléter le tableau que, en ce qui concerne l'instruction, elle est ici à peu près nulle. Les parents ne savent ni lire ni écrire, et ils ne se sont pas souciés d'envoyer leurs aînés à l'école, parce qu'ils n'avaient pas le temps de s'en occuper à ce point de vue. Maintenant que la fille aînée est en état de prendre soin des plus jeunes, on en profite pour envoyer aux écoles du bourg ceux qui sont en âge. Deux vont ainsi en classe, faisant pour cela près de 2 kilomètres de chemin. Il existe à São Pedro do Sul quatre écoles, dont une est due à la générosité du comte Ferreira, un riche philanthrope qui a fondé dans le pays un grand nombre d'établissements utiles : hôpitaux, hospices, asiles, écoles, etc. Les faits de ce genre ne sont pas rares en Portugal.

où l'esprit de solidarité est fort développé. Beaucoup de personnes enrichies par l'émigration, notamment, se font un honneur de contribuer au bien public par des libéralités de toute espèce.

La famille Ignacio est catholique et pratique régulièrement sa religion.

Au point de vue des charges publiques, ce fermier paie seulement 800 reis (4 fr. 40) à la commune à titre de taxe directe. Il supporte peu d'impôts indirects parce que sa consommation est infime. Il a été dispensé du service militaire.

Ignacio est électeur municipal et politique, mais il s'intéresse fort peu aux affaires publiques et n'use guère de son droit. A ce propos, on nous a affirmé à diverses reprises, et dans des circonstances différentes, que beaucoup de propriétaires croient pouvoir imposer à leurs fermiers la condition de voter pour le candidat qui leur sera désigné. Cette exigence a généralement pour résultat de mécontenter l'électeur et de l'éloigner du scrutin. Elle paraît d'ailleurs toute naturelle à des gens qui, fort peu conscients de leur devoir social, s'imaginent qu'il suffit, pour bien servir son pays, de faire de la politique de clan.

Les environs de São Pedro do Sul fournissent à l'émigration un assez fort contingent, ce qui s'explique par la pauvreté de la plupart des familles paysannes. Dans toute la contrée, on remarque au premier coup d'œil un assez grand nombre de maisons d'aspect confortable, parfois même élégant. Ce sont les demeures des « brésiliens », c'est-à-dire des émigrants revenus au pays avec une fortune plus ou moins importante. Parfois ils n'ont rapporté que 10, 15 ou 20.000 francs, mais on sait que certains ont réalisé des millions, et cela enflamme les imaginations. Pendant que nous faisons notre enquête, on nous montre une jolie maisonnette toute neuve, bâtie au bord de la route, où l'on entend par les fenêtres ouvertes un phonographe qui moud une romance de café-concert. On nous apprend qu'elle a été construite par un brésilien, lequel y vit maintenant en petit rentier, faisant l'envie du voisinage. C'est là ce que tout le monde voit. Mais, en même temps, un brave paysan nous ra-

conte qu'un de ses frères, parti pour le Brésil il y a déjà longtemps, en laissant sa femme au pays, lui a envoyé d'abord assez d'argent pour la faire vivre. Mais, depuis quelques années, il ne donne plus de ses nouvelles ; on suppose qu'il est mort, terrassé par la misère ou par la fièvre. Cela, personne ne veut y penser, et pourtant les exemples de ce genre ne manquent pas, puisque l'on estime à 12 pour 100 seulement le nombre de ceux qui reviennent.

Les émigrants portugais envoient ou apportent ainsi chaque année dans leur pays des capitaux importants, qu'ils emploient principalement en achats de rentes et surtout de terres, ce qui fait monter la valeur du sol, dans certaines régions du nord, à des prix exorbitants, ainsi que nous l'avons constaté plus haut. Le petit paysan est exclu de la propriété foncière par cette concurrence insoutenable ; cela l'empêche de s'élever, même quand il réussit à épargner. De plus, beaucoup de brésiliens, profitant de la rareté des capitaux, prêtent leur argent à gros intérêts, ce qui amène souvent la ruine de l'emprunteur.

Le type que nous venons de décrire est très répandu dans la vallée du Vouga et de ses affluents. La fertilité du sol, permettant en général à une famille de vivre sur un petit espace, ce fait a amené les propriétaires à morceler leurs domaines en exploitations minuscules, qui trouvent facilement preneurs parmi ces paysans dépourvus de matériel et d'argent. Mais aussi, la culture reste routinière et arriérée, ne tirant qu'un médiocre parti d'un pays particulièrement favorable. Le paysan de cette contrée manque, en effet, de moyens, d'instruction et d'exemples à suivre, aussi bien que de ressources. Il vit patiemment dans la pauvreté, à moins qu'une série de mauvaises récoltes, ou quelque fléau, ou tout simplement l'appel d'un parent ou d'un ami le décide à aller tenter la fortune outre-mer. Nous aurons souvent à revenir sur ce phénomène de l'émigration, si intense en Portugal, et nous verrons sa portée se préciser de plus en plus par la leçon des faits.

V. — FERMIER DE VIZEU.

Si, en partant de São Pedro do Sul, on se dirige vers le sud-ouest, la route s'élève en serpentant entre de hautes collines pour atteindre bientôt une contrée qui diffère sensiblement de la précédente. Elle est occupée par une population assez dense, dont la monographie d'un *fermier des environs de Vizeu*[1] va nous indiquer d'une façon suffisante la physionomie sociale et la situation économique.

Le district qui a pour chef-lieu la petite et antique cité de Vizeu, est formé pour la plus grande partie de plateaux dont l'altitude dépasse souvent 700 mètres. Ils sont hérissés de hautes collines, qui deviennent vers l'est de véritables montagnes, et profondément ravinés par le cours d'innombrables rivières. A l'horizon, on aperçoit les sommets, souvent neigeux, de l'Estrella, la plus haute chaîne du pays. Le sol est formé principalement de granit, et sa fertilité est fort inégale; souvent grande dans les vallées d'alluvion, elle diminue graduellement au fur et à mesure que l'on s'élève vers les hauteurs, où les cultures font place aux sapinières et aux bruyères. Le climat est doux, sauf dans les montagnes; la moyenne annuelle de la température se maintient entre 13° et 14°, avec quelques gelées en hiver et quelques journées de fortes chaleurs en été; les pluies sont assez abondantes d'octobre à mars, mais elles deviennent ensuite irrégulières et rares; la chute totale de pluie dépasse un peu un mètre, dont un dixième seulement pour l'été. Comme la saison sèche est assez longue, le pays, très verdoyant en hiver et au printemps, prend en été un aspect aride, atténué cependant par la verdure des vignes, des oliviers et des sapinières. Il faudrait beaucoup d'eau pour permettre au sol de développer toute sa productivité. Mais elle manque en beaucoup d'endroits, ce qui limite étroitement la production agricole.

1. Monographie faite avec le concours de M. le chanoine Fructuoso, à Vizeu.

C'est la moyenne propriété qui prédomine, et de beaucoup, dans toute la Beïra Alta. Les domaines d'une valeur supérieure à 500.000 francs sont rares ; on en trouve beaucoup dont l'évaluation varie entre 50.000 et 100.000 francs ; il n'en existe qu'un assez petit nombre d'un prix inférieur à 50.000 francs. En très grande majorité, ces domaines sont subdivisés en fermes de médiocre étendue, parfois louées à prix d'argent, souvent aussi moyennant une prestation en nature et en corvées[1]. La grande propriété se trouve ainsi combinée avec la petite culture. Il est extrêmement rare que les propriétaires résident sur leurs terres ; ce sont des capitalistes qui habitent des villes plus ou moins éloignées, spécialement Lisbonne et Porto. A côté des anciennes familles aristocratiques ou bourgeoises, on voit maintenant figurer un certain nombre de nouveaux propriétaires enrichis dans les affaires, ou revenus du Brésil après fortune faite. Sans couvrir au total une grande surface, la très petite propriété est assez fréquente, donnant naissance au type du propriétaire indigent. Elle se combine le plus souvent avec le fermage, c'est-à-dire que le petit paysan complète son exploitation en louant des terres à quelque grand propriétaire du voisinage. Bien que le morcellement du sol fasse des progrès évidents, il ne marche cependant pas très vite, précisément par l'effet de la tendance que montrent les capitalistes, et surtout les émigrants revenus au pays, à acheter de la terre et à la payer un prix souvent exagéré. Le simple paysan ne peut rivaliser avec eux, et n'accède à la propriété que par hasard.

Les cultures principales de la région étaient autrefois le maïs, qui demande une terre profonde et fraîche, les céréales et la vigne. Il y a un certain nombre d'années, lorsque, dans les autres pays, les ravages du phylloxera eurent amené une hausse considérable du prix des vins, les propriétaires crurent faire une bonne spéculation en reprenant une partie de leurs terres pour les planter en vignes ; cet arbuste envahit ainsi non seulement les coteaux, mais encore les sols propres au maïs et aux prairies.

1. Principalement des transports.

Pour procéder à ces plantations et pour les entretenir, on y employait les corvées dues par les fermiers, et des ouvriers à la journée, sous la direction d'un régisseur. Le fléau ayant ravagé le Portugal à son tour, on s'empressa de replanter en dépassant même les limites précédentes. Mais, comme toutes les spéculations, celle-ci présentait un grave aléa; par sa généralité, elle a amené la surproduction et l'avilissement définitif des prix. Aujourd'hui, la plupart des terres plantées en vignes ne donnent, malgré le bas prix de la main-d'œuvre, qu'un revenu à peine suffisant pour couvrir les frais de culture. Aussi, on tend à les remplacer par des oliviers sous lesquels on sème des céréales : blé, seigle, orge, des pois ou des fèves.

Les bourgs et les villages de cette région sont tous construits sous une forme très compacte, et l'on rencontre peu de maisons isolées dans la campagne. Cependant les paysans propriétaires ont une propension de plus en plus marquée à se construire une demeure sur le champ qui leur appartient, parfois loin du village. Le mode d'existence de ces petites gens est on ne peut plus simple. Les salaires des ouvriers ruraux sont d'ailleurs fort bas; on paie les hommes de 200 à 250 reis (1 fr. 10 à 1 fr. 35) par jour, et les femmes 150 reis (0 fr. 82). Dans ces conditions, la misère est souvent grande, surtout quand la récolte a été mauvaise. Pour secourir les pauvres, il existe des institutions très anciennes, connues sous le nom de Miséricordes. Ce sont des confréries qui ont pour mission de réunir des aumônes en argent ou en nature, d'en faire la distribution, de fonder des hôpitaux ou des asiles[1]. Il existe une de ces associations dans le *concelho* de Penalva do Castello, dont dépend la famille étudiée plus loin.

L'étroitesse des exploitations, qui exigent peu de bras, et la pauvreté de la population rurale, la pousse à émigrer dans différentes directions. Les uns vont chercher du travail dans les grandes villes. D'autres se dirigent par bandes vers l'Alem-

1. Voir les détails donnés plus loin à propos de la Miséricorde de Lisbonne dans la partie relative à la population industrielle. Dans le district de Vizeu il y a beaucoup d'établissements de ce genre : à Vizeu, Santar, Tondella, etc., etc.

tejo, où ils sont employés dans les vastes fermes à blé, ainsi que nous le verrons plus loin. Beaucoup de jeunes filles s'engagent comme servantes à Lisbonne et dans les autres centres urbains; souvent elles reviennent au villages après avoir subi la mauvaise influence de la ville, dont elles propagent ainsi la corruption. Enfin, de nombreux ouvriers et paysans vont chercher fortune à l'étranger ou aux colonies, surtout au Brésil. Ils y débutent comme ouvriers ruraux, artisans ou petits commerçants, vivent avec beaucoup d'économie et réussissent souvent à faire en dix ou quinze ans une petite fortune; quelques-uns même parviennent à la véritable richesse. Somme toute, leurs ambitions sont très courtes. et comme ils emportent un grand amour pour leur terre natale, où toute leur famille est restée, leur espoir est d'y revenir le plus tôt possible pour y vivre en paysans aisés ou en petits bourgeois. Pendant leur absence, et quand ils le peuvent, ils envoient généralement un peu d'argent à leurs parents. Aussi arrive-t-il souvent que l'on pousse un jeune homme à émigrer dans le but d'en tirer des subventions en argent comptant, chose toujours rare dans ce milieu pauvre. Après leur retour, les plus aisés prennent fréquemment à leur charge l'instruction d'un jeune frère, neveu ou cousin, auquel ils procurent ainsi l'occasion de s'élever à une condition supérieure.

Les indications générales que nous venons de résumer vont maintenant se préciser dans la monographie qui suit.

José Ferreira Morgado habite le village de Corga, situé à 12 kilomètres de Vizeu. Il est âgé de 73 ans. Sa femme, Bernadina d'Almeida, en a 65. Six enfants vivent et travaillent avec les parents : Antonio, 35 ans; Manuel, 30; Constança, 26; Zoao, 24; José, 22; Carlos, 21. Le fermier emploie en outre un jeune berger de 14 ans.

Le village est bâti sur un petit plateau accidenté, traversé par un ruisseau. La couche arable, peu épaisse, en général, laisse souvent apparaître le granit qui la supporte. Partout où le sol est suffisamment profond, sa fertilité est moyenne. Ailleurs, il se dessèche vite et produit peu. Le climat est tem-

péré, le thermomètre descend rarement au-dessous de 3°, et ne dépasse guère 32°. La région est essentiellement agricole; elle ne produit en outre qu'une petite quantité de pierres à polir et les articles communs fabriqués par les artisans.

Morgado est propriétaire de sa maison et de l'enclos qui en dépend. C'est un petit bâtiment qui contient une étable, un cellier, et au-dessus deux chambres et une cuisine, où toute la famille s'entasse. Le mobilier est extrêmement sommaire. Il se compose : de couchettes en planches garnies d'une simple paillasse, de coffres à linge, de tables et de bancs en bois de sapin et de quelques ustensiles. Le linge et les vêtements se réduisent à peu près à ce qui est indispensable; chacun possède un costume de travail et un autre pour le dimanche; la ménagère garde quelques draps en réserve. Habitation, mobilier et hardes valent au plus, tout compris, 300 milreis (1.550 fr.).

Notre paysan afferme les terrains qu'il cultive à l'un des plus gros propriétaires de la province. Ces terres font en effet partie d'un domaine dont la valeur est estimée à environ 500.000 francs. Le propriétaire habite Lisbonne et il a pour régisseur, ou plutôt pour agent, l'instituteur de Corga, qui s'occupe de faire rentrer les fermages et les redevances, et exécuter les travaux nécessaires dans les vignes exploitées en régie; il ne cultive rien par lui-même. La ferme de Morgado, une des plus grandes du pays, comprend quelques hectares de terres ensemencées en blé, seigle et orge, ou plantées en vignes, 3 hectares de terre à maïs, enfin 25 hectares de sapinière. Le tout est estimé 3.000 milreis (16.650 fr.) en chiffre rond.

L'assolement des terres arables est fort simple : après avoir été emblavée pendant une courte période, qui varie de deux à cinq ans, chaque parcelle est laissée en jachère pendant un temps variable durant lequel on y fait pacager le bétail. Comme celui-ci est peu nombreux, la fumure est faible et le rendement médiocre; il ne dépasse guère 12 hectolitres à l'hectare pour les céréales et 14 pour le maïs. En moyenne, la ferme produit : 35 hectolitres de maïs, 8 de seigle, 6 d'orge, 4 de

blé, 160 kilos de lin, 39 hectolitres de vin, et en outre les pommes de terre et les légumes pour la nourriture de la famille. La sapinière fournit le bois pour le chauffage et les réparations.

Pour sa culture le fermier dispose d'un outillage extrêmement primitif : un char à bœufs avec son harnais, un araire ou petite charrue, une herse et quelques outils à main, rien de plus. Le cheptel comprend deux bœufs de trait, de la race petite mais vigoureuse appelée arouquèsa, valant ensemble 140 milreis (775 fr.), treize brebis pour 27 milreis (150 fr.), deux porcs 15 milreis (83 fr.), six poules 1.800 reis (10 fr.). Le tout, attirail et bétail, peut être estimé au total 1.200 francs à peu près. En y ajoutant la valeur de la maison et du mobilier, nous arrivons à une somme qui peut varier entre 2.700 et 3.000 francs et qui représente l'actif de cette famille.

En dépit de son âge avancé, le fermier dirige encore son exploitation, à laquelle tous ses fils sont employés, pendant que la mère, aidée par Constança, prend soin de la maison ; la jeune fille participe en outre aux travaux des champs. Morgado entreprend chaque année, avec son char et ses bœufs, quelques transports — environ 10 jours — qui lui rapportent à peu près 12 milreis (66 fr.). L'un des fils gagne en Alemtejo et rapporte à la maison 28 milreis (155 fr.). Il faut ajouter à cela les produits vendus au marché ; le principal a été cette année le vin : 5 hectolitres pour 14 milreis (77 fr. 50), le reste est insignifiant.

L'alimentation a pour base le pain de maïs, accompagné le matin de quelques sardines salées, à midi de pommes de terre ou de haricots, et parfois de morue ou de viande de porc, le soir de légumes et des restes du dîner. On estime à 22 milreis (122 fr.) par an la dépense nécessaire en denrées d'épicerie, vêtements, etc., pour la nourriture et l'entretien de la famille. Le fermier paie son loyer en nature et livre dans ce but au propriétaire 22 hectolitres de maïs ; de plus, il lui doit quatre jours de corvée avec son char et ses bœufs.

Nous constatons ainsi que la famille remet au propriétaire ou

consomme directement la presque totalité de ses récoltes. Si elle fait un peu d'argent, c'est surtout grâce au travail salarié qu'elle fournit au dehors. Voici, d'après les indications qui précèdent, le tableau approximatif de ses recettes et de ses dépenses, abstraction faite des produits consommés ou délivrés en nature :

Recettes.

Charrois, 10 journées	66 fr. »
Salaire d'un fils	155 »
Ventes : 5 hectol. de vin	77 fr. 50
Divers	60 »
Total	358 fr. 50

Dépenses.

Denrées d'alimentation, épiceries	55 fr. 50
Linge et vêtements	66 fr. 50
Outils, harnais, etc	50 »
Impôts	100 »
Divers	72 »
Total	344 fr. »

On voit par ces deux totaux que le peu d'argent comptant réalisé par cette famille est absorbé par ses besoins urgents. Le moindre accident suffit pour rompre l'équilibre de ce pauvre budget, et pour appeler les privations.

Les récréations dont profite la famille ne sont ni très nombreuses ni très variées. En dehors des cérémonies familiales, comme les mariages et les baptêmes, la plus grande réjouissance est celle que ramène chaque année la fête patronale du village. On la célèbre par un repas substantiel, après lequel la jeunesse organise des danses tandis que les vieux se rendent au cabaret. Le dimanche et les jours de fête, les hommes vont aussi de temps en temps à l'auberge, où ils boivent surtout du vin, vendu très bon marché. L'ivrognerie et le désordre sont d'ailleurs des faits rares.

Ces gens vivent ainsi dans un état de médiocrité paisible qui touche la pauvreté. Son principal inconvénient est de leur

rendre tout progrès bien difficile. Deux causes de trouble les guettent continuellement : la mauvaise récolte et la maladie. Les années sèches leur sont très dures. Quant à la santé, en dépit d'un défaut à peu près complet d'hygiène, elle est assez bonne en général. Cela tient d'abord au climat, qui est plutôt sain ; en outre, les soins donnés à la première enfance étant fort peu éclairés, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, tous les enfants d'un tempérament faible disparaissent de bonne heure. Il en résulte une sélection au profit des plus forts. Toutefois, le père, déjà âgé, fut atteint récemment d'une maladie assez grave ; il a été soigné à l'hôpital de la Miséricorde, où il payait une pension de 300 reis (1 fr. 65) par jour.

Cette famille ne reçoit aucun appui extérieur, hormis celui que l'on se donne entre voisins. Au moment des grands travaux, ces paysans s'aident entre eux, travaillent les uns pour les autres, se prêtent des animaux, des outils ou des semences. Quand un ménage vient à manquer de quelque provision, un autre lui en fait l'avance, et le remboursement s'opère en nature après la récolte. Ces pauvres gens se patronnent ainsi les uns les autres dans la mesure de leurs forces, suppléant par là de leur mieux à l'absence du véritable patron, le propriétaire. En visitant cette région, nous avons eu l'occasion de constater d'une façon frappante l'importance de l'initiative et des exemples donnés par les patrons agricoles lorsqu'ils remplissent effectivement leur rôle. Non loin de Corga, à Povolide, nous avons rencontré un ancien officier, M. J. Cabral, propriétaire d'un domaine assez étendu. Comprenant que le rendement serait meilleur sous son contrôle direct, il a quitté l'armée pour aller s'installer sur ses terres. M. Cabral eut alors l'idée d'organiser une laiterie pour la production du beurre. Et pour se procurer la crème nécessaire, il sut persuader aux paysans du voisinage qu'ils auraient avantage à remplacer leurs bœufs de travail par des vaches laitières. Il leur avança même souvent une partie de l'argent nécessaire pour les acheter, retenant par fractions l'intérêt et le capital sur le prix du lait qui lui était livré. Le rendement de ces animaux est assez faible, d'autant plus qu'on

les fait travailler; cependant la production de la beurrerie de Povolide a pu se développer peu à peu; elle atteint maintenant 70 kilos par jour, procurant aux fermiers une ressource supplémentaire qui n'est pas à dédaigner. De son côté, M. Pedro dos Santos, qui réside temporairement à Vizeu, tout près de ses propriétés de Villa Mean dans la vallée du Dao, a organisé un syndicat agricole et viticole et une association mutuelle d'assurance contre la mortalité du bétail, qui rendent d'importants services. Il s'efforce actuellement d'adapter aux besoins du crédit agricole régional une institution déjà ancienne : le *Banco agricola e industrial Viziense,* qui fonctionne depuis plus de 40 ans à côté de la Miséricorde de Vizeu. Il est évident que, si les propriétaires de ce type étaient plus nombreux, l'agriculture portugaise serait aussi plus prospère.

L'instruction primaire est loin d'avoir réalisé en Portugal tous les progrès désirables. Cela tient à diverses causes que nous aurons l'occasion d'analyser plus tard. Dans la famille Morgado, qui comprend huit personnes, trois seulement, le père et deux fils, savent lire, les autres sont illettrés. Au point de vue religieux, on trouve encore dans ces campagnes un certain nombre de personnes pieuses, mais il en est d'autres qui, tout en observant les pratiques élémentaires du culte, ne montrent pas une bien grande ferveur, et c'est ici le cas.

Les charges publiques supportées par la famille se résument ainsi : elle paie, en premier lieu, à titre d'impôt foncier, 18 milreis (100 fr.) qui se partagent entre la commune et l'État; c'est là une bien lourde charge pour une si petite exploitation. Ensuite, elle supporte les impôts indirects qui frappent les articles de consommation; comme elle achète peu de chose, le fardeau de ces taxes ne lui est pas très sensible ; on peut l'évaluer à environ 8 ou 10 francs par an. Quant au service militaire, il n'a été fourni par aucun des Morgado, tous ayant été exemptés pour cause d'insuffisance physique[1].

En ce qui concerne les relations avec l'extérieur, nous cons-

1. Nous aurons plus tard l'occasion de constater que l'incapacité physique est souvent un prétexte qui couvre des interventions politiques.

tatons d'abord que la densité de la population dans les Beïras ne laisse guère de place à l'immigration. Au contraire, les gens du pays se répandent chaque année au dehors pour trouver dans l'émigration temporaire un supplément de ressources. Un des fils de Morgado part ainsi en septembre pour l'Alemtejo. où il travaille dans une ferme jusqu'en avril, époque à laquelle il revient avec un petit pécule. évalué à 28 milreis (155 fr.) en moyenne. somme qui entre dans le budget du ménage, ainsi que nous l'avons constaté.

Le père et les deux fils qui savent lire sont électeurs municipaux et politiques.

Le type représenté par cette famille est le plus répandu parmi la population agricole de cette région. On ne rencontre là que bien peu de fermiers d'un degré supérieur; en revanche, on en trouve un certain nombre dont les exploitations sont sensiblement moins étendues, et qui tombent par conséquent dans une condition presque misérable. Plus bas encore, on peut observer des familles d'ouvriers ruraux, dont les plus heureuses sont celles qui possèdent au moins une maisonnette. Le taux très minime des salaires ne leur permet guère que par rare exception de sortir de leur très humble et souvent très difficile position. Toutefois, malgré l'exiguïté de leurs ressources, la condition des familles rurales reste tolérable. Tant que le prix du maïs ne s'élève pas au-dessus de 17 francs l'hectolitre. — et ce fait ne se produit que dans les années d'extrême sécheresse. — l'ouvrier agricole ne souffre pas de la faim. Nous verrons bientôt qu'on ne pourrait pas en dire autant des travailleurs de la ville.

A quelques kilomètres de Vizeu commence la région montagneuse, où une population clairsemée cultive une partie des terres accessibles. Un type intéressant va nous permettre d'étudier au moins partiellement la région agricole de l'Estrella.

VI. — PAYSAN DE L'ESTRELLA.

La Serra de Estrella, la plus haute chaîne du Portugal, — son point culminant approche de 2.000 mètres — est sillonnée de profondes vallées, où coulent de nombreuses rivières, affluents du Mondego ou du Tage. Les pluies fréquentes de l'hiver, les neiges qui couvrent les hauts sommets de la Serra pendant quatre mois, en font durant une partie de l'année des torrents qui roulent à pleins bords; en été, au contraire, leur lit se dessèche presque complètement. Il en est de même pour les sources qui s'échappent des pentes. En fait, l'eau est abondante dans cette contrée tourmentée, mais son cours est irrégulier. Pour l'utiliser pleinement à l'heure la plus favorable, il faudrait la retenir par des travaux d'art et la distribuer judicieusement jusque dans la plaine, au moyen d'un système bien étudié de canaux dans le genre de ce qui a été fait notamment pour la Lombardie et la Catalogne. Dans l'Estrella, on a laissé jusqu'à présent la nature à elle-même. Ou plutôt l'homme s'est appliqué à détruire ce que la nature avait fait pour défendre le sol contre l'action dévastatrice des eaux. Autrefois, tout ce massif était couvert de forêts qui absorbaient beaucoup d'humidité, réduisant ainsi le volume et l'action des torrents. Mais les bois ont été détruits par le fer et par le feu, afin de laisser place aux pâturages où les moutons se réfugient pendant l'été. Actuellement, le gazon ne suffisant pas pour retenir les eaux, la moindre ondée gonfle les torrents et tout s'écoule en quelques heures. La première opération utile serait donc le reboisement des pentes. Des lois spéciales édictées dans ce but n'ont donné qu'un résultat bien médiocre. Deux massifs forestiers seulement ont été reconstitués jusqu'à présent; le premier, sur 2.000 hectares, se trouve près de Manteigas aux sources du Zezere; le second, sur 400 hectares, a été établi près de Covilha. Il faut dire que l'administration forestière se heurte à des difficultés considérables. Les pâtis appartiennent aux communes montagnardes et

sont ou bien utilisés par les habitants, ou bien loués à des bergers des régions voisines. Quand il est question de reboiser, les intéressés s'insurgent contre des projets qui tendent à restreindre leur jouissance, et les choses restent en l'état. Ceci montre une fois de plus l'impuissance des communautés paysannes à gérer des intérêts étendus, spécialement à bien administrer des forêts. Il faut pour cela des connaissances et une prévoyance que n'ont pas les petites gens.

Mais il n'en est pas moins certain que, si les grands propriétaires fonciers savaient voir et comprendre la situation, ils pourraient dès à présent travailler à l'aménagement et à l'utilisation des eaux, ce qui donnerait des résultats immenses au point de vue industriel comme au point de vue agricole. Mais il faudrait au préalable s'entendre et s'associer. Or, cela n'est ni dans les habitudes, ni surtout dans l'esprit des gens de la classe aisée. Ils n'y sont pas préparés par leur éducation qui leur inspire plutôt un individualisme égoïste, ennemi de la discipline et de la responsabilité. Ce grave défaut de la formation sociale nuit considérablement à la prospérité du pays.

La famille étudiée [1] habite le versant nord de la chaîne, à Lagarinhos, paroisse qui dépend du concelho de Gouveia, district de Guarda. Ce village, situé à 500 mètres d'altitude, compte 860 habitants. Comme São Pedro do Sul, cette localité est loin du chemin de fer; elle est reliée par de bonnes routes à la gare de Mangualde (20 kilom.) et à diverses autres localités. Deux petites rivières s'y réunissent pour aller se jeter ensuite dans le Mondego. La contrée forme un plateau légèrement accidenté et coupé par les lits des rivières et des ruisseaux. Le sol arable, d'origine granitique, est d'épaisseur très variable; tantôt la couche mince et maigre se laisse çà et là percer par le rocher, tantôt elle est profonde et fertile parce que les eaux ont entraîné et accumulé dans les fonds les terres meubles et les débris organiques. Le climat est relativement froid en hiver : le thermomètre descend parfois un peu au-dessous de zéro et la

1. Monographie faite avec le concours de M. Mendes Oliva, propriétaire-agriculteur près de Gouveia.

neige apparaît de temps en temps; les pluies, assez fréquentes d'octobre à avril, deviennent rares en été; celui-ci est donc à la fois sec et chaud, car la température s'élève alors jusqu'à 35 degrés. L'irrigation est indispensable en cette saison pour la plupart des cultures.

Les productions de la haute vallée du Mondego sont assez variées, elles pourraient l'être davantage encore. La culture principale est celle du maïs, qui occupe la plus grande partie des meilleures terres, soit au fond des vallées, soit sur les pentes. Semé en avril, le maïs est sarclé en juin; en même temps, on répand des semences de graminées qui, après la récolte faite en septembre, croissent rapidement sous l'action des premières pluies et donnent de bons herbages temporaires, que l'on défriche de nouveau au printemps. Sur les terres hautes, maigres et sèches, le seigle prédomine, avec intercalation d'une jachère de deux années qui donne des pâturages de printemps. La vigne est cultivée aussi sur une grande échelle; détruite par le phylloxera, elle a été reconstituée sur des plants américains, et la surface actuellement occupée par les vignobles dépasse de beaucoup l'ancienne.

Enfin, les paysans font, surtout pour leur propre consommation, des pommes de terre et des légumes variés, et ils ont d'assez beaux vergers qui, avec les oliviers répandus partout, donnent à ce pays l'aspect d'un immense bosquet. Les plus mauvais terrains sont occupés par des bois de pins; on commence aussi à planter des eucalyptus, essence qui réussit admirablement en Portugal.

La production animale est relativement restreinte. Le gros bétail est peu nombreux; il se compose principalement de bœufs de travail. Il en résulte une grande pénurie d'engrais. Les moutons et les chèvres sont en assez grand nombre; chaque famille élève un ou plusieurs porcs pour sa consommation. La volaille est plutôt rare. Le gibier a presque disparu, faute d'une protection suffisante. Quant aux ressources minérales, elles se bornent aux granits du sous-sol, qui sont exploités sur quelques points pour la construction.

En résumé, cette région verdoyante, encadrée de hautes montagnes, avec son air léger et salubre, ses vallées fertiles, ses eaux abondantes, pourrait être extrêmement productive si les moyens de transport étaient plus efficaces, les débouchés plus larges, les capitaux plus abondants, les patrons capables plus nombreux. En outre, l'Estrella deviendrait facilement un grand réservoir de force hydraulique, dont les eaux mortes canalisées iraient répandre la fertilité au loin. Tout cela est et restera probablement longtemps encore à l'état de projets.

José Pinheiro, âgé de 46 ans, a épousé Rosa Simoes, qui en a 52; tous les deux sont originaires du pays. Ils ont eu treize enfants, tous allaités par la mère, et dont neuf sont encore vivants : Maria, 24 ans; Manuel, 23; Antonio, 22; José, 18; Zeferino, 17; Maria Rosa, 14; Maria da Conceiçâo, 13; Theresa, 8; Francisco, 6.

Le père est propriétaire d'un petit domaine et locataire de quelques champs, dont l'exploitation absorbe à peu près tout son temps. Exceptionnellement, il fait au dehors quelques journées de labourage, — une dizaine environ — avec sa paire de bœufs. Un usage ancien attribue comme rémunération de ce travail la paille produite par le maïs récolté sur les champs ainsi labourés. La mère, qui naguère prenait sa part du travail agricole, est maintenant remplacée par ses enfants, et se consacre aux soins du ménage. Les enfants secondent leur père dans la culture du domaine familial et de la ferme. Certains d'entre eux travaillent en outre dehors, et leurs salaires rentrent dans le budget commun. Ainsi, Manuel est menuisier; son patron l'occupe presque toute l'année et lui donne 320 reis (1 fr. 76) par jour. José s'emploie chez les cultivateurs du voisinage environ cinquante jours par an, moyennant 200 reis (1 fr. 10). Zeferino est domestique chez un de ses oncles, où il ne gagne encore que son entretien.

Cette famille possède une propriété foncière comprenant une maison d'habitation et des terrains de culture. Ce petit bien vient de la femme, qui l'a eu de ses parents par héritage. La maison est construite isolément sur le domaine, et se compose d'une cuisine où les gens mangent, non pas à table, mais assis autour du feu sur des bancs de bois très bas, d'une petite salle et de

trois chambres, où couchent les parents et les jeunes filles; les garçons dorment sur des lits de camp placés dans l'étable, près des animaux. Le domaine contient : deux arpents de terres à maïs, six de terres à seigle, une vigne plantée en ceps américains, au nombre d'un millier de pieds, ce qui représente une surface de 20 ares environ; enfin, un petit bois de pins d'un arpent; les terres labourables sont plantées d'oliviers en bordures. Comme l'arpent équivaut à un tiers d'hectare, la superficie totale de ce petit domaine est à peu près de 3 1/2 à 4 hectares.

Rappelons que, en cas de décès des parents, le code civil portugais prescrit le partage égal en nature[1]. Cette règle prévaut aujourd'hui dans tout le pays ou à peu près, les anciennes coutumes ayant presque totalement disparu. Ce mouvement de dispersion, qui se continue d'année en année, serait certainement beaucoup plus rapide, malgré la pauvreté ordinaire du paysan, si certaines causes n'intervenaient pas pour donner à la terre une valeur artificielle et exagérée. Nous en avons déjà indiqué une[2]. Bientôt nous en verrons surgir une autre en étudiant les cultivateurs de l'Alemtejo.

En outre de son domaine, le paysan exploite, nous l'avons vu, des terres affermées. Ce sont d'abord 6 arpents (2 hectares) de terres à maïs ou à seigle, avec un droit de pâturage dans 10 arpents de bois qui dépendent de la propriété; ensuite, des pâtis dont le loyer est acquitté avec le lait des brebis pendant leur séjour; cette combinaison est usuelle pour les très petites locations, autrement le loyer se règle en argent. Comme loyer des terres labourables, Pinheiro doit fournir en nature 130 *alqueires* de maïs ou de seigle, l'alqueire valant 15 lit. 8: c'est une quantité de 20 hectolitres et demi de grain environ qui est due par le locataire.

Pour son exploitation, le paysan emploie un matériel des plus élémentaires : un lourd char à bœufs à roues pleines; une petite

1. Avec faculté de disposer par testament d'un tiers en faveur d'un seul héritier.

2. V. p. 92 ci-dessus.

charrue en bois, munie d'une pointe de fer qui entame un peu le sol sans le retourner et exige du laboureur un grand effort; une herse, aussi en bois, sur laquelle il faut se tenir debout pour obtenir un travail utile; enfin quelques outils aratoires, le tout d'une valeur totale approximative de 30 milreis (165 francs). Il en est d'ailleurs ainsi chez tous les paysans; on ne trouve dans le village qu'une seule bonne charrue. Disons, tout de suite, que le mobilier de la ferme est très simple : 2 armoires, 4 coffres, 1 table, quelques chaises et des bancs, le tout en bois de sapin, forment le gros du mobilier; on couche sur des lits de camp établis au moyen de quelques planches posées sur deux bancs et garnies d'une paillasse. Quant au cheptel, il se compose : d'une paire de bœufs de travail, achetée chaque année en février au prix moyen de 15 livres sterling (375 francs) et revendue à l'entrée de l'hiver avec un petit bénéfice de 40 à 50 francs; un petit troupeau de 30 têtes : brebis et chèvres; un porc acheté à l'automne et qui est tué l'année suivante à Noël pour l'usage de la famille; enfin, une dizaine de poules. Actuellement, Pinheiro n'a pas de troupeau; il l'a vendu parce que son fils Antonio, qui était le berger, a dû partir pour le service militaire; mais il est revenu dans des circonstances dont nous parlerons plus loin; aussi le père compte racheter bientôt un autre troupeau afin d'utiliser les pâtures dont il dispose.

Le système de culture des paysans de cette région est tout à fait primitif. Comme ils ont peu d'engrais, et aussi peu de débouchés, ils se limitent à la production des denrées les plus courantes, celles dont ils se nourrissent eux-mêmes ou dont la vente est facile dans leur voisinage immédiat, comme le maïs, le seigle, la pomme de terre. L'assolement est inconnu. Les meilleures terres, réservées au maïs, sont fumées avec le peu d'engrais de ferme dont on dispose. Quant aux terres maigres, ce qu'on leur rend par la fumure et le séjour des animaux est si insuffisant, que la jachère s'impose. Avec plus d'engrais, on pourrait certainement obtenir de ces sols des rendements meilleurs et une récolte annuelle. Mais, pour cela, il faudrait avoir du bétail, et des fourrages pour le nourrir. On se borne à semer

des graminées parmi le maïs au moment du sarclage, ce qui donne plus tard une ou deux coupes de foin et quelques semaines de pâture. Les friches produisent aussi un peu d'herbe, mais tout cela est bien insuffisant, et la culture reste extensive, c'est-à-dire nécessairement pauvre.

Dans ces conditions, on s'explique pourquoi la quantité des produits vendus est fort minime. Elle se réduit à : 150 kilos de fromage de brebis, valant 45 milreis (249 fr.); 20 agneaux pour 12 milreis (66 fr.); 45 kilos de laine, 13.500 reis (71 fr.). Il faut ajouter à ces recettes, celles qui proviennent des salaires réalisés par quelques-uns des membres de la famille. Manuel fait comme menuisier 250 journées payées 320 reis l'une, soit 80 milreis (444 fr.); José gagne pour 50 journées à 200 reis à peu près 10 milreis (55 fr.). Quant aux rentrées en nature, il est inutile de chercher à les évaluer, puisque le produit en est directement consommé par la famille.

Voilà pour les ressources, calculons maintenant les dépenses. Observons tout d'abord que le mode d'existence des montagnards de l'Estrella est d'une extrême simplicité.

Nous savons déjà comment ils sont logés; leur habillement n'est pas plus recherché. Pour travailler, les hommes portent un costume sommaire, composé de vieilles hardes . une chemise de coton, un gilet et un pantalon de gros drap, un chapeau de feutre à larges bords; les femmes ont des jupons de cotonnade, un châle de laine, et se couvrent la tête d'un fichu; tous vont pieds-nus, sauf en cas de pluie et les jours chômés. Le dimanche, le père et les jeunes gens mettent un costume en drap du pays (*saragoça*), qui doit durer plusieurs années; pour les femmes, l'habit du dimanche est taillé dans une grosse étoffe de coton mélangé de lin. La mère possède un habillement un peu plus fin, fait d'un tissu de laine; elle a aussi une paire de boucles d'oreilles et une chaîne en or; chacune des jeunes filles a également ses boucles d'oreilles, mais elles sont plus petites. Le linge est réduit au strict nécessaire. Tout compris, habits et linge ne valent pas plus de 130 milreis (720 fr.). Pour l'entretien de tous, vêtements, linge et chaussures, on peut estimer la dépense

annuelle à 100 milreis (555 fr.), en y comprenant tous les menus frais relatifs à la toilette.

L'alimentation est aussi frugale que possible. Le matin de bonne heure, on déjeune d'un morceau de pain de maïs et d'une poignée d'olives, parfois de quelques pommes de terre. Le dîner, qui se prend aux champs pendant la saison des grands travaux, se compose d'une soupe aux choux, d'un plat de légumes, parfois de quelques sardines ou d'un peu de morue salée. En été, on goûte vers quatre heures avec du pain de maïs, des olives et quelquefois des sardines salées. Le soir, la famille mange une soupe aux légumes. De temps en temps, on ajoute à la soupe un morceau de porc salé ou un saucisson; mais comme la provision de lard et de graisse, faite à Noël, doit durer toute l'année, on n'en use qu'avec parcimonie. De loin en loin aussi, on boit un peu de vin, surtout quand la besogne est rude. Tout cela est produit par le domaine; la ménagère n'achète guère qu'un peu d'épiceries, de poisson salé, aussi 3 ou 4 décalitres d'huile, la ferme n'en produisant pas assez pour la consommation de la famille; la dépense faite de ce chef peut être évaluée à 150 francs environ. En cas de mauvaise récolte, il faut se procurer en outre un peu de maïs et de seigle.

Les récréations ne chargent guère le budget familial. Les fêtes religieuses, une cérémonie de famille de temps en temps, baptême ou mariage, parfois la danse ou une partie de boules pour les jeunes gens, ou tout simplement un peu de flânerie le dimanche, quand l'ouvrage ne presse pas, c'est tout et cela coûte peu. L'impôt leur prend certainement davantage : 60 à 70 francs par an.

Si nous essayons maintenant de récapituler les sommes que nous venons d'indiquer, il en résulte le tableau suivant, qui mentionne seulement les entrées et les sorties en argent :

Recettes.			Dépenses.		
Ventes de produits......	386	fr.	Frais d'entretien.........	555	fr.
Salaire de Manuel.......	444	—	Épiceries, huile, etc.....	150	—
Salaire de José..........	55	—	Impôts directs...........	50	—
Bénéfice sur les bœufs...	40	—	Divers..................	100	—
Total...............	925	fr.	Total...............	855	fr.

On voit que les dépenses indispensables balancent presque les recettes. Aussi, la moindre perturbation ne peut manquer de jeter un trouble profond dans ce pauvre budget. Les Pinheiro en ont fait la cruelle expérience ; ils ont éprouvé des maladies qui ont exigé des soins médicaux et des remèdes ; en outre, il a fallu combler des pertes d'animaux. Ils ont dû emprunter dans ce but une somme de 200 milreis (1.100 fr.) dont il faut payer l'intérêt à raison de 7 % ; Pinheiro couvre cette dépense exceptionnelle au moyen du salaire de quelques journées de charrois faites en hiver avec ses bœufs. Si de pareilles pertes se renouvelaient, ce serait probablement pour eux la ruine complète.

Contre les vicissitudes de cette pénible existence, nos paysans n'ont guère de recours. Quand l'année est par trop mauvaise, le propriétaire leur fait remise d'une partie de la redevance qui lui est due. Mais ils n'ont à compter sur aucun autre appui. Entre voisins, on ne peut faire grand'chose, car tous sont également besogneux. Ils ne connaissent pas les avantages de l'assurance ou de l'association ; les primes et les cotisations leur paraissent trop lourdes à payer. Il existe bien à Gouveia deux sociétés de secours mutuels, assez peu prospères, du reste ; les campagnards ne s'en soucient aucunement. Enfin, la commune et l'État ne peuvent rien pour leur venir en aide. Ils sont donc en fait à peu près abandonnés à eux-mêmes.

Nous avons dit tout à l'heure que la situation de Pinheiro avait été troublée par des cas de maladie. Il faut ajouter que les paysans de cette contrée sont d'une propreté très relative et n'ont aucune notion d'hygiène. Un simple trait donnera une idée de l'état des mœurs à cet égard : Pinheiro paie au barbier du village, en guise d'abonnement annuel pour lui et ses fils, une *alqueire* (15 lit. 8) de maïs ; pour ce prix, on ne peut pas demander à ce Figaro portugais des soins bien fréquents.

Dans cette famille, personne ne sait ni lire, ni écrire ; ce n'est pas que les parents méconnaissent l'utilité de l'instruction. Mais, dans leur indigence, ces paysans utilisent le plus tôt possible le travail de leurs enfants. Il existe dans la paroisse deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Elles sont peu fré-

quentées, en dépit de la loi d'obligation. Au point de vue religieux, sans être dévots, ces gens sont fortement attachés au catholicisme et en pratiquent les règles essentielles : la messe du dimanche, — les femmes y vont parfois en semaine quand le travail le permet, — la communion pascale. Les parents déclarent qu'ils tiennent à ce que leurs enfants soient de bons chrétiens.

En ce qui concerne les charges publiques, Pinheiro paie : 1° une taxe sur les bœufs, montant à 1.100 reis (6 fr. 10), chiffre modéré par faveur, car le taux légal est plus élevé ; l'impôt foncier, 7.500 reis (41 fr. 60), dont 80 % pour la commune ; la taxe cultuelle (*congrua*), 600 reis (3 fr. 30). Pour une famille qui achète si peu au commerce, les taxes indirectes peuvent être évaluées à 15 ou 20 francs. Le total ressort ainsi à 65 ou 70 francs. Le père a été libéré du service militaire à prix d'argent ; Manuel a tiré au sort un bon numéro qui l'a fait dispenser ; Antonio a été incorporé, mais une recommandation efficace étant intervenue, il a été libéré au bout d'un mois pour incapacité physique.

Pinheiro est électeur municipal et politique, à titre de contribuable. Ce point l'intéresse d'ailleurs fort peu en principe ; il donne son vote à son propriétaire sans aucun souci de l'opinion de celui-ci, et uniquement pour se le rendre favorable.

Dans cette région, l'immigration est presque nulle. A l'exception de quelques personnes du dehors mariées dans la paroisse, du curé et des instituteurs, on n'y voit point d'étrangers. Au contraire, l'émigration est assez active et peut nous fournir quelques détails intéressants. Il y a quelque vingt ans, trois frères originaires de la paroisse qui avaient émigré en Afrique dans leur jeunesse, rentrèrent au pays avec une grosse fortune. Ils achetèrent des terres, se firent bâtir un château comme résidence d'été, et eurent à Lisbonne leur résidence d'hiver. Ils entreprirent sur leur nouveau domaine de grandes plantations de vignes, apportant ainsi dans la région des sommes importantes sous forme de salaires. Cela fit naturellement grand bruit et accrédita l'idée qu'il était facile de s'enrichir en s'expatriant. Un courant d'émigration assez accentué s'établit bientôt, soit vers les colo-

nies d'Afrique, soit vers le Brésil. Les uns partaient comme ouvriers ruraux, les autres comme artisans ou petits trafiquants. Beaucoup sont morts obscurément dans la misère, sans revoir leur village. D'autres au contraire ont obtenu plus ou moins de succès. Actuellement, onze individus de la commune sont établis au Brésil : ils ont tout juste remboursé leurs frais de passage ; un seul, parti depuis longtemps déjà, a pu envoyer à sa famille environ 500 milreis (2.775 fr.). Quatre autres sont en Afrique et paraissent avoir réussi, au moins dans une certaine mesure, car ils envoient de l'argent chez eux ; il en est un, même, qui soutient ses vieux parents ; un second a appelé près de lui son frère, qui est mort là-bas peu après ; l'émigrant a alors payé le passage d'un autre frère au Brésil. Ajoutons qu'un autre enfant de la commune, décédé outre-mer, a légué aux pauvres de la paroisse 2 contos de reis (environ 11.000 fr.). On voit que, en fait, les véritables succès sont très rares. Ils suffisent cependant pour enflammer l'imagination populaire et pour inspirer à beaucoup de jeunes gens un vif désir d'aller tenter la chance au dehors. Comme le travail manque dans la contrée, parce que les nouvelles plantations de vignes ont été interdites, quelques journaliers sont allés chercher de l'occupation à Lisbonne ; d'autres se sont dirigés vers l'Alemtejo. Mais, la concurrence des bras étant fort grande, il est très probable que cette circonstance accentuera encore le mouvement d'émigration.

Le type que nous venons de décrire est très nettement celui du propriétaire indigent, qui vit pauvrement de sa terre et de son travail, sans moyens de progrès ni de développement intellectuel et professionnel. Quand il réussit par hasard à augmenter son bien, c'est qu'il a rencontré des occasions exceptionnellement favorables et aussi parce qu'il a vécu de privations. On compte dans la paroisse une douzaine de familles de ce genre ; les autres sont plus modestes encore, parce que leurs propriétés sont plus réduites, si bien qu'elles doivent recourir davantage au travail salarié, quand elles en trouvent. Beaucoup ne possèdent pas même un pouce de terre et sont par conséquent de simples journaliers agricoles, toujours à la recherche d'un travail qui

trop souvent leur manque, et qui est très peu payé. C'est dire que la pauvreté, qui fréquemment devient de la misère, prédomine dans ces vallées, où cependant la nature n'est pas avare. Mais les faiblesses du régime social interviennent pour annuler dans une grande mesure les avantages naturels de la contrée.

VII. — PAYSAN DE LOUZA.

Les trois types que nous avons décrits précédemment appartiennent à la haute Beïra, et ils représentent fidèlement la très grande majorité des cultivateurs de cette province. En multipliant les observations, on rencontrerait certainement quelques variétés secondaires intéressantes. Mais cela ne changerait rien, ou presque, à la physionomie générale de la population.

Dans la basse Beïra, qui s'étend entre la précédente et la mer, la situation est la même, à peu de chose près. Nous y retrouvons la grande et surtout la moyenne propriété, avec un certain nombre de très petits domaines; c'est encore la petite exploitation qui fait valoir la terre, le grand propriétaire étant absent; la production est également peu variée et destinée avant tout à nourrir le paysan. Cependant, les débouchés sont ici plus rapprochés et plus accessibles, les routes et les chemins de fer étant plus nombreux. Malgré cela, l'insuffisance de la petite exploitation à développer la production pour alimenter le commerce, est si caractérisée, que la situation n'est pas sensiblement meilleure ici que dans les hautes terres, malgré les circonstances plus favorables. La pauvreté, l'ignorance et la routine étant pareilles, le résultat est nécessairement le même. Il serait donc inutile d'ajouter de nouvelles monographies aux trois précédentes. Elles ne feraient que répéter les mêmes traits. Mais nous croyons utile de reproduire une étude qui porte sur un type un peu exceptionnel, lequel nous donnera une bonne base de comparaison. Il s'agit du *paysan propriétaire des environs de Louza*. Cette petite ville est bâtie au pied de la serra du même nom, qui se dresse à 30 kilomètres au sud-est

de Coimbra. La serra de Louza est l'un des grands chaînons du massif péninsulaire, une sorte de contrefort placé là comme pour soutenir les terrasses de l'intérieur. Sa maîtresse cime atteint 1.202 mètres, et domine de haut la multitude de collines qui couvrent la basse Beïra en s'abaissant peu à peu jusqu'à la mer. Celles qui avoisinent la serra dépassent souvent l'altitude de 400 mètres, forment des escarpements abrupts et ne laissent entre elles que d'étroits défilés.

De Coimbra on parvient à Louza[1] soit par un petit chemin de fer d'intérêt local qui relie le bourg à la ville universitaire — il doit être prolongé plus tard à travers la montagne — soit par une route assez négligée, mais charmante, qui passe de vallée en vallée, en se ramifiant. Au moment où nous parcourons cette pittoresque contrée, c'est-à-dire vers la fin du printemps, elle est revêtue d'un splendide manteau de verdure richement nuancé. Chaque culture apporte en effet dans cet ensemble sa tonalité particulière, depuis la teinte claire des prairies jusqu'au vert sombre des bois de pins qui couronnent les hauteurs, et couvrent souvent une partie des pentes. Partout les arbres fruitiers, les oliviers, parfois des orangers, ajoutent leur note à cette bigarrure et donnent à tout le pays un aspect très boisé. Le maïs, le blé, le seigle, la pomme de terre, les légumes, sont les cultures principales, mais on pourrait en faire beaucoup d'autres, si les terres étaient convenablement irriguées en été. Le tabac, la betterave, les fourrages réussiraient admirablement avec de l'eau et des engrais suffisants. La production fruitière elle-même aurait encore bien des progrès à réaliser. Partout, la petite exploitation est la règle, subdivisant presque à l'infini la moyenne propriété, qui prédomine. On trouve çà et là quelques domaines de grande étendue, mais ils sont rares. La petite propriété au contraire est fréquente, mais elle est presque toujours si réduite, que le paysan doit chercher du travail salarié ou louer les terres nécessaires pour compléter une exploitation

1. Monographie faite avec le concours de M. le Dr Adriano Carvalho, professeur au lycée de Coimbra.

susceptible de nourrir une famille[1]. Nous retrouvons donc ici comme types prédominants ceux du propriétaire indigent ou du petit fermier que nous avons rencontrés déjà dans la Beïra Alta. Pour les mêmes raisons, la culture est arriérée, le bétail rare, la production restreinte, peu variée et ne laissant qu'un faible excédent pour la vente[2]. Le prix de la terre est élevé et elle ne donne qu'un revenu modique : 4 p. 100 pour les meilleures, encore les fermages sont-ils généralement acquittés en nature. Quant au paysan, il est lui-même très mal payé de sa peine, parce qu'il ne récolte guère que des denrées de faible valeur et en petite quantité.

Au fur et à mesure que l'on s'élève sur les pentes, après avoir traversé le bourg de Louza, le paysage se modifie. La route court en lacets rapides, traversant des torrents, dominant des vallons plus ou moins profonds, franchissant des escarpements où perce la roche, longeant des pentes vertigineuses, parsemées de troncs découronnés et blanchis, vestiges des magnifiques bois de châtaigniers qui les couvraient naguère. Çà et là, dans quelque repli de terrain, on aperçoit des maisons de paysans, bâties en bois ou en morceaux de schiste et dispersées selon la convenance de chacun. Ici, les cultivateurs sont presque toujours propriétaires et s'établissent sur leur lopin de terre, quand cela leur est possible, au lieu de se grouper en village, selon la pratique ordinaire en Portugal. Il faut dire que la montagne est si abrupte, que les emplacements propres aux agglomérations ne sont pas nombreux. Il serait donc nécessaire, si on habitait un village, de faire de longues et pénibles courses pour aller cultiver les champs et en rapporter les produits. On

1. Ces terrains sablonneux demandent une fumure abondante, qu'on ne peut leur donner faute de fourrages et de bétail. Pour y suppléer, les paysans vont récolter dans les bois communaux des bruyères, des brindilles, des feuilles mortes, etc., dont ils font un médiocre fumier. Ils en tirent aussi du bois de chauffage. L'administration forestière voudrait préserver les forêts, ainsi exploitées sans méthodes. Mais alors la population, privée d'un secours indispensable, préfère abandonner des terres qui ne peuvent plus la nourrir. Il y a là une situation très douloureuse, qui mériterait une étude spéciale.

2. Voir plus loin, dans la monographie du mineur de Braçal, quelques indications intéressantes sur la culture dans le district d'Aveiro, à l'ouest de Coimbra.

préfère vivre isolé, mais à portée de son travail. Pour les mêmes raisons, les communications ne sont pas faciles. Les fermes et les hameaux sont reliés à la route par des sentiers escarpés, rocailleux, ravinés, où souvent les transports ne peuvent se faire qu'à dos d'homme ou d'animal. Le climat général de la région est relativement froid en hiver; la neige apparaît de temps en temps et séjourne quelques semaines sur les sommets. Les pluies sont abondantes en hiver; au printemps, de violents orages amènent de brusques averses qui forment en quelques minutes des torrents dévastateurs, surtout depuis la disparition du châtaignier. La veille de notre visite, trois moulins établis sur un ruisseau avaient été emportés par un flot de ce genre. La roche, très poreuse, qui constitue ce massif, absorbe d'ailleurs beaucoup d'humidité, qu'elle rend en sources innombrables dont on se dispute les eaux pour l'irrigation.

Les deux ressources principales du pays étaient autrefois la vigne et le châtaignier. La première fournissait des vins ordinaires estimés dans la région; le phylloxera en commença la destruction il y a près de cinquante ans. Depuis lors, une partie a été reconstituée parfois sur des ceps américains; ce fut là une première épreuve qui atteignit profondément cette population de petites gens. Pourtant, elle était à peu près surmontée, quand survint une calamité plus grande encore. De temps immémorial, la châtaigne a joué dans l'alimentation de ces montagnards un rôle prépondérant. Elle était fournie par une véritable forêt qui couvrait tous les versants jusqu'à l'altitude de 400 à 600 mètres. En moins de quinze ans, une maladie encore mystérieuse, mais qu'on croit être d'origine cryptogamique, a détruit tous les châtaigniers en quelques années; on les voyait d'abord dépérir, puis sécher sur place sans que rien pût réussir à les sauver. Ce fut un désastre complet, car non seulement cet arbre nourricier donnait des fruits pour l'alimentation et pour la vente, mais encore il soutenait et protégeait généralement les vignes, consolidait par ses racines le terrain des pentes prévenait leur dénudation, retenait les eaux, modérait la force des torrents, et finalement donnait du bois d'œuvre et de feu.

Il n'est donc pas surprenant que la situation économique de la contrée ait été profondément altérée par ce fléau, qui a causé bien des ruines et bien des misères, sans qu'il ait été possible jusqu'ici d'en trouver le remède. On prétend même que les privations infligées à la population de la serra par la disparition de la châtaigne, ont modifié et diminué ses aptitudes physiques. Il a fallu remplacer les châtaigneraies par des cultures plus pénibles, plus exigeantes et moins productives, comme celle du maïs, qui n'ont pas réussi à combler le déficit, en sorte que beaucoup d'habitants ont dû quitter ce sol qui ne les faisait plus vivre.

La famille que nous allons étudier habite un versant très incliné, presque à égale distance entre le bourg de Louza et le village de Goes. La maison — une sorte de petit châlet bâti surtout en bois — est isolée à 200 mètres de la route; pour y parvenir il faut suivre un sentier sinueux de pente assez raide en partie couvert de bruyère coupée, dont on fera un fumier fort médiocre. Avec quelques autres maisons éparses dans le voisinage, celle-ci forme un hameau appelé Codeçaes, qui dépend de la paroisse de Serpius, laquelle est comprise elle-même dans le concelho de Louza. Codeçaes compte 35 habitants et se trouve à 150 mètres d'altitude. Le sol est argilo-siliceux, généralement mince sur les pentes, profond et fertile dans les creux, où l'on trouve de bonnes terres à maïs; ailleurs il faut beaucoup de fumier pour obtenir des récoltes passables de seigle, d'orge ou de pommes de terre. Les arbres fruitiers et les oliviers abondent; le figuier se mêle à la vigne sur les versants les mieux exposés. Autrefois, le bois de construction et de chauffage était abondant; il est beaucoup plus rare aujourd'hui par suite de la disparition du châtaignier. La contrée nourrit des bœufs de travail, et surtout des moutons, des chèvres, de la volaille, le tout en petite quantité; chaque famille élève un ou deux porcs et entretient souvent quelques ruches. Comme ressources minérales, on n'a trouvé jusqu'à présent que la pierre à bâtir.

Antonio Barata est un homme de cinquante-neuf ans, petit, alerte, d'un abord ouvert et cordial, traits d'ailleurs répandus

parmi la classe paysanne portugaise ; sa femme, Anna Maria, âgée de cinquante-huit ans, fait, elle aussi, aux visiteurs étrangers un accueil souriant, plein de bonne grâce dans sa simplicité. Tous deux laissent une agréable impression de franchise et d'honnêteté. Nés dans le pays, ils y ont encore, le mari, une sœur, et la femme, cinq frères. Ils ont eu six enfants dont cinq encore vivants, trois garçons : Manuel, vingt-six ans ; Antonio, vingt-quatre ; Auguste, vingt-deux, et deux filles : Maria, trente-quatre ; Julia, trente-deux, toutes les deux mariées dans le voisinage. Une troisième fille est morte à dix ou douze ans, — personne de la famille ne se souvient de son âge exact, — et ses parents la pleurent encore ; ce fut, nous assure le père, le seul grand chagrin de sa vie, et pour nous donner une idée de l'intelligence précoce de la pauvre fillette, il nous disait qu'elle « faisait avec ses mains tout ce qu'elle voyait avec ses yeux ».

En outre de ses trois fils, le paysan emploie quatre jeunes domestiques pris dans le pays : deux garçons âgés de quinze et douze ans, Francisco et José, et deux filles de seize et treize ans, Maria da Encarnaçao et Maria da Piedade.

Tout ce monde est absorbé par la culture du domaine familial, sauf la mère et une des servantes, qui s'occupent du ménage. Ce domaine leur est venu en partie de leurs parents, et ils l'ont doublé, ou à peu près, à force de travail et d'économie. Il se compose, en premier lieu, du vieux châlet qui abrite la famille. C'est une petite construction très simple à deux étages. Le rez-de-chaussée est adossé à la pente ; une partie sert d'étable aux animaux, tandis que l'autre est occupée par une cuisine basse et enfumée meublée d'un coffre et de quelques bancs. Le premier est clair, gai et tenu avec propreté. Il se trouve d'un côté de plain-pied avec une étroite terrasse qui sert de cour. On vient d'y construire une petite maison de pierre, un peu plus confortable et spacieuse que l'ancienne, composée d'un rez-de-chaussée destiné aux animaux et d'un premier étage qui servira de logement. Barata compte y installer celui de ses fils qui se mariera le premier, à moins qu'il ne s'y retire lui-même quand l'âge lui interdira le travail. En second lieu viennent les terres labou-

rables; selon l'usage général dans le nord du Portugal, Barata n'en connaît pas l'étendue précise; c'est par leur valeur en argent seulement qu'il en apprécie l'importance; elles sont plantées d'oliviers, et autour de la maison croissent de nombreux arbres fruitiers et d'autres qui servent de support à la vigne. Enfin, notre paysan possède des terrains boisés, taillis ou buissons, et d'anciennes châtaigneraies aujourd'hui dévastées, où il a été impossible de faire croître de jeunes arbres, car la maladie les fait périr rapidement, ce qui semble prouver que sa cause subsiste dans le terrain. L'ensemble de la propriété représente une valeur d'environ 16.000 milreis, soit en chiffre rond 85 à 90.000 francs. En superficie, ce domaine doit dépasser 100 hectares, aussi le propriétaire ne peut tout exploiter et en loue une partie à de petits cultivateurs voisins qui lui donnent en guise de fermage 14 hectolitres de maïs valant 40 milreis (222 francs).

En cas de décès, le partage des biens s'opère communément par portions égales, selon les prescriptions du code civil. Ainsi, les enfants de Barata, s'ils survivent tous, retomberont dans la catégorie des petits propriétaires possédant juste assez de terre pour faire vivre pauvrement une famille.

Comme tous les paysans portugais, celui-ci n'entretient qu'un bétail peu nombreux, étant donné l'étendue de sa propriété. Il a : une paire de bœufs de travail; un âne qui fait à dos les menus transports; dix-huit brebis et soixante chèvres; ces dernières, qui conviennent très bien aux pâturages escarpés de la contrée, fournissent du lait avec lequel on fait un fromage estimé; en outre, il élève quatre porcs pour la consommation de la famille, et quelques poules et des abeilles. Le matériel d'exploitation est réduit à sa plus simple expression, et composé d'instruments dont la forme et la valeur technique n'ont guère changé depuis des siècles. Le mobilier qui garnit le châlet se limite à quelques armoires, coffres, tables et bancs de bois de châtaignier ou de sapin, quelques chaises, et des lits composés d'une plate-forme en bois portant une paillasse ou un matelas rempli avec des étoupes de lin. Chaque membre de la famille

est pourvu d'un vêtement de gros drap pour le dimanche, et d'habits de travail en cotonnade, ainsi que du linge indispensable. La mère nous montre, non sans fierté, ses bijoux d'or : une paire de grandes boucles d'oreilles qui, dit-elle, a coûté, il y a déjà bien des années, quatre livres sterling (100 fr.), une chaîne de cou et quelques bagues. Elle en avait d'autres encore, mais elle les a distribués à ses filles lors de leur mariage. Avoir beaucoup de bijoux, c'est d'abord un signe d'aisance dont on tire vanité ; en outre, c'est souvent un procédé d'épargne, considéré à la fois comme plus agréable et plus sûr que tous les autres. La valeur totale des animaux, du matériel, des vêtements, etc., ne dépasse certainement pas 2.500 francs.

Essayons maintenant de déterminer les recettes et les dépenses de cette famille qui, tout en possédant une réelle aisance, vit dans les conditions ordinaires du petit paysan. D'abord, la ferme fournit presque tous les éléments de l'alimentation : maïs et seigle, pommes de terre et légumes, fromage, viande et graisse de porc, huile, fruits et vin, ainsi que le bois de chauffage. En outre, Barata vend sur les marchés voisins : 350 mesures (environ 50 hectol.) de maïs[1], valant 150 milreis (832 fr. 50); 50 d'huile (5 hectol.) pour 100 milreis (555 francs); 20 de miel (2 hectol.) pour 56 milreis (310 fr. 80). Il faut ajouter à cela une petite quantité de pommes de terre, quelques charretées de bois d'œuvre ou de feu, un peu de fromage, quelques chèvres ou brebis, en tout pour une valeur de 130 milreis (621 fr. 50). Cela fait une recette totale d'à peu près 350 milreis ou environ 1.950 francs. Autrefois, lorsqu'à ces denrées s'ajoutaient les châtaignes et le vin, le rendement en argent était sensiblement supérieur. Il est assez difficile d'estimer, même approximativement, la valeur des produits consommés par la famille : en tenant compte de toutes choses, cette valeur doit être voisine de 1.500 francs, chiffre qui, ajouté au précédent, forme un total de 3.500 francs à peu près. Cette somme représente d'abord la rémunération d'un capital de 90.000 francs au moins, et en outre

1. Ici la *mesure* vaut 14 litres pour les solides et 10 litres pour les liquides.

le salaire ou le bénéfice de neuf personnes. C'est dire à quel taux modique la rente de la terre est descendue dans cette région. Et si telle est la situation d'un paysan aisé, on s'imagine facilement ce que peut être celle des très petits propriétaires : de la médiocrité ils sont tombés dans la misère.

Le mode d'existence de la famille étant très simple, ses dépenses sont peu considérables. Pour la nourriture on n'achète que du poisson salé, sardines et morue, et un peu d'épicerie. Le repas du matin se compose d'une soupe, de poisson salé et de pain de maïs; au dîner, on sert avec la soupe un plat de morue ou de porc, des légumes, du miel ou des fruits, un peu de vin ; le soir, on se contente d'une soupe et de quelques restes. La dépense annuelle en argent ne dépasse probablement pas 250 francs. L'entretien des parents et des trois fils ne coûte pas plus de 200 francs. Barata dépense en outre en salaires, réparations, achats d'hiver à peu près 400 francs ; il paie 140 francs d'impôts. Cela fait un total de dépenses de 1.000 francs à peu près, qui laisse un excédent de recettes presque égal. C'est là déjà une épargne importante et bien rare parmi les gens de la campagne. Grâce au bien qu'il a reçu en héritage, à ses habitudes de travail et d'économie, ce brave homme a pu doubler sa petite fortune et maintenir son aisance en dépit des circonstances défavorables.

Pour compléter le tableau du mode d'existence de ces bonnes gens, disons que leur distraction principale, en dehors des fêtes de famille, est la danse organisée chaque dimanche dans un cabaret, où les vieux vont aussi pour causer en buvant un verre de vin. Bien que l'hygiène soit très négligée, les maladies sont rares dans ce climat très sain. Selon l'usage répandu chez les ruraux, Barata avait contracté un abonnement annuel chez un médecin de la commune, dont les services sont d'ailleurs bien peu demandés. On trouve à Louza un hôpital et une de ces confréries de charité si connues en Portugal sous le nom de Miséricordes.

Sur les neuf personnes qui composent la maisonnée, les trois fils seuls savent un peu lire et écrire; les autres sont totalement

illettrées. Il existe bien une école de garçons et une de filles, que les enfants doivent légalement fréquenter de six à douze ans; mais cette obligation cesse pour ceux dont le domicile est distant de plus de 5 kilomètres. Or, la famille Barata se trouve dans cette situation. D'ailleurs, si tous les enfants de la paroisse fréquentaient les écoles, il est bien probable qu'elles deviendraient insuffisantes, comme cela est le cas dans un grand nombre de localités en Portugal. Ainsi, au chef-lieu du concelho, Louza, petite ville de 5 à 6.000 âmes, assez prospère, il n'y a qu'une école de garçons pour 476 enfants ayant l'âge scolaire; 132 seulement sont inscrits à l'école et encore celle-ci n'est fréquentée régulièrement que par 104 d'entre eux, lesquels n'ont pu trouver place dans l'unique salle de 72 mètres carrés, qui leur est destinée ; il a fallu en mettre un certain nombre dans une petite pièce servant de bibliothèque. Pour les filles il n'existe également qu'une école pour 500 enfants, dont 66 sont inscrites et 58 assidues. En outre, une quarantaine fréquentent deux écoles privées. Cet exemple, qui se répète souvent, explique l'insuffisance persistante de l'instruction primaire parmi la classe populaire.

Au point de vue religieux, la famille est catholique et tous ses membres sont pratiquants. On estime que ces sentiments de piété exercent une influence heureuse sur leur conduite. Du reste, la moralité générale est bonne dans la région.

Les charges publiques supportées par la famille sont les suivantes : à la commune, une taxe de 9 milreis (50 francs); il n'y a pas ici de taxe paroissiale, parce que la cure est pourvue d'une rente annuelle fournie par une donation; à l'État, 17 milreis (94 fr. 30). Le montant des taxes indirectes peut être estimé à une trentaine de francs, ce qui fait un total de 170 à 180 francs. Barata est électeur municipal et politique à titre de censitaire.

Cette région montagneuse fournit depuis longtemps une émigration nombreuse, activée encore dans les dernières années par la destruction des vignobles et des châtaigneraies. Les émigrants se portent en grande majorité vers le Brésil et prin-

cipalement vers Santos. Presque toujours ils partent sans ressources, s'engagent là-bas comme ouvriers ruraux ou comme gens de métiers, ou encore comme petits commerçants; ils apportent une assez grande aptitude au travail, beaucoup de persévérance, une vive âpreté au gain, une extrême sobriété unie à l'esprit d'économie. Dans ces conditions, ils réussissent pour la plupart, envoient de l'argent au pays et réalisent des fortunes quelquefois considérables; on cite un émigré, parti pauvre, dont le revenu actuel est évalué à plus de 1.600.000 francs. Quelle tentation pour ces pauvres gens! L'émigration leur apparaît comme une véritable loterie dont chacun espère bien gagner le gros lot. On compte à Louza un bon nombre de ces « brésiliens » revenus avec des fortunes variant de 10.000 à 200.000 francs et davantage. Presque tous achètent de la terre, ce qui en fait hausser le prix d'une manière exagérée; les uns cultivent eux-mêmes, les autres prennent des fermiers, souvent ils prêtent de l'argent sur billets à 5 ou 6 p. 100 l'an, sinon plus. Leur retour a donné à la petite ville un certain élan de prospérité; elle s'est agrandie d'un tiers et embellie. Mais il n'en est pas moins certain que, dans les campagnes environnantes, les familles un peu aisées, dans le genre de celle que nous venons de décrire, sont fort rares; la masse de la population rurale est composée de petits fermiers, de bordiers et de journaliers généralement pauvres, sinon tout à fait misérables, auxquels la hausse du prix des terres et les fléaux dont nous avons indiqué les effets, rendent toute élévation bien difficile, sinon impossible. Le succès de la famille Barata est une exception due à des circonstances particulièrement favorables, spécialement à l'avantage de posséder dès le début un domaine assez important pour en tirer des bénéfices et réaliser une épargne.

En terminant cette esquisse de la région du nord, nous sommes amené à formuler quatre constatations qui ressortent nettement de l'examen des faits :

1° Les conditions naturelles du sol et du climat, qui rendent la culture assez facile, ont amené la population à se concentrer

dans les provinces septentrionales, où la densité est grande en dépit du caractère accidenté de ces belles contrées ;

2° L'accumulation des familles paysannes dans un espace relativement restreint a conduit les propriétaires du sol à le morceler en très petites exploitations parce que la location de ces petites fermes est très facile. La culture reste ainsi sous la direction de la classe ouvrière, à peu près exclusivement.

3° La production agricole est essentiellement vivrière et destinée avant tout à alimenter le cultivateur; par exception, le Nord fournit au commerce d'exportation une assez forte quantité de vin. Cela tient d'abord aux aptitudes spéciales de la vallée du Douro, et ensuite à l'intervention d'entrepreneurs étrangers, qui ont pris en main la préparation et le commerce des vins fins. L'huile est aussi un produit surabondant et exportable, mais comme il est resté aux mains du paysan, il ne répond ni par sa quantité, ni par sa qualité, aux aptitudes propres du pays. En d'autres termes, la population n'est pas organisée pour produire en vue du commerce, et surtout du commerce d'exportation, en sorte que la région reste pauvre malgré ses avantages naturels ;

4° La densité de la population dans un milieu pauvre produi la misère et pousse à l'émigration.

Nous nous bornons ici à formuler ces observations générales. Bientôt on verra ressortir toutes les répercussions sociales et économiques qui en découlent. Pour le moment, il faut continuer notre revue des populations agricoles, et nous allons quitter les riantes campagnes du nord pour nous transporter d'un trait dans l'extrême sud.

III

LA PETITE CULTURE DANS LE MIDI

L'Algarve, ses caractères particuliers. — Un morceau d'Afrique rattaché à l'Europe. — Jardins et vergers de la zone maritime. — La montagne. — Colonisation des hautes vallées de l'est. — Fermiers et journaliers des basses terres. — Le métayage à la mode berbère. — Paysans montagnards de Monchique. — Le retard agricole en Algarve, ses causes et ses effets. — Ce que pourrait être le Midi portugais.

I. — L'ALGARVE.

L'Algarve est une étroite bande de terre qui forme l'extrémité méridionale du Portugal ; elle est nettement séparée du reste du pays par un bourrelet montagneux. Celui-ci est constitué : par la Serra de Caldeirao, dont l'altitude n'atteint pas 600 mètres, et dont les dernières ramifications dominent la vallée de Guadiana, puis par la Serra de Monchique qui dépasse un peu 900 mètres. D'un côté, c'est l'Alemtejo avec ses grands plateaux presque uniformes, déserts et arides; de l'autre, c'est un fouillis de vallons ombragés, d'un aspect à la fois pittoresque et gracieux, qui descendent par gradins successifs vers un rivage d'un caractère méditerranéen. Tout entière orientée vers le sud, la province d'Algarve se distingue nettement de sa voisine. Par sa physionomie, son climat, sa végétation, elle donne l'impression d'une terre extra-européenne, d'un morceau d'Afrique rattaché par hasard à notre continent.

Le sol même de cette province diffère profondément par sa constitution géologique de celui des autres parties du pays. Il est formé par des roches jurassiques, dont la décomposition a donné des argiles calcaires d'une bonne fertilité moyenne. Le climat est extrêmement doux ; le thermomètre descend rarement au-dessous de 5 degrés, et ne monte guère au delà de 34 : il va sans dire que, dans les parties les plus élevées, les hivers sont un peu plus froids. Malheureusement, les pluies ne sont pas aussi abondantes qu'on pourrait le désirer. La Serra de Monchique, qui s'incurve à l'ouest, arrête les nuages de l'Atlantique et raréfie considérablement les précipitations dans l'intérieur de la province. Pendant l'hiver, l'arrosage est suffisant, mais il diminue vite au printemps, si bien que la plupart des rivières de l'Algarve mériteraient le nom du petit fleuve qui enveloppe Faro de ses multiples embouchures : le Rio Secco [1]. En revanche, le massif de Monchique, gigantesque condenseur de vapeurs, est pour ainsi dire saturé d'humidité : de toutes parts les sources et les ruisseaux sourdent et babillent au milieu d'une splendide verdure, pour aller bientôt se perdre dans la mer. On pourrait constituer là des réservoirs qui permettraient de doubler la production sur des milliers d'hectares. En attendant, les eaux des pentes sont captées en partie au moyen de procédés les plus élémentaires, et dans les bas fonds on creuse de larges puits, munis de norias actionnées par des manèges, où des bœufs de petite race tournent patiemment, les yeux bandés.

Malgré sa sécheresse relative, l'Algarve est une magnifique contrée, où prospèrent les arbres fruitiers les plus divers, depuis le châtaignier jusqu'au palmier-dattier ; les orangers, les amandiers, les figuiers, les oliviers, les caroubiers, unis aux cerisiers, aux pêchers, à la vigne, etc., y forment de délicieux vergers. Quand le sol est soigneusement travaillé, suffisamment arrosé et fumé, il produit toute l'année sans interruption les céréales, le maïs, le millet, les légumes, la pomme de terre, la

1. La précipitation moyenne, qui est de 113 millimètres en janvier à Faro, devient nulle en juillet et août. Pour toute l'année elle ne dépasse guère 40 centimètres.

patate douce. Bien aménagée, cette contrée deviendrait un vaste jardin, produisant une grande quantité de primeurs, qui trouveraient facilement de bons débouchés dans les villes populeuses du nord, surtout avec des transports organisés dans ce but. Les cultivateurs de l'Algarve ont été entraînés dans ce sens depuis une trentaine d'années par les besoins croissants des grands centres industriels de l'étranger. Ils pourraient faire bien davantage et porter leur province à un degré de prospérité comparable à celui de quelques régions privilégiées de la France, de la Hollande et du Danemark. Mais, dans cette partie du pays comme dans toutes les autres, le ressort social manque trop souvent de force et d'élasticité. Nous retrouvons ici, en effet, un régime de la propriété et du travail très analogue à ce que nous avons observé dans le nord. En Algarve, la grande propriété n'existe point, et la grande exploitation pas davantage. Ce sont la moyenne propriété et le petit fermage qui prédominent. Le plus souvent, le propriétaire est absent, et sa *quinta* est subdivisée en une foule de parcelles d'une valeur locative de 15 à 20 milreis (80 à 110 francs), remises à de petits paysans. Ceux-ci sont eux-mêmes fréquemment propriétaires d'un petit bien, insuffisant pour les faire vivre, et qu'ils complètent de cette façon. Dans quelques cas, la *quinta* est louée en bloc à un fermier principal qui sous-loue des parcelles à ses risques et périls; plus généralement, le propriétaire est représenté par un simple agent chargé de recevoir les fermages; ceux-ci, parfois, sont perçus en nature. Dans la zone basse et fertile qui s'étend entre le petit port de Tavira et le Guadiana, on observe une sorte de métayage : le paysan laboure, sème et récolte sur une parcelle, dont le propriétaire lui abandonne un cinquième de la récolte, système que l'on retrouve tel quel en Algérie et au Maroc. Plus au nord, dans les vallons qui séparent les hauteurs boisées, le sol a été défriché et acquis par des ouvriers ruraux, qui vont en bande travailler dans l'Alemtejo ou en Espagne; ils se privent de tout pour économiser et devenir propriétaires. Ces gens travaillent à la houe leur morceau de terre, n'ayant pour tout

bétail qu'un bourriquet, quelques chèvres, un porc, parfois une vache, et arrivent après trente ans d'un dur labeur à constituer un petit domaine, quand une calamité ne vient pas les chasser vers le Brésil ou l'Afrique.

Ces très petits cultivateurs s'attachent avant tout à produire les denrées communes nécessaires pour assurer leur subsistance, et faciles à vendre sur place pour se procurer l'argent comptant destiné au paiement du loyer et de quelques autres dépenses indispensables. Ne connaissant rien des besoins du dehors, des débouchés qu'on y trouve, des moyens d'y placer leurs produits, ils restent à la merci de quelques commissionnaires qui font les prix à leur guise. Cela explique la routine de la culture et la médiocrité relative de la production dans une région si favorable. Aujourd'hui encore, malgré de réels progrès, on se contente en Algarve de vivoter comme on le ferait dans un pays quelconque, au lieu de profiter des qualités exceptionnelles de la province pour en tirer de plus grands bénéfices. Un exemple entre cent fera bien saisir notre pensée : l'Algarve pourrait donner à profusion les fleurs les plus belles et les plus rares, mais on n'en cultive pas, et quand les familles opulentes de Lisbonne et de Porto en demandent pour orner leurs salons ou leurs tables, elles les font venir de Nice.

En dehors de l'agriculture il n'y a guère en Algarve que deux industries un peu importantes : celle des conserves de poisson et celle du liège. La première est naturellement concentrée sur la côte, principalement à Lagos, à Portimao et à Olhao, où se trouvent notamment les magnifiques usines Fialho pour la préparation des sardines et du thon à l'huile. Toute cette côte est d'ailleurs extrêmement poissonneuse et fournit à la population un aliment à bon marché. Quant à l'industrie du liège, elle est concentrée surtout à Faro et à Silves; mais on trouve de petits ateliers dans beaucoup de villages. Ces groupes ouvriers, ainsi que ceux de l'Alemtejo méridional, offrent aux produits de l'Algarve un débouché appréciable.

L'insuffisance des moyens de transport est certainement l'une

des causes principales de la stagnation de l'Algarve. Cette province est reliée au reste du pays par une seule ligne ferrée à voie simple qui joint Lisbonne à Faro, avec un embranchement vers Portimao à l'ouest et un autre vers l'embouchure du Guadiana à l'est. Dans tout le reste de la province, on ne trouve que quelques routes très médiocres, des chemins sans entretien, ou de simples pistes. Aussi les transports se font la plupart du temps à dos d'âne ou de mule, ou sur de lourdes charrettes à bœufs. La petite ville de Monchique, située dans la montagne du même nom, n'est séparée du chemin de fer que par une distance de 10 à 12 kilomètres en ligne droite. Cependant il n'existe aucune route digne de ce nom pour la relier à la station la plus prochaine. Pour gagner cette localité autrement qu'à pied, il faut se rendre par chemin de fer à Silves ou à Portimao et de là par voiture jusqu'à destination, ce qui représente un détour de près de 100 kilomètres. Ceci donne une idée assez précise de l'isolement dans lequel se trouvent la plupart des localités de la province. Du reste, les villes y sont rares ; le chef-lieu, Faro, n'a que 12.000 âmes, et c'est le centre le plus important de toute la province, qui reste une région essentiellement rurale.

En résumé, l'Algarve est un pays de petites gens, de modestes paysans livrés à eux-mêmes. Les riches y sont rares, mais la misère y est à peu près inconnue. Chacun vit le plus possible sur son fonds avec une grande simplicité, en fournissant un travail d'une activité moyenne, et en profitant aussi de la douceur du climat et de l'abondance des produits quasi spontanés du sol et des eaux, comme les fruits et les coquillages. Les moyens sont très limités, aussi ne fait-on presque rien en grand et avec perfection. L'association rendrait dans cette province les plus signalés services, si elle était organisée et conduite par des hommes d'initiative et de savoir. Elle pourrait développer chez les paysans : l'instruction technique par la ferme-école et par les champs de démonstration ; la production par la coopération en vue de l'irrigation, des achats et des ventes ; la sécurité et le crédit par les caisses mutuelles d'assurances et de prêts, etc. Voilà une belle tâche offerte au bon vouloir des

hommes instruits qui, en Algarve comme ailleurs, perdent actuellement leur temps dans les luttes stériles de la politique.

Les deux études qui suivent vont faire ressortir ces constatations par des exemples précis. La première décrit une famille de la région maritime, et la seconde un paysan propriétaire de la montagne.

II. — MARAICHER DE FARO.

La première famille est celle d'un maraîcher-journalier des environs de Faro[1], agréable petite ville bâtie à l'issue d'une vallée où se réunissent plusieurs rivières. Quand on sort de la ville, le terrain ne tarde pas à se vallonner en tous sens et à s'élever en pente douce vers les montagnes du nord. Les coteaux et les fonds sont couverts de champs de céréales, de vignobles ou de vergers; les sommets des collines lavés par les pluies, sont envahis par des buissons que les paysans brûlent de temps en temps pour prendre une récolte de seigle. Cette région produit une quantité considérable de fruits : oranges, amandes, figues, raisins, etc., ainsi que des caroubes, sorte de gousse à pulpe très sucrée dont on tirait autrefois de l'alcool, et qui sert aujourd'hui surtout à l'alimentation du bétail[2]; tout cela est exporté principalement par mer, en même temps que les conserves de poisson et le liège. Comme la demande va croissant, Faro tend à se développer, bien que sa situation maritime soit des plus médiocres. Le port, dépourvu de quais et de bassins, n'admet que des bateaux calant au plus 2 mètres; les autres doivent rester en pleine mer, et communiquer avec la ville par des allèges. Il faudrait d'ailleurs de grands travaux pour créer là un port de commerce, car la position est peu favorable.

1. Monographie faite avec le concours de M. l'ingénieur Mello de Mattos.

2. Le caroubier est un arbre à grande production, donnant souvent plus de 200 kilos de fruits par pied. Ce sont les exigences fiscales qui ont fait abandonner la distillation de la caroube. On aurait pu alors utiliser ce fruit sur place pour l'élevage du bétail, mais on préfère le vendre pour l'exportation en Angleterre au prix de 8 à 10 francs les 100 kilos.

Faro n'en est pas moins à la fois le chef-lieu et le marché principal de toute l'Algarve. Si les moyens de communication étaient meilleurs, l'affluence des produits et le trafic maritime prendraient certainement encore un développement sensible.

Le territoire environnant se partage entre la moyenne et la petite propriété, mais la première occupe une bien plus grande superficie que la seconde. Nous avons visité une *quinta* située à courte distance de la ville, et qui représente assez bien le type de ce qu'on appelle la grande propriété dans cette région. Sa valeur est estimée à environ un million de francs; le propriétaire qui, par exception, réside sur son domaine, en exploite une partie par des plantations d'arbres fruitiers, entre lesquels on cultive des céréales. Il se plaint des maladies variées qui atteignent les arbres. L'oranger est attaqué par la racine, dépérit et meurt; l'olive est percée par un ver, ce qui diminue sa valeur; la vigne a grandement souffert du phylloxera. Ces fléaux ont causé et causent encore des pertes sérieuses. Il ne semble pas du reste qu'on se préocccupe beaucoup de les combattre. Le reste de la propriété, situé en terrain plat, est loué par parcelles de quelques ares à des paysans du voisinage, qui cultivent la pomme de terre, les légumes et l'orge. On pourrait y faire aussi avec plein succès les plantes et fleurs d'ornement, médicinales ou pour la fabrication des parfums. De grands puits ont été creusés pour atteindre à 10 ou 12 mètres de profondeur une couche aquifère très abondante; chaque puits est muni d'une noria qui élève l'eau et la déverse dans un bassin, d'où elle s'écoule par des canaux en béton pour aller irriguer toutes les parties basses de la quinta. Cet arrosage est indispensable dans une contrée qui ne reçoit guère plus de 40 centimètres d'eau par an. On nous assure que cette propriété, surveillée par le maître, donne un excellent revenu, et que les paysans, de leur côté, tirent de cette terre arrosée au moins trois récoltes par an.

L'ouvrier que nous allons étudier, habite un peu plus loin dans un village appelé Conceiçao, bâti au pied même des collines qui entourent Faro, à 24 mètres d'altitude. On y compte 1.150 habitants, presque tous cultivateurs. Le sol argilo-calcaire est d'une

bonne fertilité, et les puits fournissent beaucoup d'eau. Une route relie le village au chef-lieu. Le chef de famille est âgé de 48 ans et sa femme de 45 ans. Ils ont trois enfants : Manoel, 23 ans, Gertrude, 21, Joao, 15. Le père de l'ouvrier, veuf et âgé de 69 ans, habite avec la famille.

Notre homme exerce la profession de jardinier-maraîcher; il cultive avec l'aide de sa femme et de son plus jeune fils un jardin de 16 1/2 ares, loué dans une *quinta* et irrigué avec de l'eau de puits, où il récolte des légumes portés au marché de la ville, ainsi que les fruits d'un verger qui lui appartient. En outre, il fait au dehors un certain nombre de journées comme ouvrier rural; son père, son fils aîné et sa fille travaillent également aux champs.

Cette famille possède : 1° la maison qu'elle habite; elle est bâtie partie en pierres maçonnées avec de l'argile, partie en bois; derrière se trouve une cour, avec une étable, un cellier, un four et un toit à porcs. L'habitation, divisée en trois chambres, est proprement blanchie à la chaux en dedans et en dehors; 2° un verger en terrain sec, c'est-à-dire privé de puits, d'une superficie de 2 hectares environ et planté d'arbres fruitiers : orangers, amandiers, caroubiers, oliviers, etc. ; entre les arbres, on sème de l'orge et du blé. La valeur totale de la maison et du terrain est estimée à 350 milreis (un peu plus de 1.900 fr.); le produit annuel moyen est de 22 milreis (120 fr. à peu près). Ajoutons que le code civil est appliqué en Algarve sans aucune réserve, ce qui entraînerait le partage en cas de décès du père. Les animaux entretenus sont : une vache en toute propriété valant 67.500 reis (370 fr.) ; une autre vache avec son veau, valant 72 milreis (un peu plus de 400 fr.) ; celle-ci est élevée de compte à demi avec un propriétaire voisin, qui a fourni l'animal moyennant partage des produits; deux porcelets élevés dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec partage du produit par moitié, estimés 9.600 reis (environ 52 fr.); une ânesse, 18 milreis (100 fr.); huit poules, 2.400 reis (13 fr. 30). Le matériel se limite à une charrue, avec quelques outils à main, le tout valant 4.800 reis (27 fr.). Le mobilier, très simple, comprend : 2 lits de fer, 2 grabats en planches,

1 buffet, une commode, 1 table, 6 chaises, 1 petit coffre, 1 machine à coudre à main, le tout pour une valeur de 40 milreis (220 fr.), y compris un peu de linge et quelques ustensiles de cuisine. L'actif total s'élève à 2.850 francs à peu près. Essayons maintenant de déterminer les recettes annuelles.

Elles proviennent d'abord des produits vendus, savoir : amandes, 3.600 reis (20 fr.) ; millet, 2.800 reis (15 fr. 50) ; haricots, 1.400 reis (7 fr. 75) ; patates, 6 milreis (33 fr. 30) ; légumes, 6 milreis (33 fr. 30) ; volailles et œufs, 5.200 reis (28 fr. 60) ; produits des animaux, 18 milreis (100 fr.) ; au total : 238 francs à peu près. Il faut ajouter le salaire des journées faites au dehors : les hommes sont payés 280 reis (1 fr. 55), ce qui pour un ensemble de 600 journées environ représente un total de 930 francs ; la fille reçoit 120 reis (0 fr. 66), soit pour 250 à 260 journées à peu près 170 francs. Nous arrivons ainsi à un total général qui doit approcher de 1.350 francs, année normale.

L'évaluation des dépenses peut s'établir ainsi. Le loyer du jardin est de 10 milreis (55 fr. 50). Les dépenses d'entretien sont d'environ 200 francs. Les achats d'hiver nécessités par l'exploitation ne dépassent guère 50 francs. L'alimentation, fournie en partie par le jardin et le verger, est comme toujours très frugale : le pain bis, le poisson très abondant et bon marché, le millet, les légumes, en sont, avec un peu de vin, les éléments ordinaires ; ces gens ne mangent de la viande que très rarement ; les achats se limitent donc à l'épicerie, au poisson, au vin, et de temps en temps à un morceau de viande de porc ou de mouton, soit une dépense journalière d'environ 2 francs, ce qui représente pour l'année entière une somme de 730 à 750 francs. L'impôt direct prend 16 fr. 75, et il faut compter pour l'imprévu 50 francs en chiffre rond. Le total peut varier entre 1.125 et 1.200 francs, selon les circonstances. On voit que l'écart entre la dépense et la recette est faible et ne permet pas une épargne importante. Du reste, il n'y a pas encore longtemps que les enfants sont en âge de gagner une journée d'ouvrier. Les rentrées étaient donc sensiblement moins fortes il y a quelques années, et la famille a passé alors plus d'un moment difficile.

Le mode d'existence de ces petits paysans est assurément fort étroit, mais leur naturel ouvert et gai, le peu de complication de leurs besoins, la douceur du climat, leur permettent de supporter facilement leur pauvreté. La maison est tenue avec une grande propreté, mais les soins du corps sont très négligés. Pour ce qui concerne la santé, on se préoccupe peu des petites indispositions, et dans les cas plus graves, on fait appel, non pas au médecin, dont on se méfie et qui coûte trop cher, mais à un guérisseur empirique, généralement le barbier du village, qui traite ses clients par la saignée et par l'emploi des simples. La famille lui paie un abonnement en nature, fixé à 20 litres de millet par an. On rencontre aussi quelques spécialistes du sortilège et de la divination. Parmi cette catégorie d'ouvriers, on est friand de distractions ; chaque dimanche, on se rend l'après-dînée au cabaret, les jeunes gens pour danser, les autres pour jouer aux cartes ou au palet. D'ailleurs, on se borne généralement à boire quelques verres de vin ; l'ivrognerie et le désordre sont rares.

Cette famille, comme ses voisines, ne peut guère compter que sur elle-même, car les appuis extérieurs font défaut d'une façon à peu près complète. Les gens aisés sont très clairsemés, et la paroisse n'a point d'institutions charitables ; l'hôpital le plus proche est à Faro, et on n'y va qu'à la dernière extrémité. On se donne un coup de main à l'occasion entre voisins, notamment pour l'égrenage du millet, mais chacun est trop besogneux pour pouvoir s'occuper beaucoup des autres. Il faut donc s'arranger pour se tirer d'affaire de son mieux avec les petits moyens dont on dispose.

L'instruction est très faible dans ce petit groupe. L'aîné des fils sait un peu lire et écrire ; le plus jeune apprend actuellement, mais sans beaucoup de succès ; tous les autres sont illettrés. La paroisse est pourvue d'une école mixte tenue par une institutrice ; les enfants devraient la fréquenter de six à douze ans, mais elle est très insuffisante. Au point de vue religieux, ces gens se bornent à assister à la messe du dimanche et à observer la communion pascale.

D'ailleurs, l'esprit religieux est faible dans toute l'Algarve.

Les charges publiques supportées par le ménage sont : l'impôt foncier, montant à 2.820 reis (15 fr. 60) partagés entre la commune et l'État; la taxe paroissiale, 200 reis (1 fr. 10). Les taxes indirectes doivent s'élever à une quarantaine de francs. Le père a fait trois ans de service militaire; le fils aîné, ayant tiré au sort un numéro élevé, a été versé directement dans la réserve. Le chef de famille est électeur municipal et politique à titre de contribuable.

L'Algarve ne reçoit presque aucune immigration, la main-d'œuvre étant suffisante pour les besoins. En revanche, elle envoie au dehors, surtout au Brésil et en Argentine, un bon nombre d'émigrants. Quelques-uns reviennent, mais contrairement à l'usage répandu dans les autres provinces, beaucoup se fixent dans leur nouvelle patrie. Cela vient probablement de ce fait que beaucoup de gens au Nord partent après le mariage, en laissant une famille au pays. En Algarve, ce cas est plus rare; les émigrants s'en vont libres, ce qui leur permet de se marier au dehors et d'y rester.

Cette catégorie d'ouvriers ne manque ni d'intelligence, ni d'ardeur au travail, ni même souvent d'esprit d'économie. Mais elle est maintenue dans sa position médiocre par le taux très minime des salaires, qui résulte lui-même de la faible activité du commerce des denrées agricoles. Faute de débouchés suffisants, les prix restent bas, les bénéfices sont restreints, la culture demeure routinière, peu variée, relativement peu productive. Elle ne peut employer qu'une main-d'œuvre très bon marché. Celle-ci supporte donc en dernière analyse le poids d'une situation qu'elle ne peut modifier par son seul effort. La classe des petits propriétaires et des fermiers n'est d'ailleurs pas plus favorisée, car pour les mêmes raisons, elle ne tire de son travail qu'un maigre revenu, alors qu'avec une meilleure organisation de la culture et du commerce, une véritable aisance pourrait transformer la situation économique de cette contrée.

La famille que nous venons de décrire représente un type

très fréquent dans toute la province, mais surtout dans la zone maritime.

II. — PAYSAN DE MONCHIQUE.

La seconde observation porte sur un paysan-propriétaire des environs de Monchique[1]. La Serra de Monchique forme dans l'angle sud-ouest du Portugal un massif très pittoresque. Ses contreforts s'étendent à une assez grande distance, tombant d'un côté en pente assez douce jusque dans l'océan et formant de l'autre une presqu'île allongée que terminent deux promontoires célèbres : le cap St-Vincent et la pointe de Sagres. C'est sur cette dernière que la tradition place l'observatoire de Henri le Navigateur, ce prince qui fut, dit-on, le grand promoteur des entreprises maritimes des Portugais. Nous savons qu'en réalité, ce mouvement fut déterminé par des causes complexes, et non par l'initiative d'un seul homme.

Ces montagnes, dont le principal sommet atteint 905 mètres, sont assez élevées pour arrêter et condenser les vapeurs venues de la mer ; mais elles n'ont pas cependant une altitude suffisante pour constituer une zone froide. Aussi, grâce à leur sol fertile et aux pluies relativement abondantes qu'elles reçoivent, elles restent couvertes toute l'année, de la base au sommet, d'une magnifique végétation. Les pentes sont plantées de châtaigniers et de chênes-lièges, sapins, etc., et les vallons sont tapissés de jardins, de vergers, de champs de maïs ou de céréales ; le chêne-liège occupe les parties les plus sèches. La culture est conduite par des moyens très primitifs. L'irrigation est relativement perfectionnée ; les eaux sont dirigées et distribuées au moyen de canaux souterrains. Comme le paysan se montre laborieux, le résultat est assez satisfaisant. Le climat est tempéré, un peu humide en hiver, surtout dans les parties les plus élevées, mais cependant très sain ; on envoie dans la montagne

1. Précis fait avec le concours de M. le Dr Bentes Castel-Branco.

de nombreux malades des régions voisines, soit pour y respirer un air plus tonique et plus frais, soit pour prendre les eaux thermales qui en sortent. Le centre principal de la région est la petite ville de Monchique qui, malgré ses 5.000 habitants et son éclairage à l'acétylène, a toutes les allures d'un gros bourg, avec ses rues tortueuses et accidentées et ses petites maisons basses. Ce n'est d'ailleurs en effet qu'un marché rural sans industrie, très isolé; nous avons déjà dit que cette ville n'est pas reliée au chemin de fer, qui traverse la serra à quelques kilomètres à l'est. La seule bonne route est celle qui descend d'un côté vers Portimâo, situé à 24 kilomètres, et de l'autre vers Sahaia à 27 kilomètres. Les autres chemins sont presque tous sans entretien et à peu près impraticables en hiver. Dans ces conditions, le transport des denrées devient très onéreux, ce qui paralyse leur exportation. Avec de bons moyens de communication, cette contrée pourrait fournir au commerce peut-être dix fois plus de produits qu'elle ne lui en donne actuellement.

La grande propriété est très rare dans la montagne. On y trouve quelques domaines dont la valeur peut atteindre de 200 à 400 contos de reis (1 à 2 millions de francs). Mais ce sont la moyenne et la petite propriété qui occupent la plus grande superficie. La très petite propriété est fréquente. D'ailleurs, la petite exploitation est la règle, et elle se fait soit par le propriétaire, soit par des fermiers qui, le plus souvent, acquittent leur redevance en nature. Bien des propriétaires de la serra appliquent aussi ce système de métayage élémentaire que nous avons déjà signalé, par lequel l'ouvrier se charge de cultiver une parcelle moyennant l'abandon d'une partie de la récolte, qui varie du cinquième à la moitié. Les gens de cette région sont, en général, âpres au gain et très économes; leur ambition est d'acquérir un lopin de terre, ou de l'arrondir quand ils ont pu s'en rendre maîtres. Beaucoup de paysans, afin de compléter leurs ressources, se livrent à certaines fabrications domestiques; les uns font de la chaussure pour les fabricants des grandes villes, et notamment de Lisbonne; d'autres travaillent le sparte ou le liège; leurs salaires sont minimes : 240 reis (1 fr. 32) par

jour. Il èxiste aussi quelques petits centres où l'industrie des bouchons se maintient avec des ouvriers spécialistes, qui sont les plus démoralisés de toute la province[1].

En résumé, cette magnifique région pourrait devenir un centre très fructueux d'élevage, — actuellement la viande est très rare, à l'exception du porc et du mouton. La production des primeurs et des fruits serait aisée à développer, ayant ses débouchés dans les grandes villes du nord. Pour le moment, et probablement pour longtemps encore, c'est un pays de petites gens, vivant repliés sur eux-mêmes, dans une condition qui s'élève assez rarement au-dessus de la pauvreté, et dans beaucoup de cas confine à l'indigence.

La famille Palmeira habite un village de 150 habitants, appelé Caldas de Monchique et situé dans une étroite vallée, à l'altitude de 250 mètres, c'est-à-dire à près de 200 mètres au-dessous du chef-lieu. Des sources chaudes s'échappent ici de la montagne. Une station thermale, installée dans cet endroit, y attire chaque année un millier de baigneurs, venant presque tous de l'Algarve. La vallée est dominée par des pentes si abruptes, que la culture ne peut s'y installer; elles sont en partie couvertes de châtaigniers ou de pins; sur les sommets on ne trouve plus que des buissons de cistes épineux. Deux ruisseaux se réunissent à Caldas pour former une petite rivière; leurs rives étroites sont couvertes de cultures — millet, pommes de terre, légumes et vergers — qui s'élèvent jusqu'à une certaine hauteur au moyen de terrasses dont la construction exige beaucoup de temps et de travail. Les futaies de châtaigniers donnent du bois de charpente, des châtaignes et un peu d'herbe. Les malades qui fréquentent les thermes laissent dans le pays quelque argent, ce dont on se ressent dans tout le voisinage et aussi à Monchique.

Manuel da Palmeira est âgé de trente ans, et sa femme Julia da Gloria en a vingt-sept; ils ont une fillette de deux ans. Le mari est propriétaire-cultivateur; il se fait aider de temps en

1. L'industrie du liège traverse actuellement une crise pénible. V. sur ce point la monographie du bouchonnier de Barreiro, dans notre quatrième partie.

temps par des journaliers; mais le plus souvent il reçoit de ses voisins une aide qu'il leur rend à l'occasion. La femme tient son ménage, travaille un peu aux champs et fait des journées comme lavandière. En outre, Palmeira prépare des viandes fumées et du charbon de bois pour les vendre à Portimao et à Monchique. Le ménage possède par héritage : 1° une très petite et pauvre maison comprenant une cuisine, une chambre et un fournil; 2° un domaine d'une étendue de 30 hectares environ, dont la plus grande partie n'est pas cultivable à raison de la déclivité excessive. Le tout ensemble vaut à peu près 600 milreis (3.300 fr.). Ici, les successions sont régies exclusivement par le code civil; on nous dit à ce propos qu'il n'est pas habituel dans la contrée de prendre des dispositions testamentaires; aussi arrive-t-il assez fréquemment que des familles sont ruinées par les liquidations judiciaires, dont les frais sont excessifs.

La maison est garnie d'un mobilier rustique en bois de châtaignier. Le lit est un simple matelas posé sur les coffres où on serre la récolte de grains. Les meubles et les ustensiles se réduisent du reste au strict nécessaire. Le linge est fabriqué à la main avec le lin filé par la femme en hiver. Lorsque ces gens ont besoin de vêtements ou de souliers, ils font venir en journée le tailleur ou le cordonnier, ce qui permet de payer au moins partiellement en nature le salaire de l'ouvrier.

Le ménage vit principalement des produits du domaine et, en outre, il vend en petite quantité des haricots secs, des pommes de terre, des oranges, de l'huile, des œufs et quelques poules. Le total des ventes ne dépasse pas, année moyenne, 600 milreis (330 fr.)[1]. En outre, ces paysans trouvent des ressources accessoires notables, d'abord dans leur petit commerce de viande fumée, et surtout dans l'affluence des baigneurs, qui, pendant l'été, consomment des denrées locales, et emploient les villageois, ainsi que leurs ânes, comme guides ou comme montures pour des courses dans la montagne. Il va sans dire que ce travail est rémunéré dans des conditions très variables, selon la

1. Nos calculs sont approximatifs, car ces gens n'écrivent rien.

générosité des clients. Le salaire habituel des journaliers ne dépasse pas 240 reis (1 fr. 32) pour les hommes, et la moitié de cette somme pour les femmes.

Les dépenses principales du ménage ont pour but la nourriture et l'entretien. L'alimentation est frugale ; elle se compose principalement de pain, de légumes, de millet, de châtaignes, de fruits, de poisson salé et d'un peu de viande de porc. On boit du vin, et aussi une quantité plus ou moins forte d'eau-de-vie fabriquée avec le fruit de l'arbousier. L'entretien est peu coûteux, car les vêtements de travail sont sommaires, et ceux du dimanche durent des années. Grâce à cette série de circonstances favorables, les familles de ce type peuvent réaliser des économies qu'elles emploient, bien entendu, à agrandir leur domaine. Nous avons constaté déjà maintes fois l'amour des paysans portugais pour la terre. Ici, ils se disputent si âprement les meilleures parcelles, que leur prix a augmenté bien au delà des limites raisonnables, tandis que le revenu tombait à peu de chose.

Le mode d'existence des paysans de Caldas, de Monchique et des environs, présente certains traits plus accentués que ceux déjà observés. L'aisance relative des petits propriétaires, nombreux dans la contrée, a développé le crédit dans une certaine mesure ; ailleurs, on paie presque toujours comptant ; ici les commerçants attendent volontiers que leurs clients aient réalisé de l'argent ; du reste, les mauvais payeurs sont rares. Si la vie de ménage reste extrêmement simple, on dépense plus facilement au dehors, surtout au cabaret, où on passe une bonne partie du dimanche à jouer aux quilles ou aux cartes en buvant de l'eau-de-vie. L'ivrognerie est assez fréquente, et il semble qu'elle amène des cas de dégénérescence regrettables. En dehors de l'aide mutuelle que se prêtent à l'occasion les paysans, ils ne trouvent aucun appui extérieur. Du reste, les miséreux sont rares. Au besoin, on en soigne quelques-uns à l'établissement thermal, et il existe à Monchique un hôpital ; la charité privée fait le reste.

Les époux Palmeira ne savent ni lire ni écrire, comme la plu-

part de leurs voisins, parmi lesquels on compte 80 % d'illettrés. Il existe à Monchique des écoles gratuites, mais elles sont insuffisantes et peu fréquentées. L'esprit religieux est généralement faible parmi cette population.

Les impôts directs payés par la famille sont : l'impôt foncier versé à l'Etat et montant à la somme de 10 milreis (55 fr. 50); la taxe communale, qui atteint ici le maximum légal, monte pour notre paysan à 6 milreis (33 fr. 30); enfin 500 reis (2 fr. 75) pour le service du district ou département. Quant à l'impôt indirect, il doit être calculé à raison de 6 à 7 p. 100 des dépenses d'entretien et de nourriture.

Cette courte notice, qui nous montre un type répandu dans les montagnes de Monchique, révèle une situation assez sensiblement différente de ce que nous avons observé précédemment[1]. Les petits propriétaires de cette contrée, avantagés par l'abondance de la production fruitière, spécialement de la châtaigne, ont une existence plus assurée, plus facile, que celle des gens de la même catégorie dans les autres parties du pays. Aussi cette région est une de celles qui fournissent la moindre émigration. Mais l'étroitesse du milieu où les hauteurs abruptes repoussent souvent toute autre culture que celle du châtaignier, rend extrêmement difficile l'élévation du type, qui reste confiné dans une paisible médiocrité. Pour amener dans la serra une aisance plus large et des moyens de succès plus efficaces, il faudrait ouvrir des voies de communication faciles, et créer des industries locales utilisant la force hydraulique et les matières premières dont le pays est bien pourvu. On en tirerait des avantages plus étendus que ceux dont Caldas est redevable aux baigneurs qui fréquentent ses thermes, car l'influence de cette foule oisive est plutôt nuisible au point de vue moral. Cela ne veut pas dire, du reste, que l'industrie des étrangers est ici négligeable. Cette région si pittoresque et si salubre serait très propice à l'établissement de sanatoria destinés aux malades atteints d'affections chroniques, et aussi de stations de villégiature.

1. V. cependant plus haut la monographie du paysan-propriétaire de Louza.

Tout cela fournirait aux denrées de la région un débouché local appréciable.

La vie publique n'offre ici qu'un très médiocre intérêt. Les affaires communales sont conduites par des hommes peu instruits qui sont menés dictatorialement par l'administrateur du *concelho*, délégué du gouvernement. Quant aux choses de l'État, elles demeurent incomprises, et les élections sont faites sous la direction des chefs de parti, qui se disputent l'influence par des promesses et des faveurs. Ce n'est là qu'une agitation superficielle, qui a pourtant l'inconvénient de diviser la population en clans rivaux, entre lesquels les compétitions et les intrigues font souvent naître des inimitiés et des rancunes regrettables.

Ces rapides observations suffisent pour montrer que la condition actuelle de la petite culture est sensiblement la même dans l'Algarve et dans les provinces du nord. Partout elle manque de direction, de connaissances techniques, d'outillages et de capitaux. Elle emploie traditionnellement des méthodes de culture qui n'ont guère varié depuis de longs siècles. L'irrigation, élément si nécessaire de l'exploitation agricole dans un tel pays, est pratiquée par des moyens si élémentaires, qu'elle utilise presque exclusivement les eaux qui se présentent d'elles-mêmes à sa portée. Les travaux d'art indispensables pour employer toutes les ressources en eau disponibles dans le pays manquent à peu près totalement. Le bétail est réduit au minimum, faute de moyens d'alimentation. La pénurie du cheptel amène celle des fumures et celle-ci fait la pauvreté des rendements. Aussi, d'une manière générale, la petite culture ne réussit qu'à nourrir médiocrement le cultivateur; celui-ci ne dispose pour le commerce que d'une faible quantité de produits, le plus souvent d'espèce commune et de qualité très ordinaire, qu'il vend à bas prix dans son voisinage. Il est vrai que les fermages étant très souvent réglés en nature, une partie notable de la production est envoyée sur le marché par les propriétaires. Mais, d'une part, cela ne change rien à la nature et à la qualité des denrées, et, de l'autre, cela montre à quel point le paysan manque

d'argent. Ce dénuement en fait un bien mauvais client pour l'industrie, et nous aurons à relever plus tard les conséquences graves de cet état de choses.

Dans le centre du pays, la situation se présente sous un aspect différent, car la grande culture y joue un rôle capital. Cependant, les petites exploitations s'y rencontrent aussi, et donnent des résultats dont la comparaison ne sera pas inutile.

IV

LA GRANDE CULTURE DANS LE CENTRE

L'Estremadure et l'Alemtejo. — La grande propriété, le grand fermage et la grande culture. — Le blé et la viande. — Le régime de l'intervention législative et ses effets. — La spéculation en agriculture. — Les cultures arborescentes : le gland, le liège et l'olive. — Le défrichement. — La petite culture, ses caractères particuliers dans la région. — Conclusions.

Au cours des chapitres précédents, nous avons passé du nord au midi, en laissant de côté la région centrale où tout est différent du reste du pays, aussi bien dans la structure géographique et géologique du sol que dans l'organisation du travail agricole. Il en résulte naturellement des conséquences particulières aux deux provinces qui forment cette région. Il était donc nécessaire de les étudier à part, en commençant par l'Estremadure. Le régime de cette dernière présente un aspect intermédiaire entre la condition des contrées du nord ou du midi, et celle du pays d'outre-Tage. La petite exploitation n'y joue pas le rôle exclusif que nous avons constaté ailleurs, mais la grande ferme n'est pas non plus nettement prépondérante. Dans l'Alemtejo, au contraire, la situation est bien tranchée. Nous y allons trouver superposés tous les types de propriétés, depuis les latifundia immenses, jusqu'aux plus humbles domaines paysans, et aussi toutes les variétés d'exploitation : faire-valoir direct par le grand propriétaire, fermes colossales, humbles métairies. Mais ici, la très grande propriété et la très grande exploitation occupent la terre dans une mesure très étendue. C'est donc là un état de

choses diamétralement opposé à celui que nous connaissons déjà. Rien n'est plus intéressant que la comparaison entre deux situations si différentes, qui font naître des problèmes non moins divers.

1. — LA GRANDE CULTURE DANS L'ESTREMADURE.

L'ancienne province d'Estremadure s'étend sur les deux rives du Tage, formant approximativement un vaste triangle, dont la pointe tournée vers le sud se trouve à l'embouchure du Sado, tandis que sa base est limitrophe de la Beïra au nord. C'est un plateau incliné de l'est à l'ouest, d'une élévation médiocre, dont la composition géologique est assez compliquée; il est formé surtout de sables miocènes reposant sur des roches anciennes. Comme les précipitations pluviales sont facilement absorbées par le sol sablonneux, les rivières sont rares et faibles, exception faite pour le grand fleuve qui porte à l'océan les eaux des hautes terres de l'intérieur.

Le climat de la région est plutôt doux ; le thermomètre s'abaisse rarement au-dessous de zéro. En revanche, il monte parfois en été jusqu'à 40°. La chaleur dessèche alors tout ce qui n'est pas suffisamment irrigué, et la province ressemblerait à un désert aride sans la verdure des vignes et des arbres fruitiers. La riante et verte vallée du Tage forme au milieu de ce paysage assez morne une longue oasis d'une admirable fertilité. En hiver, au contraire, les pluies font naître partout une végétation luxuriante et fraîche, qui donne à la contrée un aspect gracieux et agréable.

Dans ces vastes plaines, plus ou moins ondulées, déjà presque montagneuses dans la partie est, la culture n'a pas encore occupé tout le sol disponible. Des landes, des broussailles et des bois de pins couvrent les parties les plus élevées et les plus arides. Les vallées creusées par les rivières, au contraire, sont parfois marécageuses au point que l'on a créé des rizières, d'ailleurs fort mal aménagées, ce qui contribue encore à rendre

le cours des eaux plus incertain. Enfin, dans la vallée inférieure du Tage, on trouve de grands terrains incultes, couverts d'une herbe médiocre, bien que le sol soit formé d'une alluvion riche et profonde. C'est que, fréquemment, le fleuve gonflé par les pluies d'hiver et par la marée, qui remonte jusqu'à plus de 30 kilomètres en amont, s'étend sur ces prairies et les pénètre de sel. Au lieu de défendre ces bonnes terres contre l'eau salée pour en faire des champs fertiles ou de magnifiques herbages, les propriétaires les laissent à l'état de pâtures, où ils élèvent des taureaux sauvages destinés aux arènes[1]. Une société portugaise s'est constituée pour mettre en valeur ces espaces presque abandonnés; 60.000 hectares ont été acquis, et au moyen d'un puissant matériel, on défonce ces terres, on les draine, on laisse les pluies les dessaler, puis on y fait du maïs, des céréales et des prairies, ou bien on les revend avec profit. Cette initiative est d'autant plus intéressante qu'elle est extrêmement rare.

Jusqu'à une époque récente, la grande propriété noble, ecclésiastique ou communale a occupé en Estremadure une place à peu près exclusive. Elle était divisée presque toujours en très petites exploitations, louées tantôt en fermage temporaire, ordinairement payé en produits, et tantôt concédées à des colons sous la forme de *foros* ou amphytéoses perpétuelles. Nous savons déjà comment les majorats et le droit d'aînesse ont été supprimés au cours du dernier siècle pour faire place au partage égal, comment aussi les *foros* ont perdu de leur valeur, parce que l'État s'est emparé du droit de mutation après décès, ne laissant au propriétaire qu'une taxe de transfert en cas de cession de l'amphytéose, chose assez rare[2]. Il en est résulté déjà un mouvement considérable dans l'état de la propriété; bien que le code

1. Les courses de taureaux sont appréciées en Portugal, mais elles n'y prennent pas le caractère de boucheries sanglantes des courses espagnoles. C'est plutôt un exercice sportif quelque peu dangereux, legs de l'esprit militaire et aventureux d'autrefois.

2. Les communes propriétaires de landes consentent toujours à constituer des *foros*, pour en favoriser le défrichement. Le colon se bâtit alors une maison sur sa petite ferme et devient un bordier qui complète ses ressources au moyen des salaires gagnés sur les propriétés voisines.

civil eût prévu une période de transition, le partage égal fut appliqué immédiatement et presque sans exception; beaucoup de domaines ont été morcelés et vendus; quantité de *foros* ont été transformés par rachat en pleines propriétés; les biens religieux ont été dépecés et aliénés. Il résulte aujourd'hui de tout cela que, en Estremadure, on voit juxtaposés tous les types de domaines : grands[1], moyens, petits et minuscules. Le morcellement va grand train et menace de pulvériser la propriété, car elle ne se reconstitue que difficilement quand elle a passé dans la main du paysan.

Il est résulté de ces circonstances une évolution sociale d'un grand intérêt qui a été favorisée d'ailleurs par différentes causes secondaires. La terre étant mobilisée et divisée, il lui fallait des acquéreurs. Il en est venu du dehors qui ont acheté les plus gros lots; c'étaient des urbains enrichis par l'industrie, le commerce ou en l'émigration. On en a aussi trouvé sur place, voici comment. A un moment donné, on s'aperçut que la vigne réussissait assez bien dans les terrains sablonneux, et comme le vin était demandé, on planta beaucoup. Il fallut pour cela de la main-d'œuvre, les paysans reçurent de l'argent sous forme de salaires, réalisèrent de petites économies, et profitèrent des événements indiqués plus haut, pour acquérir des parcelles et devenir propriétaires. Cet exemple fut suivi par des petits commerçants et des artisans, si bien que, dans l'espace d'une cinquantaine d'années, un mouvement ascensionnel remarquable s'est produit parmi la population ouvrière de cette province. Il se continue actuellement, bien que les circonstances soient moins favorables à cause de la crise survenue dans le commerce des vins.

Parmi les grands propriétaires de la région, quelques-uns résident sur leurs terres ou à proximité, et s'en occupent avec activité et intelligence. Mais la plupart sont absentéistes et ignorants des choses de la terre. Cependant beaucoup d'entre eux, poussés par l'appât du gain, ont créé de grands vignobles, et les

1. Un propriétaire des environs de Santarem, après avoir vendu une partie de ses terres, a laissé encore un domaine de 4.000 hectares qui fut partagé entre ses quatre enfants.

ont replantés avec des ceps américains, après l'invasion du phylloxera. Les petites gens en ont profité, comme nous le disions tout à l'heure, plus encore peut-être que leurs patrons. En effet, ceux-ci, après avoir planté les sables qui donnent un vin alcoolique, mais en quantité modérée, ont étendu les vignobles jusque dans les alluvions, qui fournissent un produit abondant, mais faible. L'avilissement des prix, résultat de la surproduction, a fait échouer cette spéculation, amenant les propriétaires à revenir au petit fermage, les acculant parfois à la liquidation forcée. Le prix des terres, qui avait atteint dans certains cas jusqu'à 5.000 francs l'hectare [1], est en conséquence revenu à un taux beaucoup plus bas. Ces essais de grande culture ont cependant apporté dans le pays quelques lumières, et un certain progrès de l'outillage; mais tout cela était trop improvisé pour donner des résultats coordonnés et complets. Néanmoins, cet exemple partiel et imparfait suffit pour indiquer ce que pourrait être la province, si elle était menée par une élite suffisante de grands propriétaires exploitants, expérimentés et instruits. Mais ils ne sont que quelques-uns.

Si le vin est une des productions principales de l'Estremadure, il en est d'autres encore. L'olivier prospère dans presque toute la province, et constitue une ressource précieuse. Malheureusement, on retrouve ici les mêmes difficultés et les mêmes préjugés que dans le nord [2]. Aussi, la qualité moyenne de l'huile est-elle médiocre, faute de pouvoir travailler les fruits avec la promptitude et les précautions nécessaires. Un propriétaire d'Almeirim, M. le comte Sobral, a amélioré la production de presque tout son voisinage, en montant un *lagar* (pressoir) bien outillé. Le paysan qui apporte sa récolte pour la faire travailler, paie soit en argent, soit en huile; le tourteau est souvent partagé et sert à la nourriture du bétail.

Après la vigne et l'olivier viennent le maïs, les céréales : blé, orge et seigle, les pommes de terre, les légumes et les fruits. On sème le maïs dans les terres profondes et fraîches, le froment

1. Dans les terrains d'alluvion.
2. Voir plus haut la monographie du paysan-propriétaire de Mirandella.

dans les sols moyens, le seigle dans les landes, que l'on défriche de temps en temps, après plusieurs années de repos. Bien que ces terrains sablonneux soient bien souvent médiocres, on pourrait certainement les améliorer au moyen d'amendements, d'engrais et d'irrigations. On trouverait l'eau nécessaire dans les montagnes qui bordent la région, où il serait aisé d'établir des réservoirs artificiels. On y a pensé, et déjà un canal d'environ 60 kilomètres de longueur a été creusé ; mais l'entreprise ayant été suspendue, le canal n'est pas alimenté et ne sert à rien. On pourrait aussi, probablement, utiliser les crues périodiques du Tage, qui s'élèvent à un niveau très élevé pour retenir une partie des eaux et les employer ensuite en aval. Mais pour faire tout cela, et aussi pour améliorer les vallées marécageuses, il faudrait que la province fût habitée par un bon nombre de grands propriétaires expérimentés, munis de capitaux et sachant s'associer au besoin pour entreprendre des œuvres d'utilité commune. Il serait nécessaire aussi que les agriculteurs fussent libres d'organiser et de conduire leurs cultures, sans se heurter à chaque instant à des obstacles administratifs fiscaux ou politiques[1].

On élève dans l'Estremadure une assez grande quantité d'animaux de ferme. Dans les prairies basses, sont nourris des chevaux destinés à la selle et au trait léger, des taureaux de course et des bœufs de labour ; ces animaux sont envoyés dans les pâturages dès que l'herbe commence à pousser, c'est-à-dire en novembre, et ils y restent jusqu'en juillet ; ils passent l'été sous des hangars où on les nourrit avec de la paille, de l'orge et du maïs. Le mouton occupe les landes et les friches. Beaucoup de porcelets sont expédiés en Alemtejo, où ils s'engraissent dans les forêts de chênes. Une culture plus rationnelle sur des terres améliorées, permettrait un élevage beaucoup plus étendu en vue de l'exportation de la viande et des produits du lait, soit vers Lisbonne, soit même vers l'étranger.

1. Voir plus haut, p. 79 et 146, l'exposé de la législation sur la culture de la vigne. Sur celle des céréales, et sur le commerce de la viande on trouvera des détails ci-après.

La population rurale de la province est assez clairsemée [1]; cependant, malgré le voisinage de la capitale, la main-d'œuvre ne fait pas défaut, parce que l'industrie n'est pas encore assez développée pour enlever les bras à la culture. Les paysans sont sobres, doux et suffisamment laborieux. Il ne leur manque guère que d'être bien encadrés et bien conduits pour produire beaucoup. Il faudrait aussi développer les voies de communication, car, bien que la province soit traversée par plusieurs voies ferrées, quelques bonnes routes et un beau fleuve, elle manque de chemins secondaires, surtout dans sa partie orientale.

II. — BORDIER D'ALMEIRIM.

Pour préciser les données qui précèdent, nous décrirons brièvement un paysan bordier des environs de Santarem [2], dont la physionomie est très caractéristique.

Almeirim est un gros bourg de 6.000 âmes, situé dans une vaste plaine, qui s'étend sur la rive gauche du Tage. Il est relié à Santarem, chef-lieu du district, par une jolie route plantée d'arbres, laquelle traverse le fleuve et sa vallée sur un pont de plus d'un kilomètre de longueur. Ce pont a été construit par une société, qui perçoit un droit de péage. La majeure partie de la population agricole de la contrée est groupée dans ce bourg aux rues irrégulières, mais propres, bordées de maisons basses, étroitement serrées les unes contre les autres et soigneusement blanchies à la chaux. Les terres environnantes sont légères et pauvres, sauf dans la vallée fluviale. Les pluies ne dépassent guère la hauteur totale de 60 centimètres, dont 6 ou 7

1. Le district de Lisbonne ne compte que 89 habitants par kilomètre carré pour 7.941 kilomètres carrés, et celui de Santarem 43 habitants par kilomètre carré pour 6.680 kilomètres carrés. Le district de Porto a 260 habitants par kilomètre carré; son étendue n'est, il est vrai que le tiers de celle du district de Lisbonne, mais la ville est aussi plus petite.

2. Observations recueillies avec le concours de M. le comte Sobral, propriétaire-agriculteur à Almeirim.

pour l'été tout entier, qui est par conséquent très aride.

Manuel Vinagre, âgé de 42 ans, est issu d'une famille paysanne de la localité; il a deux frères et trois sœurs qui vivent également de la terre. Sa femme, Maria Pistola, âgée de 40 ans, est aussi du pays; ses frères et sœurs, au nombre de quatre, sont cultivateurs dans le voisinage. Ils ont deux enfants : José, 7 ans, Élisa, 4. Cette famille possède sa maison, composée de quatre pièces avec les dépendances nécessaires : étable et cellier; d'un côté, le logis ouvre sur la rue, de l'autre sur un enclos, à la fois potager et verger. En outre, elle est propriétaire d'un petit bordage d'une étendue de 3 hectares environ, en partie planté en vigne, et pour le surplus emblavé en céréales, pommes de terre, etc. Ce modeste domaine ne suffirait pas pour faire vivre le ménage, aussi Vinagre est-il obligé de chercher du travail au dehors. Il est employé régulièrement chez un grand propriétaire à titre de *capataz*, c'est-à-dire chef d'équipe, ce qui lui vaut un salaire quotidien de 400 reis (2 fr. 20). La mère s'occupe de son ménage et aide à la culture du bordage, ainsi que d'une pièce de terre de 3 hectares à peu près, tenue en location. Ce champ est sablonneux, maigre et sec; il est planté en vigne, pommes de terre et seigle, mais le rendement en est fort médiocre, faute d'engrais suffisant. Cette petite exploitation fournit à la famille la majeure partie de sa subsistance, et en outre lui permet de vendre quelques minimes quantités de vin, de blé, de pommes de terre, etc. Pour cultiver leurs terres, les Vinagre ne disposent que d'un âne et de quelques outils élémentaires. Ils font la plus grande partie du travail à la main, et pour le surplus recourent à la complaisance du patron ou de quelque voisin mieux pourvu. Ils élèvent en outre un porc pour leur consommation, et quelques poules. L'ameublement de la maison est réduit à l'indispensable : des lits faits de quelques planches sur lesquelles on pose un matelas, des coffres à linge, des tables, des bancs et des chaises rustiques, quelques ustensiles. Animaux, mobilier, matériel ne valent pas plus de 100 milreis (555 fr.). Comme la maison et le bordage sont estimés ensemble 600 mil-

reis (un peu plus de 3.300 fr.), l'actif total de la famille peut être évalué à près de 4.000 francs.

En combinant ces divers éléments, nous voyons que, en outre des produits qu'il consomme, le ménage reçoit en argent : le salaire du mari, soit en moyenne pour 250 journées à 2 fr. 20 une somme de 550 francs ; le produit des ventes de denrées, en tout, bon an mal an, à peu près 100 francs. Le total serait donc compris entre 600 et 700 francs.

Examinons maintenant les dépenses. L'entretien du linge et des vêtements, qui sont d'une grande simplicité, exige à peu près 120 francs par an. L'alimentation, qui comprend trois repas, a pour base le pain de maïs et la pomme de terre ; on y ajoute des légumes, un peu de poisson salé (sardines, morue), de temps en temps de la viande de porc, et du vin en petite quantité. Les frais nécessités par cet ordinaire ne dépassent pas 110 à 120 francs consacrés aux achats d'épicerie, de savon, de poisson salé, etc. En ajoutant à cela 30 francs pour les menues dépenses et imprévu, 28 fr. 80 payés pour la location des terres, et 33 francs d'impôt direct, nous arrivons au chiffre total de 340 francs environ, ce qui laisse une petite marge pour l'épargne. C'est ainsi que, grâce à son salaire de contremaître et à une stricte économie, Vinagre a pu constituer son petit bien, réserve qui garantirait au besoin sa famille de la noire misère.

On voit que le mode d'existence de ces paysans est réduit pour ainsi dire à la plus simple expression. Leur vie est extrêmement laborieuse ; ils ne connaissent presque aucune distraction, hormis quelques rares réunions de famille, la fête patronale du bourg et quelques causeries entre voisins, l'après-dînée du dimanche. Les deux époux sont complètement illettrés ; mais ils ont le désir de faire instruire leurs enfants, dont l'aîné va déjà à l'école gratuite. Celle-ci est, disons-le en passant, insuffisante pour recevoir tous les enfants en âge scolaire. Les époux Vinagre sont catholiques d'origine, mais n'observent aucune pratique religieuse.

Les charges publiques qui pèsent sur ce petit paysan s'élè-

vent à 6 milreis à peu près (33 fr. 30), tant pour la commune que pour l'État. Les taxes indirectes peuvent être évaluées à une dizaine de francs. Vinagre n'a pas fait de service militaire, ayant été libéré par le sort. Il est électeur à titre de censitaire.

La région reçoit une certaine immigration temporaire d'ouvriers ruraux, venant de la haute Beïra pour les grands travaux de saison. L'émigration est peu active, parce que la population, étant d'une densité restreinte, peut trouver emploi et gagner sa vie dans le pays, bien pauvrement, il est vrai.

En résumé, on trouve dans la province un bon nombre de bordiers et d'ouvriers ruraux qui se rapprochent de ce type, tout en restant plus ou moins au-dessous. Beaucoup de petits fermiers sont aussi dans une situation analogue, rarement supérieure. Quant au type que nous venons d'esquisser, il est fortement appuyé sur une grande exploitation qui lui fournit un salaire indispensable. Sans elle, sa situation serait beaucoup plus précaire, le travail étant plus irrégulier et moins bien payé.

En ce qui touche les grands propriétaires exploitants, nous avons dit un mot déjà de ceux qui, faisant valoir indirectement, se sont bornés à spéculer sur la vigne. Leur entreprise a médiocrement réussi, parce qu'en se portant aveuglément et tous à la fois vers une culture trop spécialisée, ils ont amené la surproduction, l'encombrement du marché et l'avilissement des prix. Ils se sont alors tournés vers le gouvernement, qui ne pouvait leur fournir que des appuis artificiels et arbitraires. C'est ainsi qu'il a essayé d'enrayer la surproduction en interdisant les nouvelles plantations. Cette mesure a pu gêner des propriétaires de terrains propres surtout à la culture de la vigne, et cela pour permettre de maintenir celle-ci sur des sols qui conviendraient beaucoup mieux pour d'autres cultures. Elle n'a pas suffi pour relever les cours, cela est établi par certains chiffres que nous avons donnés précédemment [1]. Quant aux propriétaires qui s'appliquent à exploiter leurs domaines d'une façon rationnelle et complète,

1. V. plus haut la monographie du vigneron du Douro.

ils obtiennent d'assez bons résultats. Mais, tous ceux que nous avons rencontrés se plaignaient avec amertume de trois obstacles qui les gênent continuellement dans leurs opérations : la mobilité de la législation, qui fait et défait les systèmes économiques et les règlements administratifs ; l'agitation politique, si contraire à la bonne marche des affaires; la fiscalité excessive qui pèse sur toutes les transactions. Malgré cela, de sérieux essais sont tentés pour perfectionner les méthodes et l'outillage, améliorer le bétail, augmenter les rendements, élever la qualité des denrées. Toutefois, les efforts sont encore trop dispersés, trop insuffisants, dans un pays où il reste tant à faire.

Dans l'Alemtejo, la grande culture est beaucoup plus développée. Voyons donc quelle est sa situation, et quels sont les résultats qu'elle obtient.

III. — LA GRANDE CULTURE DANS L'ALEMTEJO.

Au point de vue social comme au point de vue agricole, l'Alemtejo est certainement l'une des contrées les plus curieuses et les moins bien connues de l'Europe [1]. Au sud du fossé profond creusé par le Tage s'étend un vaste plateau, continuation de celui de l'Estremadure; il s'abaisse par étages de l'est à l'ouest, formant d'immenses plaines ondulées. Leur horizon est borné vers l'orient par des chaînes de montagnes de hauteur médiocre, dont les sommets dénudés se découpent sur le ciel en arêtes vives. Au midi, des collines élevées ferment l'horizon, et séparent la province de celle de l'Algarve, si profondément différente. Des cours d'eau nombreux sillonnent la région, mais si leurs eaux sont assez abondantes en hiver, l'été ne leur laisse parfois plus une seule goutte de liquide, sauf en cas de violent orage. Les vallées n'ont souvent, dans leur partie inférieure, qu'une pente médiocre, si bien que le moindre obs-

1. Cette étude nous a été grandement facilitée par le concours très empressé de MM. F., propriétaire-agriculteur à Evora, et J. de Mattos Braamcamp, ingénieur.

tacle retient des eaux stagnantes et malsaines, formant des marécages temporaires, où l'on a établi quelques rizières.

Le sol de cette région est constitué principalement par des sables étalés en couches épaisses, qui font place dans la partie montagneuse aux schistes et au porphyre. Même parmi ces derniers, on voit reparaître le sable, notamment dans les hautes vallées du Sado et du Guadiana. La valeur de ces terrains est très inégale. Généralement perméables et maigres, lorsque le sable prédomine, ils sont assez bons, et parfois même excellents, lorsque la couche arable est mélangée d'éléments argileux ou formée d'alluvions. Mais les bons terrains sont plutôt l'exception, tandis que l'on voit des contrées entières presque dépourvues de végétation, tant le sol est pauvre en éléments nutritifs, et aussi en humidité. C'est qu'en effet le climat de cette province est d'une sécheresse excessive. En hiver, les pluies sont suffisantes pour faire naître une belle verdure partout où le sol le permet[1]. Mais pendant la saison d'été, les précipitations deviennent très rares, la température est souvent torride, le thermomètre montant parfois jusqu'à 50 degrés. Aussi, toute végétation disparaît, sauf celle des arbres. Le pays prend bientôt un aspect désolé, et on est obligé de nourrir les animaux avec des substances sèches : paille et grains.

On conçoit que, dans un milieu aussi spécial, la propriété et la culture ne pouvaient manquer de prendre une physionomie très particulière. La faible fertilité du sol et l'aridité du climat rendaient à peu près impossible la colonisation spontanée du pays ; aussi est-il resté longtemps presque désert. Aujourd'hui encore, en dépit de circonstances favorables, la population de l'Alemtejo ne dépasse pas 16 à 17 habitants par kilomètre carré, alors que dans le nord elle atteint ou dépasse 100 habitants, et 43 à 51 dans les provinces voisines d'Estremadure et d'Algarve. Dès lors, la très grande propriété devait rester maîtresse de cette région peu hospitalière, et on y trouve en effet bien des domaines qui comptent des milliers d'hectares. Autrefois, ces lati-

1. Souvent les pluies sont torrentielles au point de ruisseler à la surface en entraînant les parties les plus légères du sol et surtout l'humus.

fundia étaient maintenues par la transmission intégrale à titre de majorats. Depuis la promulgation du code civil et la suppression du droit d'aînesse, la situation tend à se modifier par le démembrement des grands domaines. Mais ce mouvement, si prononcé ailleurs, est contrarié et ralenti ici par la nature du lieu. Pour que la petite et même la moyenne propriété puissent se former, il faut que leur exploitation permette à une famille de vivre, ou bien que celle-ci trouve des ressources dans le voisinage par le travail salarié. Or, en Alemtejo, les terrains susceptibles de constituer sans préparation préalable la petite propriété normale sont assez rares; dans la plupart des cas, il faudrait d'abord procéder à de grands travaux d'amendement, d'irrigation et de voirie, avant d'offrir au petit paysan le lopin de terre qu'il puisse cultiver à lui seul. En général, à défaut de cette préparation coûteuse, on ne peut tirer parti du pays que par une culture extensive, à petits rendements, mais à grande surface. Aussi arrive-t-il que la grande propriété elle-même — et encore moins la moyenne — ne suffit pas pour constituer une exploitation avantageuse ; on voit dans cette province des fermiers qui groupent et font valoir à la fois plusieurs domaines comptant chacun des centaines et même des milliers d'hectares, exactement comme d'autres prennent ailleurs en location des champs appartenant à divers propriétaires et mesurant quelques ares.

Depuis une vingtaine d'années, on voit pourtant la petite propriété naître et progresser dans quelques parties de l'Alemtejo. Cela tient à ce que le régime de la culture a subi depuis un demi-siècle environ de profondes modifications. Cette évolution est intéressante à étudier.

Primitivement, toute la région était très vraisemblablement revêtue d'une forêt presque continue composée surtout de deux essences qui croissent admirablement dans ces terrains légers et secs : le chêne-vert ou yeuse (*quercus ilex*) et le chêne-liège (*quercus suber*) [1]. Après la reconquête, pour faire place aux mou-

1. Le pin a été introduit aussi dans la province et s'est répandu principalement sur le littoral; l'eucalyptus croît également très bien presque partout. Notons encore

tons, on pratiqua par le feu de larges trouées dans ces forêts. Mais la demande du liège et l'élevage du porc ont fait replanter. Ces deux variétés de chênes couvrent actuellement en Alemtejo plus de 450.000 hectares, formant un immense massif forestier, qui occupe la moitié orientale de la province et tend à s'élargir d'année en année. Ces forêts fournissent une quantité considérable de glands, estimée à 150 ou 160 millions de kilos par an.

Nous avons déjà dit que les terres découvertes se gazonnent en hiver sous l'action des pluies. Des ressources spontanées s'offraient donc aux propriétaires : l'herbe pour l'élevage du mouton, le gland pour celui du porc. C'est ainsi que l'Alemtejo resta pendant des siècles le royaume des bergers et des porchers, qui vivaient dans les landes et les bois, avec quelques charbonniers, dans un état de véritable barbarie. Quand arrivaient les ardeurs de l'été, les moutons s'en allaient par troupeaux immenses chercher des pâturages jusque sur les hauts plateaux des serras de la Beïra Alta, d'où ils redescendaient en automne. Quant aux porcs, on les conduisait dans les bois dès la première chute des glands, qui se produit au début de l'automne et se renouvelle plusieurs fois jusqu'en janvier. Ces animaux s'engraissaient rapidement et on les envoyait sur les marchés avant le printemps. Ainsi, l'Alemtejo était une région presque exclusivement pastorale et déserte, hormis dans le voisinage de ses rares et antiques cités : Evora, Beja, et de quelques villages très dispersés.

C'est encore ainsi que l'on représente les choses dans les recueils de géographie, et cependant elles ont bien changé. Le nombre des moutons a augmenté de beaucoup, quoique la transhumance ne soit plus qu'un souvenir. De l'ancien code établi par les propriétaires pour faciliter le passage et la nourriture de leurs troupeaux sur des dizaines de lieues de territoire, il ne subsiste qu'un petit nombre de règles applicables quand les animaux passent d'un domaine à un autre, ou sont dirigés vers les foires, en traversant les propriétés d'autrui. On ne permet plus aux bergers de mettre le feu aux landes, en été, pour les rajeunir

que le poirier sauvage croît naturellement en abondance, ce qui semble indiquer que la région est favorable aux arbres fruitiers.

et faciliter la croissance de l'herbe à l'automne, au risque d'incendier les bois. Maintenant les troupeaux sont retenus sur les terres cultivées pour les engraisser de leur fumier. Le nombre des bêtes à cornes a au contraire diminué, parce que toutes les bonnes terres étant consacrées à la culture des céréales, on manque de fourrage.

Mais ce qui a surtout progressé, ce sont les emblavures. Plusieurs causes ont agi pour amener ce résultat. D'abord, bien que le Portugal ne se soit pas développé autant qu'il aurait pu le faire, il a pourtant réalisé une avance indéniable qui a grossi les villes, augmenté la consommation, accru les capitaux, activé le travail. L'Alemtejo a profité de ce mouvement certainement plus que les autres provinces, et cela pour plusieurs raisons D'abord, il était plus neuf, moins divisé, moins exploité, et offrait davantage à entreprendre. Mais surtout, il a bénéficié de mesures artificielles qu'il est nécessaire d'analyser ici.

A une certaine époque, le Portugal a été exportateur de blé. Mais ce fait tenait à des circonstances très spéciales qui ont disparu. Actuellement, on peut dire que la culture du blé sur une grande échelle est une de celles qui répondent le moins à la situation du pays. En effet, pour que la production du froment soit avantageuse, il faut réunir trois conditions nécessaires 1° le sol et le climat doivent être propices ; en Portugal, les terrains et les climats favorables au blé sont rares ; les rendements restent faibles, d'autant plus que les engrais manquent, et, en outre, la plante ne tarde pas à dégénérer, ce qui exige une sélection attentive des semences ; 2° les exploitations ont besoin d'être assez étendues, sinon, comme le blé est une denrée de valeur relativement faible et de consommation courante, le cultivateur en garde la plus grande partie et ne met sur le marché que des quantités insignifiantes. Tel est le cas précisément pour les provinces du nord et du midi, où la terre est pulvérisée en exploitations infimes ; dans l'Alemtejo, au contraire, on dispose de grandes surfaces, mais elles sont ingrates pour le blé, faute de chaux et d'humus ; 3° la culture du froment, si elle devient un peu intensive, exige beaucoup de travail et d'engrais,

ainsi que des attelages vigoureux et un bon matériel, c'est-à-dire des capitaux importants; or, tout cela manquait à la fois, si bien que l'on s'en tenait pour les emblavures à une culture extensive donnant de faibles rendements. On s'explique donc pourquoi le Portugal est devenu depuis longtemps importateur de blé, surtout en vue de l'alimentation des villes, car les campagnes se nourrissent de pain de maïs et de seigle, céréales qui conviennent mieux au pays, ainsi qu'aux ressources et aux moyens du cultivateur. En 1888, un avocat de Lisbonne s'avisa tout à coup que le Portugal devrait produire lui-même le blé qu'il consomme. Il déclara qu'il fallait éveiller « le lion des campagnes » et le faire rugir, afin d'obliger les pouvoirs publics à protéger ses intérêts. Ces phrases sonores obtinrent un grand succès, et une vive campagne engagée dans ce sens fut soutenue par les propriétaires fonciers, qui voyaient là une bonne occasion d'augmenter le revenu de leurs domaines. De leur côté, les politiciens s'empressèrent, comme toujours, d'exploiter ce mouvement, et c'est ainsi que le gouvernement fut entraîné dans une aventure dont les circonstances et les effets se résument de la manière suivante.

Il s'agissait en premier lieu d'arrêter l'importation du froment; en second lieu de prévenir la cherté excessive du pain; en troisième lieu de pousser l'agriculture à produire du froment en lui assurant des prix rémunérateurs. Après quelques tâtonnements, on réussit en 1889 à édifier tout un système que certaines personnes, en Portugal, considèrent tout simplement comme un chef-d'œuvre législatif. Nous verrons tout à l'heure si cette admiration est justifiée. Étudions d'abord les bases et les principaux détails de la combinaison.

Un « marché central des produits agricoles » a été créé à Lisbonne pour la régularisation du commerce des céréales. Ce marché n'est pas autre chose, en réalité, qu'une administration interposée entre le producteur, qui doit vendre à prix fixe, et le consommateur, qui n'est pas libre d'acheter où il lui plaît, car l'importation des blés est interdite en principe. De juillet à octobre, les agriculteurs nationaux sont invités à déclarer leurs

disponibilités, et la minoterie est tenue de s'approvisionner exclusivement chez eux en payant les céréales d'après un tarif double qui applique au blé dur d'une part, au blé tendre de l'autre, une échelle de prix graduée d'après le poids par hectolitre. En novembre, le commerce est admis à son tour à déclarer ses stocks; l'administration vérifie les déclarations par la visite des magasins, et établit la statistique du stock général en blé du pays. Le chiffre trouvé est divisé en huit parties égales, que la minoterie doit absorber mois par mois jusqu'en juillet de l'année suivante. Si la récolte n'est pas suffisante pour couvrir les besoins, — ce qui est toujours le cas, — on autorise l'importation des blés étrangers jusqu'à due concurrence, moyennant un droit de douane proportionnel.

Pour éviter autant que possible les fraudes et les inégalités, les minoteries sont soumises à un contrôle rigoureux. Chaque année elles sont recensées, on calcule leur capacité de fabrication, et on détermine la quantité de blé indigène que chacune doit acheter. Avant de pouvoir se procurer du blé d'importation, le minotier est tenu d'établir qu'il a reçu et transformé la part qui lui était attribuée dans le stock national. En outre, la fabrication des farines est réglementée. Des types ont été établis administrativement et le minotier doit tirer du blé qu'il travaille une quantité déterminée de chaque type. Cette industrie est donc exposée à de continuelles tracasseries.

Ce n'est pas tout. Afin de faciliter le contrôle administratif, et de restreindre les chances de fraude, on a limité le nombre des boulangeries dans les deux grandes villes du royaume, Lisbonne et Porto. Du reste, toute commune qui le demande peut obtenir l'application de cette mesure, avec la taxe officielle du pain.

Tel est l'ensemble de mesures artificielles et arbitraires auxquelles on a dû successivement recourir dans le but de réaliser une tarification uniforme des céréales, et d'exclure la concurrence étrangère. La question est maintenant de savoir à quel résultat on est parvenu par l'application de ce système compliqué, si éloigné de la nature des choses et du jeu spontané des forces sociales et économiques.

Il est hors de doute que la hausse artificielle du prix du blé en a développé la culture dans une notable mesure, et ce sont principalement les provinces du centre, avec leurs grandes exploitations, qui ont bénéficié de l'augmentation. Des terres incultes ont été défrichées et chargées d'engrais chimiques par des fermiers très entreprenants, qui de plus ont importé un matériel de culture considérable. Des efforts remarquables et des capitaux importants ont été dépensés. Des ouvriers ruraux, recrutés dans le nord, sont accourus à l'appel des exploitants. Malgré cette curieuse fièvre d'entreprise, soutenue par une protection rigoureuse, on n'a cependant pas réussi à étendre les emblavures au point de fournir à la consommation tout ce dont elle avait besoin. En réalité, l'importation s'est maintenue aux environs de 10 millions de quintaux et cela pour deux raisons. D'abord, l'inaptitude de la région, jointe aux conditions générales de l'agriculture portugaise, ne permet pas d'élever les rendements de façon à produire assez de blé pour suffire aux besoins d'une population bien plus nombreuse qu'autrefois. Ensuite, le développement des villes a fait croître la consommation plus vite que la production. Le Portugal continue donc à importer de fortes quantités de grains, seulement, il le paie très cher. On estime en effet à 80 % en moyenne la hausse artificielle du prix du pain sur le marché lusitanien, ce qui représente une belle somme, puisque l'augmentation porte sur tout le blé récolté ou introduit dans le pays. Qui donc paie cette énorme prime? Tous ceux qui doivent acheter leur pain, et spécialement les ouvriers de l'industrie. Et qui en profite? C'est ce que nous devons examiner avec soin.

Lorsque fut établi le système que nous venons de résumer, il excita chez les agriculteurs du centre une assez vive émulation. Ils s'empressèrent de louer des terres pour les ensemencer en blé, et les propriétaires en profitèrent naturellement pour hausser leurs prix. On nous a assuré que les fermages montèrent en peu d'années de 200 à 300 p. 100. C'est dire que les propriétaires fonciers ont largement profité du régime de 1889. Aussi le trouvent-ils excellent, et cela ne saurait surprendre

personne. Les fermiers ont moins à s'en louer. Les terres étant peu riches en chaux et en azote, il faudrait les fumer abondamment, mais comme le fumier manque, on y supplée par des engrais chimiques, principalement des superphosphates. Ce procédé présente de graves inconvénients. Il épuise vite un sol peu fertile ; il coûte assez cher ; il ne donne que des rendements faibles. En conséquence, le résultat n'est pas tel qu'on l'avait escompté, et le plus clair du prix de faveur dû à la protection se partage entre : le propriétaire, généralement absentéiste, qui garde la part du lion ; le marchand d'engrais ou de matériel, qui est étranger ; l'ouvrier rural, nécessaire pour préparer le sol et pour récolter [1]. Le fermier, principal moteur de l'entreprise, est celui qui gagne le moins. Chose plus grave encore, sa situation reste à la fois précaire et périlleuse. Elle est précaire, parce que la récolte est toujours menacée en un tel climat ; elle est périlleuse, parce que le sort du cultivateur est à la merci d'un revirement politique. La suppression du système serait la ruine brusque du fermier, qui laisserait au propriétaire une terre appauvrie et désormais sans preneur. Un système artificiel pousse naturellement et toujours à la spéculation. Celle-ci s'est produite en effet, et elle a causé une activité fiévreuse, exagérée, désordonnée. On a vu certains propriétaires, des fermiers, parfois de simples paysans, louer à tout prix des milliers d'hectares pour exploiter au plus vite la situation exceptionnelle créée par la loi. Un cultivateur de la région d'Evora a réuni ainsi dans sa main 32 domaines différents, mesurant ensemble des milliers d'hectares. Il est évidemment impossible de conduire d'une façon normale et régulière une telle exploitation ; c'est un coup hardiment tenté pour tirer profit d'une chance passagère, rien de plus. Ainsi, il ne faut pas s'arrêter aux apparences. Elles cachent une situation mal équilibrée, assise sur un privilège instable, non pas sur le jeu naturel des forces productives et des besoins de la consommation. On peu dire que, dans ces conditions, le travail agricole est fondé, en Alemtejo, sur une

1. Sans parler du banquier qui ne fait des avances qu'à gros intérêt.

taxe injustifiée, abusive, et non pas sur une rémunération naturelle, volontaire. Que l'abus disparaisse, et, encore une fois, tout s'écroule.

Mais, dira-t-on, pourquoi renoncer au système, puisqu'il a réussi à développer la culture dans le centre? Il suffit de le maintenir pour conserver la position acquise et éviter le désastre. La solution du problème est donc simple. Non, elle n'est pas si simple que cela, voici pourquoi.

Nous venons de dire que toute la situation repose sur un privilège abusif. Jamais un privilège n'a pu durer indéfiniment. Tous ceux qui en souffrent s'appliquent naturellement à le miner peu à peu et à le détruire. Ici, le privilège est d'autant plus lourd, qu'il pèse sur la classe la moins aisée, dont le pain est un aliment principal. Aussi la taxation du blé est-elle un argument terrible pour les partis avancés, qui, non sans raison, reprochent à la classe des capitalistes fonciers de s'enrichir aux dépens du pauvre. Les propriétaires sont par là exposés à payer bien cher un jour leurs profits actuels. Ensuite, l'application du système donne lieu aux fraudes les plus criantes. Il est impossible en effet d'appliquer un régime aussi compliqué sans ouvrir la porte à mille abus. Ainsi, un homme habile et sans scrupules réussit presque toujours à tromper la surveillance des agents du fisc et à dépasser les limites qui lui sont indiquées par la loi. L'un déclare plus de blé qu'il n'en a, et profite de l'ignorance ou des besoins d'argent de ses voisins pour augmenter son stock. Un autre fabrique des farines au delà de la part qui lui est attribuée. Un troisième, averti par une indiscrétion des besoins reconnus par l'administration, s'empresse de faire des achats au dehors et s'arrange pour profiter largement des permissions d'importer. Des associations se constituent pour exploiter le monopole des boulangeries et réaliser de beaux bénéfices sur le pain, malgré la taxe. Dans tous les cas, la fraude retombe soit sur le fermier, qui vend mal en dépit du système, soit sur le consommateur, qui fait tous les frais de la spéculation. Et de jour en jour le mécontentement grandit, rendant la situation de plus en plus incertaine.

Ce serait d'ailleurs une erreur grave de croire que les propriétaires, qui paraissent aujourd'hui si favorisés, tireront de tout cela un grand profit définitif. Il y a tout lieu de croire que les fermiers, peu à peu découragés par le résultat de plus en plus maigre et aléatoire de leurs efforts, seront amenés à abandonner la partie; ils laisseront derrière eux des terres épuisées, difficiles à utiliser et surtout à louer. En outre, de terribles rancunes s'amassent, et trouveront l'occasion de se satisfaire. Dans tous les cas, le propriétaire absentéiste et sans prévoyance sera finalement la dupe de sa propre erreur, peut-être même la victime expiatoire des intrigues politiques et des haines populaires. Seuls, les fraudeurs assez habiles pour échapper à la surveillance fiscale se tireront de l'aventure avec profit. On conviendra que ce résultat n'est pas fait pour donner au système une consécration flatteuse. D'ailleurs en étudiant le fond des choses, son échec apparaît en pleine lumière. L'importation du blé persiste, ainsi que l'agio sur l'or; la culture des céréales reste imparfaite et onéreuse. Les consommateurs sont mis en coupe réglée sans utilité réelle pour le pays. Mieux vaudrait assurément revenir par degrés, prudemment, à une situation naturelle, normale, laissant au marché des céréales la liberté dont il a besoin pour fonctionner au profit commun du producteur et du consommateur. La combinaison du marché central est peut-être ingénieuse, mais elle est absolument opposée aux conditions du lieu, aux intérêts de la classe la plus pauvre, à l'organisation régulière du travail. Cette combinaison étrange est grosse d'un désastre qui atteindra le Portugal à la fois dans sa situation financière et dans son organisation politique. Cela nous paraît ressortir avec évidence des faits actuels.

L'abandon du système n'aurait-il pas pour effet de précipiter la crise? Voilà une question que tout homme d'État se posera avec angoisse avant de se décider à toucher à la loi céréale. Une brusque réaction ne manquerait pas en effet de déterminer un désastre. C'est pourquoi nous avons observé déjà qu'un régime transitoire s'impose. Ce régime amènerait tout d'abord une détente dans le taux des fermages, qui, revenant à un niveau rai-

sonnable, permettraient aux fermiers de se retourner. Les provinces du centre pourraient être cultivées autrement que par l'emblavure. Le blé qui pousse mal et dont le prix est d'ailleurs assez minime, devrait être remplacé avantageusement par des cultures à la fois mieux adaptées au climat, et plus profitables. La production des racines et des fourrages artificiels permettrait d'élever plus de bétail, de fabriquer du beurre et de la viande. L'élevage de la volaille, la production fruitière [1], celle des légumes secs, d'autres encore sans doute, permettraient de continuer l'œuvre de développement agricole du centre. Mais pour cela, il faudrait tracer des chemins, améliorer les terres, construire des bâtiments de ferme, amener et distribuer l'eau, peut-être en creusant des puits artésiens, en un mot coloniser les deux provinces. Est-ce là un rêve de théoricien? Nullement, puisque certains propriétaires ont réussi déjà à établir chez eux de grandes fermes en plein rapport et en outre des familles paysannes, avec l'aide desquels ils ont défriché des terrains incultes, constituant ainsi des groupes de petites exploitations. La combinaison de la grande et de la petite exploitation par l'initiative éclairée des propriétaires, voilà la formule de l'avenir, la vraie condition du progrès fondamental, définitif [2]. Les fermes géantes d'aujourd'hui ne sont que des accidents, fruit de circonstances transitoires ou artificielles. Elles ne répondent ni à l'étendue du pays, ni à sa population. Elles sont anormales ici autant qu'elles sont justifiées en Argentine ou dans le centre des États-Unis. Tant qu'elle subsistera, la situation actuelle demeurera fausse et dangereuse. Ainsi, ce sont les propriétaires

1. Le climat du centre serait très favorable à la préparation des fruits secs : abricots, pommes, raisins, qui sont d'une vente facile dans les pays du nord.

2. On a vu ce mouvement de transformation s'opérer d'une manière intéressante, notamment dans le nord de l'Alemtejo, où de grandes étendues de terrain étaient restées en friche. Ces terres formaient depuis des siècles des pâtures spontanées, sur des sables maigres. Défrichées et phosphatées, on en tira quelques récoltes de blé, puis on les remit en pâtures plantées d'oliviers, ou bien on y sema des chênes-lièges ou des chênes verts qui y croissent vigoureusement. Des vignobles ont aussi été créés, notamment celui de M. dos Santos, près de Vendas Novas, qui mesure plus de 10.000 hectares; pour le cultiver, le propriétaire a établi là environ mille familles, formant un remarquable groupe de colonisation. Cet exemple devrait être étudié en détail, afin de vulgariser les procédés employés et de préciser les résultats obtenus.

qui ont dans la main la clé de la situation, et rien n'est plus logique ni plus légitime. S'ils persistent à négliger leurs attributions et leurs devoirs de capitalistes fonciers, le sol leur échappera, cela est fatal. C'est à eux qu'il appartient de s'éclairer, de bien comprendre le sens réel des choses, de pourvoir à l'exploitation normale du sol avec intelligence et prévoyance. Sinon, leur expropriation est certaine. Elle peut avoir lieu soit progressivement par le jeu naturel des forces sociales, qui tendent incessamment à éliminer les éléments retardataires ou parasites : soit brusquement, par une mesure révolutionnaire. Le procédé seul reste incertain. Quant au résultat final, on doit le considérer comme d'autant plus fatal, que déjà l'évolution est en marche. Dans le centre comme ailleurs, le morcellement est commencé, et il avancera d'un pas d'autant plus rapide, que la propriété sera plus abandonnée aux hasards de la spéculation, ou à une utilisation superficielle.

Le système privilégié établi pour les céréales n'est pas l'unique manifestation de l'esprit de monopole en Portugal. Sans parler des avantages assurés par la loi aux sucres coloniaux, il est une autre combinaison que nous voulons décrire brièvement [1]. Il s'agit du régime établi pour soutenir les prix de la viande de bœuf en faveur de l'élevage national. Nous savons pourquoi cet élevage reste peu développé. Dans le nord et dans le midi, l'étroitesse des exploitations et la rareté des herbages s'opposent d'une manière absolue à l'augmentation du gros bétail. Les paysans et fermiers de ces régions, surtout du nord, sont même obligés bien souvent de vendre leurs animaux de travail au début de l'été, faute de fourrage. Cette particularité fournit du reste à la boucherie un peu de bonne viande ; sans la nécessité qui la pousse à vendre des bœufs encore jeunes, le paysan ne les conduirait généralement au marché que vieillis et usés. Dans le centre, c'est précisément ce dernier cas qui se produit. Les agriculteurs ne se défont de leurs bœufs qu'après en avoir tiré

1. V. plus haut, p. 79, ce qui concerne la réglementation vinicole. Le tabac est aussi monopolisé et à peu près exclu de l'agriculture portugaise qui pourrait le produire en abondance et de bonne qualité.

tout le travail possible. Mais alors la viande en est médiocre.

C'est contre les conditions naturelles de cette situation agricole que l'on a voulu réagir par des moyens arbitraires. Les communes ont la faculté de contrôler le débit des viandes, et au besoin d'en fixer le prix par un tarif officiel. C'est en se basant sur cette faculté que l'on a prétendu faire du marché de Lisbonne, le plus grand du royaume, le régulateur du prix de la viande de bœuf. Dans ce but, les mesures suivantes ont été prises.

Tout d'abord, le nombre des boucheries a été limité, chaque étal devenant ainsi une sorte d'office privilégié. On risquait alors de voir les bouchers élever les prix d'une façon abusive; pour prévenir ce fait, la viande de bœuf fut taxée à un prix assez élevé pour que la boucherie pût payer largement les animaux aux éleveurs. Mais alors, un autre risque apparaissait : celui de voir les bouchers payer mal les cultivateurs et profiter seuls de la cherté officielle. Pour écarter ce danger, on imagina de confier l'approvisionnement de Lisbonne à un unique intermédiaire, chargé d'acheter les animaux sur pied, de les faire abattre et de revendre la viande en gros aux boucheries. Entre temps, des étaux municipaux avaient été créés, sous le prétexte de prévenir toute coalition entre bouchers par le moyen d'une concurrence désintéressée. Enfin, des droits d'octroi très élevés ont été établis sur les viandes abattues afin de les exclure du marché de la capitale.

On voit jusqu'à quel point il a fallu compliquer cet autre système pour lui donner un fonctionnement régulier et efficace, au moins en apparence. Voici ce qu'il a donné en réalité. L'acheteur unique chargé d'alimenter l'abattoir de Lisbonne n'a aucun intérêt à choisir les animaux, aussi achète-t-il tout ce qui se présente. L'éleveur, de son côté, n'est pas encouragé à amener des bœufs jeunes et gras, puisque tout est payé au même prix. C'est dire que les viandes de bœuf débitées à Lisbonne sont en général médiocres. Aussi, le public en consomme relativement peu et préfère s'en tenir aux viandes de veau, de mouton et de porc, qui ne sont pas taxées. Autrefois, les provinces du nord, qui produisent les meilleurs bœufs, envoyaient à Lisbonne sept à

huit mille de ces animaux par an. Aujourd'hui, il n'en vient plus. Ainsi le prix de la viande a été haussé artificiellement, et en même temps l'élevage a été découragé. Ce double résultat est la condamnation formelle du système, puisque celui-ci impose au public consommateur des sacrifices et des privations, tout en restreignant à la fois les débouchés et la qualité du bétail destiné à la boucherie. Ajoutons que les étaux municipaux ont fait perdre à la ville de Lisbonne beaucoup d'argent, et que ce système, tout comme l'autre, a suscité une quantité d'abus, de fraudes, de spéculations, qui finalement nuisent d'une façon générale au public en entravant le commerce libre, en abaissant la qualité du produit, en troublant la consommation. Ces combinaisons imaginées par des fonctionnaires trop zélés et guidés par un esprit purement théorique, ont été en honneur autrefois dans d'autres pays. Partout on en a reconnu l'impuissance tracassière et les fâcheux effets. Il faut savoir à quel point le Portugal est dominé par la bureaucratie et les influences politiques, pour comprendre la persistance dans ce pays d'idées et de procédés si profondément contraires à l'expérience acquise en matière économique, et aussi aux besoins de la société moderne.

Malgré tout, l'Alemtejo donne actuellement le spectacle d'une activité intéressante, en dépit de ses bases fragiles et de l'incertitude de son avenir. On voit se développer dans cette province une classe d'entrepreneurs agricoles dont l'intelligence, l'initiative et la hardiesse sont indéniables. Ils font des efforts remarquables pour s'instruire et suivre le progrès technique d'aussi près que possible. Nous avons rencontré un jeune propriétaire des environs de Beja qui venait de parcourir l'Europe et l'Algérie pour étudier les meilleurs procédés de culture du blé[1]. Dans les grandes fermes de la région, on trouve un cheptel et un outillage qui, très souvent, sont remarquables. On peut vraiment dire que cette province, comme sa voisine du nord, est une pépinière d'hommes d'action. Il est souverainement regrettable qu'ils soient entraînés par un régime artificiel dans les remous dange-

1. Les terrains des environs de Beja sont parmi ceux qui conviennent le mieux pour cette culture.

reux d'une spéculation qui rend toutes choses incertaines, et favorisent l'audace ou l'adresse plus encore que le travail.

IV. — GRAND FERMIER DES ENVIRONS D'EVORA

Pour bien préciser les idées au sujet de la situation présente de l'agriculture en Alemtejo, nous résumons les renseignements que nous avons pu recueillir en visitant une grande ferme des environs d'Evora.

Cette curieuse petite ville est bâtie dans la partie orientale de l'Alemtejo sur un plateau où les schistes et le granit se juxtaposent en taches irrégulières. Le terrain est ondulé et ne tarde pas à former vers l'est des collines dont l'altitude s'accentue rapidement. Le sol est généralement mince et peu fertile. Le pays n'est traversé que par de faibles rivières, affluents du Sado et du Guadiana. Les moyens de communication sont très insuffisants, la région n'étant traversée que par des voies ferrées peu développées, quelques routes assez médiocres et des chemins à peine praticables pour un chariot à bœufs. Dans bien des cas, on ne peut circuler qu'à cheval. Aussi les habitants sont-ils concentrés. On ne trouve dans la campagne, en dehors des rares villages, que quelques grandes fermes très dispersées et des bâtiments d'abri construits pour desservir des exploitations éloignées de la résidence du fermier.

M. D. possède dans cette région, dont il est originaire, environ 3.000 hectares de terres qui lui ont été transmises par son père. Celui-ci, d'origine modeste, mais homme d'affaires habile, a su profiter de la grande liquidation foncière du siècle dernier pour acquérir cette vaste propriété. M. D., qui est lui-même fort intelligent et très actif, s'est consacré à la mise en valeur de son héritage, auquel il a joint environ 2.000 hectares de terres louées à des propriétaires voisins. Il fait donc valoir près de 5.000 hectares répartis entre les céréales, les pâturages naturels et les bois de chênes-lièges ou de chênes verts. Nous voilà bien loin des fermes minuscules du nord.

Pour organiser l'exploitation de cette vaste étendue, divisée en sept groupes disséminés dans un rayon de plus de 25 kilomètres, M. D. a constitué quatre centres munis des bâtiments, du personnel, des animaux et du matériel nécessaires. Celui qu'il habite forme un grand enclos contenant la maison du maître, les logements des ouvriers, des étables et des hangars immenses soutenus par des arcades en briques d'une surprenante légèreté, un atelier, une porcherie. En outre, dans chacun des autres groupes, des abris ont été construits pour le matériel et les récoltes, ainsi que pour une famille chargée de l'entretien et de la surveillance. Un moulin à huile et des machines agricoles perfectionnées, un moteur à vapeur et une automobile font de cette exploitation une véritable usine mécanique. Le personnel comprend trois éléments : 1° des ouvriers très spécialisés : laboureurs, bouviers, bergers, porchers, forgerons, etc., occupés à l'année au nombre d'une centaine; 2° des spécialistes pour certains travaux temporaires, comme les liégeurs; ces deux premières catégories sont généralement recrutées dans le pays; 3° des ouvriers de saison (environ 200), venus surtout des montagnes de la Beira; ils sont réunis par des chefs (*manageiros*), qui les amènent par équipes de huit personnes, hommes et femmes; ils gardent la direction et la surveillance du travail moyennant un salaire un peu plus élevé [1]. Ces gens font les gros travaux d'été, puis retournent chez eux pour l'hiver; ils sont logés et souvent nourris, leur salaire étant alors de 2.100 reis (11 fr. 65) par semaine, et de 3.400 reis (18 fr. 85) sans nourriture; ceux qui font le service des batteuses reçoivent 300 reis (1 fr. 65) par jour et la nourriture. Le dimanche et les jours fériés sont observés, et on accorde en outre un jour pour la confession, car ces gens sont généralement très religieux. D'autres travailleurs viennent de l'Estremadure et du bas Douro pour les fauchaisons. Parfois on cherche à retenir ces ouvriers en leur concédant de petites exploitations en fermage temporaire ou perpétuel (*foros*), ou encore en métayage; ce dernier système a surtout pour but le défrichement des terres

1. Chaque ouvrier garde sa pleine liberté. Il n'y a donc là rien de commun avec l'*artel* russe et autres institutions communautaires analogues.

vierges. Le métayer enlève les broussailles, défonce le sol, y prend quelques récoltes de céréales, puis rend la terre au propriétaire qui ordinairement la boise en chênes. On a amélioré par ce procédé beaucoup de terres au sud de la province. Quand le terrain est déjà boisé, le colon enlève les buissons, laboure et sème sous les arbres très espacés, fait deux ou trois récoltes, puis va recommencer ailleurs; le gland appartient au propriétaire, qui élève des porcs. Parfois aussi le métayer reste sur le fonds, reçoit de son propriétaire des prêts en animaux et en semences, et partage la récolte dans une proportion variable. Tout bon ouvrier rural a l'ambition de devenir ainsi exploitant et même petit propriétaire, car on remarque une tendance qui porte les grands propriétaires à vendre les métairies dont ils trouvent généralement un bon prix. Mais ces paysans retombent facilement, à la moindre crise, faute d'argent. M. D. a trois métayers qui occupent des parcelles écartées.

Le bétail entretenu sur cette ferme comprend d'abord 50 à 60 bœufs de labour et 70 à 80 vaches pour la production; ces animaux appartiennent à une race vigoureuse et rustique, mais osseuse et assez peu précoce; chaque année on renouvelle par quart. Viennent ensuite : 1.300 brebis, dont 200 appartiennent aux quatre bergers, 500 agneaux d'un an, 150 béliers; chaque année on vend 600 à 700 mâles de 5 mois, 24.000 fromages et 2.000 kilos de laine. Le troupeau comprend en outre 250 chèvres qui produisent des chevreaux et du fromage. La porcherie renferme 50 à 55 truies appartenant à une race du pays, mais sélectionnée; ce sont des animaux noirs, de forte taille, pouvant atteindre à 2 ans le poids de 150 à 200 kilos; d'octobre à janvier on les envoie à la glandée et en 4 mois ils augmentent normalement de 100 kilos; les mères donnent 12 gorets par an, ce qui représente un élevage régulier de 1.200 à 1.500 animaux. Citons enfin quelques chevaux et sept paires de mules, que l'on emploie pour les transports; autrefois, chaque ferme possédait un assez grand nombre de ces animaux, et on les utilisait pour le dépiquage des grains; la machine à battre a fait baisser considérablement l'élevage.

On emploie pour les emblavures environ 500 hectolitres de semences, dont 60 % en blé, le reste en seigle, orge et avoine. Les prairies naturelles fournissent une coupe de foin et sont ensuite pâturées. On fait en somme peu de fourrages, et cela explique le nombre assez restreint des bêtes à cornes. On pourrait développer la production en viande, si les prairies artificielles étaient plus usitées; mais, pour cela, il faudrait de l'eau, et l'irrigation n'existe pas, bien que l'expérience ait démontré la possibilité d'établir des réservoirs en montagne et d'y accumuler les eaux [1]. Plusieurs agriculteurs d'Evora ont essayé avec succès le procédé de l'ensilage des fourrages verts, précieuse ressource dans une contrée où l'été réduit les pâturages à l'état de friches poussiéreuses pendant près de six mois.

Une autre production importante de cette ferme est l'huile d'olive. M. D. a planté ces pâturages en oliviers, qui ont parfaitement réussi [2]. L'arbre donne une récolte dès l'âge de six ans, et peut produire ensuite pendant 30 à 40 ans. M. D. vend annuellement 3.000 décalitres d'huile et une partie des tourteaux, le reste étant donné aux porcs. Le pressoir est muni de presses hydrauliques très puissantes.

Nous arrivons enfin à la culture la plus caractéristique de l'Alemtejo, celle du chêne, qui est traité ici avec le même soin qu'un arbre fruitier. M. D. exploite des milliers d'hectares de bois, où les arbres sont plantés en futaie très claire; le sol est soigneusement nettoyé et labouré ; les arbres sont taillés de façon à s'étendre en largeur et à favoriser la fructification; ils produisent une quantité variable de glands que les porcs viennent consommer, du bois d'œuvre et de charbon, et surtout du liège [3]. Le chêne-liège réclame des soins assez minutieux pour

1. On a construit quelques barrages, en vue de colmater et de fertiliser certains terrains en amont, pour y faire des plantes sarclées.

2. On a beaucoup pratiqué ces plantations depuis une quarantaine d'années. On établit pour les protéger un enclos en pierre sèche où on n'admet les moutons que pendant l'époque de l'herbe, car alors ils ne touchent pas les jeunes arbres. On protège souvent des milliers de ceux-ci, contre la dent des bœufs et des chèvres, au moyen des branches épineuses du poirier sauvage.

3. On cultive à peu près de la même façon le chêne vert et le chêne-liège, pour en obtenir plus de glands, mais cela nuit au liège, qui croît alors trop vite et de-

favoriser le développement de l'écorce de manière à obtenir une bonne épaisseur. Elle est enlevée périodiquement, après un repos de huit à douze ans, selon les terrains, par des ouvriers spéciaux; ils doivent travailler avec beaucoup de soin et d'adresse pour ne pas endommager le liber ou seconde écorce, sans laquelle le liège ne se forme pas. Au moyen d'une hache très tranchante, ils pratiquent deux incisions circulaires, l'une en bas, l'autre en haut du tronc, réunies par une entaille perpendiculaire; puis, tantôt avec le fer, tantôt avec le bout du manche taillé en biseau, ils soulèvent et détachent graduellement l'écorce. Ces hommes font aussi la taille et l'élagage des arbres; ils sont fort exigeants, difficiles à conduire, et il leur est aisé d'infliger au propriétaire des pertes assez sensibles en endommageant le liège par des coups de hache qui lui enlèvent beaucoup de sa valeur. L'écorce est ensuite rentrée, grattée, nettoyée et triée, découpée en longs morceaux ou planches, que l'on soumet à l'action de l'eau chaude ou de la vapeur pour rendre la matière élastique. Le liège est ensuite mis en ballots et expédié chez le bouchonnier ou le négociant. M. D. produit ainsi chaque année entre 60.000 et 75.000 kilos de liège, ce qui représente une somme de travail considérable.

On voit qu'il s'agit là d'une véritable usine agricole produisant par grandes quantités un certain nombre de denrées ou de matières premières. Il faut pour la conduire d'autant plus de capacité que son fonctionnement est gêné par trois grands obstacles : le manque d'eau pour les irrigations, qui permettraient les cultures sarclées et fourragères; la rareté des capitaux, dont le loyer atteint et dépasse parfois 8 %[1]; le défaut de bons moyens de communication qui rend les transports longs et onéreux. Cela entraîne deux conséquences capitales : d'abord

vient poreux. Le chêne vert perd tous ses fruits chaque année; le chêne-liège laisse parfois tomber trois récoltes en deux ans. La production est assez irrégulière, et diverses maladies viennent parfois la compromettre.

1. Il existe à Evora deux banques locales, fondées par de nombreux agriculteurs des environs, et elles ont rendu des services. Mais c'est peu de chose pour une région de grande culture à marche industrielle. La banque nationale (Banco de Portugal) a aussi une succursale à Evora. Mais elle se borne à faire l'escompte à trois mois, à 6 %, et ne s'occupe pas d'organiser sur des bases fécondes le crédit agricole.

la grande culture ne peut devenir intensive, parce que les frais sont trop élevés pour des terres d'ailleurs assez maigres. Elle s'en tient donc aux méthodes extensives, qui exigent moins d'argent et de travail, mais ne donnent que de faibles rendements; c'est pour ce motif que les agriculteurs tendent à constituer des fermes immenses, sur lesquelles ils se tirent d'affaire grâce au bon marché de la main-d'œuvre, aux productions arborescentes, comme l'olive, le gland et le liège, enfin à la protection légale. Ensuite, la colonisation du pays par la petite culture est considérablement entravée, parce que le paysan, quand il n'est pas soutenu, réussit difficilement sur ce sol assez âpre, et répugne à vivre dans un isolement complet dans ces campagnes désertes, coupées de vastes *montados* (forêts de chênes) et presque sans routes.

Nous allons maintenant étudier trois types de paysans établis dans une région voisine, celle des terrains myocènes de la vallée moyenne du Guadiana, près de la petite ville de Serpa.

V. — JOURNALIER DE PIAS.

La région du moyen Guadiana présente un aspect assez particulier. Le plateau sablonneux qui la forme est accidenté, creusé de vallées assez profondes, mais non pas montagneux. Aussi la culture a-t-elle pu s'étendre plus facilement que dans la partie centrale de l'Alemtejo, en suivant les nombreux cours d'eau qui apportent au fleuve principale l'humidité condensée par les chaînes du nord et par celles du sud, entre lesquelles la contrée s'enfonce comme un coin. Quelques gros bourgs se sont agglomérés çà et là, à proximité des terrains les plus fertiles. L'un d'eux, placé à peu près au centre de la région, va nous fournir quelques types intéressants, qui forment un curieux contraste avec celui des grands fermiers des environs d'Evora. Le premier est un simple journalier, vivant exclusivement de son salaire. Étudions d'abord en détail le lieu où vit la famille[1].

1. Les monographies qui suivent ont été faites avec la collaboration de M. le Dr Rogado, à Pias.

Aldeia de Pias est un bourg de 3.600 âmes, bâti dans une vallée au sol argilo-calcaire, enfermant un étroit îlot granitique, dont la roche dure apparaît çà et là. La population s'est concentrée sur cet îlot, sans doute parce que le sol était là peu favorable à la culture, et riche au contraire en matériaux de construction. Les rues sont assez larges, propres et bordées de petites maisons presque uniformes, pressées les unes contre les autres, parfois élevées d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et toutes blanchies à la chaux. La plupart ont des fenêtres sans vitres, cas très fréquent dans le midi du Portugal; au besoin, on ferme le volet de bois. Derrière l'habitation se trouve un petit potager. Le commerce est représenté par quelques magasins de détail, où se débitent les denrées et articles courants; ces petits marchands font bien leurs affaires et placent volontiers leurs économies en achats de terres. En outre, des marchands ambulants fréquentent le marché du dimanche. Le climat est doux, très sain, avec des pluies irrégulières de novembre à février; elles deviennent rares en mars et avril, presque nulles le reste de l'année; les mois de juillet et d'août sont très chauds et très secs. Le sol est d'une fertilité moyenne, avec une bande d'alluvion assez riche; les cultures couvrent la vallée, et les pentes sont garnies de chênes-lièges et d'yeuses, parfois de bruyères, quand le terrain est par trop mince. La contrée produit principalement des céréales : blé, orge et avoine; des légumes : pois et fèves; des fruits : olives, raisins, figues, etc., et aussi des glands, du liège et du bois. Les animaux de ferme nourris dans la région sont : le bœuf de labour, le mouton et la chèvre, le porc, la poule et le dindon. On extrait de quelques carrières du granit et du sable pour la bâtisse, et il existe dans les environs des fabriques de briques et de tuiles. Il n'y a pas d'autres industries, sauf les petits ateliers d'artisans que l'on trouve partout.

La grande propriété domine ici comme dans tout l'Alemtejo, et les possesseurs de grands domaines sont presque tous absentéistes au point que, très généralement, on ne les connaît même pas dans le pays. Il existe pourtant beaucoup de propriétés

paysannes, très petites pour la plupart et insuffisantes pour assurer la subsistance d'une famille. Çà et là on observe quelques paysans propriétaires arrivés à la véritable aisance et même quelques familles qui, tout en conservant le mode d'existence le plus modeste, ont réussi à développer leur bien jusqu'au niveau de la moyenne propriété. Les monographies qui suivent tracent d'une manière saisissante la physionomie de ces types sociaux.

Les gens de cette contrée sont honnêtes, laborieux et paisibles, quoique d'un caractère peut-être un peu irascible. Le dimanche, les hommes fréquentent volontiers le cabaret, où ils boivent surtout du vin, mais l'ivrognerie est un fait très rare; beaucoup de familles possèdent hors du bourg un jardin ou un verger et vont y passer les moments de repos. La moralité générale est bonne et le sentiment religieux s'est bien conservé.

Pias est une station du chemin de fer d'intérêt local qui relie le bourg de Moura à Beja, chef-lieu du district et station de la grande ligne du sud. Les routes sont presque toutes mauvaises; on en construit actuellement une pour relier Pias à Serpa, chef-lieu du concelho.

Voici d'abord une famille de simples ouvriers ruraux vivant exclusivement du travail salarié. José Borralho est âgé de 35 ans, et sa femme, Anna Maria, en a 32. Ils ont 3 enfants: Antonio, 6 ans; Brazia, 4; José, 2. Le mari est journalier agricole; la femme s'occupe du ménage, et en outre travaille au dehors à l'occasion des sarclages, de la moisson et de la cueillette des olives. Ces gens habitent une petite maison louée pour une somme annuelle de 7 milreis (38 fr. 85). Elle est garnie de la façon la plus sommaire avec des meubles grossiers et quelques ustensiles indispensables, en bois ou en argile. Quant au linge et aux vêtements, on ne trouve ici que le strict nécessaire, si bien que l'actif total du ménage ne dépasse certainement pas 200 francs. Le salaire des ouvriers agricoles est ordinairement de 240 reis (1 fr. 32) par jour, mais il s'élève jusqu'à 500 reis (2 fr. 75) à l'époque des moissons. Le salaire des femmes équivaut généralement à la moitié de celui des hommes. Le

gain total annuel de l'ouvrier peut être estimé en moyenne à 470 fr. environ pour à peu près 250 jours payés au taux le plus bas et environ 50 journées de travail pénible. Quant à sa femme, elle reçoit pour ses journées un salaire approximatif de 180 fr. Cela fait en tout une recette de 650 à 700 frnacs, qui doit suffire à l'alimentation et à l'entretien du ménage. Il en est ainsi du moins quand le travail est régulier. Malheureusement, au cours des dernières années, les saisons ont été souvent défavorables, amenant à la fois le chômage, la rareté et la cherté des denrées. Ajoutons que les familles indigentes trouvent dans les productions spontanées quelques ressources accessoires. L'asperge sauvage et quelques autres plantes comestibles, les fruits donnés par des voisins plus aisés, le glanage sur les champs moissonnés, la pêche en rivière, fournissent un utile supplément de nourriture.

L'alimentation se compose essentiellement de pain de froment; de légumes : choux, fèves, pois, pommes de terre, salade; parfois de viande de porc, et par exception de viande de mouton. Le ménage doit acheter tout cela, en payant comptant, ainsi que l'épicerie, et l'huile employée pour la cuisine. Ces dépenses, avec l'entretien et le loyer, absorbent complètement le gain des deux époux, qui vivent strictement au jour le jour, plus ou moins bien — ou plus ou moins mal, comme on voudra — selon qu'il se trouve ou non de l'argent à la maison. C'est dire qu'ils ne font aucune économie et demeurent livrés à tous les hasards. Sans doute, les voisins sont bienveillants; les quelques familles aisées établies dans le bourg sont charitables, mais comme personne n'est vraiment riche, les indigents ne peuvent guère compter sur autrui. Il n'existe d'ailleurs dans la paroisse ni institution, ni association de secours; toutefois, en cas de maladie, les médecins les visitent moyennant une faible rétribution payée par la commune.

Le mode d'existence des familles de cette catégorie est donc d'une étroitesse extrême. Elles sont presque continuellement talonnées par une misère moins noire sans doute que celle des grandes villes, mais pourtant assez dure en certains moments.

Elles ne connaissent guère d'autres distractions que les fêtes religieuses et les quelques heures de flânerie du dimanche. Il va sans dire que les règles de l'hygiène leur sont totalement inconnues, et pourtant la maladie les atteint rarement, grâce au climat et à leur sobriété. Borralho et sa femme sont complètement illettrés; cela ne provient pas seulement de l'indifférence des parents à l'égard de l'instruction, mais aussi du régime scolaire de la paroisse. En effet, il y a bien dans le bourg deux écoles gratuites, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles; mais elles sont très insuffisantes pour recevoir tous les enfants de 6 à 13 ans. L'unique classe des garçons est une petite salle ouvrant directement sur la rue par des baies sans vitres. L'instituteur, homme intelligent et zélé, y entasse 88 garçons sur les trois cents qui sont en âge scolaire. Au moment de notre visite, ce fonctionnaire n'avait rien reçu depuis deux ans à titre d'indemnité de loyer et de frais d'entretien pour l'école, cas fréquent, paraît-il. Il avait dû organiser une tombola, dont le produit, quelques centaines de francs, lui permit d'agrandir un peu sa classe et de se procurer des cartes et autres accessoires[1]. La situation était exactement la même pour l'école des filles. Si les locaux étaient suffisants, beaucoup d'enfants y seraient envoyés, qui restent actuellement sans instruction, malgré les prescriptions de la loi sur l'obligation scolaire. Trop souvent, le législateur s'abandonne à la vaine gloriole de faire des décrets retentissants, quitte à se désintéresser de leur application.

Au point de vue religieux, cette famille est catholique et pratiquante, comme la très grande majorité de ses voisines.

L'ouvrier n'acquitte aucun impôt direct. Mais, étant obligé d'acheter presque tout ce qu'il consomme, il paie les impôts indirects pour une somme de 25 à 30 francs au moins. Il a fait deux ans de service militaire. N'étant ni censitaire ni instruit, la loi le prive entièrement du droit de vote.

Comme cette région compte un assez grand nombre de travailleurs agricoles analogues à celui dont nous nous occupons,

1. Une réclamation présentée au ministère depuis lors a valu au brave maître d'école le paiement de son arriéré.

la main-d'œuvre manque rarement; au besoin, on fait appel, non pas aux immigrants du nord, qui sont rares dans la contrée, mais plutôt à ceux de l'Algarve. L'émigration, au contraire, est assez active. Quand ces pauvres gens trouvent une occasion de passer au Brésil, ou en Afrique, spécialement dans la province de Mozambique, ils la saisissent volontiers. Mais la province est loin de fournir à l'émigration un contingent comparable à ceux qui sortent des districts du nord, où la population est beaucoup plus dense.

Cette rapide esquisse nous montre combien il est difficile à une famille d'ouvriers ruraux de s'élever au-dessus de sa condition, aussi longtemps du moins que les enfants, ne gagnant rien, constituent une charge sans compensation. Il faut rencontrer, pour sortir de la misère, un concours de chances inespérées, des gains imprévus, qui permettent de faire quelques épargnes, consacrées à l'achat d'une maisonnette, d'un bout de champ ou d'un verger. Ce premier point d'appui forme d'abord une sorte d'assurance contre le chômage, car il occupe les journées perdues et produit un utile supplément d'alimentation. Puis, quand les enfants commencent à gagner leur vie, les facilités augmentent et souvent on réussit à constituer un petit bien, qui classe l'ouvrier dans la catégorie des bordiers. Tel est le but, mais il n'est pas atteint, tant s'en faut, par tous les ouvriers, et plus d'un finit sa vie comme il l'a commencée : dans une morne indigence.

VI. — BORDIER DE PIAS.

Le second type appartient à la catégorie des bordiers, c'est-à-dire des petits propriétaires dont le bien est insuffisant pour nourrir une famille, et qui sont obligés de recourir au salaire pour compléter leurs moyens d'existence. Ce type, sans être placé bien haut, se trouve donc élevé d'un degré au-dessus du précédent.

Lorsque le paysan peut, dès le début, s'appuyer sur un do-

maine, même très restreint, qui lui a été transmis par sa famille, sa tâche en est grandement facilitée. Avec les produits de son bien il nourrit sa famille, au moins en partie, et il peut de bonne heure économiser sur ses salaires pour acheter à l'occasion de nouvelles parcelles de terre. Tel fut précisément le cas du brave homme dont nous allons parler.

José Antonio Imaginario est âgé de 46 ans; sa femme, Ursula da Cruz Madeira, en a 41. Tous deux sortent de familles fixées dans ce lieu depuis longtemps. Ils ont six enfants : José, 17 ans; Francisca, 15; Manoel, 14; Ursula, 10; Maria, 8; Antonio, 4.

Cette famille possède un petit domaine, qui lui vient en partie d'héritage, comprenant : 1° une maison d'habitation sise dans le bourg; elle est bâtie à la mode du pays, avec des fondations en pierre et mortier d'argile, émergeant de 50 centimètres au-dessus du sol, et supportant des murs en torchis; la toiture est en roseaux recouverts de tuiles, sans autre plafond; elle est subdivisée en six chambres, et suivie d'une étable et d'un petit jardin; 2° un verger planté de 200 oliviers, entre lesquels on fait des céréales ou des légumes; 3° 6 hectares de terres labourables et 6 hectares de bruyères dont on tire un peu de litière. Le tout est estimé 915 milreis, environ 5.000 francs. Les époux, aidés par leurs enfants, cultivent ce petit bien, et, en outre, le père fait au dehors, avec ses mules, un certain nombre de journées, pour les labours, la moisson ou les transports. Il gagne de ce chef un salaire de 1.200 reis (6 fr. 60) par jour pour lui et pour le service de son attelage. Son fils aîné reçoit comme ouvrier charron 400 reis (2 fr. 20) par jour.

Le bétail et le matériel de ferme comprennent : 1 paire de mules, valant 135 milreis (750 fr.); quelques poules; 1 charrette, 2 charrues et 2 araires, 1 herse, quelques outils à main, le tout estimé 50 milreis (275 fr.). Un mobilier sommaire garnit la maison; il se compose principalement de 3 lits en fer, 2 coffres à linge, 3 tables, une douzaine de chaises, quelques ustensiles; ajoutons le linge indispensable, en toile de coton, et les vêtements de rechange en drap mélangé du pays; l'estimation est de 60 milreis (330 fr.). L'actif total de la famille s'élèverait donc à

7.000 fr. ou environ. Quant à son budget annuel, on peut le calculer ainsi : d'abord, le domaine fournit la plus grande partie de l'alimentation de la famille, sauf l'épicerie, le poisson sec ou frais, — ce dernier vient de l'Algarve, et un peu de viande de porc ou de mouton. On ne mange jamais de bœuf, et il n'existe même pas de boucherie dans le bourg ; quand un paysan tue un porc ou un mouton il en débite une partie dans le voisinage. La ménagère dépense chez l'épicier à peu près 21 milreis (116 fr.) par an, et en autres denrées alimentaires une somme sensiblement égale, soit en tout 220 à 230 francs. Pour l'entretien du linge et des vêtements, il faut compter 180 francs. Les achats d'outils et autres frais de culture ne dépassent guère en moyenne 120 francs. L'impôt direct absorbe près de 10 francs; il faut ajouter 60 francs pour menues dépenses et imprévu. Le total ressort à 600 francs, chiffre rond.

Quant aux recettes, elles sont fournies d'abord par la vente des produits du domaine, savoir : 24 hectolitres de froment et 10 de seigle, en tout 134 milreis (745 fr.); quand la récolte d'huile est bonne, on en vend quelque peu. En second lieu viennent les salaires; le père fait environ 30 journées à 6 fr. 60, soit un peu plus de 200 francs; son fils aîné gagne pour 300 jours 660 francs. C'est donc une somme de près de 1.600 fr. qui, actuellement, doit rentrer, toutes choses restant normales. Mais il ne faut pas oublier que le jeune José ne reçoit que depuis peu de temps un salaire d'ouvrier; dans les années précédentes, sa paie était beaucoup plus faible, et le total des recettes s'en ressentait. Néanmoins, depuis un certain temps déjà, ces paysans laborieux et sobres ont pu réaliser peu à peu de petites économies, qui leur ont permis d'arrondir leur domaine. Aujourd'hui, les enfants commençant à gagner, la situation ira en s'améliorant encore, si aucune calamité grave ne vient la troubler.

Cette famille montre un esprit de travail et de conduite remarquablement développé. Catholique et très pratiquante, elle observe autant que possible le repos prescrit par la doctrine religieuse, mais elle s'abstient de fréquenter les fêtes

patronales et autres réjouissances qui entraînent nécessairement à la dépense. Jusqu'à présent, elle n'a pas connu d'autres causes de trouble que les mauvaises récoltes amenées de temps en temps par un excès de sécheresse ou quelque orage malencontreux. Tous jouissent d'une santé bonne et régulière, en dépit du mépris complet qu'on témoigne ici pour l'hygiène; la durée moyenne de la vie est du reste très longue dans cette région, bien que la mortalité des nouveau-nés soit excessive. Les relations de voisinage sont simples et cordiales, aussi bien entre cultivateurs de même rang qu'avec les rares familles aisées qui habitent le bourg; il ne s'agit pas, bien entendu, des grands propriétaires, que l'on ne voit jamais et que l'on ne connaît pas. On se rend entre voisins de petits services, mais une famille comme celle-ci ne peut compter sur aucun appui efficace, sauf en cas d'accident très sérieux. Il n'existe dans ce bourg, nous le savons, ni hôpital, ni institutions de charité, ni associations; pour trouver tout cela, il faut aller au chef-lieu du concelho, à Serpa, localité distante d'une quinzaine de kilomètres.

Imaginario et sa femme sont tout à fait illettrés; ils le regrettent et ont soin d'envoyer leurs enfants à l'école, en sorte que les quatre premiers savent lire et écrire.

Notre paysan paie les taxes directes suivantes : impôt foncier, 974 reis (environ 5 fr.); impôt communal, 730 reis (3 fr. 95); *congrua* paroissiale 90 reis (0 fr. 50) et 6 lit. 8 de froment. Il a été dispensé du service militaire pour cause d'incapacité physique. Il est électeur parce qu'il paie un impôt foncier supérieur à 200 reis (2 fr. 75). Mais il n'est pas éligible aux charges communales, parce qu'il est illettré. D'ailleurs, il faut dire que la vie municipale ne présente dans cette localité ni activité, ni intérêt. La commune est très vaste, toutes les affaires se traitent à Serpa qui en est le chef-lieu, et personne à Pias, ou presque, ne s'en préoccupe. Ce bourg, de plus de 3.000 âmes, n'est même pas représenté dans le conseil communal, dont tous les sièges ont été accaparés par le clan prédominant. Du reste, on parle rarement politique et on ne lit guère les jour-

naux. Cette population vit très paisiblement sous l'œil paternel de son *regedor*, fonctionnaire nommé par l'État, sorte de maître Jacques administratif, à la fois maire, juge de paix et commissaire de police, secondé par quelques gardes champêtres et préposés du fisc. C'est véritablement le triomphe de la centralisation et du despotisme bureaucratique.

La famille que nous venons de décrire constitue un type en voie d'évolution. Elle appartient encore par certains traits à la catégorie du bordier ou petit propriétaire qui doit recourir au salaire. Mais elle tend à s'élever au-dessus de cette condition, pour passer dans celle du paysan-propriétaire, qui vit complètement de son domaine. Toutefois, malgré ses efforts, il est clair qu'elle ne pourra guère aller bien loin dans cette voie progressive, faute de capacité et aussi de moyens d'action et de débouchés. D'ailleurs, dès la mort du père, le partage égal rejettera tous ses enfants dans le type inférieur, celui du propriétaire indigent, qui est obligé de vivre principalement du travail salarié. Ils devront donc reprendre la rude ascension vers l'aisance. A moins que, découragés, ils ne quittent la culture pour émigrer vers la ville ou vers l'étranger.

VII. — PAYSAN DE PIAS.

Nous arrivons maintenant au troisième des types étudiés dans cette région. Il atteint, au point de vue de l'aisance, un niveau bien supérieur à celui des précédents, formant ainsi un échelon intermédiaire entre les familles qui appartiennent manifestement à la classe ouvrière, et celle qui constitue la bourgeoisie rurale. Les gens de cette catégorie sont trop peu nombreux en Portugal, et cela est grandement regrettable, car ces paysans aisés seraient en état, en s'instruisant, de donner à la culture un élan et une puissance productive, que les petits cultivateurs ne pourront jamais réaliser.

Nous avons dit précédemment que, dans la vallée du Guadiana, la moyenne propriété était assez fréquente. Elle est

généralement entre les mains de simples paysans enrichis, soit par des héritages, soit par un accroissement successif du domaine, au moyen d'économies qui augmentent naturellement avec l'étendue de la propriété. Nous donnons ici la physionomie d'une famille de ce type, qui vit avec la simplicité la plus rustique au sein d'une véritable abondance.

Rafael Rodrigues Janeiro, âgé de 60 ans, et sa femme, Maria José Moita, 58 ans, sont tous deux nés à Pias, mais la famille du mari était d'origine espagnole. Ils ont quatre enfants qui vivent avec eux : José, 32 ans, Antonio, 30, Brazia, 28, Thereza, 18. L'exploitation occupe en outre douze personnes : une servante, âgée de 60 ans; trois muletiers, le père et ses deux fils, 50 ans, 24, et 22; trois bouviers de 70, 36 et 44 ans; trois bergers de 25, 48 et 35 ans; un pâtre, âgé de 44 ans, un porcher, 29 ans.

Le père dirige les travaux de culture avec l'aide de ses fils; la mère, secondée par ses filles et par la servante, s'occupe du ménage et des travaux intérieurs. Tout ce monde vit sur un pied de quasi-égalité avec des formes toutes patriarcales, chacun témoignant au chef de famille un grand respect et obéissant à ses ordres avec soumission. Toutefois, il ne faudrait pas s'y tromper. Il s'agit ici de bonnes gens qui ont conservé des mœurs religieuses et familiales anciennes, mais non pas d'une famille pratiquant les traditions rigoureuses de la communauté. Ces traditions sont éteintes depuis longtemps dans le pays; le code civil a été accepté presque partout sans résistance et sans transition, si bien que la formation sociale communautaire et vraiment patriarcale n'existe plus en dehors de la zone restreinte que nous avons signalée dans le nord du pays, et où son influence est d'ailleurs considérablement atténuée [1].

Les biens fonciers possédés par cette famille sont subdivisés en plusieurs domaines. Le premier, appelé Peneçao, mesure 220 hectares en bois de chênes verts et pâtures; sa valeur est estimée à 10.000 milreis (55.000 fr.). En second lieu, vient un groupe de

1. V. plus haut, page 38, ce que nous disions au sujet du Barroso.

12 pièces de terre (*courellas*), mesurant chacune 200 brasses sur 10, également boisées ou en pâtures, et valant 6.000 milreis (33.000 fr.). Ensuite vient un domaine de 600 hectares, encore en majeure partie inculte et couvert de bruyères ; il est situé dans la la zone des schistes, qui donnent un terrain argileux peu fertile et dur à travailler ; on en a déjà défriché 50 hectares. Il est estimé 6.000 milreis (33.000 fr.). Une pièce de terre à blé mesurant 6 hectares, d'une valeur de 1.000 milreis (5.550 fr.). Enfin une plantation de 4.000 oliviers estimés 8.000 milreis (44.000 fr.). Ces diverses propriétés sont loin d'être réunies ; si quelques-unes sont situées à proximité du bourg, certaines en sont fort éloignées. Le plus grand domaine se trouve à 25 kilomètres de Pias, ce qui n'est guère favorable à son défrichement. Quand on doit y travailler, la famille s'y transporte et campe dans les bâtiments sommaires édifiés pour les besoins de l'exploitation.

Aux terres il faut ajouter : 1° une maison d'habitation, avec ses dépendances, bâtie dans le bourg à la mode de la contrée, c'est-à-dire avec des murs de torchis élevés sur fondations en pierre et blanchis à la chaux ; il n'y a qu'un rez-de-chaussée avec un toit de roseaux couvert de tuiles ; elle comporte 9 pièces et une cuisine. Derrière se trouvent les écuries et étables, une grange, un cellier et une cave pour l'huile, le tout valant 2.000 milreis (11.000 fr.) ; 2° un *lagar* ou moulin à huile, composé d'une paire de meules verticales tournant dans une auge en pierre pour écraser les olives, et d'une presse en bois de construction très primitive ; sa valeur est de 2.400 milreis (environ 14.000 fr.). La valeur totale des propriétés ressort ainsi à près de 200.000 francs.

Le ménage a hérité d'une portion des biens ; mais, au cours d'une longue et laborieuse carrière, Janeiro a réussi à en étendre sensiblement les limites. Toutefois, il n'est pas plein propriétaire de toutes les terres dont il dispose. Une partie est louée à bail perpétuel (*foro*), moyennant une redevance annuelle de près de 700 francs.

Le bétail est représenté par 6 mules pour 400 milreis (2.220 fr.), 2 juments, 90 milreis (495 fr.) ; 12 bœufs, 450 milreis (2.500 fr.) ;

600 brebis, 1.250 milreis (près de 7.000 fr.); 100 porcs, 1.200 milreis (6.600 fr.), sans compter quelques chèvres, la volaille et un certain nombre de ruches. La valeur totale des animaux approche du chiffre de 20.000 francs. Le matériel est assez primitif : 12 charrues ordinaires, 12 araires ou charrues sans roues, deux herses, un rouleau à dépiquer les céréales, trois charrettes, un réservoir en tôle pour l'huile, des outils à main, des harnais communs, quelques ustensiles en bois ou en fer; tout cela vaut au plus 500 milreis (2.775 fr.).

Le mobilier de l'habitation est composé de meubles fort simples : 6 lits valant tout compris 48 milreis (260 fr.); 2 garde-robes contenant des vêtements, le tout pour 120 milreis (660 fr.); 6 coffres garnis de linge de maison en lin et coton, 200 milreis (1.100 fr.); 3 commodes contenant du linge de corps, 120 milreis (660 fr.); un meuble composé d'un canapé, 2 petites tables et 10 chaises, 30 milreis (166 fr.), 36 chaises ordinaires, grandes et petites, 12 milreis (66 fr.), 4 grandes tables à 32 milreis (178 fr.). L'actif total de la famille s'élève donc à 225.000 francs environ.

L'exploitation fournit d'abord les éléments principaux de l'alimentation de la famille et de son personnel, et en outre une assez grande quantité de produits qui sont vendus. Janeiro met ainsi sur le marché, dans les années normales, d'après son estimation approximative, car il ne tient aucune comptabilité : 50 hectolitres de froment, 250 milreis (1.380 fr.); 1.000 décalitres d'huile, 2.000 milreis (11.100 fr.); 150 porcs gras, 3.000 milreis (16.650 fr.); 400 agneaux, 520 milreis (2.400 fr.); 1.200 kilos de laine, 280 milreis (1.600 fr.); 6.000 fromages de brebis, 180 milreis (1.000 fr.); bois à brûler, 100 milreis (550 fr.). Cela représente une recette totale de près de 35.000 francs, dont les chiffres principaux proviennent de la vente de l'huile et de celle des porcs, productions les plus importantes de toute la contrée. Nous ne parlons que pour mémoire de certaines recettes en nature, provenant de la location du moulin à huile.

Quant aux dépenses, il est également difficile de les calculer avec exactitude, faute d'écritures. Leur alimentation ne leur coûte pas très cher, puisque le domaine y pourvoit dans une

grande mesure. On fait ordinairement trois repas : le matin, du café ou de la soupe ; à midi, du pain de froment, une soupe aux légumes, des pommes de terre, des choux ou des fèves, du poisson salé, ou de la viande de porc, parfois du mouton ; le repas du soir est analogue au dîner. Les achats en poisson, épicerie, etc., peuvent être évalués à 30 francs par semaine, ou environ 1.600 francs par an. L'entretien des membres de la famille ne dépasse pas 300 francs. Celui du matériel coûte à peu près autant. Les gages du personnel représentent en bloc à peu près 2.500 francs, ce à quoi il faut ajouter, pour les autres frais de culture et l'imprévu, à peu près 1.000 francs. Pour ses achats Janeiro emprunte quelquefois l'intermédiaire d'un syndicat agricole créé à Serpa en 1903. Les impôts directs s'élèvent à 330 francs. En outre, Janeiro paie à titre de *foros*, ou loyer emphytéotique, une somme annuelle de 120 milreis (765 fr.). Le total des dépenses arriverait donc approximativement à une somme variant entre 6.000 à 7.000 francs. Dans ces conditions, l'écart entre les recettes et les dépenses serait important, et laisserait un beau bénéfice, si ce résultat n'était troublé fréquemment par de mauvaises récoltes et surtout par l'excessive mortalité du bétail. Ces paysans, qui vivent eux-mêmes sans aucun égard pour les règles de l'hygiène, ne les connaissent pas davantage en ce qui concerne les animaux. Aussi, les maladies épidémiques, comme le rouget et la pneumo-entérite pour les porcs, la variole pour les moutons, déciment de temps en temps le troupeau, sans que personne songe à prendre les mesures les plus élémentaires pour circonscrire ou atténuer le mal. En pareil cas, le revenu du domaine baisse naturellement en proportion du déficit de la production. Néanmoins, cette famille réalise chaque année des économies plus ou moins importantes, selon les circonstances, et tend ainsi à constituer une véritable fortune. A la mort des parents cette fortune sera partagée, à moins que les enfants ne restent associés, chose d'ailleurs exceptionnelle. Le partage les fera descendre à une condition un peu inférieure, celle du paysan simplement aisé, différence qu'ils ne sentiront guère, étant donnée la médiocrité de leur mode d'existence actuel.

Nous avons déjà mentionné l'ignorance profonde de ces braves gens en matière d'hygiène. Il semble qu'ils en ont souffert en dépit des qualités du climat, car plusieurs d'entre eux ont subi des graves maladies acquises par contagion. Ils vivent d'ailleurs avec une extrême sobriété, travaillant beaucoup et ne connaissant guère la distraction, en dehors de quelques rares fêtes de famille. Tous, sauf la mère, savent lire et écrire. Ils pratiquent le catholicisme avec ferveur.

Les charges publiques supportées par la famille sont les suivantes : l'impôt foncier, 32.070 reis (178 fr.); taxe municipale, 24.056 reis (133 fr. 50); taxe paroissiale (*congrua*), 3.848 reis (21 fr. 25), plus 20 litres de blé et 20 litres d'orge. Les impôts indirects doivent atteindre au minimum une centaine de francs.

Janeiro et ses fils sont électeurs; le père est éligible aux charges municipales, et a exercé autrefois les fonctions de *vereador,* c'est-à-dire échevin.

La famille que nous venons de décrire constitue un type assez fréquent dans cette région de l'Alemtejo. Mais elle représente une variété qui se distingue par des mœurs d'une simplicité bien rare aujourd'hui. Lorsque les familles paysannes arrivent à ce degré d'aisance, les enfants ne restent pas tous, comme ici, attachés à la vie agricole. Certains parmi eux se portent vers les carrières urbaines, surtout vers les professions libérales. D'autres, tout en restant cultivateurs, se laissent entraîner par l'esprit d'entreprise et entrent dans cette classe de grands fermiers spéculateurs dont nous avons esquissé plus haut la physionomie originale. L'Alemtejo nous apparaît ainsi comme une pépinière d'hommes formés par un travail rude et une exploitation déjà assez compliquée, et préparés par conséquent à une initiative plus hardie, à une conception plus large, que les paysans du nord, qui réussissent souvent aussi, mais principalement dans les petits métiers et dans le petit commerce, ainsi que nous le vérifierons par la suite. Il est assurément curieux de voir cette province réputée comme un pays de grande propriété plus ou moins abandonnée à elle-

même, comme une sorte de désert peuplé surtout de moutons et de porcs, devenir en réalité un centre fécond de recrutement pour la classe moyenne, et un véritable foyer de progrès agricole. On peut dire que ce mouvement s'opère aux dépens de la classe riche, qui peu à peu est expropriée de ses latifundia, partagées en vertu du code civil ou dépecées par fragments sous la pression des besoins d'argent. Malheureusement la situation générale du pays et les combinaisons artificielles qui en résultent, donnent à ce mouvement social si intéressant un caractère aléatoire, agité, irrégulier, qui ne lui permet pas de se développer d'une manière normale, ni de donner tous les bons résultats qu'on pourrait en attendre.

VIII. — CONCLUSIONS.

Après l'exposé assez minutieux qui précède, il nous semble bien que nous sommes fondé à formuler un certain nombre de conclusions qui s'imposent avec force. Nous les résumerons ainsi :

Dans la grande majorité des cas, le propriétaire foncier est un urbain qui se désintéresse de la culture et considère ses terres comme un capital quelconque, administré par les procédés les plus élémentaires. La culture est en principe l'exploitation du sol par la collaboration du travail et du capital ; ici nous ne rencontrons guère, en allant au fond des choses, qu'une exploitation de l'homme par le petit fermage, sans intervention technique du propriétaire.

Le propriétaire ne trouvant comme fermiers, en règle générale, que de petites gens sans instruction et sans moyens d'action, divise ses terres en très petites tenures, dont il tire un revenu sans rien rendre à la terre, ou à peu près.

Le fermier indigent cultive par les moyens les plus primitifs, ne tire du sol qu'un médiocre parti, n'obtient que des produits peu variés et peu abondants. Il nourrit sa famille, paie son

fermage, le plus souvent en nature, et ne livre que peu de chose au commerce.

Dès lors, la culture demeure à peu près stagnante, le pays est loin de produire tout ce qu'il pourrait donner. La rente de la terre est médiocre. Le revenu du paysan reste infime et lui permet rarement de s'élever. La pauvreté le pousse à émigrer ; quand il s'y décide, il part dans de médiocres conditions, ce qui amène un grand nombre d'échecs.

Une certaine partie du pays est mise en valeur par la grande exploitation, mais par l'effet de moyens artificiels, on a poussé la culture de cette région vers la spéculation aléatoire. Les progrès réalisés et la situation même des entrepreneurs agricoles sont ainsi constamment à la merci d'une crise. Celle-ci serait d'autant plus profonde que les capitaux sont relativement rares et le crédit cher.

Par l'effet de ces différentes causes, l'agriculture portugaise ne réussit même pas à alimenter complètement le marché national, et son exportation reste relativement faible, parce qu'elle ne varie pas suffisamment ses produits. Comme elle est encore l'industrie principale du Portugal, il en résulte que ce pays, vendant peu au dehors, se trouve en déficit vis-à-vis de l'étranger. De là provient la persistance d'un agio ou change défavorable. Tant que l'agriculture restera dans ce régime de pauvreté et d'infériorité, sans que l'industrie réussisse à compenser l'insuffisance de l'exportation, la condition économique générale du pays demeurera forcément médiocre.

Les systèmes de protection artificielle en usage dans ce pays, contribuent à accentuer et à prolonger cet état de choses, en paralysant le jeu naturel des forces économiques et en remplaçant les initiatives particulières par des mécanismes bureaucratiques sans activité et sans souplesse.

Nous avons indiqué, chemin faisant, les principaux remèdes propres à améliorer la situation agricole, ou plutôt cette indication est sortie naturellement de la leçon des faits. Voici les

points essentiels qui devraient attirer avant tout l'attention des hommes soucieux de l'avenir du pays.

L'impuissance de la petite culture étant démontrée, il y aurait avantage à créer, partout où le milieu le permet, de grandes exploitations dirigées par des entrepreneurs instruits, munis de capitaux, sachant profiter des aptitudes naturelles du pays pour développer et perfectionner les cultures exportatrices [1].

Il faudrait répandre l'instruction technique parmi les paysans, au moyen de fermes-écoles régionales montées d'une façon très pratique, avec un programme simple et un enseignement de courte durée.

On devrait vulgariser partout les associations agricoles d'assurances, d'achat, de crédit, de fabrication (beurre, fromage, huile, etc.), de vente et d'exportation.

Enfin, il serait nécessaire de former des syndicats de propriétaires et d'agriculteurs qui, d'accord avec les pouvoirs publics, travailleraient à améliorer graduellement le régime des eaux et l'irrigation, les routes et chemins ruraux, les moyens de transport en général.

Tout ce qui précède peut, du reste, se condenser en une seule formule : Tant que la culture restera abandonnée presque complètement aux petites gens, on ne pourra compter sur un avenir meilleur. Pour obtenir des résultats nouveaux, une organisation nouvelle est nécessaire. Et cette organisation ne peut venir que d'en haut, c'est-à-dire des propriétaires, agissant dans leur propre intérêt autant que pour le bien général de la nation.

1. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'exclure la petite exploitation, mais plutôt de l'encadrer et de la diriger.

TROISIÈME PARTIE

LES INDUSTRIES EXTRACTIVES

(PÊCHE, SALINES, MINES)

I

LA PÊCHE, L'INDUSTRIE DES CONSERVES ET LES SALINES

Le poisson dans les mers lusitaniennes. — La pêche autrefois et aujourd'hui. — La pêche côtière dans le nord. — La morue. — La sardine et le thon dans le sud. — L'industrie des conserves de poissons; son développement et sa situation actuelle. — Pêcheurs, ouvriers et employés des fabriques de conserves. — Les salines et les sauniers.

I. — LA PÊCHE CÔTIÈRE.

Les eaux marines qui entourent le Portugal sont extrêmement riches en vie animale. Certaines espèces de poissons et de crustacés sont abondantes toute l'année et sur l'étendue entière des côtes. Les migrateurs, spécialement la sardine et le thon, y viennent par bancs plus ou moins considérables; la sardine se pêche même en toute saison sur les rivages de l'Algarve. Cela explique pourquoi le poisson frais ou salé a été de temps immémorial et reste encore un des éléments principaux de l'alimentation en Portugal. Cette richesse naturelle a formé de

bonne heure dans le royaume une population maritime à la fois habile et hardie, car elle devait affronter sur ses barques une mer difficile et dangereuse. Autrefois, les matelots portugais allaient poursuivre la baleine ou pêcher la morue jusque dans les mers du nord, à une époque où ils n'y rencontraient que bien peu de concurrents. A cette époque, c'est-à-dire au XIVe siècle, ils allaient vendre leur poisson salé dans les ports anglais, ainsi que dans ceux du continent et jusqu'au fond de la Baltique. Aujourd'hui, bien que la situation soit retournée, car le Portugal achète au dehors une grande quantité de poisson salé et même du poisson frais apporté par des bateaux anglais, on estime encore à 45.000 environ le nombre des marins occupés à la pêche, et à plus de 10.000 celui des embarcations employées par eux. Cette industrie compte donc toujours parmi les principales du pays, et mérite une attention particulière. En effet, non seulement elle nourrit une population considérable, mais encore elle soutient ou a fait naître d'autres industries qui ne sont pas négligeables, comme les transports maritimes, la fabrication des conserves, l'extraction du sel marin.

La population maritime du Portugal forme des groupes qui se distinguent non seulement par la région qu'ils habitent, mais encore par certains détails intéressants de leur organisation sociale. Les gens du nord, qui ont pour ports d'attache Povoa de Varzim, Leixoes et quelques autres, combinent très souvent la culture avec la pêche. Locataires ou même propriétaires d'une petite exploitation que leurs femmes font valoir, les matelots exercent leur métier non seulement sur la côte voisine, mais encore dans les ports du midi. Ils pratiquent en effet l'émigration temporaire pendant l'hiver, qui est dur et peu productif dans le nord, et durant lequel ils vont pêcher pour les patrons et les usines des ports du sud. Ainsi appuyés sur la culture, leur existence présente plus de sécurité tout en restant extrêmement serrée. En effet, si la culture leur fournit les éléments essentiels de leur alimentation, elle ne leur donne que peu ou point d'argent. Quant à la pêche, elle rétribue fort mal le pêcheur. Cela tient à l'organisation défectueuse des

entreprises. Au nord du Tage, la pêche est pratiquée presque exclusivement au moyen de très petites barques. Le tonnage total de 10.000 bateaux employés ne dépasse guère 35.000 tonnes. Il en résulte que le travail est assez peu fructueux et fréquemment interrompu par le mauvais temps. Comme les marins sont soldés à la part, celle-ci ne représente finalement qu'un salaire très minime. La population maritime reste donc fort pauvre, en dépit des ressources abondantes que la nature met à sa portée.

La cause principale de cette situation réside dans la faiblesse des moyens d'action employés pour la pêche. Sur cette mer difficile, il faudrait se servir d'embarcations d'un tonnage beaucoup plus élevé, naviguant de préférence à la vapeur. Le travail serait beaucoup plus suivi, moins dangereux et plus efficace. En outre, on devrait disposer de moyens de transport convenables pour diriger le poisson frais vers les villes de l'intérieur et jusqu'en Espagne. Mais pour réaliser de telles entreprises, il faudrait une grande initiative, appuyée sur des connaissances étendues et des capitaux importants. Or, les patrons-pêcheurs du nord, sont tous de petites gens, sortis des rangs des matelots et réduits à leurs seules forces. Aussi leur production est-elle fort inférieure à ce qu'elle pourrait devenir. Pourtant elle suffit pour encombrer les marchés les plus accessibles, où les prix sont très bas, tandis que, dans la plus grande partie du pays, on ne peut guère consommer que du poisson salé.

Le défaut de l'organisation actuelle ressort assez clairement de ce qui se passe pour la pêche de la morue. Les armements portugais pour Terre-Neuve ont été très florissants à une certaine époque, mais ils ont diminué peu à peu avec l'ensemble de l'activité nationale. Après avoir repris quelque importance au cours du siècle dernier, les tracasseries fiscales les avaient de nouveau réduits à presque rien, lorsque l'association formée sous le nom de *Liga Naval Portugueza* intervint pour obtenir un régime plus libéral[1]. Elle a réussi dans ses efforts et aussitôt

1. Cf. d'Oliveira Leone, *Inquerito à Pesca do bacalhau*, Lisbonne, 1903, 1 broch.

les armements se sont multipliés. En 1902, les bateaux portugais envoyés à Terre-Neuve n'étaient pas plus d'une quinzaine, appartenant presque tous à une seule société par actions. Aujourd'hui, on en compte une trentaine, dont la capacité varie entre 200 et 350 tonnes. Comme la consommation de la morue est considérable en Portugal, où elle entre pour une forte proportion dans l'alimentation populaire, cette activité de la pêche n'a rien de surprenant. Elle est même susceptible de nouveaux progrès, car l'importation du poisson étranger, préparé surtout en Norvège, est encore très forte : environ 200.000 quintaux par an. Ainsi cette pêche pratiquée avec des moyens suffisants, — qui du reste pourraient être sensiblement perfectionnés, — se maintient en face d'une puissante concurrence. Nous verrons tout à l'heure qu'il en est de même dans le midi pour la pêche de la sardine et du thon, et cela pour des raisons analogues. Donc, si l'on désire développer la prospérité des populations maritimes du nord, il faudra s'efforcer de constituer des entreprises plus importantes, avec des bateaux plus grands, des engins plus perfectionnés et des débouchés plus larges. Le salaire des matelots et par conséquent le bien-être des familles en seraient sensiblement améliorés. Nous n'avons pu, malheureusement nous procurer les monographies nécessaires pour établir ce point de la façon la plus précise. Mais il nous paraît ressortir suffisamment des indications fragmentaires que nous avons réunies. Dans le sud, nous allons trouver une situation à la fois plus favorable à certains égards, mais aussi plus complexe, parce qu'ici interviennent des industries complémentaires qui ont leurs avantages et leurs inconvénients propres.

II. — LA SARDINE ET LE THON.

L'organisation de la pêche sur les côtes sud, surtout à partir des ports qui avoisinent Lisbonne, est sensiblement différente de celle du nord, et ses effets sur la population maritime ne sont pas non plus les mêmes. D'abord l'approvisionnement du

grand marché constitué par la capitale, nécessite un régime plus fortement centralisé et outillé que dans la région précédente. Ainsi, le port de Lisbonne enregistre environ 170 barques de pêche pour un tonnage de 1.400 tonnes, soit une moyenne de plus de 8 tonnes par bateau, très supérieure à la moyenne générale du pays[1]. Cela ne veut pas dire que les pêcheurs de ce grand port sont équipés de la manière la plus efficace. Les embarcations à vapeur n'y sont pas encore employées, non plus que les engins perfectionnés. Aussi a-t-on vu des chalutiers anglais venir apporter leur poisson jusque dans les halles de Lisbonne. Il y a cinq cents ans, la situation était tout à fait contraire; les pêcheurs portugais exploitaient la mer britannique et portaient leur pêche à Londres. Les deux nations ont fait du chemin chacune de son côté, mais en sens inverse. Aussi, la condition du pêcheur de Lisbonne et des environs reste fort médiocre, bien qu'elle soit un peu supérieure à celle du pêcheur du nord.

A quelques kilomètres au sud de Lisbonne, à Sétubal, nous trouvons déjà l'un des centres les plus actifs de la pêche et de l'industrie de la sardine. C'est là que nous les étudierons brièvement et dans leurs traits essentiels.

La pêche de la sardine et la fabrication des conserves ont pris à Sétubal une grande extension depuis une vingtaine d'années. Nous résumons ici les renseignements qui nous ont été donnés sur cette industrie par diverses personnes compétentes, et notamment par M. J. Le Cosloec, directeur d'usine.

La sardine est abondante sur tout le littoral du Portugal, et plus particulièrement sur les côtes méridionales, où l'on pêche en outre le thon. Les engins employés pour prendre la sardine sont : le *circulo* et l'*armação*. Le premier est une seine immense, longue de quelques centaines de mètres, manœuvrée par plusieurs bateaux, de façon à envelopper les bancs de poisson et à les capturer en masse. L'armação est un filet solide, garni de plombs à la base et de lièges à la tête, afin qu'il se tienne verti-

1. Sétubal, au sud de Lisbonne, 697 bateaux, 2.720 tonnes ; Aveiro, dans le nord, 892 bateaux, 1.116 tonnes.

calement dans l'eau où on le dispose en forme d'enceinte circulaire; les sardines y pénètrent et, ne sachant pas retrouver l'issue, s'y entassent jusqu'au moment où l'on juge à propos de relever l'engin. Les filets de ce genre coûtent fort cher : de 40.000 à 50.000 francs; ils appartiennent aux principales fabriques de conserves, qui ont aussi des bateaux et des marins pour les manœuvrer et les entretenir. Les autres usines sont alimentées par des pêcheurs travaillant pour leur propre compte avec des filets ordinaires. Les marins occupés à cette pêche sont au nombre d'environ deux mille. Ils alimentent une quarantaine d'usines rangées sur le rivage du fleuve Sado, ce qui permet aux barques de leur apporter directement le poisson. Elles occupent pour la préparation, l'emboîtage, la cuisson, l'emballage et l'expédition du poisson à peu près cinq mille ouvriers dont mille soudeurs. Ces établissements sont généralement installés d'une façon fort sommaire, dans des constructions légères, où le matériel est disposé un peu au hasard, dans des conditions médiocres au double point de vue de la bonne marche du travail et de l'hygiène des ouvriers. On aperçoit immédiatement que cette industrie s'est développée rapidement ici, en improvisant ses installations. Et, en effet, un certain nombre de maisons françaises, voyant que la sardine menaçait de déserter les côtes bretonne et vendéenne, sont venues ici s'établir en toute hâte pour continuer leur fabrication.

Le personnel ouvrier des usines se subdivise en plusieurs catégories bien distinctes, qui se caractérisent par les traits suivants.

Voici d'abord le marin-pêcheur attaché au service d'une fabrique. Pendant les périodes de pêche, il reçoit un salaire fixe d'environ 1 fr. 50 par jour, et, en outre, une part proportionnelle dans le produit de la pêche ; c'est une sorte de combinaison du salaire à la journée et du salaire à la tâche ou à prime. Quand le poisson ne donne pas, ces marins sont employés à la réparation et au goudronnage des filets. Ils gagnent alors de 2 fr. à 2 fr. 50 par jour.

Les autres pêcheurs sont engagés par un patron de barque,

qui leur donne une petite paie mensuelle et une part dans le produit de la pêche.

En second lieu viennent les ouvriers et ouvrières employés à la manutention et à la préparation du poisson. Les hommes gagnent en moyenne 2 fr. 50 à 2 fr. 75 pour une journée de dix heures; les femmes reçoivent de 1 fr. 90 à 2 fr. 20; on emploie aussi des enfants, payés de 40 à 100 reis (0 fr. 22 à 0 fr. 60) par jour; quelques-uns obtiennent davantage.

Malheureusement, le travail n'est pas régulier; tantôt c'est le poisson qui manque et tantôt les affaires qui se ralentissent, en sorte que le chômage sévit souvent.

La troisième catégorie est formée par les soudeurs de boîtes; ces ouvriers reçoivent les récipients en fer-blanc découpés et estampés par une machine, et ils en assemblent les pièces au moyen d'un fer à souder chauffé au gaz. Des enfants nettoient alors les boîtes, des femmes y placent les poissons, achèvent le remplissage avec de l'huile et posent le couvercle. La boîte revient au soudeur qui la ferme, après quoi elle est stérilisée dans un autoclave chauffé à 105 degrés, puis elle va au magasin pour l'expédition. Le travail du soudeur est assez pénible, et demande de l'adresse et du soin, car le moindre défaut dans la fermeture entraîne la perte de la boîte, le poisson ne tardant pas à se corrompre. Et cependant il faut aller vite, car le travail est payé aux pièces. Ces ouvriers peuvent gagner de 6 à 10 francs par jour, mais pour eux aussi le régime du travail est irrégulier, si bien que leur gain annuel ne dépasse guère 2.000 francs, chiffre moyen. Ils disposent de loisirs assez fréquents que la plupart d'entre eux emploient à faire de longues parties de cartes au cabaret. Quelques-uns cependant montrent plus de prévoyance et réalisent des économies. Plusieurs ont monté de petites fabriques en s'associant. Mais la réussite est difficile, parce que ces gens n'ont pas assez de capitaux pour constituer un bon outillage, fabriquer avec soin en choisissant le poisson, enfin pour attendre le meilleur moment pour la vente; ils sont exploités par les commerçants qui leur vendent le fer-blanc et l'étain à crédit et achètent leur fabrication à vil

prix. Ainsi, l'élévation de ces ouvriers qui devrait leur être rendue relativement facile par le taux exceptionnel de leur salaire, est contrariée soit par leur défaut d'éducation familiale, soit par les difficultés d'établissement dans une industrie qui se prête mal au régime du petit atelier. Cette difficulté va d'ailleurs en croissant, par l'effet du développement du machinisme. Comme tous les ouvriers qui jouissent du privilège d'un haut salaire, et qui constituent plus ou moins une élite, les soudeurs sont très exigeants et se mettent facilement en grève. A Sétubal, ils sont fortement syndiqués, mais leur conception du rôle du syndicat ne va guère au delà de la lutte pour l'augmentation du salaire. En quelques années ils ont organisé dans ce but trois grèves, dont une a duré cinq mois, produisant parmi ce groupe de familles peu prévoyantes une profonde misère. Cette situation ne pouvait manquer de provoquer l'extension de la machine, qui se vulgarise en effet sous une triple forme : la machine à emboutir qui supprime la première soudure, en faisant le corps de la boîte d'un seul morceau; la machine à souder dirigée par un simple manœuvre qui rend le soudeur inutile; la machine à sertir, qui ferme la boîte en repliant les bords du couvercle sur ceux du corps, avec interposition d'un fil de caoutchouc qui rend la fermeture hermétique. Ceci, combiné avec l'emboutissage, supprime toute soudure. A Sétubal, ces automates sont encore rares, mais leur triomphe est certain pour un avenir probablement peu éloigné. On les voit déjà fonctionner en bon nombre dans les belles usines Fialho à Portimao. Le métier d'ouvrier soudeur paraît donc destiné à disparaître, ou à peu près.

Il est évident que la condition de la plupart des ouvriers de l'industrie de la sardine est fort misérable. Sauf pour les soudeurs, les salaires sont très réduits, les chômages fréquents et, bien que le prix de la vie soit relativement modéré, en dépit de l'exagération des taxes indirectes, un grand nombre de familles vivent de privations dans des logements malpropres et insalubres. Aussi sont-elles souvent la proie de la tuberculose et autres maladies graves. Les soudeurs se nourrissent mieux,

mais leur gaspillage imprévoyant les empêche généralement d'épargner, et le désordre de leur existence les conduit trop souvent au même résultat que leurs camarades moins bien payés, c'est-à-dire à la dégradation morale et physique[1]. Ceci montre une fois de plus que les hauts salaires ne sont pas la condition unique de la prospérité, du progrès, ni même du bien-être de la classe ouvrière, surtout quand ils sont irréguliers, car alors ils poussent à l'imprévoyance et à la dissipation. Ainsi, pour prendre un exemple, on voit fréquemment les soudeurs envoyer leurs enfants à la fabrique aussitôt qu'ils sont en état de nettoyer une boîte, c'est-à-dire dès neuf ou dix ans, afin de tirer quelques sous de leur travail, et cela sans aucun souci de leur instruction et de leur avenir.

Il ne nous a pas été possible de nous procurer des monographies détaillées portant sur des familles attachées à cette industrie. Voici cependant quelques indications propres à préciser ce que nous avons dit plus haut.

Manoel Antonio Gomes est un marin-pêcheur employé dans l'une des usines de Sétubal. Son salaire est de 280 reis (1 fr. 54) par jour seulement, mais il reçoit des primes proportionnelles à l'importance de la pêche, qui porte sa paie à 2 fr. 25 environ, chiffre moyen. Sa femme, Maria Candida, reçoit 40 reis (0 fr. 22) par heure, quand elle est employée. Ils ont quatre enfants : Virginia, 20 ans, et Manuela, 16, qui prennent soin du ménage; Raymundo, 11 ans, employé au bureau de la fabrique, où il gagne 200 reis (1 fr. 10) par jour; José, 10 ans. Les ressources de cette famille peuvent être évaluées à environ 1.200 francs par an, en comptant largement. Son loyer lui coûte 143 francs, sa nourriture 800 francs à peu près, le surplus est absorbé par l'entretien et les menues dépenses.

Antonio Pescania, âgé de 41 ans, ouvrier soudeur de boîtes, touche par mois environ 36 milreis (198 francs), c'est-à-dire près de 2.400 francs par an. Sa femme, âgée de 36 ans, est

1. Cf. ce que nous dirons plus loin des ouvriers bouchonniers de la région de Lisbonne; l'observation s'applique aussi aux ouvriers du même métier de l'Algarve.

couturière et se fait en moyenne 12 milreis (66 francs) par mois. Ils ont six enfants : Augusta, 12 ans ; Maria, 9 ; Elvira, 6 ; Alvaro, 5 ; Raul, 4 ; Laura, 2, et un bébé d'un an. L'aînée est déjà employée à l'usine, où elle reçoit 200 reis (1 fr. 10) par jour. Le total des recettes de cette famille atteint environ 3.400 francs par an. Elle occupe un logement d'une médiocre salubrité qui lui coûte 48 milreis (264 francs) par an. L'alimentation se compose principalement de viande, de poisson et de légumes. L'ouvrier consomme en quantité notable du vin et de l'eau-de-vie. Il fait partie d'une association qui, en cas de maladie, lui allouerait 500 reis (2 fr. 75) par jour, et en outre les médicaments. Il sait lire et écrire, ayant fréquenté dans son enfance une école gratuite tenue par les Pères jésuites. Il a abandonné toute pratique religieuse. Pescaria s'arrange de façon à éviter l'impôt direct sur le loyer, et pour cela il se garde de réclamer son inscription sur les listes électorales. Il a fait son service militaire. Avec un peu d'économie, cette famille pourrait être très prospère.

Nous devons, d'autre part, à M. de Oliveira Leone, de Lisbonne, quelques notes sur un autre ouvrier soudeur. José Antonio d'Azevedo, âgé de 42 ans, est originaire de Lagos, petit port de l'Algarve, où son père, capitaine au long cours, habite encore, et où sa mère exploite une petite ferme. Il a épousé la fille d'un paysan de Villa d'O Bispo, village situé à l'ouest de la serra de Monchique ; elle est âgée aujourd'hui de 40 ans. Le ménage est sans enfants. On remarque à ce propos qu'en majorité les soudeurs sont originaires du midi et restent souvent célibataires. Les d'Azevedo habitent le vieux quartier, dont nous connaissons l'insalubrité. L'ouvrier gagne à l'usine un salaire calculé à la tâche, qui atteint souvent 200 francs par mois, mais tombe parfois à 50, selon que le travail presse, ou non. Le salaire annuel moyen peut être estimé à 1.800 francs environ. Le logement occupé par ce ménage coûte 36 milreis (près de 200 francs) par an ; il est situé au premier étage, et comporte trois petites pièces et une cuisine, le tout fort modestement meublé ; le linge et les vêtements sont également d'une très grande simplicité.

Logement et hardes sont tenus avec propreté. L'alimentation comprend principalement du pain de froment, des légumes, du poisson, de temps en temps de la viande, du vin; on paie au mois les achats chez l'épicier. L'ouvrier fait partie de la société de secours mutuels et du syndicat des soudeurs. Il a reçu une bonne instruction primaire, sa femme sait lire et écrire. La loi fiscale lui impose une taxe locative de 10 % du loyer, à laquelle il faut ajouter au moins 80 francs de taxes de consommation. D'Azevedo a tiré au sort un numéro élevé qui lui a évité le service militaire ; il est électeur municipal et politique. Ce ménage, qui n'a point de charges, pourrait actuellement mettre un peu d'argent de côté. Mais il ne s'en soucie guère et se borne à vivre au jour le jour, ce qui le maintient indéfiniment dans la même position précaire.

Urbano Darcimento, 27 ans, est employé de bureau dans une fabrique de conserves, au traitement de 25 milreis (138 fr. 50) par mois. Sa femme, Carmen Borges, 21 ans, se consacre aux soins du ménage. Ils ont une fillette, Carmen, âgée de six mois. La famille occupe un petit logement qui coûte 40 milreis (220 francs). Ces jeunes gens vivent avec beaucoup de sobriété. Le père, ancien élève de l'école normale d'instituteurs, a des goûts intellectuels ; la lecture et les promenades en famille sont ses seules distractions. Au point de vue religieux, leur pratique est nulle : Darcimento ne paie pas l'impôt direct, mais nous savons déjà que les taxes indirectes sont considérables. Il s'est libéré du service militaire moyennant un versement de 150 milreis (825 francs). Il est électeur politique et municipal. Une famille de ce type ne s'élève point, par ses ressources, au-dessus de la condition ouvrière moyenne. Cependant, elle est tenue à un certain décorum qui souvent lui rend la vie assez difficile.

On voit par ces observations rapides que l'industrie des conserves, en fournissant à la pêche côtière un débouché extérieur important, lui a donné une activité remarquable. Elle a apporté à la population des occupations un peu plus lucratives et un travail plus abondant. Aussi, Sétubal est une des villes portu-

gaises qui ont grandi le plus rapidement[1]. Malheureusement, la population était mal préparée à cette prospérité relative, dont elle ne tire qu'un assez médiocre parti. Elle se montre à la fois exigeante et faiblement prévoyante, dépensière et peu soucieuse du confort et de l'hygiène, facilement accessible aux tentations et aux excitations. Aussi est-elle décimée par les maladies qui accompagnent toujours la misère et l'alcoolisme, pendant que la démoralisation et l'esprit de révolte font dans ses rangs des progrès sensibles.

La situation est un peu meilleure dans les petits ports de l'Algarve, où les circonstances sont du reste plus favorables encore. La sardine, qui fait souvent défaut même à Sétubal, reste toute l'année dans les eaux méridionales, en sorte que le travail, sans être absolument constant, affecte une régularité plus grande. Au printemps, le thon arrive par bancs considérables et on le prend en grande quantité. La plus forte partie de la pêche est transformée en conserves à l'huile et le reste est salé. Les usines sont nombreuses à Portimao, Lagos, Olhao. Quelques-unes, notamment celles de la maison Fialho, sont très vastes, bien organisées, parfaitement outillées pour la fabrication comme pour la pêche. La situation du personnel marin et ouvrier est analogue à celle des gens de Sétubal, mais plutôt meilleure. Cela tient non seulement à la plus grande régularité du travail, mais aussi à la moindre cherté de la vie. Mais, ici plus encore qu'à Sétubal, le machinisme se développe avec rapidité dans les fabriques de conserves, diminuant d'année en année le nombre des ouvriers habiles et nivelant les salaires. Néanmoins, la prospérité de cette industrie apporte parmi la population maritime un élément de profit qui lui permet une existence plus aisée. Aussi a-t-elle augmenté en nombre.

La petite pêche occupe aussi en Algarve un bon nombre de marins. Leur poisson trouve un débouché jusqu'en Alemtejo où il est porté soit par le chemin de fer, soit par la voie du fleuve Guadiana. Ces moyens de transport sont d'ailleurs bien

1. V. plus loin dans le chapitre consacré aux transports la monographie du marin-caboteur de Sétubal.

insuffisants. S'ils étaient complétés, les pêcheurs trouveraient dans l'arrière-pays des débouchés qui, actuellement, ne sont ouverts qu'au poisson salé.

En résumé, la pêche cotière comporte deux catégories bien distinctes. La première a pour but d'approvisionner le marché intérieur de poisson frais ou salé. C'est une industrie exercée par de petites gens, disposant de minces capitaux, d'un faible matériel et de débouchés insuffisants. Elle donne aux marins qui la pratique de maigres profits ou des salaires très médiocres, réduits encore par de nombreux chômages. La seconde est patronnée par les fabricants de conserves, c'est-à-dire par des entrepreneurs qui généralement travaillent en grand, avec un puissant outillage, de forts capitaux, et pour le marché international. Ici, le travail est sensiblement plus régulier, plus abondant et mieux rétribué. Grâce aux circonstances favorables du milieu, et aussi à la crise très grave qui a sévi en France, cette industrie a remarquablement prospéré en Portugal. Au point de vue purement économique, c'est un véritable succès, dû en grande partie, il faut le dire, à l'immigration de maisons étrangères. Toutefois, cette situation n'est pas entièrement satisfaisante. D'abord, les fabricants vont chercher en Italie les huiles d'olive dont ils ont besoin, alors que le Portugal est un grand producteur de cette denrée. Nous avons exposé déjà les motifs de cette anomalie[1], qui devrait se modifier en faveur de l'agriculture nationale, car celle-ci paraît avoir été sacrifiée à une combinaison à la fois fiscale et protectionniste. En effet, l'importation des huiles procure à la douane un notable revenu, qu'elle restitue en partie aux fabricants par le régime du drawback, dont résulte indirectement une prime de sortie au profit de l'exportation des conserves. On ne peut nier l'importance de ce commerce, mais il est tout de même singulier et illogique que la culture, principale industrie du pays, se trouve sacrifiée dans cette combinaison.

Ensuite, quand on examine la question au point de vue so-

1. V. plus haut la monographie du paysan de Mirandella.

cial, on s'aperçoit que l'industrie des conserves est en pleine évolution. Par le développement du machinisme, elle tend à supprimer presque complètement l'ouvrier spécialiste, pour ne plus guère employer que des manœuvres. On verra donc disparaître une catégorie d'ouvriers qui, malgré leurs défauts, constituaient une élite susceptible de se développer, de s'élever. Du reste, la concentration croissante de la fabrication qui fait naître la très grande usine, contribue aussi à rendre l'élévation de l'ouvrier plus difficile. Ajoutons encore que, pour le moment, la fabrique attire beaucoup d'enfants trop jeunes, qu'elle enlève prématurément à l'école, et dont elle fait le plus souvent, non seulement de simples manœuvres, mais encore des gens privés de toute formation intellectuelle [1].

Les mers lusitaniennes ne donnent pas seulement du poisson. Elles fournissent aussi un sel de qualité supérieure, extrait dans un grand nombre de marais salants. C'est là encore une véritable industrie nationale dont nous parlerons brièvement.

III. — LES SALINES. — SAUNIER DE FARO.

Le sel portugais est réputé pour sa blancheur et sa qualité. Depuis des siècles déjà il est recherché pour la conservation du poisson et s'exporte au loin. Le climat sec de l'été est d'ailleurs très favorable à cette industrie qui s'exerce sur presque tout le pourtour des côtes, et en outre sur le cours inférieur du Tage. Les marais salants sont installés de façons différentes selon le lieu. Dans les lagunes d'Aveiro, on a aménagé des plages basses, où l'eau est retenue par de petites digues. Ailleurs on a creusé à quelque distance du rivage des bassins profonds reliés à la mer par un canal muni d'une écluse. Le fond du bassin est divisé en cases par de petits talus en argile ; on fait entrer l'eau salée de façon à former une couche d'un mètre d'épaisseur environ,

1. V. dans les monographies qui servent de base à ce travail, les indications relatives à la scolarité et à l'instruction primaire, ainsi que le chapitre qui sera consacré plus loin à la vie intellectuelle.

qui s'évapore peu à peu. Quand les talus apparaissent au-dessus de la surface, le sel commence à se déposer au fond des compartiments, d'où il est retiré, puis séché à l'air et mis en sacs. On évacue ensuite les eaux-mer, le bassin est nettoyé, réparé et une nouvelle opération commence.

Nous avons déjà parlé de Faro, chef-lieu de l'Algarve. Sept grandes salines sont établies dans les environs. L'une d'elles se trouve à un quart d'heure de marche au delà des dernières maisons, dans la direction de l'est, au milieu d'un grand enclos placé à 300 mètres à peu près de la mer et à quelques mètres au-dessus du niveau de celle-ci. Plusieurs bassins profonds de 5 à 6 mètres y sont creusés; au fond, on aperçoit, à travers l'eau dormante, les talus aplatis qui forment les compartiments et servent de chemins pour aller retirer le sel après l'évaporation. Un peu en arrière, on a élevé une maison d'habitation et un magasin. Cette installation est placée sous la garde d'un ouvrier saunier, auquel le patron, qui habite lui-même en ville, a donné un logement dans la maison. Cet homme, décédé quelques semaines après la visite de notre collaborateur, a été remplacé par son gendre, qui se trouve sensiblement dans la même position. Il se nommait Antonio Bacalhau, était âgé de 50 ans et veuf. Il a laissé trois enfants : Antonio, 30 ans; Maria, 25, Gertrude, 20; Maria est mariée au jeune ouvrier qui surveille maintenant la saline. Le saunier organise et dirige tout le travail de préparation et d'extraction du sel, sous le contrôle du patron; c'est donc une sorte de contremaître; pour l'aider, Bacalhau employait principalement les membres de sa famille, et comme ce travail ne suffisait pas pour les occuper toute l'année, ils cherchaient en outre au dehors du travail comme journaliers. Les salaires payés dans ces divers cas sont peu élevés[1]. Le père gagnait par jour 320 reis (1 fr. 77); le fils, quand il travaille à la saline, est payé 260 reis (1 fr. 44), et seulement 240 reis (1 fr. 32) pour les autres journées; les femmes reçoivent 140 reis (0 fr. 78). Lorsqu'ils vivaient ensemble, logés

1. V. la monographie du maraicher-journalier des environs de Faro.

par le patron, ces gens pouvaient réunir un total de salaires variant entre 1.200 et 1.400 francs, selon les années. En outre, ils louaient dans le voisinage un petit terrain où ils cultivaient des légumes, et quand le travail manquait, les femmes allaient ramasser sur la plage des coquillages comestibles. Dans ces conditions, et en temps normal, on pouvait joindre les deux bouts sans trop de privations. Mais, pour un jeune ménage avec plusieurs petits enfants, la situation est beaucoup plus dure, car il faut faire vivre toute la nichée avec un salaire annuel qui se maintient plutôt au-dessous qu'au-dessus de 700 francs.

Le mobilier laissé par l'ouvrier se compose de quelques meubles et ustensiles grossiers, auxquels il faut ajouter un peu de linge de coton, le tout presque sans valeur. Le logement maintenant occupé par le jeune ménage se compose de trois pièces assez confortables, concédées gratuitement par le patron. Ces gens se nourrissent essentiellement de pain, de légumes, de poisson et de coquillages; ils ne mangent presque jamais de viande, mais boivent un peu de vin. Ils doivent acheter la plus grande partie de ce qu'ils consomment, et presque toujours payer comptant.

Cette existence très étroite se poursuit avec une assez grande régularité. Les chômages sont rares et aussi les maladies exigeant la visite du médecin, qui demande 500 reis (2 fr. 75) pour venir de la ville. Les distractions sont réduites au minimum dans ce lieu un peu écarté, et d'ailleurs on n'a pas beaucoup d'argent à perdre. Bacalhau savait un peu lire, et son fils n'est pas plus habile; quant aux filles, elles sont complètement illettrées. Pour aller à l'école, il faut se rendre à Faro, c'est une course d'un peu plus d'un kilomètre. Ces gens sont catholiques, mais peu zélés, comme du reste la moyenne de la population dans toute l'Algarve.

Bacalhau ne payait aucun impôt direct, et n'avait fait aucun service militaire, pour ce motif qu'il ne fut jamais convoqué; son fils a été dispensé pour insuffisance physique. Le père était électeur municipal et politique, grâce au modeste savoir qui lui permettait de déchiffrer un journal.

Nous avons constaté déjà précédemment que l'immigration ouvrière est insignifiante dans cette province, tandis que l'émigration est assez active. Un frère de Bacalhau, ouvrier tailleur de pierres et propriétaire d'un petit bordage, travaille actuellement en Afrique; il a laissé sa femme au pays pour faire valoir les terres, et il espère rentrer dans quelques années muni d'un pécule qui lui permettra d'arrondir son bien et de vivre en paysan aisé.

La famille que nous venons de décrire sommairement représente bien la moyenne des ménages de journaliers qui habitent les faubourgs de Faro et les environs. Les ouvriers de métier sont un peu mieux payés, sans que leurs salaires arrivent à dépasser un niveau fort modeste. Dans chaque saline on trouve ainsi un ou plusieurs ouvriers expérimentés, faisant office de contremaîtres, et dirigeant le travail des journaliers engagés pour la récolte du sel ou la mise en état des salines. Pour établir celles-ci, un capital assez important est nécessaire. En effet, il faut acquérir un terrain, creuser et préparer les bassins, construire un magasin. En outre, un aléa assez sensible résulte des irrégularités des saisons. Un été humide donne une mauvaise récolte. Ces obstacles font qu'un simple ouvrier peut difficilement arriver à monter et à exploiter une saline pour son propre compte. Ce sont, en général, des commerçants qui entreprennent les exploitations de ce genre, dont ils vendent les produits à des négociants en gros, lesquels en exportent une forte partie jusque dans le nord de l'Europe.

II

LES MINES ET LES MINEURS

Les dépôts métallifères dans la péninsule. — Le charbon en Portugal. — L'extraction des métaux dans l'antiquité. — La métallurgie à l'époque actuelle. — L'exportation des minerais. — La population minière dans le sud. — Les métaux rares dans la région du nord. — Les mines de plomb et les mineurs dans le bassin du Vouga.

Parmi les arts techniques, celui des mines est un des plus difficiles à développer et à appliquer, à cause de la complexité des méthodes, des procédés et des intérêts mis en cause. Aussi, ce sont seulement les peuples les plus fortement organisés et les plus actifs, qui savent donner aux industries minières l'extension et la perfection qu'elles comportent. Parmi les nations dont le régime social est dominé par la coutume et l'esprit de routine, et chez celles où la désorganisation de la famille a affaibli ou déréglé les ressorts de la vie sociale, on se borne à effleurer, pour ainsi dire, les gîtes minéraux les plus accessibles et les plus communs. Bien souvent même on néglige tout à fait ces éléments de travail et de richesse. Lorsque les entreprises minières sont établies sur une grande échelle et conduites avec succès, elles amènent des résultats considérables en même temps au point de vue économique et au point de vue social. Les industries qu'elles font naître appellent parfois des populations entières qui élargissent les centres anciens ou créent de nouvelles cités. Les campagnes, qui doivent nourrir ces foules, sont occupées et défrichées, ou soumises à une culture plus

intense. La population mélangée qui résulte de ce mouvement prend une physionomie sociale plus ou moins tranchée, selon le caractère de l'élément qui prédomine. Tantôt cet élément est fourni par une colonisation assez homogène, qui, de proche en proche, occupe fortement le pays. Ce fut le cas pour la Californie. Ailleurs, la mine attire des sociétés d'actionnaires, qui se préoccupent uniquement de leur industrie et de ses besoins spéciaux. Un exemple précis de cette situation nous est fourni par l'Afrique du Sud. Enfin, la mine peut être un accessoire dépendant d'un grand domaine foncier, dont le propriétaire combine la culture et l'industrie afin de mieux faire valoir ses propriétés. Ce fait s'est produit fréquemment en Europe dans des pays constitués de façons très différentes. Il donne toujours des résultats conformes aux tendances de l'organisation sociale ambiante. Ainsi, les entreprises minières de ce type créées en Suède, ont amené des conséquences bien différentes de celles qui se sont produites sur les grands domaines de la Russie orientale. Cela revient à dire qu'il convient de bien réfléchir lorsque la question se présente à l'attention des hommes publics, car des mesures mal combinées prises soit en faveur de l'industrie minière, soit contre elle, peuvent entraîner des conséquences lointaines d'une exceptionnelle gravité. Ni les premiers chercheurs d'or du Far West, ni les gouvernants boers qui ont concédé les premières mines du Rand ne pouvaient se douter des suites que leurs actes devaient entraîner.

I. — LES DÉPÔTS MÉTALLIFÈRES.

Le Portugal est l'un des pays du monde les plus riches en gîtes métallifères. Les magnifiques dépôts disséminés dans les sierras espagnoles se continuent sur le territoire portugais, qu'ils traversent souvent de part en part. Beaucoup d'entre eux sont exploitables à ciel ouvert, c'est-à-dire dans des conditions très favorables. Il y a d'ailleurs bien des siècles que les minerais

lusitaniens sont connus ou utilisés. On trouve fréquemment des traces d'exploitations anciennes, qui ont duré de longues années, laissant sur place de véritables collines de déblais et de rebuts. Les métaux principalement exploités par les anciens étaient le cuivre, l'étain, le plomb argentifère, l'or associé parfois à l'antimoine. Les ingénieurs modernes ont ajouté à cette liste le charbon, le fer, le manganèse, le wolfram, l'uranium et même le radium. C'est par centaines que l'on compte les dépôts découverts et reconnus dans toute l'étendue du pays, au nord comme au sud, en plaine comme dans la montagne. Beaucoup d'ailleurs restent inutilisés faute d'argent, car les capitaux portugais se montrent plus timides encore, si la chose est possible, à l'égard de cette industrie que vis-à-vis des autres. Il faut dire que des spéculations hasardeuses, lancées par des affairistes dénués de scrupules, ont beaucoup contribué à éloigner le public des entreprises de ce genre. Mais ce motif ne suffit pas pour expliquer une abstention aussi accentuée. Elle tient à des motifs d'ordre général, et avant tout à la désorganisation sociale ancienne et profonde que nous avons signalée au début de ce travail. Elle rend les Portugais peu aptes à organiser, à conduire en bon ordre, et à maintenir des entreprises aussi étendues et aussi compliquées.

C'est dans la région méridionale que se trouvent les bancs métallifères les plus puissants, principalement ceux de pyrites de fer et de cuivre, tandis que les autres métaux se rencontrent surtout dans les provinces septentrionales. La production du sud est plus abondante, mais celle du nord est plus variée et fournit des produits plus précieux. Voici du reste un inventaire rapide des ressources métalliques du Portugal.

Jusqu'à présent, on n'a découvert que des terrains carbonifères de faible étendue, localisée dans la région du nord sur les deux rives du Mondégo inférieur. Le gisement le plus important est celui de Bussaco, qui fournit une houille d'assez bonne qualité. Au cap Mondégo, on trouve de l'anthracite, et plus au sud des lignites sans grande valeur industrielle. On a signalé la pré-

sence du charbon près de Porto et aussi dans les environs de Lisbonne; mais on ne possède encore à ce sujet que des indications douteuses. Somme toute, il paraît probable que le Portugal est pauvre en combustibles minéraux. La chose est sans doute regrettable, mais il ne faut pas en exagérer l'importance comme on le fait trop souvent pour expliquer l'infériorité industrielle du pays. Grâce à sa position maritime, le Portugal peut recevoir les charbons étrangers à des prix très modérés, inférieurs à ceux que l'on paie dans beaucoup de districts manufacturiers de l'Europe centrale. En outre, ce pays dispose de forces hydrauliques importantes, qu'on aurait pu aménager, en utilisant même les eaux mortes pour l'irrigation des régions basses[1].

Les minerais de fer se rencontrent en couches puissantes sur différents points du territoire, notamment dans l'Alemtejo occidental, et dans les provinces du nord. Des minerais magnétiques de très bonne qualité, contenant jusqu'à 70 % de métal, ont été découverts sur plusieurs points, mais la plupart restent inexploités, faute de moyens de transport. On extrait pour l'exportation une certaine quantité de ces minerais, notamment dans l'Alemtejo, ainsi qu'à Bussaco et à Moncorvo. Comme la Suède a virtuellement prohibé la sortie des minerais de fer, on a demandé au Portugal de combler le déficit qui en est résulté dans l'approvisionnement des fonderies anglaises, belges, françaises et allemandes. On en expédie même jusqu'aux États-Unis. Certains dépôts ferrugineux se trouvent à proximité des mines de charbon. Mais cela n'a pas suffi pour faire naître l'industrie métallurgique.

Le cuivre est extrêmement abondant dans presque toutes les parties du royaume. Dans le sud, c'est par centaines de kilomètres carrés que l'on mesure les terrains contenant des pyrites cuprifères, où le métal rouge est associé tantôt à la chaux, tantôt

1. Un intéressant projet, dû à l'initiative de M. l'ingénieur Pinto junior, à Coimbra, est actuellement à l'étude pour l'utilisation des eaux de la Serra de Estrella. Mais, comme il arrive toujours dans un pays où sévit la malaria politique, ce projet rencontre des obstacles administratifs qui réussiront probablement à le faire échouer.

au fer ou à l'arsenic. D'importantes exploitations sont en pleine prospérité sur divers points, notamment à Sao Domingos, lieu situé à 18 kilomètres du fleuve Guadiana. Cette mine, exploitée par une compagnie anglaise, est reliée par un chemin de fer à la rivière, sur laquelle on a construit un petit port où des vapeurs revenant de la Méditerranée chargent le minerai comme fret de retour, à des prix très bas; 300.000 tonnes partent ainsi chaque année de Sao Domingos à destination des pays du nord. A Aljustrel, en plein Alemtejo, une compagnie belge extrait également des pyrites pour les exporter. Une société anglaise exploite une autre mine dans la vallée du Douro, etc. On ne traite sur place que les minerais les plus pauvres, et généralement pour les concentrer. On fabrique aussi un peu d'arsenic et d'acide sulfurique. En fait, la plus grande partie du cuivre enlevé au sol portugais est fondu et travaillé à l'étranger.

Dans les schistes métamorphiques et les granits des provinces du nord, on rencontre des filons de minerais d'étain, dont les affleurements sont exploités de temps immémorial par de simples paysans, au moyen de fours primitifs au charbon de bois. Les dépôts les plus connus sont situés dans l'extrême nord, dans la Beira Alta, au Tras os Montes et à Vianna de Castello (Minho). Ces minerais sont extraits par diverses sociétés étrangères.

Le plomb est aussi très commun dans le nord, surtout aux environs de Porto, de Villa Real et de Terramonte, où existent d'importantes exploitations, dont les produits sont exportés tels quels et fondus au dehors. Il est généralement associé à l'argent.

On a découvert dans ces dernières années dans presque toute la région du nord des gisements de wolfram, dont le minerai compte parmi les plus riches et les plus purs actuellement connus. Certains échantillons contiennent jusqu'à 70 % d'acide tungstique. On l'emploie pour la fabrication des aciers durs et lourds dont on fait des obus. Il sert également dans la confection des lampes électriques à incandescence. Ce

minerai est extrait par des sociétés anglaises, belges et françaises.

On a trouvé de l'antimoine dans toutes les parties du Portugal, depuis Faro, dans l'extrême sud, jusqu'à Bragança, dans l'extrême nord. Il se présente tantôt seul, et tantôt associé à l'or. Dans la seule vallée du Douro, on trouve une bande de terrain de 40 kilomètres de longueur sur 10 kilomètres de largeur, où le minerai d'antimoine abonde. L'exploitation avait déjà pris un assez grand développement, lorsque la concurrence de plusieurs autres pays fit brusquement tomber les prix à un niveau très bas, si bien que diverses concessions ont été abandonnées.

La situation est exactement la même pour le manganèse. Les célèbres dépôts espagnols de Huelva se prolongent à travers l'Alemtejo jusqu'à Alcacer, sur une longueur de plus de 130 kilomètres. Cinquante-quatre concessions ont été accordées pour l'extraction du minerai, entre Mertola et Aljustrel. Mais la baisse des prix a réduit l'extraction à peu de chose. Pour soutenir la concurrence, il eût été nécessaire de travailler le minerai sur place à très bon marché. Mais, pour cela, tout manquait : le charbon, les capitaux, mais surtout les moyens de transport et l'initiative.

Enfin, d'importants filons de quartz aurifères ont été reconnus dès l'antiquité dans les masses de schiste dont sont formés en partie les plateaux du nord. On a retrouvé en effet les vestiges de travaux considérables exécutés à l'époque romaine pour l'exploitation de ces filons. Un ingénieur de Porto, M. Moraes de Carvalho, qui s'est occupé très activement de cette question, a extrait dans la vallée du Douro des quartz qui contenaient par tonne jusqu'à 170 grammes d'or généralement associé au sulfure de fer et à l'antimoine.

Il n'est pas inutile d'ajouter à cette liste déjà longue les nombreuses sources minérales et thermales, salées, alcalines, ferrugineuses, sulfureuses, etc., qui jaillissent dans presque toutes les provinces, depuis Monchique jusqu'à São Pedro do Sul, et au delà, sans parler de plusieurs dépôts de sel gemme.

Le Portugal possède donc tous les éléments d'une industrie métallurgique très importante qui, avec les fabrications annexes, aurait pu faire de ce pays un des centres les plus actifs du monde. Les Portugais n'ont pas su tirer parti de ces richesses; leurs minerais n'ont guère été pour eux que des amas de pierres sans valeur jusqu'au jour où les étrangers sont venus les extraire et les emporter pour l'alimentation de leurs usines. Les monographies qui suivent vont nous donner une idée des conditions dans lesquelles se fait l'extraction, et de la situation des ouvriers qui y sont employés.

II. — CHEF-MINEUR D'ALJUSTREL.

La première famille observée est celle d'un *chef-mineur d'Aljustrel*, employé dans les mines de cuivre et de manganèse exploitées par la société belge dont nous avons déjà parlé, et dont le siège social est à Anvers[1].

Aljustrel est une petite ville de 8.000 âmes, bâtie en plein Alemtejo, dans une région accidentée qui forme la ligne de partage des eaux entre le Rio Sado et un affluent du Guadiana. Elle est située sur une colline, à une altitude de 180 mètres, dans un pays dépourvu d'eau, où les étés sont extrêmement secs et chauds. Aussi, la culture se localise dans les bas-fonds, qui sont fertiles, et où l'on récolte des céréales, des légumes : pois, fèves, choux, etc.; sur les pentes, on trouve la vigne, des pâtis plantés d'oliviers, et enfin des bois de chênes verts, soigneusement entretenus, dont les glands nourrissent des troupeaux de porcs. On élève en outre des chèvres et des moutons. Le gros bétail est rare, faute de fourrages. Ainsi, bien que les terrains très secs et incultes soient assez étendus, la région est suffisamment productive pour approvisionner la

1. Monographie faite avec le concours de M. Finiels, ingénieur aux mines d'Aljustrel.

petite ville, qui en outre reçoit du poisson de l'Algarve par les chemins de fer.

Le sol de cette région renferme d'importants dépôts de pyrites de fer, contenant un assez forte proportion de cuivre. On y trouve également de riches minerais de manganèse. Le centre de l'exploitation est à São Joao do Deserto, sur une colline rocheuse voisine d'Aljustrel. Au début, les affleurements étaient exploités en carrière. Mais il a fallu suivre les filons en profondeur au moyen de puits et de galeries, percés dans les schistes bleus. Ces travaux difficiles ont exigé des capitaux considérables et une direction technique très éclairée, éléments qui manquaient totalement autrefois dans le pays; cela explique la nécessité de l'intervention étrangère. Ces filons ont une longueur d'un kilomètre environ, dans la direction sud-nord, avec une légère déviation de 18° vers l'ouest, et un pendage de 68° à l'est. L'abatage du minerai se fait par étages de 20 mètres de hauteur, divisés en tranches de 2 mètres, en prenant les coupes du mur au toit et en soutenant au moyen d'un boisage serré. Ces minerais ont été exploités dès une haute antiquité. Très souvent, on rencontre des travaux anciens que l'on suppose romains, et qui ont été remblayés avec des minerais considérés alors comme trop pauvres, mais que l'on utilise aujourd'hui. La majeure partie des produits de cette mine est traitée sur place, au moins partiellement, pour obtenir une matière plus riche, ou même du cuivre métallique; le reste est exporté à l'état brut en Belgique, en Allemagne, etc. La mine d'Aljustrel se trouve placée à quelques kilomètres seulement de la grande voie ferrée qui relie l'extrême sud du pays à Barreiro, sur l'estuaire du Tage. Une ligne de service de 20 kilomètres transporte les produits à la station de Figuierinha, où les wagons chargés passent directement sur les rails de l'État; le transport entre Figuierinha et Barreiro coûte 1.040 reis (5 fr. 77) par tonne. Le fret maritime est très bas, car les navires chargeurs arrivent sur lest en voyage de retour, et trouvent tout profit à cette opération.

La société anonyme qui exploite les pyrites d'Aljustrel, occupe

un nombreux personnel, parmi lequel on rencontre beaucoup de nationalités. Les agents supérieurs sont principalement belges, français ou portugais. Les ouvriers sont portugais ou espagnols. L'ouvrier étudié, Manuel Salvador, est originaire du *concelho* de Mertola. Son père est décédé, mais sa mère, âgée de 65 ans, vit encore au village natal. Il a 3 frères et 3 sœurs. Salvador est âgé de 41 ans, et sa femme, Barbara Taden, de 36 ans. Ils ont huit enfants : Francisco, 17 ans, Maria, 14, Manuel, 11, Perpetua 7, Jacintho, 6, Joaquim, 4, Maria, 3, Henriqueta, 2. Le père est *capataz*, c'est-à-dire contremaître, ou chef d'équipe aux mines. La mère est absorbée par les soins domestiques. Le fils aîné est employé dans une maison de commerce, et. parmi les autres enfants, quatre vont à l'école.

Le régime du travail à la mine est basé sur le salaire à la journée pour les ouvriers, mais les *capataz* sont payés au mois, avec une sorte de participation ou prime calculée d'après le chiffre de l'extraction. Salvador reçoit 33 milreis (180 fr.) par mois, plus la prime qui varie de 5 à 10 milreis (27 fr. 75 à 55 fr. 50). La mine chôme les dimanches et jours fériés. Le fils aîné gagne 4 milreis (22 fr. 20) par mois ; il est donc considéré comme un apprenti. La famille trouve en outre une ressource appréciable dans la culture d'un champ d'un hectare et demi environ, estimé 300 milreis (1.665 fr.) et acheté moyennant une rente viagère de 9 milreis (50 fr.) par an. Cette pièce de terre, plantée d'oliviers, et ensemencée en céréales, pois chiches et autres légumes, fournit à la famille une partie de son alimentation ; le surplus est vendu. Le travail de préparation et de récolte est fait principalement par des ouvriers à la journée. On estime le rendement brut de ce champ à la somme considérable de 150 milreis (775 fr.) ; bien que la production en huile soit avantageuse, nous avons peine à croire que cette évaluation ne soit pas exagérée.

Salvador habite en ville, dans le quartier d'Algares, où la société des mines a bâti des maisons pour ses ouvriers, un rez-de-chaussée composé de trois chambres, d'une salle à manger et d'une

cuisine. Le loyer demandé par la société est ordinairement de 1 milreis (5 fr. 55) par mois pour deux pièces. Le *capataz* aurait donc à payer pour quatre pièces et une cuisine au moins 2 milreis (11 fr. 10) par mois, soit 141 francs par an; mais la société le loge gratuitement, ce qui constitue une subvention appréciable. Le mobilier qui garnit le logement est très modeste : des lits de fer, des armoires, des tables et des bancs en bois commun, le linge et la vaisselle indispensables, le tout estimé environ 550 francs, voilà tout l'inventaire. Ajoutons que maison et mobilier sont tenus avec propreté.

L'alimentation est également très simple, mais suffisante. Cette famille vit principalement de soupe, de pain, de poisson salé, de viande de porc, de légumes, de pommes de terre et de riz; elle consomme du vin en petite quantité. Les dépenses de nourriture sont évaluées en moyenne à 25 milreis (139 fr.) par mois, c'est-à-dire environ 1.700 francs par an. L'entretien et les autres menus frais s'élèvent à 10 ou 11 milreis (55 ou 60 fr.) par mois, ou à peu près 700 francs par an. Comme les ressources de la famille représentent un chiffre approximatif de 3.000 à 3.500 francs, elle dispose d'un boni de quelques centaines de francs, dont la plus grande partie est employée à payer la prime d'une assurance contractée sur la vie de l'ouvrier pour un capital d'un *conto* de reis (5.550 fr.); cette prime monte à 77 milreis (427 fr. 35) par an. Cela représente l'épargne du ménage. Remarquons à ce propos que la pratique des assurances sur la vie, peu répandue en Portugal, est très exceptionnelle chez les ouvriers. Ce fait s'explique aisément par le taux élevé de la prime dont nous venons de parler.

Les denrées et articles de consommation sont achetés au comptant, soit chez les commerçants de la ville, soit dans les magasins de la coopérative minière. Cette dernière, fondée il y a deux ans par les employés et ouvriers de la mine, compte actuellement 300 membres. Elle est dirigée par un comité élu, composé de sept personnes, lequel se réunit deux fois par mois pour vérifier les opérations, autoriser les achats et admettre les nouveaux membres. Un gérant et deux employés sont chargés de la vente.

Le bureau de la société exerce un contrôle général sur les opérations. Pour devenir membre, il faut acquérir au moins une action, dont le prix est de 5 milreis (27 fr. 75). Cette somme peut être payée par acompte. Nul n'est admis à posséder plus de 10 actions. Les ventes sont faites au comptant, et en fin d'exercice les bénéfices sont répartis au prorata des achats faits par chaque membre. Quoique de date récente, cette coopérative a donné déjà d'excellents résultats; elle ne fournit que de bons articles, au meilleur prix possible, et, en outre, elle habitue ses membres à la prévoyance. Enfin, cette concurrence a fait baisser les prix d'une manière générale dans les boutiques de la ville.

Salvador, qui ne fréquente guère le cabaret, a pour principale récréation la chasse. Celle-ci, ouverte huit mois sur douze, est réglementée par une législation peu sévère, qui ne prévient guère le braconnage. La chasse est d'ailleurs assez pénible en été, et le gibier, en petite quantité, n'apporte qu'un faible appoint à l'alimentation de la famille. Le permis de port d'armes, qui donne en même temps le droit de chasse, coûte 3 milreis (16 fr. 65) par an.

Bien que cette famille observe les soins élémentaires de la propreté, on peut dire qu'elle ne prend pas grand souci des règles de l'hygiène. Cependant, la santé générale est bonne. En cas de besoin, l'ouvrier pourrait recourir à l'assistance du *Monte Pio*, ou société de secours mutuels de la mine, organisée et administrée par les ouvriers. Elle compte 500 membres; le droit d'entrée est de 1 milreis (5 fr. 55), et la cotisation mensuelle 400 reis (2 fr. 20). La société assure à ses membres les soins médicaux et médicaments pour toute la famille, et un secours de 300 reis (1 fr. 65) par jour. Cette association est très prospère.

Le père et les cinq enfants les plus âgés savent lire et écrire; la mère est illettrée. Il y a à Aljustrel plusieurs écoles, les unes publiques et gratuites, les autres privées et payantes. C'est à l'une de ces dernières que Salvador envoie ses enfants. Il est d'usage que les élèves se procurent à leurs frais les fournitures

scolaires; la durée quotidienne des classes est en général de quatre heures. La famille est catholique d'origine, mais elle ne pratique pas; les offices ne réunissent ordinairement qu'un très petit nombre de fidèles. Ajoutons que, parmi cette population, l'éducation des enfants est généralement faible; ils sont laissés beaucoup à eux-mêmes, vivent dans la rue et s'élèvent au hasard. Il en est d'ailleurs ainsi à peu près partout en Portugal.

En ce qui concerne les charges publiques, Salvador acquitte deux taxes directes : la première, dite industrielle, monte à 2.500 reis (13 fr. 85); les simples ouvriers paient 600 reis (3 fr. 30); la seconde est l'impôt foncier sur le champ possédé par la famille, son chiffre est de 1.200 reis (6 fr. 65), soit environ 12 p. 100 de la rente foncière. Il faut ajouter à cela les impôts indirects, qui, pour cette famille, doivent former un total compris entre 80 et 100 francs. L'ouvrier a été dispensé du service militaire. Il est électeur municipal et politique et s'intéresse assez directement aux affaires publiques. Toutefois, il ne s'est enrôlé dans aucune association politique, fait assez rare parmi les gens qui se préoccupent des affaires publiques.

La population ouvrière d'Aljustrel se compose de deux éléments à peu près égaux en nombre : les Portugais, et les immigrants étrangers, presque tous Galiciens espagnols. Ces derniers, issus de familles agricoles communautaires, conservent des relations étroites avec leur village natal. Souvent, ils travaillent à la mine depuis longtemps, mais chaque année ils rentrent chez eux pour prendre part aux grands travaux qui exigent beaucoup de bras. A la fin de mai, ils partent ainsi pour un mois, puis encore en automne pour un second mois. Leur ambition suprême est de réaliser des économies suffisantes pour pouvoir retourner définitivement chez eux, afin de reprendre le métier de paysan [1]. Ces gens sont de bons ouvriers, un peu

1. V. dans les *Ouvriers européens*, de Le Play, la monographie du paysan galicien.

frustes, un peu lourds, mais tranquilles et laborieux; les Portugais raillent volontiers leur naïveté, leur avarice et leur mépris de la propreté, mais, somme toute, ils vivent avec eux en bonne intelligence. La région ne fournit aucune émigration, parce que, grâce à la mine, un travail suffisamment abondant et assez bien payé est assuré d'une façon régulière à la population.

On trouve aux mines d'Aljustrel un certain nombre de familles ouvrières dont la condition se rapproche de celle du ménage que nous venons de décrire. Néanmoins, il est bien évident que c'est là un type exceptionnel. Les familles des simples ouvriers sont loin de disposer des ressources équivalentes au traitement mensuel du contremaître. Leur budget représente tout au plus la moitié de celui de Salvador; cette indication suffit pour montrer combien leur mode d'existence est plus étroit. Cependant, grâce à la régularité du travail fourni par la société minière et au patronage qu'elle exerce dans une certaine mesure, la situation de la population ouvrière dans cette localité est plutôt supérieure à la moyenne générale du pays.

III. — MINEUR DE BRAÇAL.

Voici maintenant un second type, celui du *mineur des mines de plomb de Braçal* (Aveiro)[1]. Tout en confirmant les observations relatives au précédent, il en diffère toutefois par des traits importants.

La mine de plomb de Braçal se trouve dans le district d'Aveiro, l'un de ceux que l'on a découpés dans l'ancienne province de la basse Beira. La région est parcourue par un fleuve assez important : le Vouga. Montueuse dans sa plus grande partie, elle s'abaisse vers l'ouest pour former une côte basse, coupée de lagunes et de marécages. Elle est sillonnée en tous sens par

1. Monographie faite avec le concours de M. Gregorio Rola, ingénieur des mines.

de petites rivières, affluents du Vouga, dont l'embouchure indécise forme en partie les lagunes d'Aveiro, la Venise lusitanienne.

La famille dont nous allons nous occuper habite dans le concelho de Saver de Vouga, paroisse de Silva Ecura, un hameau nommé Bouças, placé à l'altitude de 300 mètres, avec 60 habitants seulement. Le pays est hérissé de collines escarpées, qui vont en s'élevant de plus en plus vers l'est. Les vallées, étroites et profondes, sont garnies d'alluvions fertiles, arrachées aux flancs des coteaux, maintenant en partie dénudés et stériles. Les bas-fonds, au contraire, sont propres à toutes les cultures : maïs, céréales, légumes, prairies. Sur les pentes, là où la culture est possible, on trouve des vignes, puis des châtaigniers, enfin des bois de pins. Le climat, assez humide en hiver, est chaud et sec en été. Les paysans élèvent un peu de bétail, notamment des vaches laitières; ce district est un de ceux où l'on fabrique du beurre, ils sont très rares en Portugal. La contrée nourrit aussi des moutons, des chèvres et des porcs. En somme, la région, sans être pauvre au point de vue agricole, aurait de la peine à nourrir une population dense si des dépôts métallifères ne se rencontraient dans ses collines. Les plus importants sont formés de minerais de plomb, qui se présentent surtout sous la forme d'une galène argentifère, contenant une teneur assez élevée de ce dernier métal. Le travail fourni aux populations par les mines est un précieux appoint qui complète heureusement leurs ressources. D'un autre côté, le voisinage de la côte et des ports de pêche permet d'obtenir à bas prix un bon aliment : le poisson. Dans ces conditions, il était facile d'agglomérer une population ouvrière suffisante pour assurer l'exploitation des mines. Cependant, la chose n'a pas été facile, parce que les paysans du nord, très attachés à la culture, ne se portent pas volontiers vers le métier de mineur. Nous allons voir qu'ils ont souvent tourné la difficulté en pratiquant à la fois la culture et l'extraction du minerai.

José Martins Paes est âgé de 50 ans et sa femme Camilla Rosa

en a 55. Ils ont six enfants : José, 25 ans, marié et établi à Silva Escura; Manoel, 23 ans, déjà veuf, ouvrier dans une fabrique à Valle Maior; Adelino, 22 ans; Custodio, 20 ans; Maria, 16 ans; Serafim, 14 ans.

Le père est mineur aux mines de Braçal, où il reçoit 350 reis (1 fr. 92) par jour. La mère est absorbée par les soins du ménage. Custodio gagne, comme rouleur à la mine, 240 reis (1 fr. 32). Adelino fabrique des sabots et gagne aussi un fort maigre salaire. Marie aide sa mère. Serafim fait fonction de pâtre, car tous contribuent à la culture des terres quand ils n'ont pas d'autre occupation lucrative.

Cette famille possède un petit domaine composé en premier lieu d'un certain nombre de bâtiments, d'ailleurs fort modestes. Ce sont : deux maisons d'habitation formées d'un rez-de-chaussée et d'un étage, un bâtiment servant de cellier et de magasin, une grange.

Dans l'une des maisons habitent les parents, qui occupent le premier étage. Le logement se compose d'une chambre pour les parents, d'une autre plus petite où couche la jeune fille, et d'une cuisine. Le rez-de-chaussée est employé comme étable pour le bétail. Quant aux autres membres de la famille, ils sont logés dans l'autre maison qui est analogue.

En second lieu, viennent les terres labourables, une vigne et une sapinière. Les constructions valent environ 300 milreis, soit à peu près 1.665 francs. Les terres sont estimées environ 1.100 milreis, c'est-à-dire 6.100 francs à peu près. Elles produisent surtout du maïs, 12 à 15 hectolitres, et 5 à 6 hectolitres de vin, plus les légumes et le bois de chauffage.

En outre, Paes tient en location deux petites pièces de terre, qu'il ensemence en maïs, et pour lesquelles il paie un loyer annuel de 2.500 reis (13 fr. 85). La pratique des redevances en nature est assez rare dans cette région, les fermages sont généralement stipulés en argent.

Le cheptel de cette petite exploitation se compose de deux vaches, valant ensemble 80 milreis (440 fr.), 30 chèvres, 24 milreis (133 fr. 50), 11 moutons, 12 milreis (66 fr. 50),

10 poules, 4 milreis (22 fr.). L'attirail de ferme comprend : une charrette à bœufs, 13.500 reis (74 fr. 85), une araire ou petite charrue, 1.500 reis (8 fr. 30), et divers outils, 800 reis (4 fr. 40), 3 pipes pour le vin, 20 milreis (111 fr.). Le mobilier qui garnit les habitations est des plus modestes; composé de quelques lits en fer, de coffres, tables et bancs de sapin, il ne vaut pas plus de 150 francs. Les vêtements et le linge pour toute la famille sont estimés 100 milreis à peu près (555 fr.).

L'extrême simplicité de l'outillage agricole indique assez l'état de la culture dans cette région, où tous les paysans sont munis à peu près de même. La famille n'en tire pas moins de son mince domaine une grande partie de sa subsistance, et en outre elle vend : du beurre pour 24 milreis (133 fr. 20); 2 veaux, 12 milreis (56 fr. 60); 2 chevreaux, 800 reis (4 fr. 40); 3 chèvres, 3 milreis (16 fr. 65); 2 moutons, 3 milreis (16 fr. 65).

La commune possède de maigres pâtis et des landes; la famille a le droit d'envoyer ses animaux sur les uns, et de couper sur les autres de la bruyère qui sert de litière et fait du fumier, d'ailleurs fort médiocre. La ressource est appréciable, car elle permet pendant l'hiver de nourrir gratuitement le bétail, au moins en partie.

L'alimentation comprend trois repas. Le matin, on mange du pain de maïs avec du lait, ou encore avec un peu de poisson salé, quelquefois de la soupe aux légumes et à l'huile. A midi, l'ordinaire comprend une soupe, du pain avec des sardines, ou de la morue, ou de la viande de porc, et des pommes de terre. Le repas du soir se compose de pain, de sardines et de légumes. On ne boit du vin que le dimanche et à l'occasion des grands travaux agricoles, de la moisson notamment. La dépense en argent est minime, les terres produisant la majeure partie des aliments consommés par la famille. De même, les dépenses d'entretien sont relativement faibles, car le linge et les vêtements sont en petite quantité et très modestes, comme l'indique leur valeur.

Si maintenant nous cherchons à établir le bilan des ressources et des dépenses, nous arrivons au résultat suivant, approximatif bien entendu, car il s'agit de gens qui ne tiennent aucun compte, et vivent au jour le jour, en grande partie de leurs propres produits.

Du côté des recettes nous trouvons : d'abord le salaire du père, qui s'élève en moyenne à 550 francs par an ; vient ensuite le salaire de Custodio, à peu près 350 francs ; en troisième lieu vient le gain d'Adelino, le sabotier, que l'on évalue à 150 francs. L'ensemble des salaires ressort ainsi à 1.050 francs.

Quant au produit des ventes, il se chiffre à 227 fr. 50, total des sommes que nous avons indiquées tout à l'heure.

En additionnant ces deux chiffres, nous constatons que, indépendamment de ses ressources en nature, cette famille réalise en argent près de 1.300 francs.

Nous avons maintenant à mettre en regard les dépenses qu'elle doit faire à raison de son mode d'existence. En premier lieu viennent les frais de nourriture, qui se réduisent à une somme annuelle de 240 francs environ pour achats de poisson, d'épicerie et autres menues dépenses du même ordre. L'entretien coûte annuellement 280 à 300 francs. L'impôt direct prélève, de son côté, 10 francs. L'exploitation du domaine impose quelques achats et réparations montant bon an mal an à 60 francs. Il faut compter encore pour les petites dépenses personnelles et imprévues à peu près 100 francs. Le total approximatif des sorties est donc compris entre 700 et 750 francs, ce qui laisse une marge notable pour l'épargne. Celle-ci a été employée jusqu'ici en achats de parcelles de terre qui ont constitué peu à peu le petit domaine de cette famille laborieuse et économe. Cette situation favorable est due non seulement aux qualités personnelles de l'ouvrier et des siens, mais encore à ce fait capital que la mine leur fournit un supplément de travail et de gain. Les salaires sont bas, à la vérité, cependant ils suffisent pour constituer un élément de prospérité très important et très précieux. De son côté, la société minière trouve là, grâce à la combinaison de la culture et du travail industriel,

un personnel très stable, peu exigeant, ce qui permet une exploitation économique.

Il n'est pas inutile de connaître les autres traits principaux du mode d'existence de ces bonnes gens. Les récréations consistent principalement en des réunions de famille assez fréquentes, qui ont lieu surtout lors des fêtes religieuses, de la fête patronale de la paroisse, ou encore quand on tue le porc, ce qui est l'occasion d'un festin dont les abats de l'animal font tous les frais; on invite alors aussi des voisins. Le 15 août, a lieu un grand pèlerinage pour la fête de la Vierge (*Senhora da Saude*). Le dimanche, les hommes vont parfois au cabaret faire la partie de boules en buvant du vin, avec modération d'ailleurs; en outre, on se réunit volontiers l'après-midi du dimanche en quelque lieu ombragé, où les jeunes gens exécutent les danses du pays, lentes et graves, ou chantent des *fados*, romances populaires à l'accent presque toujours mélancolique et tendre.

Appuyée à la fois sur la culture et sur l'exploitation minière, cette famille poursuit sa simple et paisible existence sans grandes causes de difficultés ou de trouble, à part les inévitables incidents d'une vie ouvrière en partie double : les mauvaises récoltes et les chômages. Entre voisins, la seule cause de mésintelligence est le partage des eaux d'irrigation, indispensables pour les cultures, et qui ne sont pas abondantes, faute d'un aménagement régulier. Aussi chacun cherche-t-il à en prendre le plus qu'il peut.

Les ouvriers et paysans de ces campagnes n'ont guère souci de l'hygiène, et leur propreté n'est pas raffinée. Néanmoins, grâce à la salubrité du climat, la santé est généralement bonne. Les épidémies sont extrêmement rares. Les petites affections et les accidents minimes sont soignés par des moyens empiriques, et on ne fait appel au médecin que dans les cas graves. Il donne ses soins moyennant un abonnement annuel de 1.200 reis (6 fr. 65).

L'ouvrier trouve auprès de son patron, — la société minière, — un appui notable en cas d'accident ou de maladie ; il reçoit

alors gratuitement les soins médicaux, les médicaments, et en outre la moitié du salaire normal. D'autre part, on s'entr'aide entre voisins pour préparer le maïs, battre le blé, faire les labours, etc. Les relations entre ces braves gens, demi-ouvriers, demi-paysans, sont d'ailleurs empreintes d'une simple et franche cordialité.

Pour ce qui touche l'instruction, tous savent lire et écrire. La paroisse a une école publique, entretenue par l'État, et gratuite. Tous aussi pratiquent régulièrement la religion catholique.

L'impôt direct est payé à la commune (*concelho*) et à la paroisse sous la forme d'une prestation de trois journées de travail pour la première, de six pour la seconde. En outre, l'ouvrier acquitte l'impôt foncier à raison de 1.800 reis (9 fr. 95) par an. Il faut tenir compte en plus des impôts indirects qui frappent les articles de consommation. Paes n'a pas fait de service militaire, car il a tiré au sort un bon numéro.

Le personnel ouvrier de Braçal a subi des fluctuations assez curieuses. Actuellement, toute la main-d'œuvre est indigène. Mais à deux reprises, vers 1875 et vers 1896, on a fait venir des ouvriers italiens. La première fois, ces ouvriers ont travaillé à la mine durant plusieurs années, mais lors du second essai, les immigrants ne tardèrent pas à repartir après avoir travaillé quelques semaines seulement.

L'exploitation est restée assez longtemps sous la direction d'un personnel technique de nationalité allemande. Mais la mine étant passée en 1899 sous une direction française, le corps des ingénieurs et employés s'est également modifié.

La région fournit une émigration assez active, causée par l'irrégularité du travail et la pauvreté de la plupart des ouvriers. La famille Paes est, en effet, l'une des plus prospères, parce qu'elle est actuellement composée exclusivement de gens en état de travailler, et aussi parce que son petit bien foncier lui facilite grandement l'existence. Beaucoup d'autres familles sont bien moins aisées, et plus d'un ouvrier rural est obligé soit d'aller chercher de l'ouvrage dans les mines du pays, soit de

passer à l'étranger, de préférence au Brésil, suivant la tendance la plus habituelle des gens du nord.

On pourrait multiplier les observations analogues à celles qui précèdent, mais sans trouver d'autres faits très importants à signaler. Nous apercevons maintenant d'une façon claire et précise deux conclusions d'une portée capitale. D'abord, les richesses minières du Portugal, à la fois si variées et si considérables, ne sont pas exploitées dans la mesure où elles pourraient l'être. Avec la main-d'œuvre à bon marché et les forces hydrauliques dont elle dispose, l'industrie minière devrait être très active dans ce pays, si les initiatives, les intelligences et les capitaux se portaient dans cette direction. Mais les Portugais sont si peu tentés par ce genre d'entreprises que la plupart des mines en activité sont exploitées par des syndicats et des ingénieurs étrangers. Cette seconde conclusion nous amène à nous demander ce qu'il faut penser d'une telle situation qui met aux mains des gens du dehors toute une branche d'industrie. Elle a sans doute ses avantages. Sans le concours étranger, les minerais lusitaniens resteraient enfouis dans le sol, au moins pour la plus grande partie, et l'argent que leur exportation procure irait en d'autres pays. Il vaut mieux en tout état de cause concéder des mines aux étrangers que les laisser inactives. Toutefois, deux conséquences regrettables sortent de là. En premier lieu, les bénéfices fournis directement par l'industrie minière sont en majeure partie perdus pour les Portugais. En second lieu, comme les compagnies exploitantes sont généralement formées et contrôlées par des fonderies, celles-ci préfèrent recevoir du minerai pour alimenter leurs fours, plutôt que de le travailler sur place. Il s'ensuit que les industries annexes de celle des mines n'apparaissent pas, ou presque pas, en Portugal. Cela contribue à maintenir ce pays dans un état d'infériorité flagrante au point de vue industriel. En effet, si aucun pays ne peut songer à l'heure actuelle à réunir dans les limites de son territoire tous les genres de fabrications, il n'en est pas moins certain que l'on ne doit négliger aucun des éléments de production offerts par un pays à ses habitants, afin de le main-

tenir dans une situation d'équilibre économique. En dehors de cet équilibre, il faut subir tous les inconvénients et toutes les pertes résultant de l'existence et des variations de l'agio, ainsi que des spéculations auxquelles il donne naissance. Les Portugais ont donc grand tort de se désintéresser ainsi des richesses minérales que leur sol renferme.

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS





MAI 1910 69e LIVRAISON.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE
DE SCIENCE SOCIALE

NOUVEAUX MEMBRES

MM.

Exmo Snr. Dr Weiss d'Oliveira, 70, rua Augusta, à Lisbonne (Portugal), présenté par M. Paul de Rousiers.

J. de Charentenay, lieutenant de l'état-major du 1er corps d'armée, à Lille (Nord), présenté par le même.

Léon Picard, Souverain-Wandre, Liège (Belgique), présenté par le même.

LA RÉUNION ANNUELLE

La réunion annuelle des membres de la *Société internationale de Science sociale* aura lieu du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, dans l'*Hôtel de la Société de Géographie*, boulevard Saint-Germain, 184.

En voici le programme définitif :

I. — Lundi 30 mai.

Séance d'ouverture à 8 h. 3/4 du soir. — *Pourquoi nous faisons de la Science sociale* (le rôle et les limites de la Science sociale), par M. Paul de Rousiers.

II. — Mardi 31 mai.

I. Réunion de travail à 9 heures du matin. — *L'Orientation particulariste de la vie*, par M. Gabriel Melin.

II. Séance de l'après-midi à 3 heures. — 1° *Les deux groupements rationnels de l'industrie : la fabrication sur commande et la fabrication en stock*, par M. J. Durieu.

2° *Les cultivateurs de la Flandre française*, par M. Paul Descamps.

III. — Mercredi 1er juin.

I. Réunion de travail à 9 heures du matin. — *La libre concurrence et le contrat de travail*, par M. Paul Bureau.

II. Séance de l'après-midi, à 3 heures. — 1° *Les types familiaux et la natalité*, par M. Philippe Champault.

2° *L'expansion de la race portugaise*, par M. Léon Poinsard.

IV. — Jeudi 2 juin.

I. Réunion de travail à 9 heures du matin. — *La montagne, lieu d'origine du particularisme et du quasi-particularisme*, par M. Philippe Champault.

II. Séance de l'après-midi, à 3 heures. — *Contribution à l'étude du type du montagnard : Une famille de la vallée d'Aspe (Pyrénées)*, par M. J. Durieu.

III. Dîner de clôture à 7 heures du soir, aux salons du restaurant des Sociétés savantes, 8, rue Danton.

Voyages à demi-tarif. — Les compagnies de chemins de fer ont bien voulu accorder le *voyage à demi-tarif* aux membres de la Société qui viendront à la réunion annuelle.

Les membres qui ont l'intention de

profiter de cet avantage sont priés de le faire savoir à M. Gangloff. administrateur-gérant de la *Science sociale*, 56, rue Jacob, avant le 15 mai.

LES RÉUNIONS MENSUELLES

La prochaine réunion mensuelle aura lieu *le vendredi* 27 *avril*, *à* 8 *h*. 3/4 *du soir*, *à l'Hôtel des Sociétés savantes*, rue Serpente, 28.

La communication sera faite par M. L. Poinsard sur le sujet suivant : *L'éducation de la jeune fille moderne.*

LEÇONS DE PHILOSOPHIE SOCIALE

par le R. P. Schwalm.

La librairie Bloud vient de mettre en vente le premier volume des *Leçons de Philosophie sociale*[1] que professa avec tant de succès notre regretté collaborateur, le R. P. Schwalm et dont la publication était si impatiemment attendue. Notre ami, M. Gabriel Melin, chargé de cours de science sociale à l'Université de Nancy, a placé en tête de ce volume une préface que nous sommes heureux de reproduire ici :

Le livre qui se présente au public sous ce titre modeste de *Leçons de Philosophie sociale*, œuvre posthume du R. P. Schwalm, mérite d'attirer l'attention par des qualités très particulières de méthode, de pensée et de composition.

Certes, ce n'est pas la première fois qu'un tel sujet est abordé et traité, mais nous pouvons bien affirmer que jamais il ne l'a été de cette façon ni par ce procédé. Jusqu'à présent, la philosophie sociale était surtout considérée comme une œuvre de spéculation pure : sur chacun des problèmes qu'elle soulève c'était la raison qu'on interrogeait pour lui demander la solution des questions; sans doute les faits n'étaient pas négligés, mais on les « sollicitait doucement » plutôt qu'on ne les constatait scientifiquement; on les utilisait plus pour illustrer une thèse affirmée dès l'abord que pour en dégager, par un travail lent et patient, des principes généraux et des lois. Comment s'étonner si, dans ces conditions, l'accord devenait difficile et les divergences nombreuses? Chacun ayant son point de vue et son point de départ personnels, les conclusions ne pouvaient être que différentes et parfois opposées.

Aussi, à côté de la philosophie sociale, mais beaucoup plus tard, s'était constituée la *science sociale* qui avait pour objet bien déterminé l'étude objective des sociétés humaines ou, plus exactement, des groupements que forment entre eux les hommes vivant en société. Là, plus de divergences possibles : il s'agissait purement et simplement d'observer des faits, de les comparer, de les classer, d'en rechercher les causes, d'en préciser les effets, et, de ces relations de cause à effet, de dégager, si possible, des lois. C'était une science véritable, et, comme telle, s'imposant à tous les esprits sérieux et de bonne foi. Personne n'ignore que cette science, fondée par Frédéric Le Play et Henri de Tourville, a donné déjà de magnifiques résultats[1].

Cependant, comme toute science vraie, la science sociale n'entraînait pas avec elle de conclusions *pratiques*. Elle ne *jugeait* pas les institutions; elle ne se permettait pas de les déclarer *bonnes* ou *mauvaises*. Elle les constatait, montrait comment elles avaient pris naissance, comment elles s'étaient développées et transformées suivant les temps ou les lieux, quelles influences elles avaient exercées sur telle ou telle société; mais elle s'en tenait là.

Il est vrai qu'elle observait des types plus ou moins *prospères*, et que la prospérité, c'est-à-dire la santé (bien-être et harmonie), étant universellement considérée comme désirable, on pouvait alors soutenir que sa conclusion pratique était l'orientation vers la prospérité et la réalisation même de cette prospérité dont elle

1. Un vol. in-12, 3 fr. 50 (t. I. *Introduction. — La Famille ouvrière*).

1. Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir les cinquante volumes qui composent, jusqu'à ce jour, la collection de la revue qui a pour titre *la Science sociale* (Paris, Firmin-Didot).

analysait les éléments. Mais on pouvait encore la chicaner sur ce mot de *prospérité* et, comme cette idée ne peut se préciser qu'en faisant intervenir des notions de fonction et de finalité[1], c'est-à-dire des notions philosophiques, on pouvait lui opposer qu'elle ne suffisait pas, par elle-même, à donner une *règle* complète de la *vie sociale*.

Il fallait, semble-t-il, pour que cette règle pût être solidement établie, une alliance féconde de la philosophie et de la science sociale. C'est précisément ce qu'on trouve ici et ce qui fait l'originalité de ce livre.

La science sociale dont les résultats dûment acquis ont été utilisés, est celle-là même dont nous parlions tout à l'heure, celle qu'ont fondée les F. Le Play et les H. de Tourville.

Quant à la philosophie qui domine cette science, qui la vivifie, qui lui donne toute sa signification, toute sa portée morale, toute sa valeur de direction pratique, elle n'est autre que la noble et haute philosophie chrétienne dont saint Thomas d'Aquin a donné, dans la *Somme*, la synthèse la plus complète et la plus parfaite. Sans doute saint Thomas n'a pu tout dire ni tout prévoir; il est remarquable cependant qu'il ait dit l'essentiel en toutes choses, et c'est assurément un des traits les plus piquants du présent ouvrage que l'habileté avec laquelle l'auteur a su découvrir, dans l'œuvre immense de saint Thomas, le texte fondamental, topique, s'appliquant exactement à la question étudiée.

Ainsi, dans cette œuvre (et c'est, je le répète, le caractère propre de son originalité) la philosophie thomiste, déjà si positive dans sa méthode et son fondement, se trouve en quelque sorte rajeunie par toutes les observations de la science la plus neuve, *vetera novis augere;* et la science sociale à son tour apparaît vivifiée, animée pour la pratique et l'action, par les principes indispensables d'une philosophie très solide et très sûre.

Comment a pu se faire, dans une même intelligence, cette alliance si utile de la philosophie et de la science? C'est ce que va nous faire comprendre une courte biographie de l'auteur[1].

Né à Nancy, le 15 octobre 1860, Salvador Schwalm, après de brillantes études à la Malgrange et à Saint-Sigisbert de Nancy, entrait en 1878 au noviciat des Dominicains d'Amiens. En 1884, il était reçu lecteur en théologie et, la même année, au mois d'octobre, institué lecteur de philosophie au couvent de Corbara, en Corse, où les Études venaient d'être transportées. Depuis le collège, les études de philosophie le passionnaient[2]. Quand il eut abordé l'étude de saint Thomas, il trouva dans la doctrine thomiste une si parfaite conformité avec les aspirations les plus profondes de sa nature vers le vrai que sa voie lui apparut toute tracée : pénétrer, approfondir, faire connaître saint Thomas et, à la lumière de cette philosophie, examiner les doctrines modernes, les interpréter, les compléter, les élargir, les critiquer. De fait, son cours eut le succès le plus enviable : « Il marqua, dès la première année, comme l'œuvre d'un esprit ferme et d'une pensée personnelle. Pendant nombre d'années, ce cours demeura dans le collège comme une œuvre typique, à laquelle jeunes maîtres et frères étudiants aimaient à recourir. Il donnait sa leçon en latin devant ses quinze élèves avec la même vie et la même conviction que s'il eût eu devant lui un grand auditoire[3]. »

Cependant, depuis plusieurs années, il s'intéressait aux questions sociales. Un de ses aînés au noviciat lui avait parlé de Le Play et de H. de Tourville et ces indications n'avaient pas été perdues pour lui, car son esprit, entraîné par la générosité de son cœur, avait toujours été comme obsédé par la préoccupation du bien à faire aux autres; comme l'a dit très justement son biographe, son caractère avait

1. V. sur ce point notre brochure : *La notion de prospérité et de supériorité sociales* (Paris, Berger-Levrault).

1. Dont les éléments seront empruntés à l'excellente notice sur *Le Père Schwalm*, publiée par le R. P. Gardeil (Paris, Lethielleux).

2. Au baccalauréat de philosophie, il avait obtenu de M. E. Boutroux la note *très bien* et, l'année précédente, la même note de E. Gebhart, après une interrogation très remarquée sur le plan des *Pensées* de Pascal. — P. Gardeil, *op. cit.*, p. 8-9.

3. P. Gardeil, *op. cit.*, p. 15-16.

naturellement une *orientation sociale.* Aussi lorsque, en 1886, commença de paraître la revue *la Science sociale,* en fut-il un des plus assidus lecteurs. Un esprit tel que le sien ne pouvait s'en tenir à ce contact de surface; il entrait bientôt en relations directes avec H. de Tourville, l'inspirateur, et E. Demolins, le directeur de la revue nouvelle et, dès 1890, leur fournissait une collaboration des plus suivies et des plus appréciées [1]. A propos de sa première publication sur saint Boniface, H. de Tourville lui écrivait : « Vos notes sont un modèle de méthode. C'est la grande affaire en science sociale comme en toute science. Par là vous atteignez, au delà même du sujet, un grand fait : la notion exacte de l'histoire de l'Église »; et un peu plus loin : « Votre étude est parfaite en tout point ».

C'est en 1893 que le P. Schwalm semble avoir aperçu, avec une netteté décisive, tout le parti que la philosophie thomiste pouvait tirer de l'étude de la science sociale. Il publie alors ces deux remarquables articles qui mériteraient bien d'être réimprimés : *Saint Thomas d'Aquin et les récents progrès de la science sociale*, où il développe largement sa pensée, montrant qu'il n'y a aucune opposition entre saint Thomas et Le Play, que, si les points de vue sont différents, l'un faisant de la morale et l'autre de la science, il existe entre eux une étroite parenté intellectuelle, les procédés d'investigation étant les mêmes chez l'un et l'autre, le second complétant admirablement le premier en fournissant des analyses poussées et des classifications minutieuses là où le philosophe n'a donné que des principes très généraux et des lignes directrices très larges.

Mais ces articles ne contenaient qu'une esquisse et une sorte de programme. Il tardait au P. Schwalm de montrer, par le menu, la fécondité de ces vues. En 1894, il était chargé d'un cours de *philosophie sociale.* Il se mettait aussitôt à l'œuvre et préparait avec ardeur ces leçons si fortes et si neuves qui sont publiées aujourd'hui. Elles furent données de 1894 à 1899 à Corbara d'abord, puis à Flavigny. Avec le soin consciencieux qu'il apportait à tout travail, le Père les avait complètement rédigées, ne voulant rien abandonner, en de si graves matières, au hasard de l'improvisation : c'est ce qui a permis de les publier sans y presque rien changer ni ajouter [1]. Sans doute si l'auteur les avait revues, il les aurait complétées, précisées sur certains points; mais quand sa santé l'obligea à quitter définitivement l'enseignement, il se livra à d'autres travaux, crut de son devoir de revenir à la théologie proprement dite et les laissa dans son tiroir, se bornant à les en sortir de temps en temps pour en faire profiter quelque élève ou quelque ami.

Telles que nous les possédons, ces leçons ont une valeur considérable : « Elles forment, a dit le P. Gardeil, un *Cours* que l'on peut dire complet *de Philosophie sociale*, où s'entre-croisent sans cesse les données exactes de la science sociale dont il possédait désormais les méthodes à fond et les principes et solutions de la philosophie de saint Thomas, empruntés à leurs sources mêmes : *Commentaires sur les Éthiques et les Politiques*, *De Regimine principum* et opuscules divers de morale sociale, les deux *Sommes*, les *Questions disputées*, etc. C'est une œuvre originale et solide où la science sociale apparaît complètement transformée et rajeunie [2] ».

Une œuvre de ce genre ne peut guère s'analyser. Il suffit de la parcourir pour en apercevoir et constater immédiatement la variété et l'intérêt; toutes les questions qui préoccupent aujourd'hui l'opinion publique y sont abordées : la famille, l'éducation, le travail, la propriété, le salaire, les associations, les syndicats, l'État, le socialisme, etc. Toutes sont étudiées avec

1. Nous donnons en *Appendice* la liste complète des travaux sociaux, philosophiques et théologiques du P. Schwalm.

1. Ce n'était, malgré tout, que des notes de cours. Les phrases étaient quelquefois inachevées, il a fallu les terminer; les divisions insuffisamment accusées, il a fallu les marquer d'un trait plus net. D'autre part, les citations de saint Thomas étaient faites en latin, on a dû les traduire, tout en conservant au bas des pages ces textes précieux d'un contour si ferme et d'une précision toute lapidaire. Tout le mérite de ce minutieux travail de revision revient au R. P. Gardeil qui y a apporté le soin d'un savant et le dévouement d'un ami.

2. R. P. Gardeil, *op. cit.*, p. 22.

une richesse d'information, une sûreté de méthode, un talent d'exposition, une aisance de style qui les rendent accessibles aux esprits les moins préparés. Ce qui séduit surtout, c'est, avec la fermeté des principes, la largeur des vues que l'auteur devait particulièrement à la connaissance exacte des faits sociaux.

Il était persuadé, lui aussi, que toute vérité est orthodoxe, et, quand il avait distingué qu'une solution pratique lui était imposée par les données bien établies de la science, il n'hésitait pas à l'adopter et à la formuler, au risque de heurter, au besoin, quelque préjugé vénérable. C'est ainsi que très simplement, mais très énergiquement, il s'était déclaré partisan de cette *formation particulariste* ou, si l'on préfère, de cette éducation anglo-saxonne qui lui apparaissait comme une nécessité inéluctable des temps présents [1]. Il avait, à ce sujet, publié un article très ferme et très mesuré en même temps : *Les Français d'hier et ceux de demain*, à propos duquel M. de Tourville écrivait à une de ses correspondantes : « Sous ce titre... le P. Schwalm a donné dans notre Revue des explications que vous avez pu voir et qui, venant d'un religieux, vous montreront que la vie religieuse n'est pas pour démentir la nécessité de se former sur le type anglo-saxon. Par surcroît d'autorité, le P. Schwalm vient d'être appelé cette année à professer notre science sociale aux novices de la maison mère [2] ».

On voit par là tout le profit que peut donner la lecture et l'étude d'une telle œuvre. A notre époque tout le monde, et avec raison, veut s'initier à la connaissance des questions sociales : les bonnes volontés ne manquent pas, mais, il faut bien le dire, elles n'ont pas eu jusqu'ici de quoi se satisfaire : le livre clair, simple, bien informé, où une doctrine sûre s'alliât à une information large et bien documentée, manquait absolument. Ce livre, le voici. Il rendra de grands services aux jeunes prêtres désireux de s'éclairer avant d'aborder les œuvres d'apostolat auxquelles ils brûlent de consacrer leur zèle ; il en rendra aux innombrables laïques soucieux de bien remplir leur devoir social, mais justement préoccupés d'éviter les faux pas et les démarches vaines ; à tous il donnera les lumières nécessaires pour se diriger sûrement dans les voies nouvelles où le mouvement moderne nous entraîne aujourd'hui de force ou de gré.

Gabriel MELIN.

1. Vers la même époque, Mgr d'Hulst se rangeait à la même manière de voir dans une *note* importante de ses *Conférences de N.-D.* sur la *Morale de la famille* note 18, p. 428 et s.).

2. Lettre du 20 février 1895, reprod. dans *Piété confiante*, p. 133.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DES TRAVAUX DU P. SCHWALM

Revue Thomiste.

- Saint Thomas d'Aquin et les récents progrès de la Science sociale (années 1893, p. 639 ; 1894, p. 106).
- L'évolution politique et sociale de l'Eglise, d'après M. SPULLER (1894, p. 162).
- Les aspects nouveaux de la foi dans les encycliques de Léon XIII (1894, p. 439).
- Serons-nous socialistes? (1895, p. 1 et 233).
- La propriété d'après la philosophie de saint Thomas (1895, p. 281 et 634).
- Les sociologues évolutionnistes en France : DURKHEIM, LEBON, TARDE, IZOULET (1895, p. 765).
- L'acte de foi est-il raisonnable? (1896, v. 36).
- Les illusions de l'idéalisme et leurs dangers pour la foi (1896, p. 113).
- L'apologétique contemporaine doit-elle adopter une méthode nouvelle? (1897, p. 62).
- La crise de l'apologétique (1897, p. 239 et 338).
- La croyance naturelle et la science (1897, p. 627), inséré dans le *Compte rendu du IVe Congrès scientifique international des catholiques* (1897), sect. III, Sciences philos. Fribourg (Suisse), 1898, p. 574.
- Individualisme et solidarité (1898, p. 65).
- L'inspiration intérieure et le gouvernement des âmes dans l'Eglise catholique (1898, p. 315).
- Le dogmatisme du cœur et celui de l'esprit (1898, p. 578).
- Le thomisme et le mouvement actuel des études théologiques (1898, p. 335).
- Le respect de l'Eglise pour l'action intime de Dieu dans les âmes (1899, p. 707).
- L'action intellectuelle d'un maître d'après saint Thomas (1900, p. 251).
- Les controverses des Pères grecs sur la science du Christ (1901, deux articles).

Revue des sciences ecclésiastiques.

L'adaptation des Pères de l'Eglise à la culture antique (novembre 1901).

Revue des sciences philosophiques et théologiques.

Les deux théologies : la scolastique et la positive (octobre 1908).

Dictionnaire de théologie catholique (Paris, Letouzey)

Mots : Communisme (t. III, col. 574-596) : — Corporations (t. III, col. 1867-1879) : — Démocratie (t. IV, col. 271-321).

Correspondant.

Le Communisme évangélique (10 mai 1906).

Année dominicaine.

Le cinquantenaire du couvent de Nancy (1894, p. 312).
La sincérité (décembre 1905, mars et avril 1906).
Vérités qu'il faut taire : nos qualités et nos mérites (août 1906).
Les formules de l'humilité (février 1907).
Le péché de surmenage (septembre 1907).
Sobriété et verbiage dans la prière vocale (novembre 1907).
La prière publique (mars 1908).

Science sociale.

Saint Boniface et les missionnaires de la Germanie au VIIIe siècle (t. IX à XIII, années 1890-1892).
L'Éducation dans un village lorrain de vignerons et d'ouvriers de forges (t. XIII, janvier 1892).
L'état social et la crise religieuse à propos d'un village lorrain (t. XIII, juin 1892).
L'isolement du clergé en France (t. XIV, décembre 1892).
Les tendances actuelles du clergé français à sortir de l'isolement (t. XV, février 1893).
La formation de l'initiative personnelle dans les séminaires français (t. XV, avril 1893).
Les français d'hier et ceux de demain (t. XVII, juin 1894).
Saint Thomas d'Aquin et l'École de la science sociale (t. XVIII, septembre 1894).
La Lorraine et les Lorrains (t. XXI, 1896). — I. L'unité du pays et de la race (janvier). — II. Le montagnard des Vosges (février). — III. Les origines du paysan (juin).
Le type social du paysan juif à l'époque de Jésus-Christ (2e série, 41e fascicule, février 1908).
L'industrie et les artisans juifs à l'époque de Jésus-Christ (2e série, 56e fascicule, février 1909).

Mouvement social.

Géographie et science sociale [Le plateau lorrain] (t. II, septembre 1893).

Bulletin de la Science sociale.

A propos d'une grève (t. Ier, 27e livraison, 1906).

Œuvres oratoires.

Saint Dominique, homme de prière (Bureaux de l'*Année dominicaine*, brochure, 1897).
Le bienheureux Innocent V, panégyrique. *Ibid.*, 1899).
La jeunesse de l'âme dans un homme d'action. Le bienheureux Innocent V (Paris, Jourdan, 1899).
L'inspiration du sens chrétien dans la théologie de saint Thomas (dans l'*Université catholique*, Lyon, 1899 ; tirage à part. Lyon. Vitte et Perussel).

Ouvrages posthumes.

La vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ (Paris, Gabalda, 1910, 1 vol. in-12 de xx-583 pages).
Le Christ d'après saint Thomas d'Aquin, commentaire des vingt-trois premières questions de la III^{a} *Pars* de la *Somme théologique*. Paris, Lethielleux, 1910, 1 vol. in-12 de 500 pages.

BIBLIOGRAPHIE

La répartition des fortunes en France, par M. J. Séailles. — Paris. Alcan, 1910.

Le problème est abordé par une méthode purement statistique : l'auteur a mis à profit les statistiques successorales publiées en France, depuis 1903, par le ministère des finances, qui classent les successions déclarées en catégories basées sur leur importance. Les chiffres des six exercices connus ont été fondus dans des moyennes par catégorie. On obtient ainsi quelques points de la courbe qui doit représenter la répartition entre les successions individuelles du montant total de l'annuité successorale. M. Séailles a eu l'heureuse idée de chercher un mode de représentation indépendant du nombre absolu des successions, ainsi que de la valeur absolue de leur montant total, ce qui rend comparables les courbes relatives aux diverses époques et aux divers pays.

L'auteur, faisant la critique de ses documents, établit dans quelle mesure la répartition des successions dans un exercice peut être considérée comme représentative de la répartition des fortunes dans la nation.

Il essaie enfin de rapprocher ses résultats de ceux que M. Vilfredo Pareto a tirés de l'étude statistique de la répartition des revenus. — Mais ici M. Séailles s'engage dans une analyse mathématique manifestement dénuée de rigueur : il nous permettra de ne point l'y suivre.

P. VANUXEM.

De l'ordre social. — L'électorat. — Les fonctions. — Les classes, par M. Léon GIRARD. J. Lebègue et Cie, Paris-Bruxelles. 1 vol., 3 fr. 50, de 333 pages.

Cet ouvrage est inspiré à son auteur par ce qu'il appelle « l'universelle falsification du suffrage universel. Il constate que la formule : « un homme, un vote », aboutit à des résultats si fâcheux que la plupart des constitutions basées sur la souveraineté populaire l'appliquent incomplètement ou la faussent sciemment. Et il se demande s'il n'est pas possible de trouver une expression plus exacte, plus sincère et plus complète du suffrage universel. Il propose un système curieux dénommé par lui « suffrage classifique » et répondant aux différentes fonctions sociales. Cela l'amène à une détermination de ces fonctions et des classes qui y correspondent. Nous aurions sur ce point des réserves importantes à présenter. C'est surtout par le travail que se classent les sociétés et le travail se trouve, par suite, à la base des fonctions sociales. Il semble que les catégories établies par M. Girard ne tiennent pas de ce fait un compte suffisant. Mais il reste que son idée de donner une représentation à la fonction sociale correspond à des nécessités qui commencent à se faire jour. La représentation professionnelle, beaucoup plus intéressante que la représentation proportionnelle, est une formule issue d'une préoccupation toute proche. Elle a, en outre, l'avantage d'une réalisation pratique moins difficile. On ne s'entendra pas aisément sur l'établissement d'une liste des fonctions sociales, encore moins sur un classement de ces fonctions par ordre d'importance. On pourrait arriver à s'entendre sur une liste des professions et sur l'importance, tout au moins numérique, de chacune d'elles. Ce serait peut-être le commencement d'une réforme électorale.

P. R.

L'organisation internationale, par E. DUPLESSIX. 1 vol. in-8°, 3 fr. Librairie LAROSE et TENIN, 1909.

Dans un trop court, mais intéressant résumé, qui constitue la première partie, l'auteur étudie les diverses manifestations du besoin d'organisation entre les peuples qui se produisent aujourd'hui dans toutes les branches de l'activité humaine. Pour répondre à ce besoin, l'auteur a imaginé un plan complet de gouvernement international, dont il expose les lignes générales dans la seconde partie et dont le règlement codifié est publié en annexes. On ne peut que regretter qu'une intention aussi louable ne corresponde pas à une évolution suffisante de la société internationale. L'examen des tendances vers cette organisation qui s'y manifestent, et que M. Duplessix relève très justement dans sa conclusion, démontre que tous les progrès sont accomplis dans cette voie dès que les circonstances les rendent possibles; si l'on a pas encore fait plus, c'est que l'évolution sociale ne suit pas un plan logique enfanté par le cerveau humain, mais bien les conditions pratiques de la vie. Ce n'est pas une institution qui nous manque, c'est la possibilité et la volonté de la pratiquer.

G. OLPHE-GALLIARD.

Vers la paix, par Alberto TORRÈS. 1 vol. in-8°, Rio-de-Janeiro, Imprensa nacional, 1909.

C'est le développement économique des nations modernes qui crée chez elles un besoin de plus en plus intense de la paix

et qui les détourne du militarisme. La réforme morale elle-même, indispensable à l'établissement de la paix, tend à s'opérer dans la conscience des peuples. C'est en se basant sur le sens de cette évolution que l'auteur, sans attacher à une création artificielle une portée qu'elle ne saurait avoir, étudie quelle pourrait être l'organisation juridique internationale dans cette situation future.

O.-G.

La dépopulation en France, par Henry Clément. 1 vol. in-16, 3 fr. 50. Bloud et Cie, édit., 1910.

C'est un sujet bien actuel, et en même temps bien inquiétant, qui fait l'objet de ce livre. Les statistiques du recensement, copieusement citées dès les premières pages, montrent depuis longtemps que notre pays s'achemine vers une diminution de sa population. Quel est le danger qui en résulte pour notre patrie, et qui doit nous faire envisager avec crainte cette constatation? C'est ce que l'auteur examine ensuite un peu superficiellement, car les arguments militaires et démographiques, sur lesquels il insiste le plus, sont loin d'être les meilleurs. Les causes de ce phénomène social sont complexes, et font l'objet d'une étude consciencieuse et complète : il y aurait ici encore des réserves à formuler relativement à certaines d'entre elles, comme l'évolution industrielle, l'exode rural, le régime de l'impôt, la législation des partages, dont on peut contester la responsabilité à l'égard de la dépopulation. La Science sociale a depuis longtemps fait justice notamment du reproche adressé sur ce point à nos lois successorales, ainsi que de la vertu que l'auteur attribue encore à la famille-souche, sur l'autorité de Le Play. Mais ce sont plutôt là des chicanes de détail, qui ne sauraient diminuer le mérite de l'œuvre, à laquelle l'Académie des Sciences morales a décerné une flatteuse récompense. Sur un sujet qui sert trop souvent de thème à des déclamations ou à des conclusions à priori, M. Clément a su grouper un ensemble solide de faits et de documents, constituant un tableau de la réalité objective et dégageant des conclusions vraies. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'indiquer que ces dernières, tout en reconnaissant une portée secondaire aux remèdes d'ordre législatif, mettent en relief le caractère essentiellement moral et familial du problème et, par suite, de la solution à y apporter.

O.-G.

LIVRES REÇUS

L'assistance par le travail, par Édouard Cormouls-Houlès, avec une préface de Léon Bourgeois. 1 fort vol. 15 francs (Arthur Rousseau, édit. Parco).

La Confédération générale du Travail; par Auguste Pawlowski. 1 vol. in-18, 2 fr. 50 (F. Alcan, Paris).

Solution de la question juive, par l'abbé Charles. 1 vol. 3 fr. 50 (La Renaissance française, 52, passage des Panoramas, Paris).

L'Inde et sa condition actuelle, par Édouard Clavery. 1 vol. in-8°, 116 p., 2 fr. 50 (Berger-Levrault et Cie, édit. Paris).

Problème de science criminelle, par Henri Joly. 1 vol. in-16, 3 fr. 50 (Hachette et Cie, Paris).

La défense sociale et les transformations sociales du droit pénal, par A. Prins. 1 vol. (Misch et Thron, édit. Bruxelles).

Le devoir politique des catholiques, par l'abbé Emmanuel Barbier. 1 vol. 1 franc. (Jouve et Cie, édit. Paris).

L'organisation syndicale des chefs d'industrie, par G. de Leener (Étude sur les syndicats industriels en Belgique). 2 vol. (Misch et Thron, édit. Bruxelles).

Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hégel, par Benedetto Croce, trad. de l'italien, par Henri Buriot, 1 vol. in-8°, 5 francs (V. Giard et Brière, édit. Paris).

Où l'on nous mène, par Raoul Singlin, 1 brochure, 0 fr. 50 (La Renaissance française, 52, passage des Panoramas, Paris).

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE
FONDATEUR
EDMOND DEMOLINS

QUESTIONS DU JOUR

L'ÉDUCATION AVANT LE COLLÈGE

PAR

M. F.-C. HONORÉ

LA FOIRE DE LEIPZIG

DANS LES TEMPS PASSÉS

PAR

L. ARQUÉ

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
Mai 1910

SOMMAIRE

QUESTIONS DU JOUR

L'ÉDUCATION AVANT LE COLLÈGE

Un de nos adhérents, M. F.-C. Honoré a bien voulu nous adresser la traduction d'une communication faite à Brighton devant la section locale de la « Parent's National Educational Union » par M. H.-J. Carson, M. A. directeur d'une école anglaise, et nous sommes très heureux de la faire connaître à nos lecteurs.

La question traitée par M. Carson intéresse, en effet, d'une façon toute particulière les amis de la science sociale.

Il y a quelques mois, un homme spécialement préoccupé, par le fait même de sa profession, des problèmes que soulève l'éducation des enfants, m'adressait une critique au sujet de la classification des faits sociaux d'Henri de Tourville. Il s'étonnait que cette classification ne contînt pas un article spécial sur « l'Éducation à l'école ». Je lui répondis que l'éducation couvre une période beaucoup plus longue que celle que les enfants passent à l'école et que, même à l'école, l'éducation se fait par une série d'éléments dont un grand nombre sont extérieurs à l'école. En réalité, l'éducation commence à la naissance et finit à la mort de chacun de nous. Ceux auxquels la vie n'apprend plus rien, ceux dont elle ne peut plus modifier les idées et les manières de voir ont, il est vrai, terminé leur éducation, mais on pourrait dire avec autant de vérité qu'ils ont terminé leur vie. Ce phénomène se produit, d'ailleurs, à des âges très différents, ainsi que chacun peut l'observer. Il est des personnes qui

se retirent de la vie à la fin d'une carrière bien remplie, d'autres en pleine force, quelques-unes plus tôt encore. Il en est enfin auxquelles peut s'appliquer justement la terrible sentence d'Alfred de Musset sur une morte : « Elle est morte et n'a point vécu ».

Mais ceux qui vivent continuent leur éducation. Ils s'instruisent journellement de la leçon des faits auxquels ils participent. Malheureusement, la belle ardeur de la jeunesse s'éteint et la vigueur de l'âge mûr va s'affaiblissant à mesure que le nombre des années augmente, de telle sorte que l'expérience acquise devient moins féconde à mesure qu'elle est plus complète. « Les conseils des vieillards sont comme le soleil d'hiver ; ils éclairent sans réchauffer », disait Vauvenargues. Voilà pourquoi, instinctivement, on néglige souvent de persuader un homme avancé en âge, de le convertir à des idées nouvelles. A quoi bon? se dit-on.

Au contraire, les jeunes enfants qui ont devant eux toute une existence avec les ressources d'énergie et d'activité qu'un développement normal leur apportera, font merveilleusement fructifier les germes qu'ils reçoivent. Aussi importe-t-il non seulement de choisir la semence que l'on déposera en eux, mais de semer cette semence avant que d'autres n'aient déjà envahi le terrain. Ce sont les parents, les mères surtout, qui ont mission d'accomplir cette œuvre délicate et capitale tout à la fois. A coup sûr, ils sont loin parfois d'en soupçonner l'importance. M. Carson met précisément cette importance en relief et soutient que certaines notions ne sont jamais solidement installées dans la tête et dans le cœur d'un homme quand elles n'y ont pas pris place dès le plus jeune âge. Il prend comme exemples celles de l'obéissance et du respect. D'après lui, un enfant qui n'a pas appris à obéir avant l'âge de trois ans n'est plus à même de faire cet utile apprentissage. Je ne voudrais pas accepter d'une façon absolue une pareille affirmation ; mais il est certain que l'enfant arrivé à trois ans sans savoir qu'il doit s'imposer des contraintes, et sans comprendre pourquoi il doit s'en imposer, a de grandes chances de devenir un anarchiste. Je n'entends pas

dire qu'il tiendra des propos incendiaires contre l'ordre établi, ni qu'il jettera des bombes sur le passage des souverains. Je prétends seulement qu'il sera impropre à l'action concertée qui suppose forcément une discipline. En ce sens il méritera vraiment l'épithète d'anarchiste, ce qui ne l'empêchera pas, peut-être, d'être abominablement conservateur.

C'est une des opinions les plus fâcheusement répandues que notre régime social moderne ne comportant plus de hiérarchies héréditaires, la discipline n'y a plus son rôle. Au contraire, la discipline y devient plus nécessaire à mesure que les rapports sociaux se multiplient et se compliquent davantage. De plus, elle a besoin d'être comprise et aimée bien plus qu'autrefois, parce que, n'étant plus imposée sans discussion, elle ne peut être pratiquée que si elle est acceptée et reconnue efficace par ceux qui doivent s'y plier. Cet esprit de discipline est tout autre, par conséquent, que l'esprit de docilité. Il ne peut résulter que d'une longue éducation alors que la docilité peut résulter d'une simple contrainte extérieure.

M. Carson cite aussi le respect parmi les notions que l'enfant doit puiser dans sa toute première éducation. Une expérience récente me faisait toucher du doigt l'extrême difficulté d'expliquer cette notion à un homme intelligent n'ayant pas rencontré dans les milieux où il a vécu des exemples de respect. Et je comprenais mieux que jamais le sens profond des termes qui figurent dans notre classification des faits sociaux, au chapitre de la famille : « l'Autorité au Foyer » ; « la Loi de Dieu ». Le Play a commenté à maintes reprises, et d'une façon lumineuse, ces expressions d'apparence un peu sybilline, justement conservées par Henri de Tourville. L'observateur doit toujours se préoccuper de savoir par quel ressort joue l'autorité au foyer, parce que cette autorité est la première qui se révèle à l'enfant, qu'elle demeurera toujours à ses yeux comme le prototype de toutes les autres. C'est à cette autorité qu'incombe la première formation de l'esprit de discipline chez l'enfant ; c'est jusqu'à elle que remonte, par suite, la responsabilité de la valeur civique et sociale de l'homme, de son aptitude à jouer

un rôle utile dans les divers groupements privés ou publics dont il fera partie.

Pour bien apprécier la fonction de cette autorité, il faut savoir aussi à quoi elle se rattache, quel principe elle invoque en sa faveur. Est-ce la simple utilité? l'avantage de la société prise dans son ensemble? le besoin d'un ordre matériel non troublé? Ces raisons peuvent satisfaire des esprits peu exigeants et suffire à des tempéraments tranquilles; elles ne convaincront pas ceux qui vont au fond des choses; elles ne calmeront pas ceux que leur nature excitable et indépendante rend plus impatients du joug. L'autorité est mieux assise lorsqu'elle puise sa raison d'être dans l'accomplissement d'une mission supérieure, d'un devoir, lorsqu'elle se rattache à la Loi de Dieu. Elle est aussi plus tempérée; elle n'a pas l'allure césarienne du *sic volo, sic jubeo;* elle reconnaît qu'elle a des bornes par là même qu'elle résulte d'une délégation, d'un mandat. Et, par suite, elle est plus efficace. Tel est, tout au moins, le résultat des observations poursuivies jusqu'ici, et nous les acceptons provisoirement comme vraies tant que des observations aboutissant à des résultats contraires ne les auront pas démenties.

Celles que M. Carson a pu faire comme directeur de collège et sans les préoccupations d'ordre scientifique qu'y apportaient Le Play et Henri de Tourville sont, en tous cas, concordantes. Il constate que l'éducation antérieure à l'école produit des fruits médiocres ou nuls quand les parents ordonnent ou défendent certains actes à leurs enfants sans que ceux-ci puissent voir dans ces ordres ou dans ces défenses autre chose que la fantaisie ou l'arbitraire. Et il déclare, d'autre part, que l'école est incapable de suppléer à ces défaillances de la famille. Cette affirmation du rôle des parents dans la formation de l'enfant et la préparation du citoyen est d'autant plus intéressante qu'elle émane d'un homme d'expérience ayant la pratique des enfants et ayant éprouvé lui-même les fâcheux effets des lacunes qu'il signale dans l'éducation familiale.

Paul DE ROUSIERS.

COMMENT PRÉPARER NOS PETITS GARÇONS A LEUR ENTRÉE AU COLLÈGE

Lorsque j'acceptai de faire cette conférence, j'avais compris qu'elle aurait pour titre : *Ce que l'école doit trouver chez un petit garçon qu'on lui amène*, et de cela je me sentais assez qualifié pour parler. Je suis en effet maître de pension et je sais fort bien ce que je compte trouver, ou plutôt ce que j'espère trouver, car mon attente est souvent déçue, chez un petit garçon que l'on m'amène. Mais le Comité a préféré transformer le titre de cette conférence en celui-ci : *Comment préparer nos petits garçons à leur entrée en pension*, ce qui, vous le voyez de suite, est un autre sujet. Il implique pour moi la tâche de donner à des personnes, qui pratiquement en ont bien plus l'expérience que moi, des conseils sur la façon de s'y prendre avec les tout petits. S'agit-il de garçons de l'âge de ceux des *Preparatory Schools*, certes je puis alors me considérer comme étant de la partie; mais il s'agit du dressage des nouveau-nés, là je ne saurais parler qu'en simple amateur. Autre chose est d'indiquer les résultats à obtenir, autre chose est de définir la méthode pour y atteindre. Cependant l'obéissance étant justement l'une des vertus sur lesquelles je désire le plus insister, force m'est bien d'en donner moi-même l'exemple en obéissant à notre Comité.

Avant de commencer, je dois aussi vous prier de bien noter que mes remarques ne s'appliqueront qu'à ce qu'on est convenu d'appeler des enfants *normaux*. Il est bien vrai qu'il n'y a pas deux enfants identiques, et c'est un fait que tout le monde est bien forcé de constater, spécialement nous, membres de cette *Union*. Il est bien vrai aussi que chaque enfant a son individualité propre et qu'on ne saurait appliquer rigoureusement à tous une règle uniforme. Mais il est non moins vrai qu'on peut diviser en gros les enfants en deux catégories : ceux qui sont normaux et ceux qui, pour une raison quelconque, ne le sont pas. Il est donc bien entendu que les remarques qui suivent ne concernent pas ces derniers; ils sont du domaine des spécialistes, non du mien.

En premier lieu, si vous le voulez bien, nous parlerons de

l'obéissance. L'obéissance, j'en suis convaincu, peut être inculquée à un âge beaucoup plus tendre qu'on ne le suppose généralement. Ainsi on demande aux bébés, si je ne m'abuse, de dormir une grande partie de la journée et ceux-ci manifestent de la façon la moins équivoque leur répugnance à s'y prêter et ils continueront d'en faire autant aussi longtemps que la personne qui en est chargée cédera à leurs importunités. Or, voici ce que m'a affirmé une nurse d'un grand hôpital de Londres, qui peut passer pour s'y connaître en fait de petits bébés. Jamais elle n'a éprouvé avec eux la moindre difficulté à cet égard, et voici comment : si l'un d'eux manifeste quelque antipathie à dormir, on commence par l'examiner avec le plus grand soin *une fois*, pour bien s'assurer qu'il n'a rien; cela fait, on l'abandonne à lui-même et il a tôt fait d'apprendre ce qu'on lui demande. De même la plupart d'entre vous n'ont pas oublié sans doute l'histoire de cette mère, citée dans l'un de ses livres par miss Mason, qui avait appris l'obéissance à chacun de ses enfants régulièrement avant qu'il n'eût un an. Laissez-moi aussi vous rapporter ici la réponse que me fit à ce sujet un célèbre chirurgien de Londres qui s'occupe spécialement des maladies des petits enfants. Nous regagnions ensemble la gare en voiture après une partie de chasse chez un ami commun et la conversation tomba sur le manque de discipline des enfants d'aujourd'hui. Je remarquai que c'était bien souvent à l'école qu'on laissait le soin de l'inculquer et qu'à mon avis, cela devrait être fait plus tôt. « Dites bien plus tôt, s'écria mon interlocuteur, car en vérité si avant l'âge de trois ans un enfant n'a pas appris à obéir, jamais il ne l'apprendra! » J'affirme à mon tour que l'idée de confier à l'école le soin d'une pareille tâche est un très mauvais calcul, surtout pour l'enfant lui-même. Qui de nous cependant n'a pas entendu répéter à des parents qui se figurent aimer leurs enfants et ne sont que déplorablement faibles : « Mon petit Jean n'est pas très obéissant, mais je ne veux pas attrister ses premières années par des corrections continuelles. Cela s'arrangera quand il ira en pension, on aura tôt fait de l'y dresser. » Eh bien une telle conduite est une faute pour tout le monde. Faute

pour l'enfant d'abord : car l'entrée en pension est toujours une épreuve pour lui et qu'il est cruel sinon criminel de l'aggraver, cette épreuve, en lui refusant ainsi volontairement le moyen de commencer sa vie de pensionnaire dans les meilleures conditions possibles. Or s'il ne sait pas déjà ce que c'est qu'obéir, s'il n'y a pas été exercé par avance, alors combien dur lui paraîtra le dressage qu'il ne manquera pas de subir à cet égard de la main de ses anciens. Sans compter que l'habitude de l'obéissance prise seulement à l'école est rarement solide ; c'est déjà trop tard. Seul ce que nous avons acquis tout petits nous reste toute la vie, la maîtrise de soi et l'obéissance à l'autorité en particulier. Faute pour les parents aussi, car un enfant obéissant en pension, devient souvent tout le contraire, rentré dans sa famille. Que de fois j'ai eu la surprise d'apprendre ainsi qu'un élève que je trouvais parfaitement docile, était absolument ingouvernable chez lui! Tant il est vrai que le père, que la mère, qui du premier coup n'a pas su plier son enfant à lui obéir, s'est mis personnellement vis-à-vis de lui dans une fausse position, et cela pour toujours. Est-ce là remplir son devoir de père? de mère? Faute pour le maître enfin : car cela rend sa tâche tellement plus pénible! Mais peut-être n'est-ce pas ici le lieu de s'étendre sur les moyens que cela le réduit à employer.

Ceci posé, si vraiment nous voulons être obéis, nous ne devons jamais oublier que nous ne sommes pas des autocrates irresponsables, mais les représentants d'une autorité plus haute dont nous dépendons nous-mêmes. Il faut que notre enfant sente cela clairement, qu'il comprenne que les ordres que nous lui donnons, que les règles que nous lui imposons ne sont pas l'expression de nos fantaisies personnelles. Et il y a là justement une différence capitale entre le point de vue actuel et celui de nos grands-parents. De leur temps, on donnait des ordres à l'enfant, on lui imposait des tâches très dures dans le seul but de le plier à l'obéissance, de dompter sa volonté. « Brise la volonté de ton enfant tout petit, de peur qu'il ne se perde. » disait alors John Wesley. Aujourd'hui, ce n'est pas à briser la volonté que nous nous efforçons, mais à l'*éduquer*. Et il y a entre les deux

points de vue tout l'écart qui sépare ces deux mots, encore qu'il faille parfois quelque soin pour le faire bien distinguer par les débutants. Mais, dans cette évolution, il ne faut pas s'imaginer que tout aille sans inconvénient. Ce que l'intimité y gagne entre parents et enfants, la déférence risque fort de le perdre. L'esprit d'égalité envahit tout aujourd'hui, jusqu'à l'école, jusqu'à la nursery. « Tout homme en vaut un autre sinon plus, » proclame le Républicain irlandais. Et un auteur moderne a pu écrire que « la déférence est un art qui se perd ». Vous rappellerai-je, dans la « Parent's Review » elle-même, l'histoire de cette mère, qui s'imaginait que c'était la crainte qui empêchait sa fille de lui faire ses confidences, et s'attira cette réponse : « Comment pourrait-on bien avoir peur d'une chère petite maman gentille comme vous! » Répartie certes pleine de tendresse, mais totalement dénuée de respect. Eh bien ! je le déclare, il est indispensable que les enfants aient pour leurs parents de la déférence, je dirai plus une crainte affectueuse. Sinon ils courront le risque, en grandissant, de souffrir d'un terrible défaut : celui de ne pouvoir rien admirer au-dessus d'eux-mêmes. Le bouillonnement de la vie moderne semble devoir être fatal à bien des choses excellentes, mais délicates, sauvons au moins le respect ! Que tout au moins les enfants apprennent à rendre quelques petits services à leurs parents, à rester tranquilles quand leur mère est fatiguée, à faire pour elle de petites courses, et généralement à montrer quelque considération pour ceux qui sont plus âgés qu'eux. Qu'en aucun cas on ne leur laisse à penser qu'ils sont les personnages les plus importants de la maison, encore bien que, au fond, ils le soient probablement.

Une autre condition à observer, pour que nos paroles ne se perdent pas dans le vide, c'est de ne donner que très peu d'ordres et toujours absolument raisonnés et raisonnables. Une multiplicité de petites règles est un véritable supplice pour l'esprit. Mais, en disant raisonnables, je n'entends pas qu'il faille toujours exposer à l'enfant la raison de tout ordre qu'on lui donne. Il la saisira bien de lui-même en général, sinon il doit avoir acquis assez de confiance dans notre jugement pour obéir

sans questionner. C'est bien plutôt lorsque nous avons quelque chose à lui refuser qu'il peut y avoir avantage à s'expliquer. En outre, il faut donner ses ordres d'une voix ferme, du ton de quelqu'un qui est sûr d'être obéi, non qui s'attend à l'inverse, et en même temps, il faut veiller à ce qu'on le soit. Le plus sage, du reste, est de « ne jamais poser de règle qu'on ne soit pas en état de faire absolument respecter ». Il y a plus : ce n'est pas à l'obéissance seule qu'il faut viser, mais à l'obéissance joyeuse. Elle naîtra justement chez l'enfant de l'habitude de ne recevoir jamais que des ordres raisonnables bien mieux que de la passion dont il pourrait se prendre pour notre personne. L'influence personnelle exagérée du maître à tout le moins, peut aisément jouer à l'élève un fort mauvais tour : si son idole vient à lui manquer, il restera complètement désemparé. En tous cas, c'est par tous les moyens possibles qu'il faut décourager la moindre tendance à grogner. C'est là une habitude des plus perfides, aussi contagieuse au moins que la coqueluche, et qui empoisonne la vie de celui qui s'y livre autant que celle de son entourage. Peut-être sont-ce les scientistes chrétiens qui ont dit : « Si tu crois être heureux, tu l'es » ; n'importe, c'est profondément vrai !

— Passons maintenant à la véracité. Pour ma part, je ne considère nullement que ce soit là une qualité innée, mais bien plutôt un goût que l'on prend, comme on prend le goût du tabac ou du diabolo, quoique parfois plus aisément. Ce que je veux dire, c'est qu'on ne doit pas s'attendre à ce que l'enfant sache naturellement qu'il est bien de dire la vérité, mal de dire le contraire. D'où la nécessité de le lui enseigner de très bonne heure. Et si l'on vient à découvrir en lui quelque tendance à la fausseté, la première chose à faire est d'en bien démêler la cause et de la faire disparaître. Par exemple, si l'enfant est timide, on se gardera bien de lui faire peur. On pourra aussi formuler ses questions avec assez de soin pour ne laisser aucune possibilité au mensonge. On ne devra pas se lasser aussi de bien montrer chaque fois que le mensonge est pire que la peccadille qu'il était destiné à masquer, qu'il entraîne à d'autres mensonges enfin qu'il ne sert à rien, et on devra veiller à ce qu'il en soit

bien ainsi. En même temps, témoigner de la confiance à l'enfant. En dehors de la timidité, les causes les plus fréquentes du mensonge sont les erreurs de jugement, les écarts d'imagination, — comme bien d'autres choses, l'imagination étant une bonne servante mais une mauvaise maîtresse, — enfin la préoccupation exagérée de faire plaisir, ce qui est le cas en particulier bien plus souvent qu'on ne soupçonne. J'en rappellerai un exemple typique : Un Anglais, venu pêcher en Irlande, s'informait auprès du garde-pêche s'il y avait des truites. « Comme dit votre Honneur, lui fut-il répondu, c'est au point qu'elles se bousculent mutuellement! » Réponse manifestement dictée par le seul désir de faire plaisir, car si, par la suite, notre pêcheur finit par découvrir quelques truites, elles étaient loin d'être assez nombreuses certes pour manquer d'espace. Il faut donc s'appliquer avec soin à corriger les inexactitudes, les exagérations de l'imagination, à bien faire saisir l'importance de la précision et s'efforcer d'y amener l'enfant en pratique, en lui faisant rendre compte exactement de ce qu'il vient de voir ou d'entendre. L'exemple naturellement joue là aussi un grand rôle. Il faut éviter que l'enfant puisse voir une supercherie réussir, être profitable. En outre, on peut fort bien développer en lui le culte de la vérité par des lectures exaltant l'honneur et l'intrépidité. Même l'exemple des garçons de son âge sera très efficace. J'ai vu souvent tel enfant qui arrivait en pension avec une tendance marquée à la dissimulation, acquérir graduellement de la droiture en découvrant qu'avec les anciens c'était en fait la seule chose à faire. Cependant là aussi l'enfant regrettera de n'avoir pas subi ce dressage plus jeune. Enfin il y a des cas où le mensonge paraît bien constituer une véritable maladie. et alors il sera sage de prendre l'avis du médecin.

— Parmi les qualités d'importance secondaire quoique non négligeable pour l'éducation d'un enfant, je signalerai l'esprit d'ordre et le goût de la tenue. De très bonne heure, les enfants peuvent parfaitement apprendre à serrer leurs jouets, leurs livres, à remettre en ordre ce qu'ils ont dérangé. A l'occasion, on pourra même les laisser tout mettre sens dessus dessous, à

condition qu'ils remettent tout en place eux-mêmes après. En tout cas, ne jamais leur laisser commencer une chose avant qu'ils n'en aient complètement fini avec la précédente. Confiez-leur de petites commissions qui demandent un peu de réflexion, apprenez-leur à penser à leurs propres affaires, à devenir indépendants dans les petites choses; tout cela leur sera d'un grand secours en entrant en pension. Je peux paraître insister beaucoup sur ces détails, et pourtant qui ne sait de combien de désagréments le manque d'ordre peut être cause dans la vie : on égare, on perd ses affaires, on ne peut plus être à l'heure.

Pour passer maintenant aux méthodes d'instruction proprement dite, je dirai d'abord qu'il n'y a rien de plus précieux que l'habitude de concentrer son esprit. Un petit garçon d'intelligence moyenne, capable, ne fût-ce que quelques minutes, de concentrer son attention sur ce qu'il a devant lui, sera toujours supérieur à tout autre, même beaucoup plus intelligent, mais n'ayant pas cette faculté. Cela peut sembler banal et pourtant combien on l'oublie dans la petite salle d'étude familiale! Que d'institutions notamment ont le tort de laisser les enfants prendre l'habitude de flâner, de rêver, au lieu de stimuler leur attention, de tenir leur esprit en éveil! Pour acquérir cette précieuse habitude de concentrer son esprit, je ne saurais recommander de meilleure méthode que celle indiquée par Miss Mason dans son livre sur l'éducation : Lire à haute voix une histoire à l'enfant, ou la lui faire lire, mais en tous cas une seule fois, puis lui faire répéter ou écrire de mémoire ce qu'il en a retenu. Si l'histoire est lue deux fois, il n'y prêtera simplement aucune attention la première fois : ainsi va l'humaine nature. Outre cet apprentissage de l'attention, il est excellent d'habituer pratiquement l'enfant à mettre de l'ordre dans ses idées, à penser avec précision et exactitude. Voilà bien, semble-t-il, des mots formidables pour un si petit élève, et pourtant, en fait, il prendra intérêt à ces exercices, il les aimera comme un vrai jeu, à condition que la leçon soit très courte. Il ne faut pas que les leçons soient trop longues : dix minutes, un quart d'heure tout au plus. Il faut y changer fréquemment de

sujet et aussi de position. Il est très facile de passer de la lecture aux exercices de mémoire, de là à l'écriture ou au dessin, de là à la géographie, etc., en coupant par quelques minutes d'exercices physiques. Pour ce qui est de la géographie, ne pas oublier qu'il est bien plus utile d'apprendre à lire une carte ou un plan que de retenir des noms par cœur. Avant tout, fixer dans l'esprit de l'enfant la signification des termes : cap, cours d'eau, vallée, versant, frontière, péninsule, etc., en lui mettant entre les mains des modèles de cartes en relief rudimentaire. Que l'enfant commence par étudier le lieu même où il vit, puis, de proche en proche, son pays entier et les autres pays, sans cesser un instant, ce qui est capital, de bien comprendre et de réaliser pour son compte la signification de tout ce qu'il apprend ainsi. En histoire, prendre pour centres les grands hommes aux diverses époques, ce qui ne manquera pas d'intéresser l'enfant bien plus sûrement que de lui parler des événements indépendamment des hommes dont la vie y est mêlée. Enfin il y a grand avantage à enseigner l'histoire et la géographie concurremment autant que possible. Que les livres employés laissent quelque chose à faire à l'intelligence de l'enfant ; il comprend certainement beaucoup plus qu'on ne l'en croit capable, je l'ai toujours vérifié ; les mots même difficiles lui disent toujours quelque chose et il n'aime pas toujours qu'on les lui explique, son imagination lui fournissant couramment une idée très suffisante de ces mots, encore qu'il ne puisse la définir clairement.

Outre ces quelques notions d'histoire et de géographie, un petit garçon de neuf ans environ doit pouvoir lire l'anglais couramment et en comprenant ce qu'il lit ; l'habitude prise de répéter de mémoire ce qu'on vient de lire lui servira beaucoup, matériellement, à cet égard. Il doit pouvoir aussi écrire, lentement mais lisiblement, le but de l'enseignement de l'écriture étant d'arriver à ce qu'il soit lu facilement, vérité élémentaire trop souvent perdue de vue. Enfin il doit pouvoir orthographier correctement les mots ordinaires et faire sans faute de petits exercices de calcul élémentaire, ici l'essentiel étant d'obtenir l'exactitude rigoureuse et l'absolue compréhension de ce qu'il

fait. Quant au latin, on peut fort bien, selon moi, ne le commencer qu'à l'école. Sinon, se contenter d'apprendre quelques substantifs, adjectifs et verbes de la grammaire latine. En fait de grammaire anglaise, du reste, l'enfant doit forcément en savoir assez pour distinguer les diverses parties du discours, en sorte que, en commençant la grammaire latine, il ne soit pas dépaysé à cet égard. Pour le français, il est plus difficile d'en parler, les opportunités de l'apprendre variant tellement d'un enfant à l'autre. A mon avis, plus jeune l'enfant en apprendra un peu, mieux cela vaudra. Mais c'est là beaucoup moins de grammaire ou d'exercices écrits qu'il s'agit que de bien prononcer, et avec un bon accent, des phrases très simples et de pouvoir nommer en français les objets les plus usuels. Il semblera peut-être prématuré de parler ici de lectures personnelles et pourtant je considère, pour ma part, que l'enfant qui aura acquis avant son entrée en pension le goût et l'habitude de la lecture, aura là un gros avantage sur celui qui ne l'aura pas. Et si, longtemps avant de quitter sa *Preparatory School* (14 ans), il n'a pas pris cette habitude, alors je le plains du fond de mon cœur. On a dernièrement, dans les journaux, beaucoup et longuement discuté la question de savoir s'il faut ou non permettre ou encourager la lecture des contes de fées pour les enfants. Pour mon compte, je regretterais vivement de voir proscrire la lecture des contes de Grimm et d'Andersen, ces vieux amis sur qui nous avons appris à compter [1]. Il y en a bien d'autres du reste que l'on peut recommander sans la moindre restriction. Ces contes constituent une nourriture excellente pour l'imagination, faculté qui, nous l'avons vu, a besoin d'être refrénée, mais qu'à aucun prix il ne faut étouffer.

Que l'enfant maintenant apporte à la pension quelque goût bien personnel, en dehors des jeux et du travail réguliers, goût d'intérieur ou de plein air, ce n'est pas le maître qui y

1. Ces contes doivent leur succès auprès des enfants à ce fait qu'ils correspondent à leur besoin naturel si profond de se rattacher, par delà le monde sensible qui les écrase, à des forces supérieures et extérieures capables de communiquer à leur collaboration si faible mais libre, une puissance et une grandeur de conséquences dont leur sens de justice a soif (N. du T.).

trouvera à redire, bien au contraire! La passion de l'histoire naturelle sous une forme quelconque : jardinage, collection de fleurs, de feuilles; la passion des locomotives, des automobiles, des papillons, du dessin, etc., en un mot tout ce à quoi l'enfant se sentira attiré spécialement et pour son compte personnel, tout cela sera excellent pour lui ouvrir les idées et aider sa personnalité à se dégager [1].

Avant de terminer, je voudrais dire un mot de la Bible. Non que j'aie l'intention de parler religion : c'est là un sujet trop grand, trop sacré, pour être effleuré ainsi à la fin de quelques simples notes comme celles-ci. Mais, en me bornant à considérer la Bible au point de vue littéraire, historique, et aussi moral, je tiens à déplorer ici très sincèrement de voir se perdre l'habitude de lire la Bible aux enfants, de la leur faire lire. Sans contredit, notre traduction anglaise de la Bible, toute question de religion à part, est l'un des grands monuments de notre langue, *peut-être le plus grand*. Autrefois les Anglais, plus peut-être encore les Écossais, étaient renommés pour la connaissance qu'ils possédaient, dès leur jeune âge, aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament. Et quand bien même quelques passages de la Bible pourraient paraître ne pas convenir aux oreilles des enfants, est-ce une raison pour priver ceux-ci d'entendre lire, de lire eux-mêmes, dans la Bible elle-même, les diverses histoires de l'Ancien Testament et la grande histoire du Nouveau, telles que, depuis des siècles, elles sont l'héritage de quiconque parle anglais, telles qu'elles ont si puissamment contribué, de l'aveu des juges compétents, à former notre caractère national, depuis le temps que la Bible a été librement mise entre les mains du peuple [2]?

Traduit de l'anglais par
M. F.-C. Honoré.

1. Comme M. Storez l'indiquait dans le *Journal de l'École des Roches* de 1906, cela revient à partir de ce que l'enfant désire, pour lui donner la meilleure méthode pour apprendre à connaître et à réaliser (N. du T.).

2. A noter que la plus ancienne Bible anglaise sort des presses françaises et date d'un temps où les Français lisaient couramment la Bible et y apprenaient à vivre et à mourir supérieurement (N. du T.).

LA FOIRE DE LEIPZIG

DANS LES TEMPS PASSÉS

I

LES FOIRES D'AUTREFOIS ET LEUR ROLE

1. — CE QU'ÉTAIENT LES FOIRES.

Les grandes foires d'autrefois ont joué dans le passé économique et social des peuples un rôle dont nous avons peine à nous faire aujourd'hui une juste idée. En prenant pour exemple les Foires de Leipzig, remontons dans ce passé un peu mystérieux et essayons de comprendre les phénomènes révolus[1].

Il est curieux de voir que, comme l'art théâtral et bien d'autres manifestations de la vie sociale, les foires se montrent, en beaucoup d'endroits, tout d'abord liées avec certaines solennités religieuses. Les choses se passent toujours ainsi en Orient d'ailleurs, où l'attache entre la religion et les foires ne s'est pas rompue ; et chacun sait que le pèlerinage de La Mecque, pour ne citer que celui-là, par exemple, est en même temps un grand rendez-vous commercial. Dans l'Europe du Moyen Age, la connexion

1. Sur l'histoire des Foires de Leipzig, consulter : Ernst Hasse, *Histoire des Foires de Leipzig* (*Geschichte der Leipziger Messen*), Leipzig, 1885. — *Esquisses lipsiennes* (*Leipziger Skizzen*), cahier 1 : *La Foire de Leipzig* (*Die Leipziger Messe*), par un vieux Lipsien, Leipzig, 1907, librairie Teutonia.

était étroite. En allemand, les foires s'appellent encore à présent « Messes » (*Messen*). La même origine transparaît dans le nom flamand de « Kermesses » (*Kirchmessen*). A une époque où les occasions de grands concours de population étaient rares, il est aisé de concevoir que les marchands aient profité, pour essayer d'écouler fructueusement leurs articles, de l'agglomération inusitée qui se produisait aux lieux de pèlerinage et aux célébrations de messes d'indulgences. Les vendeurs s'installèrent d'abord dans les cimetières entourant alors les églises. Puis ils campèrent sur une place voisine. Plus tard, on mit à leur disposition des banquettes et des halles couvertes.

Ces rapports entre les fêtes religieuses et les foires sont intéressants à constater. Mais il n'y a là, en somme, qu'une liaison extérieure et occasionnelle. Elle n'éclaircit aucunement la nature du phénomène des grandes foires. Pour débrouiller la question, il faut pénétrer plus avant.

Afin de comprendre les grandes foires, définissons-les. Qu'étaient-elles? C'étaient, *à des dates périodiques et en des lieux déterminés*, des réunions de marchands de toutes les branches et de tous les pays. *A des dates périodiques et en des lieux déterminés!* Ces mots en disaient plus long qu'il ne paraît. Aujourd'hui que, grâce aux moyens de communication : 1° rapides, 2° réguliers, 3° publics, dont nous avons la faculté d'user, nous pouvons nous rendre où il nous plaît et quand nous voulons, l'importance de semblables rendez-vous périodiques risque de nous échapper. Ils présentaient un intérêt puissant et offraient un avantage énorme pour des gens qui, désireux de se rencontrer, étaient séparés à la fois par l'espace et par des empêchements et impossibilités de toute nature. Ce qui est vrai pour les paysans accourant aux petites foires provinciales modernes, l'était, d'une façon générale, pour l'ensemble des populations du Moyen Age. Nos paysans, voulant vendre et acheter, vont à la petite foire voisine parce que c'est pour eux, dispersés et isolés, la seule occasion de se joindre et de trafiquer ensemble. De même les hommes du Moyen Age, éprouvant le

besoin d'échanger les produits des différents pays, se rendaient, à travers d'immenses étendues, aux grandes foires, parce que cette institution était la seule qui pùt leur permettre d'entrer en relations d'affaires.

II. — LES FOIRES A PRIVILÈGES.

L'Institution des Foires était la seule solution qui pùt assurer aux peuples le moyen de se livrer en grand à l'échange des produits. Mais cette solution n'était pas aussi aisément réalisable qu'elle en a l'air sur le papier. Deux grands obstacles se mettaient à la traverse : *la multiplicité des douanes* et *l'insécurité des routes.*

La *multiplicité des douanes !* On sait que, au Moyen Age, les barrières douanières se dressaient à la limite de tous les petits États, de tous les territoires de villes. Comment les gens et les marchandises auraient-ils pu résister à l'accumulation des droits qui, au cours d'un très long voyage, les eussent surchargés? Les articles, ainsi grevés, eussent été invendables à un prix rémunérateur.

L'*insécurité des routes !* Ce n'est pas seulement des voleurs de bas étage qu'on avait chance de rencontrer sur les grands chemins. Tout au contraire : les pillards les plus dangereux étaient gens de qualité. Tandis que le pouvoir central et ce qu'on pourrait appeler la noblesse régulière et administrative s'étaient, après une période de malentendus préalables, accommodés de l'avènement de la bourgeoisie urbaine et commerçante, dont ils escomptaient la puissance contributive et dont ils se promettaient avantage pour la richesse générale, ceux qu'on pourrait nommer les irréguliers de la vieille Féodalité avaient nettement pris, à l'égard du commerce naissant, une attitude de brigandage. L'entassement des richesses véhiculées par les convois marchands exerçait sur les Burgraves de proie une attraction irrésistible. Ils descendaient de leurs « nids crénelés » pour assaillir les convoyeurs et vider les fourgons. Quels dan-

gers n'eussent point guetté à chaque pas les lointains visiteurs des grandes foires si rien ne les avait protégés contre de semblables agressions?

Ces deux obstacles furent aplanis autant qu'il était possible par l'intervention du pouvoir central, c'est-à-dire, en Allemagne, par celle de l'Empereur. Sans doute il y avait déjà des ententes entre les villes allemandes en vue de s'accorder les unes aux autres des facilités d'échange; et l'on connaît les rites suivant lesquels ces ententes étaient renouvelées chaque année, l'envoyé d'une cité venant remettre solennellement aux magistrats de la cité alliée des gants, du sel ou quelque autre présent symbolique. Mais la question de la sécurité des chemins conduisant aux grandes foires et celle de l'exemption des droits de douane intéressaient toutes les routes de l'Empire : par conséquent, il était nécessaire qu'intervînt la plus haute instance. Chaque foire devint donc une institution d'État et reçut du Gouvernement impérial sa constitution. C'est ce qu'on nomme le *Privilège* de la foire. La sanction du Pape fut également demandée et l'on en fit état jusqu'au temps de la Réformation.

Bien que les Foires de Leipzig existassent sous une forme imparfaite depuis plusieurs siècles, elles ne prirent une véritable ampleur que le jour où l'Empereur Maximilien I[er] leur accorda le Privilège. A Worms en 1497, puis à Constance en 1507, prit corps la constitution des Foires de Leipzig.

En vertu des dispositions du Privilège et aussi d'arrangements spéciaux passés entre Leipzig et différents pouvoirs territoriaux, les visiteurs des foires bénéficièrent d'*immunités douanières* et virent, au cours de leur long voyage, s'abaisser devant eux un grand nombre des barrières qui les eussent arrêtés.

Quant à la *sécurité* contre les détrousseurs, des paroles, même impériales, n'eussent pas suffi à la garantir. Aussi la constitution des foires instituait-elle le *Geleit*, c'est-à-dire l'*escorte armée* accordée aux convois de marchandises. Elle était fournie tantôt par les villes, tantôt par les seigneurs vassaux de l'Empereur.

Enfin le *Privilège* ne se bornait pas à accorder des immu-

nités et des garanties aux visiteurs des foires. La ville siège de la foire était elle-même favorisée par l'interdiction faite aux autres villes situées dans un certain rayon de fonder des foires rivales. En outre, la ville privilégiée avait le droit d'exiger que tout convoi marchand traversant le pays dans un certain périmètre vînt participer à la foire et y opérer un déballage. Ce droit s'appelait le *Stapelrecht*[1]. De telles mesures étaient indispensables pour assurer le développement des foires. En effet, la densité générale de la population était faible au Moyen Age ; les ressources étaient médiocres ; la production et la consommation étaient restreintes. Des foires trop rapprochées les unes des autres se fussent donc réciproquement annihilées. Il était essentiel de ne pas les multiplier, mais de les limiter à un petit nombre de foyers très intenses. Aussi les Empereurs conférèrent-ils le Privilège seulement à quelques cités. Et, habilement sollicités d'ailleurs par les riches et astucieuses municipalités de ces villes, ils les défendirent énergiquement contre les empiétements répétés de leurs voisines jalouses.

III. — LES CARAVANES MARCHANDES.

Les *Foires à Privilège* constituent la première pièce du mécanisme du grand commerce au Moyen Age. La seconde pièce, ce sont les *Caravanes marchandes*.

L'Institution des Foires permettait le rapprochement périodique des peuples séparés par l'espace. Les dispositions du Privilège, remédiaient, d'autre part, à la multiplicité des barrières douanières et à l'insécurité des routes. Mais les commerçants se trouvaient encore en présence d'autres difficultés. Il n'existait pas, à cette époque, de moyens de transport publics. L'obligation s'imposait aux particuliers de réaliser eux-mêmes, à tra-

1. Voir : Professeur K. Biedermann, *Le Stapelrecht, son Apogée et son Déclin progressif* (*Das Stapelrecht, seine höchste Blüthe und sein allmählicher Verfall*), dans la *Revue trimestrielle d'Économie politique* (*Vierteljahrschrift für Volkswirtschaft*) du Dr Eduard Wiss, t. LXXII, 1881, p. 1-21.

vers les chemins souvent en fort mauvais état, le transport des produits. Les négociants devaient donc assumer ce soin. Ils étaient à la fois marchands et caravaniers. Ce phénomène continue d'être observable dans les pays situés hors d'Europe.

De plus, comme la protection impériale et même les escortes n'étaient pas toujours suffisantes pour intimider les assaillants, les négociants s'armaient par surcroît et se tenaient en état perpétuel de défense. Les caravanes étaient des *Caravanes armées*.

Les caravanes faisaient relâche dans les villes-foires. Celles-ci remplissaient à leur endroit le rôle que jouent les ports à l'égard des navires.

IV. — ASPECT DES FOIRES.

Une foire comme la vieille Foire de Leipzig était un intéressant microcosme social, où s'offraient à l'observation toutes les classes. On y pouvait contempler parfois la cour de Saxe, venue pour acquérir des objets précieux. On y voyait la noblesse de Thuringe, souvent celles de Pologne et de Hongrie paradant avec des suites brillantes et nombreuses. Les fonctionnaires municipaux ou royaux faisaient leur office, percevant certains droits, procédant à des contrôles et à des pesées. Les marchands d'Allemagne et des autres pays, représentants de la nouvelle classe bourgeoise, urbaine et commerçante qui montait, occupaient, malgré tout, le premier plan de la scène. Ils étalaient aux regards émerveillés les marchandises tirées de tous pays. La monnaie frappée des plus disparates effigies sortait glorieusement de leurs bourses profondes. Et c'était le premier éclat de la richesse mobilière, suscitée par la première tentative de grand négoce ! Les hommes d'armes, éblouis et vaguement excités, regardaient d'un œil quelque peu oblique, et avaient peine à inhiber en eux la force active de sourdes pensées de violence et de butin. Les aubergistes et les logeurs, suppléant la brutalité par la cautèle, s'évertuaient faute de mieux à prélever sur les

négociants une dîme raisonnable. Les paysans du voisinage considéraient avec effarement l'extraordinaire tumulte. Et, plus bas encore, toute une population interlope, avide de profits clandestins, s'agitait. C'étaient les mendiants et les infirmes, vrais ou faux, accourus en clopinant de tous les points de l'horizon ; étalant leurs plaies au soleil, ils appelaient sur eux l'obole des marchands ; et elle tombait fréquemment dans leurs mains tendues, car les gens de foire étaient mis en humeur de générosité par la conclusion d'une affaire avantageuse ou par la réussite d'une bonne tromperie. C'étaient les filous, tire-laine, coupe-jarrets, « dupeurs de paysans », pendards et mauvais garçons, alléchés par la perspective d'explorer des poches bien garnies, avec la chance supplémentaire des facilités qu'offre la promiscuité des foules. Et c'étaient les ribaudes de tous pays et filles folles de leurs corps, empressées elles aussi de prendre leur part de la fête ; le voyage qu'elles avaient accompli était du reste rémunérateur, car l'argent gagné engageait aux joyeuses prodigalités, et les marchands étaient curieux d'entendre à leur oreille des paroles de femmes étrangères ; l'agglomération produisait en outre son effet habituel et incitait aux désordres.

Si les anciennes foires groupaient en un puissant raccourci les représentants des différentes classes sociales, elles avaient aussi le résultat plus remarquable de rapprocher un instant les hommes des divers pays. Ce n'était pas un effet négligeable. Les modernes moyens de communication n'existant pas encore, les voyages constituaient au Moyen Age quelque chose de rare et d'anormal. Les peuples avaient bien peu d'occasions de se voir et de se connaître. Grâce à la tradition verbale ou écrite, ils pouvaient savoir qu'à telle ou telle distance vivaient d'autres hommes semblables à eux-mêmes par les traits généraux et pourtant différents par certains détails. Mais on se doute du nombre de légendes et de préjugés de toute espèce qui s'incrustaient à cette notion et l'adultéraient ! Aujourd'hui où les voyages sont fréquents et les livres très répandus, la plus grande partie des habitants de chaque État continue d'ignorer les autres

nations ou se fait à leur sujet des idées conventionnelles ou saugrenues. Jugez de l'extravagance des fables qui, sur cette matière, devaient avoir cours au Moyen Age ! En dehors des rencontres armées de la guerre, il n'y avait, avec les traversées des navigateurs, que les rencontres pacifiques de la foire pour permettre aux gens des divers pays d'entrer en contact et de s'examiner. Aussi se dégage-t-il, de rendez-vous comme celui de Leipzig, un sentiment de grandeur dramatique. Quel spectacle d'y voir s'affronter les personnages si dissemblables dont les historiens nous tracent la silhouette : le Nurembergeois apportant sa vaisselle d'étain, le Turc en turban présentant son miel, et le Russe descendant de son kibitki chargé d'huile de poisson ! L'on songe à la description pathétique de Flaubert quand il passe la revue des peuplades composant l'armée des mercenaires et qu'il montre les expressions de leurs visages au moment où elles se découvraient réciproquement. Non moins émus devaient être les visiteurs des foires lorsqu'ils avaient en quelque sorte la révélation les uns des autres.

Ce n'était pas seulement des marchandises ou des plaisirs qu'on trouvait aux vieilles foires. Des industriels de génie y vendaient encore la satisfaction de diverses curiosités ou le bénéfice éventuel du hasard. Certains y exhibaient des phénomènes de force ou d'adresse : hercules, acrobates, etc. D'autres y faisaient voir des anomalies de la nature : géants, nains, hommes sauvages, femmes à barbe, jumeaux aux corps adhérents, poulets à trois pattes, veaux à cinq pattes ou à deux têtes. D'autres y présentaient l'appât des chances favorables et invitaient aux jeux prometteurs de gains instantanés. Il en était qui se flattaient de lever le voile de l'avenir et qui disaient la bonne aventure.

Sans doute tous ces montreurs et tous ces charlatans apparaissent et pullulent au Moyen Age partout où il y a de grandes agglomérations : aux pèlerinages, aux diètes, aux conciles. Mais c'est surtout des foires qu'ils font partie intégrante, à telles enseignes que le nom de « foires » restera indissolublement attaché à ces exhibitions là où la partie essentielle de la

foire, la foire commerciale, sera depuis longtemps caduque.

Et ces sollicitations équivoques, ces appels singuliers sont bien le complément de la foire du Moyen Age. N'est-elle pas un brusque élargissement d'horizon, une soudaine extension du cercle étroit où partout les hommes sont enfermés? Les transactions internationales de la foire leur apportent tout d'un coup l'aperception d'une humanité bigarrée et d'un univers immense. Et il semble que les curiosités éveillées ne doivent plus connaître de frein, qu'elles veuillent s'ouvrir un champ plus vaste encore par delà les frontières du présent, par delà même les limites de l'accessible. C'est à ce besoin éperdu que s'adresse la tourbe des charlatans et des montreurs, proposant des satisfactions à la foule inquiète et excitée. Venez considérer la diversité et la bizarrerie des produits de la vie et de la nature! Voyez ses tâtonnements, ses faux pas, ses erreurs et ses trouvailles! Venez pencher vos yeux sur les abîmes de l'inexpliqué et de l'étrange!

Et la foule, en effet, se ruait dans les baraques. Elle répondait, toute frémissante, à la voix de ceux qui lui offraient la chance des mystérieux hasards, le spectacle de l'exceptionnel, la vision du monstrueux, la révélation du futur!

II

CARACTÈRE RÉVOLUTIONNAIRE DE LA FONCTION DES ANCIENNES FOIRES. — LEURS RÉPERCUSSIONS SOCIALES.

I. — LES STADES DE LA VIE ÉCONOMIQUE.

En fait, les anciennes foires, qui, dans le recul des temps, prennent aujourd'hui la figure vieillotte d'un phénomène désuet, furent, à l'époque où elles se constituèrent, quelque chose d'inouï et de profondément révolutionnaire. Au point de vue économique, elles le furent même d'une façon prodigieuse.

Pour éclairer les idées à ce sujet, il suffira de rappeler très brièvement une théorie intéressante de Carl Bücher sur les formes de la vie économique des peuples[1]. Carl Bücher reproche aux spécialistes de n'être jamais parvenus à classer ces formes de manière vraiment objective et d'avoir toujours projeté sur le passé la lumière trompeuse de nos concepts contemporains. C'est ainsi que Ricardo raisonne à propos du chasseur et du pêcheur primitifs, comme s'il s'agissait d'entrepreneurs capitalistes.

Suivant Carl Bücher, la meilleure classification serait celle qui prendrait pour base la longueur du circuit parcouru par les produits entre la production considérée comme point de départ et la consommation considérée comme point d'arrivée.

1. Carl Bücher, *La naissance des économies nationales* (*Die Entstehung der Volkswirtschaft*).

Bücher distingue ainsi trois « économies » différentes : 1° *l'économie fermée*; 2° *l'économie urbaine*; 3° *l'économie nationale*. Ces trois formes ont existé en proportion variable dans tous les temps. Mais la première a particulièrement prédominé dans l'Antiquité, la deuxième au Moyen Age, la troisième dans les Temps modernes.

Nous pouvons laisser de côté la troisième forme d'« économie » qui n'intéresse pas directement notre sujet. Disons, au contraire, quelques mots des deux premières formes, *l'économie fermée* et *l'économie urbaine*. Cela va nous servir.

L'ÉCONOMIE FERMÉE. — L'*économie fermée* est le mode prédominant dans l'Antiquité. Dans ce système, le circuit parcouru par les produits est réduit au minimun, attendu que le producteur se confond plus ou moins avec le consommateur. Production et consommation se fondent pour ainsi dire l'une dans l'autre. Toutes deux se déroulent à l'intérieur du cercle formé par la famille ou par le clan.

Le groupe des associés peut être d'ampleur variable. Les nœuds qui les assemblent sont d'espèces diverses. Parfois, les liens du sang sont la cause principale qui détermine l'union des membres de la communauté. D'autres fois, c'est la vigueur physique, la valeur militaire ou le prestige d'un chef. D'autres fois encore, c'est la nature du travail, ou l'intérêt momentané des participants. Nous trouvons des variétés historiques de cette subordination à un chef de groupe avec l'esclavage, la clientèle, le servage et le vasselage.

L'*économie fermée* n'est nullement exclusive de la division du travail, qui s'introduit au contraire assez vite, en raison de l'inégalité des forces physiques et des aptitudes, au sein de la communauté des producteurs.

L'*économie fermée* n'est pas incompatible non plus avec la grande spécialisation industrielle. Mais l'on se trouve alors en présence d'une industrie produisant pour le chef du groupe ou du clan. Tel était le cas dans les ateliers d'ouvriers serviles (*artifices*) entretenus par les riches Romains.

L'ÉCONOMIE URBAINE. — *L'économie urbaine* est celle qui a fini par prédominer dans plusieurs pays au Moyen Age. Dans cette forme, les producteurs cèdent leurs produits à des consommateurs du voisinage immédiat; la cession est directe et aucun intermédiaire commercial n'intervient.

Bücher a très bien montré la genèse de ce système dans l'Allemagne du Moyen Age. « L'origine des villes allemandes, c'est l'agglomération autour des « Burgs », lieux fortifiés de murs et de fossés qui, en cas de danger, servaient de protection et de refuge aux habitants de la campagne environnante. Le principe générateur de chaque cité est une communauté en vue de la défense; cette communauté implique pour les participants des devoirs et des droits. Ils ont le devoir de fournir leur travail et de laisser réquisitionner leurs attelages pour l'entretien de la « Burg » en temps de paix et de la défendre les armes à la main en temps de guerre. Ils ont le droit, en cas de péril, d'y trouver abri pour eux, leurs familles et leurs biens.

Durant les premiers temps, les gens établis aux alentours immédiats de la « Burg » ne se distinguaient pas des paysans par leurs moyens d'existence; ils étaient, comme ceux-ci, des agriculteurs. Toutefois, les nécessités du service de la forteresse ne tardèrent pas à propager à la ronde l'exercice de certains métiers : armurerie, charronnage, ferronnerie, art du forgeron. D'autre part, comme la foule des habitants devenait plus dense autour de la « Burg », le problème de l'approvisionnement augmentait de complication. Dès lors, des rudiments de spécialisation se manifestèrent, qui, en développant leurs conséquences, amenèrent la différenciation de la population en paysans voués à la culture de la terre et « bourgeois » ou « Bürger » adonnés plus spécialement à la fabrication des objets.

Et un lieu commun d'échange, le Marché ou « Markt », se délimita à côté de la « Burg ». De la sorte, la confédération militaire se doubla d'une confédération économique.

Puis, toute une législation du Marché fut édictée. Les deux principes fondamentaux en étaient que *le produit doit être vendu par le cultivateur ou l'artisan producteur en personne*, et que

tout ce qui peut être fabriqué dans la ville doit l'y être en effet. Bientôt, les règlements minutieux des corporations pourvurent en outre à ce que les articles fussent confectionnés de la manière qui semblait la meilleure possible, et à ce qu'on ne fabriquât pas plus d'articles que la consommation locale n'était capable d'en absorber. Et l'idée maîtresse qui, en somme, inspire toute cette législation, c'est que *la confédération économique dont la ville est le centre doit suffire à couvrir elle-même ses besoins* en assurant la subsistance et la satisfaction de tout le monde.

Considère-t-on sur la carte de l'Allemagne au Moyen Age les 3.000 villes environ qui possédaient un Marché, on les voit, au sud et à l'ouest, séparées par des distances de quatre à cinq heures de route, et, au nord et à l'est, par des distances de sept à huit heures. Presque partout, un examen attentif permet de se rendre compte que les paysans tributaires du Marché pouvaient l'atteindre durant la journée, y faire leurs affaires et, le soir, rentrer chez eux. L'Allemagne était ainsi divisée en une foule de petites confédérations économiques prétendant chacune se passer du producteur extérieur à elle.

II. — LE GRAND COMMERCE ET LA FOIRE DE LEIPZIG.

Telle était l'idée régulatrice qui s'était dessinée dans l'esprit des administrateurs. Mais il y avait dans la nature des choses plusieurs conditions antagonistes qui allaient agir à l'encontre de cette conception.

Il est des territoires maltraités au point de vue des productions naturelles ou cultivées du sol. A un moment donné, l'accroissement de la population y rendrait l'existence impossible. Cette heure critique sonnerait très tôt dans les pays où l'on ne peut compter sur l'appoint de la chasse ni de la pêche. A moins de vider la place, les habitants de semblables territoires sont contraints de fabriquer pour l'exportation et aussi d'écouler au loin, quand ils ne les mettent pas eux-mêmes en œuvre, les matières premières fournies par le milieu. Car c'est seulement ainsi

qu'ils pourront, par voie d'échange, obtenir les vivres que la terre leur refuse ou leur mesure avec trop de parcimonie. De tels territoires ne sauraient donc se barricader longtemps; impérieusement, ils sont pressés par l'obligation de trafiquer avec l'extérieur; sous l'action d'une poussée en quelque sorte physique, de vigoureux courants d'échange y précipitent leurs ondes. Le Marché n'y demeure pas local; il prend de l'extension; il s'amplifie sans cesse; il est bientôt en passe de devenir foire.

Un pareil phénomène s'est justement déroulé à Leipzig, centre d'une région peu fortunée au point de vue des fruits de la terre et par surcroît privée absolument d'eaux de pêche. La grande plaine formant la Saxe du Nord, — les rudes massifs boisés du Vogtland et de l'Erzgebirge constituant la Saxe du Sud, — enfin la Thuringe escarpée et forestière n'ont pu faire autrement que de demander des denrées aux producteurs agricoles de l'extérieur. Et ils ont dû fabriquer pour payer leurs vivres avec des produits industriels. Le Marché de Leipzig se développa donc énergiquement : 1° comme centre d'approvisionnement en grains et denrées; 2° comme organe d'exportation des articles fabriqués; 3° plus tard, à mesure que la fabrication devint plus intense, comme centre d'approvisionnement en matières premières pour l'industrie[1].

Ainsi le Marché de Leipzig ne s'est pas laissé longtemps emprisonner dans les limites assignées aux marchés ordinaires. Il s'est accru irrésistiblement comme un jeune géant auquel on

1. Parmi les marchandises qui, aux Foires de Leipzig, ont eu le destin le plus varié, il faut citer la *laine*.

Elle fut d'abord un *article d'exportation*. Dès le Moyen Age, les paysans des parties les plus stériles de la Saxe élevaient des troupeaux de moutons pour vendre la laine; les moutons trouvent en effet à vivre sur les terrains pauvres (ce que certains paysans français ont exprimé, comme on sait, d'une façon singulière, en disant que « le mouton aime la misère »). La laine filée par les paysans saxons était ainsi écoulée au dehors.

A mesure que la fabrication des tissus se répandit dans le pays, la Saxe se mit à élaborer elle-même sa laine. L'exportation en fut bientôt prohibée ou sévèrement restreinte. Puis la production indigène de laine, même accrue et améliorée en qualité par les croisements, devint insuffisante. Alors la laine fut, aux Foires de Leipzig, un grand *article d'importation*. (Voir l'ouvrage de Bökelmann : *Das Aufkommen der Grossindustrie im sächsischen Wollgewerbe*.)

aurait imposé une armure trop étroite, et qui en disjoindrait et ferait éclater les pièces.

Le commerce des produits rares. — D'autres forces étaient également appelées à faire brèche dans le système des petites économies urbaines. Il est des produits dont la nature ne permet l'éclosion qu'en certains pays déterminés. Plusieurs de ces produits sont très attrayants. Leur rareté en augmente même encore l'attrait. Pour l'Allemagne du Moyen Age, ces produits rares et désirables étaient surtout : 1° les *fourrures;* 2° les *poissons* salés et séchés; 3° les *draps fins;* 4° les *vins* (qu'on ne fabriquait pas dans l'Allemagne du Nord); 5° les *épices* et *fruits du Sud;* 6° plusieurs *métaux* utiles ou précieux. Ces articles, capables de procurer de grandes satisfactions et propres à exciter vivement le désir, ne devaient pas manquer, dès que la possibilité apparaîtrait de se les procurer, de séduire les membres des petites communautés urbaines. A partir de ce moment est entamé le principe en vertu duquel la petite confédération s'obligeait à tirer d'elle-même tout ce qu'elle consommait. Les cloisons s'abaissent devant l'enchantement de quelques produits magiques. Ces marchandises exceptionnelles contribuent à donner naissance au *grand commerce.* Elles alimentent pour une bonne part son premier foyer : c'est-à-dire les *Foires.*

La vieille Foire de Leipzig dut justement une partie de son extension à ce qu'elle servit d'organe pour l'introduction d'un de ces articles privilégiés : les *fourrures.* Ce « moyen de défense de l'organisme » ne se rencontre que dans les régions froides. Les fourrures venaient alors presque exclusivement des pays russes. Leipzig, en raison de sa situation géographique, devint le centre d'importation des fourrures de Russie dans l'Europe centrale et occidentale.

Les autres articles rares étaient aussi traités aux anciennes Foires de Leipzig. Les caravanes marchandes des Patriciens nurembergeois, qui avaient adopté Leipzig comme une de leurs stations principales, y apportaient les draps fins des Flandres et

les « épices » de Venise, dont ils faisaient, comme on sait, un grand négoce.

Cependant le commerce des *fourrures* constitue le plus original et le plus caractéristique des anciens trafics d'articles rares qu'on pratiquait aux Foires lipsiennes. Il marquait leur cachet. Elles recevaient de lui, comme on dirait aujourd'hui, leur « signature ».

Le commerce des *fourrures* s'implanta d'ailleurs solidement à Leipzig. Il s'y perpétue, perfectionné et amplifié ; et, transformé et devenu stable, il continue de participer par certains côtés à la nature du commerce de Foire.

INFLUENCE DE LA SITUATION GÉOGRAPHIQUE DE LEIPZIG. — Le rôle commercial des grandes foires d'autrefois ne tient pas encore tout entier dans les définitions qui précèdent. Il est quelques-unes de ces foires qui, favorisées par diverses circonstances géographiques et historiques, sont devenues quelque chose de plus grand et de plus ample. Elles n'ont pas été seulement des centres d'approvisionnement en denrées pour les pays de sol pauvre, et des organes servant à l'exportation des articles fabriqués par les habitants. Elles ne se sont pas bornées non plus à être des places pour le trafic des articles rares, comme les « épices » ou les fourrures. Ces foires élues ont poussé plus loin leur essor. Par une extension nouvelle de leur rayonnement, elles sont devenues à leur époque le *truchement des grands échanges internationaux.*

Une telle fonction a été impartie aux vieilles Foires de Leipzig.

Il serait possible de relever quatre causes principales, qui peuvent expliquer en partie cette éminente fortune :

1° *Leipzig se trouve située à peu près vers le centre de l'Europe.* Cette position ressort déjà du fait que la ville est placée au centre de l'Allemagne, qui est elle-même la nation centrale parmi les pays européens[1]. Leipzig marquait autrefois le point

1. Voir Ernst Hasse, *La ville de Leipzig et ses environs* (*Die Stadt Leipzig und ihre Umgebung*), Leipzig, 1878. — Dr Fried. Herm. Heller, *Les routes com-*

d'intersection de deux routes commerciales fameuses : l'une, qui allait du Mein à l'Oder inférieur, en reliant les deux grandes « villes de foires », Francfort-sur-le-Mein et Leipzig ; l'autre, qui partait de la forteresse du Danube, Regensbourg (là où commence la grande navigation sur le Haut-Danube), pour arriver à la forteresse de l'Elbe, Magdebourg (là où commence la grande navigation sur l'Elbe inférieur). Leipzig est en outre placée sur la ligne droite qui joint le centre industriel de la Silésie au centre industriel de la Westphalie. Leipzig est sur la ligne qui va de l'embouchure du Rhin à la ville de Breslau, sur la ligne qui va de Hambourg à Vienne, sur la ligne qui va de Dantzig à Strasbourg. Un trait tiré du lac de Constance à l'embouchure de l'Oder rencontre Nuremberg, Leipzig et Berlin. Il y a la même distance entre Leipzig et Bâle qu'entre Leipzig et Dantzig (64 milles). Il y a à peu près la même distance entre Leipzig et Breslau qu'entre Leipzig et Dortmund, et qu'entre Leipzig et Francfort-sur-le-Mein (de 40 à 50 milles).

On a pu dire avec quelque raison que Leipzig était le *centre de l'extériorisation,* c'est-à-dire que quiconque partait d'une patrie européenne pour voyager en Europe devait passer par Leipzig.

2° *Les conditions orographiques* tendaient par surcroît à faire de Leipzig un lieu de grandes rencontres économiques. « Le commerce, écrit Cotta, descend, comme un liquide, des hauteurs dans les profondeurs ; il enveloppe les arêtes proéminentes ; il déborde par-dessus les monts ; il se jette dans les dépressions ; il afflue torrentiellement dans des lits qu'il se creuse ou que la nature lui avait préparés ; et il se rassemble en quelque sorte dans les grands bassins des pays. » Leipzig constituait le fond d'un de ces bassins naturels où le commerce « se rassemble ». La ville commande le massif montagneux qui sépare l'Allemagne du Nord de l'Allemagne du Sud. Elle marque ou tant s'en faut le point extrême jusqu'où la grande plaine

merciales de l'Allemagne intérieure aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, et leurs rapports avec Leipzig (*Die Handelswege Innerdeutschlands im XVI, XVII und XVIIIen Jahrhundert und ihre Beziehungen zu Leipzig*), Dresde, 1884.

basse du Nord s'avance vers le Sud. Nous comparions plus haut les villes de foires à des ports. Appliquée à Leipzig, cette comparaison se justifierait matériellement; car Leipzig est presque au fond du golfe que baignait une mer préhistorique.

3° *Entre les divers pays et nations environnant Leipzig, régnait une diversité de productions bien faite pour susciter de vifs courants d'échange.* Au couchant comme au levant, au midi comme au septentrion, des forces de production hétérogènes travaillaient, qui, d'une façon presque nécessaire, semblaient devoir déterminer la formation d'un organe central de coordination et d'équilibre. La Bohême, la Hongrie, la Pologne, la Silésie, le Brandebourg appelaient, par leur dissimilitude, l'entrée en jeu d'un puissant régulateur.

Aussi, quelle éclatante diversité de produits aux Foires de Leipzig! Quelle riche circulation traversait, en recevant de lui l'impulsion, ce cœur palpitant du grand commerce! Nuremberg déballait à Leipzig ses objets d'étain et de laiton, ses miroirs, ses poupées, ses couteaux, ses boutons et ses franges. Augsbourg, la vieille cité de l'orfèvrerie et des industries de luxe, était représentée par ses vases ciselés, ses horloges d'art, son argenterie. Les artisans de la Souabe envoyaient leurs articles de futaine. L'Italie expédiait ses soieries, qui continuaient ensuite leur chemin vers la Silésie et la Pologne. De Suisse, venaient des toiles, dont beaucoup se retrouvaient aussi finalement dans les mains d'acheteurs polonais. La Bohême versait ses produits agricoles, et acquérait, en échange, des produits industriels et les objets de luxe nécessaires au faste de ses comtes et de ses seigneurs. L'Autriche apportait le cuir de Hongrie, du safran, du vin, du maroquin turc; en revanche, elle faisait provision de lainages, de toiles fines, d'articles fabriqués saxons, de marchandises espagnoles, hollandaises et anglaises. Si la Silésie exportait une partie de ses toiles par l'Oder, l'Elbe ou la Sprée, elle en jetait une autre partie aux Foires de Leipzig, car ces foires lui fournissaient l'occasion de se procurer une foule d'articles qu'elle-même ne produisait pas; les marchands silésiens amenaient en même temps des produits polonais : cuirs,

cire et laine. La Poméranie et la Marche de Brandebourg venaient échanger leurs propres articles contre les taffetas, les damas et les soieries d'Italie. L'Angleterre et la Flandre trouvaient un bon placement pour leurs draps fins. Le Brabant vendait ses dentelles.

4° D'une façon plus générale, *Leipzig, grâce à sa position et aux circonstances, se trouva devenir le nœud des relations économiques entre, d'une part, l'Europe centrale, septentrionale et occidentale, et, d'autre part, la Suède, la Russie, la Pologne, la Bohême et tout le monde slave, et même une partie de l'Orient.* Notamment *la fonction de Leipzig comme médiatrice commerciale entre le monde slave et les mondes germain et latin a eu une portée immense.* Le commerce des *fourrures* de Russie, dont nous avons déjà fait ressortir la haute importance, avait préparé Leipzig à jouer ce grand rôle.

Ainsi une foule de causes parallèles ou combinées : le développement industriel forcé de la Saxe et de la Thuringe, l'importation des fourrures, la position centrale de Leipzig en Allemagne et en Europe, sa situation médiane entre le monde occidental et le monde slave, les contrastes économiques des pays environnants, s'unissaient pour appeler les Foires lipsiennes à la vie. Ce fut d'abord sans doute comme un insensible travail d'osmose et d'endosmose, puis plus tard une irrésistible pénétration. Ce fut d'abord comme un appel d'air, puis un tourbillon impétueux et rapide. Une fois amorcé, ce tourbillon des échanges roula avec une vigueur sans cesse accrue, et ses ondes allèrent toujours s'amplifiant.

Les grands négociants. — Il n'y a qu'une justesse relative à comparer de tels phénomènes à une endosmose, à un appel d'air, ou à toute autre rupture d'équilibre dans l'ordre physique ou chimique. Si, dans la nature, la diversité, — qu'elle réside dans la constitution de deux corps, dans leur température ou dans leur état électrique, — paraît amener mécaniquement des compensations, des détentes et des décharges, il faut, lorsqu'il s'agit de marchandises et d'articles de consommation,

l'intervention d'intermédiaires pensants pour déterminer les mouvements et pour les diriger. Oui, pour créer et faire grandir le trafic des foires, il a fallu l'entrée en ligne de la pensée prévoyante et calculatrice, et aussi de l'avidité et de l'ambition des grands marchands. Au Moyen Age, où, ainsi qu'on l'a vu, il n'y avait ni transports publics ni sécurité des routes, la passion non plus que le calcul n'eussent même suffi. L'œuvre requérait par surcroît une forte volonté et un froid courage pour mener au but les voitures de marchandises à travers les chemins interminables sur lesquels pouvait apparaître à chaque instant, dévalant de quelque « burg » guetteuse, le « chevalier pillard ». Ils se manifestent donc à la fois réfléchis, cupides et sans peur ces grands marchands caravaniers du Moyen Age, de qui les convois, comme de riches nefs armées, voguaient à travers le danger vers l'asile des villes-foires. Ils créèrent le grand commerce entre lieux de production lointains, puisque sur les marchés ordinaires l'on ne traitait que les produits locaux. Ils créèrent le commerce en gros, puisque sur les simples marchés l'on ne vendait guère qu'au détail et pour la consommation immédiate. Ils créèrent la richesse mobilière, puisqu'ils furent les premiers à poursuivre le gain, à l'atteindre et à l'accumuler sur lui même. Ils se révèlent à nous, dans le recul des temps, comme des sortes de magiciens puissants et fastueux, habiles à joindre ce que la nature avait séparé, et chargés de ce que les différents climats ont produit d'excellent et de curieux. Parés de houppelandes de fourrure, imprégnés de l'odeur des « épices » et des aromates, ils élèvent au-dessus du remous des foires leurs doigts cerclés de bagues d'or. Et l'élément précieux que les alchimistes de laboratoire n'avaient pu réduire, ce sont eux, les alchimistes de la place publique où l'on offre, où l'on convoite, où l'on vend et où l'on achète, ce sont eux qui vont le subjuguer et, par lui, subjuguer le monde.

Les marchands qui jetèrent les premières assises de la grandeur des Foires lipsiennes n'étaient, pour la plupart, point originaires de Leipzig. C'étaient surtout des négociants nurembergeois. « Nuremberg et Leipzig, dit Kroker, furent depuis la fin du

XIVe siècle réunies, durant la vie de plusieurs générations, par d'innombrables liens [1] ; mais Nuremberg était la ville qui donne et qui domine, Leipzig la ville qui reçoit et qui sert [2]. » On sait le rôle brillant joué par les caravanes marchandes des patriciens de Nuremberg [3]. Ces caravanes, au cours de leurs hardis voyages, allaient chercher dans les Flandres et en Russie les produits qui étaient ensuite vendus aux Foires de Leipzig [4]. « Nuremberg faisait le grand commerce, Leipzig le commerce d'intermédiaire [5]. » Les négociants nurembergeois avaient trouvé commode et pris l'habitude de faire des déballages aux grands marchés de Leipzig. Plus tard, les Lipsiens réussirent à transformer le « fait » en « droit » et ils obtinrent, comme on l'a vu, le *Stapelrecht*, en vertu duquel non seulement ils étaient seuls, dans un certain rayon, à pouvoir tenir foire, mais encore étaient fondés à exiger que les caravanes passant à une certaine distance vinssent à Leipzig mettre en vente leurs marchandises.

Les négociants nurembergeois, qui étaient en même temps des exploitants de mines et des spéculateurs sur métaux [6], paraissent avoir contribué très activement à la mise en valeur des mines de l'Erzgebirge et du Harz ; elle fut entreprise avec énergie au XVe et au XVIe siècle [7]. Depuis quelque temps déjà, il se faisait à Leipzig un grand trafic de l'argent de Freiberg, de l'étain d'Altenberg, du cuivre de Mansfeld et du plomb de Goslar. Désormais, négociants et conseillers de ville s'occupèrent directement de l'exploitation des mines ; les uns travaillèrent seuls, les autres formèrent des sociétés financières ou en commanditèrent ; plusieurs eurent des ateliers d'affinage en Saxe et en

1. D'après la tradition, les Nurembergeois et les Augsbourgeois fondèrent en 1388 leurs premiers dépôts à Leipzig.
2. Ernst Kroker, *Leipzig*, Klinkhardt et Biermann éd., à Leipzig, p. 21.
3. Voir notre travail sur la *Civilisation de l'Étain*.
4. Pour le développement du commerce des fourrures russes, il y a lieu de tenir compte aussi du rôle des Juifs de Russie.
5. Kroker, *op. cit.*, p. 21.
6. *Civilisation de l'Étain*, p. 112.
7. En 1481, Schneeberg reçoit le « droit de ville » ; en 1496, est fondée Annaberg ; en 1520, est fondée Marienthal et aussi Joachimsthal (dans l'Erzgebirge bohémien).

Thuringe. Le commerce de banque en reçut une forte impulsion. Les Fugger d'Augsbourg avaient un représentant à Leipzig avant 1500. Les Welser vinrent ensuite.

Des hommes nés à Nuremberg se fixèrent à Leipzig, qui y furent de grands civilisateurs. Ils apportèrent à la Ville Foire leur architecture. Hiéronymus Walter, un Nurembergois, bâtit en 1523 sur le Marché sa maison, connue sous le nom de *Barthels Hof*, et la pare de ce bel « erker » qui caractérise si bien le passage du gôthique au style renaissance. Hiéronymus Lotter, un Nurembergeois, conseiller puis bourgmestre de Leipzig, entreprend, à partir de 1549, la reconstruction de la forteresse de Pleissenburg. De 1556 à 1557, il édifie sur les fondations de l'ancien Rathaus gothique un charmant Rathaus renaissance. Victime de la disgrâce des Électeurs de Saxe, il meurt, en 1580, sur sa mine de Geyer, dans l'Erzgebirge.

Pendant la seconde partie du XVIe siècle et au début du XVIIe, l'influence étrangère qui contribue intelligemment à accroître la prospérité de Leipzig est celle des Flamands et des Hollandais. Fuyant les persécutions du duc d'Albe, plusieurs Flamands s'établissent dans la Ville-Foire, perfectionnent son commerce, et apportent à la Saxe de nouvelles industries précieuses. Le plus remarquable est Heinrich Cramer von Claussbruch, venu d'Arras en 1556. Lui aussi exploita des mines et spécula sur les métaux. Ce fut en outre un négociant de grande envergure, préoccupé de se débarrasser des intermédiaires inutiles, et habile à nouer des relations lointaines. Il avait des comptoirs à Cologne et à Anvers. Il étendit ses affaires jusqu'à Moscou. Il s'appliqua à développer l'échange des productions de la Russie contre les articles flamands et les travaux d'or et d'argent. Il fit venir en 1571 des ouvriers d'Arras sur son bien de Meuselwitz pour fabriquer les velours et les draps fins. Avec cet essor vigoureux de Leipzig, actionné en partie par les immigrants flamands, se trouvent en connexion le déclin de Nuremberg et l'ascension d'Anvers, provoqués par des causes connues[1].

1. Aux causes connues du déclin de Nuremberg (amollissement du Patriciat nu-

Le patronage des Électeurs de Saxe. — Les négociants ne furent pas les seuls ouvriers de la grandeur des Foires lipsiennes. Il convient de mettre aussi en plein relief l'activité des Électeurs de Saxe, de qui la diplomatie et la politique travaillèrent à obtenir pour Leipzig le privilège impérial, à le faire confirmer par différents empereurs, et à défendre efficacement la ville-foire contre les incessants empiétements des cités rivales.

Il est d'autant plus utile de faire ressortir en cette affaire le rôle des électeurs de Saxe que, aujourd'hui, après une succession de siècles où les causes politiques et diplomatiques furent seules invoquées pour expliquer les phénomènes historiques et sociaux, l'on a une tendance à négliger ces causes et à ne plus attribuer d'importance qu'aux seuls facteurs économiques. C'est là un nouvel exclusivisme, qui produit des images mutilées de la réalité. Si les faits économiques influencent profondément les faits d'ordre politique ou même engendrent beaucoup d'entre eux, souvent aussi l'action des hommes d'État, conquérants, gouvernants et négociateurs modifie ou détermine les courants économiques.

L'action des politiques, c'est bien entendu, a ordinairement pour moteurs des intérêts collectifs ou particuliers. Encore reste-t-il nécessaire de distinguer entre ceux-ci, d'étudier leurs convergences ou leurs conflits. Dans le cas qui nous occupe, les Électeurs de Saxe, en travaillant au succès des foires de Leipzig, travaillaient à la fois au profit de leur État et à leur profit personnel ; on leur a même reproché avec raison d'avoir toujours traité la ville-foire comme une « vache à lait ».

Mais il est des cas où, comme dit le philosophe, agit la seule « volonté de puissance », et où cette volonté supérieure se montre capable de changer l'ordonnance suivant laquelle les faits matériels tendaient à se ranger. En tout cas, qu'elle soit réductible à des facteurs économiques ou bien qu'elle procède

rembergeois, découverte de la route maritime des Indes, etc.), il faut ajouter les embarras des banques de Nuremberg et d'Augsbourg à la suite de leurs rapports avec les Habsbourg d'Espagne.

d'inspirations plus hautes ou plus lointaines, l'action politique et diplomatique constitue une synthèse d'un genre propre.

Quelle part eut l'action des Électeurs de Saxe dans le succès des Foires lipsiennes, on le mesurera en considérant que les avantages géographiques de la position de Leipzig, beaucoup de villes voisines, par delà la proche frontière où finissait la Saxe, y participaient également; que ces villes étaient nombreuses, car nous sommes dans une région où, de bonne heure, les cités étroitement se juxtaposèrent; et que quelques-unes de ces rivales de Leipzig, la ville sans fleuve, avaient l'appoint de leur situation au bord d'une voie navigable. C'est grâce à l'appui politique des Électeurs que Leipzig a pu résister aux furieuses tentatives de ces voisines jalouses, qui brûlaient d'élever foire contre foire [1].

1. On trouvera dans Hasse l'exposé complet des démêlés de la ville-foire avec les diverses villes concurrentes en pays allemand, dont l'une, Eger, accusait Leipzig de vouloir faire « crever » (*krepieren*) les autres cités. Bornons-nous à rappeler comme exemple les luttes avec quelques voisines sur la rive gauche de la Saale * : Erfurt, Halle et Magdebourg.

Les débats de Leipzig avec la ville thuringienne d'Erfurt remontent à la fin du xve siècle et se prolongent jusqu'à celle du xviie. Erfurt était favorisée, elle aussi, par une situation géographique admirable. Là débouchait la route suivie par les grands marchands de Nuremberg qui venaient de traverser la Thuringe et gagnaient la région rhénane ou les Flandres. A maintes reprises, le marché d'Erfurt fit effort pour se promouvoir au rang de foire. L'occupation de Leipzig par Wallenstein pendant la guerre de Trente ans sembla même un instant préparer le succès de ces tentatives. L'entreprise avorta néanmoins. L'Électeur de Mayence, de qui relevait Erfurt, ne fut pas plus heureux en 1664 lorsqu'il sollicita pour sa protégée le Privilège impérial.

Particulièrement violents furent les combats contre les proches voisines situées au nord-ouest et qui étaient solidement établies sur le cours inférieur de la Saale. Haale notamment était, aussi bien qu'Erfurt, pourvue d'avantages topographiques propres à en faire une dangereuse concurrente. Non seulement elle disposait des ressources de la batellerie; mais, de plus, elle était placée au croisement

* La Saale n'était pas seulement frontière politique. Elle marquait la limite des populations saxonnes à l'ouest.

Certains géographes font observer que la différence de race des populations explique pourquoi, malgré la similitude des conditions géographiques et économiques en Thuringe et dans la Saxe méridionale, l'unité politique ne s'est pas constituée entre elles. Cette limitation définitive de la Saxe à la rive droite de la Saale a permis au pouvoir politique de maintenir son siège à Dresde. Si la Thuringe s'était fondue avec la Saxe, l'excentricité de Dresde se serait tellement accentuée qu'une grande ville située vers le milieu de l'État ainsi formé, probablement Leipzig, aurait probablement fini par recevoir les organes directeurs de l'administration.

Influence de la Foire de Leipzig sur les pays voisins. — Des phénomènes sociaux d'une telle importance que les foires ne pouvaient manquer d'avoir de profondes répercussions sur les autres phénomènes, ou d'en être eux-mêmes fortement impressionnés.

En ce qui concerne les Foires de Leipzig, l'un des rapports les plus intéressants à considérer est celui qu'elles soutiennent avec le *développement des industries* saxonnes et thuringiennes. L'industrie saxonne a puissamment favorisé l'essor des Foires de Leipzig. Si une production industrielle active et diverse ne s'était pas exercée à proximité, jamais les Foires lipsiennes n'auraient pris une extension aussi considérable; leur fortune est due en partie à ce qu'elles offraient un choix extrêmement varié d'articles fabriqués dans le voisinage et dont le transport jusqu'au marché n'avait pas coûté cher.

Mais il n'est pas moins vrai de dire que les Foires de Leipzig ont beaucoup aidé à la croissance de l'industrie saxonne. En effet, elles ont assuré à la production l'exutoire immédiat d'un grand marché international. D'autre part, elles ont permis l'approvisionnement régulier en matières premières [1]. Bien plus, ce sont elles qui ont suscité à Leipzig et en Saxe plusieurs industries originales et caractéristiques. Par exemple, le commerce des fourrures a provoqué l'apparition des ateliers de préparation, de tannage, de couture et de teinturerie des peaux. Mais

des « routes du sel » (Voir : Kirchhof, *Sur la Position de Halle, Ueber die Lagenverhaeltnisse der Stadt Halle*). Extrêmement forte et prospère, s'étant peu à peu émancipée de la suzeraineté de l'évêque de Magdebourg, Halle, vers la fin du XVe siècle, faillit presque, à un moment, évincer Leipzig. L'empereur Frédéric III, qui l'avait soutenue, l'abandonna ensuite.

Magdebourg, la cité dressée au confluent de la Saale et de l'Elbe, inquiéta de son côté gravement Leipzig. Les évêques de Magdebourg tâchèrent plusieurs fois de transformer leurs marchés en foires. Cette ville n'était pourtant qu'à 12 milles de Leipzig, et le Privilège concédé à cette dernière interdisait toute concurrence aux cités éloignées de moins de 15 milles. Les Électeurs de Saxe firent chaque fois énergiquement front contre les manœuvres des évêques. Mais le conflit prit une acuité nouvelle quand Magdebourg passa aux mains de l'Électeur de Brandebourg. Le « Grand Electeur » Frédéric-Guillaume voulait diriger les négociants sur une grande route commerciale Berlin-Magdebourg-Nuremberg, et, par là, ruiner Leipzig. L'alarme fut vive un moment dans la cité lipsienne.

1. Par exemple, elles ont servi à approvisionner de *laine* les industries textiles.

la plus brillante fille des foires est sans doute la librairie lipsienne. Les livres furent d'abord une marchandise que les « libraires volants » (*fliegende Buchhändler*) apportaient sur la place. Ces « libraires volants » ont fini en quelque façon par ensemencer Leipzig, et l'industrie du livre y a germé, y a jeté des racines, y a poussé vigoureusement, et s'y est enfin éployée comme un Arbre de science aux sombres et magnifiques frondaisons.

Influence des guerres. — L'*état de paix ou de guerre* a eu de grandes répercussions sur les foires. Celles de Leipzig ont eu d'autant plus à s'en ressentir qu'elles avaient pour emplacement le centre d'une région qui fut toujours l'un des champs de bataille de l'Europe, et qui, si elle était favorablement aménagée pour les rencontres économiques, l'était tout ensemble pour les heurts guerriers [1].

Pendant la guerre de Schmalckade, en 1547, Leipzig soutient un siège. Pour la récompenser de son attitude, l'Électeur Maurice, par le décret de Torgau, signé en 1553, la dispense de l'obligation d'avoir à loger des troupes. Mais quand le même Electeur Maurice marcha quelques mois après contre l'Empereur Charles V, Leipzig trembla pour la durée du Privilège impérial.

Épargnée pendant la première partie de la guerre de Trente ans, Leipzig eut ensuite à en souffrir beaucoup. Tilly bombarde la ville en 1631. En 1632, c'est le tour de Holcke, lieutenant de Wallenstein; il exige qu'on lui remette toutes les marchandises

1. Il ne nous est pas possible de passer en revue tous les ordres de faits qui ont agi par contre-coup sur les foires ou qui ont subi la détermination de celles-ci. Les *épidémies* (surtout celles de peste) tiennent une place dans l'histoire des rendez-vous commerciaux de Leipzig. Ces déplacements insolites de populations contribuaient à véhiculer les germes; d'autre part, l'agglomération des visiteurs à la foire servait la propagation des affections contagieuses. Le péril était d'autant plus fréquent pour Leipzig que cette ville mettait en rapports l'Occident avec le commerce oriental.

Il va sans dire que les villes rivales de Leipzig n'avaient garde de manquer d'exploiter les ravages de la peste dans cette dernière pour tâcher de confisquer les foires à leur profit.

apportées par les négociants de Nuremberg et d'Augsbourg. En 1633, le même Holcke revient faire pleuvoir ses boulets sur la cité; cette fois, il renonce à toucher aux biens. Quelque temps après, les troupes de l'Électeur réoccupaient la ville. L'on se représente de quels yeux ces occupants successifs considéraient les marchandises entassées. Aussi voyons-nous le *Rath* ou Conseil de ville adresser à l'Électeur des exhortations véhémentes, demander la peine de mort pour tout soldat qui attentera à la propriété, et prier que la menace du châtiment soit publiée au son du tambour. Dans une nouvelle supplique, le *Rath* fait ressortir la gravité particulière des dommages que Leipzig subit : il montre que la ville ne peut tabler pour vivre « ni sur l'agriculture, ni sur la brasserie, ni sur les manufactures » ; indépendamment des ressources que lui assure l'Université, Leipzig ne compte que sur les bénéfices provenant du logement des gens de foire et de leurs cargaisons d'articles; quantité d'immeubles n'ont été bâtis et installés que pour cet emploi. Malheureusement la bonne volonté de l'Électeur ne pouvait pas beaucoup. En 1634 et 1636, les convois marchands sont inquiétés sur les routes. En 1637, les Suédois de Baner accablent la Ville Foire sous leurs projectiles. Il est remarquable que, au milieu de tant de dangers, les marchands de Nuremberg, de Cologne et de Francfort continuaient à venir au rendez-vous. En 1642, Torstenson et Kœnigsmark bombardent et pillent Leipzig. Torstenson demande 150.000 thalers aux bourgeois et aux marchands étrangers. Les Nurembergeois durent, dit-on, payer 8.000 marks et les Hambourgeois 30.000. L'occupation suédoise se prolongea jusqu'en 1650. Torstenson avait d'ailleurs au bout de quelque temps compris l'importance des foires, même pour la Suède, et il chercha, souvent en vain, à assurer la sécurité des négociants. Wrangel fut plus féroce; il saisit les biens des marchands d'Augsbourg, et par surcroît il obligea les dépositaires de marchandises à trahir les déposants. Il va de soi que les villes rivales mettaient à profit les embarras de Leipzig et qu'elles redoublaient d'efforts en vue de transférer la Foire dans leurs enceintes respectives. Au demeurant, si la guerre de Trente ans a rudement éprouvé Leipzig et si la ville

en est sortie très endettée, celle-ci fut moins maltraitée que plusieurs voisines. En particulier, elle eut le plaisir de voir sa vieille ennemie, Magdebourg, complètement mise à sac[1].

La guerre de l'Empire et de la France à la fin du XVIIe siècle fut préjudiciable au commerce de Leipzig. Le Gouvernement impérial avait défendu les transactions avec notre pays. Les tentatives de fraude et les représailles exercées sur les biens donnèrent lieu à une série d'incidents (affaire de Worms, incident de Cronach, etc.). Leipzig ne se lassait pas de protester auprès de l'Empire, en faisant valoir que, sise profondément à l'intérieur du territoire allemand, elle ne pouvait entretenir de rapports directs avec la France et se trouvait dans l'impossibilité de contrôler exactement la provenance des marchandises[2].

Au début du XVIIIe siècle, les « faiblesses polonaises » d'Auguste le Fort, électeur de Saxe et roi de Pologne, devaient avoir quelques conséquences fâcheuses pour la tranquillité des Foires de Leipzig. La ville s'en aperçut lorsque éclata la « Guerre du Nord ». Auguste le Fort avait bien déclaré qu'il entreprenait la guerre au nom de la seule Pologne et qu'il n'y mêlait en rien sa qualité d'Électeur de Saxe; et il avait promis toute sécurité aux marchands suédois qui se rendraient aux foires. Malgré cela, l'armée suédoise vint occuper Leipzig. Toutefois Charles XII comprit l'utilité du grand rendez-vous commercial, ne fût-ce que pour l'approvisionnement de sa propre armée. Si Leipzig fut soumise à de lourdes contributions, les foires purent suivre leur cours, et même, à certains égards, la proximité du camp d'Altranstad exerça sur leur développement une influence heureuse.

1. Même un simple changement de la date des foires, provoqué par les circonstances de guerre ou d'épidémie, avait à ces époques de fâcheuses conséquences : 1° par suite de la difficulté d'avertir au loin les intéressés; 2° par suite de la perturbation des opérations de change; 3° par suite de la rupture des « correspondances » avec les dates des autres foires.

2. A la fin du XVIIe siècle, une foule de huguenots français vinrent chercher refuge à Leipzig et dans les villes voisines, à droite et à gauche de la Saale. Ils y introduisirent maintes industries (ganterie, passementerie, filature d'or et d'argent). De nombreux articles nouveaux entrèrent en scène aux Foires de Leipzig, et la vitalité de celles-ci en fut d'autant accrue.

La guerre de la Succession d'Espagne amena une nouvelle prohibition des marchandises françaises et, par suite, de nouvelles protestations du *Rath*. Il demanda une exception pour le safran de France, pour les huiles d'olive et les citrons d'Espagne. Il pria aussi qu'on permît d'acheter les vins français entreposés en Hollande, à Hambourg et à Berlin. L'électeur acquiesça sous sa responsabilité personnelle. Plus tard, l'empereur Joseph II consentit à adoucir les mesures prises.

Les guerres de Frédéric le Grand, qu'il fût ou non en hostilités avec la Saxe, eurent continuellement des répercussions sur les Foires de Leipzig. Pour prendre un exemple entre cent, il suffit de rappeler Frédéric réquisitionnant en 1741, à Magdebourg, afin d'approvisionner de fourrage et de sel ses soldats en Silésie, les bateaux transporteurs qui allaient mener à Hambourg les marchandises achetées à Leipzig. Mais c'est au moment de la guerre de Sept ans que la ville-foire fut le plus éprouvée. Après l'occupation de la ville par Ferdinand de Brunswick, en 1756, Frédéric fit en quelque sorte pomper systématiquement la richesse de Leipzig. Les bureaux de la guerre, installés à Torgau, recevaient les bonnes contributions lipsiennes. On prétend que la cité dut verser 4.455.000 thalers. Et il n'y eut, à l'inverse de ce qui s'était produit pendant les guerres antérieures, aucune compensation à espérer par le moyen des fournitures d'armée, car Frédéric réservait les commandes aux deux villes-foires protégées par lui : Breslau et Francfort-sur-l'Oder.

Le conflit de Hambourg avec l'Espagne troubla en 1751 les relations commerciales de la Saxe avec cette dernière puissance, qui s'effectuaient surtout par l'intermédiaire d'Altona. Perturbation d'autant plus sensible, que l'Espagne était alors une fort bonne cliente, qui achetait à Leipzig l'arsenic, la tôle, les tissus de laine et de demi-soie, la toile de Lusace et de Silésie, et les couleurs bleues.

A la fin du XVIIIe siècle, les guerres ininterrompues vont paralyser les affaires avec la France. Les transactions avec l'Angleterre iront, au contraire, en augmentant de plus en plus, jusqu'au moment où le Blocus Continental les entravera. Après

Iéna, les Français occupèrent Leipzig. La proclamation du Blocus[1] par Napoléon à Berlin entraîna, quelques jours après, la confiscation de toutes les marchandises anglaises qui se trouvaient à Leipzig. Les *négociations* du *Rath* permirent à la ville de racheter ces marchandises pour 6 millions de francs.

Les Foires se tinrent régulièrement pendant la période napoléonienne. Souvent des paniques troublaient les transactions. Le *Rath* intervenait pour rassurer les esprits et arrêter la propagation des fausses nouvelles. Mais une Foire de Leipzig fut annihilée par l'approche en rafale du tourbillon des foules combattantes : la Foire de l'automne de 1813. La « Bataille des Nations » fut précédée de formidables mouvements de troupes qui, suivant le mot d'un historien, « avaient travaillé tout le pays à la façon des taupes travaillant la terre ». Alors eut lieu dans la plaine monotone, où aucun accident de terrain ne donnait prise aux combinaisons du génie, le choc effrayant des nations qui, tant de fois, s'étaient rencontrées là pour échanger des marchandises.

Si les guerres ont eu des répercussions fâcheuses sur les Foires de Leipzig, elles en ont aussi eu de favorables. La redoutable insécurité créée par la guerre de Trente ans avait sans doute contrarié les transports de marchandises. Mais, aussi longtemps du moins que les villes-foires furent protégées, leur caractère « d'asiles » prit, durant les hostilités, une accentuation encore plus grande. Les caravanes marchandes y campèrent d'autant plus longuement et volontiers que le pays extérieur était plus désolé et plus infesté. Un autre avantage vint aux Foires de l'intelligence avec laquelle certains grands capitaines apprécièrent le rôle qu'elles jouaient dans l'approvisionnement des pays. Au camp d'Altranstadt, on l'a vu, Charles XII se rendit compte de leur portée; son esprit perçant entrevit la fonction que les Foires lipsiennes pouvaient remplir dans la vie économique

1. Mais, d'autre part, le Blocus aura cette conséquence, bienfaisante pour la fabrication saxonne et les Foires de Leipzig, de stimuler énergiquement les industries de la Saxe, particulièrement les industries textiles, et surtout la filature de coton et la fabrication des indiennes.

des pays du Nord. Enfin les guerres du XVIIIe siècle ont servi indirectement les Foires de Leipzig en suscitant de nouveaux courants d'échange : ces luttes, qui mettaient sans cesse en ligne la Suède, la Russie, la Pologne, ont contribué à « déboucher » les pays de l'Est et du Nord.

LES DOUANES. — L'organisation générale et le fonctionnement des *douanes* eurent toujours des répercussions directes sur les Foires. Nous avons vu que ces dernières ne devinrent une institution viable qu'à partir de l'instant où les barrières douanières purent être exceptionnellement levées à leur occasion [1].

Les douanes, qui, au Moyen Age, étaient multipliées en tous lieux, avaient, à cette époque, surtout un caractère fiscal. Dans les temps modernes, elles revêtirent un caractère protectionniste, et leur destination fut de permettre aux industries nationales de se constituer dans les différents pays. Les douanes nouvelles prirent aussi le caractère d'instruments offensifs, et les guerres douanières s'ajoutèrent désormais aux luttes armées. En même temps, les douanes se simplifièrent, et se rassemblèrent en ligne aux frontières des grands États alors en formation. Soit qu'il s'agît de protéger l'industrie à l'intérieur, soit qu'il s'agît d'atteindre et de blesser l'étranger, l'on vit tour à tour la Prusse se barricader contre la Saxe, l'Autriche se murer contre le reste de l'Allemagne, la Russie élever un retranchement douanier contre l'Europe occidentale. Seule, la Pologne croyait voir son intérêt à laisser couler vers elle le courant commercial, et elle renonçait à avoir elle-même une industrie ; l'Électeur de Saxe étant simultanément Roi de Pologne, il y avait en outre une raison politique pour que ce dernier pays demeurât ouvert à la pénétration du négoce lipsien.

Ces mesures protectionnistes ou prohibitives prises par la Prusse, l'Autriche et la Russie, et ce développement des industries nationales, gênaient gravement l'industrie exportatrice de la Saxe. Malgré tout, l'existence d'un marché international à

1. Cette suspension de l'activité douanière fut assez difficile à réaliser, car plusieurs douanes avaient été concédées ou affermées à des particuliers.

Leipzig la sauva justement de l'étouffement. La Foire lipsienne se comporta comme une puissante soupape, dont le fonctionnement fut salutaire.

L'étranglement économique de la Saxe devint cependant insoutenable au commencement du XIXe siècle. L'industrie saxonne fut sauvée par l'établissement du Zollverein. Ce nouvel ordre de choses revivifia du même coup les Foires de Leipzig.

La monnaie. — La question des *monnaies* se mêle, comme bien l'on pense, de la façon la plus intime à l'histoire du développement des foires. Les variations des systèmes monétaires y avaient de profonds retentissements. Nous ne pouvons que signaler cet important ordre de causes et d'effets sans nous y arrêter.

La rareté ou l'abondance du numéraire était vivement ressentie aux foires. C'était toujours une grande question à Leipzig que de savoir si les Juifs de Russie et de Pologne arrivaient chargés ou non de roubles et de ducats.

Les opérations de *change* reçurent des foires une vigoureuse impulsion. Cependant, à Leipzig, cette impulsion ne se fit pas sentir le plus fortement dans la ville même. Leipzig ne fut jamais une si grande place de change que Francfort, Augsbourg ou Amsterdam, où le change était pratiqué pour lui-même.

Les foires fournirent un substantiel aliment au commerce de *banque* [1]. Mais c'est aussi sur les places extérieures à Leipzig que leur action stimulante s'exerça à distance.

A Leipzig, l'on donnait en général en paiement des traites sur d'autres villes. Jusqu'à la guerre de Trente ans, l'on donnait surtout des traites sur les villes de l'Allemagne du Sud. Au XVIIe siècle, les traites sur Francfort prédominent. Au XVIIIe siècle, ce sont les traites sur Amsterdam et Vienne. Les traites sur

1. Au sujet de l'histoire des banques dans la Saxe proprement dite, voir : Heinrich von Poschinger, *Le Développement des Banques dans le Royaume de Saxe* (*Die Bankentwickelung in Kœnigreich Sachsen*), dans le tome XXVI de l'*Annuaire d'Économie politique et de Statistique d'Hildebrand et Conrad* (*Hildebrand's und Conrad's Jahrbücher für Nationalockonomie und Statistik*).

Vienne ont rapport au commerce avec le Levant, les traites sur Amsterdam au commerce avec la Russie; les Russes expédiaient en effet par mer leurs matières premières, notamment les bois de construction de navires, et les écoulaient en grande partie à Amsterdam, où ils avaient ainsi de nombreuses créances à recouvrer. Vers la fin du XVIII[e] siècle, apparaissent les traites sur Hambourg et sur l'Angleterre.

Les hôtels. — Les foires ont accéléré le développement de l'*industrie hôtelière*. Ces convois marchands qui traversaient de vastes étendues de pays, il fallait qu'ils fussent logés et hébergés. Les hôtelleries en reçurent un accroissement de vie. Et elles se perfectionnèrent aussi, car les marchands, bons connaisseurs des produits, et ayant du reste la bourse bien garnie, se montraient exigeants et ne se satisfaisaient point d'une médiocre chère.

La réclame. — Les foires ont contribué à susciter les artifices de la *réclame*. Dans ces grandes agglomérations de vendeurs, il fallait chercher à se signaler violemment à l'attention. Qui se fût tu, eût risqué de n'être point aperçu. De là, les premières formes de la réclame criée et écrite. C'est aux foires qu'on commença à pratiquer les incantations destinées à fasciner l'acheteur, à l'obséder, à le suggestionner et à le déterminer, bon gré mal gré, à faire emplette.

Le journalisme. — C'est aux foires que, en Allemagne, est né le *journalisme*. Les *Messrelationes*, publiées aux Foires de Leipzig, furent la première gazette allemande. En ces temps où l'annonce des événements ne circulait pas aussi facilement qu'aujourd'hui, les visiteurs des foires, venus de tous pays, apportaient avec eux une abondance de nouvelles, dont la réunion constituait un véritable trésor. Ils formaient, d'autre part, un public curieux, vibrant, avide de récits et de révélations. Au milieu de toutes ces bouches conteuses de choses inconnues et surprenantes, parmi toutes ces oreilles tendues aux

narrations et aux histoires, le journal apparut comme un médium désiré, pressenti, nécessaire. Par la condensation de toutes ces loquacités fiévreuses et de toutes ces curiosités ardentes, la presse fut appelée à la vie, et sa jeune âme jaillit comme une flamme resplendissante et légère.

Influence des foires sur les cultures intellectuelles. — Les foires enfin ont été, plus largement encore, utiles à l'exercice et au *développement de la pensée* humaine. Accourus de points opposés de l'horizon, les visiteurs y apportaient des expériences dissemblables et des idées divergentes. De là, d'innombrables confrontations de points de vue, des antinomies, des contradictions; de là aussi des rectifications, des ajustements, des conciliations, et, au bout du compte, un notable accroissement d'intelligence.

Dans ce milieu propice, une Université prit naissance (celle qui vient de fêter son 500e anniversaire), dont les destins devaient être éclatants. Lorsque les Tchèques, animés par Jean Hus, réussirent, vers 1409, à prendre le dessus sur les Allemands à l'Université de Prague, ces derniers reculèrent vers le nord-ouest pour fonder une nouvelle Université allemande. Il y eut là comme une sorte de reploiement du germanisme sur lui-même. Après avoir hésité entre Breslau et Leipzig, les émigrants se décidèrent pour cette dernière. L'électeur de Meissen mit de l'empressement à donner une constitution à la jeune Université. L'atmosphère intellectuelle de Leipzig était particulièrement favorable à sa croissance. Les conditions économiques ne l'étaient pas moins; le commerce des foires devait amener à se fixer dans la ville de grands négociants, dont le nombre et la richesse allèrent sans cesse en augmentant; beaucoup de ces grands marchands chargèrent les professeurs ou les étudiants de donner des leçons privées à leurs enfants. L'Université de Leipzig devint rapidement fameuse. Ses étudiants eurent, à vrai dire, le renom d'aimer trop les beaux habits et les femmes, mais cette réputation valait bien celle des étudiants de Iéna, qui passaient pour d'incorrigibles que-

relleurs, et celle des étudiants de Wittenberg, qu'on peignait comme de grands ivrognes. Les annales de l'Université de Leipzig sont fécondes en scènes violentes et en désordres. Quoi qu'il en fût, derrière ce décor brutal et tumultueux s'accomplissait une grande fermentation d'intelligence. Il est remarquable que l'Université de Leipzig ait résisté longtemps à la Réforme et aussi à l'humanisme. C'est l'Université de Wittenberg qui fut, comme on le sait, le foyer intellectuel du luthérianisme. Cependant, après avoir peu à peu gagné la bourgeoisie — grâce en partie à l'influence des Nurembergeois, — le protestantisme l'emporta à Leipzig. Au XVIIIe siècle, l'Université, où des familles de professeurs s'étaient créé des sortes de fiefs, montra à plusieurs reprises un dogmatisme agressif. Elle s'enferma souvent dans des formules exclusives. Un jour, elle se donna le ridicule de refuser le doctorat à Leibniz, qui abandonna sa ville natale pour n'y plus reparaître. Malgré cela, il y avait dans Leipzig et dans son Université les plus rares puissances intellectuelles accumulées. Seulement, comme il arrive fréquemment dans l'histoire du développement de l'Allemagne, où les grandes choses se manifestent sans cesse à l'état impersonnel, ces puissances étaient en quelque sorte diffuses. Que se présentât une personnalité exceptionnellement vigoureuse, et toutes ces richesses éparses devaient cristalliser en éblouissants systèmes. Peu importe que Leibniz, comme tant d'autres individualités éminentes, ait été renié par son milieu. Il n'en exprime pas moins, à certains égards, ce milieu. Nous ne voulons pas ici renouveler les discussions sur la part de l'ambiance naturelle et sociale dans la formation du grand homme, part sans doute beaucoup moindre que ne l'ont cru les philosophes du XIXe siècle. Mais cette part existe néanmoins. Leibniz, à certains points de vue, est un produit de Leipzig et a été préparé par ce terrain.

Quand Gœthe étudia à Leipzig, il y eut le cerveau en joie et l'esprit en fête. Il plongea avec délices dans ce milieu nourricier. Il s'en assimila les éléments variés, les filtra, les organisa en lui-même. A l'Université et à l'*Auerbachs Keller*, il fut, tout

jeune encore, un docteur Faust plus complexe et plus puissant que celui de la légende, auquel il allait victorieusement substituer sa propre création; adolescent, il avait accompli la carrière que Faust avait mis toute une existence à parcourir; ayant fait intuitivement le tour de toutes les sciences, il se retrouvait, désarmé et éperdu, devant le mystère de la vie, de la volupté et de la jeunesse. L'immense vie de Leipzig, un peu trouble et chaotique en sa richesse, lui entra dans la tête pour s'y muer en aperçus grandioses et en amples visions. De Leipzig, il s'appropria d'un seul coup la sensualité déterminée et hardie et la multiplicité des points de vue. Ce fut un des plus intéressants moments de la pensée humaine que cette absorption de Leipzig par le cerveau de Gœthe.

Des foires, étaient sortis, à Leipzig, le commerce, puis l'industrie du livre. Son éclosion fut favorisée par l'atmosphère intelligente de la ville. Mais, par un effet en retour, la librairie satura davantage encore d'intellectualité l'air de Leipzig. Les maîtres de l'Université fournirent aux éditeurs la matière de savantes publications. Étudiants et professeurs furent en outre pour la librairie une clientèle assurée et toute voisine. Réciproquement, le commerce et l'industrie du livre fortifièrent l'Université en mettant à sa disposition immédiate l'instrument de multiplication et de perpétuation du savoir.

Cette intellectualité lipsienne, déployant audacieusement ses larges ailes dans l'atmosphère idéale de la cité, et en même temps solidement appuyée sur le substratum matériel d'une forte Université et d'une librairie robuste, eut pour caractères principaux la diversité et l'ampleur. En ce Leipzig, où les peuples venus de tous pays avaient apporté, puis fondu ensemble les conceptions les plus opposées et les doctrines les plus disparates, des façons de penser se constituèrent qui soumettaient la réalité à une emprise énergique, à une appréhension totale, à une étreinte dominatrice et fougueusement enveloppante. Dans la carrière des lettres, beaucoup de Lipsiens de naissance et d'adoption furent des polygraphes intrépides et des encyclopédistes vigoureux. Quant à ceux qui eurent du génie, ils ont été vraiment

des intelligences cosmiques. Ils furent, comme on les a nommés, des *Universalistes*. Gœthe est l'enfant des deux grandes villes-foires : de Francfort-sur-le-Mein, où il est né, et où la variété des marchandises exposées lui révélait déjà la complexité du vaste monde[1]; de Leipzig, où, dans une ivresse de force et de joie, il a achevé sa croissance mentale. Et Leibniz, fils de Leipzig, fut le philosophe *compréhensif* qui s'efforce de concilier tous les systèmes du monde. Il se plut à discerner dans chacune des monades infinies en nombre une image exacte mais toujours nouvelle de l'univers. Il étagea les différents points de vue en une triomphale architecture du sommet de laquelle devait se laisser découvrir l'explication définitive et entière. De même que les marchands de tous pays se rencontraient à Leipzig pour y déposer tout ce que les climats produisent d'utile ou d'excellent, tous les systèmes de philosophie se rencontrèrent dans l'esprit de Leibniz, comme dans un carrefour superbe, pour y grouper leurs lumières

1. Voir *Dichtung und Wahrheit*, liv. Ier.

III

LE DÉCLIN DES ANCIENNES FOIRES DANS L'EUROPE CENTRALE ET OCCIDENTALE ET LA PROLONGATION EXCEPTIONNELLE DE LA FOIRE DE LEIPZIG.

En partie par la force des choses, en partie par l'initiative des hommes, les anciennes grandes foires s'étaient constituées comme organes des échanges entre pays lointains, à une époque où il n'y avait pas de moyens de communication développés, où les barrières douanières étaient multipliées, et où les routes étaient peu sûres. Les grandes foires furent une institution caractéristique du Moyen Age, parce que justement les trois inconvénients signalés sont eux-mêmes caractéristiques de cette période de temps.

La décadence des grandes foires s'accentua à mesure que les moyens de communication se perfectionnèrent, que les douanes se simplifièrent et que la sécurité devint plus grande sur les routes. Ce déclin des foires s'accuse surtout au XVIIe siècle dans l'Europe centrale et occidentale. Il appartient à l'histoire de la civilisation plutôt qu'à la science sociale d'en retracer les phases.

Occupons-nous seulement du phénomène très intéressant que présente la prolongation singulière des Foires de Leipzig et même leur augmentation d'importance au XVIIIe siècle.

I. — CAUSES DE LA SURVIE.

Les foires, en général, déclinent rapidement à partir du XVIIe siècle dans la partie centrale et occidentale de l'Europe. Elles se maintiennent seulement à l'est, dans les régions où l'évolution économique est plus lente et où les moyens de communication ne se développent qu'insensiblement. C'est le cas en Russie où, par exemple, la foire de Nijni-Novgorod (qui est encore aujourd'hui très prospère) continue de remplir une fonction essentielle à la vie du pays.

Mais dans le reste de l'Europe, encore une fois, les foires perdent leur importance. C'est ce qui arrive notamment, en Allemagne, pour la célèbre foire de Francfort-sur-le-Mein, qui avait été au Moyen Age plus notoire encore que la Foire de Leipzig.

Cependant, par une remarquable anomalie, cette dernière traverse le XVIIe siècle sans subir les atteintes du mouvement général qui s'accomplit. Et même, au XVIIIe siècle, sa prospérité augmente et son éclat devient plus vif qu'il ne l'avait jamais été [1]. Comment expliquer un destin si exceptionnel?

Cette fortune de la Foire de Leipzig au XVIIIe siècle est d'autant plus étonnante que, à cette époque, les dispositions du privilège impérial, qui seules avaient permis à la foire du Moyen Age de se constituer et de vivre, n'ont plus aucune vertu, et que, d'autre part, les Électeurs de Saxe cessent de s'intéresser aux foires, et que, par surcroît, le Conseil de ville, tombé sous l'influence du commerce de détail local, accumule les maladresses et les fautes. Pourquoi donc la Foire lipsienne arrive-t-elle à son apogée à l'heure même où toutes les conditions économiques et politiques semblent lui être défavorables?

1. Quand nous avons parlé des contre-coups de l'état de paix ou de guerre sur les foires et des diverses autres répercussions, nous avons déjà anticipé sur la présente partie de cette étude en nous servant de faits pris dans toutes les périodes du développement des Foires de Leipzig.

On pourrait, afin de rendre l'explication plus claire, assigner à ce fait quatre causes principales :

1° Pour les raisons géographiques déjà exposées maintes fois, les régions entourant Leipzig durent s'industrialiser de bonne heure et exporter des produits fabriqués. L'évolution générale des moyens de communication, moins rapide encore que la croissance des industries saxonnes, fut trop lente pour mettre hors d'usage le puissant appareil d'exportation qu'était la Foire[1].

2° Les régions circonvoisines de Leipzig (Thuringe, Erzgebirge) sont constituées par de rudes escarpements de montagnes forestières, où le développement des moyens de communication fut beaucoup plus tardif qu'ailleurs.

3° Leipzig se trouve placée vers le seuil de la partie orientale de l'Europe, c'est-à-dire de la zone retardataire où les moyens de communication ne se sont pas perfectionnés en même temps que ceux de l'Europe centrale et occidentale, si bien que l'impossibilité de communiquer régulièrement avec la Russie et les pays limitrophes subsistait.

4° Or, au XVIIIe siècle, il advint justement que ces territoires, de concert avec les nations de l'extrême nord, s'ouvrirent tout à coup à la vie économique générale. L'évolution interne des populations et du travail, les féconds déchirements des guerres, le génie actif des politiques (Charles XII, Pierre le Grand)[2] déterminèrent avec soudaineté le « débouchage » de pays qui avaient vécu jusque-là d'une sorte de « vie enclose »[3]. Mais ces pays, s'ils pouvaient répandre une surabondance de productions naturelles, et s'ils éprouvaient véhémentement le désir d'échanger, n'étaient pas pourvus des nouveaux appareils de circulation qui fonctionnaient dans l'Europe centrale et occidentale. Le vieux mécanisme des Foires de Leipzig se trouva disposé à

1. Nous avons vu que la Foire servait non seulement à exporter les produits fabriqués, mais encore à importer les matières premières nécessaires à l'activité de l'industrie.

2. Pierre le Grand visita la Foire de Leipzig.

3. A ce résultat ont encore contribué des circonstances historiques comme la réunion de l'Électorat de Saxe et de la royauté polonaise dans la main de Frédéric-Auguste.

souhait pour assurer les communications entre les deux mondes. *La Foire lipsienne a été au* XVIIIe *siècle le truchement entre l'Europe centrale et occidentale, déjà fort avancée économiquement, et la Suède, le monde slave et l'Orient*[1], *en proie au besoin d'échanger, capables de livrer une profusion d'objets échangeables, mais pauvres en instruments d'échange*[2].

II. — LA FOIRE AU XVIIIe SIÈCLE.

Il est fort attrayant de le regarder courir, ce « torrent circulatoire » de marchandises qui, au XVIIIe siècle, traverse les Foires de Leipzig. Quel ondoiement versicolore d'articles! Et quelle éclatante variété de provenances! Justement, à cette époque, nous pouvons considérer les choses d'assez près, car la « Députation commerciale » de la ville, récemment créée, publie un rapport annuel. Il suffit d'en feuilleter même très hâtivement les fascicules pour voir en esprit, grâce au pouvoir d'évocation de tel ou tel détail caractéristique, rouler le tourbillon que nourrissaient à la fois les produits des industries grandissantes de l'Europe centrale et occidentale, les matières brutes dont les pays de l'Est commençaient l'exploitation et les marchandises précieuses ou agréables que le négoce allait désor-

1. En assumant ainsi le soin d'assurer les échanges avec l'Orient, Leipzig partageait avec Anvers l'héritage des fonctions exercées autrefois par Venise et Nuremberg.

2. Frédéric le Grand suscita comme rivales aux Foires de Leipzig la Foire silésienne de Breslau et la Foire brandebourgeoise de Francfort-sur-l'Oder. L'excès de réglementation dont il les gratifia ne contribua pas peu à les empêcher de devenir redoutables.

Eduard Philippi a écrit une histoire des Foires de Francfort-sur-l'Oder.

Au sujet des Foires de Breslau, voir : Cauer, *Zur Geschichte der Breslauer Messen*, dans la *Zeitschrift des Vereins zur Geschichte und Alterthum Schlesiens*, t. V, p. 63-80 et 222-250.

Voir aussi l'étude sur la *Politique économique de Frédéric le Grand*, dans le tome VIII, année 1884, du *Jahrbuch*, de Schmoller, et Prof. Dr H. Fechner, *L'État du Commerce de la Silésie avant l'Occupation du pays par Frédéric le Grand* (*Der Zustand des schlesischen Handels vor der Besitzergreifung des Landes durch Friedrich den Grossen*), dans le 3e cahier du tome X, année 1885, des *Jahrbücher fur Nationaloekonomie und Statistik*, de Conrad.

mais chercher régulièrement dans les régions les plus inaccessibles.

En 1729, le rapport nous signale des accidents survenus aux bateaux qui, arrivant d'Angleterre et de Hollande, devaient débarquer à Hambourg et à Altona leurs cargaisons d' « épices ». Parmi les articles qui occupent la scène des Foires, le café est dorénavant l'un des grands « premiers rôles ».

C'est un rapporteur plein de réflexions intéressantes, von Hagen, qui, en 1747, met en lumière la fonction importante remplie par les Juifs. Sur 2.858 marchands venus cette année, 319 sont des Sémites. « Les Juifs, dit l'auteur du rapport, tiennent tout le commerce en Pologne. » Il ajoute qu'ils sont très utiles au développement des affaires et que la Foire de Leipzig doit prendre soin de ne pas se laisser confisquer ses Juifs par les foires rivales : Breslau et Francfort-sur-l'Oder. Von Hagen constate plus loin que, en Bohême aussi, le négoce israélite règne en maître : 41 Juifs sont arrivés de ce pays et seulement 37 chrétiens. Quant au mouvement des marchandises, von Hagen nous conte en passant que les nobles hongrois ont acheté beaucoup de passementeries. Il nous montre enfin avec détail que les divers produits des industries textiles saxonne et thuringienne forment la matière d'une bonne partie des transactions.

Le rapport de 1753 nous fait connaître les services de plus en plus notables que rend la Foire comme organe d'approvisionnement pour les laines.

En 1766, nous sommes informés que les fabriques lipsiennes vendent bien leur toile cirée et leurs bougies de cire. Lyon écoule ses soieries. Nîmes et St-Quentin ont envoyé des bas de soie et des batistes. La Hollande est la grande pourvoyeuse pour les produits exotiques. Il apparaît que les intermédiaires d'origine grecque sont, avec les Juifs, l'un des meilleurs « ferments » de l'activité des Foires; cette année, ils ont débité beaucoup de coton et de fil turc. Les peaux et la cire polonaises ont relativement fait défaut cette fois-ci; sans doute se sont-elles arrêtées à la Foire de Breslau. Le rapporteur nous laisse voir que la

tôle de fer est l'un des articles qui donnent lieu aux plus grosses affaires.

La concurrence devient presque dramatique entre la tôle d'Angleterre et la tôle de Saxe vers 1770. La porcelaine saxonne de la Manufacture de Meissen, qui avait débuté aux Foires en 1770, continue d'être vivement recherchée. Parmi les matières premières d'importation, le coton turc et la laine macédonienne sont l'objet d'une forte demande.

L'historiographe de la Foire de 1773 nous révèle ce que les Grecs achètent à Leipzig, sans doute pour en faire la vente dans les pays de l'Est : les fourrures, les draps saxons, la toile, la porcelaine de Meissen, les boutons, la quincaillerie, les objets dorés et argentés en vrai ou en faux, les articles de Manchester.

Le rapport de 1774 s'étend sur l'importance des affaires en soieries; la marchandise vient principalement de France et d'Italie [1]. Ces transactions ont alors un contre-coup sur le change et les émissions de traites, car elles servent de base pour le calcul de la valeur. Les Hollandais achètent beaucoup de toiles, qui sont fabriquées surtout à l'est de la Saxe, dans le Lausitz, ou Lusace; ils en sont d'habiles apprêteurs et blanchisseurs et les revendent en divers pays après les avoir traitées dans leurs ateliers.

En 1775, de nombreuses balles de volumes imprimés partent pour les villes russes, notamment à destination de Riga. La Russie, la Pologne, la Hongrie, la Transylvanie, la Turquie et la Grèce acquièrent une profusion d'articles manufacturés saxons.

1777 voit l'intérêt se porter spécialement sur les draps, les mousselines de Plauen, les indiennes, les cuirs, les produits chimiques et les couleurs.

En 1778, les affaires avec l'Amérique se développent vigoureusement. Les Turcs achètent de la quincaillerie, des montres et des tabatières.

Le commerce des fourrures de Virginie est contrarié par la

1. En 1747, les guerres en Italie ayant amené la destruction de beaucoup de mûriers et de vers à soie, les soieries allemandes de Raab et les velours (imitant le velours de Gênes) de Scharnau s'étalèrent complaisamment à la Foire de Leipzig.

guerre d'Amérique en 1779. Il y a de gros marchés passés en casimirs et en tissus demi-soie. La quincaillerie anglaise se montre de plus en plus envahissante.

Saint-Eustache, dans les Petites Antilles, était la place de rassemblement pour les articles achetés par la Hollande à l'intention du Nouveau Monde. Au cours de la guerre anglo-hollandaise qui se déchaîna de 1781 à 1784, les Anglais s'emparèrent un moment de Saint-Eustache; il en résulta des perturbations qui furent péniblement ressenties à Leipzig.

A la foire de 1784, Vienne et Prague se pourvoient d'articles de librairie, Amsterdam achète de la toile à livres et de la toile pour les navires.

Ainsi les foires étaient un splendide caravansérail, où flottaient les parfums de tous les sols, où brillaient les reflets de tous les soleils, où se manifestaient les créations de tous les labeurs et de toutes les patiences humaines, où s'incorporaient les rêves de tous les génies du Midi, du Levant et du Septentrion.

Si, en s'éclairant de tous les documents, on s'applique à déterminer les grandes familles de marchandises qui dominent la Foire de Leipzig au XVIII[e] siècle, l'on voit que, sans doute, comme au XV[e] et au XVI[e] siècles, tiennent une place respectable à cette foire la foule des petits objets confectionnés par les industrieuses populations des régions circonvoisines (Erzgebirge, Thuringe, Franconie) : miroirs, écritoires, jouets, tabatières, couteaux, aiguilles, brosses, bourses, etc. : l'on se convainc aussi que maintiennent toujours leurs positions les objets de luxe du type ancien et les articles d'orfèvrerie : horloges d'Augsbourg, vases en métal repoussé, etc.; — mais l'on s'aperçoit qu'occupent à présent le devant de la scène les produits de certaines industries saxonnes en voie de développement continu et qui, pour la plupart, sont destinées à évoluer de bonne heure vers les formes de la grande fabrication. La *porcelaine de Meissen*, cette merveille de grâce fragile apparue comme par

un enchantement au milieu des violentes énergies de la Saxe, trouve aux Foires de Leipzig son grand marché[1]. Cependant nous avons affaire surtout à des branches de production plus rudes, moins artistiques certes que la porcelainerie d'art ou que l'orfèvrerie, moins artistiques même que la confection des jouets, des tabatières ou des miroirs. Il s'agit de fabrications qui semblent n'attendre que le machinisme pour s'intensifier et s'étendre. C'est, par exemple, celle du papier. C'est celle des couleurs. Ce sont surtout les *industries textiles. La Foire de Leipzig se manifeste au* XVIIIe *siècle comme étant par-dessus tout un grand marché des tissus;* et les plus communs des tissus mis en vente à la foire sortent des innombrables ateliers qui couvrent déjà le territoire saxon.

En même temps qu'elle sert à exporter les produits de l'industrie saxonne, la foire agit sur le continent Comme organe d'*importation des produits de la manufacture anglaise :* tôle, quincaillerie, etc.[2].

La foire nourrit de matières premières l'appétit dévorant des industries saxonnes. Elle est un grand marché d'importation pour la *laine*, le *coton*, le *fil*, etc.[3].

La foire a toujours pour fonction d'approvisionner en *vivres* de vastes régions où la terre est particulièrement ingrate. Mais l'on découvre qu'à côté des anciennes denrées, les *denrées coloniales* jouent un rôle de plus en plus marquant.

Enfin le vieux commerce des *fourrures* a pris une extension toute nouvelle. Il avait été le premier des grands trafics avec la Russie. En ce XVIIIe siècle où Leipzig s'affirme surtout comme le truchement des relations avec le monde slave, le commerce des *fourrures russes* acquiert un redoublement d'éclat. D'autre

1. Böhmert, *Urkundliche Geschichte und Statistik der Meissner Porzellanmanufaktur von 1710 bis 1880*, p. 46. — Stieda, *Die Anfänge der Porzellanfabrikation auf dem Thüringerwalde*, p. 138-139 et 145-146.

2. Le Blocus Continental devait fournir à la Saxe l'occasion de développer sur son territoire des fabrications dont l'Angleterre s'était jusqu'alors fait une sorte de monopole.

3. Le Blocus Continental devait également permettre à la Saxe de développer chez elle la filature de coton.

part, l'amélioration des communications avec le Nouveau Monde permet aux *fourrures américaines* de venir elles aussi à Leipzig. Le port français de La Rochelle sert d'abord d'intermédiaire entre l'Amérique et Leipzig pour ce commerce. Mais, après la perte du Canada par notre pays, La Rochelle est dépossédée par Londres.

En fonctionnant comme truchement des échanges de la Saxe industrielle en particulier et de l'Europe du centre et de l'ouest en général avec le monde slave, Leipzig concluait de nombreux marchés avec l'Occident lui-même. Non seulement elle lui servait d'intermédiaire pour ses relations commerciales avec les pays de l'est, mais encore elle lui vendait à lui aussi des articles manufacturés saxons; inversement, elle lui achetait pour la consommation allemande des matières premières, des vivres et des objets de luxe. Au début du XVIII[e] siècle, Leipzig traitait ainsi énormément d'affaires avec la France, alors en pleine vitalité économique et en train de faire, comme l'observe von Hagen, succéder sa grandeur commerciale à celles qui avaient été, au XVII[e] siècle, l'apanage de l'Angleterre et de la Hollande. Puis les guerres de notre pays avec l'Empire allemand contrarièrent les transactions. Leipzig commerça alors, du côté de l'ouest, surtout avec l'Angleterre, dont la puissance industrielle augmentait à vue d'œil. Dans les dernières années du siècle, une rivalité s'accuse entre la production anglaise et la production saxonne pour les tissus communs, la quincaillerie, etc. Dès lors, c'est avec l'Amérique que, à l'occident, Leipzig s'applique à nouer des relations. Le rapporteur des foires de 1776 signalait déjà que les colonies anglaises d'Amérique faisaient maints achats à Leipzig par l'entremise de l'Espagne. Celui de 1777 constate que beaucoup de lainages vont indirectement en Amérique. On a vu, d'autre part, que les Hollandais rassemblaient à Saint-Eustache la foule d'objets acquis par eux aux foires à l'intention des consommateurs transatlantiques. En 1778, de grands négociants lipsiens, les Frege, les Oehler, cherchent à éliminer les intermédiaires et à trafiquer directe-

ment avec le Nouveau Monde. En 1783, Hambourg achète pour l'Amérique les lainages de Chemnitz. Mais déjà les négociants saxons font des expéditions de marchandises à destination de Boston et de Philadelphie. En 1784, Frege importe directement des feuilles de tabac de Virginie et exporte outre Atlantique des articles manufacturés saxons. Franklin a une entrevue à Paris avec l'ambassadeur saxon Schosnefeld. Le Blocus Continental devait, au début du siècle suivant, amener la Saxe à s'affranchir de plus en plus de l'Angleterre et à développer chez elle diverses branches de fabrication rivales de la production insulaire. Vers la fin du XVIIIe siècle, en tout cas, le négoce de Leipzig étend ses bras d'un côté vers les États-Unis et de l'autre vers la Russie. Le commerce des fourrures, qui spécule justement sur les produits des deux pays, caractérise très bien cette envergure du trafic lipsien.

Ce sont les progrès de la navigation au XVIIIe siècle qui ont permis cet essor. Assurément, dans un sens, ils travaillent à diminuer l'importance des foires, puisqu'ils créent de nouvelles routes et rendent possible la permanence des échanges. Mais, étant donné le concours de causes qui rajeunissent les foires et entretiennent leur activité, les progrès de la navigation contribuent à intensifier celles-ci davantage encore. *A la fin du siècle, la grandeur terrienne de Leipzig s'apparie à la grandeur maritime de Hambourg.* Von Hagen faisait ressortir dès 1747 l'importance de la fonction de Hambourg. L'ouverture des nations slaves et des pays septentrionaux à la vie économique générale appelait à l'existence un grand port sur la Baltique. Il sembla un moment que Copenhague pût jouer ce rôle. Même la guerre de 1781-1784 entre l'Angleterre et la Hollande avait donné un opportun accroissement de force au pavillon danois en lui livrant le transport des marchandises que les Hollandais convoyaient habituellement jusqu'au Nouveau Monde. Le Danemark ne sut ou ne put profiter à temps de la fortune qui s'offrait à lui ni des circonstances favorables qui se présentaient. Hambourg grandit avec une rapidité

étonnante. Pendant la Révolution française, une grande partie de la vie économique des ports français et hollandais y reflua. Les Anglais en firent en même temps un organe de transmission utile à leurs menées politiques et financières sur le continent. Leipzig fut le second « poste », qui, avancé dans les terres, assurait la liaison avec l'Allemagne du Sud et les États autrichiens.

IV

LA FOIRE DE LEIPZIG ET LES CULTURES INTELLECTUELLES

1. — LA LIBRAIRIE, L'UNIVERSITÉ. — LA PHILOSOPHIE ET LA LITTÉRATURE.

En même temps que, au XVIIIe siècle, les Foires de Leipzig atteignent leur apogée, ce qu'on pourrait appeler la *civilisation lipsienne* arrive à sa plus haute expression. Comme la civilisation générale de l'Europe à la même époque, cette civilisation est de tour rationaliste. Mais elle a un cachet tout particulier et une allure bien originale.

La *librairie* locale, accrue et fortifiée, est un des supports de cette civilisation lipsienne. Après les ravages de la guerre de Trente ans[1], l'imprimerie et l'édition s'étaient relevées dans la ville, grâce à des hommes avisés et entreprenants comme F. Lanckisch. Dès la fin du XVIIe siècle, la Foire des Livres de

1. La librairie lipsienne avait déjà pris un développement remarquable, lorsque la guerre de Trente ans vint la ruiner. Au XVIe siècle, les plus fameux éditeurs de Leipzig avaient été Vögelin (né en Suisse, à Constance) et H. Reich (d'Halberstadt, près Magdebourg). Vögelin était imprimeur, éditeur et fondeur de caractères. Il fut l'ami de Camerarius et aussi celui de Mélanchton, qui venait régulièrement de Wittenberg à Leipzig pour voir les nouveautés exposées à la Foire aux Livres. Quelque temps avant la mort du Réformateur, Vögelin édita un recueil de ses œuvres, pour lequel le vieux Mélanchton écrivit une préface.

Vögelin et H. Reich furent en butte aux persécutions des Luthériens, qui les accusaient de « crypto-calvinisme ».

Leipzig, favorisée par un régime de liberté, l'avait emporté définitivement sur la Foire des Livres de Francfort-sur-le-Mein, arrêtée dans son essor par les tracasseries de la « Commission impériale de revision des livres [1] ». L'édition lipsienne triomphe au siècle suivant. B. C. Breitkopf, fils d'un mineur de Clausthal (dans le Harz), fait progresser les méthodes d'impression [2]. Son fils aîné, J. G. I. Breitkopf, continue de développer l'art typographique et réforme le commerce des éditions musicales [3]. J. L. Gleditsch, propriétaire de la célèbre librairie Weidmann, et J. H. Zedler se signalent par leurs intelligentes initiatives. Le second édite un Dictionnaire universel (*Universal lexicon*) en 64 gros volumes, parus de 1732 à 1750; ce sera l'ancètre de toute une famille d' « encyclopédies ». P. E. Reich, copropriétaire de la librairie Weidmann, mérite le nom de « prince des libraires ». Il édite Gellert, Wieland, Lessing, Lavater [4]. Désormais les fastes des grands éditeurs lipsiens sont ouverts. A la fin du siècle, s'y inscriront les Teubner, les Tauchnitz, les Brockhaus [5].

L'*Université* est un autre pilier de la civilisation lipsienne. A la vérité, ses maîtres, pris en eux-mêmes, sont, au XVIIIe siècle, intolérants, infatués et égoïstes. En cette ville venue tard au luthérianisme, ils le professent avec un dogmatisme arrogant. Ils considèrent Leipzig comme le centre de l'univers [6]. D'autre part, ils regardent leurs chaires comme des biens de famille et se les transmettent avaricieusement de pères

1. Les libraires hollandais, ne voulant pas subir l'inquisition de la Commission impériale, avaient été les premiers à boycotter, comme nous dirions aujourd'hui, la Foire des Livres de Francfort.

2. Depuis 1726, éditeur de Gottsched, B. C. Breitkopf loge l'écrivain avec lui à partir de 1736 dans sa maison de l'*Ours d'Or*.

3. J. G. I. Breitkopf construisit, en face de la maison de l'*Ours d'Or*, celle de l'*Ours d'Argent*. C'est là que Gœthe eut l'occasion d'apprendre la gravure sous la direction de Stock.

4. Le peintre A. Graff portraictura, pour la galerie de P. E. Reich, les « auteurs » de la librairie Weidmann. Ces portraits décorent maintenant la bibliothèque de l'Université de Leipzig.

5. L'art de la gravure sur cuivre fut florissant à Leipzig au XVIIIe siècle. Beaucoup d'œuvres des graveurs servirent à illustrer les publications des éditeurs.

6. Leur orgueil se traduisait dans cette affirmation audacieuse : *Extra Lipsiam non est vita. Si est vita, non est vita.*

en fils. Ces défauts sont symbolisés assez bien dans la « dynastie » des *Carpzov*[1]. C'est devant eux que dut battre en retraite le célèbre *Thomasius;* il avait déjà provoqué l'hostilité le jour où, contrairement à la tradition, il employa l'allemand au lieu du latin dans un cours; quand il fut suspect de « piétisme », ses ennemis ne se tinrent plus, et, cette fois, la persécution fondit sur lui; il quitta Leipzig et la Saxe, et alla professer dans la ville voisine, à la jeune Université de Halle. On sait que le professeur de droit Friedrich Leibniz avait eu pour fils le grand Gottfried Wilhelm Leibniz; on sait aussi que l'Université méconnut son mérite et que, tout jeune, il abandonna Leipzig pour n'y plus revenir. Hanovre devait s'illuminer de sa gloire. Malgré l'étroitesse ou la méchanceté d'une foule d'individualités, l'Université de Leipzig, considérée dans son ensemble et pour ainsi dire dans sa masse, était un réservoir bouillonnant de science et de pensée. Quelques maîtres de talent se rencontraient de temps en temps qui canalisaient ce flot abondant et désordonné et le répandaient sur les esprits en nappes fécondantes. Et d'aventure quelques étudiants géniaux passaient par là, que Leipzig fertilisait magnifiquement, et qui s'en allaient tout brûlants du désir de se mesurer avec les doctrines et les idées, d'éprouver, de dissoudre, de combiner et de recréer. Une dynastie de professeurs éminents fut celle des *Mencke*[2]. Ils étaient d'origine oldenbourgeoise. O. Mencke publia la première revue critique allemande, les fameux *Acta Eruditorum*[3]. J. B. Mencke continua l'œuvre paternelle, et, de plus, il aima et fit aimer la poésie. Lui-même écrivit des poèmes sous le nom de Philandre du Tilleul (Philander von der Linde). Quatre de ses élèves, originaires de Lusace, fondèrent une société poétique; elle devait, après diverses transformations, prendre le nom de *Deutsche Gesellschaft* et recevoir les directions de Gottsched. *J. F.*

1. Voir Ernst Kroker, *Leipzig*, Klinkhardt et Biermann éd., Leipzig, p. 69.

2. Les Allemands se plaisent à faire remarquer que le juriste Lüder Mencke était l'arrière-grand-père du père de la mère de Bismarck.

3. Que notre *Journal des Sçavants* avait d'ailleurs précédés de dix-sept années.

Christ, précurseur de Winckelmann, révéla à ses auditeurs les splendeurs de l'art antique; il fut l'un des maîtres de Lessing. *Ernesti* succéda à Christ; Gœthe entendit un de ses cours.

Leipzig fut, au milieu du XVIIIe siècle, le principal foyer de la *littérature* allemande. Fuyant les recruteurs prussiens, *J. C. Gottsched*, né en 1700 à Kœnigsberg, était venu à vingt-quatre ans s'établir à Leipzig, où il fut protégé par Mencke. Esprit robuste et clair, Gottsched soumit pour ainsi dire à un filtrage le torrent d'idées et de notions un peu troubles qui roulait tumultueusement à travers la ville-foire. Le rédacteur des *Censures raisonnables* (*Vernünftige Tadlerinnen*) fut un épurateur et un fixateur de la langue, un défenseur de la liberté d'écrire, un vulgarisateur des idées générales et un réformateur du théâtre. Il contribua à assurer la prédominance définitive du haut saxon sur les autres dialectes. Il combattit l'intolérance religieuse. Il rendit la philosophie plus accessible au commun des lecteurs. Avec l'aide d'une actrice intelligente, la Neuberin, il régénéra la scène; les foires n'avaient pas été sans développer à Leipzig une vie théâtrale fort active; Gottsched fit la guerre aux farces foraines qui y tenaient une trop grande place; il réduisit *Hanswurst* (*Jean Saucisse*), le Polichinelle allemand, à un rôle plus modeste et il introduisit du sérieux dans les spectacles.

Gellert travailla, lui aussi, à dégrossir les matériaux de pensée qui encombraient l'intelligence lipsienne. Il tailla et polit le rude granit des concepts; il arrondit et affina les formes d'expression. Né à Hainichen, près Leipzig, en 1715, il professa à l'Université de Leipzig; il eut Gœthe pour élève. Ce fut un moraliste aimable, un prosateur enjoué et un savoureux auteur de fables.

Mais une personnalité plus accusée parut. *Lessing* était venu en 1746 suivre les cours de l'Université. Lui porta jusqu'au génie les qualités critiques et didactiques déjà manifestées avec un éclat tempéré en Gottsched. De plus, il y ajouta un certain sens de l'art, exclusif sans doute, mais vif et ardent. Christ et Ernesti l'aidèrent à déchiffrer les antiques. La Neuberin l'in-

clina à comprendre le théâtre : le théâtre, auquel le futur auteur de la *Dramaturgie de Hambourg* devait porter un intérêt si passionné! L'autorité de Gottsched, devenue à la longue pédantesque et tyrannique, ne pouvait manquer de sembler insupportable à la jeune et fringante maîtrise de Lessing. Sans ménagement, il attaqua l'ancêtre. Ce fut un beau duel, d'où le vieux censeur sortit fort mal accommodé [1].

1. Fils d'un pasteur saxon de Camenz, en Lusace, Lessing étudia d'abord à Leipzig. Il y reçut certainement quelques-unes des « secousses » décisives qui contribuèrent à orienter son esprit. L'humeur migratrice — héritée des vieux Germains — qui l'a conduit ensuite, et toute sa vie durant, dans bien des villes différentes (à Wittenberg, Berlin, Breslau, Hambourg, Vienne, Wolfenbüttel —, sans parler des retours à Leipzig), a multiplié pour lui les influences subies. Cependant on peut revendiquer au profit de la ville-foire une part sérieuse dans la formation de cette intelligence si hautement encyclopédique. Précocement mûr, il avait interrogé tous les livres. Un jour, à Leipzig justement, il eut une révélation (contée dans sa lettre à sa mère, le 20 janvier 1749); il prit conscience de sa gaucherie et de son manque de sens du réel. Il quitta la chambre d'étude. Il apprit l'escrime, la danse. Il rechercha le monde. Il fréquenta les comédiens. Il chanta avec autant de conviction que de littérature le vin et l'amour. Dans sa pièce du *Jeune Savant* il bafoua ce pédantisme livresque dont il avait observé sur lui-même les morbides symptômes. Et il se confia sans boussole aux vagues chaudes et puissantes de la vie lipsienne.

Quand, après cela, il revint aux livres, il en comprit plus fortement le sens profond et en découvrit mieux les supérieures beautés. Dès lors, nouveaux ou anciens, ils devaient lui parler toujours avec les accents d'une singulière éloquence. Tout en devenant un extraordinaire érudit et un grand homme de lettres, Lessing maintint ses relations avec les réalités les plus brutales de la vie et de la passion. En cela aussi il demeura fidèle au type de l'étudiant de Leipzig. Chez lui alternèrent désormais régulièrement les périodes de furieuse lecture, puis de production littéraire intense, puis enfin de plaisirs sans retenue; ces derniers, dit Gœthe avec indulgence (*Dichtung und Wahrheit*, 2e partie, livre VII), étaient seuls capables de fournir le contre-poids nécessaire à la terrible activité cérébrale de Lessing.

Ce fut parmi les Allemands le premier en date des universalistes. Il remontait à tous les faits et poursuivait tous les textes. Il vérifiait, contrôlait. Il assemblait et confrontait. Par une méthode inductive vraiment moderne, il s'efforçait d'arriver ainsi, dans la critique littéraire et d'art (*Laocoon*), dans la controverse philosophique et l'exégèse, à des approximations de vérité toujours plus enveloppantes. Il ne fut pas seulement un critique. Il fut un philologue, un polémiste, un poète (bien qu'il se déniât l'inspiration), un fabuliste, un auteur dramatique très original. Envisagé au point de vue du mode de publication, Lessing prend au milieu de son époque un aspect encore plus nouveau : il fut un grand journaliste. Le périodique lui apparut comme le véhicule le plus propre à porter au loin le résultat de ses recherches d'érudit ou de ses réflexions de penseur. A Leipzig déjà, ce berceau du journalisme allemand, où parurent, avec celle de Gottsched, quelques-unes des plus notoires revues littéraires du XVIIIe siècle, Lessing avait pu voir le périodique à l'œuvre. Dans ceux qu'il fonda et dont l'éclat eclipsa celui de leurs modèles, il jeta les idées, accumula les matériaux, multiplia les comptes rendus, juxtaposa les analyses, fit se suc-

C'est à Leipzig également que se déroula une des phases de *Gœthe*; c'est sur Leipzig comme fond que se détache la silhouette de Gœthe étudiant. Il y arriva en 1765. En lui grondaient d'autres forces encore que celles qui animaient un Gottsched ou même un Lessing. Le jeune Gœthe était une intelligence, mais davantage aussi. C'était une puissance violente de sentiments. Il était apollonique et dyonisiaque tout à la fois. Quand il dé-

céder les campagnes contre les faux savants et les cuistres. A un autre point de vue, l'on doit remarquer que, chose également nouvelle, il ne fut pas non plus, comme la majorité de ses devanciers, un publiciste exprimant les opinions d'une classe sociale déterminée. Il visa jalousement à l'indépendance. Il fut un chercheur de vérité, un cribleur d'idées. Lui-même s'est comparé quelque part modestement à un moulin. Tous les « vents de l'esprit » faisaient en effet tourner ses ailes et il a moulu tous les grains pour la nourriture et la délectation des intelligences.

Par une face opposée de son esprit, Lessing est d'ailleurs très allemand, au sens actuel du mot, et en cela il devance ses compatriotes, peu préoccupés, à l'époque, d' « unité » spirituelle ou politique. Ses enquêtes comparatives sur les littératures l'ont amené à concevoir l'idéal d'un théâtre « véritablement allemand ». Il se montre durement hostile à l'imitation des tragédies françaises, — qu'avait préconisée Gottsched. Remontant aux pièces originales des tragiques grecs et aux textes de la *Poétique* d'Aristote, il prétend instruire le procès de nos tragiques du XVII[e] siècle. Il profite au contraire de Diderot. Par-dessus tout, il exalte et fait connaître Shakespeare. Plus Allemand que Saxon, Lessing a une sincère admiration pour Frédéric II (qui du reste ne fait rien pour lui). Il aime les militaires prussiens. La force des armes en impose à cet intellectuel, soucieux, nous l'avons vu, de ne pas puiser dans les seuls livres ses conceptions de la vie. Son œuvre dramatique la plus fameuse, *Minna von Barnhelm*, fait assister les spectateurs au mariage symbolique de la Saxonne vaincue et du major prussien von Tellheim. Le jeune Goethe se trouva en 1767 à la première de cette pièce au théâtre de Leipzig et en fut très impressionné. Son émotion retentit encore dans le passage de *Dichtung und Wahrheit* où il signale *Minna von Barnhelm* comme ayant ouvert aux jeunes écrivains des horizons dramatiques insoupçonnés.

Si Lessing pressentit le dogme du « germanisme » et parut s'y rallier d'avance, dans le domaine religieux et philosophique au contraire il tendit sans cesse à s'affranchir de tout dogme particulier et à devenir de plus en plus « citoyen de l'univers ». Son évolution dans ce sens s'accentua jusqu'à sa mort, survenue prématurément en 1781. C'était l'universalisme qui reparaissait en lui d'une façon violente. Une manifestation sensationnelle en fut sa dernière œuvre dramatique, *Nathan le Sage*, où le christianisme, le judaïsme et le mahométanisme sont présentés comme ayant la même valeur aux yeux de Dieu, et où même le Juif Nathan semble jouer le rôle le plus noble et le plus vertueux. Chose curieuse, une œuvre de jeunesse, les *Juifs*, contenait déjà le germe de telles idées. Elles trouvèrent une expression énergique dans *Nathan le Sage*. Cette pièce dut certes être jouée avec succès à Leipzig et y réunir les applaudissements des Juifs d'Orient et des Turcs que le commerce des fourrures et celui du coton et de la laine attiraient en nombre dans la ville-foire. *Nathan le Sage* continue d'ailleurs d'être représenté fréquemment dans les villes d'Allemagne à colonie juive nombreuse.

barqua à Leipzig, il était même, de son propre aveu, véhément et tumultueux à un singulier degré. La ville-foire devait, tout en satisfaisant avec générosité ses passions, fortifier encore le côté intellectuel de Gœthe, en développant chez lui le sens encyclopédique et universaliste, et en lui donnant le souci, le respect, l'amour de la réalité[1]; la ville-foire devait donner à son cerveau une décisive trempe, en attendant qu'un jour Weimar parachevât sa nature et l'élevât à la hautaine sérénité des eugéniques. Et peut-être Gœthe ne se rendra-t-il jamais bien compte lui-même de l'étendue de sa dette envers Leipzig. Il semble se plaindre dans ses Mémoires de s'être vainement promené au Rosenthal, à Connewitz, et à Raschwitz, pour y faire la « chasse aux images ». Mais le bénéfice du séjour, pour ne pas se manifester à la conscience du jeune homme, n'en était pas moins profond et durable. Tandis qu'il courtise Kätchen, et joue si brutalement avec le cœur d'Annchen, tandis qu'il se complaît aux facéties de Behrisch, l'atmosphère intellectuelle de la ville-foire entre en lui, éclaircit les vapeurs ardentes de son esprit effervescent[2]. Oeser, à l'académie de dessin de la Pleissenburg, lui révèle l'art antique. A l'*Ours d'Argent*, le Nurembergeois Stock lui apprend la gravure sur cuivre. Les riches marchands le convient à admirer leurs statues. Chez Gœthe, le sens du réel et le sens du beau grandissent rapidement, sans jamais se confondre, mais en entretenant de mystérieuses correspondances. Un jour, il prend la diligence pour aller à Dresde afin de voir la Galerie de Peinture. Fidèle à la prévention de son père contre les hôtelleries, il descend chez un cordonnier, parent de son logeur de Leipzig. Quelle illumination intérieure le soir où, rentrant de la Galerie, il s'arrête devant le tableau formé par la petite salle à manger du cordonnier, et où il se découvre la faculté de voir la réalité du même œil dont il regarderait une œuvre d'art ! Oui, Gœthe s'est accru infiniment pendant son séjour à Leipzig.

1. Le philosophe et pédadogue Paulsen disait qu'il y a deux choses principales à apprendre de Gœthe : 1° la crainte respectueuse de la réalité ; 2° l'aversion pour les déclamations morales de certain idéalisme creux.

2. Sur le passage de Gœthe à Leipzig, voir : Otto Jahn, *Gœthe und Leipzig*, Leipzig. — Julius Vogel, *Gœthes Leipziger Studentenjahre*. Leipzig.

Aussi a-t-il voulu peut-être exprimer malgré tout un sentiment personnel quand il fait dire à l'un des personnages de *Faust* : « Je suis très content de mon Leipzig. C'est un petit Paris, et propre à éduquer son monde ».

(*Ich lobe mir mein Leipzig. Das ist ein klein Paris und bildet seine Leute*[1].)

Cependant le grand rôle littéraire de Leipzig était terminé[2]. Un certain nombre de circonstances, parmi lesquelles le succès des armes prussiennes et l'abaissement de la Saxe, devaient contribuer à déplacer le foyer de la culture intellectuelle dans l'Allemagne centrale. La cour de Weimar allait succéder à la ville et à l'université de Leipzig comme principal théâtre du développement des lettres allemandes. La littérature qu'on est convenu d'appeler « classique », commença bientôt de s'y épanouir sous la protection d'un Mécène princier[3].

Sur d'autres points, le « romantisme » allemand proprement dit allait naître. Mais, de même que le plus grand des futurs « classiques » s'était formé en partie à Leipzig[4], les protago-

1. Kroker (*op. cit.*, p. 91) observe que Gœthe a peut-être mis un peu d'ironie dans cette phrase, attendu qu'il la fait prononcer par un étudiant pris de vin. Il est certain que l'excellent et le pire se rencontraient à Leipzig et s'y mélangeaient parfois. Cet assemblage de haute intellectualité et de brutalité est justement caractéristique de la civilisation lipsienne. Quoi qu'il en soit, les hommes de génie y trouvèrent leur compte, car, tout en agrandissant leur esprit, ils prirent à Leipzig un rude et profitable contact avec toutes les réalités de la nature humaine.

2. Entre les importantes publications auxquelles vient de donner lieu le jubilé des cinq cents ans d'existence de l'Université de Leipzig, se distingue l'*Histoire de la vie littéraire à Leipzig* (*Geschichte des Litterarischen Lebens in Leipzig*) par Georg Witkowski. Leipzig et Berlin, Teubner, 1909, imposant ouvrage d'érudition qui jette surtout beaucoup de lumière sur l'époque antérieure à Gottsched.

Sur cette époque elle-même, voir le récent ouvrage français de G. Belouin, *De Gottsched à Lessing*.

3. On s'est demandé souvent quel tour aurait pris la littérature allemande si le centre s'en était maintenu plus longtemps à Leipzig, et si elle n'avait pas bénéficié à ce moment des influences aristocratiques de la cour de Weimar. Sur ce sujet, voir : Julius Faucher, *Weimar und Leipzig in der deutschen Litteratur*.

4. Pour être complet, il faut ajouter que Schiller, comme Gœthe, a séjourné à Leipzig (1785). Il y habita cette petite maison qu'on peut visiter aujourd'hui au faubourg de Gohlis et où il composa l'*Hymne à la Joie*. Le poète avait pourtant à ce moment à lutter contre des difficultés matérielles, ainsi qu'en témoigne une lettre exposée à la muraille de la maison de Gohlis et où Schiller prie un marchand de lui prêter de l'argent, promettant de le rendre « à la prochaine foire ».

nistes d'un des deux groupes romantiques, le groupe des « subjectifs », avaient, eux aussi, séjourné utilement dans la Ville-Foire.

C'est ainsi que *Jean-Paul* avait fait ses études à l'Université lipsienne. Le fils du pasteur de Haute-Franconie demanda son immatriculation en 1781, seize ans après Goethe, et produisit un *testimonium paupertatis* grâce auquel il obtint la dispense de tous droits. Il logea Peterstrasse, à la maison des *Trois Roses;* on lui imposait l'obligation d'abandonner sa chambre aux marchands toutes les fois que revenait la foire. Jean-Paul suivit des cours de toute espèce et apprit aussi bien la philosophie avec Platner, que l'histoire des apôtres auprès de Morus et que la trigonométrie chez Gehler. Les influences lipsiennes se combinèrent aux influences franconiennes[1] pour aider à modeler définitivement ce déconcertant esprit, à la fois sentimental et ironique, ingénu et érudit. Il fit connaissance avec tous les problèmes que pose le savoir humain et joua avec les solutions admises aux diverses époques; il s'amusa aux théories et se promena à travers les doctrines; et sa fantaisie devait, comme chacun sait, tirer plus tard de sa science le plus ingénieux parti. Jean-Paul, au milieu de terribles tracas d'argent, écrivit dès l'hiver de 1782, à Leipzig, sa première œuvre notable, les *Procès Groënlandais.* L'éditeur Voss, de Berlin, accepta de l'imprimer, « de manière à ce qu'elle pût être mise en vente à Leipzig, à la prochaine foire de Pâques ». Le livre n'eut aucun succès. L'écrivain, sans se laisser abattre, se mit à composer l'œuvre intitulée : *Choix fait parmi les papiers du Diable.* Cependant la misère devint insoutenable et les créanciers menaçants. Jean-Paul dut se sauver nuitamment de Leipzig, en se déguisant. Mais il partait de la ville avec la conscience de sa vocation et de son destin. Venu pour y faire des études de théologie, il y avait senti grandir ses curiosités et se développer son génie littéraire, et il y avait pris joyeuse confiance dans les dons singuliers de son esprit, malgré la plus

1. Voir, *La Civilisation de l'Étain*, 2e partie, p. 196.

décourageante succession d'humiliations et de souffrances.

Leipzig fut également le lieu où le jeune *Novalis* commença d'être soi. Son père, le baron de Hardenberg, l'y avait envoyé faire son droit en compagnie d'Erasme, son frère cadet. L'étudiant n'exécuta pas ce programme. Il le rappelait plus tard dans une lettre à Erasme : « Au lieu de répandre la poussière des livres sur nos chevelures, nous jouions un rôle brillant sur le théâtre du monde. » C'est à Leipzig que Novalis apprit à vivre et à penser par lui-même. Comme le dit F. Blei[1], c'est là que « la vie promena sa charrue dans les terres profondes de cet esprit. » L'influence de la Ville-Foire fut secondée et renforcée par celle d'un camarade d'étude qui n'était autre que Frédéric Schlegel. Certes, le jeune Novalis, qui allait monter à grands pas, pour disparaître au sommet dans un éblouissement, les chemins du plus haut et du plus étonnant mysticisme, était fort dissemblable du futur auteur de *Lucinde*. Mais celui-ci, grâce à la pluralité de ses talents et à sa maturité d'intelligence, exerça sur son compagnon un ascendant de quelque durée. Il le guida à travers l'admirable champ d'observations et d'expériences qu'était la Ville-Foire. Il « ouvrit les fenêtres de l'âme[2] » du jeune Novalis. F. Schlegel fit plus : lui qui, à l'âge où l'on débute, allait être le premier en Allemagne à formuler la théorie de « l'art pour l'art », il « éveilla, en Novalis, l'artiste[3] ». Novalis sentait bien tout ce qu'il devait à F. Schlegel quand il lui écrivait en quittant Leipzig : « Tu as été pour moi le grand-prêtre d'Eleusis; par toi j'ai goûté aux fruits de l'arbre de science. »

Et *F. Schlegel* lui-même, ne dut-il pas à Leipzig l'émancipation — sans doute poussée un peu trop loin — de sa personnalité et de son esprit? Tel que le caractérise un critique, avec le contraste interne de « son intelligence prématurément formée et de son émotivité en pleine agitation[4] », nous n'avons pas de peine à l'imaginer plongé au cœur de la vie lipsienne,

1. F. Blei, *Novalis*, Bard-Marquardt éd., Berlin, p. 10.
2. Id., *op. cit.*, p. 14.
3. Id., *op. cit.*, p. 14.
4. F. Blei, *op. cit.*, p. 10.

s'y fortifiant et s'y exaltant. Nous concevons comment il exerça dans la ville ses curiosités aiguës et un peu perverses de « psychologue » (il en fut « un » avant l'heure). Nous nous figurons comment il y eut l'occasion de façonner en sa personne ce type de dandy romantique dont il a fait la description dans *Lucinde*, avec la prétention de se représenter soi-même : « Sans affaire et sans but, il tournait autour des choses et des hommes comme quelqu'un qui cherche avec angoisse ce dont tout son bonheur dépend. Tout pouvait l'exciter, rien n'était capable de le satisfaire. De là vint qu'un écart ne pouvait l'intéresser qu'aussi longtemps qu'il ne l'avait pas essayé et qu'il n'en avait pas considéré de plus près la nature. Aucune sorte de fantaisie ne pouvait lui devenir vraiment une habitude : car il y avait en lui autant de mépris que de légèreté. Il lui était possible de se livrer aux jouissances avec réflexion et de se plonger dans ses pensées jusqu'au sein des plaisirs [1]. »

Ainsi Leipzig qui, par les « lumières » de son rationalisme encyclopédique, avait illuminé de feux brillants l'esprit des grands critiques du XVIIIe siècle, fut appelée aussi vers la fin, grâce à la liberté extrême de ses discussions et à l'aimable facilité de ses mœurs, à favoriser, chez quelques-uns des futurs représentants du romantisme « personnel et subjectif », la première poussée d'instinct et le premier tumulte de sentiments.

II. — LES BEAUX-ARTS.

Si elle fut propice à la littérature et à la critique, la civilisation de Leipzig, au XVIIIe siècle, ne se prêta guère au développement du génie pictural et plastique [2].

1. F. Blei, qui reproduit tout le passage, ajoute un peu brutalement (*op. cit.*, p. 11 et 12) : « On trouvera dans les tons fondamentaux de ce portrait de quoi constituer aussi sans difficulté celui du Schlegel de plus tard, qui ressemblera tant au héros d'*En Route* de Huysmans, à part cela que les éléments viennois de l'époque Metternich y mêleront les couleurs fanées d'une sorte de piété sensuelle et décrépite. »

2. Ce n'est que dans la dernière partie du XIXe siècle que Leipzig devait enfanter

Cependant les riches marchands lipsiens s'intéressèrent aux beaux-arts, à titre de *collectionneurs*. Leur goût de collectionner s'appliquait tantôt aux œuvres d'art, tantôt aux pièces d'histoire naturelle. Souvent les deux passions étaient réunies chez la même personne. Plutôt scientifique était la collection formée par les Lincke, propriétaires de la pharmacie du « Lion ». Les Richter (enrichis par l'exploitation des fameuses couleurs bleues extraites de certains minéraux de l'Erzgebirge) [1] rassemblaient à la fois des peintures, des pierres précieuses, des échantillons scientifiques. Les Winckler (arrivés à la fortune par la banque et le commerce des « épices ») achetaient des tableaux. On a souvent médit des collectionneurs. La collection, a-t-on répété, est un goût de barbares : conquérants stupides ou marchands parvenus. Elle a commencé de fleurir avec ce peuple romain, si médiocrement doué pour les beaux-arts, mais si habile à dépouiller les peuples artistes des chefs-d'œuvre et même des dieux qu'ils avaient produits. Elle a eu pour parrains dans l'histoire les Mummius dévalisant les Corinthes, et les Verrès « balayant » les Siciles. La collection, c'est l'outrage à l'unité et au style. C'est l'aveu bruyant et l'étalage de l'ineptie, de l'incompréhension noire. C'est le triomphe du contradictoire, du disparate et de l'hétéroclite. Le réquisitoire contient quelques parties solides. Il en renferme d'autres qui le sont beaucoup moins. Le collectionneur, qui du reste, bien loin de tout admirer et de tout admettre, se « spécialise » souvent (et tombe alors dans l'autre danger d'être dénoncé comme un « maniaque ») peut être un voluptueux qui jouit de la diversité et de l'opposition des œuvres, ou un critique d'art qui se plaît à étudier, pour exalter finale-

un artiste qui est en même temps un maître des lignes, des couleurs et des formes, le peintre et sculpteur Max Klinger, l'auteur de la fameuse statue de *Beethoven* et du tableau du *Christ dans l'Olympe*. Ce rude et complexe génie se situe magnifiquement dans le milieu qui lui a donné naissance. Tout en réservant la part du « facteur personnel », on peut dire que le passé de Leipzig tout entier semble avoir été nécessaire pour préparer l'épanouissement de son œuvre surprenante, d'une si victorieuse énergie, d'une si triomphante érudition, et d'une si ardente et si farouche sensualité.

1. Lesquelles entrent dans la fabrication des porcelaines de Saxe et ne contribuent pas peu à en rehausser la beauté.

ment telle ou telle forme aux dépens des autres, ou au contraire pour proclamer la relativité du sens du beau, les produits successifs de la création esthétique, ou un philosophe curieux de suivre dans ses variations l'effort artistique de l'esprit humain. En ce qui concerne particulièrement Leipzig, nous sommes porté à reconnaître, dans ce goût de collectionner qui s'empara des grands marchands du lieu, une nouvelle manifestation de la tendance intellectualiste, encyclopédique et « compréhensive » qui avait grandi si naturellement dans la Ville-Foire, et qui faisait que, après y avoir vu rassemblées les marchandises de tous pays, l'on se complaisait aussi à y confronter toutes les idées et à y juxtaposer toutes les œuvres. La foire n'était-elle pas elle-même une sorte de grande collection? Collection éphémère, qui se désagrégeait bien vite, mais qui, périodiquement aussi, se reconstituait par des apports universels! Et les collections n'étaient-elles pas, à l'instar de la foire, de composites assemblages, de riches capharnaüms, d'opulents caravansérails? Que des esthètes malicieux exercent leur verve aux dépens des négociants qui accumulèrent ces trésors; qu'ils raillent l'incompétence et la vanité de quelques gros marchands se pavanant, la bouche épanouie en un sourire satisfait, au milieu de leurs petits musées. Mais qu'ils veuillent bien ensuite s'arrêter un moment à supposer que fût introduit dans ces galeries et dans ces « cabinets » un esprit extraordinaire, capable non seulement de percevoir et de comprendre avec vigueur chaque objet séparément, mais aussi de remarquer avec subtilité les différences et de se faire de ces différences mêmes une occasion de réflexion et de plaisir, alors ne leur semblera-t-il pas que les collections, chose tout à l'heure pesante et sans rayonnement, pouvaient devenir parfois brusquement des chapelles d'initiation, et même des sanctuaires privilégiés où s'accomplissaient, au bénéfice de certains élus, des miracles d'éblouissement intérieur? De même que le Leipzig économique des foires, d'une abondance chaotique, dispensait la vie et le bien-être à ceux qui choisissaient et puisaient dans son sein ; de même que le Leipzig intellectuel, d'un « encyclopédisme » un peu trouble, versait pourtant le

clair savoir aux esprits capables de filtrer ses richesses; de même aussi le Leipzig des collections pouvait illuminer de fulgurations magnifiques ceux qui venaient le regarder avec les yeux de l'âme. Ce fut le cas de Lessing et de Gœthe [1]. Ce dernier s'est plu à évoquer en quelques lignes sereines [2] le souvenir des propos qu'on échangeait entre amateurs éclairés tout en admirant les tableaux des Winckler et des autres collectionneurs lipsiens. L'on s'y élevait à un dilettantisme voluptueux et tranquille, à une jouissance forte mais calme de tous les beaux artifices des peintres et des sculpteurs. Aucune vaine dispute, provenant de l'étroitesse des points de vue ou de l'exclusivisme d'une passion trop violente, ne troublait ces lumineux instants. « Tout au plus discutait-on, dit Gœthe, sur l'école d'où était sorti l'artiste, sur l'époque à laquelle il avait vécu, sur l'espèce particulière de talent dont la nature l'avait doté, sur le degré de perfection qu'il avait atteint dans l'exécution. L'on ne montrait aucune préférence pour les sujets religieux ou les sujets profanes, pour les paysages ou pour les sujets urbains, pour les sujets animés ou pour les natures mortes ; la question était toujours la valeur artistique du tableau. »

Les grands peintres et sculpteurs manquèrent à Leipzig, mais il y eut au XVIIe et au XVIIIe siècle des *graveurs sur cuivre* de beaucoup de talent, les Andreas Bretschneider, les Christian Romstet, les Bernigeroth père et fils, les Christian Heckel, les J.-C. Sysang, les J.-F. Rosbach, etc. Nous avons vu que Gœthe lui-même apprit à graver sous la direction de Stock, dans la maison de l'*Ours d'Argent*. Cet art tient une place dans l'espèce d' « épopée du cuivre » qui semble s'être déroulée en Saxe. Tout marchand lipsien qui ne pouvait pas se faire peindre, faisait au moins graver son portrait et en donnait des exemplaires à ses

1. Gœthe devait devenir lui-même un fervent collectionneur d'objets d'art, d'instruments et d'échantillons scientifiques. Rien n'est plus captivant que de voir, à Weimar, ses collections de porcelaines, de médailles, de gravures, de minéraux, d'instruments de physique. Beaucoup de ces objets sont serrés dans des meubles à petits tiroirs, faisant penser à nos « classeurs » les plus modernes, et qui furent construits sur les indications de Gœthe lui-même.

2. *Dichtung und Wahrheit*, liv. III.

amis. Cependant la plupart des gravures exécutées : vues de monuments, paysages, scènes de genre, etc., étaient destinées à la vente. Le commerce des gravures sur cuivre fut très actif durant l'avant-dernier siècle aux Foires de Leipzig. On sait qu'il avait eu auparavant un vif éclat dans la Nuremberg du XVIe siècle à l'époque d'Albert Dürer et de ses émules. L'influence tout à fait déterminante que les caravanes marchandes des Patriciens nurembergeois eurent sur le développement de la Foire lipsienne, qu'elles avaient adoptée pour leur principale étape, laisse supposer que, en étudiant dans le détail les rapports des deux villes, il serait possible de trouver des matériaux permettant de reconstituer sans solution de continuité l'histoire du commerce des gravures sur cuivre en Allemagne. Parmi les gravures qui se débitaient au XVIIIe siècle à la Foire, et dont plusieurs portent des titres et commentaires en français, les moins curieuses ne sont pas celles qui représentent les aspects de la cité et ceux de la Foire elle-même : la cohue des marchands, les baraques des montreurs, et les étalages d'objets de luxe qui attiraient les riches acheteurs dans la « cour d'Auerbach ». Beaucoup de gravures étaient vendues séparément et pour elles-mêmes. Mais un grand nombre aussi (portraits des savants lipsiens, images des sciences et des métiers, etc.) étaient faites pour illustrer les publications des éditeurs de Leipzig, dont les productions devenaient sans cesse plus abondantes et plus soignées.

Il ne faut pas non plus omettre de rappeler ici la contribution artistique apportée aux Foires de Leipzig par la *porcelaine saxonne de Meissen* [1], qui y trouvait, comme il a été déjà répété plusieurs fois, son principal débouché [2]. Au milieu des brutalités et des truculences de la vie lipsienne, c'était merveille que de voir fleurir ces productions d'un art fragile et délicat. L'on pouvait se déprendre un instant de l'agitation tourbillonnante

1. Indépendamment du grand ouvrage de Karl Berling, voir Willy Doenges, *Meissner Porzellan*, Berlin, Marquardt et Cie, éd.

2. Voir : Böhmert, *Urkundl. Geschichte u. Statistik der Meissner Porzellanmanufaktur*, p. 46, et Stieda, *Die Anfänge der Porzellanfabrikation auf dem Thüringerwalde*, p. 138 et 139 et p. 145 et 146.

de Leipzig pour s'abandonner là, comme parleraient les poètes nos contemporains, à un « rêve de porcelaine ». La prestigieuse substance, dont l'alchimiste et chimiste saxon Böttger avait retrouvé le secret, et que Hérold [1] avait perfectionnée, était délicieuse par elle-même. Les formes qu'on lui donnait et les dessins dont on l'ornait ne l'étaient pas moins. Le modelage et la décoration s'inspiraient du style rococo [2] ou en furent, si l'on préfère, une des manifestations les plus séduisantes [3]. Jolis bergers et ravissantes bergères, galants seigneurs s'inclinant devant l'objet de leur flamme, belles petites princesses faisant la révérence, dénicheurs d'oiseaux et voleurs de baisers, ce fut comme une vision de féerie que l'apparition de ces exquises petites figurines, d'un éclat si frais, et qui faisaient autour d'elles les gestes plus menus, puisque, d'y porter une main trop hardie, c'eût été risquer de les briser et de mettre fin au prodige! Nulle part peut-être mieux que dans le modelage et la peinture de la porcelaine, le style rococo n'a révélé sa subtilité, étalé sa grâce voluptueuse et exercé son charme vainqueur [4].

1. Appelé de Vienne à Meissen en 1720.

2. Cette introduction heureuse du style rococo dans l'art de la porcelaine fut surtout l'œuvre du modeleur Johann Joachim Kaendler.

3. Un Allemand, G. Semper, a soutenu à ce propos que la manufacture de porcelaine de Meissen avait été le vrai berceau du style rococo et que ce style s'était transplanté de Saxe à Versailles et à Paris avec la fille d'Auguste III, qu'épousa Louis XV de France. Cette opinion n'a pu s'accréditer, même en Allemagne.

4. Grande a été l'influence de la cour de Dresde sur le développement des arts en Saxe à cette époque, et particulièrement de l'art céramique. Les Electeurs de Saxe, et notamment Auguste le Fort, firent de Dresde une capitale artistique. Eux aussi étaient d'ardents « collectionneurs » ; ils réunirent dans leurs palais d'admirables séries d'objets d'art et dotèrent leur résidence de magnifiques musées. Ils collectionnèrent la porcelaine avec passion (et l'on aime à raconter à ce propos qu'Auguste III, en échange de 48 vases qu'il voulait placer dans son « palais hollandais », donna au roi de Prusse un régiment de dragons). Les collections de porcelaine devinrent à la mode dans toute la Saxe et prirent leur rang, chez les riches, à côté des galeries de tableaux, de gravures, de statues.

Les Electeurs de Saxe, qui furent au XVIII[e] siècle rois de Pologne, ont eu de grands défauts, mais ont été vraiment des souverains artistes. Leur amour de la beauté et du luxe sut profiter de toutes les ressources qu'ils trouvaient dans leurs différents domaines. Ils eurent le goût de la pompe un peu barbare mais grandiose des Slaves, et ils le tempérèrent et le nuancèrent en obéissant aux suggestions de l'art délicat qui florissait à cette époque dans les cours de l'Europe occidentale.

Malheureusement les prodigalités de ces souverains ne furent pas l'une des

L'ARCHITECTURE. — *L'architecture* lipsienne vaut qu'on en dise un mot. Nous avons constaté l'influence de Nuremberg sur Leipzig au xv[e] et au début du xvi[e] siècle; les Nurembergois apportèrent l'activité commerciale à la cité et ils introduisirent le style renaissance dans ses constructions (nous avons vu tout ce qui fut réalisé à cet égard pendant l'édilité de Hiéronymus Lotter). Au xvi[e] et au xvii[e] siècle ce furent les Hollandais qui, à leur tour, firent sentir leur influence à la fois sur les transactions et sur l'art de bâtir. Au commencement du xviii[e] siècle, le style baroque, triomphant à Dresde, étendit son empire à Leipzig. Quels que fussent les styles adoptés et les combinaisons auxquelles ils donnèrent naissance, les architectes lipsiens se préoccupèrent toujours de ménager de grands emplacements pour servir à l'exhibition des articles au moment des foires. Ainsi apparurent des « adaptations » lipsiennes de divers styles architecturaux. Par exemple le style baroque, libre à Dresde et visant uniquement à plaire, dut, à Leipzig, asservir sa grâce aux nécessités d'un utilitarisme marchand. On avait besoin de vastes espaces non seulement pour exposer les produits durant la Foire, mais aussi pour les emmagasiner durant le reste de l'année [1]; car beaucoup d'articles non vendus demeuraient à Leipzig au cours de l'intervalle qui s'écoulait entre deux foires; et, d'autre part, les habitants de Leipzig avaient entrepris le commerce d'entrepôt, première origine du grand commerce stable dans la ville. Les longues cours à galeries des maisons lipsiennes devinrent une des caractéristiques de la cité.

Kochs Hof, *Stieglitzenhof*, etc., toutes furent bientôt notoires. La plus grande célébrité s'attacha cependant à *Auerbachs*

moindres causes de l'abaissement de la Saxe au profit de la Prusse à la fin du xviii[e] siècle.

1. Masperger, un des historiens des Foires, envisage comme condition de la prospérité de celles-ci dans un lieu, la présence d'une population disposant de capitaux et de crédit. Il constate que, à Leipzig comme à Francfort, cette condition a été remplie et il énumère les bons profits qu'on se fait en logeant les étrangers et leurs marchandises, en les mettant en rapports avec d'autres étrangers, en se chargeant des expéditions, en faisant le change, en consentant des avances.

Hof, la Cour d'Auerbach (au pied de laquelle se trouvait et se trouve encore le non moins fameux *Auerbachs Keller*, ou Cave d'Auerbach). *Auerbachs Hof* avait été édifié en 1516 par un savant, le Dr Heinrich Stromer, d'Auerbach. Les éventaires en furent loués de préférence par les vendeurs d'articles de luxe et d'objets précieux. Cette petite galerie connut la gloire, et les poètes ne dédaignèrent pas de la célébrer[1]. Le Français Balthasar de Monconys, qui visita Leipzig en 1663 avec le duc de Chevreuse, s'étonnait de ces longues cours lipsiennes où les marchandises étaient exposées, tandis que sur la place du Marché de nombreuses baraques contenaient d'autres marchandises encore. Cent ans plus tard, les maisons de Leipzig devaient impressionner fortement le jeune Gœthe. « Leipzig, dit-il dans ses Mémoires, n'évoque pour le spectateur aucune époque antique; dans ses monuments, c'est une époque nouvelle, au court passé, qui nous parle, portant témoignage de l'activité commerciale, de l'aisance et de la richesse. Mais ce qui me plaisait tout à fait, c'étaient ces bâtiments me paraissant énormes, ayant un visage sur deux rues, enfermant tout un univers bourgeois dans leurs grandes cours entourées de constructions hautes comme le ciel, et qui ressemblent à des *burgs*, même à de petites cités[2]. »

L'un des bâtiments les plus intéressants qui furent édifiés dans le style baroque est le petit palais que se fit construire, à partir de 1701, au coin du *Brühl* et de *Catharinenstrasse*, le

1. Un poète consacra à la Cour d'Auerbach une pièce dont nous traduisons ce court passage :

« Ici, Crassus devrait être appelé un pauvre et Crœsus un indigent.
Ici Midas lui-même contemple avec étonnement de grandes tables d'or.
Ici Cléopâtre peut voir ce qu'est un torrent de perles.
O Pérou, tes richesses ont en ce lieu leur entrepôt... »

Un autre folliculaire allemand n'hésita pas à déclarer Leipzig supérieur à Paris, parce que Leipzig avait la Cour d'Auerbach. Il rappelle l'anecdocte de François Ier montrant la capitale à Charles-Quint et lui disant : « Paris seul peut offrir de tels trésors. » Il fait sommation au fantôme du Valois défunt de venir à Leipzig, et lui crie : « Prince couvert de la pâleur de la mort, approche-toi davantage encore. Est-ce que la célèbre Cour d'Auerbach ne te fait pas voir quelque chose de beaucoup mieux? »

2. *Dichtung und Wahrheit*, liv. II, chap. VI.

bourgmestre Romanus, célèbre par son faste et ensuite par ses malheurs [1].

L'autre est la Bourse, cette délicieuse petite Bourse de Commerce, charmante comme une bonbonnière, qui fut élevée — on pourrait dire ciselée — à la fin du XVII[e] siècle. Devant cette adorable Bourse se dresse aujourd'hui la statue du jeune Gœthe, au milieu de la place du *Naschmarkt* ou marché des friandises. Et nous songeons, en passant par là, que Gœthe manquait souvent les cours de l'Université pour aller déguster des *crapfeln*, et qu'il composa une ode burlesque au pâtissier Hendel, à la fois pour parodier le lyrisme du professeur Clodius et pour exprimer sa reconnaissance personnelle envers le faiseur des gâteaux dont il appréciait fort la saveur.

La musique. — Enfin, à travers l'aridité de la ville toute de pierre, au milieu des dures spéculations mercantiles, parmi la sécheresse de l'encyclopédisme, de l'intellectualisme, de la critique et de la raison raisonnante, — avait jailli, comme une fontaine de miracle, la *musique moderne*.

L'école de musique annexée à la paroisse de St-Thomas, la *Thomana*, fournissait la maîtrise aux diverses églises de Leipzig. Le « Cantor » de St-Thomas, outre ses fonctions de directeur musical, d'organiste et de compositeur de musique inédite pour les fêtes religieuses, devait professer le chant aux jeunes *Thomaner*, leur donner des leçons de latin, les conduire certains jours à la messe, inspecter l'internat, etc... En 1723, la place devint vacante. Un organiste et musicien thuringien, qui avait rempli successivement diverses fonctions dans les petites villes de Thuringe, finit par se faire agréer. C'était Jean-Sébastien Bach [2]. Il occupa ce poste jusqu'à sa mort, en 1750 [3]. Il

1. Il avait été imposé comme bourgmestre à la cité par Auguste le Fort. Il perdit ensuite la faveur de l'Électeur de Saxe. Arrêté dans son palais en 1705, pendant la Foire du Nouvel an, il fut jeté en prison et resta détenu à Kœnigstein jusqu'à sa mort pendant quarante années.

2. Telemann et Graupner ayant refusé l'emploi, les conseillers de Leipzig déclarèrent qu'il fallait se contenter d' « un talent plus modeste » et prendre Jean-Sébastien Bach !

3. J.-S. Bach était issu d'une longue et prolifique lignée d'organistes thuringiens

supporta sans se plaindre l'écrasant labeur qu'on lui imposait. Et, tout en s'acquittant d'une tâche si lourde, il réalisait l'œuvre la plus merveilleuse peut-être qu'eût encore accomplie aucun grand inspiré. Ses contemporains ne parurent pas s'en douter. Même les hommes dont il dépendait lui infligèrent des traitements abominables. Ernesti, directeur de l'école, le brima; il osa instituer un « préfet de la musique » pour contrecarrer ce que Bach faisait. La municipalité et le consistoire ne cessèrent de lui chercher noise, de le malmener, de l'humilier, allant jusqu'à réduire son infime traitement, sous prétexte que ce « Cantor » était décidément « incorrigible » (*sic*). L'homme trapu, aux petits yeux vifs, aux épais sourcils, aux joues pleines, au menton fort, s'arcboutait, portait le poids supplémentaire de toutes ces avanies. Replié sur lui-même, il poursuivait, par une méditation et une activité intérieure qui ne s'interrompaient jamais et qui durèrent autant que lui, la construction de ses palais sonores, l'édification du monde surnaturel des sons qui allait désormais se superposer, en correspondant avec lui mais en le dépassant, au monde brutal de l'étendue. De plus en plus il s'embastillait en soi, indifférent aux inepties extérieures, soucieux seulement de résoudre les problèmes successifs qu'il ne cessait de se poser, et prenant une attitude mentale semblable à celle du Leibniz des dernières années [1]. Tantôt il se mettait à son orgue, instrument alors mieux compris qu'aujourd'hui, d'ailleurs en avance sur l'orchestre, et il parlait à Dieu, se laissant porter à lui sur les ailes de quelque fugue surhumaine; une messe inouïe se célébrait en lui : le prélude

Les Bach, répandus en Thuringe, en Franconie et dans la Basse-Saxe, constituaient une véritable « gilde » de musiciens et de chanteurs. On raconte sur eux les choses les plus curieuses, par exemple que, à certains anniversaires, ils se réunissaient tous dans une ville déterminée (Eisenach, Erfurt, Arnstadt) et chantaient un choral à nombreuses parties, puis des sortes de chœurs improvisés où les différentes voix, s'interrogeant et se répondant, se mariaient en complexes harmonies. Il y a là une intéressante matière pour les psychologues qui cherchent à expliquer « comment un homme de génie se fabrique en quelque sorte à travers plusieurs générations ».

Sur J.-S. Bach, voir : P. Wolfrum, *J.-S. Bach*, Berlin, Marquard éd.

1. Voir Wolfrum, *op. cit.*, p. 168.

répandait une solennité inconnue, le motet communiquait un sentiment de paix intérieure non encore éprouvé, puis un *Magnificat* d'ampleur insolite s'éployait irrésistiblement et prenait tout droit son essor dans les régions de la divine lumière, et enfin le *Sanctus* éclatait dans une allégresse infinie de Chérubins chantant au ciel la gloire du Seigneur. Tantôt il composait quelque immense choral par lequel le « formidable Cantor » courait le risque de « faire s'écrouler l'église » [1]. D'autres fois, il revenait à son cher piano, dont il s'attachait amoureusement à développer les ressources et la puissance; il défilait une « suite » de danses [2] : l'allemande pleine d'une sensibilité contenue, la sarabande passionnée, le langoureux menuet, l'agile passe-pied et la gigue emportée ; il leur donnait à toutes de nouvelles grâces, il leur prêtait un pouvoir voluptueux qu'elles n'avaient pas encore possédé; mais peu à peu il les baignait d'une joie si lumineuse, il y jetait les rayons d'un si clair bonheur, que le plaisir s'achevait en félicité, que l'agrément devenait extase; et c'était comme la gaîté presque enfantine, très grande, très forte, emplissant tout l'être, d'un paradis retrouvé enfin. Ou bien il saisissait son violon et, architecte vertigineux, bâtissait cette étrange *Chaconne*, « ce géant musical qui semble escalader les cieux » [3]. A certains moments, il se consacrait à l'orchestre, et il en éveillait un à un les instruments, comme des âmes. Et ses trompettes étaient triomphales, et ses hautbois se plaignaient de façon déchirante, et de sa flûte on a pu dire que nulle autre ne devait être plus coquette [4]. Aucun événement aussi étonnant ne s'était produit depuis la création du monde. Oui, Bach venait de créer un monde supérieur, qui allait planer désormais au-dessus du vieux monde de la nécessité et des intérêts matériels. Deux autres surhommes, Mozart et Beethoven, allaient bientôt s'y

1. *Das war ein furchtbarer Cantor...* (Mendelssohn.)

2. C'est pendant la guerre de Trente ans que s'étaient introduites en Allemagne toutes les formes de danses espagnoles, françaises, italiennes, polonaises, scandinaves, anglaises.

3. Wolfrum, *op. cit.*, p. 143.

4. Wolfrum, *op. cit.*, p. 141.

élever à sa suite pour en accroître l'étendue et la magnificence.

Même au point de vue économique, l'œuvre de ce génie et de quelques autres [1] ne fut pas perdue pour Leipzig. La prospérité de plusieurs industries s'en ressentit. Inversement, ces industries fournirent une aide précieuse aux compositeurs et aux musiciens. La *fabrication des instruments de musique*, qui avait commencé de très bonne heure en Saxe, se développa de plus en plus. Cette branche industrielle était appelée à augmenter continuellement d'importance jusqu'à nos jours. Ce fut pareillement le cas de l'*édition des ouvrages musicaux*, qui, comme surgeon détaché de l'édition des ouvrages imprimés, acquit au XVIIIe siècle une vie propre. Nous avons vu que Jean-Gottlob-Immanuel Breitkopf, l'ami de Gœthe, rénova l'édition musicale. Il fonda la maison Breitkopf et Härtel, qui est constituée définitivement à partir de 1795. Les fabricants d'instruments et les éditeurs de musique avaient tout à gagner à ce que l'art des sons fût de plus en plus pratiqué et honoré dans la cité. Ils s'employèrent de toutes leurs forces à poursuivre ce résultat et y contribuèrent de leurs deniers.

Une autre cause du développement de la vie musicale à Leipzig fut la richesse de la ville. La musique est en effet un art très coûteux. La musique réussit encore à Leipzig parce que les habitants en étaient nombreux et qu'une grande affluence de population s'y réunissait. Or, si la musique est peut-être un art individualiste dans ses hautes inspirations et dans ses suprêmes fins, elle est un art social par les innombrables concours qu'elle nécessite.

En 1743, plusieurs riches négociants de Leipzig, parmi lesquels le grand libraire Gleditsch, fondèrent le « Grand Concert ». C'est l'origine des concerts du *Gewandhaus*. En 1783, en effet, le « Grand Concert », dont Hiller était le directeur musical, fut installé dans la Maison de Foire des Tissus ou *Gewandhaus*. Au XIXe siècle, ces concerts acquerront un renom

1. Händel, contemporain de Bach, était né à Halle, distante de Leipzig de quelques kilomètres à peine.

mondial. C'est Félix Mendelssohn-Bartholdy lui-même qui, par sa direction géniale, les rendra illustres. Mendelssohn aussi tirera Bach de l'abîme d'incompréhension où la sottise des hommes l'avait enseveli [1].

L'on sait quel fut le splendide éclat de la vie musicale à Leipzig au XIXe siècle [2]. Il faut nommer pour mémoire le charmant Lortzing, qui résida de longues années dans la Ville-Foire et qui, malgré bien des épreuves et bien des détresses, composa des œuvres trépidantes de gaîté comme le *Forgeron d'Armes* et *Czar et Charpentier*.

Mais ne nous arrêtons qu'aux plus grands noms. Schumann, Saxon de Zwickau, vécut à Leipzig et l'aima. La rude et puissante cité plaisait à sa sensibilité inquiète. Elle le rassurait pour ainsi dire. Dès qu'il l'eut quittée, il fut repris de ses angoisses et ne tarda pas à perdre sa lucidité.

Les fastes de la musique lipsienne trouvent leur somptueux aboutissement en Richard Wagner, né à Leipzig, et méconnu de ses compatriotes aussi complètement que l'avait été Leibniz. Wagner, qui, par certains traits, se « situe » pourtant dans son milieu originel! Wagner, indomptable et frondeur comme un vieil étudiant de Leipzig! Wagner, d'une volonté obstinée, d'une intellectualité robuste et d'une forte sensualité! Wagner, qui a chanté la Thuringe dans *Tannhäuser*, la Franconie dans les *Maîtres-Chanteurs*; et qui, dans les infatigables *Niebelungen*, semble nous montrer lés lutins travailleurs s'essoufflant aux forges de l'Erzgebirge! Wagner enfin qui, en nous faisant voir les nains, les hommes, les géants et les dieux acharnés à la poursuite de l'or du Rhin, a l'air de traduire en un symbole la terrible activité mercantile de Leipzig, sa course effrénée

1. Quand Bach fut mort, un cuistre déclara que, cette fois, il fallait choisir un meilleur « Cantor » et qui ne négligeât pas, comme le précédent, la partie de sa tâche regardant la musique vocale.

2. N'omettons pas de noter que les Juifs, dont nous avons signalé le rôle actif dans le commerce lipsien, ont apporté un appui fort efficace à l'art musical et théâtral, qu'ils sentent vivement et comprennent bien. Et Mendelssohn lui-même, — le génial *dirigent* du *Gewandhaus*, — fils d'un banquier de Berlin, était, comme on sait, de race juive.

vers le gain, sa chasse éperdue aux profits et aux bénéfices, et, à travers péripéties et catastrophes, son effort incessamment tendu pour saisir la proie à laquelle l'attachent une cupidité inextinguible et un inassouvissable désir !

L. ARQUÉ.

L'Administrateur-Gérant : Léon GANGLOFF.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

JUIN 1910 70e LIVRAISON.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Nouveaux membres. — Les réunions mensuelles. — Bibliographie. — Livres reçus.

NOUVEAUX MEMBRES

M. Raphaël BROUARD, à Port-au-Prince (Haïti), présenté par M. Auguste Magloire.

M. Ch. SUSTRAC, Bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, 30, rue Villebois-Mareuil, Le Vésinet (S.-et-O.), présenté par M. Paul Bureau.

Exmo Snr. José Fernando de SOUZA, rua das Ferreiao, Estrella, 73, 1, Lisbonne (Portugal), présenté par M. Paul de Rousiers.

LES RÉUNIONS MENSUELLES

Compte rendu de la séance d'avril.

M. Paul de ROUSIERS cherche à déterminer quel est le rôle réservé à l'élite dans les sociétés modernes. Tout d'abord il combat le préjugé français égalitaire contre l'élite, et en recherche les causes : sous l'ancien régime, on a confondu élite et noblesse ; à une certaine époque, celle-ci n'ayant plus rempli les devoirs sociaux que la première doit assumer, on a nié à la fois la nécessité d'avoir une noblesse et une élite ; on a confondu l'égalité des droits et celle des fonctions.

Or, l'observation prouve que le rôle de l'élite va en grandissant au fur et à mesure que les sociétés se compliquent, que le travail devient plus intense.

Chez les pasteurs nomades, par exemple, il ne se forme pas une élite par le travail ; l'élite sociale est représentée par les patriarches, et se forme, pour ainsi dire automatiquement, avec l'âge.

Chez les chasseurs, il se forme déjà une élite par le travail, due à la supériorité des caractères physiques.

Chez les cultivateurs, l'élite est due à la supériorité morale, à la prévoyance.

Pour la culture intensive, il faut y joindre les connaissances techniques.

Dans l'industrie, le développement du rôle de l'élite a été considérablement augmenté. Il suffit de comparer, par exemple, l'ancienne forge catalane avec les hauts fourneaux, les fonderies et les aciéries modernes, pour voir combien ont dû croître les connaissances techniques, les aptitudes à la direction et à l'organisation, etc.

De même, dans les transports, que l'on compare le muletier ou le roulier et les grandes compagnies de chemin de fer.

Il y a plus ; les intérêts collectifs ont gagné en ampleur : les syndicats de métiers embrassent un nombre de plus en plus considérable d'intéressés ; il faut des qualités de dévouement de plus en plus grandes pour les organiser et les faire réussir.

C'est surtout dans les moments de crise que le besoin d'une élite se fait sentir au plus haut degré.

Enfin, les intérêts moraux et intellectuels d'une nation ne peuvent être assurés sans l'existence d'une élite, la masse étant trop absorbée par les purs intérêts matériels.

En résumé, le rôle de l'élite grandit pour deux raisons :

1° Parce que les risques de la vie sont plus grands;

2° Parce que les rapports sont plus nombreux.

L'élite doit être plus nombreuse qu'autrefois et mieux sélectionnée. Elle doit chercher à se recruter en élevant tous ceux qui en sont capables.

M. Blanchon pense que, pour mettre la question au point, il faudrait bien définir ce que l'on entend par élite. M. de Rousiers a surtout eu en vue l'élite des fonctions. M. Blanchon croit plutôt qu'il y a une élite dans chaque fonction, mais qu'il n'y a pas de fonctions d'élite. On peut être bon industriel ou bon artiste, et ne pas être un homme d'élite. Ce qui est vrai, c'est que le nombre des spécialités va en augmentant, et que, dans chaque spécialité, il y a une minorité d'élite.

On pourrait peut-être définir l'élite, une minorité d'hommes supérieurs.

Un point intéressant à étudier serait celui de savoir comment l'élite parvient à exercer son influence sur la masse.

Il y a des hommes d'élite qui n'ont aucune influence sur les autres.

Nombre d'originaux sont des gens supérieurs, et sont un sujet de moquerie universelle.

Les hommes d'élite peuvent exercer leur influence de plusieurs manières :

1° Par l'éducation supérieure donnée à leurs enfants;

2° Par les écrits, l'enseignement ou l'exemple;

3° Par l'autorité;

4° Par l'association.

M. de Rousiers n'a pas cherché à donner une définition de l'élite. Il a simplement voulu démontrer que l'humanité n'existerait plus, si l'élite ne remplissait pas son rôle, et que ce rôle grandit avec la complication croissante des sociétés modernes.

M. Durieu cite l'exemple de l'Espagne, où l'élite est faible et peu nombreuse, et où, en conséquence, la masse de la population vit misérablement, malgré des qualités réelles de courage et d'endurance.

M. de Sainte-Croix dit qu'en France, il y a beaucoup d'individualités supérieures, mais qu'elles éprouvent de grandes difficultés à constituer une élite sociale, par suite des obstacles opposés par les organismes fermés qui monopolisent les hautes situations et arrêtent tout progrès.

Comme exemple d'organismes fermés, il cite le corps médical, celui des ingénieurs de l'Ecole polytechnique, etc. Il rappelle les difficultés rencontrées par Pasteur pour arriver.

M. de Rousiers répond que l'exemple de Pasteur montre précisément que le milieu français n'empêche pas la formation de l'élite. Pasteur n'était ni médecin, ni polytechnicien, et cependant il a fini par s'imposer à cause de sa seule valeur de savant.

En Allemagne, les industriels se sont rendu compte du rôle que les hommes de science, les chimistes et les électriciens, en particulier, peuvent rendre à l'industrie lorsque l'application de leurs connaissances est subordonnée à un but pratique. L'alliance des écoles spéciales et des entreprises industrielles, de la science et de l'application, de la théorie et de la pratique, est plus étroite en Allemagne que nulle part ailleurs. Beaucoup des succès obtenus par les Allemands tiennent à ce fait. Mais former des spécialistes éminents et former une élite sociale sont deux problèmes bien différents.

M. Vanuxem, à propos de l'Ecole polytechnique, dit que la solidarité qui existe entre les anciens élèves lui paraît naturelle, et existe du reste dans beaucoup d'écoles.

M. de Rousiers ne croit pas qu'il y ait lieu de faire une distinction entre les écoles ouvertes ou fermées au point de vue de la formation de l'élite. L'École de Droit, ouverte à tous, contribue probablement moins à la formation d'une élite intellectuelle que l'École polytechnique qui est fermée.

Mais il convient surtout de ne pas confondre l'élite intellectuelle avec l'élite dirigeante d'un pays. Quels que soient les services de premier ordre que rend la première, elle ne remplit pas nécessairement la fonction sociale de la seconde. Sans doute, aujourd'hui, l'élite dirigeante

a besoin de connaissances étendues; mais outre qu'elle peut trouver ces connaissances chez des spécialistes qui deviennent ses auxiliaires, aucune somme d'acquisitions scientifiques n'assure à qui que ce soit les qualités de direction qui seules caractérisent l'élite sociale et assurent la marche des sociétés.

La prochaine réunion.

La prochaine réunion mensuelle aura lieu le *vendredi 24 juin, à 8 h. 3/4 du soir, à l'Hôtel des Sociétés savantes*, rue Serpente, 28.

La communication, qui sera faite par M. Paul Descamps, aura pour sujet : *L'éducation dans les écoles anglaises.*

BIBLIOGRAPHIE

Le syndicalisme contre l'État, par Paul Louis, 1 vol. de la Bibliothèque d'histoire contemporaine, Félix Alcan, édit., 1910.

Cet État, contre lequel se dresse le Syndicalisme, ce n'est pas le représentant de la collectivité qu'imaginent volontiers les philosophes : la souveraineté du peuple n'est qu'un sophisme et le suffrage universel une duperie; partout aujourd'hui la puissance publique est aux mains de la minorité de possédants qui détient la puissance économique. La catégorie possédante a fait de l'État son instrument de domination, c'est pour son usage et pour sa défense que se sont créées les armées, les marines, les colonies; c'est pour elle, et contre la masse, qu'administre la bureaucratie; c'est la consolidation du régime que se propose enfin l'enseignement officiel!

Mais les non possédants sont las de leur misère et de leur « vassalité ». Leur nombre s'accroît sans cesse par l'émiettement des classes moyennes, tandis que la concentration industrielle, l'inexorable loi du régime, les forme en une masse chaque jour plus compacte. Le Syndicat naît spontanément dans la lutte, qui le nourrit : il arrache au patronat quelques bribes de mieux être pour la corporation, puis il prend conscience d'une solidarité prolétarienne plus ample que la solidarité professionnelle et réclame de l'État des améliorations sociales; c'est alors qu'il discerne que la classe ouvrière ne peut espérer des pouvoirs publics aucun appui loyal dans sa lutte séculaire : l'Etat ne fera rien contre la machine économique, car il n'en est qu'un organe, et le plus essentiel! C'est donc contre l'État que va désormais porter l'effort du syndicat; le réformisme fait place au syndicalisme qui, loin de s'abriter derrière le mécanisme bureaucratique, tend à le détruire pour le remplacer par une organisation issue de l'effort autonome de la classe ouvrière. Aux méthodes d'action indirecte, par personnes interposées, se substitue l'action directe, la « pression autonome du prolétariat » contre les parois du moule économique qui le presse de toutes parts.

Quelle sera l'issue de cette guerre permanente que le Syndicat déclare à l'État moderne? La masse opprimée croît sans cesse en cohésion; des troupes nouvelles lui arrivent chaque jour, et les fonctionnaires eux-mêmes, que les possédants multiplient, pour mieux asseoir leur domination, lèvent maintenant la tête. De même que la défection des mercenaires Barbares marqua la fin de l'Empire romain, de même la révolte des salariés de l'État, conscients de leur solidarité avec les autres salariés, sera le commencement de la définitive subversion du régime.

Tel est le tableau que trace à grands traits M. Paul Louis. Il a, du mouvement syndicaliste une large vue d'ensemble, qu'il expose avec force, en étayant de quelques chiffres ses affirmations et ses déductions.

Paul Vanuxem.

L'exode rural et le retour aux champs, par Émile Vandervelde, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. 2e édition. Un vol. in-8°, 6 fr. Félix Alcan, édit. 1910.

L'éloge de ce livre n'est plus à faire :

Tous les sociologues qui s'intéressent aux mouvements de la population rurale en connaissent déjà la première édition et ont pu apprécier la méthode si consciencieuse et si objective de M. Vandervelde. On n'y rencontre pas ces doléances qui traînent partout sur l'émigration rurale. L'auteur a cru mieux faire d'interroger les faits, afin de connaître les causes réelles de ce mouvement : et il a eu raison, car les conclusions auxquelles il arrive de la sorte sont bien différentes de celles que dictent les théories à priori. C'est ainsi que la prétendue attraction des villes, que tant d'écrivains bien intentionnés chargent de la plus lourde responsabilité, se réduit à bien peu de chose : la cause capitale, la seule vraiment efficiente de la dépopulation des campagnes, est la difficulté qu'éprouvent à y vivre ceux qui les quittent, ou dans tous les cas le niveau d'existence plus élevé qu'ils trouvent ailleurs. Les observations, consignées par M. Vandervelde, ne laissent aucun doute sur ce point. Du reste, à côté de ce courant, l'auteur en note un autre en sens inverse qui, s'il est loin d'avoir la même intensité, ni surtout la même portée et les mêmes effets sur les travailleurs, permet d'entrevoir pour l'avenir une situation moins alarmante que celle que produirait un accroissement indéfini des agglomérations urbaines. On voit que, nonobstant certains points de détail qui gagneraient à recevoir des développements plus étendus, en particulier les facteurs moraux personnels aux travailleurs qui restent un peu dans l'ombre, le problème est étudié d'une façon complète et définitive.

G. OLPHE-GALLIARD.

L'assistance par le travail, par Edouard CORMOULS-HOULÈS, inspecteur de l'enseignement technique. 1 vol. in-8°, 15 francs. A. Rousseau, édit., 1910.

Cet ouvrage contient un nombre considérable de documents inédits concernant les œuvres d'assistance par le travail. L'auteur analyse sommairement celles qui s'appliquent aux adolescents, puis aux adultes, aux vieillards, et enfin aux invalides. Une courte bibliographie complète l'ouvrage.

L'État moderne et la neutralité scolaire, par Georges FONSEGRIVE. 1 vol. in-16 de la collection Science et religion (n° 554). Prix : 0 fr. 60. Bloud et Cie, édit., 1910.

Avec ses qualités habituelles de clarté et de méthode objective, que bien des philosophes pourraient lui envier, M. Fonsegrive expose dans ce petit livre ce qu'il faut penser de cette épineuse et irritante question de la neutralité scolaire. Le rôle de l'État moderne, nous dit-il, l'oblige à s'abstenir de toute intrusion dans le domaine spéculatif et métaphysique, car les questions qui y naissent prêtent à des discussions dans lesquelles il lui est impossible de prendre parti sans violer la liberté de conscience : qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en afflige, c'est un fait dont il est impossible de ne pas tenir compte. Toutefois sa fonction de défenseur de l'ordre social ne lui permet pas non plus de se désintéresser des répercussions que l'enseignement de l'école peut exercer sur l'ordre public ; et comme l'enseignement de la morale est indispensable au maintien de celui-ci, il a non seulement le droit, mais le devoir d'enseigner la morale par la bouche de ses instituteurs. La conciliation entre ces deux propositions aussi certaines l'une que l'autre, consiste, pour l'instituteur, à professer la morale courante dans nos sociétés modernes en laissant de côté toute préoccupation confessionnelle. Toute intrusion dans le domaine du dogme ne peut que le conduire à une attitude d'hostilité et de négation, constituant un retour, bien qu'en sens opposé, aux errements politiques des régimes disparus. Ce n'est pas un mince mérite, pour un catholique de nos jours, que d'avoir le courage d'énoncer des vérités aussi simples et à la fois aussi méconnues, et de laisser de côté pour cela le verbiage et la facile éloquence à laquelle on nous a trop souvent habitués dans ces questions, en s'appuyant uniquement sur les faits.

G. OLPHE-GALLIARD.

L'Évangile et la Sociologie, par le docteur Grasset. 1 vol. in-16 de la collection Questions de sociologie (n° 560). Prix : 0 fr. 60. Bloud et Cie, édit., 1910.

M. le professeur Grasset affirme que l'hygiène, et la biologie sur laquelle elle repose, ne suffisent pas à résoudre les problèmes sociaux, et que les préceptes d'amour, de bienfaisance, des devoirs envers le prochain, inspirés de l'Évangile, sont nécessaires pour pallier les effets antisociaux des conséquences individualistes de l'application de la biologie au domaine sociologique. On le croirait sans peine si toute la question se résumait dans le problème ainsi posé : il faut néanmoins ajouter que la sociologie s'appuie sur d'autres sciences d'une façon bien plus étendue que sur la biologie, et que la solution des questions qu'elle soulève requiert l'intervention de vertus morales bien plus complètes que celles qu'on vient de citer. L'erreur que nous signalons s'explique par le fait que l'étude du docteur Grasset a été écrite à l'occasion des Semaines sociales, dont on connaît les tendances.

O.-G.

Les époques critiques du patriotisme français, par J. Viaud. 1 vol. 1910, Bloud et Cie, éditeurs.

Deux époques où le Français put se poser, avec un certain embarras, la question de savoir de quel côté le patriotisme lui commandait de se placer, sont la Révolution et la Restauration. M. Viaud entreprend de réhabiliter les émigrés et les chouans du jugement que la postérité a prononcé contre eux, et il écrit en leur faveur un chaleureux plaidoyer. Qu'on soit ou non convaincu par ses arguments, on lui saura gré d'avoir montré combien le patriotisme de l'aristocratie de 1789 diffère par sa nature de celui de la bourgeoisie de 1910, et combien la définition de ce sentiment est chose complexe et délicate. Avec un grand courage et une conscience profonde de la réalité, l'auteur expose comment le retour des Bourbons et le reniement de Napoléon par ses hommes politiques et par ses généraux, répondirent au véritable patriotisme, qui est fait du besoin de vivre et non de celui d'étendre d'injustes conquêtes. Quoique visiblement inspiré par ses tendances politiques, ce livre mérite d'être lu ; il remue les faits et les idées, et il fait penser.

La grève du tissage de Lille (octobre-décembre 1909), par Léon de Seilhac, 1 vol. de 98 pages, Arthur Rousseau, 1910.

M. de Seilhac observe les conflits ouvriers avec impartialité, ce qui est rare, et avec clairvoyance, ce qui est plus rare encore. Les lecteurs de la *Science sociale* ont eu l'occasion de s'en rendre compte à plusieurs reprises et ceux qui sont rompus à la méthode n'ont pas manqué certainement de découvrir une des raisons de cette clairvoyance. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir de bons yeux pour être clairvoyant, ni même de s'appliquer consciencieusement à tout voir. C'est même une déplorable pratique que de tout voir ; il faut, par-dessus tout, savoir ce qu'il faut voir. De même qu'un mécanicien habile, mis en présence d'une machine, porte de suite son attention et son examen sur ses organes essentiels ; de même un observateur compétent, mis en présence d'un fait social, ne perd pas son temps à l'étude des éléments secondaires, mais analyse d'abord les éléments déterminants, classifiants. On trouvera ainsi dans l'étude de M. de Seilhac sur la Grève du tissage de Lille un tableau exact des différentes opérations poursuivies dans l'industrie textile. En effet, la connaissance de ces opérations est la clef de tous les problèmes de taux de rémunération ou de durée de travail qui se retrouvent dans les conflits ouvriers. Elle est indispensable à qui veut les comprendre et en pénétrer la portée.

P. R.

Pour la plus grande force de l'armée et la meilleure santé de la nation, par Centurio (Librairie militaire, 30, rue Dauphine).

A côté des livres de science sociale pure, il est intéressant de constater l'apparition de travaux inspirés par la connaissance

de ses conclusions et la diffusion de ses méthodes d'investigation. C'est le cas de cette petite brochure, œuvre d'un officier dès longtemps instruit des procédés de la science sociale.

On aperçoit dès les premières lignes la préoccupation que nous devons tous à la méthode d'Henri de Tourville de ne pas juger les faits à un seul point de vue, en l'espèce au point de vue militaire, mais de se préoccuper d'envisager également l'influence des autres phénomènes qui les environnent.

L'auteur, au lieu de s'attarder à faire de la loi de deux ans une critique aisée au point de vue technique, l'accepte telle qu'elle est en reconnaissant que les phénomènes sociaux qui ont amené la réduction du service militaire sont de ceux qu'on ne fait pas facilement reculer. Il se demande simplement, en technicien consciencieux, comment tirer de l'état actuel des choses le meilleur parti possible.

De là une série d'idées intéressantes, parmi lesquelles je signalerai celles qui ont trait au développement physique, ainsi qu'à la santé matérielle et morale du soldat.

Le service général a fait de l'armée comme le prolongement de l'école pour la majorité des jeunes gens; cette question d'hygiène militaire est donc une question d'hygiène nationale. L'auteur la traite longuement et constate qu'il y aurait grand intérêt à éloigner les casernes des villes pour les installer en rase campagne. En ce qui concerne la santé matérielle et morale des jeunes soldats, écoliers de la veille, aucune voix certes ne s'élèvera pour nier cet intérêt, mais ce qui fait l'originalité de la thèse soutenue par l'auteur, c'est qu'avec la compétence spéciale qu'il possède de ces questions techniques il prouve clairement que l'instruction militaire du soldat y gagnerait aussi.

Cette idée très intéressante, née sans doute de la constatation des résultats obtenus par l'École des Roches, peut ainsi être mise à l'actif de la science sociale.

L'auteur passe ensuite en revue une foule d'autres points en émettant sur chacun d'eux des idées originales, notamment au sujet de l'utilisation et surtout de la régénération des malingres, question à l'ordre du jour comme l'on sait.

Nous ne pouvons dans ce court exposé les indiquer tous et force nous est de renvoyer le lecteur au travail lui-même qui est à lire en entier.

J. D.

Travailleurs au rabais. La lutte syndicale contre les non-concurrences ouvrières, par Paul Gemahling, 1 vol. in-8° raisin, Bloud et Cie, édit. Prix : 7 fr. 50.

Ce sont des questions poignantes par leur actualité et la gravité de leurs conséquences, mais aussi singulièrement complexes, qui font l'objet de ce livre : celle de la concurrence des enfants se relie à celle de la crise des métiers manuels et de l'apprentissage: celle du travail des femmes est connexe à celle du *sweating-system* et à celle des profits accessoires dans la famille: celle de la concurrence des manœuvres amène celle des effets du machinisme, celle de l'émigration, etc. On voit toute l'étendue du problème. M. Gemahling l'a approfondi par l'examen d'une quantité considérable de documents, souvent très intéressants. Il en aurait sans doute tiré un meilleur parti avec le concours d'un instrument d'analyse plus méthodique qui lui aurait permis de reconnaître les lois sociales dont il nie le caractère de nécessité (p. 24). Un exemple, tiré de l'idée générale de l'ouvrage, montrera la différence des résultats : après avoir très justement indiqué quelles sont les conditions du régime du travail qui ont donné naissance à l'organisation syncale (p. 357-359), l'auteur dépasse sans s'en apercevoir la portée des conditions observées en attribuant à cette forme d'organisation une efficacité dans la lutte contre la concurrence du travail qu'elle ne saurait comporter; la distinction des différentes couches sociales dont se compose la classe ouvrière, — ainsi que le note très finement M. Gemahling — et qui, par leurs différences de niveau, produisent tout le jeu des concurrences ouvrières, constitue une antinomie trop profonde

avec les conditions de prospérité du groupement syndical pour qu'il soit possible actuellement de fonder aucun espoir d'assimilation entre ces deux éléments. Ce défaut de méthode n'empêche pas d'ailleurs ce livre de contenir une foule de renseignements précieux et d'observations ingénieuses qui lui donnent une place très honorable parmi les ouvrages écrits sur ces matières.

G. OLPHE-GALLIARD.

La crise sociale, par Georges DEHERME. Un vol. in-16. 3 fr. 50. Dans la collection de morale et de sociologie. Bloud et Cie, édit.

Les ouvrages de M. Deherme ne peuvent laisser indifférent le public qui pense et qui observe. Ce n'est pas qu'ils soient eux-mêmes inspirés par la méthode d'observation telle que la conçoit la science sociale : le fait concret et objectif ne les documente pas, et il n'est pas rare que les appréciations des faits n'y heurtent la réalité vivante. On croira assurément aussi peu M. Deherme, par exemple, lorsqu'il félicite le syndicalisme de préparer le retour des corporations, que lorsqu'il condamne la démocratie en faveur de la dictature positiviste, c'est-à-dire animée par la sagesse des philosophes. On restera surtout sceptique vis-à-vis du remède général qu'il préconise, et qui n'est autre que le positivisme d'Auguste Comte. Ainsi qu'on nous le dit très justement, la philosophie de Comte devait aboutir nécessairement à une sociologie, laquelle était généralement fausse. Or il n'en était ainsi que parce que le positivisme était une philosophie plutôt qu'une religion : une religion ne saurait impliquer un système d'organisation sociale déterminé, sans se condamner à disparaître avec les conditions contingentes et passagères qui rendent ce dernier possible. Ce qui constitue le réel mérite de l'ouvrage, c'est l'élévation de la pensée, l'indignation en face du péril social croissant, la sincérité et la généreuse ardeur de l'intention de contribuer au remède, toutes qualités que tout le monde reconnaît à M. Deherme, et qui inspirent ces pages d'un bout à l'autre. Que la partie proprement religieuse du positivisme ne soit qu'un christianisme démasqué, ce n'est pas, bien loin de là, ce qui doit nous la faire mépriser : nous y reconnaissons, au contraire, une part de l'héritage paternel où tous les enfants de bonne volonté peuvent venir se tendre la main. C'est à cela que nous invite M. Deherme, et il a raison : la crise sociale est due à l'affaiblissement de la conscience, à la restauration de laquelle doivent contribuer tous ceux qui ont conservé une parcelle du sens religieux.

G. OLPHE-GALLIARD.

Le Problème moral et la Pensée contemporaine, par D. PARODI, professeur de philosophie au lycée Michelet.

Notre temps est hanté par le problème moral. Tout l'effort des savants et des politiques tend à constituer une morale laïque en face de la morale religieuse battue en brèche par leur science et leur politique. Les inspirations principales de cette recherche divergent entre trois ou quatre voies suivant le tour d'esprit des chercheurs. Nous avons une morale pessimiste et anarchique, plutôt absence ou négation de morale, dont M. Parodi ne s'occupe pas. Il résume, dans un style d'une parfaite clarté, il critique avec un grand bon sens les deux plus bruyantes des autres tendances actuelles : la première, un certain optimisme biologique, à l'occasion des livres du docteur Metchnikoff; la seconde, la morale sociologique, à propos de MM. Durkheim et Lévy-Bruhl. Cette dernière est la plus envahissante. Elle consacrerait notre socialisme d'État. Elle fait un Dieu de cette entité vague inexistante, la Société. Les critiques de M. Parodi intéresseront la Science sociale, justement parce que celle-ci étudie l'origine morale des formes sociales et, accessoirement, leur répercussion dans les moralités ou même les philosophies individuelles. On y trouvera d'ailleurs des remarques conformes à ce que j'ai cru devoir dire dans nos réunions, à propos du fameux « postulat », après M. Bureau et dans un sens voisin mais non iden-

tique : remarques sur le domaine indépendant de la science morale théorique et la subordination de toutes les sciences pratiques par rapport à elle. On verra de même plus loin, à propos de la morale des idées-forces, les caractères de supériorité des êtres, caractères si souvent invoqués dans nos travaux de science sociale, et leur place naturelle dans la science qui seule, peut déterminer la hiérarchie des biens, c'est-à-dire la science morale. Ces caractères sont ainsi exprimés d'après M. Fouillée : « Une vie est supérieure à une autre si elle est : 1° plus intensive et plus extensive ; 2° plus durable ou plus protensive ; 3° plus variée et plus unifiée.

Le troisième chapitre du livre est en effet consacré à la morale des idées-forces, de M. Fouillée. Elle est exposée lumineusement et avec grands éloges par M. Parodi qui y apprécie, comme ne peuvent manquer de le faire les lecteurs de la *Science sociale*, l'expression de la vérité psychologique journalière. Elle met en nous la source de notre moralité et de notre action sur le monde. C'est une morale essentiellement particulariste.

Le dernier chapitre contient les quelques rectifications que M. Parodi propose à la thèse de M. Fouillée, sa vision personnelle du problème moral. Elle est avant tout intellectualiste ; et peut-être trop, car la moralité n'est pas seulement une lumière, mais une passion. Malgré la part qu'il fait, dans les dernières pages, à la tendance active, agissante, à l'attraction vitale qui est au fond de la raison et en fait autre chose qu'une simple faculté d'intellection, M. Parodi mérite peut-être le reproche d'exagérer ce caractère de pure rationalité. « Cette exigence rationnelle, dit-il, qui nous pousse à donner la forme de lois à tous nos actes et qui nous a paru comme la source même de la moralité... » En est-ce bien la source ? N'en serait-ce pas simplement une forme nécessaire, la forme que prend, en pénétrant dans le champ de l'intelligence, un appétit prérationnel, qui peut exister même obscur ?... Objections qu'on ne saurait développer ici, mais qu'engagent à suspendre encore, jusqu'à plus complète analyse de leur part, le crédit à accorder à certaines morales philosophiques.

Le livre de M. Parodi n'en est pas moins, dans sa concision, sa mesure et sa clarté, un de ceux qu'il est utile de lire pour comprendre notre temps.

G. Blanchon.

LIVRES REÇUS

La réforme militaire, par P. D., du Journal *La Dépêche*, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 (Librairie militaire, R. Chapelot et Cie, rue et passage Dauphine, 30, Paris).

De l'École à la Cité, par Ed. Petit, 1 vol., 3 fr. 50 (F. Alcan, édit., Paris).

La lutte contre le crime, par J. L. de Lanessan, 1 vol. in-8° de la Bibliothèque générale des sciences sociales, 1 vol. cart. à l'anglaise, 6 francs (F. Alcan, édit., Paris).

Bulletin de l'Institut international de statistique, t. XVIII, 1re et 2e livraisons (Imprimerie Berger-Levrault et Cie, 18, rue des Glacis, Nancy, 1909).

Publications of the American Sociological Society, vol. IV (The University of Chicago Press, Chicago).

Étienne Belot, par Paul Lombard, 1 broch. (Édition de l'art libre, 16, rue Bourg-Tibourg, Paris, 1910).

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE
FONDATEUR
EDMOND DEMOLINS

QUESTIONS DU JOUR

L'INAUGURATION DU MONUMENT D'EDMOND DEMOLINS

LA FOIRE DE LEIPZIG
A L'ÉPOQUE ACTUELLE

PAR

L. ARQUÉ



PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
Juin 1910

SOMMAIRE

QUESTIONS DU JOUR

L'INAUGURATION DU MONUMENT

D'EDMOND DEMOLINS

Le 15 mai dernier, le buste d'Edmond Demolins, dû à l'habile ciseau du sculpteur Lenoir, a été dévoilé à l'École des Roches, dans la salle des fêtes, en présence d'une nombreuse assistance et de plusieurs des collaborateurs de la *Science sociale*. Le *Journal de l'École* (Fascicule de juillet de la *Science sociale*), rendra compte de cette cérémonie et publiera les discours prononcés par M. Modeste Leroy, député de l'Eure et par M. G. Bertier, directeur de l'École des Roches. Nous donnons ici celui de M. Paul de Rousiers, qui s'est spécialement attaché à faire ressortir comment la fondation de l'École des Roches, par Edmond Demolins, se relie d'une façon très directe à son œuvre de science sociale.

« Messieurs,

« Il y a trente-cinq ans, je rencontrai à Paris un jeune historien dont je devins rapidement l'ami. Il avait beaucoup de talent, un don surprenant de clarté, un merveilleux entrain, énormément d'esprit, le goût des idées générales avec une façon originale de les ramener à des données concrètes, la passion du bien public et le souci de s'en inspirer dans la direction de ses efforts personnels journaliers. Sa conversation était captivante; on se trouvait attiré vers lui par le plaisir

de l'entendre et on lui restait attaché parce qu'on sentait une force en lui. Cette force, ainsi pressentie d'instinct et confusément par les compagnons de sa jeunesse, s'est amplement manifestée depuis lors. Quelques années d'une existence trop courte ont affirmé la puissante personnalité d'Edmond Demolins. Son œuvre lui survit et rend à sa mémoire un indestructible hommage.

« J'ai gardé le souvenir de ces temps éloignés, de cette époque à laquelle Edmond Demolins, consacrant encore la plus grande partie de son effort journalier à des travaux historiques, se sentait déjà invinciblement attiré vers la science sociale, et je m'y reporte avec émotion aujourd'hui, au moment où je suis appelé à parler de lui dans ce cadre où tout proclame la fécondité de sa vie. Quelle carrière parcourue depuis lors! Comment le jeune savant qui analysait avec tant de pénétrante sagacité le Mouvement communal au Moyen Age, est-il devenu successivement le fondateur d'une revue scientifique et le créateur de l'École des Roches? Par quel enchaînement logique ces diverses phases de sa vie sont-elles liées, de telle sorte que, parmi cette variété de buts immédiats, une idée directrice constante se retrouve partout, c'est ce que je voudrais rappeler brièvement.

« Dès le début, nous voyons Demolins s'intéresser par-dessus tout à la structure de la société. Ce qui le séduit dans ses premières études historiques, c'est l'organisation sociale du Moyen Age, l'intensité de la vie locale, son autonomie. Ce n'est pas, d'ailleurs, un simple spectacle qu'il se donne; déjà, il est en réaction vive contre l'Ancien Régime et aussi contre son héritier direct le Régime Nouveau, centralisateur, administratif, césarien. Le Moyen Age lui fournit des arguments pour le battre en brèche, pour montrer l'efficacité d'un organisme plus souple. Il est en réaction également contre l'histoire-bataille; il estime que la succession des grandes calamités et des grands triomphes des peuples ne donne qu'une idée fort incomplète de leur existence, surtout qu'elle ne saurait en expliquer la marche, en dégager la philosophie. Ainsi s'affirme avec les premiers écrits de Demolins une idée à laquelle la science sociale viendra

donner plus tard une grande force : la prédominance de la vie privée sur la vie publique. Il est impossible de lire ses œuvres de jeunesse sans se rendre compte qu'il cherche anxieusement la cause profonde des événements historiques dans la constitution de la famille, de l'atelier de travail, dans l'organisation de l'existence journalière, dans la solution donnée à tous les problèmes qu'elle pose. C'est, en quelque sorte, de la science sociale avant la lettre.

« Aussi avec quelle ardeur, avec quelle avidité il aspire à recevoir les enseignements de ceux qui se sont consacrés à l'étude de ces phénomènes! C'est Frédéric Le Play, d'abord, Henri de Tourville, ensuite, auxquels il s'attache de suite et définitivement, pour toute la vie. Attachement personnel de reconnaissante affection; attachement du savant aux fondateurs de la méthode qui le conduit à la découverte de la vérité; attachement, enfin, du prosélyte, de l'apôtre, à ceux qui ont dégagé une doctrine qu'il prêche et qu'il entend réaliser dans toute la mesure de ses forces. Car l'homme d'action se trouve en lui à côté de l'homme d'étude. Il n'est pas détaché, indifférent, enfermé dans sa tour d'ivoire. Tout au contraire, aussitôt qu'il se croit en possession d'une vérité, il s'efforce d'abord de la formuler pour la rendre intelligible, pour la marteler dans la tête de ceux qui l'écoutent ou qui le lisent; puis il avise aux moyens de la mettre en pratique. C'est pourquoi il a été un meneur d'hommes et un fondateur. C'est pourquoi il a exercé une influence directrice sur un grand nombre d'intelligences. C'est pourquoi il a créé cette École des Roches dont il ne m'appartient pas de vanter les mérites, mais qui, par son existence même, son succès et les imitations qu'elle a provoquées, suffirait seule à démontrer la puissance de son action et à perpétuer son nom.

« Les origines de l'École des Roches tiennent tout entières dans la science sociale. Sa création est comme l'aboutissement nécessaire de la pensée et de l'apostolat de Demolins. Bien des fois, au cours de ses innombrables conversations, il avait pu se rendre compte que les conclusions d'ordre pratique qui lui

étaient chères rencontraient l'adhésion intellectuelle de ses auditeurs, mais que ceux-ci, tout en étant complètement gagnés à ces conclusions, se trouvaient dans l'impossibilité de les faire passer dans le domaine des réalités. C'est tout autre chose, en effet, de gémir sur le manque d'esprit d'entreprise de la bourgeoisie française et de faire preuve soi-même de cet esprit d'entreprise; de constater avec regret l'abaissante médiocrité et la dépendance des emplois secondaires et de s'affranchir de cette médiocrité et de cette dépendance en s'élevant aux situations dirigeantes. Un homme à l'esprit juste, réfléchi, éclairé par la connaissance des faits contemporains, peut arriver à déterminer le malaise dont souffre la société à laquelle il appartient; mais il lui est extrêmement difficile, parfois impossible, de réagir efficacement contre ce malaise, même en ce qui le concerne personnellement. Précisément, parce qu'il est l'homme de cette société, qu'il est adapté à son organisation, il se trouve mal préparé à une organisation différente reconnue nécessaire. Cela est vrai surtout dans les sociétés dépourvues de souplesse, emprisonnées dans des traditions trop étroites. C'est le cas, en particulier, pour notre société française. Les hommes de la classe dite dirigeante, qui ont été élevés selon la méthode qui fait des fonctionnaires, savent par expérience combien est malaisée à franchir l'étape qui ramène aux professions fondamentales, à celles qui comportent des responsabilités effectives, une direction véritable.

« Ainsi, pour passer de la théorie à la pratique, une conviction arrêtée n'est pas suffisante. Il faut encore une préparation, une éducation, un entraînement. Demolins avait une vue très claire de cette nécessité et, en fondant l'École des Roches, il a voulu y pourvoir. Sentant très bien que la génération arrivée à l'âge d'homme resterait forcément en route dans l'étape décisive, il s'est décidé à élever une génération nouvelle, capable de la franchir allègrement.

« Tel était le but. Et maintenant, après dix années accomplies, nous avons le devoir de nous demander si le but a été atteint. Sommes-nous demeurés fidèles à la visée du fondateur? Lui-

même, au travers des vicissitudes qui sont l'inévitable rançon de toute création hardie, n'a-t-il jamais perdu de vue la raison première qui l'avait déterminé à cet immense effort? L'École des Roches arme-t-elle véritablement pour la vie les enfants qui lui sont confiés? Les élève-t-elle réellement en vue de l'avenir dans lequel ils vivront, de l'avenir qu'ils contribueront à rendre fécond? Les adapte-t-elle aux conditions qui s'imposeront à eux? Cet examen de conscience est nécessaire. Tous ceux qui, à un degré quelconque, participent à la direction de l'École l'ont entrepris maintes fois.

« Reconnaissons tout d'abord que si on lit le livre de l'*Éducation nouvelle,* dans lequel Edmond Demolins traça le plan de l'École avant sa création, et si on compare chacun de ses chapitres avec les éléments correspondants de l'École actuelle, on trouve des différences sensibles sur certains points. Cette constatation est loin de nous scandaliser. Elle marque que nous sommes en présence d'un organisme vivant et non pas d'une pièce de musée pédagogique. Toute œuvre qui a le don de vie se transforme par le fait même de son développement. Au surplus, Edmond Demolins n'avait jamais entendu substituer au cadre rigide et administratif du collège français un autre cadre rigide et administratif. Il voulait que l'École devînt une adaptation à la vie. Sa première qualité devait donc être la souplesse, l'aptitude à se modifier, à se plier aux circonstances. Si, dans les débuts, il s'est très positivement inspiré de l'exemple des écoles anglaises, c'est qu'il avait reconnu précisément chez elles une correspondance plus exacte entre les méthodes qu'elles suivent et l'avenir de leurs élèves. Et quelques esprits superficiels purent s'imaginer que les Roches seraient une école anglaise transportée en France. Ceux-là n'avaient certainement pas fait de science sociale. Ils n'avaient pas compris non plus le but poursuivi. J'ajoute qu'ils avaient mal lu l'*Éducation nouvelle.* Si Demolins, en effet, avait voulu copier les écoles anglaises, c'est dans les grandes *public schools* d'Eton, de Harrow, de Rugby, de Winchester, qu'il serait allé prendre ses modèles. Au contraire, c'est très authentiquement à des écoles en réac-

tion contre ces types traditionnels qu'il va demander des inspirations. Abbotsholme et Bedales cherchent une formule d'éducation plus en harmonie avec les besoins modernes. Leurs fondateurs estiment que les vieilles *public schools* souffrent un peu de leur grand âge, de l'observation trop stricte de tous leurs usages séculaires sans distinction; qu'elles aussi, dans une certaine mesure, élèvent les enfants en vue du passé. Et c'est, de suite, vers ces institutions plus ouvertes, moins étroitement anglaises, que Demolins tourne ses regards.

« Faut-il donc s'étonner que l'École des Roches soit devenue une école française? N'y a-t-il pas lieu, au contraire, non seulement de s'en féliciter, mais de voir dans ce trait l'accomplissement du désir très net de son fondateur? A maintes reprises il s'est expliqué sur ce point et Dieu sait s'il avait le don de s'expliquer clairement! Le plus bel éloge que l'on puisse faire de son œuvre est précisément celui-ci, qu'ayant diagnostiqué exactement le mal profond de l'éducation française, il lui a appliqué un remède propre à lui rendre sa vigueur. Il n'a pas pris des petits Français pour en faire des Anglais; mais il a élevé ces petits Français en développant leurs dons naturels et en formant leur caractère par des méthodes inspirées de celles qui réussissent aux Anglais. Je comparerais volontiers sa tentative à celle des premiers créateurs de parcs « à l'anglaise » en France. Abandonnant les conceptions rectilignes suivant lesquelles le développement individuel de l'arbre est sacrifié à un effet d'ensemble, qui font disparaître le plus possible le relief naturel du sol pour établir une série de terrasses rigoureusement plates et affectant des formes géométriques, qui supposent une transformation complète des données de la nature et leur subordination étroite à un plan logique arrêté d'avance, ces paysagistes apprirent en Angleterre comment il est possible de tirer parti des éléments de beauté fournis par des arbres dans leur plein développement, d'obtenir des effets de perspective au moyen des ondulations du terrain, de tracer des allées de promenade suivant d'harmonieuses courbes de niveau, de s'associer à l'œuvre de la nature, de l'épouser au lieu d'en triom-

pher superbement. Et les parcs qu'ils créèrent furent différents des parcs anglais dans la mesure où la fertilité du sol, son humidité, son aptitude à porter telles ou telles essences forestières, sa déclivité, différaient en France et en Angleterre. Suivant les régions mêmes de la France, ce furent les grandes futaies de hêtres normandes, les chênes de Bretagne au milieu des roches de granit, les sapins de Sologne encadrant de vastes étangs, les châtaigniers en Limousin, les platanes dans le midi de la France qui fournirent le principal ornement de ces parcs infiniment variés. Ce que l'on avait pris aux Anglais, c'était le secret d'une souplesse d'adaptation inconnue jusque-là, d'une personnalité plus accusée. De la même manière, Edmond Demolins avait emprunté aux collègues anglais quelque chose de leurs méthodes, afin de former des Français plus développés, mieux adaptés aux conditions de leur vie, de meilleurs Français en un mot. C'est aujourd'hui encore la visée de l'École des Roches.

« Tout affirme, au surplus, son caractère français. En premier lieu, c'est une création réfléchie, répondant à un but précis, non pas une institution traditionnelle justifiant ses méthodes par l'antiquité de leur consécration. Elle a été fondée pour réagir contre des pratiques jugées funestes; elle contrôle ses résultats d'une façon constante pour découvrir la raison des échecs ou des imperfections, y porter remède, chercher la voie des progrès possibles. Je suis sûr qu'aucun des professeurs ici présents ne consentirait à tolérer un usage absurde sous prétexte qu'il est ancien, par exemple, celui de briser toute la vaisselle de toilette des dortoirs à une date déterminée, usage pieusement conservé dans telle « public school » anglaise. Les exigences logiques de l'esprit français, dont nous sommes parfois victimes, nous garantissent tout au moins contre ce respect superstitieux de coutumes sacro-saintes.

« L'École est bien française encore par la mesure avec laquelle y sont appliquées les idées qui en ont déterminé la fondation. La préoccupation d'un développement harmonique de l'enfant y domine. Au début, des esprits simplistes avaient prédit, les uns avec un désir non dissimulé de critique, d'autres avec une

sympathie mal éclairée et plus dangereuse encore, que nos élèves tourneraient délibérément le dos à toute culture classique; que ce seraient de solides gaillards, fortement musclés, plus aptes à défricher la brousse qu'à tenir leur place dans une société compliquée. Pour conserver aujourd'hui ces illusions, il faudrait se refuser obstinément à ouvrir les yeux. Nous n'entendons pas sacrifier le développement intellectuel au développement physique, ni aucun d'eux au développement moral ou inversement. Nous ne voulons pas faire des êtres monstrueux, préparés à une besogne étroitement spécialisée; nous désirons fournir à notre société française moderne des citoyens capables de la bien servir. C'est pourquoi les élèves des Roches s'instruisent. Ceux qui orientent la fin de leurs études secondaires vers les divers baccalauréats franchissent ces barrières officielles avec de très honorables résultats. Ceux qui se préparent plus directement à la vie pratique emportent des Roches un bagage un peu plus léger, peut-être, mais plus approprié à leurs besoins particuliers. Ni pour les uns ni pour les autres, le Directeur de l'École et les Professeurs ne mesurent le succès à la somme des connaissances acquises, mais au degré de capacité pour en acquérir. Si l'élève sort de l'École avec le goût de la culture intellectuelle et des habitudes de travail, on peut dire que le but essentiel de son instruction a été atteint.

« Les joueurs de foot-ball et de cricket de l'École des Roches ne sont donc pas moins instruits que nous ne l'étions lorsque, à leur âge, nous nous promenions avec monotonie dans les cours entourées de hautes murailles. En revanche, ils sont beaucoup plus ouverts aux impressions artistiques, à la vie extérieure du monde. C'est qu'ils ont vécu dans une étroite union avec des maîtres qui les ont initiés et fait participer à leur art comme à leurs préoccupations journalières. Ils sont les enfants de tous ces professeurs dont ils partagent la vie, et comme il arrive à ceux qui rencontrent dans leur milieu familial des personnalités éminentes de se développer par leur contact et de garder toute leur vie comme un reflet de leurs qualités, ainsi les élèves des Roches mettent-ils à profit pour leur formation personnelle les

dons variés, les acquisitions diverses, les tournures d'esprit différentes de leurs professeurs. Et la variété même de ces éléments garantit les enfants contre l'inconvénient des systèmes rigides appliqués uniformément, contre le danger d'une éducation déjetée d'un seul côté. Elle est un précieux élément d'équilibre, de mesure et d'harmonie.

« Mais ce qui reste la préoccupation essentielle de l'École aujourd'hui comme il y a dix ans, lorsque Edmond Demolins en jetait les bases, c'est la formation de l'homme et de l'homme moderne. Peut-être n'est-il pas inutile de préciser ici ce que nous entendons par cette expression et l'idéal que nous cherchons à réaliser par un effort quotidien. On se figure parfois qu'en armant nos élèves pour la vie nous cherchons à en faire des lutteurs sans scrupules, des renverseurs d'obstacles, traversant la vie victorieusement comme une balle traverse une planche, en vertu de sa force initiale. Ceux qui ont partagé cette erreur font une injure gratuite à la mémoire du fondateur de l'École et oublient que cette fondation lui a été inspirée par la Science sociale. La base première de la science sociale, c'est le caractère social de la plupart de nos actes réputés individuels, c'est-à-dire le fait constaté qu'ils supposent et qu'ils déterminent des groupements d'hommes qui influent sur eux et sur lesquels ils influent. Dès lors, quiconque a fait de la science sociale sait à merveille que l'effort individuel le plus énergique demeure toujours conditionné dans ses résultats par les groupements qui se rattachent à lui activement ou passivement, et, par suite, il sait aussi que l'efficacité pratique de cet effort — je ne dis pas son mérite moral — dépend de ces groupements. L'organisation si complexe des sociétés modernes multiplie à l'envie les vérifications de cette loi. Les actes individuels de notre vie quotidienne réclament des groupements de plus en plus variés, de plus en plus nombreux ; l'action isolée disparaît de plus en plus devant l'action concertée ; de telle sorte que l'éducateur moderne manquerait radicalement son but s'il préparait les jeunes gens à un « splendide isolement ». Être bien armé pour la vie, pour la vie contemporaine, ce n'est pas seulement être un bel

animal humain, vigoureux, intelligent, moralement trempé pour le gouvernement de soi-même, c'est aussi être capable de devenir un bon ouvrier dans l'atelier de travail, de jouer utilement son rôle dans la famille, dans les associations d'intérêt privé comme dans celles qui visent au bien public, de remplir pleinement sa fonction de citoyen dans la cité comme dans l'État, en temps de paix comme en temps de guerre, d'être adapté, en un mot, à toutes les nécessités que la vie moderne comporte.

« Telle est la raison de l'intérêt puissant qui s'est attaché à l'œuvre poursuivie dans cette maison. Par là, l'entreprise toute privée conçue par un penseur, mise à exécution par lui au milieu d'innombrables difficultés, grâce à l'inlassable dévouement de l'énergique compagne de sa vie, grâce au concours de maîtres conscients de la grandeur de leur tâche, a une portée sociale considérable.

« Nous en recueillons aujourd'hui le témoignage dans cette fête qui réunit aux amis de la première heure, aux collaborateurs et aux élèves de Demolins, les représentants des pouvoirs publics. Les hommes auxquels est confiée la lourde charge de diriger l'enseignement et l'éducation dans nos universités et dans nos collèges, ceux sur lesquels repose le fardeau plus lourd encore du gouvernement de la Nation ne restent pas indifférents à la patriotique tentative qui, depuis dix années, a suscité tant d'efforts et fait fructifier tant de bonnes volontés. Nous les remercions des encouragements que leur bienveillance apporte à notre marche vers le progrès et de l'hommage qu'ils rendent à celui qui le premier, héroïquement, nous a montré la voie à suivre. Désormais, grâce au talent d'un grand artiste, son image présidera à toutes les solennités qui se déroulent dans cette enceinte; elle rappellera chaque jour à tous ceux, maîtres ou élèves, que leurs occupations y ramènent, la noblesse du but à atteindre par l'accomplissement des tâches quotidiennes. Dieu veuille que tous demeurent fidèles à l'enseignement muet qui s'échappe encore de ces lèvres naguère si habiles à faire pénétrer dans les esprits de hautes conceptions formulées en de claires idées! »

LA FOIRE DE LEIPZIG

A L'ÉPOQUE ACTUELLE[1]

I

LA FOIRE DE LEIPZIG ET SES « HINTERLANDS »

1. — FOIRES ET MARCHÉS

Dans l'esprit d'un habitant sédentaire de quelque province française, le mot *Foire* suffit déjà à éveiller d'éclatantes images. Sur la grand'route, d'alertes carrioles filent, coupant les rayons obliques du soleil levant; des paysans piquent leurs bœufs; et, en une poussée conquérante, la campagne entière semble marcher sur la Ville. Puis la cité elle-même s'évoque, tourmentée par une agitation insolite. D'une vaste place, où fourmillent à l'infini les pointes aiguës des cornes des ruminants, partent des mugissements prolongés; circulant à travers le bétail, des hommes en jaquette de gros drap ou en blouse bleue s'observent, s'abordent, discutent, font mine de se quitter, brusquement se rapprochent. Ailleurs se dressent des éventaires, qu'un public féminin investit; et les pièces d'étoffe se déploient sous la caresse des doigts fébriles, des rubans multicolores chatoient, du linge illumine en blancheur. Sur les trottoirs déambule et

1. Après avoir étudié la Foire d'autrefois (Voir : *La Foire de Leipzig dans les temps passés*), nous abordons l'examen de la Foire actuelle, c'est-à-dire d'un phénomène encore existant et directement perceptible.

se pavane la jeunesse; les élégances paysannes font la parade; les enfants échangent des regards, cependant que les parents calculent et supputent les fortunes. Dynamique mentale, où les attractions du sentiment et celles de l'intérêt combinent leurs énergies en des résultantes qui vont déterminer les mariages prochains, par lesquels se perpétuera ce groupe éphémère d'humanité lâché en ce moment à travers la rue. Toute la vie est là, avec tous les désirs, toutes les passions, toutes les manœuvres et toutes les ruses. Le mystère aussi et les vagues espoirs, symbolisés grossièrement par quelque diseuse de bonne aventure. Et la terreur encore, sentiment parfois cher aux humains, et qu'exploite à cet instant un chanteur de complaintes, qui, juché sur un tréteau et montrant avec une baguette les cartons successifs d'une chromolithographie horrifique, retrace lamentablement les phases du crime épouvantable commis l'hiver passé dans quelque « sanglante auberge ». Une attention profonde l'environne, un silence recueilli s'est fait autour de lui. Mais soudain se produit un grand ébranlement. Tout le monde s'enfuit. Qu'y a-t-il? C'est un bœuf qui s'est échappé et qui donne de la corne. La frayeur provoque des remous qui font vibrer au soleil toutes les couleurs de la foule bigarrée. Quelle animation! quelle vie frémissante et multiple! Cependant le jour tombe. On rattelle les carrioles. Les routes se couvrent de voyageurs allant en sens inverse. Malgré la permanence de l'activité urbaine, un engourdissement semble saisir la Ville. Et les citadins, même ceux qui étaient le plus portés à considérer avec dédain ou impatience leurs visiteurs de la journée, ne se sentent pas exempts d'une légère mélancolie. Tant de vie tumultueuse a coulé là, et puis a instantanément reflué! C'est comme le lit desséché d'une mer qui se serait tout à coup retirée. Telles sont les images que laissent derrière elles nos modernes petites foires de province, rendez-vous où les paysans, *séparés par la distance et par l'absence ou la rareté de moyens de communication perfectionnés,* se rencontrent pour échanger entre eux certains produits agricoles et pour vendre aux consommateurs urbains ou aux marchands de la ville les fruits de

la terre, afin de se procurer à la place de l'argent ou des produits manufacturés.

Il y a une forme atténuée de ces foires : c'est le petit et périodique *marché*. Diminuons l'intensité des images précédentes, adoucissons les traits, éteignons un peu les couleurs, et nous aurons la représentation du marché. Ici les transactions portent sur un nombre restreint d'objets, le plus souvent sur des denrées destinées à la prompte consommation. Et il ne s'y conclut presque uniquement que des ventes au détail.

Maintenant, au lieu d'adoucir les traits du tableau ébauché tout à l'heure, renforçons-les. Au lieu d'amortir les couleurs, avivons-en l'éclat. Elargissons les plans, creusons les perspectives. Ainsi nous ressuscitons la vision des *grandes Foires d'Europe au Moyen Age* et nous commençons à entrevoir ce que sont encore, avec de graves modifications d'ailleurs, quelques grandes Foires survivantes, comme, par exemple, la *Foire de Leipzig*.

II. — LEIPZIG ET SA SITUATION GÉOGRAPHIQUE.

C'est à Leipzig, en effet, que nous allons nous transporter. Chacun sait que cette cité, la principale ville commerciale du royaume de Saxe, est placée à l'extrême-ouest du royaume, tout près de la frontière. Par contraste, Dresde, la capitale politique, est située à l'est extrême. La troisième ville saxonne par ordre d'importance se trouve au sud : c'est Chemnitz, qui s'est développée vigoureusement par la construction des machines.

Leipzig est la Ville sans Eaux. Elle ne doit rien à la présence d'un grand fleuve. Sous ce rapport elle est deshéritée. L'Elbe coule assez loin de là, à l'est. On se souvient que, descendu de Bohême, il entre en Saxe un peu avant Pirna, arrose Dresde, Meissen, la Ville de la Porcelaine, et, un peu avant de quitter le Royaume, Riesa. Pas même la Mulde, dont un affluent touche Chemnitz, ne baigne Leipzig. De l'autre côté, vers l'ouest, en

dehors de la frontière de la Saxe royale, dans la Province de Saxe prussienne, se déroule le cours de la Saale, qui traverse Naumbourg et Halle. Près de Magdebourg, la Ville des Sucres, la Saale conflue avec l'Elbe venant de Riesa.

Et ce n'est qu'un petit affluent de la Saale, l'Elster, côtoyé par son propre affluent, la Pleisse, qui passe à Leipzig et met un soupçon de fraîcheur dans l'aridité de cette ville sèche et toute de pierre.

III. — LES HINTERLANDS DE LEIPZIG.

Mais avant de faire notre entrée dans la cité, il est nécessaire que nous promenions un peu le regard sur les régions circonvoisines. Cela nous aidera singulièrement à y voir clair dans notre étude. Et il sera bon de retenir les brèves constatations que nous allons faire.

La Franconie[1]. — Au sud-ouest de la Saxe, s'étend la *Franconie.* Elle constitue aujourd'hui politiquement la partie nord de la Bavière, et a pour ville principale Nuremberg. Nous pourrions crayonner ainsi la Franconie : hauts coteaux sablonneux, bois de pins, et (exception faite de la culture du houblon) agriculture indigente. Au nord-est de la Franconie, s'élève le Fichtelgebirge; il contenait autrefois des gisements d'étain, qui furent l'occasion des premières industries du pays. *La majorité de la population, forcée de bonne heure à la fabrication par l'infécondité du sol,* a fini, à travers de nombreuses vicissitudes industrielles, par trouver sa subsistance dans certaines branches de travail caractéristiques, dont les plus importantes sont, à l'heure actuelle, celle des *jouets de métal et jouets mécaniques et optiques,* et celle des *ustensiles de ménage en tôle.*

Le régime de production est en partie attardé aux formes du travail à domicile et de la petite industrie. A l'est de la Franconie, la zone des petits ateliers se prolonge à travers le massif

1. Voir : *La Civilisation de l'Étain* (*Sc. soc.*, 2e pér., fasc. 25).

boisé du Bayerischer Wald, et, par delà celui-ci, dans le massif parallèle du Boehmer Wald (Forêt de Bohème).

La Thuringe[1]. — Laissons la Franconie et montons vers le Nord. Ici, s'étend la vaste région naturelle, connue sous le nom de *Thuringe.* Politiquement, elle présente une mosaïque de petits États morcelés qui avoisinent le royaume de Saxe au sud-ouest et à l'ouest : Saxe-Weimar, Saxe-Cobourg-Gotha, Saxe-Meiningen, Saxe-Altenbourg, Reuss branche aînée, Reuss branche cadette, Schwarzbourg-Rudolsstad, Schwarzbourg-Sondershausen. La Thuringe est d'altitude plus considérable que la Franconie ; son caractère forestier est encore bien plus prononcé : sur la majeure partie de son territoire, elle est le Thüringer Wald, c'est-à-dire la *Forêt de Thuringe.* Son agriculture est bien plus indigente encore que l'agriculture franconienne. *La petite industrie supplée à l'insuffisance absolue des ressources du sol.* Nous pourrions silhouetter ainsi la Thuringe : chaînes boisées, étroites et profondes vallées en forme de couloirs, humbles villages d'artisans laborieux, escarpements, et. commandant les passages, châteaux dans la montagne.

Tandis que les artisans franconiens furent patronnés de bonne heure par un patriciat de grands négociants caravaniers et métallurges, les artisans thuringiens, encore que leur pays fût traversé par deux ou trois routes commerciales de première importance, ne connurent d'autre domination que celle de moines et de seigneurs qui, par suite de diverses circonstances historiques, et aussi en raison de la configuration géographique du lieu, furent entraînés à remplir d'une façon défectueuse leur rôle de classes dirigeantes. La Réforme, qui eut dans la Thuringe un de ses théâtres essentiels, et qui trouva une des causes de son succès dans la situation sociale du pays, ne modifia pas beaucoup cet état de choses, et *la Thuringe demeura privée de véritables chefs économiques.*

Les conditions du lieu ont maintenu jusqu'à nos jours la Thuringe dans cette position inférieure. Exploités plutôt que patron-

1. Voir : *Lettres sur la Thuringe* (*Sc. soc.*, 2e pér., fasc. 64).

nés, les Thuringiens d'aujourd'hui vivent en combinant les ressources d'une culture misérable à celles d'un certain nombre de petites industries manuelles, qui sont pratiquées la plupart du temps dans des ateliers familiaux. Ces petites industries éveillent, sinon par la condition des artisans, du moins par le genre d'objets fabriqués, des idées de plaisir et d'amusement. On pourrait les classer sous six rubriques principales. Ce sont :

1° Les industries du *bois taillé :* jouets, tels que petits animaux, arches de Noë, armoires de poupées, petites boîtes, ustensiles de ménage, etc. Cette branche de fabrication domine dans les environs de Gotha et dans ceux de Sonneberg (en Saxe-Meiningen). Sonneberg! qu'on pourrait nommer le paradis des jouets, mais sans vouloir dire par là que c'en soit un pour les artisans occupés à la production;

2° Les industries de la *vannerie*. Elles sont en quelque sorte à cheval sur la Thuringe du Sud et la Franconie du Nord, car elles ont leurs stations de rassemblement à Lichtenfels en Franconie et dans la fameuse petite capitale thuringienne de Cobourg;

3° Les industries du *carton moulé :* animaux, poupées, masques de carnaval, articles de cotillon et de théâtre, bigotphones, cartonnages;

4° Les industries du *verre soufflé :* perles de verre, billes, boules pour arbres de Noël, boules de jardins, yeux de poupées, yeux artificiels, éprouvettes, tubes thermométriques, etc. Lauscha (en Saxe-Meiningen) est la station principale pour ce genre de travail;

5° Les industries de la *porcelaine :* poupées, têtes de poupées, fèves pour gâteaux des Rois, figurines (*Nippen*), porte-allumettes, salières, vaisselle de table, isolateurs électriques, dents artificielles, pipes, etc.;

6° L'industrie des *jouets de peau* ou petits animaux recouverts de peaux.

Le rapport de ces différentes branches de travail au milieu géographique est immédiat. Le *bois de la Forêt de Thuringe* est utilisé tour à tour comme *matière plastique* et comme *combustible pour les verreries et porcelaineries.*

Les artisans thuringiens ne travaillent presque jamais pour leur compte. Dégradés au rang de *Heimarbeiter* (ouvriers à domicile), ils besognent pour le compte des entrepreneurs commerciaux, qu'on appelle en allemand *Verleger*. *Verleger*, *Vorleger*, celui qui fait des avances. Afin de les mieux enchaîner, le *Verleger* fait en effet des avances aux artisans, soit en argent, soit en matière première [1]. Et le *Verleger* fait encore et surtout des avances en ce sens que, disposant seul du capital, il se charge des débours nécessaires pour assurer l'exportation des articles. Les entrepreneurs se donnent souvent l'apparence de fabricants, mais leurs pseudo-fabriques sont surtout des stations de rassemblement, de montage et d'achèvement pour le produit du travail des ouvriers à domicile. Il y a aussi de vraies petites fabriques, où le travail est en partie centralisé ; mais leur chefs appartiennent la plupart du temps au type du *patron indigent*, et ils sont, tout comme les artisans, dans la main des entrepreneurs commerciaux et des commissionnaires.

Le royaume de Saxe. — A la partie est de la Thuringe se rattache immédiatement la partie méridionale du royaume de Saxe. C'est également un grand massif boisé, où, comme dans les deux régions précédentes, les nécessités naturelles ont tôt fait surgir la petite industrie. Voici d'abord la contrée du *Vogtland*, avec sa métropole, Plauen. Il vit essentiellement de la *broderie à la main*. Puis, plus à l'est encore, c'est l'*Erzgebirge* ou Monts des Minerais. Effectivement l'on y trouvait autrefois des mines d'étain, de fer et de différents autres métaux, qui sont en grande partie épuisées. L'histoire des mines d'étain de l'Erzgebirge se lie à celle des gisements d'étain du Fichtelgebirge franconien, avec lequel l'Erzgebirge est articulé. Ici, comme en Franconie, la confection des *jouets* et celle des *ustensiles de ménage*, pouvant se rattacher toutes deux aux vieilles industries de l'étain, fournissent de la besogne à une fraction considérable de la population actuelle.

1. L'artisan thuringien n'a pas même le droit de prendre du bois dans les forêts, car le bois appartient à l'Etat et sa vente donne lieu à des enchères.

Émouvant pays que cet Erzgebirge ! Presque pas de campagne. Les petites villes, les bourgs et les gros villages se succèdent à intervalles très rapprochés, tantôt s'étalant dans les vallées, tantôt escaladant les pentes, tantôt couronnant les sommets et s'encadrant de la sombre verdure des bois de pins. Tous les toits des maisons et beaucoup de façades sont couverts d'ardoises aux tons noirâtres. Chaque bourg, chaque gros village érige vers le ciel les longues cheminées de trois ou quatre petites usines. La concentration de la fabrication s'opère avec lenteur sur ce territoire d'ailleurs industrialisé dès les premiers temps, mais que les conditions du lieu semblent vouer d'une manière générale à la production en petits et moyens ateliers.

Sol rebelle, vallées encaissées, pentes raides, âpres cimes, pins noirs, ardoises funèbres, cheminées fumantes !... c'est l'Erzgebirge, — où la nature est marâtre, — où le labeur ininterrompu est d'obligation, — et où, parmi le battement infatigable des moulins et des marteaux, le voyageur obsédé croit entendre le ahanement laborieux des lutins travailleurs et des gnômes forgerons dont la légende avait peuplé les mines primitives.

A côté des industries du jouet et des ustensiles de ménage et de diverses industries textiles, il y a, dans l'Erzgebirge, et dans une partie du Vogtland, une autre branche de fabrication très attrayante. Elle est également fort ancienne, et fait vivre une multitude d'artisans. C'est la fabrication des petits *instruments de musique* [1]. En même temps que le bois, le *cuivre,* dont l'Erzgebirge recélait autrefois des gisements connus, joue un rôle appréciable dans cette industrie.

De même que le Bayerischer Wald, à l'est de la Franconie, se double du Boehmer Wald ou Forêt montagneuse de Bohême, dans les profondeurs de laquelle la petite industrie prolonge son empire, l'Erzgebirge saxon se double, au sud, de l'Erzgebirge bohémien, qui est une des terres d'élection de l'industrie à domicile. A cette sorte de complexus géographique et économique

1. Voir : Dr Louis Bein, *L'Industrie du Vogtland saxon* (*Die Industrie des sächsischen Voigtlandes*), 1re partie, *L'Industrie des Instruments de musique* (*Die Musikinstrumenten-Industrie*), Leipzig, 1884, Duncker et Humblot, éd.

il y aurait lieu de rattacher les Monts Sudètes. Bayerischer Wald et Boehmer Wald, — Erzgebirge saxon et Erzgebirge bohémien, — Sudètes, ce sont là les trois éléments d'une espèce d'U renversé, intéressant à la fois l'Allemagne, l'Autriche et la Russie, et qui forme l'un des montagneux royaumes de la petite industrie. Nous avons vu qu'elle règne aussi sur le Jura franconien et dans la Forêt de Thuringe. On la retrouve encore beaucoup plus à l'ouest dans la Forêt Noire et dans le Jura français.

Dans le nord du royaume de Saxe, c'est la grande industrie qui l'emporte. Mais les liens de parenté de cette grande fabrication avec la petite sont visibles.

La première en importance des grandes industries saxonnes, c'est l'*industrie textile;* or ses bases ont été jetées il y a plusieurs siècles dans la Saxe méridionale par les pauvres paysans éleveurs de moutons et fileurs de laine, et par les artisans drapiers [1]; encore aujourd'hui les derniers petits tisserands, s'obstinant en une résistance impossible contre l'évolution de l'industrie, prolongent leur existence de misères incroyables dans le sud de la Saxe. Chemnitz, la Ville des Machines, s'est développée surtout comme centre de construction des *machines textiles* par lesquelles l'industrie textile saxonne fut rénovée.

Il y a des connexions étroites entre l'histoire de la petite industrie porcelainière en Thuringe et celle de la grande *porcelaine de Saxe* à Meissen [2].

Et l'on pourrait montrer tous les anneaux de la chaîne qui relie la petite verrerie thuringienne au phénomène plus complexe que constituent de grands établissements comme, par

1. Le Dr Curt Bökelmann, dans son *Aufkommen der Grossindustrie im sächsischen Wollgewerbe* (*La Surgie de la Grande Industrie dans la fabrication lainière saxonne*), Heidelberg, 1906, Horning éd., décrit bien la transformation qui a fait sortir la grande industrie de la petite.

2. Consulter : Stieda, *Die Anfänge der Porzellanfabrikation auf dem Thüringerwalde* (*Les Débuts de la Fabrication porcelainière dans le Thuringerwald*), Iéna, 1902, et l'*Urkundliche Geschichte und Statistik der Meissner Porzellanmanufaktur* (*Histoire authentique et statistique de la Manufacture de Porcelaine de Meissen*), par Boehmert, dans le tome XXVI, année 1880, de la *Zeitschrift des K. Sächsischen Büreau* (*Bulletin du Bureau royal saxon de statistique*).

exemple, à Dresde, la célèbre fabrique de *verre armé* de Frédéric Siemens.

IV. — LES CARACTÉRISTIQUES DE LEIPZIG.

Les plans de perspective ayant ainsi été établis, transportons-nous dans Leipzig. La ville est énorme et multiple. Il n'est pas facile de la bien camper de profil. Sans doute, vue d'un certain côté, c'est toujours, avec une formule plus moderne d'ailleurs, la Ville des Foires. Mais la Leipzig nouvelle est bien autre chose encore. De solides branches d'industrie et de commerce s'y sont développées en rameaux extrêmement vigoureux. Si la population ouvrière, incessamment accrue, demeure très pauvre, une grande richesse s'est accumulée dans les mains de quelques familles patronales. La cité, disposant de contributions abondantes et soutenue par des dons généreux, s'augmente sans discontinuer d'imposantes constructions. Le Nouveau Rathaus, beau d'une forte et insolente beauté avec ses pierres rugueuses et sa grande tour hautaine, fantôme de la tour abolie de Pleissenburg, est le type de ces monuments somptueusement massifs qui écrasent l'arrivant sous leur lourde magnificence. Ajoutez à cela le manque de fleuve. Et vous comprendrez le genre d'impression que donne au premier abord Leipzig : impression d'une puissance aride et cruelle. La Ville fait l'effet d'une sorte de pétrification grandiose. Leipzig n'a point, comme Francfort, la large nappe mouvante du Mein pour adoucir d'un peu de grâce molle son énergie tendue et son orgueil affirmé en dure et agressive splendeur.

Les hommes montrent, eux aussi, une physionomie spéciale. De l'avis unanime de tous les habitants de l'Empire, les Saxons et en particulier les Lipsiens sont très différents des autres Allemands. Leur charpente osseuse est d'une vigueur singulière et surprenante. De même que Leipzig produit l'effet d'être toute en pierre, les Lipsiens ont souvent l'air d'être tout en os. Ces marchands, ces éditeurs, ces professeurs, ces étudiants, ces artistes

étonnent, lorsqu'ils sont issus de familles autochthones, par leurs amples boîtes crâniennes, par leurs mâchoires non moins vastes, par leurs pommettes et leurs mentons saillants. La tête, également d'un fort calibre dans ses deux parties constitutives, témoigne à la fois d'une intellectualité hardie et d'une robuste animalité. Avec l'éclair transfigurateur qu'y jette le génie, vous retrouverez quelque chose de cet aspect dans le masque héroïquement volontaire du plus illustre enfant de Leipzig : Richard Wagner.

L'image évoquée du puissant compositeur, avec son large béret, avec sa mise originale et ses allures indépendantes de vieil étudiant, nous amène, par une association naturelle d'idées, à nous rappeler que Leipzig est le siège de la plus fameuse peut-être des Universités allemandes[1]. La tradition rapporte que le plus notoire assurément de tous les étudiants, le Docteur Faust, y fit ses études. Le caveau de l'*Auerbachs Keller*, où Gœthe nous le montre en compagnie de Méphistophélès stupéfiant les buveurs par ses artifices, le caveau de l'*Auerbachs Keller* existe toujours, et l'on y boit du vin du Rhin devant le tonneau que Faust obligea un jour, paraît-il, à le porter comme un cheval, et sur lequel, assis, il escalada l'étroit escalier pour déboucher en cavalcadant au milieu de la rue. Les professeurs de l'Université de Leipzig exercent une forte influence sur la pensée allemande. Wundt, avec Hæckel, l'un des deux grands philosophes germaniques existant à cette heure, y continue encore son enseignement. Leipzig est la ville des étudiants tumultueux, grands videurs de chopes et grands lanceurs de cartels. Toute une partie de la cité est comme un immense quartier latin, plus cru, plus âpre et plus violent que le nôtre.

Les destins éclatants de cette Université ne sont pas sans corrélation avec ceux de la *librairie* lipsienne[2]. Leipzig est, depuis un temps lointain, la citadelle de la librairie allemande, et, malgré les progrès de Berlin, elle le demeure encore. C'est le fief d'une aristocratie de grands éditeurs dont beaucoup furent de brillants érudits : les Tauchnitz, les Teubner, les Meyer, les

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 50 et 66-68.
2. *Ibid.*, p. 42 et 65-66.

Brockhaus. Autour de ces protagonistes, gravite la foule des éditeurs secondaires. Et, au-dessous, s'étagent en profondeur les cercles d'industriels, d'artisans, de travailleurs innombrables dont l'activité enfante matériellement le livre : les fondeurs de caractères, les imprimeurs, les typographes, les graveurs, les chromolithographes, les relieurs. C'est un petit univers, dont l'exploration réserverait bien des découvertes.

A côté de l'édition des livres, prospère celle des *ouvrages musicaux*. Il suffit de citer les noms de Breitkopf et Haertel, qui sont associés à l'histoire de la musique allemande.

Leipzig a du reste un renom justifié comme Ville de la Musique[1]. Bach y vécut et y œuvra. Schumann, Lortzing y vécurent de nombreuses années. Wagner y naquit. La direction de Mendelssohn a conduit à un haut degré de perfection l'orchestre des concerts du *Gewandhaus*, et, de nos jours, le bâton d'Arthur Nikisch répand à nouveau sur ces concerts un insolite éclat. Une foule d'autres solennités musicales ont lieu à Leipzig, et l'hiver n'y est qu'une succession de concerts. Le Conservatoire (auquel M. Pierre Lalo reprochait peut-être avec raison de ressasser toujours les mêmes formules mendelssohniennes) attire des étudiants étrangers. Cette activité musicale intense, que Leipzig déploie depuis deux siècles, est certainement secondée par des industries adjuvantes comme celle de l'édition musicale, dont nous parlions à l'instant. Il est notoire que beaucoup de concerts sont organisés avec le concours financier des industriels intéressés, sur la prospérité desquels ils influent à leur tour en aidant à la vente des partitions, en entretenant le renom musical de la ville et en y faisant accourir les amateurs du dehors.

Une autre industrie directement intéressée à cet ordre d'activité est celle des *instruments de musique*. Nous l'avons vue, comme petite fabrication d'artisans, régner dans l'Erzgebirge. A Leipzig, nous la retrouvons promue au rang de grande industrie. Les formes en sont multiples. C'est la fabrication des pianos, comme chez Blüthner. C'est celle des phonographes,

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 83.

considérablement développée. C'est celle des pianos mécaniques à exécutions artistiques, invention récente. C'est celle des orgues automatiques. et des « orchestrions », « euphonions », etc., tonitruants instruments avec accompagnement de mandoline, de castagnette, de cymbales, et avec lampes électriques multicolores s'allumant ou s'éteignant tour à tour pour combiner leurs effets avec ceux de la formidable musique. Le vaste faubourg de Gohlis, dans une petite maison duquel Schiller écrivit cet « Hymne à la Joie » que Beethoven a placé à la fin de la neuvième Symphonie, vit en partie aujourd'hui de la fabrication des orgues et « orchestrions » les plus étourdissants. Leipzig est bien vraiment, comme on le voit, la Ville de la Musique, et de la plus sublime comme de la plus barbare.

Tandis que la plupart des grandes industries saxonnes, organisées commercialement et pourvues de voyageurs et de représentants, n'ont plus besoin des Foires de Leipzig pour écouler leurs articles, maintes branches de la fabrication des instruments de musique, parmi celles-là même où la production en grand atelier a succédé au travail d'artisan, trouvent toujours dans ces Foires la meilleure occasion de vente pour leurs produits. C'est le cas surtout pour la fabrication des phonographes et celle des orgues mécaniques. Ainsi la Foire de Leipzig fournit à d'autres « foires », aux foires de divertissement, aux « foires » populaires, un de leurs engins essentiels : les orgues assourdissantes qui déchaînent leurs harmonies à la porte des baraques.

Il convient de mettre en vedette le rôle du *cuivre*[1] dans l'industrie des instruments de musique. Déjà nous l'avons vu élaboré par les artisans de l'Erzgebirge, où se trouvait autrefois l'un de ses anciens gisements. Dans les instruments de musique modernes, dans les gros *cuivres,* — dont quelques-uns furent justement inventés en Saxe, — il occupe toute la place. Si nous considérons que, au Moyen Age, abstraction faite du cuivre suédois et hanovrien, la totalité du cuivre consommé était tirée de la Bohême, de la Saxe, de la Thuringe et du Harz

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 37.

limitrophe à la Thuringe, nous sommes amenés à penser que, tandis qu'en Franconie s'est déroulée une sorte d'*épopée de l'Étain*, la Saxe et la Thuringe ont peut-être assisté à l'*épopée du Cuivre*. La ville de Leipzig n'a cessé d'avoir, depuis le début du XVIIe siècle, des intérêts considérables dans les mines de cuivre de Mansfeld, situées dans le Harz, près de la frontière nord de la Thuringe; encore en 1906 la municipalité a encaissé de ce chef un revenu de 820.440 marks[1]. Nous ne pouvons insister davantage sur ce personnage muet mais très actif du drame social : le cuivre. Bornons-nous, à propos de l'industrie des instruments de musique, à entrevoir l'ampleur de son action. Nous l'avons entendu, dans l'Erzgebirge, prendre une voix timide sous la main des artisans montagnards. Il fait entendre une parole plus véhémente dans ces grands instruments à vent que la Saxe fabrique. Et enfin, s'évasant en les pavillons de ces trompettes « tout haut d'or » que Mallarmé nous montre « pâmées sur les vélins », il a déployé toute son éloquence titanique dans l'orchestre du Lipsien Richard Wagner.

Le Bruhl et le commerce des fourrures. — L'un des plus grands, peut-être le plus grand commerce de Leipzig est aujourd'hui celui des *fourrures*[2]. Il se pratiquait autrefois aux Foires de Leipzig, à la surgie et au développement desquelles il a largement contribué. Maintenant encore la « Foire des Fourrures » figure dans la liste officielle des Foires de Leipzig, mais cette désignation ne correspond plus qu'imparfaitement à la réalité des choses.

Le commerce des fourrures participe toujours, il est vrai, au

1. On sait que les comtes de Mansfeld, dont le nom est mêlé aux luttes de la Réforme, exploitaient au XVe siècle les mines portant ce nom, et qu'ils durent, à la suite de mécomptes, concéder des droits importants aux grands marchands et à de riches municipalités (Patriciens de Nuremberg, ville de Leipzig).

Rappelons aussi que Luther, — fils lui-même de mineur, né à Eisleben (dans le Harz), où se trouvent des mines de cuivre voisines de celles de Mansfeld, — a écrit deux lettres célèbres (datées des 24 mai 1540 et 24 février 1542) contre les exactions des comtes de Mansfeld.

2. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 31 et 61-63.

caractère du commerce de foire en ce sens que, dans presque tous les cas, le vendeur exhibe les marchandises aux yeux de l'acheteur; et cela est rendu nécessaire par la nature spécifique de l'article. Les fourrures sont en effet des articles « individuels »; on ne peut les comparer entre elles pour les ramener à des étalons fixes de sortes et de qualités; et d'autre part, comme chacune d'elles forme un tout indivisible et différent dans ses parties, elles ne se laissent pas échantillonner par fragmentation.

Le commerce des fourrures continue en outre de participer au caractère du commerce de foire en ceci que, à certains moments de l'année, les arrivages sont particulièrement plus nombreux et, par suite, les transactions plus intenses.

Mais ce commerce est devenu permanent et stable. Les négociants ont leurs bureaux, leurs magasins et leurs installations dans les maisons du Brühl et dans celles des rues et passages latéraux. Le Brühl! jadis la grand'rue du vieux Leipzig, celle où se concentrait l'animation, celle où se donnaient rendez-vous les élégances du lieu[1]! A présent, le commerce des fourrures en a fait son empire. Là, dans une atmosphère de naphtaline, gisent les dépouilles de milliers d'animaux. Sur les trottoirs et sous les porches, toute une population spéciale s'agite; l'on y voit, mêlés aux gens de Leipzig, des Juifs, des Grecs, des Arméniens. Il suffirait de mettre sur le Brühl un couvercle vitré pour en faire une sorte de vaste Bourse des fourrures. Comme le *Leipzig de la Librairie*, le *Leipzig Universitaire* et le *Leipzig de la Musique*, le *Leipzig des Fourrures* est une façon de petit univers où il serait instructif et passionnant de promener l'investigation.

LES FOIRES D'AVANT-PAQUES ET DE LA SAINT-MICHEL. — Parmi les diverses Foires de Leipzig qu'énumère encore le programme

1. Une inscription placée sur une maison du Brühl désigne l'endroit qui fut le théâtre des amours de Gœthe et de Kätchen Schoenkopf.

Richard Wagner, *enregistré* comme le fils d'un modeste fonctionnaire de la police de Leipzig, est né dans une maison du Brühl, aujourd'hui démolie.

officiel, nous pouvons négliger la foire des cuirs et la foire des tissus, parce qu'elles n'offrent qu'un intérêt régional, et que d'ailleurs on ne retrouve plus en elles les caractères des véritables grandes foires.

Les seules Foires de Leipzig qui aient aujourd'hui une réalité véritable sont celles dites d'*Avant-Pâques* et *de la Saint-Michel.* Elles se différencient elles-mêmes des anciennes foires par leur nature et par leur objet.

Les modernes *Foires d'Avant-Pâques* et *de la Saint-Michel* se distinguent des anciennes foires par leur nature, car ce ne sont plus des foires de marchandises, mais des *foires ou comptoirs d'échantillons.* Les vendeurs y exhibent un *échantillonnage* aussi complet et aussi sensationnel que possible de tous les articles qu'ils sont en état d'offrir. Les acheteurs font leurs commandes *d'après les échantillons exposés.* Les marchandises sont ensuite expédiées directement du lieu de production.

Les modernes *Foires d'Avant-Pâques* et *de la Saint-Michel* se distinguent des anciennes foires par leur objet, car il n'est admis que certaines catégories d'articles. Ce sont principalement : *les articles de bois, d'osier, de carton, de verre, de porcelaine, de métal, d'os, de corne et de celluloïd; les jouets et la bimbeloterie; les articles de ménage et les ustensiles de cuisine; les instruments de musique; la papeterie; les articles scolaires et articles de bureau; les articles de bijouterie; les articles de parfumerie; les fleurs artificielles; les articles de voyage et de sport; les ustensiles de gymnastique; les instruments des sciences et des métiers.* Les vivres, les denrées coloniales, les matières premières de l'industrie, les tissus sont exclus.

La moderne Foire d'échantillons se tient au cœur même de la ville, dans le quartier le plus ancien, qui est resté le plus animé [1]. Elle est concentrée et pour ainsi dire ramassée sur un petit espace de 54.000 m. q. Ainsi, l'on évite les pertes de temps causées par les allées et venues.

La grande majorité des comptoirs d'échantillons sont même

1. C'est également le quartier de l'Université.

installés dans les immeubles des deux rues principales : *Peterstrasse* et *Grimmaische Strasse*[1]. Ces rues sont longues, assez étroites (surtout *Peterstrasse*), et bordées de hautes maisons. *Peterstrasse* décrit une courbe prononcée à son entrée du côté du Ring.

Représentez-vous maintenant l'aspect de ces deux rues lorsque toutes les fenêtres des maisons, presque sans exception, apparaissent pourvues d'enseignes éclatantes, en forme de cartouches, d'écussons, de pancartes rectangulaires, de drapeaux, d'oriflammes, de bannières et de banderoles. Les pancartes et les cartouches, en carton, en bois, en toile ou en métal, sont posés perpendiculairement aux fenêtres, de manière à être visibles des deux côtés et à pouvoir être lus de loin dans toute l'étendue de la rue. Les drapeaux et les bannières, souvent de grandes dimensions, claquent au vent et descendent fort bas vers la chaussée. Ces enseignes sont de toutes couleurs et allument parmi la grisaille des façades une éclatante allégresse. En présence de ce pavoisement bizarre, on a l'impression de je ne sais quel fantastique 14 juillet du négoce. C'est un bariolage effréné, une polychromie délirante, une débauche effrontée de rouges, de jaunes, de verts et de bleus dans toutes les valeurs et dans tous les tons.

En bas, sur la chaussée, le spectacle n'est pas moins amusant. Un interminable cortège d'hommes-sandwichs se déploie. Au bout de longues perches, ou par le moyen d'autres dispositifs, ils offrent aux regards d'énormes objets symboliques figurant les articles proposés en vente. Tel dresse au-dessus du public une gigantesque raquette d'osier, de la forme de celles qui servent à battre les habits. Le suivant tire derrière soi un haut cheval de bois. Un homme élève une couronne funéraire en perles de verre; et l'imagination du spectateur, oubliant la simple réalité, qui est une réclame pour un fabricant de couronnes, rêve, devant le moutonnement de la foule, à l'ample et lent déroulement d'obsèques solennelles. Successivement, pro-

1. C'est la rue où se trouve le caveau de l'*Auerbachs Keller*.

cessionnent une canne formidable, un panier démesuré, un disque de cinématographe colossal. Un individu passe, portant sur son dos une baignoire. Plus loin une échelle, s'avançant grâce au mouvement d'une planche à roulettes, semble se déplacer majestueusement. Un figurant se montre, le chef couvert d'un moulin à café. Son voisin est dissimulé jusqu'aux pieds par un cartonnage simulant une bouteille d'encre. Un homme habillé en soldat d'autrefois frappe sur un tambour d'enfant. Des poupées se pavanent en chaise à porteurs. Mille objets disparates ont l'air ainsi de s'animer, de prendre vie. On croirait voir marcher un immense rébus de la *Mode Illustrée;* ou, mieux, l'on songe à quelque monstrueux jeu de coq-à-l'âne, auquel se divertiraient des Pantagruels en gaîté.

Ce défilé suffirait, n'aurions-nous pas d'autres moyens d'information, à nous déceler la provenance d'un grand nombre des articles apportés aux foires. N'avons-nous pas dû tout de suite reconnaître, dans les objets ainsi promenés, la figuration des produits de toutes ces petites industries de la Thuringe, de la Franconie et de l'Erzgebirge dont il était question il y a un instant? Mais oui, ils sont de vieilles connaissances pour nous, ces objets qui passent. Et, quand défile la raquette d'osier, nous pourrions murmurer : « Vous la tressâtes, ô vanniers de Lichtenfels ». Et, quand s'avance le cheval de bois, nous le saluerions volontiers en ces termes : « Tu as été taillé par les artisans des villages avoisinant Gotha ». Et, quand la couronne plane, nous dirions avec une juste assurance : « Perles de verre, vous avez perlé à l'extrémité des chalumeaux où soufflent les artisans de Lauscha ». Au passage du tambour d'enfant, nous reporterions notre pensée vers les bourgades industrieuses de l'Erzgebirge. Ainsi du reste. Car nous assistons vraiment là comme à une revue des petites fabrications éparses sur les montagnes boisées des régions circonvoisines. Toutes répondent : « Présente ». Pas une ne manque à l'appel.

Mais il y a aussi beaucoup d'articles différents et provenant d'autres parties de l'Allemagne : la coutellerie de Solingen, la maroquinerie d'Offenbach, les objets d'art industriel en verre

et en métal qu'on fabrique à Berlin, à Munich et dans la région rhénane.

Cependant, aux croisées des maisons de *Peter* et de *Grimmaische Strasse,* les pancartes, les cartouches, les oriflammes et les drapeaux clament surtout, mariées aux dénominations des marchandises et aux noms des vendeurs, les appellations des villes et des bourgs de la Thuringe, de la Franconie et de l'Erzgebirge. Le nom de Sonneberg retentit de fenêtre en fenêtre, comme répété par mille joyeux échos. Celui de Cobourg lui répond en prolongements fraternels. Le nom plus vibrant encore de Nuremberg mêle son beau tintement au concert. Et ils sonnent aussi à l'envi, tous les vocables désignant les villes plus petites, les bourgs, les gros villages. Ohrdruf et Ruhla confondent leurs verbes en chants alternés. Grünhainichen donne infatigablement la réplique à Annaberg. Comme une voix douce et obstinée, s'élève incessamment le nom poétique de la thuringienne Ilmenau. Et le nom bohémien de Gablonz l'accompagne de son grave bourdon. Toutes les villes allemandes de la petite industrie semblent être sorties un instant de leur solitude, avoir rompu leurs liens, s'être échappées de l'espèce de réclusion économique où elles vivent, pour monter respirer l'air libre du grand commerce sur la haute terrasse des foires. Le long de *Peter* et de *Grimmaische Strasse,* la nomenclature géographique de Thuringe, de Franconie et d'Erzgebirge, inscrite sur des cartons multicolores, semble être venue tout entière se suspendre aux croïsées.

Les pancartes des maisons, les placards et les prospectus des camelots indiquent dans quel immeuble, à quel étage et dans quelle chambre il faut aller pour trouver, flanqué de sa collection d'échantillons, le vendeur de tel ou tel article. Mais, en réalité, les acheteurs n'ont plus guère besoin de ces avertissements violents. La Délégation des Foires, émanation de la Chambre de commerce et du Conseil échevinal, édite et distribue gratuitement aux intéressés un répertoire alphabétique des vendeurs, successivement classés par noms de personnes, noms de marchandises, noms des villes d'origine et noms des rues de Leipzig

où chacun a sa chambre d'échantillons. Néanmoins, la procession des hommes-sandwichs est pieusement conservée; les salaires distribués à cette occasion sont comme une sorte d'aumône traditionnelle jetée aux sans-travail de la cité. Et se perpétue aussi l'intempérant bariolage des maisons, comme une façon de joyeux feu d'artifice de réclames qui excite les sens et qui prête à la Foire un air de fête.

Les acheteurs filent au milieu de ce décor sans s'y arrêter. C'est en pointant les pages du répertoire alphabétique des exposants qu'ils ont dressé rapidement leur plan de campagne. Ils marchent alors d'un pas sûr vers les maisons à l'intérieur desquelles les vendeurs sont campés. Le temps fort lointain n'est plus en effet où ceux-ci exposaient leurs marchandises en plein vent et s'installaient tant bien que mal dans les rues, sous les porches ou dans les cours. Ils sont à présent fort bien abrités. Tantôt c'est aux divers étages d'immeubles déjà anciens[1] qui ont été édifiés en tout ou partie à l'intention des gens de foire et dont leurs locataires ordinaires doivent, en vertu d'une clause du contrat, abandonner momentanément les pièces principales. Ces immeubles portent des noms pittoresques : le *Groënlandais* (*Groenlaender*), la *Petite Boule de Feu* (*Kleine Feuerkugel*), la *Grosse Boule de Feu* (*Grosse Feuerkugel*), etc. Tantôt c'est dans des boutiques dont leurs possesseurs habituels ont sous-loué la moitié du local et de l'étalage. Tantôt c'est dans des hôtels qui, comme l'*Hôtel de Russie*, se transforment du rez-de-chaussée au faîte, par un véritable changement à vue, en expositions d'échantillons, et dont les chambres à coucher, les salles à manger, la salle de lecture, soudain béants et tumultueux, apparaissent garnis de jouets, d'articles de ménage, de vannerie, de porcelaines, d'objets d'art industriel. De nos jours, des particuliers et des sociétés ont construit de vastes édifices destinés essentiellement à la Foire d'échantillons (*Reichshof, Messpalast Hansa, Zeissighaus, Speckhof*, etc.). La ville elle-même avait bâti il y a plusieurs années un grand *Palais municipal d'échan-*

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 81 et 82.

tillons de 4.300 mètres carrés de surface (sans les cours). Elle vient d'en achever un second, le *Palais du Commerce* (*Handelshof*), de proportions bien plus considérables. A la porte des vieilles comme des nouvelles maisons d'exposition, des distributeurs jettent à profusion des prospectus, comme on jette des bulletins à l'entrée de nos sections de vote. Les flancs des marches d'escaliers sont bardés de bandes multicolores rappelant les noms des exposants. A l'intérieur des nouveaux immeubles, des ascenseurs circulent, des services de pompiers spéciaux veillent à la sécurité, des garçons vendent des rafraîchissements. Les comptoirs individuels d'échantillons sont ou réunis ou séparés les uns des autres par des cloisons d'espèces diverses Parfois plusieurs comptoirs partagent une salle commune. Parfois un comptoir s'isole dans un mystère de confessionnal : car le secret est nécessaire à certains articles qui craignent la contrefaçon. Entre la fusion complète des comptoirs et l'isolement absolu, vous trouvez tous les types intermédiaires. Le *Palais municipal d'échantillons* résout le problème d'unir et de séparer à la fois les vendeurs, grâce à ses loges de verre où l'exposant, environné de ses marchandises, apparaît sans cesse en pleine gloire tout en pouvant adresser des propos insidieux au visiteur qui, après s'être nommé, a franchi le seuil de la cellule vitrée.

Qui sont les vendeurs? Qui sont-ils, ces hommes à l'affût près de leurs comptoirs et nous dévisageant, anxieux de savoir si nous sommes le concurrent occupé à espionner ou l'acheteur prêt à formuler une commande? Les uns sont de petits fabricants. Les autres, plus nombreux, sont les *Verleger* par la puissance capitaliste de qui la production artisane est subjuguée. Pour les articles venus de provinces éloignées, ce sont aussi des fondés de pouvoirs ou des représentants.

Qui sont les acheteurs? Qui sont-ils, ces hommes attentifs à scruter les articles, à calculer quel bénéfice en pourra laisser la vente au détaillant? Ce sont les propriétaires ou les hommes de confiance des *bazars* et des *grands magasins* de l'Allemagne et des autres pays. Ce sont aussi des commissionnaires et négo-

ciants exportateurs allemands, et des commissionnaires et négociants importateurs étrangers.

Les transactions s'accomplissent avec une foudroyante rapidité. On est désireux, en effet, de réduire les frais au minimum et de vider la place le plus tôt possible. La première journée est employée par les acheteurs à passer la revue des échantillons. Le second jour, on engage le feu. Propositions et contre-propositions se croisent en tous sens. Le soir, beaucoup de résultats sont obtenus et un grand nombre d'affaires ont été conclues. Presque toutes les autres affaires seront réglées le troisième jour. Dès le quatrième, en dépit du programme officiel fixant la durée de la Foire à deux semaines, on commence à emballer. La Foire d'Échantillons est donc ramassée à la fois sur un petit espace de terrain et sur une courte durée de temps.

Malgré cela, acheteurs et vendeurs trouvent le moyen, suivant une coutume chère aux visiteurs de la Foire[1], de sacrifier à la joie. « Après les affaires, le plaisir ! » (*Nach dem Geschaefte, das Vergnuegen!*) Les bazardiers et les commissionnaires prétendent que ce sont les gens de la Thuringe et de l'Erzgebirge qui, sevrés de la grande ville pendant une partie de l'année, profitent du rendez-vous commercial de Leipzig pour se divertir. En réalité, les uns comme les autres, fidèles à une sorte de rite ancien, donnent quelques heures à l'orgie. Les soirs et les nuits des Foires de Leipzig sont voués à la jouissance brutale. Dans les « Weinrestaurants », nos commerçants s'attablent. Les garçons ont fort à faire pour contenter leur monde et courent de tous côtés, portant les seaux de glace d'où émergent les cols bruns des flacons de vins du Rhin, les cols verts des fioles de vins mosellans. Par l'entrebâillement des rideaux, vous entrevoyez le sourire formidable de gros hommes apoplectiques. Des clameurs barbares s'élèvent. Plus souvent encore, des propos effrontés. Ce sont les compères qui s'interpellent et se tiennent cyniquement au courant de leurs bonnes fortunes.

Il faudrait suivre nos héros jusque dans les rues noires de la

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 24 et 25.

ville primitive, où les fait errer leur noctambulisme échauffé. Avec eux nous pénétrerions dans ces très vieux estaminets où le bois des tables a l'air d'avoir été usé autrefois par les monnaies de tous les pays. Et, avec les plus attardés d'entre eux, nous verrions l'aube grise se lever et éclairer vaguement les enseignes d'hôtels vénérables : la *Ville de Madrid,* la *Ville de Milan,* la *Ville de Rome.* A cette heure trouble où les fantômes du passé se mêlent aux formes indécises et mal réveillées du présent, on aurait des visions confuses et profondes. On regarderait la couleur indéfinissable des murs, qui semblent avoir été battus depuis des siècles par le remous de toutes les cupidités internationales. Alors on aurait le sentiment de l'émouvante ancienneté des Foires. On aurait l'impression dramatique de cette primitive rencontre d'avidités et de passions, de cette fusion originelle d'éléments divers, de cette confluence fougueuse de courants dissemblables, dont les sédiments semblent s'être étrangement amalgamés aux façades des vieux quartiers.

Il y a des endroits où des sensations et des émotions analogues vous assaillent : ce sont les Ports. Oui, Leipzig, la Ville sans Eaux, émeut à la façon des Villes maritimes. C'est qu'une grande ressemblance existe entre les Villes de Foires et les Villes de Ports. Dans les unes comme dans les autres, les nations se joignaient un instant, puis se séparaient bientôt. Une vieille ville de Foire, c'était, si l'on peut dire, un Port terrien. Et les navires qui venaient jeter l'ancre dans ce port, c'étaient les anciennes caravanes marchandes, elles-mêmes sortes de vaisseaux terrestres se mouvant avec précaution à travers les étendues hostiles et infécondes pour aborder aux cités d'asile où il était permis de commercer sans danger.

II

COMMENT LA FOIRE DE LEIPZIG A PROLONGÉ SON EXISTENCE AU XIXe SIÈCLE ET S'EST TRANSFORMÉE EN FOIRE D'ÉCHANTILLONS.

Ces Foires de jadis, nous avons tâché de les ressusciter dans une précédente étude. Essayons maintenant de comprendre comment la nouvelle Foire, dont nous venons d'avoir la vision directe, est sortie des anciennes.

I. — LE DÉCLIN DE L'ANCIENNE FOIRE

Si lente que fût à se produire, dans les régions commandées et patronnées en quelque sorte commercialement par la Foire de Leipzig[1], l'évolution qui, dans l'Europe occidentale, avait amené la disparition des autres Foires[2], cette évolution s'accomplissait cependant. Les moyens de communication se développaient, les routes se faisaient plus sûres, les douanes se simplifiaient. La population devenait plus dense, et aussi, par suite de la réforme du droit civil allemand, plus mobile; la production et la consommation s'accroissaient; la circulation des biens prenait un cours plus constant. Du jour où les réseaux de chemins de fer commencèrent à pénétrer les nations. l'évolution s'accé-

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 55 et 56.
2. *Ibid.*, p. 54.

léra. Non seulement Leipzig put à son gré s'approvisionner, elle et ses alentours, sans attendre la Foire, et exporter en tout temps une bonne part des produits régionaux; mais encore différents pays éloignés, mis tout d'un coup en rapports directs et réguliers les uns avec les autres, traitèrent dorénavant sans intermédiaire et n'eurent plus besoin, eux non plus, du truchement de la Foire.

La transformation du grand commerce se précipita en Saxe comme à l'ouest. Le rôle du négociant changea. Celui-ci n'eut plus à s'occuper des transports, et se déchargea de ce soin sur les entreprises de transports publics [1]. Il cessa complètement d'être un caravanier, un errant, un nomade. Il devint stable et sédentaire [2]. Il ne renonça point pour cela à avoir des communications vivantes avec les clients éloignés : car il fallait bien qu'on se vît et surtout qu'on se montrât la marchandise. Mais, selon qu'il était exportateur ou importateur, il se fit représenter au loin par des commis voyageurs ou par des « acheteurs » visitant les lieux de production [3]. Le commis voyageur surtout devint un personnage essentiel du grand commerce. Il portait le dépôt sacré des échantillons [4]. Dans les premiers

1. Les services rendus par les transports publics ne devaient pas se limiter à réaliser le déplacement des personnes et des marchandises; ils assurèrent également la correspondance suivie entre chefs de maisons et représentants, entre commerçants et clients; ils étendirent indéfiniment le champ des opérations de banque et de crédit; ils permirent l'envoi régulier aux clients de catalogues, d'échantillons, de prix courants. Sans parler de facilités ultérieures comme les « rendus », etc. L'instrument mis à la disposition du commerce fut plus parfait encore quand on employa l'électricité (télégraphie, téléphonie) comme moyen de correspondance.

2. Ce qui ne l'empêcha pas de voyager pour son instruction, pour son plaisir, et pour la conclusion de certaines grosses affaires.

3. Le commerçant importateur était, de son côté, visité à domicile par les commis voyageurs des négociants vendeurs du dehors, et avait la faculté soit d'acheter à ces commis, soit de faire ses acquisitions par l'entremise de ses propres « acheteurs » opérant à l'extérieur. D'autres modes de représentation furent l'établissement d'agents sur place, la fondation de succursales, etc.

Il y a lieu de noter qu'à côté des maisons de commerce proprement dites, prirent naissance les « maisons de commission », qui procuraient rapidement la mise en relation d'un acheteur et d'un vendeur. Elles avaient aussi en « consignation » différents articles tout prêts à être livrés.

4. A la vente sur présentation directe de l'objet, qui était le système des Foires, se substitua de la sorte la *vente sur échantillons*. Un autre système fut, pour certaines

temps, il devait parcourir encore à cheval une partie de son trajet : d'où le sobriquet de « *Musterreiter* » (Chevalier de l'échantillon) qui lui fut tout d'abord donné dans l'Allemagne du Nord[1]. L' « illustre Gaudissart » avait fait son apparition sur la scène du monde. Avec sa caisse d'échantillons et son bagout, il se substitua en quelque sorte à la Foire. Il fut lui-même, comme l'écrit Sombart, une espèce de *Foire ambulante*[2].

Donc on assista à Leipzig comme partout à la solidification et en quelque sorte à la cristallisation du grand commerce[3]. On vit s'établir à demeure les importateurs de *vivres* et ceux de *denrées coloniales*[4]. Il en fut de même pour les fournisseurs de matières premières de l'industrie saxonne, notamment ceux de *laines*[5]. Comme Leipzig conservait son importance stratégique dans l'économie des régions circonvoisines[6], elle continua pour une bonne part, ainsi qu'au temps des vieilles Foires, d'approvisionner dans le détail un grand nombre de pays d'alentour. Par suite de cette cause et d'autres encore, elle resta grande place commerciale pour des articles dont le trafic n'avait plus rien à voir avec la Foire elle-même[7]. A côté des négociants importa-

marchandises (sucre, etc.), la vente d'après des types définis ou étalons placés sous la garde de Chambres de commerce qualifiées.

1. Le « Vieux Lipsien » compare (« *Leipziger Messen* », p. 32) l'ancienne détresse du Chevalier de l'échantillon pèlerinant sous la neige aux félicités du commis voyageur moderne dormant dans son compartiment de deuxième classe bien chauffé, réveillé en temps voulu par le chef de train à qui il a donné un pourboire, et conduit par l'omnibus de l'hôtel à la chambre, également bien chauffée et éclairée à l'électricité, qu'il a commandée télégraphiquement.

2. *Deutsche Volkswirtschaft im XIXen Jahrhundert.*

3. Sur l'ancien commerce de foire à Leipzig au XVIIIe siècle voir : *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 61 (vivres, denrées coloniales, laines, tissus, porcelaines de Meissen), p. 80 (porcelaines de Meissen). Sur l'ancienneté du commerce de la laine aux Foires de Leipzig, voir même ouvrage, p. 30 et la note.

4. Beaucoup de ceux-ci étaient représentants ou au moins tributaires des maisons de Hambourg.

5. La *Pfaffendorferstrasse* et les rues avoisinantes sont devenues le quartier des négociants en laine.

Les laines de Silésie, autrefois si abondantes (et dont la vente anima longtemps les Foires de Breslau), se sont évanouies devant les laines de l'Australie et de l'Argentine.

6. Massifs de la Thuringe, de l'Erzgebirge, etc.

7. Mais durant la seconde partie du XIXe siècle, des déplacements de courants de-

teurs, des exportateurs de produits régionaux s'établirent pareillement à Leipzig à poste fixe. D'autre part, beaucoup d'industries saxonnes [1] ne tardèrent pas, durant la première moitié du XIX[e] siècle, à s'élever au stade de la grande fabrication centralisée; il s'agissait en effet, dans la plupart des cas, d'articles communs, destinés à l'usage courant (*tissus ordinaires*, etc.), de ceux que produisent le mieux les machines [2]. Les entreprises, ayant dû se pourvoir d'un capital notable, ne manquèrent pas de s'outiller à la fois industriellement et commercialement, et de poursuivre méthodiquement au dehors la vente de leurs articles avec l'aide de représentants et de nombreux voyageurs munis d'échantillons. Elles aussi se passèrent désormais des Foires. Il n'est enfin jusqu'à certaines industries toutes spéciales, comme celle des *porcelaines de Meissen*, qui ne s'assurassent d'un instrument commercial [3].

Ainsi donc : *denrées coloniales, laines, tissus, porcelaines de Meissen*, etc., tout ce qui avait prolongé, entretenu et exalté la vie des Foires de Leipzig au XVIII[e] siècle, leur était arraché au XIX[e]. Il semblait vraiment que cette fois elles fussent condamnées sans retour.

LES TRANSFORMATIONS DE LA LIBRAIRIE. — Issue de la Foire aux livres, l'industrie du livre [4] avait, on l'a vu, pris de fortes

vaient s'opérer au profit de Berlin et d'autres villes et enlever à Leipzig le trafic de plusieurs des articles qui s'y traitaient au temps des anciennes Foires.

1. Le Blocus Continental a fortifié encore les industries saxonnes et les a amenées à produire divers articles (quincaillerie, etc.) que l'Angleterre, au XVIII[e] siècle, introduisait sur le continent à l'occasion des Foires de Leipzig. (Voir : *Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 59 et 61.)

2. La ville saxonne de Chemnitz s'est développée en construisant des machines pour l'industrie textile du pays. Elle est aujourd'hui peut-être la ville allemande la plus remarquable pour la fabrication mécanique des machines en général.

3. La Manufacture royale de Meissen eut des voyageurs et « consigna » des dépôts de marchandises à des commissionnaires.

4. Sur le rôle social de cette industrie, voir l'ouvrage de Carl Bücher : *Der Buchhandel und die Wissenschaft* (*Le Commerce des Livres et la Science*). Voir aussi six conférences données en 1807 à la Maison des Libraires de Leipzig, par MM. R. Fock, G. Witkowski, R. Kautzsch, H. Hermelink, R. Wuttke et H. Waentig sur les rapports de l'industrie du livre « avec la Science », « avec la Littérature », « avec l'Art », « avec la Religion », « avec l'État » et « avec l'Économie nationale », et qui ont été

racines dans Leipzig au XVIe siècle et y avait épanoui d'imposants rameaux au XVIe et au XVIIe [1]. La frondaison devint encore plus touffue au dernier siècle. Cent spécialités et métiers variés finirent par collaborer, étageant et équilibrant les poussées de leurs activités : fabriques de papier du Vogtland et de l'Erzgebirge, fonderies de caractères (en attendant l'électro-typographie), imprimeries, ateliers de litho et de chromolithographie, de gravure, de phototypie et d'impression photographique, fabriques de machines pour la papeterie et la reliure, ateliers de reliure, de cartographie, etc., etc. Il est de grands éditeurs qui ont, non seulement leurs propres imprimeries, mais aussi leurs ateliers de reliure et autres annexes. Mais, à l'extrémité inverse [2], il en est un très grand nombre qui n'ont pas d'outillage industriel et qui traitent avec des imprimeurs, graveurs, relieurs, etc., pour l'exécution matérielle des livres. Si l'édition, considérée dans l'ensemble de ses opérations, est une grande industrie, ces sortes d'éditeurs, pris en eux-mêmes, ne sont pas à proprement parler des industriels. Ils sont, en somme, des espèces d'entrepreneurs.

Pendant fort longtemps, l'industrie du livre eut besoin, pour vendre ses produits, de cette Foire aux livres dont elle était sortie. Le dernier siècle devait voir l'industrie de l'édition s'émanciper, comme tant d'autres, de la tutelle commerciale des Foires. Par un processus des plus intéressants, il se constitua à Leipzig tout un corps de commissionnaires spéciaux, les *commissionnaires en librairie*, sur qui les éditeurs purent se reposer du souci d'assurer le placement des livres, et aussi du soin de les emballer et de les expédier [3]. Il advint que la plupart des éditeurs eurent chacun « son » commissionnaire [4], à qui il re-

réunies sous le titre de *Das Buchgewerbe und die Kultur* (*L'Industrie du Livre et la Civilisation*) en un petit volume publié par B.-G. Teubner. Leipzig.

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 42, 52, 65 et 66.

2. On observe dans la réalité tous les types intermédiaires.

3. Ainsi nombre d'éditeurs se trouvèrent débarrassés et de toute besogne industrielle, et d'une partie de la besogne commerciale.

4. Il existe quelques grands éditeurs qui sont en même temps commissionnaires.

mettait tout ou partie de ses éditions, aussitôt qu'avait cessé de retentir le « gémissement » des presses.

Le rôle des commissionnaires en librairie est des plus complexes et des plus agissants. Ils font imprimer à l'usage des libraires de détail des pays de langue allemande [1] de remarquables catalogues, parfaitement tenus à jour, et donnant toutes indications désirables relativement au prix, au format, au poids. Ils empaquettent les ouvrages et les expédient aux libraires [2]. Beaucoup de livres sont remis à ceux-ci « à condition », et peuvent être rendus ultérieurement. L'on sait que, à leur tour, les libraires communiquent à domicile les « nouveautés » aux clients qu'elles sont susceptibles d'allécher. *Ainsi la présentation directe de la marchandise est réalisée, tout comme à la Foire!* D'une manière générale, les libraires, à la condition de s'être affiliés à la Fédération constituée à Leipzig sous le nom de *Börsenverein der deutschen Buchhändler*, sont autorisés à ne régler qu'au moment de la semaine de Pâques. Par les crédits étendus qu'ils consentent, les commissionnaires sont donc, par surcroît, des façons de banquiers de la librairie [3].

A Pâques, les libraires sont tenus de payer les volumes qu'ils ont définitivement acquis; ils doivent également rendre aux commissionnaires les livres qu'ils ne gardent point (*remittenden*) ou demander la permission de les conserver encore quelque temps (*disponenden*). A la même date, les commissionnaires règlent leurs comptes entre eux et avec les éditeurs.

Les libraires font ordinairement en personne le voyage de Leipzig pour procéder à cette liquidation annuelle. Elle a lieu

1. Les ouvrages allemands trouvent aussi un terrain d'exportation en Scandinavie, où une propagande habile a été faite pour mettre en faveur la science germanique.

2. Les commissionnaires en librairie, qui doivent disposer d'importants capitaux, ont en outre à entretenir un personnel considérable de portefaix (*Markthelfer*) et ne peuvent se passer de nombreux chevaux et voitures.

3. L'établissement à Leipzig de cette puissante organisation commerciale et financière a contribué à maintenir dans la ville le siège de l'industrie du livre. Il y a aujourd'hui beaucoup de maisons d'édition à Stuttgart et surtout à Berlin. Mais une partie de ces maisons, comme aussi des maisons de la Suisse allemande et de l'Autriche, ont leurs commissionnaires à Leipzig. Et, pour éviter d'inutiles transports, elles font imprimer et relier à Leipzig, afin que les volumes passent tout droit de l'imprimerie et de l'atelier de reliure dans les magasins du commissionnaire.

dans la belle Maison des Libraires, qui est une des curiosités de la ville. Elle est suivie d'une fête et de réjouissances. On a conservé à la réunion le vieux nom de Journée de la *Cantate des Libraires. Cette assemblée pascale de tous les hommes de la branche est un dernier souvenir de l'ancienne Foire aux Livres.*

Les transformations du commerce des fourrures[1]. — Ainsi donc, à la suite de la révolution des moyens de communication, la vieille Foire aux livres s'est, pour ainsi dire, volatilisée. Les ouvrages imprimés, qui sont pourtant un article d'espèce tout à fait originale, ont pu être, eux aussi, grâce à l'organisation appropriée qui relie les libraires aux grands commissionnaires et ceux-ci aux éditeurs, projetés dans toutes les directions, rayonnés jusqu'à la table des amateurs supposés et des lecteurs éventuels. Mais si les livres sont un article *sui generis*, et si la modernisation de leur commerce requérait dans la pratique une organisation toute spéciale, ils ressemblent tout de même aux autres produits de la grande industrie en ce qu'ils sont fabriqués par séries homogènes : l'œuvre de l'imprimerie étant justement de reproduire un texte à un certain nombre d'exemplaires identiques.

Il n'en pouvait être dit autant d'une autre marchandise traditionnelle des anciennes Foires : nous voulons parler des *fourrures*. Celles-ci sortent non pas des fabriques humaines, mais des ateliers de la nature vivante ; or « le bon Dieu », comme un marchand de fourrures nous priait de le noter, « ne fait pas deux bêtes pareilles ». Dès lors, il était impossible d'envoyer au loin des « spécimens » de ce genre d'articles. On ne devait pas songer non plus à les échantillonner par fragmentation, puisque ç'eût été les endommager, et que d'ailleurs une même peau est souvent très variée dans ses parties constitutives. Il semblait, par conséquent, que la Foire, avec son vieux système de l'exhibition de la marchandise en un lieu convenu entre vendeurs et acheteurs, dût continuer d'être l'or-

1. Cf. *supra* : 1re partie, IV, Les Caractéristiques de Leipzig : le Brühl, et : *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 31 et 61-63.

ganisation la mieux adaptée aux conditions du négoce des fourrures. En réalité, il n'en a point été absolument ainsi, tant s'en faut. Le commerce des fourrures s'est modernisé, comme les commerces précédents. Néanmoins, à quelques égards, il participe toujours de la nature de l'ancien commerce de foire, et il a, en tous cas, manifesté des traits qui lui sont bien propres. Voyons quelle physionomie singulière il a prise au milieu des autres trafics lipsiens.

Nous avons dit que les progrès de la navigation au XVIIIe siècle avaient accru l'importance déjà grande du marché des fourrures à Leipzig, en permettant d'adjoindre la vente des fourrures du Canada à celle des fourrures de Russie[1]. Le développement des chemins de fer au XIXe siècle renforça encore cet effet. Le commerce lipsien des fourrures prit des proportions grandioses. Comme les négociants en denrées coloniales, en laines, en matières grasses, etc., etc., les négociants en fourrures cessèrent d'être en camp volant, devinrent sédentaires. Chose notable, ils concentrèrent systématiquement toutes leurs installations sur un point déterminé de la ville : le Brühl et les rues adjacentes. Ces négociants étaient presque tous israélites — et l'on sait du reste que les Juifs avaient, depuis des siècles, joué un rôle prépondérant dans le trafic des fourrures ; — plus que jamais, ce commerce devint leur chose ; aussi bien les riches marchands que la tourbe des courtiers indigents et des intermédiaires faméliques appartiennent en grande majorité à la race hébraïque ; et c'est encore des Juifs qu'on trouve s'employant aux opérations de rabattage sur tous les chemins qui vont des magasins du Brühl aux lointains territoires de chasse où les bêtes abandonnent leurs peaux[2]. Si le commerce se fit

1. *Ibid.*, p. 62.

2. Plusieurs raisons peuvent être invoquées pour expliquer cette prédilection des Juifs pour le commerce des fourrures. Citons les principales : 1° les variations d'appréciation dans la valeur de l'objet, qui ouvrent la possibilité de réaliser de gros gains ; 2° les fluctuations des cours, qui permettent de spéculer ; 3° la circonstance que les fourrures représentent une grande valeur sous un petit volume ; or, les Juifs, souvent menacés au Moyen Age, se sont habitués à traiter de préférence ce genre de marchandises (par exemple : l'argent), parce qu'il est possible de se sauver en les emportant. (A rapprocher aussi certaines habitudes mentales résultant de la condi-

permanent, les arrivages continuèrent, pour des raisons naturelles, d'avoir lieu surtout à certaines époques de l'année; les transactions conservèrent donc un caractère de périodicité relative: même aujourd'hui le programme officiel « des Foires de Leipzig », mentionne, un peu anachroniquement, la « foire des fourrures » comme se tenant au début de janvier, à Pâques et à la Saint-Michel. Les fourrures étant, encore un coup, des articles « individualisés », incommensurables, non ramenables à des étalons suffisamment définis, le commerce des fourrures s'apparente également toujours à celui des anciennes Foires en ce sens que, répétons-le, la présentation directe de la marchandise reste désirable et, théoriquement tout au moins, semble nécessaire; effectivement nombre de marchands de fourrures au détail viennent de villes éloignées pour faire eux-mêmes leurs emplettes à certaines dates. Cependant, en ce domaine aussi, une catégorie de commissionnaires spécialistes a fait son apparition; ils achètent pour le compte des maisons étrangères; afin de fournir une certaine garantie d'indépendance, ils n'ont pas eux-mêmes de marchandises en magasin. Cela ne suffirait pas à rassurer pleinement sur la valeur de leurs services et il est indispensable que leurs commettants aient en eux une grande confiance, qu'ils les aient éprouvés au cours d'une longue suite de rapports d'affaires, et que, cela va sans dire, ils connaissent de leur côté parfaitement l'article et soient capables de juger la qualité des marchandises que le commissionnaire envoie. Celui-ci prête, en somme, ses yeux et

tion civile faite à la femme par le droit talmudique, qui ne leur attribue que la propriété des objets à leur usage personnel : ce qui a amené les Juives à rechercher les objets précieux, de petit volume et de faible poids, qu'elles peuvent enfermer dans la malle où elles serrent tout leur avoir); 4° le fait que les fourrures excitent de vives passions (on sait quel désir de possession elles éveillent chez les femmes, et que certaines peaux provoquent chez les Slaves une convoitise allant, nous disait un fourreur, « jusqu'à la folie »); or, les Juifs aiment à traiter ce genre d'articles, parce que l'exploitation des passions est fructueuse, et que le génie sémitique excelle d'ailleurs à les attiser à propos; 5° un antisémite ne manquerait pas d'ajouter : les nombreuses fraudes qu'on peut pratiquer sur l'article.

Cf. ce que nous avons écrit, dans notre étude sur les *Houblonniers*, des causes qui ont amené la spécialisation des Juifs dans le commerce du houblon.

la finesse de sa vision [1] aux acheteurs qui aiment mieux ne pas venir à Leipzig. Les commissionnaires sont, en dernière analyse, des experts en fourrures [2] mettant leur acuité sensorielle et leur compétence à la disposition de clients éloignés.

Il n'y aurait besoin, comme nous le disions au début, que d'enclore le Brühl et de lui donner un couvercle vitré pour en faire une espèce de Marché ou de Bourse des Fourrures[3]. La concentration du commerce sur ce point déterminé est un fait très remarquable. Elle a répondu à des nécessités dérivant de la nature même du trafic. En effet, quelle que soit l' « individualité » des articles, le commerce des fourrures, inclinant à suivre une des tendances maîtresses du commerce moderne, cherche malgré tout à réunir le semblable et à tirer du sein de l'hétérogénéité une homogénéité relative. Il est donc indispensable que la totalité des marchandises soit étalée sur une petite surface afin que, parmi cette diversité, les négociants puissent incessamment découvrir ce qui s'apparie. Le quartier des Fourrures à Leipzig est d'abord un *immense atelier de tri*. Par cette confluence de toutes les marchandises en un seul carrefour, le commerce lipsien des fourrures reproduit, en l'accentuant, un trait des vieilles Foires.

Le tri opéré, la juxtaposition des magasins de fourrures sur un petit espace n'est pas moins avantageuse aux acheteurs, qui sont heureux de pouvoir visiter rapidement toutes les collections pour avoir chance de trouver ce qui leur convient. Le quartier des Fourrures à Leipzig est, par conséquent, encore une *exposition complète des sortes de marchandises disponibles*. Par là aussi le commerce lipsien des fourrures prolonge la Foire d'autrefois.

Le rapprochement des *Läger* (entrepôts) rend chaque jour d'autres services au négoce et à la clientèle. Les articles une fois harmonisés et rangés dans les rayons par qualités et par nuances, il arrive à tout instant que tel négociant manque d'une peau ou

1. C'est par la vue, non par le toucher, qu'on distingue surtout les fourrures.
2. A comparer : le rôle des dégustateurs dans le commerce du thé.
3. Il a été question à plusieurs reprises de créer une vraie Bourse des Fourrures.

d'un fragment de telle couleur, et qu'il aurait intérêt à les avoir sur l'heure pour compléter une série ou pour remédier à la défectuosité d'un article. Cette peau ou ce fragment désirés, il les obtiendra chez un voisin. Souvent c'est le pauvre diable battant la semelle sous le porche d'en face qui sera à même de les lui procurer le plus rapidement[1]. Sans parler de bien d'autres offices. De là une entente, une fraternité, une franc-maçonnerie de la fourrure. Quotidiennement, les Rois des fourrures arpentent le Brühl et ne dédaignent de serrer aucune main, même la plus décharnée et la plus griffue.

Puis, le Brühl est vraiment une façon de Bourse. Le thermomètre des fluctuations s'y trouve en permanence. La foule des rôdeurs à joues caves, à barbes incultes et à yeux cupides, ce sont, à certaines heures, comme autant de tentacules exploratrices, en qui réside la sensibilité périphérique et qui renseignent le cerveau.

Toutes ces raisons font concevoir pourquoi, sur le continent européen, le commerce moderne des fourrures est demeuré concentré dans une seule ville et même s'est retiré dans un seul quartier de cette cité, où il a pris sa position de combat, où il s'est replié, ramassé sur soi.

Si l'on comprend assez aisément que le commerce moderne des fourrures se soit ainsi condensé sur un point, on se demandera quelle cause a maintenu précisément à Leipzig un négoce qui embrasse dans ses opérations à la fois les articles russes et les articles américains. Ce n'est pas seulement affaire de tradition. Il y a une activité locale d'ouvriers et d'artisans associée au trafic lipsien des fourrures ! De même que la Foire aux livres a fait naître dans la cité l'industrie de l'édition, la Foire aux pelleteries a, de longue date, fait surgir dans le pays divers métiers spéciaux qui se sont développés en terrain favorable. Leipzig n'est pas simplement atelier de tri. Là se tannent, se lustrent les fourrures[2].

1. Parmi les trafics subalternes auxquels donne lieu le commerce des fourrures, il faut citer celui des queues, pratiqué par quelques petits négociants. Entre autres usages, les queues peuvent être employées comme « pièces » rapportées pour corriger le défaut d'une grande peau.

2. Le lustrage comprend en même temps la teinture. Diverses couleurs noires ne

Une opération encore plus essentielle est la *couture des peaux*. Dans bien des cas, il ne s'agit point d'une pratique frauduleuse; elle ne le devient que lorsque le marchand veut vendre comme peau originale une peau formée de plusieurs. Mais il est normal, à condition que cela s'avoue, de coudre ensemble de petites peaux, voire de réunir deux à deux, par une sorte de chassé-croisé, les moitiés de deux peaux différentes, quand les colorations s'harmonisent mieux ainsi[1]. Ces travaux méticuleux sont exécutés avec une patience et une perfection difficilement imitables par les gagne-petit de Markranstaedt et de Skheuditz, près Leipzig, et de la ville thuringienne voisine, Weissenfels, près Weimar[2]. Sans cesse, les fourgons des marchands de fourrures visitent ces petites localités laborieuses. Minuscules artisans, appartenant au type par nous décrit maintes fois déjà! Leur habileté manuelle tient du prodige[3], leur frugalité touche à l'ascétisme. Les ateliers de ces tâcherons constituent les arrière-plans du Brühl[4]!

Le Brühl est une assez large voie bordée de façades brunes ou grisâtres. Beaucoup de vieilles maisons ont, comme le disait Gœthe, « deux visages[5] » et sont traversées par de longues cours débouchant sur d'autres rues. Toutes ces bâtisses sont enfumées, ténébreuses, et ont un air de mystère; quelques-unes sont truquées comme des théâtres, car les négociants font parfois descendre dans des double-fonds certaines peaux afin de raréfier

sont obtenues parfaitement que dans les ateliers de teinturerie français. Aussi les marchands lipsiens envoient-ils en France certaines fourrures pour les faire teindre.

C'est en France aussi que se fait l' « épilage électrique » des fourrures de rats d'Amérique, grâce auquel ces fourrures peuvent imiter la loutre.

1. A comparer : le coupage des vins.

2. La confection des « jouets de peau » (petits animaux recouverts de peaux), pratiquée surtout dans la région de Weimar, se relie à cette industrie.

3. Les artisans orientaux, très patients eux aussi et très adroits, et exaltés encore par l'appât du gain, rivalisent avec les artisans thuringiens et saxons dans la couture des fourrures. Nous avons vu une peau formée de cent rognures et morceaux déchiquetés, formidable « jeu de patience » où avait triomphé l'industrieuse application d'un couseur oriental.

4. Cette fonction industrielle du marché des fourrures de Leipzig, où l'on trie et travaille les peaux, le distingue du grand marché de Londres, où l'on vend des « lots » de marchandises brutes.

5. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 82.

l'article et de provoquer une hausse, dont ils profitent ensuite en rappelant à la lumière du jour les fourrures un moment éclipsées. Une odeur de naphtaline s'épand dans l'air du Brühl. Des voitures passent, apportant des peaux brutes; il en est de retournées autour de morceaux de bois servant d'armature, et qui montrent leurs envers graisseux et sanguinolents. Sur les trottoirs et sous les porches, se tient debout, en permanence, une population de courtiers, de revendeurs et d'intermédiaires. La plupart sont Juifs, comme les grands négociants eux-mêmes. Il y a là aussi des Grecs, des Arméniens; malgré l'uniformisation des costumes, on voit de temps en temps surgir un chef couvert du fez. L'on aperçoit des figures creuses et plombées; des yeux avides et scrutateurs flamboient sous des sourcils broussailleux. Il est des encoignures où paraît se tenir une sorte de « bourse des pieds humides ». Des individus, le regard aux aguets, glissent le long des façades : cela coule, semble suinter des murs. Dans les cours, il y a, outre la prolongation des magasins, quantité de bouges, d'indescriptibles « bouibouis ». Çà et là un minable restaurant se révèle, avec son enseigne en caractères hébreux. De petits escaliers tout noirs montent vers d'étranges asiles. Un Suë pourrait écrire les « Mystères du Brühl »; ce ne sont pas les « tapis-francs » qui manqueraient à son observation. Dans les sous-sols, il trouverait également de petits concerts fort « canailles », où des femmes en cotillon court beuglent et se trémoussent.

Pénétrons dans un *Lager* de négociant. Nous reconnaissons, posées sur des tables, les peaux grasses et sanglantes que nous avons aperçues tout à l'heure dans la rue. Ce sont des fourrures de rats d'Amérique, arrivées justement en bon état grâce à la couche adipeuse qui les a conservées. Épilées électriquement, elles imiteront la loutre. Il s'en traite pour 16 millions de marks par an, à Leipzig! A droite, à gauche, des caisses déclouées sont pleines de fourrures américaines. Une odeur de naphtaline et, on dirait, de jambon charge l'air. Plus loin, nos narines perçoivent le relent désagréable des skunks ou « bêtes puantes ». Nous passons devant les marmottes du Ca-

nada. Voici les opossums aux queues effilochées, usées, car ces marsupiaux, non contents de porter leurs petits dans leurs poches, souffrent que ceux-ci s'accrochent à leur appendice caudal. Donnons un coup d'œil aux peaux de castors, rondes comme des galettes. Quittons l'Amérique et approchons-nous des fourrures de Russie. Enchantons-nous de la pompe des astrakans et laissons-nous émouvoir par la caressante chaleur des zibelines. Ayons un regard pour les agneaux « à queue large » (*breitschwanz*), de bonne heure immolés, qui étalent devant nous une fourrure innocente. Entrons dans la salle des écureuils petits-gris. Ceux-là sont déjà préparés. Le jour pauvre qui vient de la cour nous montre des touffes suspendues au plafond et, sur le parquet, de grandes nappes soyeuses. Les unes sont formées d'un certain nombre de ventres de petits-gris, les autres d'une juxtaposition de dos (les fourreurs séparent ces deux parties de la peau). L'art des couseurs de Weissenfels a fait ici de l'unité avec la pluralité au moyen d'invisibles sutures. Et ce sont vingt espèces de fourrures encore. Toutes les bêtes sont là, représentées par leurs dépouilles. Des animaux ainsi détroussés par l'homme, il en est qui abondent toujours dans la nature, parce qu'ils sont très féconds, ou parce qu'ils se reproduisent dans quelques régions désolées du globe d'où ils descendent en foule pour aller choir bénévolement sous l'épieu des trappeurs. Il en est, au contraire, qui se font de plus en plus rares, parce qu'ils sont médiocrement prolifiques, ou parce que la civilisation empiète aujourd'hui sur leur habitat. Les bêtes à fourrure ont en vain, par la sélection, pu acquérir des couleurs qui les dissimulent, et devenir blanches lorsqu'elles hantent le pôle, ou fauves lorsqu'elles rôdent sur la terre jaune des plateaux d'Asie : cela ne les a point préservées de l'agression humaine. Les voici jonchant le parquet, tous les animaux que, « pour ne pas abîmer la peau », le chasseur a tués lentement, avec une circonspection cruelle : ceux qu'on a poussés dans des trous pour les assommer par le bâton, ceux que, comme la zibeline, on a fait tomber dans des pièges à bascule, et ceux qu'on tire à petite charge, comme le renard, qui, perdant son sang, est suivi pendant plusieurs

heures par son assassin attendant son trépas. Tandis que nous nous abandonnons à ces pensées, nous voyons, au sommet d'un escalier en échelle, par la trappe qui ouvre sur l'étage supérieur, apparaître deux grands pieds chaussés de bottines jaunes, puis une blouse blanche couvrant l'habit de ville; enfin se montre une tête robuste, moustachue et haute en couleur. C'est J..., le maître de céans. Énergique et puissant, taillé pour le travail, pour le plaisir et pour le combat, il sourit au milieu de ce champ de carnage qu'est son *Lager*. Et l'expression triomphale de sa face osseuse et sanguine semble proclamer la loi qui fait détruire la vie par la vie [1].

1. J... venait de succéder à son père, décédé quelques jours auparavant, après une carrière glorieuse. Je m'étais trouvé par hasard sur le passage du convoi funèbre de ce Roi des Fourrures. Tandis que, au milieu de Karl Tauchnitzstrasse, s'avançait le char très simple, recouvert d'un drap noir portant une inscription en caractères hébreux, quelqu'un m'avait conté l'histoire du rude conquérant qui descendait au Chéol :

Né en Alsace, il avait, paraît-il, commencé par ramasser des peaux de chats à Leipzig. A force de peines et d'économie, il était parvenu un matin à posséder la somme de mille marks. Muni de ce pécule et « d'un grand mouchoir rouge » pour tout avoir, il était parti aux États-Unis. Là, il acheta des liqueurs, en fit le commerce, et, tantôt par la vente, tantôt par le troc, acquit des fourrures canadiennes. Après des opérations de toute sorte, il conçut et réalisa le projet d'entreprendre en grand le trafic des fourrures russes et américaines et de créer pour cela deux comptoirs solidaires à New-York et à Leipzig. Il mena rapidement son « affaire » au succès. Alors c'avait été la fortune et le bonheur, mais le travail joyeux et le combat toujours. Puis était venue la vieillesse sereine et encore active, la collaboration du fils grandi, la réputation mondiale et les hommages du Bruhl, et les beaux jours de repos lumineux — les premiers de cette existence! — l'hiver à Nice, l'été dans l'Engadine...

Pendant que le char mortuaire continuait son chemin, s'éloignant de la jolie villa de Grassistrasse, une image rapide, enregistrée par la mémoire, me revenait à l'esprit : — Le soleil d'été chauffait la façade de la villa et les vérandas drapées de fleurs. La lourde grille tournait. La voiture sortait, pleine d'enfants rieurs. Derrière, roulait un omnibus chargé de malles. Une voix criait aux enfants : « Amusez-vous bien en Suisse! » Grand-père au mouchoir rouge, tes trocs de liqueurs et ton vouloir obstiné avaient fait sortir du néant cette élégance heureuse...

Le char couvert du modeste drap noir tournait devant l'énorme amoncellement de pierres rugueuses du Nouveau Rathaus. Des employés, portant des branches de palmier, faisaient escorte. Ensuite, venaient des voitures ; il en sortait des têtes de jeunes Juifs aux favoris noirs, et aussi des figures de vieux Sémites aux regards de flamme, avec parfois une expression farouche qui eût pu faire songer à de menaçants Ezéchiels. Et je me disais que le simple drap enveloppant le cercueil du conquérant n'était qu'un substitut. Ce qui parait idéalement le char, c'étaient les peaux

Avant de quitter pour toujours le Brühl, arrêtons-nous chez un autre négociant. Celui-là « tient » surtout les peaux préparées. Il est installé au large dans le « hall » d'un ancien concert. Un sous-sol adjacent à l'immeuble abrite encore un petit « beuglant », et le couloir que nous arpentons se prolonge là-bas, tout au fond, vers une ouverture que la lumière du jour n'atteint pas et où brûle perpétuellement un cordon de verres de couleurs; une musique satanique s'échappe de cet antre. Faisons halte à mi-chemin et engageons-nous dans le large escalier, où de grandes bêtes empaillées semblent faire la haie. Le négociant nous reçoit. Il a, lui aussi, une figure osseuse et dure de chien fort. Dans le « hall », d'autres animaux empaillés mettent le décor d'une vie illusoire. Un lion fier se campe. Des tigres ont l'air de calculer leur élan. Cependant le marchand de fourrures nous entraîne. Nous longeons des murs que des peaux de renards arctiques pavoisent en blancheur. Voici les renards rouges; ce sont de médiocres seigneurs, et le commerce ne les utilise qu'après les avoir teints. Le négociant nous détourne de nous attarder aux peaux d'ours : « Ce sont des articles à bas prix, et ils servent le plus souvent à emmitoufler les cochers ». Plus volontiers, il appelle notre attention sur les petites bêtes, qui sont les plus fines. Il nous convie à séjourner parmi les hermines, dont il a d'innombrables tiroirs pleins : il y a là de quoi fourrer toute la magistrature d'un pays!

A la fête des yeux succède celle des mains quand nous caressons les chinchillas du Pérou, de la Bolivie et de l'Argentine. Le patron nous en arrache pour nous faire les honneurs de sa

que le défunt avait fait enlever à toutes les bêtes de la création, ces peaux dans lesquelles il avait taillé rudement son manteau de victoire.

Des images plus fantastiques m'assiégeaient aussi. Je songeais à toutes ces libres vies animales tranchées net pour enrichir J..., à toutes les loutres dont il avait arrêté la nage, à toutes les hermines dont il avait suspendu les bonds. Je pensais voir les victimes planer, en une nuée tragique, au-dessus du convoi et s'acharner à sa poursuite, dans un affreux concert fait de cris de bêtes écorchées, où le rugissement des fauves se mêlait aux cris aigus des rats d'Amérique. Toutes, je crus les discerner, les bêtes que J... avait pelées. L'accompagnant en une sorte de « chasse infernale », elles réclamaient leur joie de vivre interrompue et leurs peaux confisquées.

spécialité, les *Nutrias*, appelés en France rats gondins. Après avoir passé devant les lynx, dont l'œil réputé ne sut pourtant déjouer la ruse des mercantis, nous rendons aux loutres l'hommage que mérite leur beauté délicate; nous payons surtout un tribut d'admiration à la reine des loutres, la loutre du Kamtchatka, dont le noir est piqué çà et là de poils blancs, et que des fraudeurs géniaux imitent, paraît-il, en insérant des poils blancs dans une fourrure de loutre ordinaire. Nous subissons l'irrésistible charme des renards argentés et des renards bleus. Enfin, traversant le rayon blond des chats roux de Hollande, nous arrivons à la salle où sont les chats-civettes. Leur fourrure présente un dessin en forme de lyre. Et, quand les couseurs de Weissenfels en ont ajusté ensemble un certain nombre, cela fait une sorte de manteau décoré d'une profusion de lyres. Par manière de jeu, et aussi pour nous permettre de mieux juger l'effet, le patron ramasse l'un d'eux et s'en drape. Avec sa face osseuse toute rasée et ses yeux durs, il a l'air ainsi d'un Néron prenant des poses au milieu d'une tuerie. Justement, la musique diabolique du sous-sol entre par une fenêtre ouverte et vient corser encore l'originalité du tableau.

Les Bourses de commerce. — La Foire des Soies de porc pourrait donner lieu à une analyse et à des réflexions analogues[1].

Le programme officiel des Foires de Leipzig actuelles énumère d'autres réunions, qui, celles-là, n'intéressent pas l'étranger ni même l'Allemagne entière, mais seulement l'Allemagne centrale :

Ce sont la Foire et la Bourse des Cuirs, qui se tiennent trois fois l'an. Marchands et industriels s'y rencontrent pour parler de la situation et pour nouer des rapports commerciaux; il y a aussi présentation d'échantillons.

C'est la Foire des tissus, où se traitent, en partie sur échantillons, un certain nombre de marchés.

C'est encore la Bourse du Fil, qui a lieu deux fois chaque année. Filateurs, marchands et tisseurs y échangent des vues

1. Les soies de porc, surtout les soies rudes, viennent en grande partie de Russie.

et y ébauchent des affaires. Il y a en même temps exposition des nouveautés de la branche : appareils divers, articles brevetés. échantillons des tissus particulièrement recherchés à l'étranger, spécimens de la récolte du coton [1].

II. — LES FOIRES D'ÉCHANTILLONS.

En réalité, toutes les « Foires » qui viennent d'être passées en revue n'ont plus avec celles d'autrefois que des rapports superficiels.

La seule Foire de Leipzig actuelle dont on puisse dire que, avec bien des transformations, elle continue l'ancienne est une réunion qui se tient deux fois l'an : quelque temps avant Pâques, et au moment de la Saint-Michel. C'est une Foire singulièrement évoluée dans son objet et dans sa forme. Le programme officiel la définit ainsi : *Exposition de Comptoirs d'échantillons* pour les articles de céramique, de verre, de métal, de bois, de papier, de cuir, de caoutchouc, d'os et de celluloïd ; les objets d'art et de décoration ; les ustensiles de ménage et de cuisine ; les articles d'ornementation intérieure ; les petits articles (*Kurzwaren*), les articles « de galanterie » (*Galanteriewaren*) et les jouets ; les articles de carnaval et de cotillon ; les articles « d'attrape » (*Attrappen*) ; les articles pour décoration d'arbres de Noël ; les fleurs artificielles ; les savons et la parfumerie ; les articles de toilette, de voyage et de sport ; les articles pour l'écriture et le dessin ; les articles scolaires et fournitures de bureau ; les instruments de musique et appareils musicaux ; les automates ; les instruments des sciences et des métiers ; et tous les articles servant aux mêmes buts [2].

1. A ces institutions issues de l'ancienne Foire et lui survivant s'en est ajoutée une nouvelle : le Marché international et Exposition d'automobiles, moteurs, motocycles, bicyclettes, ainsi que de machines à écrire et autres produits de la « mécanique fine ».

2. Sur la Foire d'échantillons à Leipzig, voir : Dr P. L. Heubner, *Der Musterlagerverkehr der Leipziger Messen* (*Le Trafic aux Comptoirs d'échantillons des Foires de Leipzig*), Tübingen, 1904.

Les Foires dites « d'Avant-Pâques » et « de la Saint-Michel » se distinguent donc essentiellement des Foires de jadis : 1° par la restriction de leur objet à certaines catégories d'articles bien délimitées; 2° par la circonstance que les vendeurs n'apportent sur la place que les échantillons des marchandises et non les marchandises elles-mêmes.

Par quel mécanisme l'objet des vieilles Foires a-t-il pu se restreindre, nous le savons déjà, puisque nous avons vu le commerce d'une foule de marchandises (tissus, vins, produits chimiques, etc., etc.) subir, par suite de la révolution des moyens de transport, un changement complet d'organisation et en venir à s'effectuer désormais d'une façon permanente avec le concours de « voyageurs » munis d'échantillons.

Mais pourquoi le commerce des articles dont nous reproduisions à l'instant la nomenclature détaillée n'a-t-il pas subi le même changement? Pourquoi les articles précités, tout en se dégageant du vieux système de la Foire de marchandises et en se laissant dorénavant appliquer la pratique de l'échantillonnage, se sont-ils en quelque sorte arrêtés à mi-chemin et ont-ils donné lieu à cette espèce de cote mal taillée ou, si l'on préfère, à cette solution mixte qu'est la *Foire d'échantillons?*

Influence de la nature des objets fabriqués. — Nous en trouverons une raison essentielle en réfléchissant à la *nature desdits articles.* Ils se prêtent bien à l'échantillonnage, mais dans des conditions difficiles. En tous cas, les vendeurs ne peuvent guère songer à faire promener les collections d'échantillons par des « voyageurs ». En effet, beaucoup de ces articles sont en matières lourdes (métal, porcelaine). Un grand nombre sont en matières cassantes (porcelaine, verre). La majorité d'entre eux ne souffrent pas, à l'inverse des marchandises composées d'une substance homogène (tissus, etc.), d'être échantillonnés par fragmentation, car chaque objet pris en lui-même est constitué d'éléments dissemblables dans leur forme et leur matière. Les séries d'articles considérées sont en outre d'une prodigieuse

diversité et nécessitent un échantillonnage extrêmement abondant. Les vendeurs, au lieu d'envoyer au loin des « voyageurs », ont par conséquent trouvé plus commode, en raison de la *nature des articles*, de convier les commerçants acheteurs à faire périodiquement le voyage de Leipzig pour visiter des « comptoirs d'échantillons » et faire leur choix sur place.

La commande reçue, les marchandises seront expédiées au domicile de l'acheteur quelque temps après, du lieu de production, qui n'est ordinairement pas à Leipzig [1]. Les industries intéressées se servent donc du vieux système de la Foire pour exhiber les spécimens, pour montrer l'image de leurs produits, et usent de l'organisation moderne des transports pour expédier les marchandises elles-mêmes. La Foire d'échantillons est une solution transactionnelle, un compromis, un moyen terme entre le grand commerce moderne et l'ancien système de la Foire de marchandises.

Maintenant, comment la transformation s'est-elle opérée? De quelle manière la Foire actuelle est-elle sortie de celle d'autrefois? Pas en vertu d'un raisonnement abstrait ni d'une décision d'assemblée. Les commerçants se sont, chacun de son côté, laissé guider par l'intérêt bien entendu. Il en est résulté un travail colonial, madréporaire, qui a métamorphosé la Foire. Un beau matin, les gens d'administration et les gens de science ont constaté que beaucoup d'articles ne paraissaient décidément plus aux Foires et que d'autres n'y venaient désormais que sous la forme d'échantillons [2]. Les administrateurs ont étiqueté et réglementé le phénomène. Les économistes l'ont « découvert » pour la science. Il en est ainsi de beaucoup de phénomènes sociaux. Ils sont produits souvent par une poussée collective d'instincts et d'intérêts. Un jour, l'intelligence raisonneuse en prend une conscience plus ou moins « claire ». Le politique se met en de-

1. La transformation de la Foire de marchandises en Foire d'échantillons a rendu nécessaire, en considération du délai indispensable pour la livraison des articles commandés, d'avancer la date du rendez-vous commercial. Ainsi la Foire de Pâques s'est changée en Foire « d'Avant-Pâques ».

2. C'est à la période comprise entre 1860 et 1865 que remontent les premières observations faites à ce sujet.

voir de loger ces phénomènes inattendus dans un cadre légal. Le logicien les analyse doctement. Et il arrive facilement que le politique se figure de bonne foi les avoir suscités par une inspiration de son génie tutélaire, et que le penseur, de son côté, les envisage non moins sincèrement comme des créations de la pure intelligence.

Influence de l'origine des objets fabriqués. — Une autre question se présente aussitôt d'elle-même à l'esprit. Pourquoi est-ce précisément à Leipzig qu'il continue de paraître commode d'appeler les amateurs d'Allemagne et de l'étranger à venir acheter, sur échantillons, ces sortes de marchandises?

La réponse est simple. C'est qu'une bonne partie de ces sortes d'articles sont spécialement confectionnées, comme nous l'avons vu au début de notre étude, dans les « hinterlands » plus ou moins immédiats de Leipzig : dans l'Erzgebirge saxon et bohémien, dans le Vogtland, en Thuringe, en Franconie. C'est le cas des articles de bois et d'osier[1], de porcelaine, de verre[2], de métal; c'est le cas des jouets[3], des ustensiles de ménage[4], des instruments de musique, des articles pour arbres de Noël[5], des articles de cotillon et de carnaval[6], des fournitures de bureau[7], etc., etc...

Ces articles ou leurs analogues apportaient déjà un aliment à l'activité des anciennes Foires de Leipzig. Leur exportation avait été, nous le savons[8], l'une des fonctions qui créèrent en quelque sorte cet organe commercial. Elle ne cessa pas de l'occuper[9].

1. Cf. nos *Lettres sur la Thuringe*.

2. Voir nos *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 137, et *Lettres sur la Thuringe*, p. 9.

3. Cf. les deux études précitées.

4. Voir nos *Industries de l'Etain en Franconie*, p. 89, et les *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 175 et la note 2 au bas de la page.

5. Cf. *Lettres sur la Thuringe*, p. 18.

6. *Ibid.*, p. 34.

7. *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 200. — *Lettres sur la Thuringe*, p. 8.

8. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 30, 34 et 37.

9. Une pièce de 1580 signale parmi les métiers dont les ouvrages sont représentés à la Foire : les faiseurs de bourses, les faiseurs de brosses, les faiseurs d'aiguilles, les couteliers.

En 1640, un écrit du *Rath* de Leipzig atteste l'importance des transactions aux-

Mais ils avaient été loin d'être le seul apport dont se nourrît le tourbillon des Foires. Pendant de longues périodes, l'importance de ce genre d'articles fut éclipsée par celle d'autres marchandises d'importation, d'exportation et de transit : les vivres, les vins, la laine, les matières premières, les denrées coloniales, les tissus, etc... La révolution des moyens de transports a arraché aux Foires ces marchandises qui, durant si longtemps, en firent la fortune et la gloire. Alors il n'est plus demeuré que les petits objets dont nous parlions tout à l'heure, les *Kurzwaren* (petits articles), les articles « de galanterie », les jouets, les ustensiles de ménage, et aussi la plupart des objets de verre et de porcelaine. *Cet élément des Foires s'est trouvé en quelque sorte mis à nu. Il en a été le noyau résistant et persistant. Il a survécu à la dispersion du reste.*

La *nature de ces articles* a, en effet, comme il vient d'être exposé, empêché qu'ils ne se prêtassent complètement aux transformations du commerce. Ils ont continué de s'accommoder excellemment du système de la Foire. Ils ont d'ailleurs donné lieu au développement d'une Foire rajeunie et modernisée : la Foire d'échantillons.

quelles donnent lieu les *Kurzwaren* (petits articles) de Nuremberg, articles de laiton, articles à un pfennig, etc. De Leipzig, ces marchandises s'en vont à Hambourg, en Silésie, en Pologne, en Angleterre, en Écosse, en Prusse, voire dans les Indes orientales et occidentales.

Marsperger (*Beschreibung der Messen*, 1711) parle complaisamment des « nouvelles inventions de Nuremberg », des articles d'argent, d'acier et de bois, de l'« argenterie » d'Augsbourg, des articles « de galanterie », et de tous les produits des « manufactures de Nuremberg, d'Augsbourg, de la Thuringe, du Vogtland et de la Saxe », qui trouvent à Leipzig leur « point de rassemblement ».

J. S. Heinsius (*Allgemeiner Schatzkammer*, 1742) explique ce que sont les « articles de Nuremberg ». Ils comprennent « presque tout ce qui peut servir au corps de l'homme : objets de laine, de lin, d'or, d'argent, de laiton, d'acier, de fer, de bois », puis aussi les poupées, les boites, les bibelots de bois, les couteaux, les miroirs, les grelots. Les miroirs et les verres à boire se vendent beaucoup à la Foire. Parmi les articles « de galanterie », Heinsius cite, indépendamment des articles de vêtement et de parure, les miroirs, les écritoires, les étuis, les boucles de chaussures, les anneaux, les tabatières, les drageoirs, les couteaux, les ciseaux.

« A la même époque, dit Heubner (*op. cit.*, p. 5, note 4), on voit les marchands de Nuremberg apporter à la foire les jouets et objets en bois de la Thuringe (région de Sonneberg) et de l'Erzgebirge ; ils y apportaient les articles de Sonneberg depuis fort longtemps déjà ; ils continuèrent d'y convoyer les articles de l'Erzgebirge jusque dans les premières années du XIXe siècle. »

Et, répétons-le, c'est à Leipzig, siège des vieilles Foires de marchandises, que la jeune Foire d'échantillons a naturellement élu domicile, parce qu'une bonne part des sortes d'articles qu'on traite à cette réunion commerciale sont confectionnées dans les pays qui entourent Leipzig[1]. La ville est toujours, comme au temps de Marsperger, le « point de rassemblement » de ce genre de produits industriels[2].

Simple partie de la Foire de jadis, ils sont l'essence même de la Foire d'aujourd'hui. Leur importance absolue, en tant que marchandises, s'est du reste accrue plus encore que leur importance relative, car la fabrication de ces sortes d'objets a pris une extension considérable dans les régions d'alentour. Le *noyau* survivant à la dessiccation de l'ancienne Foire n'est pas resté rigide. Il contenait une semence de nouvelle vie.

INFLUENCE DU LIEU ET DU MODE DE PRODUCTION DES OBJETS. — Il suffit d'avoir reporté notre pensée vers les « hinterlands » de Leipzig, vers la Thuringe, l'Erzgebirge et la Franconie, où se confectionnent un grand nombre des articles traités aux Foires d'aujourd'hui, pour apercevoir aussitôt quelles autres

1. Ceci suffit à expliquer l'insuccès de Berlin dans sa tentative (1893) pour attirer à soi la Foire d'échantillons.

2. Les statistiques analytiques établies par Heubner (*op. cit.*), et qu'il a accompagnées d'intéressants tableaux synoptiques en couleurs, permettent de se rendre compte de la contribution qu'apportent les « hinterlands » de Leipzig à la Foire d'échantillons. En faisant il y a quelques années cette enquête, Heubner a constaté que, dans la branche de la *céramique*, la Thuringe avait fourni 43 % des exposants, la Bohême 9 %, la Bavière 8 %, la province prussienne de Saxe 6 %, la Saxe 5,5 %.

Dans la branche du *verre*, la Bohême pouvait revendiquer 28 % des exposants, la Thuringe 14, 5 %, la Saxe 13 %.

Dans la branche du *bois taillé*, la Saxe avait envoyé 32 % des exposants, la Thuringe 19, 5 %, la Bavière 8 %.

Dans la branche des *articles de métal*, la Saxe était représentée par 26 % des exposants, la Thuringe par 8, 5 % ; la Bavière par 7, 5 %, la Bohême par 4, 5 %, la province de Saxe par 3, 75 %.

Dans la branche des *articles de cuir, de caoutchouc et de papier*, la Saxe avait un contingent de 32, 5 % des exposants, la Thuringe de 25, 5 %, la Bavière de 4 %.

Dans les *autres branches*, la Saxe pouvait compter 36 % des exposants, la Thuringe 12 %, la Bavière 4, 75 %.

raisons doivent s'ajouter à la *première*[1] — tirée, on s'en souvient, de la *nature des objets fabriqués* — dans une explication définitive des motifs pour lesquels le système de Foire continue d'être le plus propre à assurer l'écoulement de ces articles :

2° La *nature du lieu de fabrication* intervient ici. Ces pays montagneux et boisés n'ont pas cessé, au XIXe siècle, d'opposer, comme auparavant, au développement des moyens de communication bien des difficultés et des obstacles. Or, nous savons que, d'une manière générale, l'utilité des Foires n'a diminué que dans la mesure où les moyens de communication se perfectionnaient.

3° Le *mode de fabrication des articles* exerce son influence. Les petits métiers qui se sont développés presque spontanément dans ces hauts pays d'agriculture pauvre et de forêts profondes sont des métiers reposant sur l'activité et la dextérité des mains (taille du bois, tressage de l'osier, soufflage du verre, moulage du métal et du carton, moulage et peinture de la porcelaine), et où il se mêle le plus souvent une opération artistique (préparation des figurines de bois, d'étain, de plomb, de carton moulé et de porcelaine). Ces métiers sont restés en grande partie besogne d'artisans; s'ils se sont, dans bien des cas, prêtés à un régime de fabrication mixte (coordination des ateliers d'ouvriers à domicile et d'une petite ou moyenne fabrique), ils ont opposé une sérieuse résistance à la centralisation de la production et aux conquêtes du machinisme. Or, nous avons vu que cette centralisation et cette « mécanisation » de la production, en amenant les entreprises à augmenter leurs moyens financiers et à se pourvoir d'un coûteux outillage industriel, sont les forces économiques qui les ont déterminées, du même coup, à s'assurer d'un outillage commercial (« voyageurs », agents, succursales) leur permettant d'atteindre directement et en tout temps la clientèle éloignée, au lieu de la convoquer par intermittence au rendez-vous

1. L'influence de l'*origine* des objets fabriqués étant, d'autre part, et à un autre point de vue, invoquée pour rendre compte de la *localisation* à Leipzig (ville en rapport de *voisinage* avec les lieux de production) de la Foire d'échantillons où se traitent lesdits objets.

des Foires. Là où la centralisation et où les progrès du machinisme ont été retardés, les considérations qui rendent utile l'institution des Foires ont donc conservé une partie de leur valeur.

4° Une autre raison, qui s'apparente intimement à la précédente, est la *condition des producteurs*. Ces artisans, obligés, pour remédier à l'insuffisance des fruits d'une terre avare, de besogner à bas prix dans leurs minuscules ateliers; ces chefs de petites fabriques et ces « patrons indigents », vivant au jour le jour et sans cesse à court d'argent : tous ces hommes de petits moyens et de petits horizons sont hors d'état de s'organiser commercialement « à la moderne ». Il est même permis de dire que, dans une certaine mesure, le caractère « artiste » de la production étouffe chez quelques-uns les facultés calculatrices et mercantiles, fait peu à peu des producteurs des sortes de petits poètes imprévoyants, pêcheurs de lunes et poursuivants d'illusions. (Je parle ici suivant l'ordre ancien, car je n'ignore pas que notre époque a vu apparaître le type social nouveau du poète fabricant de vers et homme d'affaires, distillateur ingénieux d'un lyrisme de qualité marchande et supportable aux estomacs moyens, et, par surcroît, négociant avisé, habile à placer avantageusement ses « produits » sur le marché national et à faire sonner toutes les trompettes de la réclame pour obtenir une « exportation » rémunératrice.) — Cette débilité commerciale des producteurs de la Thuringe, de l'Erzgebirge et d'une partie de la Franconie s'accuse d'autant plus que, si la fabrication est simple, le commerce des articles fabriqués est au contraire très compliqué, attendu qu'il faut se mettre en rapports avec des clients très lointains (comme, par exemple, dans l'exportation des perles de verre, des miroirs et des articles de clinquant, qui s'effectue en partie à destination des pays extra-européens).

5° Un autre facteur est le caractère alternant et périodique d'une partie de la production. Dans quelques « hinterlands » de Leipzig, l'hiver rigoureux arrête décidément une activité agricole déjà très réduite et concentre sur la fabrication domestique (taille du bois, moulage du carton, etc.) tous les

efforts des familles ouvrières. Cette *périodicité de la production* s'accorde à merveille avec la *périodicité des Foires*. La Foire d'échantillons dite « d'Avant-Pâques » vient, à intervalles réguliers, traire en quelque sorte la production.

Influence du mode d'utilisation. — Toutes les raisons précédentes ont trait, dans leur ensemble, à la nature des produits ainsi qu'aux lieu et mode de production. Il s'y en adjoint d'autres encore, se rapportant, celles-ci, aux mode de vente au détail et mode de consommation.

6° S'il y a alternance et périodicité relative dans la production, ce caractère se retrouve aussi, chose curieuse, dans la demande elle-même. Beaucoup des objets produits sont par excellence des articles « de saison » : articles de Noël, articles de carnaval et de cotillon, articles de voyage et souvenirs de voyage [1], fournitures scolaires, etc... La *périodicité de la consommation* se combine avec celle de la production pour aboutir à une harmonie parfaite avec la *périodicité des Foires*. — Étant des articles qui répondent à une demande périodique, les articles en question sont de ceux pour lesquels la mise au jour des *nouveautés* a pris un caractère périodique également [2]. Cela est d'autant plus accentué que bon nombre d'objets sont inspirés par la fantaisie et s'adressent à l'imagination. Les industries du jouet, par exemple, sont comme des « auteurs », dont on attend chaque année la pièce nouvelle. La plupart des articles d'utilité représentés à la Foire ne sont pas moins soumis à la nécessité du renouvellement, car ils se proposent, en général, de résoudre quelques-uns de ces petits problèmes domestiques dont, malgré leur simplicité apparente, la solution définitive est perpétuellement ajournée. Dans ce domaine, il faut citer entre mille : les articles pour poser et fixer les rideaux, pour préserver les brosses à dents, pour enlever la poussière, pour aérer les appartements, pour cuire à point les œufs à la

1. Cf. *Industries de l'Étain en Franconie*, p. 39 et 43.
2. Cf. *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 161.

coque, etc., etc... *La Foire est ainsi devenue pour les diverses industries qui y exposent l'occasion de « faire feu » de toutes les nouveautés.* C'est la grande « première » où les poètes du jouet et les génies de l'ustensile de ménage prennent un contact émouvant avec le public des acheteurs en gros. Les truculences de la Foire éveillent pour eux l'impression des feux de la rampe. La Foire leur apporte tous les inconnus et toutes les surprises. Tel objet que son créateur ou lanceur jugeait d'un effet irrésistible fait un four lugubre. Telle invention « drôlatique » ne déride personne. Tel « ingénieux » appareil se révèle comme un avortement pitoyable. Au contraire, un article dont son vendeur lui-même doutait, touche l'acheteur, conquiert son intérêt. Un joujou de rien du tout suspend la marche des passants, épanouit sur leurs bouches le sourire propice. Un insignifiant ustensile provoque les clins d'yeux approbateurs. Le bibelot tout à l'heure obscur devient un *Treffer*, un « clou » de la Foire. Son lanceur a fait mouche, a « mis dans le 1000 ». Il y a là toutes les rencontres, toutes les incidences d'où sort le succès. Et cela dramatise encore la Foire, lui donne le caractère d'un champ consacré que la Fortune sillonne à certains moments de sa roue fulgurante et où elle édicte de foudroyants arrêts. Les acheteurs ne sont d'ailleurs que d'autres marchands, qui songent eux-mêmes, en faisant un succès à tel ou tel objet, à celui — définitif, celui-là — que la foule des consommateurs lui accordera ; et souvent ils risquent de se tromper dans leurs prévisions. Les mille pensées qui les assiègent portent le pathétique à son comble. L'on peut se figurer les autres drames qui vont se jouer dans leurs bazars et dont le dénoûment sera pour eux heureux ou funeste, selon que l'objet s'enlèvera ou qu'il leur restera pour compte.

7° C'est en effet dans les bazars et dans les « grands magasins » — ces deux formes typiques de la grande entreprise capitaliste moderne de vente au détail — que la grande majorité des articles traités à la Foire d'échantillons seront plus tard débités aux consommateurs. Le *mode de vente au détail* ajoute son action à celle de toutes les causes précédentes pour pro-

longer l'existence du système de la Foire [1]. Effectivement l'on conçoit qu'il serait difficile aux propriétaires de ces établissements de s'entendre par correspondance avec leurs innombrables fournisseurs. Car le propre des *bazars* et des *grands magasins* est de vendre une multitude d'objets différents. Les propriétaires trouvent plus commode d'aller en personne ou d'envoyer leurs « acheteurs » de confiance à la Foire, où ils trouvent, juxtaposés côte à côte sur un petit espace, des comptoirs d'échantillons de tous les articles dont ils ont besoin. En quelques heures ils peuvent conclure leurs marchés. Et ils le font avec moins de crainte d'avoir été mal compris, puisqu'ils ont « pris l'article en main ».

8° La visite de la Foire d'échantillons par les acheteurs en gros permet enfin à ceux-ci, tout en arrêtant leur choix en pleine connaissance de cause sur un article, de prescrire différentes modifications qui, pour répondre plus exactement au but, devront être apportées à cet article. En effet, les marchandises ne seront expédiées à l'acquéreur, du lieu de production, que quelques jours après la conclusion du marché; souvent même, les magasins du producteur ne contiennent pas assez d'articles terminés pour pouvoir exécuter la commande, et il faut fabriquer encore ce qui manque. En tout cas, achevés ou non, les objets reçoivent les corrections indiquées par l'acheteur [2]. Cette *possibilité de modifications* offre un grand avantage quand il s'agit de catégories d'objets dont les uns sont destinés à la décoration des foyers, les autres s'adressent à l'imagination ou au sentiment des enfants et des grandes personnes. Grâce à elle, il est tenu compte des goûts et des caprices de chaque pays, il est donné satisfaction à ses en-

1. Les raisons séparées ici par l'analyse ont eu, dans la réalité, maintes répercussions les unes sur les autres. En se renforçant mutuellement, en s'imbriquant pour ainsi dire, elles ont enveloppé d'une forte armature l'institution des Foires d'échantillons. Si le genre de commerce des bazars contribue à faire durer les Foires, la confluence aux Foires de certaines espèces d'articles a pu, inversement, contribuer à déterminer la « formule » des bazars et le groupement d'articles qui leur est propre.

2. Cela a été une raison de plus pour avancer la Foire et pour la tenir non plus à Pâques, mais « avant Pâques ».

goûments[1]. Tout en conservant l'essentiel de l'article, l'acheteur en gros lui fait ajouter quelque attribut à la séduction duquel certaine clientèle d'acheteurs au détail sera sensible. Une couleur déplaisante est remplacée par une autre plus en faveur. Tels lutteurs anonymes, tout en continuant de se battre par le jeu du même ressort, prendront la tête de personnages dont les démêlés, au pays de l'acheteur en gros, occupent l'attention populaire. Tel coffret s'adornera, selon les cas, de l'image d'un bouillant héros militaire, ou de celle d'un apôtre pacificateur et bénin[2].

Le développement des fabrications dans les hinterlands. — Le « fond du sac », si je puis dire, de la moderne Foire d'échantillons est donc formé par les petits articles de bois, porcelaine, verre et métal (jouets et bimbeloterie, ustensiles de ménage, articles « de galanterie », etc.) qui se confectionnent dans les « hinterlands » de Leipzig. Ces articles sont beaucoup plus nombreux qu'autrefois. Les espèces s'en sont multipliées à l'infini[3]. Et non seulement les artisans et petits fabricants ont mis au jour de nouvelles sortes d'objets, mais encore ils ont, par un enchaînement de causes et d'effets bien connu, appris à travailler d'autres matières (carton moulé, celluloïd, etc.)[4].

1. Cf. *Faiseurs de Jouets de Nuremberg*, p. 209.

2. Heubner signale encore comme cause expliquant la conservation du système de foire la *difficulté de faire de la réclame* pour les articles qui s'y traitent. Cette difficulté résulte de la médiocrité des ressources des fabriques et de l'extrême diversité des objets produits.

D'autre part, le système de la foire n'a pas cessé de présenter plusieurs avantages qui, dans le commerce organisé à la moderne, disparaissent plus ou moins. Les principaux sont :

La *mise en contact* des acheteurs et des vendeurs, qui permet de dissiper vite les malentendus ;

La juxtaposition de tous les vendeurs d'une même sorte d'articles, qui donne à l'acheteur le moyen de *comparer* très vite, et le fait bénéficier de la *concurrence* s'établissant immédiatement entre tous ces fournisseurs.

3. Il va sans dire que quelques espèces sont mortes et que d'autres se sont transformées.

4. Cf. *Industries de l'Étain en Franconie*, p. 17.

La production a aussi augmenté considérablement d'importance, parce que la consommation de ce genre d'articles est devenue, en raison de l'accroissement de la population du monde, bien plus grande, et, en raison de l'accroissement du bien-être, bien plus générale.

Mais si la production dans les « hinterlands » montagneux et boisés de Leipzig a pris toujours plus d'ampleur, c'est surtout parce qu'ils se sont « spécialisés » décidément, en vue de l'exportation, dans ce genre d'industries. Des pays, comme par exemple les pays anglo-saxons, se sont, eux, « spécialisés » au contraire dans la grande fabrication mécanique; leurs ouvriers ne voudraient jamais produire dans les mêmes conditions que les artisans de la Thuringe, de l'Erzgebirge et de la Franconie, tous les bibelots que ceux-ci confectionnent à force de patience et d'adresse manuelle et pour des salaires très minimes. Tant que ces fabrications n'évolueront pas vers les formes de la grande industrie (et cette évolution rencontre un sérieux obstacle dans le caractère plastique et « artistique » du travail), les « hinterlands » de Leipzig conserveront la place qu'ils ont prise parmi les grands pourvoyeurs, pour ce genre d'objets, des autres pays, — surtout de ceux où la grande fabrication mécanique a triomphé.

LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE [1]. — Les *instruments de musique* occupent une position spéciale à la Foire. Leur situation diffère par plusieurs côtés de celle des autres objets. Tandis que beaucoup de ceux-ci sont créés par la petite et la moyenne industrie, ils sont, eux, en partie le produit de la fabrication artisane (comme les petits instruments de musique de l'Erzgebirge) et en partie celui de la grande industrie (comme les instruments de musique automatiques, « orchestrions », pianos électriques, etc.). Les instruments de musique automatiques offrent, en outre, la particularité d'être pour la plupart fabriqués à

1. Voir 1re partie, chapitre : Les Hinterlands de Leipzig, alinéas : l'Erzgebirge, et : Le Royaume de Saxe.

Leipzig même et non dans ses « hinterlands ». Depuis le point de départ qu'était la simple boîte à musique de jadis, l'industrie des instruments mécaniques a parcouru un long chemin. Une des étapes les plus notables a été marquée par la création du phonographe. La Foire de Leipzig est aujourd'hui le grand marché des *phonographes* dans l'Europe centrale.

Aux instruments de musique automatiques, se laissent rattacher les *automates*, qui sont aussi un des articles essentiels de la Foire. L'automate s'apparente lui-même étroitement au jouet. Tous deux sont fréquemment, à l'origine, le fruit de l'application et de l'ingéniosité des artisans dans certains pays montagneux et d'agriculture pauvre[1]. Les modernes jouets mécaniques sont d'intéressants automates. Mais, à la Foire de Leipzig, la qualification « automates » s'applique surtout à d'autres articles, qui se distinguent des jouets proprement dits. Ces articles ne rappellent aussi qu'en partie les curieux personnages mécaniques (nègres joueurs de flûte, danseurs, etc.) dus au patient génie de quelques constructeurs du XVIIIe siècle. Ou, s'ils y font songer, ils y ajoutent un côté mercantile tout nouveau. Le personnage ne se met en mouvement qu'à la condition d' « introduire la pièce de monnaie » dans une fente disposée à cet effet. Un grand nombre d'automates sont ainsi destinées à recevoir de l'argent, en échange duquel ils procureront un renseignement, un amusement ou un spectacle imprévu. A ce type, appartiennent les tirs automatiques, les panoramas, les balances, etc... Tous ces engins sont employés à garnir les « salons d'automates », si en faveur dans les villes d'Allemagne et de divers pays. Le côté mercantile domine définitivement dans d'autres appareils comme les caisses enregistreuses, les automates-vendeurs ou distributeurs automatiques.

Élargissement du rayon d'attraction de la Foire aux

1. Cf. *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 141. A rapprocher également : la confection des coucous dans le Schwarzwald.

ÉCHANTILLONS. — Si les articles confectionnés dans les « hinterlands » de Leipzig tiennent une grande place à la Foire d'échantillons, ils n'y sont pas seuls. Ils ont pour voisins certains produits de diverses villes et régions d'Allemagne, d'Autriche et, pour un faible contingent, de quelques autres pays. Ces produits ont été pour ainsi dire magnétiquement attirés à la Foire d'échantillons, parce qu'ils appartiennent aux mêmes catégories que les articles de la Thuringe, de la Franconie et de l'Erzgebirge; ou parce qu'ils sont faits des mêmes substances (porcelaine, verre, etc.), et présentent les mêmes difficultés en ce qui regarde la circulation des échantillons; ou parce qu'ils sont en partie l'œuvre de la fabrication artisane et de la petite industrie et que leur exportation directe se heurte aux obstacles déjà signalés; ou parce qu'ils trouvent une excellente occasion de vente à la Foire, étant de ceux qui se débitent au détail dans les bazars et les « grands magasins ». La formule de la Foire s'est ainsi trouvée élargie.

Parmi ces recrues de la Foire d'échantillons, nous mentionnerons la *maroquinerie commune d'Offenbach*[1].

Nous devons citer aussi la *coutellerie de Solingen*[2], la *bijouterie commune de Pforzheim*.

Du concours des produits de la Thuringe, de la Franconie et des autres centres porcelainiers, résulte le groupe le plus important de la Foire d'échantillons au point de vue du chiffre d'affaires : c'est le groupe des *articles de porcelaine*. En même temps que les *porcelaines communes*, se traitent toutes les *porcelaines de luxe*. Nymphenbourg, Berlin, Copenhague exposent leurs dernières créations[3]. Et, à côté de la porcelaine, paraissent tous les autres articles plastiques : *articles de faïence, de*

1. Voir : Jules Huret, *En Allemagne*, t. II : *Rhin et Westphalie*, p. 80, le chapitre : Offenbach.

2. L'industrie coutelière de Solingen repose en partie sur la fabrication artisane. Sur cette industrie, voir : Grunow, *Die Solinger Industrie*, dans le tome LXXXVIII des « Schriften des Vereins fur Sozialpolitik ». Leipzig, 1900.

3. Nous avons vu que la manufacture royale de porcelaine de Saxe à Meissen n'a plus besoin de la Foire de Leipzig pour assurer l'exportation de ses produits. Mais cette manufacture a un dépôt permanent à Leipzig, où s'opèrent toujours des transactions à l'occasion de la Foire.

plâtre, de terre cuite, de grès, de marbre vrai ou artificiel.

De la confluence des produits de la Thuringe, de la Bohême, du Riesengebirge, de la Haute-Bavière, des Provinces Rhénanes et de la Lorraine, s'est formé un second groupe d'importance également capitale : celui des *articles de verrerie*. Indépendamment de la *verrerie commune*, se traite la *verrerie de luxe*. L'on voit à la Foire d'échantillons toutes les sortes de miroirs, tous les articles de verre, de verre moulé, de verre taillé, tous les cristaux, et les « verres artistiques » aux flambantes polychromies.

Du rassemblement des produits de Dresde, Nuremberg, Munich, Cologne, Berlin, Vienne, est constitué un troisième groupe essentiel : celui des *articles de métal*. Avec les *articles de métal communs*, se traitent les *objets d'art industriel en métal*. Aux comptoirs d'échantillons s'alignent les objets en cuivre, en cuivre et fer, en étain, en nickel, en « Britania », en alfénide, en métal argenté [1].

La réunion aux Foires d'échantillons de la porcelaine de luxe, de la verrerie de luxe et des objets d'art en métal, fait de ces modernes Foires un grand marché des *objets d'art industriel en général* [2].

La porcelaine, le verre et le métal s'allient pour composer des articles d'une destination spéciale qui jouent un rôle marquant à la Foire : ce sont les *articles d'éclairage et articles de lustrerie*. Il en est de tout prix, suivant les matériaux et la décoration; l'on s'élève du simple objet d'utilité jusqu'aux plus coûteux objets d'art. L'évolution des procédés d'éclairage s'est répercutée naturellement sur les formes des appareils. Le chandelier, la lanterne, la lampe avec son abat-jour ne sont

1. En résumé, les industries de la porcelaine, du verre et du métal comprennent : 1° les jouets (poupées de porcelaine, perles et boules de verre, jouets de métal); 2° les objets d'utilité (services de porcelaine, gobeletterie de verre, ustensiles de métal); 3° les objets d'art industriel.

2. Entre les véritables objets d'art et les objets d'utilité proprement dits, il se rencontre bien entendu à la Foire tous les articles de « faux luxe » et toute la « camelote d'art ».

pas morts; ils se renouvellent incessamment. Mais l'éclairage par l'incandescence a fait naître l'industrie des manchons métalliques. Et l'emploi de l'électricité a fait surgir la lustrerie électrique. Les industries de la porcelaine, du verre et du métal s'adjoignent ici comme collaboratrice supplémentaire l'industrie électrique.

Enfin il paraît à la Foire d'échantillons des articles non fabriqués en Europe, qui viennent à Leipzig chercher la clientèle des propriétaires de bazars et de « grands magasins » : ce sont les *articles Chine et Japon*, introduits en Allemagne par des importateurs de Hambourg [1].

III. — COMMENT SE FONT LES TRANSACTIONS.

LES MAISONS DE FOIRE. — Telles sont les diverses marchandises dont, aux jours de Foire, des hommes-sandwichs, déambulant à travers Peterstrasse et Grimmaischestrasse, portent, en une figuration symbolique, les spécimens gigantesques et les reproductions en carton-pâte. Un fourneau de cuisine s'avance. Une lessiveuse de ménage le suit. Une immense cage d'oiseaux surgit un peu plus loin. Le cortège macaronique se déploie et ondule...

1. En parlant des objets traités à la Foire d'échantillons, nous avons parfois, comme le fait le « programme officiel », dû classer ces objets en mêlant les points de vue (substance, destination). Une classification scientifique ne doit se placer qu'à un seul point de vue à la fois, et c'est à juste raison que Heubner (*op. cit.*) s'est préoccupé de classer les articles tour à tour selon la substance et selon l'utilité.

Au regard de la substance, il distingue les objets : 1° de céramique; 2° de verre; 3° de métal; 4° de bois et de substances taillées; 5° de papier, de caoutchouc et de cuir; 6° d'autres matières.

En égard à l'emploi des objets traités à la Foire d'échantillons, il propose les dix catégories suivantes :

1° *Objets d'art et articles de luxe.* — Par exemple : bustes, figurines, vases, tables de salons, colonnettes, écrans, étagères, miroirs, etc., etc.;

2° *Appareils d'éclairage.* — Par exemple : lampes, lustres, chandeliers, candélabres, ampoules, etc.;

3° *Vaisselle et ustensiles de table.* — Par exemple : services, surtouts, cruchons, seaux à glace, etc., etc.;

4° *Ustensiles de cuisine et de ménage.* — Par exemple : fourneaux, casseroles,

On peut trouver laide cette procession[1]. Nous avons dit d'ailleurs, au commencement, qu'elle n'a plus grande utilité, parce que les acheteurs se guident surtout grâce à l'annuaire alphabétique des vendeurs. Néanmoins elle est pittoresque et carac-

formes de pâtisserie, couteaux, fourchettes et cuillers, tire-bouchons, plumeaux, brosses, pinceaux, paillassons, tapis, machines à balayer, porte-manteaux, stores, serrures, outils de ménage, échelles, pièges à rats, garnitures de cheminées, thermomètres, appareils de chauffage pour salles de bain, bassinoires, éponges, hamacs, outils de jardinage, meubles de jardin, etc., etc.;

5° *Articles dits « de galanterie », articles de voyage, articles de toilette.* — Par exemple : peignes, fers à friser, rasoirs, parfums, nécessaires, épingles, boutons, ceintures, bretelles, boucles d'oreilles, chaines, broches, lorgnons, lunettes, jumelles, éventails, portefeuilles, étuis, tabatières, pipes, cannes, parapluies, malles, etc., etc. ;

6° *Jouets.* — Par exemple : soldats de plomb, panoplies, petits chevaux de bois, petites voitures, petits chemins de fer, épiceries enfantines, petites boîtes d'outils, poupées de toute espèce, maisons et meubles de poupées, petits fourneaux, billes de pierre et de verre, balles de caoutchouc, jouets mécaniques et optiques, jeux de jardin, jeux de société, boîtes de physique, casse-têtes, etc., etc. ;

7° *Articles de décoration, articles pour arbres de Noël, articles dits « d'attrape », articles de carnaval et de cotillon.* — Par exemple : masques, figures et fruits en carton moulé, bigotphones, bonbonnières, fils métalliques et boules de verre pour arbres de Noël, bonbons à « pétards », lanternes vénitiennes, feux d'artifice, fleurs artificielles, abat-jour, articles Chine et Japon, etc., etc. ;

8° *Articles pour l'écriture et le dessin, fournitures scolaires et fournitures de bureau.* Par exemple : papier, cartes, cartes postales illustrées, albums pour poésies, carnets, registres, étiquettes, enveloppes, crayons, craie, ardoises, crayons d'ardoise, plumes, porte-plumes, buvard, couleurs, compas, règles, images à colorier, décalcomanies, calendriers, pupitres, serviettes, encriers, plumiers, presse-papier, classeurs de lettres, gibecières d'écoliers, albums pour timbres-poste et pour cartes postales illustrées, etc., etc.;

9° *Instruments de musique, montres, automates.* Par exemple : pianos, harmoniums, violons, accordéons, guitares, flûtes, instruments à cordes, instruments à vent en bois et en cuivre, orgues à manivelle, boîtes à musique, instruments de musique automatiques, « orchestrions » géants, instruments de musique pour enfants, montres, distributeurs automatiques, etc., etc. ;

10° *Instruments des sciences et des métiers, articles de sport, véhicules.* Par exemple : instruments pour chimistes, pour pharmaciens, pour chirurgiens, bandages, yeux artificiels, boîtes d'accumulateurs, isolateurs, articles d'électro-technique, articles pour conduites d'eau et de gaz, mètres, articles de photographie, loupes, lentilles, vernis, colles, articles pour enseignes et étalages de magasins, articles de sport, articles de chasse et de pêche, fouets, armes, traineaux, patins, agrès de gymnastique, chaises roulantes de malades, voitures d'enfant, etc., etc..

Nous avons eu l'occasion, au cours de nos études antérieures sur la Franconie et la Thuringe (*Civilisation de l'Étain*, *Lettres sur la Thuringe*), de montrer en détail comment plusieurs des articles précités sont confectionnés dans les ateliers d'artisans et dans les petites fabriques.

1. Voir notamment le rapport de M. E. Joly, président de la Foire de Paris, dans le n° 35 de la *Foire de Paris*, janvier 1908.

téristique. Elle revêt la Foire d'un costume amusant et bariolé. Les gens de Leipzig trouveraient avec raison qu'il leur manque quelque chose si, à l'Avant-Pâques et à la Saint-Michel, ne se montrait pas la théorie burlesque des porteurs de cartonnages. Ils la veulent voir tourner sans fin, de Peterstrasse dans Peterskirchhof, de Peterskirchhof dans Neumarkt, de Neumarkt dans Grimmaische et de Grimmaische dans Peter, comme un « serpent qui se mord la queue ». Il faut, pour leur complaire, que le casse-noisette géant marche derrière le crayon monumental, que le formidable entonnoir fasse escorte au plumeau titanique, et que la raquette de tennis monstrueuse précède un mirliton à proportions de colonne Trajane[1]. Ce sont, pour le vieux Leipzig mercantile, comme ses charivariques Panathénées !

Des deux côtés de Peterstrasse et de Grimmaische, et dans les petites rues adjacentes, se trouvent les *maisons de Foire*. La Foire est ainsi concentrée sur un espace de 54.000 mètres carrés environ. Ce peu d'extension s'explique facilement quand l'on songe que les marchandises ne sont ici représentées que par des échantillons. La Foire d'échantillons, c'est, en quelque sorte, une Foire sublimée !

Les *maisons de Foire*, que d'aucuns appellent parfois emphatiquement « palais », ne sont pour la plupart point vouées à ce seul objet. Elles ont des boutiques au rez-de-chaussée ; il est vrai que, au moment de la Foire, celles-ci sont sous-louées par leurs détenteurs à des exposants. Anciennes ou rebâties, certaines *maisons de Foire* évoquent par leurs noms les beaux jours de l'histoire intellectuelle de Leipzig. Ici est l'*Ours d'Or*, où le jeune Gœthe, visitant Gottsched, surprit le critique sans perruque. Là sont les *Trois Roses*, où habitait Jean-Paul... Les vieilles *maisons de Foire* sont étroites, noires, enfumées. Les

1. Tandis que, dans la rue, des cartonnages représentent les objets grossis démesurément, l'on voit, dans les *maisons de Foire*, à côté des objets grandeur nature, leurs réductions et diminutifs sous forme de jouets et d'ustensiles de poupée. Et l'on songe à cette féerie où il y avait deux fontaines, dont l'une grossissait les objets qui y étaient plongés, tandis que l'autre les rapetissait.

nouvelles sont plus spacieuses et plus claires. L'on s'élève ainsi par degrés jusqu'à des édifices imposants comme les deux *Palais de Foire municipaux,* l'ancien et le nouveau, qui, eux, justifient pleinement leurs noms de « palais ».

L'ampleur des nouvelles constructions permet à plusieurs articles, qui ont besoin d'espace, d'être mis dans toute leur valeur. C'est le cas des articles d'éclairage et de lustrerie et des lampes électriques. Ils accrochent et épanouissent leurs fleurs de lumière aux plafonds et aux murs des modernes salles d'exposition.

De plus en plus, une tendance se manifeste à grouper sur de mêmes points les mêmes genres d'objets. Les industries du papier ont depuis longtemps donné l'exemple en réunissant la plupart de leurs expositions dans l'immeuble donnant sur Peterstrasse et sur le « Reiterpassage » (Passage du Cavalier). En ce lieu se tient la « Papiermesse » ou *Foire du papier.* L'on y trouve tous les articles de papeterie, fournitures de bureau, fournitures scolaires, calendriers et chromolithographies [1]. La *carte postale illustrée* est un article très important de la Foire du Papier. Elle a à Leipzig un de ses grands centres de fabrication. L'édition des cartes postales illustrées peut se rattacher aux autres branches de l'édition. Seulement, tandis que celles-ci n'ont plus besoin de la Foire, l'industrie des cartes illustrées, elle, profite beaucoup de ce rendez-vous périodique, où elle entre en contact avec la clientèle des bazardiers.

La tendance n'est pas moins marquée à séparer les articles de luxe et de prix élevé des marchandises communes et à bas prix. Les vendeurs de cristaux d'art et de porcelaine de luxe se sont en général assuré pour longtemps la location des salles d'exposition du Palais Municipal ancien et du Nouveau Palais. Au contraire, les articles de « toc » ont élu pour nids certains vieux locaux où les affaires se concluent dans la pénombre,

1. La *chromolithographie* est une des industries principales de la Franconie. Cf. *Faiseurs de Jouets en Franconie,* p. 175, note 1.

comme s'il s'agissait d'un mauvais coup, entre les vendeurs de cette camelote et les propriétaires de bazars qui la feront absorber par le public des acheteurs peu fortunés.

Les vendeurs. — Embusqués auprès de leurs comptoirs, les *vendeurs* guettent les gens qui passent, les flairent pour ainsi dire, cherchent à savoir immédiatement s'il s'agit d'un acheteur de bon aloi ou d'un concurrent épiant les modèles nouveaux. En théorie, seules les personnes faisant des affaires ont le droit de se promener dans les salles d'échantillons. Mais l'on conçoit que le concurrent malin est le moins en peine de répondre aux interrogations qui pourraient lui être adressées à cet égard. La Foire donne ainsi lieu à une foule de petites rapines. Si voler des modèles brevetés est difficile, il est en tout cas des formes qu'il y a avantage à se mettre dans l'œil, des figures qui se laissent pasticher, des « trucs » dont l'imitation est possible au moins par des équivalents ou des à peu près, des idées dont il est profitable de tirer une inspiration [1].

Les *vendeurs* sont souvent de petits fabricants, venus en majorité de la Thuringe et de l'Erzgebirge. Au dernier étage d'une maison de Foire, nous découvrons par exemple Sander, le fabricant de chevaux d'enfants dont nous avons monographié l'établissement à Waldhaus [2]. Il est là, entouré de ses petits chevaux bridés, équipés, tout fringants. C'est dans cet immense brouhaha de la Foire de Leipzig que vient retentir le dernier chant du poème de travail, dont les premiers accents ont résonné là-bas dans la vallée de Louisenthal et chez les ouvriers à domicile de Catterfeld !

Car beaucoup de petits fabricants sont, comme celui-là, des patrons ayant un atelier central, mais donnant en même temps de l'ouvrage à un grand nombre d'ateliers familiaux. Certains fabricants n'ont même que de pseudo-fabriques, où il est sim-

1. Les modèles de jouets sont dans bien des cas malaisés à protéger efficacement. Cf. *Faiseurs de Jouets*, p. 161.
2. *Lettres sur la Thuringe*.

plement procédé au montage des jouets et autres articles analogues. Nous sommes de la sorte conduits par diverses gradations au type du *Verleger*, c'est-à-dire de l'entrepreneur commercial[1], lequel est, en somme, dominant à la Foire de Leipzig parmi les vendeurs des petits articles de la Thuringe et de l'Erzgebirge. Le *Verleger*, fournisseur de matière première, prêteur avisé d'outils et parfois d'un peu d'argent, et, au bout du compte, tyran impérieux de la production artisane !

Ainsi, pour une bonne part, ce n'est pas la petite fabrication œuvrant dans les « hinterlands » de Leipzig qui se rend en personne à la Foire d'échantillons, si proche qu'elle soit, si à portée qu'elle semble. Le pas de cette minuscule industrie est trop chétif, sa sujétion est trop grande. Comme l'esclave aveugle, elle est attachée à la meule de son labeur de tous les instants. Ce sont les *Verleger*, ses maîtres, qui recueillent le fruit de sa besogne et vont en tirer parti à Leipzig.

Il y a également à la Foire de grands fabricants de jouets et articles de ménage, notamment ceux de la capitale commerciale de la Franconie. Les deux plus importantes maisons de Nuremberg sont là : Bing et Carette. Si le nombre des vendeurs franconiens est plus restreint que celui des vendeurs thuringiens, quelques-uns parmi les premiers représentent des établissements considérables. Nous avons vu ailleurs comment la grande fabrication des jouets en Franconie reste apparentée à la petite[2]. Pour les grandes maisons comme pour les moindres, la Foire de Leipzig reste d'ailleurs une excellente occasion de vente, la plus favorable peut-être[3].

1. *Ibid.*, p. 86, note 1.

2. *Faiseurs de Jouets*, p. 201 et 202.

3. En réponse à la question que nous lui posions à ce sujet, M. Carette écrit : « L'importance de la Foire de Leipzig est pour nous très grande, vu que tous les principaux acheteurs non seulement de toute l'Allemagne et des pays limitrophes, mais aussi presque du monde entier, s'y donnent rendez-vous pour arrêter leur choix pour toute l'année et y placer leurs commandes à temps. De cette façon, les acheteurs reçoivent les livraisons à temps et en bonnes conditions, et les fabricants ont de l'occupation pour une bonne partie de l'année, surtout pendant la saison morte. — Sur quoi voulez-vous que je me base pour exprimer le pourcentage des articles fran-

Les négociants exportateurs de jouets, bimbeloterie et ustensiles de ménage, ces patrons véritables de la petite et de la moyenne industrie du jouet et de l'article en tôle vernie [1], sont également présents. A côté des relations directes qu'ils entretiennent avec leurs succursales et leurs agents de l'étranger et d'outre-mer, ils se servent de l'instrument de la Foire d'échantillons, grâce auquel ils prennent contact avec les bazardiers [2].

Des négociants importateurs quittent aussi leurs résidences lointaines pour venir à ce rendez-vous commercial ; souvent, ce sont les correspondants eux-mêmes des exportateurs allemands de Nuremberg et Sonneberg. Aux uns et autres, la Foire permet de parfaitement examiner la marchandise et d'aviser aux modifications qui la rendront mieux appropriée aux goûts et aux caprices des différents pays.

Les fabriques et ateliers des autres régions de l'Allemagne sont représentés par leurs patrons, ou par des fondés de pouvoirs, ou par des agents.

Quelques fabriques étrangères, qui ont des comptoirs permanents à Berlin, détachent pour quelques jours à Leipzig leur chef de dépôt [3], muni d'une cargaison d'échantillons ; au besoin, le directeur général fait le voyage d'Allemagne et vient passer vingt-quatre heures dans la Ville-Foire pour aider à l'amorçage des affaires [4].

coniens écoulés à l'occasion de la Foire? Que ce soit sur le chiffre annuel d'affaires ou sur les résultats obtenus par les diverses maisons exposantes? Tout cela dépend de la nouveauté des articles. Des maisons peuvent recevoir des commandes absorbant toute leur production annuelle. D'autres, seulement une partie pouvant chiffrer de 10 à 75 %. Ce résultat change chaque année, car il dépend des articles exposés et de leurs prix. » — M. Carette, Français, conseiller du commerce extérieur, dirige à Nuremberg la plus importante maison vouée uniquement à la production des jouets de métal, jouets mécaniques, optiques et électriques.

1. Cf. *Faiseurs de Jouets*, p. 200.

2. *Ibid.*, p. 208.

3. Par exemple : les cristalleries de Baccarat.

4. Parmi les *vendeurs*, l'on voit encore les négociants hambourgeois importateurs d'articles Chine et Japon.

Il faut citer, d'autre part, les marchands de matières premières pour les petites industries des « hinterlands » de Leipzig : marchands de bambou pour les vanniers, de corne, de nacre, etc., etc.

La statistique des *vendeurs*[1] classés par lieux de provenance montre qu'ils arrivent en majorité de très petites villes (localités de la Thuringe, de l'Erzgebirge) et de très grandes villes (Berlin). Ce fait s'explique suffisamment quand l'on songe que l'industrie à domicile règne surtout dans les campagnes peu fertiles et dans les grandes cités[2]; et quand l'on considère que les métiers et industries d'art ont leurs sièges principaux dans les capitales.

Donc, *Verleger*, agents, exportateurs sont à leurs postes près des comptoirs d'échantillons. Sanglés dans des vêtements neufs, des cravates voyantes au col, les cheveux solidement cosmétiqués, de pesantes bagues aux doigts, les gros hommes à nuque forte, à faces sanguines, attendent les ordres. Leur brutalité se contient, se fait obséquieuse, se discipline au sourire. Et l'on devine, sous leur grimace d'affabilité, tout le grondement souterrain de leurs énergies matérialistes, leur mépris des collaborateurs employés, leur désir implacable du gain, leur appétit de jouissances. Cela aussi contribue à dramatiser la Foire.

Verleger, primitivement *Vorleger*, c'est-à-dire : celui qui fait des avances[3]. Il est à remarquer que ce mot allemand désigne à la fois l'entrepreneur commercial, patron véritable des petites industries où domine la fabrication collective, — et l'éditeur d'ouvrages imprimés. Rapprochement inattendu ! Deux des personnages essentiels de l'action économique dont Leipzig est le théâtre se trouvent compris sous une dénomination identique. Ce n'est pas pur hasard de l'évolution des mots. Il y a entre l'entrepreneur commercial et l'éditeur certaines ressemblances.

1. On trouvera cette statistique complète dans l'ouvrage cité de Heubner, p. 45 et suivantes. Voir aussi la grande carte en couleurs qu'il a placée à la fin de son livre.

2. On sait que l'industrie à domicile, éliminée tout d'abord par suite du développement des villes et de la grande industrie, se reforme ensuite, avec toutes les horreurs du « sweating system », dans les faubourgs des grandes cités, aux dépens de la partie la plus faible ou la moins capable de la population. Voir : Paul de Rousiers. *La Question ouvrière en Angleterre*. Consulter aussi les monographies de Du Maroussem, *Le Jouet parisien* et *Les Grands magasins*.

3. Cf. *Lettres sur la Thuringe*, p. 86, note 1.

Le *Verleger* de la petite industrie prête à l'artisan les outils et lui avance les matériaux nécessaires pour réaliser le joujou que la fantaisie de celui-ci a souvent seule conçu. De même l'éditeur apporte au littérateur ou au savant les moyens de réaliser l'expression matérielle du résultat de leur rêve, de leur méditation, de leur réflexion. Pareillement, l'entrepreneur commercial, aussi bien que l'éditeur, assument habituellement les risques, mais se ménagent la part du lion dans le profit éventuel.

Le *Verleger* de la petite industrie « édite », si l'on peut dire, les joujoux et les petits objets dont l'idée, fréquemment, est née dans la tête inventive des artisans. Et l'éditeur est le patron économique de la production cérébrale, l'entrepreneur commercial qui achète parfois d'avance le travail intellectuel, à charge pour le travailleur de lui réserver la propriété de ses œuvres à naître, et de lui abandonner les bénéfices que leur vente rapportera.

Les acheteurs. — Les acheteurs, l'œil diligent, vont et viennent à travers les salles d'exposition. Ils pénètrent les échantillons de regards fouilleurs. Ils demandent les prix. La paupière un instant baissée, ils font mentalement des hypothèses sur l'accueil que rencontrera l'article — et aussi des calculs pour fixer le prix de détail et pour juger du bénéfice. Parfois ils ne se décident pas, ou veulent réfléchir : et ils s'éloignent, esquissant un geste vague. D'autres fois ils se déterminent, et la main à gros doigts égratigne du crayon une page du carnet de commandes, déchire la feuille, la présente au vendeur incliné [1].

Parmi ces acheteurs, se trouvent des négociants, des « grossistes », des commissionnaires, des agents d'exportation [2], etc. [3].

1. Souvent, l'acheteur s'assure le monopole d'un article pour tel ou tel pays. Des acheteurs acquièrent le « modèle » d'un article, pour le faire eux-mêmes fabriquer en grand (Cf. *Faiseurs de Jouets*, p. 212).

2. On voit encore des représentants de coopératives d'achat, des organisateurs de tombolas, etc...

3. Notons que plusieurs petits fabricants achètent des marchandises nécessaires à

Cependant la majorité est composée des propriétaires de *bazars* et de *grands magasins*[1]. Il en est beaucoup accourus des diverses régions d'Allemagne. Il en est de l'étranger. Ceux-ci arrivent principalement des pays de l'Est et du Nord[2]. Mais il en débarque également de France. Sous leur nom réel ou sous celui d'un homme de paille, quelques-uns des plus notoires parmi nos « grands magasins » et nos bazars se pourvoient à Leipzig de joujoux et de soi-disant « articles de Paris » qui ont été confectionnés à Nuremberg et en Franconie[3].

Vertigineusement les affaires se concluent, car chacun est soucieux de réduire les frais de séjour. Sur le vu de ces « *species* », de ces « idées-images » que sont les échantillons, les acheteurs se tiennent pour instruits, et adhèrent. Le rôle des échantillons, de ces vélites-éclaireurs, est fini. Bientôt les lourds bataillons des marchandises elles-mêmes se mettront en mouvement et seront, par chemin de fer, envoyés de Thuringe, d'Erzgebirge ou de Franconie jusqu'à destination. Elles iront garnisonner dans les bazars et remplir les étalages d'articles « à 2 fr. 45 » et à « 4 fr. 95 »! Elles feront leur entrée dans les « grands magasins », occuperont les rayons de vannerie, d'articles de bureau, de jouets, d'articles d'éclairage. Et, dans les « Bonheurs des Dames », au-dessus des foules urbaines moutonnant sans bruit sur les tapis des grands halls, elles s'étageront en colonnes, elles s'incurveront en arcades, en s'auréolant de la lumière violet et or des lampes électriques.

leur industrie : des matières premières (comme on l'a déjà vu), des articles de décoration, des articles d'empaquetage, ou des articles fabriqués d'un genre apparenté à celui des objets que l'acheteur lui-même confectionne (et celui-ci les vendra en même temps que les siens).

1. Mentionnons la présence, à côté d'eux, de propriétaires de magasins de spécialités (où l'on ne vend que des articles de porcelaine, ou que de la maroquinerie commune, etc.).

2. Le retard persistant de ces pays au point de vue du développement des moyens de communication continue d'agir comme circonstance favorable au maintien de la Foire.

3. Certains grands bazars achètent même bien au delà de leurs besoins et revendent à des bazars plus petits.

IV. — ASPECT DE LA FOIRE.

Telle est l'actuelle Foire de Leipzig. Bien que modernisée du fait de sa transformation en Foire d'échantillons, on voit tout ce ce qu'elle conserve de traits anciens qui la font paraître anachronique au milieu du monde commercial nouveau[1].

Pour contempler dans son intégrité le phénomène d'autrefois : la Foire de marchandises, il faut aller à l'est, par exemple en Russie, à Nijni-Novgorod, où confluent tous les produits de l'Oural, de la Caspienne et du centre de l'Asie, où se réunissent tous les marchands du Caucase, d'Astrakan et du Turkestan. Là, les fers, les céréales, les cotons, les vins, les thés sont exposés sur d'immenses étendues...

Inversement, nous avons vu que, un peu partout, à l'occident comme au levant, le phénomène des Foires se reproduit en tout petit dans certaines localités plus centrales que les autres, où les paysans des campagnes environnantes se rendent à dates périodiques pour échanger. L'absence de moyens de communications perfectionnés est encore la cause principale de ces rendez-vous.

Les Foires d'animaux s'expliquent en partie de la même manière. Mais leur institution a aussi pour raison d'être la variété et l'individualité des marchandises, qui ne peuvent être traitées que sur présentation directe.

Quant aux « Foires » d'amusement, aux « Foires » populaires, elles sont une curieuse survivance de cet organe des anciennes Foires du Moyen Age qui était constitué par l'assemblée des charlatans et des montreurs. Parfois ces kermesses sont asso-

1. Une institution qui vise à détrôner les Foires d'échantillons est celle des *comptoirs permanents d'échantillons*, entretenus dans un local commun en certaines grandes villes par divers fabricants. Quelques administrateurs sont placés à la tête du palais d'exposition, et ils sont chargés d'entamer les pourparlers avec les acheteurs éventuels. L'institution offre des avantages, mais les défenseurs des Foires d'échantillons observent avec apparence de raison que l'instrument des comptoirs permanents agit dans bien des cas avec moins d'efficacité et plus de lenteur.

ciées à une petite Foire de marchandises. Souvent elles existent pour elles-mêmes. L'on comprend l'intérêt qu'elles provoquent dans les bourgades où d'autres spectacles font défaut. Leur succès persistant dans les grandes villes est plus malaisé à justifier. Les citadins n'ont-ils pas des théâtres, des cirques et des panoramas à demeure, des jardins zoologiques, etc., le tout plus confortable et plus beau que les baraques de la « Foire »? Cependant les Parisiens se ruent à la « Foire de Neuilly », cette fête dont M. Barrès[1], regardant une réunion de paysans grecs, découvrit tout à coup le caractère « proprement ignoble ». Il faudrait recourir en ce lieu aux analyses de la psychologie des régressions. La « Foire » débride la sensualité, et, qui sait, réveille peut-être certains instincts nomades, déchaîne certaines sauvageries toujours grondantes au fond de l'âme du « civilisé[2] ».

Enfin l'on pourrait reconnaître la manifestation d'une sorte de « transformisme » social dans la circonstance que, au cours de la seconde partie du XIXe siècle, la grande industrie et les beaux-arts ont eu, eux aussi, leur Foire sous la forme d'*Expositions Universelles*. Qu'étaient-elles en effet, à tout prendre, — et en dépit de toutes les fantasmagories, — sinon des espèces de Foires d'échantillons pour diverses catégories de produits coûteux et difficilement transportables (machines, œuvres d'art)? Ces produits formaient la réalité essentielle des Expositions. Le reste était graphiques, schémas, ou trompe-l'œil de grandioses leçons encyclopédiques, de qui la foule, à qui elles devaient être administrées, ne se souciait guère, ma foi. Elle allait plutôt, cette foule, vers les exhibitions et les amusements qui étaient une partie intégrante de l'Exposition aussi bien que des Foires d'autrefois. Elle allait vers les « rues du Caire[3] ».

1. *Voyage à Sparte.*

2. A rapprocher du livre de Paul Adam, *Les Lions*, étudiant les ravages émotionnels occasionnés dans une petite ville par le séjour d'une ménagerie.

Voir aussi certains dessins de Steinlen évoquant bien quelques aspects hallucinants des fêtes foraines.

3. Au sujet de la psycho-sociologie des Expositions, voir, dans le n° 9 de « Morgen », année 1908 (Marquardt, Berlin), l'article de W. Sombart : *Die Ausstellung.*

L'état économique auquel répondaient les Expositions Universelles n'est déjà plus. Par contre, il y a encore de beaux jours pour les *Expositions spéciales* de certains produits et de certaines branches, qui sont le dernier aboutissement de l'évolution des Foires.

Au milieu de toutes ces variétés et de toutes ces dérivations, la Foire de Leipzig, même rajeunie sous la forme de Foire d'échantillons, reste en Europe comme un saisissant témoin du passé. Sa vision émeut et obsède.

Lorsque, il y a trois ans, fut mise au concours l'affiche illustrée, il était curieux de voir comment les artistes avaient traduit cette vision.

Beaucoup de Mercures. La plupart étaient d'assez misérables poncifs classiques. Mais il y avait aussi des Mercures affranchis de toute convention, individuels, originaux, trois ou quatre même presque troublants, et faisant songer à l'étrange *Lucifer* du dessinateur Fidus; des Mercures pensifs, tourmentés, douloureusement calculateurs, n'ayant rien de la légèreté un peu sautillante de l'homme au caducée; des Mercures modernes, dont la complication croissante du commerce avait plissé les fronts, approfondi les yeux.

Les tenants de l'art populaire, de l'art social, et, parmi ce groupe, les peintres de muscles travailleurs, de dos courbés, de poitrines ahanantes, tous les petits Constantin Meunier avaient représenté, ployant sous le fardeau des malles d'échantillons, des portefaix tragiques.

Un concurrent s'était contenté de montrer un grand cercle de lumière blanche, et une multitude de petits personnages noirs qui s'en approchaient, sollicités, fascinés, bientôt absorbés. Celui-là avait compris ce qu'il y a d'émotionnant dans l'attrait exercé par la Foire, dans la convergence de forces qu'elle provoque, dans la fusion d'éléments sociaux qu'elle détermine.

« Livres et fourrures », telle était l'épigraphe choisie par plusieurs artistes. Ils faisaient allusion à deux des branches primitives du commerce lipsien, aujourd'hui détachées de la

Foire, mais toujours en rapports avec elle. Un de ces dessinateurs avait figuré un vieil érudit de jadis, un Érasme frileux et subtil, douillettement enveloppé dans un manteau fourré, et déchiffrant voluptueusement un vétuste in-folio.

Traitée en noir sur fond blanc et bleu, l'image primée faisait voir un gros marchand, coiffé d'un chaperon, qui débarquait sur la place du Marché, devant le « Rathhaus » de Hyéronimus Lotter. Au fond, une grande voiture à bâche, que ses conducteurs déchargent. Le marchand déroule une longue feuille de papier sur laquelle sont consignées ses dispositions. Aux autres plans, divers personnages surgissent; ils prennent contact, échangent des propos, en apparence avec bonasserie, mais en réalité avec la perspicacité secrète d'escrimeurs qui tâtent le fer.

Deux images, supérieures peut-être, avaient été distinguées. Un marchand oriental range d'un air distrait ses ballots. Il est indifférent, semble-t-il, aux propos que lui tient un grand jeune homme habillé à l'européenne. L'irritation d'une volonté contrariée, mais une irritation qu'atténue l'intention de convaincre quand même, se lit sur le visage de ce dernier, qui ponctue par la pantomime des mains de nouveaux arguments lui paraissant péremptoires. L'autre cependant, d'autant plus figé que son interlocuteur s'anime davantage, tourne à moitié le dos et porte vers les lointains le regard de ses yeux fendus en amandes. Tout le vieux commerce traditionnel de l'Europe occidentale avec l'Orient se trouve symbolisé dans ce captivant duo.

Au premier plan de l'image suivante, deux personnages s'enlèvent, figurés en bustes. L'un, placé à droite, est dans la force de l'âge; il a les cheveux et la barbe noirs et drus; le nez est busqué; les yeux sont larges, avec je ne sais quoi de vif et d'oblique à la fois : on dirait d'une sorte de duc d'Albe entré dans le négoce. Cet homme, vêtu d'un manteau bleu à col fourré, s'efforce avec véhémence de persuader son antagoniste, campé vers le milieu du tableau. Celui-ci est vieux déjà, avec des cheveux blancs, un front serein, des yeux bleus lucides et clairvoyants, et qu'eux-mêmes on dirait limpides. Pourtant le menton

saillant, dur comme roc, annonce l'obstination : c'est une figure dans le genre de Wagner, ce Lipsien glorieux. Et le vieux marchand habillé de rouge, un rouge qu'avive la blancheur neigeuse de la chevelure, écoute avec un demi-sourire les explications du premier personnage, tandis que de ses mains, fines et volontaires, il tient avec fermeté une bourse close.

Les impressionnistes avaient évoqué avec un mystérieux plaisir le multicolore fouillis de la Peterstrasse : les enseignes bigarrées, les cartouches, les drapeaux-réclame, les bannières, toute cette forêt inextricable, tout ce jardin fleuri d'annonces tirant l'œil. Spectacle propre à tenter un Caillebotte ou un Claude Monet! J'eusse rêvé, de celui-ci, une *Foire de Leipzig*, dans le goût de sa *Gare Saint-Lazare*. Du moins ses petits émules avaient essayé.

Au centre d'une de ces rutilantes images de Peterstrasse, l'auteur avait mis une sorte de Faust. Autour de ce protagoniste, la foule pullulait. Des physionomies variées s'accusaient, avec des expressions diverses. Les unes disaient la simple cupidité, d'autres la ruse, d'autres l'inquiétude d'une opération manquée. Il en est au contraire qui resplendissaient de la satisfaction d'un bénéfice inattendu. Plusieurs de ces visages portaient la marque des débauches de la veille. Il y avait des rires, des contorsions, des grimaces. Cependant Faust continuait sa marche, l'air prodigieusement intéressé. Il semblait plonger avec délices à travers ce flot véhément. Il laissait déferler sur lui toutes les vagues de cette réalité violente.

Imitons-le, et, pour avoir une image plus intense encore, pour avoir une image totale de la Foire d'échantillons, immergeons-nous dans la cohue qui encombre *Peterstrasse*. Aux fenêtres, les cartouches, les drapeaux et les oriflammes allument des feux d'artifice de vives couleurs. Partout les noms des petites villes et des bourgs de Thuringe, d'Erzgebirge et de Franconie vibrent dans la lumière. Et, à qui les visita, ces localités travailleuses, — cela procure un agréable sentiment. L'on oublie la sujétion des artisans courbés sous la matraque des *Verleger*. L'on a l'illusion que toutes ces minuscules industries sont

réellement présentes au rendez-vous. L'on croit que ces « emmurées » se sont échappées un instant de leur prison et qu'elles sont venues faire joyeusement leur partie dans le grand tintamarre.

Puis, non seulement les joujoux suscitent chez grands et petits des idées plaisantes, mais encore l'ingéniosité des inventeurs éveille l'approbation et le contentement. Et c'est là, en cette occasion solennelle de la Foire, que, on le sait, toutes les créations nouvelles se manifestent pour la première fois, qu'elles jaillissent, qu'elles montent au jour. L'on perd momentanément le souvenir des mécomptes de certains artisans, frustrés du bénéfice de leur invention par l'entrepreneur. L'on ne s'arrête pas davantage à penser à la tristesse des créations mal venues, aux insuccès, aux avortements. L'on a l'impression sympathique d'une germination, d'un épanouissement triomphal, d'un gai printemps multicolore.

Toutes les souffrances, toutes les laideurs se fondent dans l'éclat de l'image totale. La Foire, en sa complexité, en son mouvement, devient belle d'une beauté impersonnelle.

Les poètes pourraient l'incarner, la figurer sous les traits d'une déesse bruyante qui, échevelée, vêtue d'étoffes aux aveuglantes couleurs, court à travers *Peterstrasse* en y répandant le tumulte. Ils la montreraient soufflant la cupidité, suggérant la ruse, excitant les désirs et les convoitises.

Un Zola lui eût avec sincérité prêté vie, lui eût donné une âme ardente et dévergondée. Il l'eût perçue véritablement comme un être. Et la Foire semble vivre, en effet, d'une vie plusieurs fois séculaire. Mais elle a vécu en se transformant. Elle est comme ces divinités qui passent par une série d'avatars, qui meurent pour renaître sous des formes nouvelles.

Pourtant, au fond de cela, que trouverait l'analyste? Des vendeurs, des acheteurs. Ceux-là sont à l'affût, ceux-ci vont et viennent. Et chacun, pris en particulier, est uniquement occupé de certaines sortes d'articles que l'on peut désigner par x. Son cerveau déroule des pensées techniques, ayant trait à la confection de ces articles, à leur forme, à leur usage, à la faveur qu'ils

peuvent rencontrer. En même temps il élabore des calculs appropriés, pour évaluer le bénéfice devant résulter de la vente. Nos hommes sortent de l'abstraction et redeviennent dyonisiaques lorsqu'ils songent aux satisfactions personnelles et aux jouissances que le bénéfice en question est appelé à leur assurer.

Une forte et brutale animalité se manifeste dans ces mercantis. L'on voit de tous côtés des corps massifs posés sur des cuisses énormes et surmontés de cous courts et apoplectiques. Le sang affleure aux joues fraîchement rasées. Les grosses moustaches pommadées se retroussent fièrement. Des raies « sortant de chez le coiffeur » divisent les chevelures, souvent clairsemées. Les yeux rusés et sensuels s'efforcent à une passagère expression de bonhomie. Les gestes tâchent à être courtois et amènes. L'on a devant soi des carnassiers qui font momentanément patte de velours.

Le soir, tous ces gros hommes, obéissant avec empressement à une longue tradition, se livreront sans vergogne à la joie. Renforçant le bataillon des Lipsiennes, de nombreuses femmes sont d'ailleurs accourues de diverses villes allemandes pour recevoir les « oncles de foire », comme elles les appellent. Elles y mettent de l'enthousiasme. Un vent de folie passe. Ces femmes s'abandonnent à l'armée d'envahisseurs mercantiles du même élan qui les jetterait dans les bras de conquérants militaires. Puis l'on dirait aussi que, en le vieux sabbat de vente et d'achat que sont les Foires, les créatures vivantes sont entraînées elles-mêmes à se vendre, à devenir des marchandises. Au moment de la clôture du Palais Municipal d'échantillons, c'est un curieux spectacle que de voir, dans la coulée de lumière électrique sortant des porches, les silhouettes de femmes en attente.

Verleger et bazardiers ont la débauche incongrue et claironnante. Ils veulent s'amuser tout leur saoûl, et ne craignent pas qu'on le publie. La carte postale illustrée célèbre leurs exploits. Voici l' « oncle de foire » qui débarque Peterstrasse, un sourire d'ogre aux lèvres. Et Cupidon va à sa rencontre, le renseigne. A quelques pas de là, une fille est déjà en faction. D'autres ima-

ges sont plus rudes d'inspiration. Et le rapprochement qui viendrait à l'esprit du censeur morose, il vient aussi, par une sorte de fatalité justicière, à la pensée du dessinateur. Regardez le « Bal de la Foire » : de gros hommes dansent éperdument avec des femmes à têtes de truies. Ailleurs, nous voyons un pourceau retour de la Foire et assis devant son bureau. Cet animal s'écrie : « Grâce à Dieu, la Foire s'est bien terminée. Moi, Pourceau, j'ai fait un gros profit. Mais, écoutez, je rapporte à la maison autre chose : une tête affreusement lourde, un porte-monnaie vide, endommagé et déchiré. Heureusement que j'ai conquis de nouveaux clients! » Derrière le porc, un matou noir, qui symbolise, en Allemagne, ce que les Français appellent « mal aux cheveux » — fait le gros dos. Ce ne sont là que les cartes postales décentes.

La nuit achevée, les « oncles » seront de nouveau à leur poste, le crayon à l'oreille. Il faut les contempler dans toute leur gloire. Leurs yeux vifs et lucides révèlent leur activité mentale de bêtes calculatrices. Il luit de la sérénité sur leurs facies impudents. Quelque chose d'équilibré et de puissant s'avère dans leur grossièreté. Malgré que des graisses vénéneuses capitonnent leurs gros ventres et distendent leurs gilets de fantaisie sur lesquels battent des chaînes d'or ; malgré que de leurs visages, Huysmans n'eût pas manqué de dire qu'ils « participent à la fois du blair, de la hure et du groin », il y a, convenons-en, une harmonie dans ces personnalités vigoureuses. Un optimisme triomphal illumine leurs trognes. Tout proclame en eux qu'ils sont sûrs d'avoir compris le sens de la vie, et que la vie, apparemment, les a justifiés de l'avoir traitée comme ils la comprenaient.

Sans bouder davantage, grisons-nous de toute cette activité bruyante et papillottante. Laissons-nous cribler de prospectus multicolores par les hommes-sandwichs. Marchons vers les pavillons béants des phonographes, immenses comme des trompettes de Jugement Dernier. L'air de fête d'*Aïda*, tonitrué par une de ces énormes gueules de cuivre, éclate là-bas sous un porche. Plus loin, c'est la marche des femmes de la *Veuve*

Joyeuse. A deux pas, la foule se presse dans une boutique où un autre instrument fait entendre la voix de Zeppelin. Dans le magasin suivant, des lampes de couleurs tournent au milieu des pavillons des phonographes; et, les parois internes étant striées, des visions kaléidoscopiques éblouissent les spectateurs, tandis que la musique étourdit leurs oreilles. Un parasol japonais a l'air de se déployer ainsi sans fin dans la cavité du pavillon. A côté, il semble au contraire se reployer indéfiniment sur lui-même. Ailleurs, ce sont de petites étoiles blanches qui tourbillonnent sur un fond rouge et bleu d'étendard américain. Et, devant ces machines assourdissantes et aveuglantes, les gros négociants cosmétiqués sourient, donnent des explications, font la parade. Allons un peu plus avant... Mais déjà la cohue a augmenté dans Grimmaische Strasse, et l'on a peine à fendre le flot. Levons les yeux en l'air pour voir un peu de ciel. Au-dessus de nous, nous n'apercevons guère que cartouches, drapeaux-réclames et banderoles.

Nous avons tourné dans Neumarkt et passons devant Gewandgasschen. Au bout de la petite rue, quels sont cette grille et ce portail surmonté d'une devise grecque? C'est l'entrée de la fameuse Université. Nous sommes au temps des vacances, et un voile de silence paraît jeté sur la porte. Mais notre mémoire y replace l'image de Wundt. Nous revoyons le vieux philosophe franchissant, comme il y a quelques jours, cette grille. Son inoubliable regard, ce regard qu'il semble par moments rappeler en lui-même comme pour le diriger sur le mécanisme de sa propre pensée, s'évade une seconde par-dessus les verres fumés des lunettes. Puis son corps chétif et courbé s'achemine vers l'escalier du laboratoire de psychologie physiologique. Et, nos yeux tout emplis de la polychromie de la Foire, nous nous souvenons de la dernière leçon de Wundt sur la perception des couleurs. La Ville-Foire tout entière ne se livre-t-elle pas à nous dans l'intensité de cette minute, avec la chaude pulsation de son trafic et avec l'envol éperdu de sa science?

Mais non, pour envelopper vraiment Leipzig dans une étreinte maîtresse, il serait nécessaire d'embrasser ses immenses fau-

bourgs, formant encore comme autant de petites cités séparées : Gohlis, Plagwitz, Lindenau, Volksmarsdorf, où s'agite une population de plus de 500.000 habitants, pauvre, mais ardente au travail, à la vie et aux joies élémentaires. Il faudrait notamment saisir le quartier de Reudnitz et ses alentours, ce petit univers de l'édition, ce monde où l'on imprime, où l'on grave et où l'on relie. Même il faudrait porter plus loin l'effort, atteindre une partie de cette Saxe qui n'est guère qu'un paysage de fabriques, sentir les couches serrées de ces populations rudes, énergiques, laborieuses, sensuelles, et mal nourries[1].

Ensuite, il conviendrait de s'enchanter au miracle du Leipzig musical; d'entrer en contact avec la population du Conservatoire; de suivre de près l'existence des professeurs de musique, des étudiantes, des virtuoses. Cette femme qui passe, c'est Teresa Carreno, qui possède la clé d'or du monde magique de Schubert. Cet homme à visage creusé de fiévreux ascète, c'est le jeune Pembaur. Cet autre à face bouffie, à mine de gros étudiant débraillé, c'est Max Reger, l'homme des fugues, en qui plusieurs critiques voient le successeur de Jean-Sébastien Bach. Cet autre à longs cheveux qui marche précautionneusement sous les beaux arbres de Grassistrasse, et qu'une jeune fille paraît conduire — son regard caressant se posant sur lui comme un rayon de soleil sur un vieux mur — c'est Klengel, le maître du violoncelle.

Où l'activité musicale de Leipzig aboutit et se concentre en éblouissement, c'est aux concerts du *Gewandhaus*. En ce jeune « quartier des concerts » qui donne une si étrange impression de force violente et de richesse, le nouveau *Gewandhaus* dresse son péristyle. La statue de Mendelssohn en garde l'entrée. Allez-y un jeudi soir en hiver! Une file d'équipage amène l'é-

1. Manquant d'élevage, la Saxe est obligée d'importer de la viande du loin ou de se contenter de celle d'animaux perpétuellement nourris de fourrages secs : viande très médiocre, qui doit rester un certain nombre de jours dans la glacière avant de pouvoir être consommée. La viande de chien joue un rôle dans l'alimentation de plusieurs cités saxonnes. Sur l'abatage des chiens à l'abattoir municipal de Chemnitz, voir l'article de Kurt Aram dans le *Berliner Tageblatt* du 19 janvier 1910, édition du soir.

lite de Leipzig en habits de cérémonie. Solennellement, tout ce monde gravit les larges escaliers. Puis il prend place dans la belle salle aux ors mats. Voici les visages rocailleux, comme taillés dans du silex, des officiers généraux saxons. Ailleurs vous voyez les faces graves des juristes de la Cour d'Empire[1]. Les professeurs de l'Université s'abritent derrière leurs lunettes d'or. Les éditeurs et les grands commerçants penchent vers l'orchestre leurs larges figures osseuses et colorées. Les cheveux blonds, les bijoux et les robes très claires des jeunes filles et des femmes adoucissent de grâce les contours anguleux de tous ces hommes à silhouette plus ou moins batailleuse. Les gestes sont compassés, mais les conversations fort animées. Elles s'arrêtent brusquement. Arthur Nikisch, à la fois très dédaigneux et très doux, vient de monter au pupitre. Le Hongrois[2] apparaît, frêle et redoutable, comme tout chargé d'électricités magnifiques. Devant lui est le monstre orchestral, composé de cent têtes germaniques. Nikisch lève le bâton. Et, dès lors, de ce bâton tout va sembler sortir. Le monstre instrumental, comme Nikisch le

1. Lors de la fondation du Nouvel Empire, il a été accordé à Leipzig d'être le siège du *Reichsgericht* ou Cour Suprême, dont l'immense bâtiment s'élève maintenant à côté du *Gewandhaus*. Tout un Leipzig judiciaire s'est juxtaposé aux autres Leipzig. C'est un monde assez indépendant, qui a ses figures illustres: il se relie au personnel des grands juristes de l'Université, où les hommes de premier plan sont également nombreux : Wach (allié à la famille de Mendelssohn), Binding, etc., etc.

Ce n'est pas seulement la présence du *Reichsgericht*, où se jugent entre autres les procès de trahison, qui manifeste à Leipzig le triomphe de l'idée d'Empire. Leipzig, la vieille ville internationale des foires, est pénétrée aujourd'hui de l'esprit germanique le plus agissant. Elle l'était déjà en partie jadis grâce à son Université, qui, ainsi que nous l'avons vu (Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 50), fut fondée par des étudiants et professeurs allemands abandonnant l'Université de Prague après un épisode particulièrement aigu de la lutte entre le Germanisme et le Slavisme. Le souvenir de la bataille des Nations, qui va être consacré par l'achèvement d'un monument cyclopéen édifié au milieu de l'immense plaine désolée du champ de bataille, a contribué à « impérialiser » Leipzig. L'esprit lipsien a été encore tourné dans ce sens par l'effet d'une vieille jalousie contre Dresde, la capitale administrative, située à l'autre extrémité du royaume de Saxe. Leipzig se trouve en outre orientée vers l'idée impériale parce que la ville est l'un des principaux foyers de la science allemande, dont l'une des tendances maîtresses est l'apologie systématique de la culture germaine. Leipzig est le boulevard du pangermanisme; Ernst Hasse, l'auteur même de l'*Histoire des foires*, a été jusqu'à sa mort le président général de l'Association pangermaniste.

2. Il est à noter que beaucoup des grands chefs d'orchestre d'Allemagne sont Autrichiens (Weingartner, Mottl, etc.).

discipline! Comme il le force à plier les genoux, à se courber, puis à se relever tout à coup, frémissant! Comme il l'oblige à s'arrêter soudain, puis à courir! Il le déchaîne, le précipite, l'exaspère, et, d'un seul mouvement, le bride et le musèle. D'un simple relèvement ou d'un abaissement de paupière, il suscite ou apaise le grondement effroyable des contrebasses. Sur un éclair de ses yeux, les pavillons des cuivres se dressent béants, comme de grandes bouches qui lanceraient des appels héroïques.

Tous ces hommes qui soufflent dans des cornets de métal et de bois, qui frottent des cordes ou qui frappent sur des peaux tendues, ne sont plus que le prolongement de sa pensée à lui, en qui revit celle des maîtres. Endormie il y a un instant sous les symboles hermétiques des portées, l'ouverture des *Hébrides* de Mendelssohn — nommée aussi ouverture de l'*Ile Déserte* ou de la *Grotte de Fingal* — se reconstruit, reprend sa forme idéale. Nous sommes dans l'Ile solitaire, loin des hommes, loin des *commerzienräthe* et des militaires saxons. Nous avons le sentiment du grand mystère de la nature inanimée.

Un temps d'arrêt. Maintenant Nikisch interprète une de ces symphonies de Brahms que lui seul a su bien déchiffrer. De prodigieuses architectures de sons s'édifient. Nikisch érige des piliers fabuleux, les couronne de chapiteaux singuliers. Il trace l'arc de voûtes inouïes. Il superpose et équilibre des masses sonores formidables. Il étage et distribue d'immenses harmonies. Bâtisseur prométhéen, il tente l'escalade du monde divin, et semble défier la foudre. Ou, quelques instants après, il a l'air de conduire quelque bataille contre les forces du destin. Il lance les violons à l'assaut. Il fait donner les grondantes contrebasses. Il démasque les cuivres comme une artillerie. Il coupe du bâton les ondes sonores déchaînées autour de lui, puis les réunit, les enveloppe, et les divise encore. Il a parfois sur le front les lassitudes et les mélancolies de la défaite. Ou bien il reçoit d'un cœur palpitant le baiser de la victoire. Ou enfin il a des airs de noblement mourir.

L'entr'acte venu, l'élégante assemblée se répand au foyer et

dans les couloirs. Les conversations et les caquetages produisent un véritable bruit de volière. Parmi les personnes qui sont là, combien aiment vraiment la musique? Bien peu, assurent des gens malicieux. La plupart des auditeurs s'abonnent au *Gewandhaus* par vanité ou pour y flirter. Qu'importe, puisqu'en venant, ils font vivre l'institution? Les noms de grands éditeurs et de grands commerçants inscrits à la muraille attestent même les munificences dont le *Gewandhaus* est l'objet. Le *Gewandhaus*, c'est l'orgueil, c'est la religion de Leipzig. Si beaucoup de ses fidèles sont sourds aux enseignements profonds de cette religion, n'est-il pas encore plus merveilleux qu'elle s'impose à leur adoration et qu'elle obtienne leurs sacrifices ?

Regardez-les de tous vos yeux au foyer et dans les couloirs du *Gewandhaus*, ces éditeurs, ces négociants. Ils ont plus haute mine que les mercanti et les *Verleger* de la foire. Ils ont été polis par le travail d'affinement de plusieurs générations. Pourtant il y a un air de parenté assez étroite entre eux et les autres. De la brutalité se mêle à leur assurance. Sous le vernis d'une civilisation indiscutable mais d'originalité très âpre, persiste une indéniable rudesse. C'est que, souvenez-vous-en, Leipzig s'est peuplé surtout par l'immigration et l'établissement de gens qu'y avait d'abord passagèrement attirés le trafic de la foire. Comme la cité elle-même, cette aristocratie lipsienne est issue en grande partie de la foire. Bon nombre des fiers visiteurs du *Gewandhaus* descendent des commerçants armés qui sillonnèrent les routes d'autrefois. Ils sont le résultat d'une sélection du calcul et de la force. Aussi quelques-uns restent-ils inquiétants sous leurs formes courtoises. L'ossature de la face demeure fortement accentuée chez beaucoup d'entre eux. L'habitude fashionable de se raser le visage souligne encore davantage la combativité de leurs mâchoires.

Malgré tout, l'on ne peut s'empêcher d'admirer leur carrure et leur solidité. L'on discerne vite en eux un bon sens inébranlable, un intellect de trempe extraordinaire, une imperméabilité parfaite aux désespérances, un désir de vivre et de jouir perpé-

tuellement amorcé. Même ils ont une haute allure quand ils trônent dans leurs villas opulentes.

Et cependant ils éveillent toujours des idées de violence. En les voyant attablés devant ces fastueux services de vieux Saxe qui font l'orgueil des bonnes maisons lipsiennes, l'on ne peut se défaire de la crainte d'une trop brusque déflagration d'énergie, l'on appréhende que ces rudes jouteurs, dans l'élan soudain d'un toast, ne mettent tout à coup en pièces leurs délicates porcelaines.

III

LA FOIRE AUX IDÉES A LEIPZIG

La Foire! Toute réduite que semble être sa place dans la cité moderne, vous croirez la retrouver partout à Leipzig, même là où elle ne paraît avoir que faire. C'est une impression de Foire qu'on éprouve — de Foire intellectuelle, s'il est permis de dire — au spectacle de l'étonnante diversité des publications qu'enfante le Leipzig de la librairie. Le contenu effarant de ces milliers de volumes, c'est comme une Foire aux idées, ou plutôt une Foire aux notions, une Foire aux concepts. Inépuisablement se renouvelle le flot de ces in-folios, de ces in-8, de ces plaquettes, de ces brochures. Un encyclopédisme somptueux et chaotique s'y manifeste. Vies des animaux et des plantes, systèmes du monde, histoires de l'art, éthiques, dissertations sociales et morales, tracts de physiologie amoureuse, tout cela jaillit et s'entre-croise. C'est comme un immense déballage de science.

Entrez à l'Institut bibliographique Meyer. Un peuple de rotatives y gémissent. Parcourez les salles innombrables. Assistez à l'élaboration du grand Dictionnaire. Chromolithographes, typographes, metteurs en page, plieuses et brocheuses font rage. Ici, un artiste prépare le pilori des « champignons vénéneux ». Son voisin colorie les « uniformes de toutes les armées ». Un autre portraicture le spectre solaire. Et cela se prolonge ainsi à l'infini. Certes, il s'imprime aussi des encyclopédies dans les autres pays. Mais nulle part il ne se dépense à cette œuvre autant d'en-

thousiasme qu'ici[1]. Le dictionnaire encyclopédique, n'est-ce pas une façon de livre-foire ? Plus loin, les ouvriers de Meyer confectionnent les bons almanachs historiques et géographiques, bourrés d'éphémérides, truffés de citations, farcis d'images : tout un fouillis de notions qui vont aller se mêler à la vie mentale des familles, alimenter le pédantisme des pères, rendre pensifs les enfants.

Sans trop d'injustice, il est possible de faire les mêmes rapprochements à propos de la vie universitaire et scientifique de Leipzig, au moins prise dans son ensemble et dans sa masse. Aventurez-vous dans ces estaminets enfumés qui bordent les sombres ruelles du quartier central, et regardez, au risque de vous voir proposer par l'un d'eux quelque rencontre à la rapière, ces étudiants balafrés, informes, souvent obèses à vingt ans[2]. Leurs cerveaux sont aussi, bien souvent, des sortes de champs de foire où les notions sont entassées comme des ballots de marchandises. Plusieurs de ces buveurs à casquettes de couleur seront certes bientôt propres à écrire de vastes compilations, où les sujets choisis seront traités copieusement, interminablement. A moins que, passant de la vision panoramique à la myopie, ces jeunes érudits ne penchent le nez sur une question microscopique, à l'examen de laquelle ils se voueront pour longtemps. Et il ne faut faire fi ni d'encyclopédistes aussi consciencieux, ni de spécialistes pleins de tels scrupules[3]; ils sont autrement estimables que tant de creux bavards et d'ineptes déclamateurs méridionaux. Néanmoins, tout en rendant hommage à l'application de nos jeunes Germains, il est permis de dire qu'à trop d'entre eux manque une originalité intellectuelle, une conception personnelle des choses. Beaucoup rattachent leur savoir à certains

1. Cf. *Industries de l'Étain*, p. 68.

2. Les joies violentes de beaucoup d'étudiants, comme aussi la brutalité d'une partie de la population, ont fait écrire à Nietzsche, alors en train d'admirer l'élégance de Vérone, que Leipzig (non loin de laquelle naquit l'auteur de *Zaratoustra* et près de laquelle il est enseveli) est d'une « vulgarité inhabitable ».

3. Ils font la supériorité scientifique de leur pays à une époque où, comme l'a exposé si bien Sombart, la science est, aussi bien que l'industrie, quelque chose de *quantitatif*, où l'accumulation des constatations est de première importance.

principes admis sans discussion, reçus comme une consigne. Mais la science allemande est grande et noble. Elle n'est pas compromise par les petitesses qu'une critique sévère constate en ceux qui, patiemment et lourdement, travaillent à la produire. C'est que justement elle vit au-dessus d'eux. Elle vit, elle aussi, d'une vie impersonnelle. Elle se développe au moyen d'eux bien plus qu'ils ne la créent. Elle est voulue et conçue pleinement par certains esprits magistraux qui surgissent de temps à autre et utilisent l'énorme labeur collectif ainsi entassé, le mettent en ordre, le coordonnent, l'organisent.

A de tels esprits organisateurs, peu de centres intellectuels offrent une aussi abondante réunion d'éléments que Leipzig. La spécialisation des érudits y est poussée à l'extrême. Et le zèle des encyclopédistes n'y connaît pas de bornes. D'autre part, la présence des forces vives de la librairie fait de la ville le colossal répertoire mnémonique où s'enregistrent les résultats de toutes les recherches, de toutes les enquêtes, de tous les relevés, de toutes les constatations. Les documents y sont dans un continuel foisonnement. Leipzig est un admirable magasin où les grands penseurs synthétiques se pourvoient magnifiquement.

Aussi Leipzig est-il non seulement la ville des éléments discords, mais encore le lieu où s'opèrent à certains moments les fusions créatrices. La Ville sans eaux, la Ville toute de pierre, ressemble à un sombre et énorme creuset. Les marchandises de toute la terre s'y sont confondues. Les classes sociales et les peuples différents s'y sont amalgamés. A leur tour les notions et les idées s'y sont pénétrées.

Ici comme partout les belles synthèses d'idées sont rares pourtant, parce que seuls des génies les déterminent. L'impression qui, malgré tout, domine, au point de vue intellectuel comme au point de vue matériel, est donc bien celle d'un capharnaüm, d'un caravansérail. Il semble que le Leipzig littéraire et scientifique soit une sorte de *Peterstrasse* de l'intelligence. Grâce à l'application des encyclopédistes et des érudits lipsiens, toutes les explications, toutes les théories, toutes les doctrines y figurent, prêtes à être emportées et mises en service. Les ban-

deroles de tous les systèmes, les étendards de toutes les philosophies, les drapeaux-réclame de toutes les œuvres claquent aux croisées. Le rouge des optimismes flambe. Le noir des négations jette son ombre. Le bleu des lyrismes met le frisson de sa caresse. Le violet somptueux des éruditions s'étale en confortable splendeur.

C'est un prodigieux décrochez-moi-ça de la pensée, une halle aux principes, un bazar d'idées. L'on s'y heurte la tête aux spéculations les plus disparates.

L'on est choqué tout d'abord de cette diversité hurlante. Mais l'on ne tarde pas à se féliciter d'une si riche multiplicité, à se trouver heureux de tant de carrières ouvertes au choix, à jouir d'une si grande variété de combinaisons offerte à l'activité de l'esprit. L'on éprouve un âpre plaisir à puiser dans cette richesse confuse, puis à bâtir des palais avec toutes ces pierres amoncelées au hasard, mais déjà taillées. Nulle part peut-être la volupté d'assembler et de mettre de l'ordre n'est aussi intense que dans ce splendide chaos.

L. Arqué.

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS



















